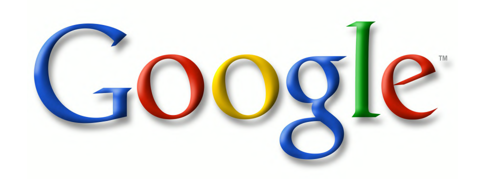
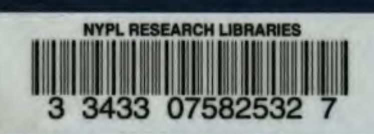



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582532 7



NOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.



LA GUYANE

SAINT DENIS — TYPOGRAPHIE DE DROUARD.

A.-E. CERFBERR

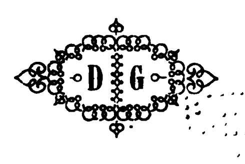
LA

GUYANE

CIVILISATION ET BARBARIE

COUTUMES ET PAYSAGES

Où Dieu n'existe plus, la morale n'est pas.
DELILLE.



PARIS
D. GIRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7

1854

AVANT-PROPOS.

Il y a quelques années, des affaires m'ayant conduit au Havre, j'y fis la rencontre d'un homme dont la physionomie piqua ma curiosité. Je lui trouvai de l'esprit, de l'instruction, une imagination vive. Il y avait dans son maintien, dans ses paroles, jusque dans le son de sa voix, je ne sais quelle expression de mélancolie qui m'inspira les sentiments d'une sympathie véritable.

Il m'apprit son prochain départ pour la Guyane, et me parla des forêts du Nouveau-Monde avec tant de charmes, je l'écoutai avec tant de plaisir, que nos conversations se prolongeaient au delà des plus longues soirées.

Nous nous retrouvions tous les jours pour nous entretenir des usages, des coutumes, des mœurs des Caraïbes. Il me retraçait avec l'imagination d'un peintre les scènes d'une nature si différente de celle de nos climats.

Je ne le trouvais pas moins instruit de notre civilisation, des mérites et des travers de notre temps; des mœurs, des idées, des préjugés, des espérances, des illusions de notre société. Des aperçus ingénieux et nouveaux jaillissaient souvent de la comparaison de notre état social avec l'état de nature, et ce rare esprit montrait alors une haute raison, du savoir; il était animé de sentiments généreux et élevés.

Il me raconta les péripéties d'un essai de civilisation commencé dans l'intérieur de la Guyane, sur les bords reculés de la Mana. Il n'en parlait qu'avec attendrissement, et comme de la source de ses malheurs.

Les discours de cet homme mystérieux me jetaient dans un étrange étonnement; j'éprouvais une sorte de fascination en l'écoutant. Je brûlais du désir d'apprendre son nom et son histoire.

Notre liaison devenant plus intime, à la suite de quelques services que j'eus l'occasion de lui rendre, je sollicitai de son amitié une confidence qui devait combler mes vœux. « — Volontiers, me dit-il un jour, car je ne veux « rien vous cacher. »

« Je me nomme Savanaribo; je suis né au milieu de ces » forêts que je vous ai souvent décrites; je suis Galibi » de naissance, un de ces pauvres sauvages de la race caraïbe que je vous ai montrés barbouillés de roucou, vivant de chasse et de pêche, dormant au soleil enivrés de » cachiry. Ma figure, la nature de mes cheveux, mon » menton imberbe, ont déjà dû vous faire pressentir qu'un » autre sang que celui des hommes qui habitent ce côté » de l'Atlantique coule dans mes veines.

» J'ai reçu dès ma jeunesse une éducation française; je » suis venu m'instruire et chercher fortune dans la patrie » des arts et de la civilisation. Je dois à ces circonstances » la faible instruction que votre bienveillance exagère. » Quinze ans passés dans votre pays m'ont donné quelque » expérience. J'ai beaucoup travaillé; j'ai vu de près toutes » vos merveilles; j'ai même occupé des emplois publics.. » Eh bien! monsieur, je regrette mes forêts. Je dis adieu » à l'Europe. Je retourne à la liberté de mes carbets.... « Chers carbets! je vous reverrai avec bonheur! Forêts de » mon enfance, je ne vous quitterai plus! »

Un profond chagrin dévorait cette âme. Mes instances pour qu'il consentît à me le confier ne parvinrent point à lui arracher son secret; mais en montant sur le vaisseau qui devait le porter sur les rives de la Guyane, il me remit de volumineux manuscrits, en me disant :

« Je les confie à votre sagacité. Si vous jugez utile de » les publier, je vous y autorise. Vous y apprendrez la » cause de mes malheurs; vous trouverez surtout l'his- » toire d'une des plus nobles tentatives qui aient été faites » pour civiliser les hommes de ma race, par un Français » du nom de Lucien. Si le courage de ce civilisateur peut » intéresser le public, livrez-lui les pages que j'y ai con- » sacrées. Écrites sans prétention, elles n'ont d'autre mé- » rite que celui de la vérité. Pour moi, je n'y attache aucun » prix, car je renonce au monde, et ne veux jamais sa- » voir, sous mon carbet paisible, si le monde s'occupe de » mes ouvrages. »

La peinture d'une vaste contrée sur laquelle les yeux de

la France se trouvent fixés depuis longtemps, le tableau des mœurs d'une grande partie des peuplades indigènes qui habitent la Guyane; la description d'une nature sublime et sauvage à la fois; l'animation de ce nouveau monde par des guerres terribles, et des amours infortunées, m'ont paru devoir exciter la curiosité du lecteur.

Il me sembla que ces récits empruntaient un plus grand intérêt encore au récit d'une œuvre civilisatrice entreprise avec talent par un homme doué de cœur et d'énergie. Les revers suivent les succès. Le civilisateur a voulu fonder une société sur des principes imaginaires. Le mécanisme qu'il avait organisé paraissait être parfait, et était en effet séduisant; mais il oublia Dieu dans les combinaisons de son organisation sociale, et négligea les principes sur lesquels reposent, en tout temps et partout, les sociétés humaines. Aussi l'édifice ne tarda-t-il pas à s'écrouler; l'herbe de la savane en couvrit bientôt les ruines. Novateurs modernes, n'est-ce point là votre image?

A. E. CERFBERR.

LA GUYANE.

CHAPITRE I[er].

Le 11 janvier 18.... le brick le *Rusé* partit du port de Brest pour Cayenne, chef-lieu de la Guyane française.

Parmi les passagers se trouvait M. Max, chargé d'une mission importante pour les bords de la Mana, fleuve qui a donné son nom à l'un des cantons de la Guyane. Ce personnage était accompagné par son fils, alors âgé d'environ dix-huit ans.

Une âme noble, généreuse et sensible, la passion de la gloire, l'ambition de jouer un grand rôle sur la scène du monde : tel se montrait Lucien dans sa maturité précoce.

Il était de ces jeunes et ardents esprits qui, brûlant de servir la cause de l'humanité, méprisent les leçons du passé et s'aventurent sur la route de l'inconnu. Systématique, un peu frondeur, il avait étudié les écrits des réformateurs modernes, médité leurs systèmes, et fondu en un seul ceux qui l'avaient le plus séduit. L'organisation sociale s'était ré-

duite insensiblement à ses yeux au simple mécanisme d'une horloge. Les mœurs, les institutions, les lois, tout devait plier aux caprices de son imagination, et comme il n'avait que des intentions droites et pures, il s'imposait le devoir d'être inflexible. Pour les réformer, il jetait les sociétés modernes dans le moule de sa pensée, et comptait moins avec la nature qu'avec son système. Persévérant, énergique, il se sentait capable de grandes choses ; il ne lui manquait que l'expérience, fille des années et trop souvent du malheur, pour les accomplir.

Son maintien avait la gravité d'un autre âge. Son front large, ombragé de cheveux châtains, portait déjà l'empreinte de la méditation ; l'éclat de ses yeux bleus donnait à son regard un charme inexprimable ; sa parole était vive, sérieuse et pleine d'abandon ; mais une confiance trop absolue dans ses théories, un dédain superbe de la foi religieuse qu'il croyait trop vulgaire pour satisfaire un grand esprit, lui inspiraient un certain orgueil dont le sentiment altérait un peu les qualités qu'il tenait d'un heureux naturel et des soins d'une bonne éducation.

Un vent favorable eut bientôt poussé hors de la rade de Brest le navire qui portait les destinées de Lucien. Une forte brise soufflant d'arrière faisait glisser rapidement le *Rusé* sur les flots. En moins de quinze jours les îles Canaries furent doublées. Il s'élevait de ces îles, que ce brick côtoyait, un parfum qui pénétrait les sens et plongeait l'âme dans une douce extase, lorsque des cris et des vivats partis du rivage, et auxquels répondaient les gens du navire, arrachèrent Lucien à ses rêveries. Jamais le com-

merce des hommes ne lui parut plus aimable. Aussi, ne songea-t-il pas sans douleur qu'abandonné sur une plage déserte, il se trouverait peut-être un jour privé de la vue de tout être civilisé. N'allait-il pas s'aventurer dans des forêts inconnues ? Et si son père succombait au climat ou à la fatigue, quel serait son sort ?

Le passage du tropique et les grotesques cérémonies du baptême maritime, quand on parcourt ces régions pour la première fois, firent une heureuse diversion dans l'esprit de Lucien, qui supporta parfaitement la traversée.

Le 5 février, vers cinq heures du soir, la vigie cria : Terre ! Le brick courut encore quelque temps sous la même voilure, et bientôt après on signala le pilote. A six heures, le navire entra dans la rade de Cayenne, salué par les acclamations de la foule assemblée sur les quais. La variété des couleurs de cette population, blanche, noire ou cuivrée, amusa beaucoup les passagers; mais Lucien ne put réprimer les signes d'une vive émotion, quand il vit s'approcher du vaisseau une petite barque montée par des rameurs nègres, nus jusqu'à la ceinture, et portant sur eux les stigmates de la servitude ; ils venaient offrir des rafraîchissements à l'équipage.

M. Max séjourna peu de jours à Cayenne. Une goëlette le transporta, ainsi que son fils, à une grande distance de cette ville, dans l'intérieur de la Guyane, à l'embouchure de la rivière dont je viens de parler. La Mana traverse une contrée fort étendue, baignée par plusieurs cours d'eau dont elle est l'un des plus considérables. Le gouvernement français fondait alors sur l'une de ses rives un établisse-

ment colonial destiné à ne recevoir que des Européens.

La goëlette, après quelques jours de navigation, entra dans les eaux de la Mana. Ce fleuve n'est accessible qu'aux petits navires, même à son embouchure, surtout pendant la sécheresse, saison qui touchait à sa fin.

La Mana est encaissée dans un lit resserré; sur ses bords s'élèvent de vastes forêts dont les arbres aux épais feuillages forment, avec les lianes, d'impénétrables taillis. Sur chaque rive les palétuviers montrent leurs hautes racines qui se baignent dans l'eau tranquille du fleuve. Le vent n'agitait point ces déserts. Un calme profond qui, dans ce moment, n'était troublé que par la marche lente du vaisseau, régnait dans cette solitude. L'âme surprise s'abandonnait à de vagues rêveries ; l'imagination peuplait ce monde nouveau d'êtres surnaturels ; Lucien croyait voir s'élever sur les flancs du navire des géants dont les pieds plongeaient au fond de l'eau et dont la tête atteignait les nuages. Leur chevelure humide, leur attitude immobile donnaient à leur maintien un air de majesté sublime dont rien ne retrace l'image. Aussi calme était le monde, pensait-il, avant que la main de l'homme y eût apporté la civilisation ; aussi sauvage était la Gaule, lorsque le silence des bois n'était troublé que par le rare sacrifice des Druides !

Vers le soir, on jeta l'ancre devant un endroit dégarni d'arbres et sur lequel de misérables carbets, au nombre de quatre ou cinq, se laissaient apercevoir ; c'étaient de chétives demeures ouvertes à tous les vents. Quatre troncs d'arbre soutenant une toiture en feuilles de palmier, tel était l'hôtel que devaient habiter M. Max et son fils. Quel-

ques nègres, amaigris par la faim, errant comme des ombres sur les bords du Styx, paraissaient attendre avec une avide curiosité le débarquement de nos deux Européens. Un gros chien longeait le rivage, agitait la queue et faisait éclater sa joie comme s'il revoyait son maître. Plus loin et tout autour du poste, qui portait le titre ambitieux de *Port inférieur*, on apercevait la forêt dont les arbres les plus élevés reflétaient encore les derniers rayons du soleil ; mais nulle part un champ cultivé : tout trahissait la misère, l'absence d'hommes civilisés, celle d'un travail utile. Les arbres qu'on avait abattus gisaient sur le sable, leurs souches se montraient hors de terre comme pour attester le peu de soin qu'on avait mis à défricher ce canton sauvage. La nuit venue, ces solitudes s'animent tout à coup; leurs hôtes mystérieux sortent de leurs retraites; l'écho retentit de leurs bruyants ébats; les arbres eux-mêmes semblent prendre de la voix.

La Mana est, comme nous l'avons dit, une rivière qui donne son nom à une contrée de la Guyane. Les pays qu'elle arrose offrent un aspect bien différent : la rive droite, depuis l'embouchure de ce cours d'eau jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable pour les plus légères pirogues indiennes, est marécageuse et par conséquent inhabitable ; mais il n'en est point de même de la rive gauche, qui est sablonneuse dans certaines parties, argileuse dans d'autres, et dans presque toutes fertile et favorable à diverses plantes européennes comme aux productions du tropique. La vaste étendue de ce canton n'est point encore entièrement connue. Des Français courageux ont essayé de l'explorer ; mais

la difficulté de franchir les sauts de la Mana, de se frayer un chemin à travers les bois, de transporter des vivres, a rendu ces essais infructueux. Personne n'est encore remonté jusqu'à sa source; toutefois, on a gagné les frontières de la Guyane hollandaise, et de la Mana il est facile de se rendre à Paramaribo, chef-lieu de Surinam.

A cette époque, le gouvernement venait d'abolir la traite des noirs et sentait la nécessité de fonder une colonie de blancs. La Guyane, en 1763, s'était déjà vue le théâtre de pareilles tentatives; mais l'incurie de l'administration les avait rendues malheureuses. Pendant les orages de la révolution, le Directoire, en y déportant un grand nombre de citoyens illustres, avait exposé ce pays aux exagérations et aux calomnies de ces infortunés. Toutefois, les renseignements recueillis sur les lieux, la nécessité de créer une colonie florissante, le besoin de défricher un vaste territoire où pût se dépenser l'activité d'une multitude qui, victime de toutes les calamités publiques, est à la solde de tous les partis et l'âme de tous les troubles, ces considérations, dis-je, avaient décidé le gouvernement à tenter un dernier effort. Le climat doux et salubre, le sol fertile et primitif de la Guyane, son heureuse situation géographique fixèrent encore une fois les yeux, et l'on choisit la Mana comme le lieu le plus propice à de nouveaux essais.

C'est afin de s'assurer des avantages de cette contrée que M. Max avait reçu du ministre de la marine la mission dont il était chargé. Comme il destinait son fils à la profession des mers, il profita de cette occasion pour l'habituer aux voyages lointains.

Voici comment se trouvaient disposés les établissements créés par l'administration. Au Poste inférieur végétaient quelques esclaves sous la conduite d'un sergent nègre. Ce poste devait plus tard former le port de la colonie ; il était situé à six lieues de la mer ; les petits bâtiments pouvaient à peine y mouiller.

A six lieues plus haut était situé le Poste intermédiaire. Le Poste supérieur ou la Nouvelle-Angoulême, siége futur du chef-lieu de la Mana, se trouvait encore à six lieues plus loin, en sorte que les bâtiments ne pouvaient arriver jusque-là. Ces divers points ne communiquaient pas entre eux par des routes. Echelonnés le long de la rivière, c'était par eau que se faisaient les transports.

La goëlette, après leur avoir laissé des vivres pour deux jours et des fusils dépourvus de munitions, reprit le chemin de Cayenne, abandonnant à leur destinée ainsi qu'à leur industrie nos hardis explorateurs.

M. Max, en se laissant débarquer au Poste inférieur, croyait que le lendemain un bateau expédié de la Nouvelle-Angoulême viendrait le chercher pour le transporter dans cette ville naissante où se trouvaient réunies toutes les autorités; mais l'arrivée de ce bateau se fit longtemps attendre. Les vivres furent bientôt épuisés. M. Max et son fils se virent en proie aux angoisses de la faim, par une chaleur de 25 à 30 degrés. Je laisse à penser ce qu'ils durent souffrir pendant quinze jours qu'ils passèrent ainsi privés de tout secours, en compagnie d'esclaves épuisés, qui eux-mêmes n'avaient salué la goëlette avec joie que parce qu'ils en espéraient des aliments. L'eau de la Mana,

à laquelle se mêlait celle de la mer, n'était pas potable. Les maringouins et les moustiques, ces insectes dévorants qui causent le désespoir des Européens, les maltraitaient horriblement, et, pour comble de malheur, une sorte d'insecte communément désigné sous le nom de *chique*, leur déchirait les pieds. Le jour, sous les rayons d'un soleil tropical, ils souffraient les tourments d'une chaleur insupportable; la nuit, ils se trouvaient contraints de ramasser de gros nids de fourmis et de les brûler pour chasser les insectes qui formaient des nuages autour d'eux. Les nègres leur indiquèrent une herbe sauvage qu'ils firent cuire dans de l'eau du fleuve sans sel, sans assaisonnement, et qu'ils mangèrent avec le meilleur appétit du monde. Le fleuve qui coulait à leurs pieds ne leur offrant qu'une onde amère, ils ne pouvaient satisfaire leur soif; c'était le supplice de Tantale.

Quelque cruelle que fût leur position, ils prenaient leur mal en patience; car il n'est pas d'infortune qu'un caractère énergique et un esprit industrieux ne sachent adoucir. M. Max était de ces hommes que l'adversité ne peut faire plier, et dont la tête plane au-dessus des orages. Il se servit de toutes les ressources qu'il put trouver et dans les nègres qui l'entouraient et dans le pays qui offre, en certains endroits, des fruits sauvages que la faim fit trouver délicieux.

En parcourant la forêt, il découvrit une liqueur blanche qui découlait des arbres et trouva qu'il n'était pas de liqueur plus rafraîchissante. Sur la cime des palmiers croît une espèce de chou d'un goût agréable; il fit abat-

tre l'arbre pour en cueillir le fruit, car la nature l'a placé si haut que la main ne peut l'atteindre. Il donna de l'ombrage à son carbet, et expédia par les terres un nègre pour faire hâter l'arrivée du bateau de la Nouvelle-Angoulême. Il fit plus : il jeta dans la terre quelques semences d'Europe, et jouit de la satisfaction de les voir lever rapidement.

Ses soins ne se bornèrent pas là. Tous les événements de la vie sont des enseignements dont un homme judicieux doit savoir profiter. M. Max ne manqua pas de faire remarquer à son fils l'incurie de l'administration qui n'avait pas placé à ce premier poste, dont la situation était la plus importante, un établissement fourni de rafraîchissements, de vivres, de vêtements, d'ustensiles indispensables pour l'Européen qui venait y débarquer.

« L'Européen, assailli par la misère en arrivant dans » une contrée lointaine, disait-il, est bien vite rebuté. » Puissent le dégoût et la maladie ne pas lui creuser un » tombeau sur cette première plage ! Au lieu de pénétrer » dans les terres et de bâtir une ville dans un lieu presque » inaccessible, pourquoi n'avoir pas fondé tout d'abord » une espèce d'hospice dans ce désert, au seuil de cette » solitude ? En tous cas, n'eût-il pas été plus sage de lais- » ser ici le canot qui doit transporter le nouvel arrivé à la » Nouvelle-Angoulême que de l'exposer à attendre, sans » vivres, sans secours, qu'il plaise à l'autorité de le faire » descendre en ce lieu ? Tout cela n'est pas le fait d'une » prudente administration. »

Lucien écoutait avec fruit ces sages avis. Pour occu-

per ses loisirs quand il n'aidait point son père, soit à la rédaction de son journal, soit à ensemencer la terre ou à chercher des herbes, il tressait des filets pour la pêche ou tendait des piéges aux oiseaux, dont la quantité est innombrable dans ces forêts primitives. Son but était de former une collection d'animaux curieux et d'insectes rares. Le plumage de ces oiseaux est orné des couleurs les plus riches, les plus variées et les plus brillantes ; il étale à profusion tout ce que le pinceau, guidé par une imagination merveilleuse, peut enfanter de plus bizarre et de plus riant. La nature a comblé de ses dons les êtres qui respirent l'air de ces contrées ; elle les a revêtus d'une robe qui ne le cède en éclat à celle d'aucune créature en Europe, et que la main de l'homme peut à peine imiter. Chose étrange ! elle les a couverts des plus admirables parures et les a cependant privés de ces chants suaves qui sont, dans les climats de ce côté de l'Atlantique, le partage de la fauvette et du rossignol, auxquels elle a refusé des vêtements splendides !

M. Max profita de son séjour au Poste inférieur pour y recueillir des observations sur le climat, le sol, l'influence de la chaleur sur la santé. Le jour, la nuit, à toute heure, il s'enfonçait dans les bois, visitait les environs. C'est ainsi qu'il découvrit d'immenses savanes dont l'herbe, prodigieusement haute, devait être du goût des troupeaux. En descendant le long du fleuve, il remarqua une grande étendue de terre excellente où la végétation paraissait plus vigoureuse que partout ailleurs. Il en conclut que ce poste serait fort bien choisi pour cultiver le café, la canne à sucre,

le coton, le roucou qui poussait çà et là, sauvage et sans culture. Non-seulement les denrées coloniales y seraient d'un bon produit, mais les légumes d'Europe s'y acclimateraient fort bien. Il ne désespérait pas qu'avec le temps on pût cultiver les céréales dans l'intérieur des terres, car il supposait avec raison qu'à une certaine distance le territoire étant plus élevé, le climat devait être moins ardent.

Lucien l'accompagnait souvent dans ses excursions. M. Max ne manquait pas de lui faire faire mille remarques sur la nature du pays qu'ils parcouraient, de provoquer ses observations; il les encourageait par un sourire, et les rectifiait lorsqu'elles lui paraissaient erronées.

« C'est ici que je veux faire établir le point principal
» de la colonie, disait M. Max. La raison ainsi que la
» position géographique de ce poste le commandent. Ici
» le terrain est varié, fertile; la situation de cet endroit
» est favorable. A proximité de la mer, d'où l'on recevra
» tous les jours des communications de Cayenne et d'Eu-
» rope, ce lieu pourra, si l'on fait élargir le lit du fleuve
» dans une étendue suffisante, offrir une petite rade aux
» vaisseaux. Des écluses, placées à deux ou trois lieues en
» aval du port, retiendront les eaux, dont le volume pourra
» porter d'assez gros navires. L'art supplée souvent à la
» nature. C'est ainsi qu'un canal ouvrant un chemin aux
» eaux qui coulent dans l'intérieur des terres et se disper-
» sent inutilement ou se perdent sans fruit, pourrait faci-
» liter la navigation. Ensuite, parallèlement à la Mana,
» pourquoi ne pratiquerait-on pas une route jusqu'à la
» Nouvelle-Angoulême, qu'habiteraient surtout les culti-



quelques hommes nus et de couleur rouge, qui ec force et en cadence de petites rames dont les primaient au bateau une marche rapide. Ces aient remarqué depuis longtemps déjà les deux quand ceux-ci les aperçurent; car les sauvages lté de voir à une très-grande distance. Ils re- d'efforts, et bientôt ils furent sur le rivage tout blancs, qu'ils considéraient avec surprise, non ssent point encore vu d'hommes de cette cou- s parce qu'ils ne s'attendaient pas à en rencontrer eu solitaire. L'étonnement de Lucien fut extrême : vait se lasser de considérer ces gens dont la phy- e mobile peignait toutes les sensations ; il fut ravi simplicité. Ces sauvages touchaient les objets de et de Lucien en témoignant, par les plus vives dé- ations de joie, le plaisir qu'ils avaient d'admirer armes. Ils parlaient créole, c'est-à-dire un français pu, mais naïf et plein de grâce, en usage dans les t que les Indiens apprennent aisément dans leurs ec les Européens. Ils eurent bientôt fait con- ec M. Max et son fils. Après les premiers mots hangés, ils demandèrent à voir essayer un fusil. a lui-même un colibri dont les plumes brillaient varié et le tua. Cette adresse plut aux Indiens. I. Max avait reçu la veille, avec quelques vivres, udre et du plomb de la Nouvelle-Angoulême, il de tirer à leur tour ; mais après avoir remarqué resse à cet exercice, l'un deux tendant son arc es pieds un petit oiseau qui perchait sur la cime

d'un des plus grands arbres. Au même instant, un serpent de la grosseur du doigt, bien qu'il soit très-long, s'élança du fond des broussailles sur M. Max. Ce serpent, qu'on nomme le petit labarra, est tout couvert d'écailles éclatantes d'un brun sombre et marquées de taches blanches. Sa tête plate est plus grosse que son corps; sa queue, petite et pointue, lui sert à se dresser. C'est le plus dangereux ennemi de l'homme. Son venin est si actif et si violent, qu'on compare ce reptile au ministre de la mort qui, caché dans l'ombre, épie sa victime et lui lance un poison subtil, dont l'effet arrête à l'instant les sources de la vie. Lucien, se précipitant sur M. Max, jetait des cris déchirants; mais, rapide comme l'éclair, une flèche lancée par une main inconnue, vint percer le monstre à la tête et l'abattre aux pieds de nos Européens étonnés. Lucien, baigné de larmes, pressa son père dans ses bras, et durant quelques moments laissa un libre cours à sa tendresse; puis, comme sortant d'un accablement profond, il demanda le nom de celui qui venait de le préserver d'un aussi grand malheur; mais les Indiens, accoutumés à de tels événements, lui répondirent avec insouciance que le chasseur était resté dans la pirogue et qu'ils le lui présenteraient plus tard.

M. Max les invita ensuite à l'accompagner à sa case, promettant de leur faire quelques présents. Aussitôt leurs yeux brillent, leurs visages s'animent. L'un d'eux va rejoindre la pirogue où était restée une jeune Indienne que M. Max et Lucien n'avaient encore pu remarquer. Ceux qui restent sur le rivage se mettent en marche. La pirogue les suit à une certaine distance.

L'aspect des Indiens de la Guyane est fort singulier pour un Européen. Ce sont, en général, des hommes de taille moyenne, mais dont la corpulence est forte et nerveuse. L'habitude qu'ils ont de se peindre avec du roucou, graine qu'ils broient et mélangent d'huile, couvre leur peau d'une couleur rouge. Il en est qui se tatouent et se peignent le corps, qu'ils bariolent de raies noires et de dessins bizarres. Leur chevelure est très-foncée, excessivement épaisse et d'un gros grain. Ils ont l'œil vif, le visage ovale, caractérisé, exprimant à la fois la ruse et la bonhomie. Ils n'ont point de barbe. On a dit qu'ils l'épilent, d'autres prétendent que la nature les en a privés; le fait est qu'ils en ont peu et qu'ils la font disparaître. Paresseux, intelligents, pleins de méfiance et de ruse, ils ont tous les défauts et toutes les qualités de l'enfant. Ils se gâtent surtout au contact des hommes civilisés. Ceux-ci ne rougissent pas de tromper leur ignorance; mais quand ces sauvages ont reconnu un homme droit, ils s'y attachent, ils l'aiment, ils s'y dévouent. Du reste, la vie qu'ils mènent leur plaît; ils craignent de la changer. Les merveilles de la civilisation les étonnent plus qu'elles ne les touchent. Aussi ne quittent-ils jamais leurs forêts pour venir visiter la France. L'auteur de ce récit, fidèle à l'amitié, au malheur, élevé à l'école de Lucien, a seul consenti à venir visiter le sol où brillent les lumières dont le flambeau, allumé par les siècles, jette au loin un si vif éclat; mais en parcourant cette terre illustre, il a souvent regretté les solitudes du nouveau monde, où la nature est à la fois si grande et si riche; il soupire chaque jour après l'humble carbet de son enfance

où, vivant au milieu de ses frères, il coulait des jours heureux.

Il est quelques Caraïbes (c'est le nom générique de ces indigènes), qui comprennent les avantages des arts et des lumières. Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que le génie d'un seul homme peut obtenir de ces gens simples et bons un concours actif et intelligent. En général, les vices des blancs les frappent plus que leur supériorité. La civilisation ne corrompt-elle pas souvent l'homme au lieu de l'élever, de le purifier, de le rendre digne à la fois de sa nature et de sa destination, comme de son origine et de son auteur? Lucien, qui fit plus tard toutes ces réflexions, pensa que ce n'était point l'effet de la civilisation, mais du caractère défectueux de l'homme que la civilisation actuelle ne peut encore maîtriser: l'Europe n'est qu'à demi civilisée, disait-il, en rêvant à tout ce qu'il savait de ces contrées; elle n'est pas encore arrivée à la civilisation réelle. Son point de départ, qui est le christianisme, est vrai; mais sa route a été faussée par l'ignorance, par l'égoïsme, par l'asservissement, par la révolte, par les guerres et par la superstition. Les institutions font défaut au but. Son imagination s'enflammait à la pensée de faire rentrer la civilisation dans ses voies normales, d'initier les Indiens à ses progrès sans les faire tomber dans ses vices.

A mesure que Lucien et son père avançaient vers le Poste inférieur, les Indiens s'amusaient à poursuivre le gibier de leurs flèches : l'adresse de ces hommes est telle qu'ils manquent rarement l'objet de leur convoitise. Quelquefois ils se jetaient à terre après avoir porté à leurs na-

rines des feuilles, de la terre ou des débris de plantes ; puis ils se relevaient, couraient quelque temps dans une direction, revenaient un peu sur leurs pas, prenaient une direction différente, soit vers la rivière, soit dans l'intérieur de la forêt, et, s'arrêtant subitement, retenant leur haleine, ils avançaient à pas lents, bandaient leur arc, lançaient une flèche et rapportaient une pièce de gibier ; car ils ont l'odorat exercé et l'ouïe si fine qu'ils sentent où un agouti a passé, qu'ils entendent le plus léger frôlement occasionné par le vol d'un insecte. La pêche, qui est aussi une de leurs occupations favorites, se pratique d'une façon fort originale. Une flèche à triple dard est lancée dans les airs, et retombant dans le cercle tracé par le poisson qui vient d'effleurer la surface de l'eau, va le chercher au fond de la rivière où elle le frappe à mort. Ils donnèrent ce singulier spectacle, en se livrant à la joie la plus expansive.

Tous ces exercices retardèrent l'arrivée de cette petite caravane au Poste inférieur. Le jour était presque sur son déclin quand M. Max entra dans son carbet. Il s'empressa d'offrir aux Indiens du tafia, liqueur forte du pays, et dont ils sont très-amateurs ; mais il eut soin de ne leur en donner que de petites doses, malgré le désir qu'ils lui manifestaient d'en obtenir davantage. Il s'empressa aussi de leur distribuer des épingles, des couteaux et divers objets qu'il avait apportés d'Europe dans la pensée de les donner aux indigènes pour se concilier leur affection. Ceux-ci acceptèrent avec une satisfaction et des exclamations naïves qui peignaient tout leur plaisir. C'est alors qu'ils songèrent à faire descendre la jeune Indienne restée à bord de la piro-

gue. « Voilà, dirent-ils à Lucien, celle qui a tué le serpent » et que tu voulais connaître. C'est une jeune fille que » nous amenons de bien loin. Sa nation habite les bords » du Maroni et fait partie de la puissante tribu des Ro- » coyens, avec laquelle nous sommes en paix depuis un » nombre de lunes égal à la quantité de cheveux qui, » tombant de sa tête, flottent sur ses épaules. Elle est » destinée à notre capitaine, chef des Palicours, qui » l'aperçut dernièrement en allant visiter ses alliés, et qui » ne peut souffrir de la voir unie au vieux chef des peu- » ples maronites, lequel a juré de l'épouser. » Aussitôt Lucien courut au bord de l'eau pour remercier sa bien-faitrice; mais quelle fut sa surprise de voir sauter d'un pied léger, de la pirogue au rivage, la plus admirable créature qu'il eût jamais contemplée! Elle tenait à la main son arc et ses flèches ; sa longue et noire chevelure, fixée par un cercle d'or, était partagée sur son front; ses yeux noirs et limpides jetaient un regard enivrant ; un sourire enchanteur errait sur ses lèvres fines qui trahissaient des perles aussi blanches que l'ivoire. Sa taille svelte, la beauté de son corps, la perfection de tous ses traits formaient dans leur ensemble un de ces êtres privilégiés qui semblent avoir épuisé toutes les perfections de la nature. Elle ne portait ni les anneaux, ni les bracelets, futilités barbares dont les Indiennes sont en général si avides. Les Rocoyens se distinguent des autres nations de la Guyane par des habitudes plus sensées. Ils ne se peignent point de roucou, et leurs femmes, qui sont les plus belles du monde, n'ont d'autre ornement que le cercle de métal

qui entoure leur tête et le petit tablier qu'exige la pudeur.

Alira ne se doutait même pas qu'il fût nécessaire de se vêtir. Il y avait dans son maintien un mélange inexprimable de pudeur, d'assurance et de naïveté. Armée de ses flèches, elle avait une démarche assurée et s'avançait avec confiance en demandant sa part des richesses que ses compagnons venaient de recevoir de la libéralité de M. Max. Mais elle ne vit pas Lucien sans s'émouvoir. C'était la première fois qu'elle se trouvait si près d'un homme blanc, dont l'aspect la surprenait pour le moins autant que le sien étonnait le jeune Européen.

Enfin Lucien sortant de sa contemplation courut chercher un petit miroir et le lui présenta ainsi que divers autres objets. Je ne dépeindrai pas la joie naïve d'Alira. Elle se mirait dans cette glace, la portait à son visage, la baisait, la tournait en tous sens et ne pouvait revenir de son étonnement en voyant son image si fidèlement reproduite. Lucien essaya de la remercier du grand service qu'elle lui avait rendu, mais elle ne comprit pas qu'une action si naturelle valût des remercîments; elle ne croyait pas non plus devoir exprimer sa reconnaissance pour les cadeaux qu'elle acceptait avec tant de plaisir.

Nos Européens éprouvaient des sentiments divers. M. Max se trouvait heureux de pouvoir étudier le caractère des naturels, et son fils de nouer avec eux des rapports agréables. Il voulait apprendre d'eux à tendre un arc, à s'élancer agilement à la poursuite du gibier, à manœuvrer la pirogue qui remonte et descend les fleuves sous l'impulsion de la pagaie.

Les Indiens se trouvant à leur aise dans le port de la Nouvelle-Angoulême s'y installèrent sans façon pendant quelque temps. Naturellement insouciants et légers, ils suspendent leurs courses et leurs affaires pour une occasion futile ou un plaisir imprévu. Une bonne chasse ou une pêche abondante les retient dans un même lieu pendant des semaines entières. Le seul but que ces hommes assignent à la vie est de la passer agréablement et sans contrainte. Aussi s'adonnent-ils entièrement aux joies, aux jeux et au bonheur du moment sans s'inquiéter du lendemain.

Au reste, leur pirogue avait éprouvé des avaries dans le trajet des bouches du Maroni à la Mana. Le port de la *Nouvelle-Angoulême* leur offrit des ressources dont ils profitèrent.

Ces gens appartenaient à la puissante et redoutable tribu des Palicours dont les alliances remontent jusqu'aux source de l'Amazone; ils conduisaient Alira à Organabo, villag indien situé sur la rive droite de la Mana, et qui, étant l résidence du principal capitaine de cette nation, en es en quelque sorte le chef-lieu. A l'époque dont je parle toutes les tribus de la Guyane vivaient en paix depuis d longues années. Les Galibis, répandus sur la rive gauch du fleuve et dont les alliés habitent les terres les plus éloi gnées sur le cours du Maroni, avaient juré amitié au Palicours; ce qui ne s'était point encore vu depuis plu sieurs générations.

Digo, chef de cette nation, était allé visiter les Rocoyen l'une des tribus confédérées avec les Galibis. Il avait v

Alira, s'en était épris et désirait l'avoir pour femme; mais Oldi, le vieux Oldi, qui avait veillé sur l'enfance de cette jeune fille, privée de bonne heure de ses parents, avait lui-même porté ses vues sur elle; il prétendait l'épouser. Alira ne se souciait point de cet honneur. Digo, jeune, ardent, n'était point d'un caractère à céder. La bonne foi n'est pas d'ailleurs le caractère distinctif des Palicours. Résolu de l'enlever, il partit un matin après avoir pris congé de ses hôtes, pour ne pas donner l'éveil, et quelques-uns des siens, apostés à une faible distance, s'emparèrent d'Alira qu'ils mirent dans leur pirogue. Alira, qui redoutait Oldi et ne voulait pas devenir sa compagne, n'opposa pas de résistance. Avec l'insouciance de son âge et des Indiens, elle ne songea ni aux conséquences de sa fuite, ni au hasard de sa destinée. C'était une jeune fille naïve et pure qui ne voyait dans le désir manifesté par Oldi d'une façon absolue, que l'expression d'une volonté tyrannique dont l'injustice révoltait son âme.

Comptant à peine quinze années, elle unissait à des grâces innocentes la simplicité naturelle aux Indiennes. Toutefois son intelligence, bien qu'inculte, était remarquable, et si elle eût été cultivée, Alira se fût distinguée par les dons de l'esprit. Elle pressentait tout ce qu'il y avait de défectueux chez les hommes au milieu desquels sa naissance la condamnait à vivre; elle soupçonnait qu'il y avait au-dessus de la vie grossière des Caraïbes une existence où l'on comptait plus de vertus, des lumières dont l'éclat lointain ne frappait même pas ses yeux. Qu'un rayon, le plus faible rayon de la vérité vînt à la frapper, et son in-

telligence s'illuminerait tout à coup ; car elle était douée d'une de ces organisations qui devinent plus qu'elles n'apprennent ; elle était de ces âmes d'élite qui font le bonheur des autres et sont destinées à vider elles-mêmes la coupe de l'infortune.

Les compagnons d'Alira se livraient chaque jour aux plaisirs de la chasse et de la pêche. Elle les accompagnait dans leurs courses, et Lucien, armé de son fusil, se mêlait toujours à leurs exercices. Alira y déployait une agilité et une grâce admirables. Lucien se sentait ému à l'aspect de ses charmes. L'amour se glissait insensiblement dans son cœur. Ses yeux, constamment attachés sur la jeune Indienne, la suivaient dans tous ses mouvements. Alira, de son côté, prenait plaisir à converser avec Lucien. Elle lui adressait mille questions auxquelles Lucien répondait toujours de manière à la satisfaire. Il était ingénieux à lui être agréable. Elle se montrait touchée de ses prévenances. Bientôt l'habitude de se voir leur en fit sentir le besoin. Lorsqu'ils se trouvaient ensemble, il leur semblait que la nature versait de douces ivresses dans leurs seins. Alira s'ignorait trop pour se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait. Elle aimait, et son âme s'épanouissait à l'aspect de Lucien, comme la fleur ouvre sa corolle humide aux premiers feux du jour. Son âme s'éveillait sous l'impression des premiers sentiments de l'amour. Lucien en ressentait aussi les ardeurs pour la première fois, et s'abandonnait avec délices aux transports de sa passion.

Ce n'était pourtant pas sans que de rudes combats se livrassent dans son cœur, qu'il s'adonnait au penchant

qui l'entraînait vers Alira. Il ne pouvait s'accoutumer à la pensée d'aimer une jeune fille sortie des bois du Maroni pour tomber dans les bras d'un sauvage. Bel objet d'une passion sensée! se disait-il en lui-même, le soir, au seuil de son carbet, après avoir parcouru les forêts d'alentour avec Alira. Me serais-je épris d'une fille caraïbe? L'amour qu'elle m'inspire est-il digne d'un Européen, et les blanches filles de ma patrie ne sont-elles pas mille fois plus aimables? A la beauté de la race et aux agréments du corps, ne joignent-elles pas la culture de l'esprit, les avantages de l'éducation, les perfections et les grâces des sociétés civilisées? Il mettait sa tête dans ses mains, suspendait ses réflexions pendant quelques instants, puis reprenait : Puis-je m'attacher à une fille qui passera devant mes yeux comme l'image fugitive dont la trace s'évanouit sur le miroir qui la réfléchit? Elle ne saurait jamais m'appartenir. Sa grossière ignorance, les instincts barbares qu'elle a dû puiser au milieu de ces déserts, le sang vil qui coule dans ses veines, tout cela m'interdit de l'aimer. J'éprouve sans doute un moment de vertige. La nouveauté, l'impression que devait me faire l'aspect bizarre d'une fille sauvage ont troublé mes esprits, et j'ai la faiblesse de prendre cela pour de l'amour!

Mais Alira, impatiente de revoir Lucien, accourait vers lui, et l'apercevant dans la morne attitude de la douleur, lui disait d'une voix tendrement émue : Jeune blanc, pourquoi fuis-tu les Caraïbes? Est-ce que nous t'avons fâché? Mes compagnons ont-ils eu pour toi de mauvaises paroles? T'aurais-je causé quelque chagrin?

Et Lucien, portant un regard attendri sur Alira, s'enivrait de sa beauté. — Non, Alira! non! tu ne m'as point causé de chagrin. Tu es la plus douce, la plus aimable créature de ces contrées, comment pourrais-tu faire naître en moi la moindre douleur?

— Viens donc, reprenait alors Alira, viens donc te mêler à nos danses et à nos jeux.

D'autres fois, Lucien disait à la jeune fugitive du Maroni : Instruis-moi donc, Alira, des motifs de ton départ. Elle lui racontait alors la perte prématurée de ses parents, les années de son enfance, et les projets qu'Oldi avait formés depuis quelque temps. Elle dépeignait en termes touchants la peine qu'elle en avait ressentie, et le dessein médité par Digo de l'affranchir de ce joug détestable.

— Tu aimes donc Digo? disait Lucien d'un ton de colère. Ses yeux étincelaient de fureur, et sa voix tremblante avait des éclats où les accents de la jalousie se mêlaient à ceux du reproche.

— O Lucien! reprenait Alira d'un ton inquiet et suppliant, que tu m'effraies par la dureté de ta parole et par le sombre feu de ton regard! Que t'ai-je dit qui puisse t'irriter? Je ne sais si j'aime Digo. J'ignore ce que c'est qu'aimer. Une Caraïbe ne doit-elle pas avoir un maître? Oldi ne saurait être le mien, lui que j'aime comme un père; ignores-tu que dans nos tribus il est glorieux de servir un chef puissant comme Digo, et d'en être la femme? Mais s'il te déplaît que je continue ma route vers Organabo, reconduis-moi vers mes carbets, à travers la forêt, je te suivrai avec confiance.

Ces douces paroles jetaient Lucien dans une étrange indécision. Sa colère s'apaisait tout à coup; une noire mélancolie s'emparait de son âme. Ses nuits se passaient sans sommeil; il roulait mille projets dans sa tête brûlante. Il sentait qu'un irrésistible attachement l'enchaînait à l'Indienne, et que de quelque côté qu'elle tournât ses pas, elle lui échappait pour toujours.

Tant d'émotions brisaient ce cœur altier. Son imagination se consumait en projets insensés. Il s'arrêtait quelquefois à une idée qui lui paraissait praticable, et sa physionomie prenait aussitôt l'empreinte de la joie. Bonheur trop tôt évanoui! La réflexion lui démontrait l'impossibilité d'accomplir son plan; il ne s'était relevé que pour retomber dans un plus morne désespoir.

Alira était aussi devenue rêveuse depuis que Lucien lui avait parlé de Digo avec colère. Elle ne paraissait devant lui que troublée, abattue, les yeux languissants et pleins de pleurs. L'insouciance de son âge s'était dissipée, comme une vapeur légère, sous le regard passionné de Lucien. Les choses se présentaient sous un autre aspect à son esprit. Elle n'avait plus la même simplicité. Il y avait un certain embarras dans son maintien. Son intelligence s'élevait dans la méditation, elle qui n'avait point encore réfléchi. On la voyait souvent sur le bord du fleuve, dans des lieux écartés, et rechercher instinctivement la solitude, comme une âme tourmentée qui s'isole pour se recueillir. Tout trahissait son trouble; ses traits décelaient sa douleur. Quand ses compagnons l'entretenaient de leur prochain départ, elle ne pouvait réprimer son effroi. Je

veux retourner, leur disait-elle, vers les palmiers de mes pères. Reconduisez-moi dans la demeure d'Oldi. Et ses yeux fondaient en larmes..... -

Lucien voyait ces larmes. Son cœur n'en souffrait que davantage. Alira lui disait : Je ne sais ce que j'éprouve quand je suis près de toi. Ta vue me saisit à la fois de bonheur et de tristesse, et quand nous sommes séparés mon sein se gonfle et je pleure ! Ah ! je pense souvent à ce que tu m'as dit. Je voudrais retourner au carbet de mes premiers jours ; mais je ne pourrai supporter ton absence.

Restons donc unis ! s'écria un jour Lucien en l'écoutant parler ainsi ; et, l'enveloppant dans ses bras, il la pressait avec transport.

Mais M. Max qui veillait sur son fils n'avait pas tardé à s'apercevoir de la sympathie que ces deux jeunes gens éprouvaient l'un pour l'autre ; il pressait en secret le départ des Palicours qui, un matin, pendant que le père de Lucien l'avait entraîné sous le prétexte d'une excursion nécessaire, firent monter Alira dans leur pirogue et partirent.

Lucien, impatient de la revoir, hâta son retour, et n'apprit son malheur que pour exhaler son désespoir et sa fureur. Il resta longtemps fixé sur le rivage, immobile et pensif, les yeux attachés sur le fleuve dont l'onde tranquille contrastait avec les orages de son âme. Ah ! c'est ici que je la quittai pour la dernière fois, hier, au moment où le soleil saluait la forêt de ses dernières lueurs. Qu'elle était belle ! une douce langueur répandue sur son visage ajoutait de nouveaux attraits à ses charmes. Elle est donc

perdue pour moi? Je ne la reverrai plus! Elle sera la compagne d'un Palicour!... Qu'ai-je donc fait au destin pour me rendre si misérable?

Étrange passion que l'amour! les tourments qu'il cause l'excitent à mesure qu'il grandit, et l'on dirait qu'un cœur embrasé de ses feux est un foyer dont la flamme renaît d'elle-même. L'absence qui devrait l'éteindre accroît ses désirs, et quand il s'éveille pour la première fois dans un cœur qui n'en connaît point encore les étreintes, ah! combien les larmes qu'il fait couler sont amères. — Aimer, est-ce donc souffrir?

En remontant le cours du fleuve, Alira sentait s'accroître sa douleur. Chaque coup de pagaie qui donnait l'impulsion à la pirogue retentissait péniblement dans son âme. Ses larmes avaient tari à leur source; la tête penchée sur son sein, elle était absorbée dans ses souvenirs. Tout son être semblait anéanti. Rien ne pouvait la distraire de sa mélancolie profonde, ni les soins que lui prodiguaient ses compagnons, ni leurs chants sonores dont les échos retentissaient sur les deux rives. Elle ne pensait qu'à Lucien, et son amour était comme un de ces songes qui laissent au réveil une aimable et pénible impression.

Quand elle aborda au village de Digo, sa faiblesse succombant sous le poids d'émotions si cruelles, il fallut qu'on la portât vers l'époux qui lui était destiné, et ce ne fut qu'au prix de souffrances héroïquement supportées qu'elle se résigna enfin à son sort.

Quant à Lucien, son chagrin ne cessait d'éclater en violents transports; M. Max essayait de faire diversion à son

désespoir, mais il ne combattait point son amour. Plus prudent et plus sage, il se faisait le confident et le consolateur de ses peines. Il n'épargnait aucun effort pour rappeler la raison dans cette jeune âme attristée. Il n'en fermait pas violemment la blessure, il attendait patiemment que le temps la cicatrisât; mais il occupait Lucien à des travaux utiles; il flattait son goût pour les grandes choses, dirigeait ses pensées et ses méditations vers les problèmes auxquels Lucien inclinait par un penchant invincible. Il continuait à suivre la méthode qu'il avait adoptée dès les premiers jours.

« Je ne comprends pas, lui disait-il, pourquoi les naturels de ces contrées ne sont point encore civilisés. Non » loin d'ici, on est parvenu à soumettre des peuplades » entières à la civilisation, mais, en général, les forêts du » nouveau monde sont remplies des hommes primitifs » que les Européens y ont poussés. Car l'Europe fut un » fléau pour eux : au lieu de leur apporter nos arts, nos » sciences, nos lumières enfin, de leur faire partager les » douceurs de notre existence, les chrétiens ont persécuté » ceux qu'ils dépouillaient de leurs terres. Jamais iniquité » ne fut plus monstrueuse, plus lâche que la conquête » de l'Amérique par l'Europe cruelle, sanguinaire, odieusement égoïste. Aussi Dieu ne peut bénir des établissements qui se sont formés sous d'aussi détestables auspices. Un jour viendra où l'Amérique fera sévèrement » expier à l'Europe tant de forfaits...

» Combien ne doit-on pas déplorer encore la découverte » de ce nouveau continent! Une civilisation douce avait

» commencé parmi les populations intelligentes dont nous » voyons aujourd'hui les faibles débris disputer aux bêtes » féroces leur pâture et le domaine des forêts. Si les vais- » seaux de Christophe Colomb n'avaient point abordé ces » rivages, il est probable qu'en vertu de cette loi qui » donne à tout ce qui commence un développement gra- » dué, la civilisation des peuples inconnus du nouveau » monde aurait fait des progrès constants, et qu'ils seraient » aujourd'hui éclairés et actifs comme nous; qu'ils iraient, » sur leurs propres vaisseaux, s'inspirer de l'expérience » de notre vieille Europe, découverte par leurs naviga- » teurs, comme les nôtres ont découvert leurs infortunés » rivages! Ces peuples, dont nous déplorons la barbarie, » nous égaleraient peut-être, et l'homme sensible, le vrai » chrétien, ne serait point affligé de leur indifférence » pour nos usages, nos principes, notre culte et les lois » de notre société.

» Est-il surprenant que ces malheureux repoussent nos » institutions et nos mœurs? Ils voient en nous des ravis- » seurs, des tyrans. Ne crois pas, mon fils, qu'ils ne soient » point susceptibles de culture. Non-seulement on les a » maltraités, mais encore on a voulu leur imposer tout » d'abord une civilisation qu'ils ne comprennent pas, » qu'ils redoutent, et dont toutes les exigences ne con- » viennent ni à leur nature, ni à leur climat. Pour les » civiliser, il faut adopter une vie rapprochée de leurs » habitudes, car le mouvement vers la civilisation doit par- » tir d'eux-mêmes. Les hommes ne sont pas destinés à rester » éternellement sur le dernier degré de l'échelle sociale.»

Ces paroles produisirent une profonde impression sur l'esprit de Lucien, qui nourrissait déjà de vagues projets pour la civilisation de ces hommes dont il plaignait l'existence. D'ailleurs le nom d'Alira lui rappelait un souvenir si cher ! Il lui était si pénible de songer que cette jeune fille, élevée ou plutôt grandie dans l'ignorance, n'appartenait ni par son éducation ni par sa naissance à la société européenne !

Quelques jours s'écoulèrent dans les angoisses d'une disette affreuse. M. Max avait consommé le peu de provisions venues de la Nouvelle-Angoulême, et il attendait de ce chef-lieu, avec une impatience extrême, tout ce qu'il en avait demandé.

Enfin, un matin, alors qu'on se désespérait le plus, des chants se firent entendre; on courut au bord de la rivière. Lucien, le premier, aperçut une large barque conduite par des nègres. Un officier parut bientôt; il s'excusa du retard de cette petite expédition. Il apportait quelques vivres; mais le lendemain M. Max et son fils s'embarquèrent pour remonter la Mana et se rendre à la Nouvelle-Angoulême où ils étaient attendus.

Le soir, ils arrivèrent en effet au chef-lieu de la colonie future. Un accueil aimable leur fit oublier les privations qu'ils avaient endurées. Chacun s'empressa de se montrer agréable. L'état-major résidait dans cette ville naissante, composée de quelques pauvres carbets. Deux vastes cabanes en bois s'élevaient seules sur un tertre assez large qu'on décorait du nom de place; l'une était la résidence des officiers et des chefs de l'administration; l'autre servait d'hô-

pital et de demeure à trois religieuses, lesquelles, sous le costume des sœurs de Saint-Vincent de Paul, prodiguaient dans ce lointain climat leurs consolations et leurs soins aux nombreux malades qui, dans cette localité plus que partout ailleurs, succombaient sous l'influence maligne des marais voisins et de l'ardeur insupportable du soleil. Parmi les personnes dont M. Max fit la connaissance, il y en avait plusieurs fort distinguées : Lucien conserva particulièrement le souvenir de M. Zéni, capitaine du génie, officier plein de mérite homme de cœur, et qui lui témoigna une bienveillance au-dessus de tous les éloges.

Ces paroles produisirent une profonde impress
l'esprit de Lucien, qui nourrissait déjà de vagues
pour la civilisation de ces hommes dont il plaignai
tence. D'ailleurs le nom d'Alira lui rappelait un s
si cher! Il lui était si pénible de songer que cette
fille, élevée ou plutôt grandie dans l'ignorance, n'a
nait ni par son éducation ni par sa naissance à la
européenne!

Quelques jours s'écoulèrent dans les angoisses
disette affreuse. M. Max avait consommé le peu de
sions venues de la Nouvelle-Angoulême, et il attend
ce chef-lieu, avec une impatience extrême, tout ce
en avait demandé.

Enfin, un matin, alors qu'on se désespérait le plu
chants se firent entendre; on courut au bord de la ri
Lucien, le premier, aperçut une large barque condui
des nègres. Un officier parut bientôt; il s'excusa du
de cette petite expédition. Il apportait quelques vi
mais le lendemain M. Max et son fils s'embarquèrent
remonter la Mana et se rendre à la Nouvelle-Angou
où ils étaient attendus.

Le soir, ils arrivèrent en effet au chef-lieu de la c
future. Un accueil aimable leur fit oubli
qu'ils avaient endurées. Chacu
agréable. L'état-major
composée de quelqu
en bois s'élevai
décorait du
ciers et d

pital et de demeure à trois religieuses, lesquelles, sous le costume des sœurs de Saint-Vincent de Paul, prodiguaient dans ce lointain climat leurs consolations et leurs soins aux nombreux malades qui, dans cette localité plus que partout ailleurs, succombaient sous l'influence maligne des marais voisins et de l'ardeur insupportable du soleil. Parmi les personnes dont M. Max fit la connaissance, il y en avait plusieurs fort distinguées : Lucien conserva particulièrement le souvenir de M. Zéni, capitaine du génie, officier plein de mérite homme de cœur, et qui lui témoigna une bienveillance au-dessus de tous les éloges.



CHAPITRE II.

La joie de M. Max et de son fils ne fut pas, hélas! de longue durée, car le père de Lucien tomba bientôt malade et mourut, laissant ce jeune homme bien loin de sa famille, de son pays, isolé au milieu d'une population misérable et souffrante.

Cette mort, presque subite, frappa Lucien d'une douleur profonde. Il aimait son père autant pour le mérite qu'il lui reconnaissait que parce qu'il en avait reçu le jour. Aussi comprit-il toute l'étendue de sa perte et la déplora-t-il amèrement. M. Max était un homme sage, d'un génie hardi, d'un caractère honorable, que ses malheurs rendaient digne d'estime et de respect. Issu d'une ancienne famille fort estimée d'Alsace, il ne cessa, pendant sa trop courte carrière, de pratiquer le bien et de se rendre utile à son pays. Bon père, les liens de famille étaient sacrés pour lui;

il porta toujours à ceux qui lui appartinrent un intérêt sans bornes; en un mot, les vertus privées n'eurent jamais d'autel plus cultivé qu'à son foyer. Les habitants de la Nouvelle-Angoulême cherchèrent vainement à diminuer la peine que Lucien ressentait : il était inconsolable.

Cependant des tribus indiennes communiquant quelquefois avec les blancs de ce poste, leur apportaient des arcs, des flèches, des hamacs tissés avec du coton ou du pite. Ils vendaient encore des vases de terre d'une forme curieuse et jolie, ainsi que d'autres objets également précieux pour des Européens, qui, en échange, livraient de mauvais vivres et des liqueurs spiritueuses dont les indigènes sont très-amateurs.

Parmi ces tribus, il y en avait une chez laquelle Lucien avait trouvé plus de sympathie que chez les autres. Quelques Indiens l'avaient pris en affection; avec eux, il parcourait les forêts, s'exerçait à tendre l'arc, à poursuivre le gibier. Lorsqu'ils apprirent son malheur, ils redoublèrent d'affection, lui témoignèrent plus d'intérêt, et enfin lui proposèrent de l'adopter. Leur chef, Valentin, se montra fort disposé à consentir à cette adoption, vivement désirée par tous les Indiens de sa tribu. Cet événement fit une grande sensation dans la colonie, car jamais un pareil exemple n'avait eu lieu. Malgré les avis divers qu'il recevait des blancs de la Nouvelle-Angoulême, Lucien accepta avec reconnaissance; un jour, après avoir visité une dernière fois la tombe de son père, il fit ses adieux aux officiers français et s'achemina, escorté de ses nouveaux frères, vers la résidence des Indiens de la tribu. Valentin

marchait en tête, Lucien le suivait de près, et lorsque ses pieds ne pouvaient trouver un passage à travers les buissons de la forêt, ses compagnons le portaient en témoignant la plus vive satisfaction de pouvoir être agréables à un jeune blanc dont ils avaient apprécié déjà les nobles qualités.

Je me souviens de ce jour déjà si loin de moi. Je marchais le premier à la tête des enfants de mon âge ; libre, insouciant, joyeux, ne soupçonnant pas la destinée qui m'attendait. O mon pays ! ô mes forêts chéries ! c'est dans votre sein que j'aurais dû vivre et mourir ! Hélas ! quel est mon sort sur cette plage où la main d'un ami ne presse point la mienne ! Après avoir pâli vingt années dans l'étude, consumé mon existence dans les veilles, suis-je plus heureux pour être plus savant ? Sous le ciel de ma patrie, abrité sous l'humble carbet de mes pères, chéri d'une compagne fidèle, je serais toujours le roi de ses forêts ; armé de mes flèches, je pourrais encore, dans ma légère pirogue, voguer vers les régions lointaines et fortunées du Dorado, et m'asseoir sur le hamac de mes frères !

Le petit village auquel, après plusieurs journées de marche, Lucien arriva avec ses compagnons, était situé au milieu des bois. Une colline semi-circulaire sur laquelle on apercevait de rares plantations de bananiers et de maïs, de manioc et d'ignames, s'élevait à une petite distance du village indien qui s'étendait à ses pieds et dont l'aspect offrait l'image de la misère. C'étaient des carbets ou petites habitations couvertes de feuilles de palmier sèches, et formant une toiture qui ne reposait que sur quatre arbres fichés en terre ; il n'y avait point de portes, point de mu-

railles. Les carbets étaient ouverts de tous les côtés. Pourquoi eussent-ils été fermés? Ces innocentes contrées ne connaissent point les voleurs, et tous les individus d'une même case ou village vivent en paix. Nul ne craint l'offense d'autrui, car il n'offense personne.

Les Indiens se balançaient nonchalamment dans des hamacs, comme bercés par les vents qui se jouaient parmi les feuilles et les arbres de ces sauvages demeures. A quelque distance de chaque carbet, la fumée s'échappait du milieu de quelques pierres posées sur le sol ; des ustensiles de poterie et des femmes nues qui s'agitaient en préparant des aliments grossiers, annonçaient l'emplacement de leur étrange cuisine. On voyait partout des tas d'argile préparée pour fabriquer des vases; des presses à cassave, du roucou dans les pots, des aliments sur les plats; tout y était négligé et sans soins, à l'exception des arcs, des flèches, du boutou ou casse-tête, toujours suspendus à l'endroit le plus apparent.

Les carbets n'offraient point la symétrie des moindres hameaux de l'Europe. Ils étaient construits sans art. Le caprice des maîtres avait seul présidé à leur établissement. Mais si l'aspect de ces habitations n'était pas séduisant, si elles étaient éparses, sans règles, sans élégance; si les sentiers, encombrés de ronces, d'herbes, d'arbustes, de pierres, n'avaient pas la régularité des rues dans les grandes villes, la pensée ne s'affligeait pas non plus à l'aspect des gendarmeries, des prisons, des maisons de mendicité, des hôpitaux, des hospices d'aliénés, des casernes, des bureaux de finances qui forment les principaux et les plus splendi-

des monuments des cités d'Europe. Toutes ces vaniteu ses misères sont inconnues et l'on méprise, peut-être avec raison, des avantages fastueux qui dénoncent encore plus de maux qu'ils n'en préviennent et n'en soulagent.

Toutefois l'instinct avait fait plus que le goût; car le village était situé à quelques pas de la Mana, qui coulait avec assez d'abondance pour faciliter le transport des pirogues. La colline le protégeait, depuis la rivière jusqu'à une grande distance. On y avait pratiqué de rares plantations; des arbres et des taillis fort épais la couvraient entièrement; mais derrière le village et du côté opposé à la colline, on avait eu soin de dégager les avenues. Les arbres avaient été abattus dans le rayon d'un quart de lieue, et leurs souches gisaient jusqu'aux limites de cette étendue cultivée. L'eau de la rivière suffisait aux transports; elle procurait aussi l'avantage de faciliter la pêche, cette inépuisable ressource des indigènes qui avaient ainsi toujours du poisson sous la main. La colline couverte d'un bois épais offrait un sûr rempart contre des entreprises agressives : les ennemis ne pouvaient du moins pas procéder par surprise. Avant qu'ils fussent arrivés au village, ses habitants auraient eu le temps de saisir leurs armes et de s'apprêter à se défendre.

Lucien remarqua bientôt ces dispositions prises instinctivement par ses amis, et il fit la réflexion que l'intérêt de la conservation est le premier mobile de l'art. Avant de songer à son agrément, l'homme invente les moyens de se prémunir contre les dangers. Il comprit aussi tout l'avantage que l'on pouvait tirer de cette situation, dans le cas

d'une attaque imprévue ou d'une guerre à soutenir. Ses observations portèrent encore sur l'agriculture et l'administration de cette peuplade, dont la population s'élevait à 550 âmes partagées en 160 feux ou carbets.

Il fut moins satisfait des essais de culture. Quelques plantes de maïs étaient, avec de rares bananiers, le manioc et quelques ignames, la seule production que l'on remarquât, cultivée sans symétrie et ressemblant aux sauvages forêts au milieu desquelles s'étendait la tribu. L'art de l'agriculture n'est pas le premier que les hommes aient pratiqué ; car il exige des connaissances qu'une longue expérience peut seule procurer. Il est plus facile, lorsque le sol, l'air et l'eau fournissent abondamment des vivres, de les demander à la chasse et à la pêche qui sont une occupation agréable, pour laquelle une intelligence bornée est suffisante, qu'à la savante exploitation des terres. Cette seule inspection confirma rapidement Lucien dans l'opinion qu'on lui avait déjà fait concevoir du caractère des Indiens, race indolente, paresseuse en toutes choses, excepté dans les circonstances où leur âme est excitée par quelque passion ; intelligents et habiles, patients, simples, sans art, sans besoins étendus, ayant, comme je l'ai fait pressentir, toutes les qualités et tous les défauts de l'enfance, toute l'ingénuité de cet âge et toute la ruse des hommes mûrs.

Lucien comprit bien vite le parti qu'il pourrait tirer de ce caractère dont l'apathie était le plus sérieux obstacle au progrès de la civilisation ; mais en homme habile, il se borna à vérifier ses observations, à méditer ses plans et surtout à ne les découvrir qu'à mesure que leur développe-

ment devenait utile ou nécessaire. Il avait remarqué déjà que les projets les mieux combinés n'échouent souvent que par rapport à la précipitation qu'on met à vouloir les pratiquer sans tenir compte du temps, des circonstances et du caractère des hommes sur lesquels on veut en faire l'essai ou qui doivent concourir à leur application. Les esprits doivent être mûrs à chaque pas que l'on tente, et l'habileté consiste bien plus à profiter des événements qn'à les faire naître.

C'est avec de pareilles idées que Lucien préludait au rôle que Dieu lui destinait dans ces contrées primitives. Il s'attacha donc à se faire aimer par sa douceur, à se faire considérer par la supériorité de ses vues. Comprenant que le moyen d'acquérir de la puissance sur ces esprits grossiers consistait à les égaler et même à les surpasser en adresse et en courage, il ne négligea aucune occasion d'accompagner les Indiens à la chasse et à la pêche; il rivalisa bientôt avec eux dans ces exercices, car il ne brûlait que du désir de pouvoir leur montrer sa valeur dans la guerre.

Cette occasion se présenta bientôt. La cause en était chère à plus d'un titre à Lucien qui, enflammé d'une noble ardeur, ne tarda pas à révéler le génie qu'il avait reçu de la nature.

Les tribus indiennes sont parsemées sur la vaste étendue de la Guyane. Indépendantes les unes des autres, elles le sont aussi des Européens qui en habitent les rivages. Leurs mœurs, leurs dialectes varient autant que leurs croyances; mais il y a au fond des points de ressemblance, des liens communs et surtout une certaine confraternité qui les di-

vise par groupes et les rattache toutes à des principes généraux, dans quelques circonstances importantes, comme lorsqu'il s'agit de soutenir l'indépendance commune contre les Européens ou contre les noirs marrons qui peuplent en grand nombre certaines parties de la Guyane.

Si l'une des tribus a quelque grief à faire valoir contre une autre tribu, ou quelque agression à repousser de la part d'hommes d'une couleur différente, aussitôt elle fait courir certains signes convenus parmi ses alliés, et toutes s'apprêtent au combat.

Ce qui démontre que la morale n'est pas une loi factice créée par les hommes pour les besoins de la société, c'est que les infractions dont elle est l'objet sont les plus sévèrement punies, celles qui excitent la plus grande indignation et provoquent de la part de ces sauvages le soulèvement le plus général; une injustice particulière allume quelquefois des guerres terribles qui se succèdent pendant plusieurs générations.

Celle dont je vais parler a été engendrée par une cause de cette nature.

CHAPITRE III.

L'enlèvement d'Alira était une insulte faite à la tribu rocoyenne, où Alira avait conquis plus d'un cœur. Tous les jeunes gens aspiraient au bonheur de la posséder, et le chef, quoique d'un âge avancé, l'aimait éperdûment. C'était un vieillard prudent dont le gouvernement respirait la sagesse, dont on respectait les conseils et les sentences, qui, dans ses jeunes années, s'était fait remarquer par une bouillante valeur, mais que le temps n'avait pas respecté. Toutes les tribus de la Guyane le vénéraient comme un père. L'enlèvement d'Alira fut un coup fatal pour lui et sa tribu ; il s'éleva dans l'âme de chacun une violente colère et un désir immodéré de vengeance. Oldi surtout ne respirait que la fureur : sa sagesse ordinaire souffrait de l'irritation de son esprit.

L'indignation dont sa tribu et lui étaient animés, passa

bientôt dans les tribus voisines ; en peu de temps, tous les Indiens de la rive gauche de la Mana avaient embrassé leur parti. Une ligue formidable menaçait la tribu d'Organabo ; mais son jeune chef se trouvait doué de la capacité nécessaire pour faire face aux dangers dont il était menacé.

Il sut faire renaître, chez ceux de la rive droite, d'anciens griefs mal étouffés. Il leur représenta l'enlèvement d'Alira comme un acte de justice. Oldi, prétendait-il, avait voulu violenter cette jeune fille en la contraignant à devenir sa femme. Il sut le représenter comme un tyran jaloux, cruel, animé par l'ambition et faisant servir une offense particulière aux intérêts d'une politique astucieuse.

Cette tactique réussit à merveille. Il y avait longtemps que la paix existait dans les forêts de la Guyane, et l'on y sentait fermenter cette soif de guerre qui semble altérer les hommes les plus sauvages comme les plus civilisés après une longue période de repos. La jeunesse était bien aise de signaler sa valeur ; les lauriers de ses aïeux, les merveilleux récits des vieillards enflammaient sa bouillante imagination. Il s'éleva de part et d'autre comme un tourbillon belliqueux qui fit tourner les esprits. Les plus sages parmi les anciens s'opposèrent vainement à ce mouvement que leur prudence blâmait ; ils voulaient qu'on tempérât une ardeur qu'ils regardaient comme funeste.

Des ambassadeurs, disaient-ils, pourraient entamer des négociations dont les résultats conserveraient la paix générale, en ménageant le sang des guerriers. « Et pour-» quoi s'arme-t-on, criaient-ils dans les assemblées ? Pour

» venger une injure personnelle, pour soutenir un droit
» peut-être douteux! Est-ce bien à de semblables querelles
» que le courage des guerriers est destiné? Non ; réservons
» nos armes, la valeur de notre jeunesse, pour la défense
» de notre liberté quand les Européens voudront nous imposer le joug humiliant de leur infâme domination. Si
» nous faisons la guerre les uns contre les autres, nous
» nous affaiblirons, et nos ennemis communs, par ces divisions déplorables, triompheront de nous en profitant
» de nos fautes. D'ailleurs la guerre sera toujours possible.
» Essayons d'abord un rapprochement qui peut avoir
» d'heureux résultats; et si nos efforts pacifiques sont repoussés, nous pourrons recourir aux armes, cette dernière raison des peuples. »

Tel était le langage des vieillards dans l'une et l'autre ligue; car les tribus de la rive droite étaient toutes liées par le serment. Mais Oldi, le plus ancien, le plus sage, le plus renommé des chefs de la rive gauche, faisait valoir, avec toute l'autorité de sa parole et de son nom, ce qu'il appelait une injure commune à tous les Indiens. Il citait des exemples à l'appui de ses prétentions. « De tout temps,
» disait-il, une aussi grave offense, surtout quand elle
» s'adressait à un chef, a été punie du dernier châtiment.
» Je ne veux point armer les guerriers pour ma querelle
» mais pour la justice, pour les droits de tous. Si nous
» ne punissons point un tel forfait, on croira que le sang
» de nos pères a dégénéré dans nos veines. La paix
» serait la honte de nos tribus; et plutôt que de souffrir un tel affront, si personne ne me suit, je marcherai

» seul au combat; la fin de ma carrière sera du moins
» digne d'une vie qui s'écoula pour le bonheur et la gloire
» des Rocoyens. »

Ce langage et l'attitude fière du vieil Oldi enflammèrent le courage de toutes les tribus de la rive gauche; la guerre fut résolue d'un commun accord et l'on ne songea plus qu'aux préparatifs.

Oldi ne négligea rien pour en assurer le succès. Comptant sur la justice de sa cause, voulant d'ailleurs mettre le bon droit de son côté et augmenter les torts de son adversaire, il fit proposer une alliance aux tribus de la rive droite, en leur disant que si elles s'unissaient à lui pour punir un chef qui avait déshonoré la foi des nations de la Guyane, il s'estimerait heureux de conserver la paix avec elles. Il n'en voulait point aux nations de la rive droite; il désirait seulement frapper d'un juste châtiment celui qui avait outragé sa vieillesse.

Les ambassadeurs qu'il envoya furent cruellement maltraités par les jeunes gens. Ceux-ci craignaient qu'on les empêchât de faire la guerre qu'ils rêvaient avec tant d'ardeur. Cette lâche action rendait la paix impossible; elle fut sévèrement blâmée par les anciens. Pour détruire le mauvais effet d'une conduite déplorable, ils résolurent d'envoyer une ambassade à Oldi; mais son jeune antagoniste Digo sut faire échouer ce projet.

Digo avait environ vingt-cinq ans; il était doué d'un grand courage, d'un caractère mâle, d'une activité rare parmi les Indiens. A des passions ardentes qui n'étaient tempérées ni par l'âge, ni par la raison, ni par l'éducation

à laquelle les Caraïbes sont d'ailleurs tous étrangers, il joignait une vaste ambition. En allumant la guerre contre les nations de la rive gauche, il trouvait le moyen d'établir sa prédominance sur toutes les tribus de la rive opposée, et il espérait former une confédération dont il resterait le chef. Il déploya donc toute la ruse dont il était capable pour empêcher l'envoi d'une ambassade. Il représenta que ce serait une lâcheté, qu'on paraîtrait se soumettre à Oldi qui, vieux et faible, n'était plus redoutable et dont le courage faisait place à une politique perfide ; il fit observer que les ambassadeurs arriveraient au moment où les confédérés de la gauche, sous le commandement d'Oldi, seraient déjà en marche et près de passer le fleuve ; que dès lors il ne s'agirait plus d'un arrangement, mais d'une soumission qu'on aurait l'air d'offrir ; qu'il valait bien mieux se préparer à la guerre, sauf à faire la paix, si, les armées étant en présence, les divers chefs s'entendaient à cet effet. Il eut l'art de faire croire qu'il inclinait pour la paix, et que s'il provoquait un armement c'était uniquement pour assurer la défense des foyers communs. Il ne négligea pas enfin un dernier argument dont il obtint un résultat décisif : il fit observer qu'en se tenant sur la défensive, il y avait de grandes chances de succès. L'ennemi serait fatigué et se battrait dans un pays qui ne lui était pas connu, on aurait sur lui l'avantage du terrain, du climat et celui des vivres qu'il ne pouvait transporter. Des revers inévitables le feraient repentir de son audace. Il serait défait dans une bataille, ou il souffrirait tellement de la misère inséparable d'une invasion, qu'il battrait

bientôt en retraite, couvrant de ses morts les glorieux champs de ses adversaires.

Ces dernières paroles firent l'impression que Digo avait prévue; on ne put résister à l'espérance de détruire des nations rivales; l'instinct belliqueux triompha des plus sages avis : la guerre fut résolue avec un enthousiasme impossible à décrire. Digo fut proclamé chef des tribus, et il prit de suite les dispositions nécessaires pour assurer le succès de ses armes.

CHAPITRE IV.

Lucien, lorsqu'il arriva au village de Couchi, vit aborder les débris d'un contingent que la tribu avait fourni dans la guerre dont il apprit bientôt les détails.

Quelque temps après son arrivée, on signala la présence des pirogues sur lesquelles étaient montés soixante guerriers. Ils apportaient de tristes nouvelles. Cinquante des leurs avaient succombé dans un combat, ou, faits prisonniers, avaient péri dans les affreux tourments que subissent les malheureux auxquels le sort des armes ne fut pas favorable. La désolation devint indicible à de pareils récits. Autour des soixante Couchiotes se groupait toute la population du village, haletante, écoutant leurs récits, les pressant de questions et faisant éclater la plus vive douleur en voyant leurs rangs si cruellement réduits. Les femmes poussaient des cris déchirants. Celles qui avaient perdu leurs époux, dont les fils avaient succombé, ou qui

redemandaient un père au génie des batailles, se tordaient les bras, se jetaient à terre et accablaient d'imprécations les guerriers échappés au hasard des combats. Les anciens, mornes et silencieux, les bras croisés, les yeux fixés vers la terre, ne laissaient échapper aucune plainte, ne proféraient aucun murmure et paraissaient subir l'étreinte de la fatalité. Cette attitude n'était point celle de la jeunesse, qui criait vengeance.

Cependant les cris avaient cessé, et ce calme apparent qui trahit les violentes et secrètes agitations de l'âme dans la méditation d'un immense désastre, avait succédé à la première rumeur. Lucien profita de ce moment pour s'avancer au milieu de la foule. Afin de se conformer autant que possible aux coutumes de sa tribu, il marchait nu-pieds et n'avait conservé qu'une chemise, un pantalon, et un grand chapeau de paille pour se garantir du soleil. Sur l'épaule droite, il avait rejeté à la manière de ces peuplades une pièce d'étoffe noire qui, passant sur la poitrine, faisait plusieurs fois le tour du corps. Ce costume tenait le milieu entre l'état sauvage et l'état civilisé.

« Je vous croyais, dit-il, doués d'un courage plus mâle.
» Quoi ! une défaite vous abat à ce point? Cette tribu ne
» compte-t-elle donc plus de valeureux guerriers; et ne
» sauront-ils pas venger le malheur commun, la mort de
» nos frères? Nous avons des armes, nous pouvons en fabri-
» quer. Les revers retremperont notre courage; les fautes
» du passé nous éclaireront sur l'avenir. L'ennemi paiera
» peut-être cher sa victoire; peut-être se repentira-t-il un
» jour de l'avoir obtenue.

» Croyez-moi, la perte de nos guerriers, si déplorable » qu'elle soit, peut nous conduire à de grands destins. Il » est certain qu'Oldi s'est trop pressé de faire la guerre, » qu'il l'a mal conduite, que ceux du Maroni n'ont pas » usé de la prudence qu'on devait attendre d'une tribu » valeureuse; ils se sont trop fiés sur leur bon droit. Il » vous appartient donc de venger une aussi terrible infor- » tune, de prendre parmi les nations de la Guyane le » rang que doit vous attribuer le courage dont vos âmes » sont animées. S'il existe encore, Oldi ne doit plus com- » mander, et c'est à vous qu'appartient la gloire d'être » les chefs de cette confédération. Personne ne vous la » contestera si vous savez surmonter votre juste dou- » leur pour ne songer qu'aux moyens d'assurer la vic- » toire! »

Ces paroles dites en créole, langage parlé par la plupart des tribus indigènes, furent traduites en indien et excitèrent un vif enthousiasme. Tous s'accordèrent à vanter la sagesse qu'elles faisaient supposer dans le jeune blanc, et, passant subitement de l'excès de la stupeur à l'excès de l'enthousiasme, la tribu se laissa entraîner aux démonstrations les plus vives; car ces peuples ne savent pas déguiser leurs sentiments, qu'ils portent toujours à l'extrême.

Lucien comprit dès ce moment qu'il avait conquis une grande influence, disons plus, un immense pouvoir sur l'esprit de ces hommes; il en ressentit une secrète joie. Il les engagea à préparer des aliments aux guerriers qui venaient d'arriver et proposa de fêter ces frères, en remer-

ciant le Grand-Esprit de les avoir épargnés. Cette proposition fut accueillie par des cris frénétiques de contentement. On convint qu'après le repas chacun retournerait à son carbet, et que la nuit étant passée, on se réunirait après le festin pour délibérer sur le meilleur parti qu'on croirait devoir adopter.

A peine le jour commençait-il à darder ses premiers rayons de lumière à travers l'épaisse forêt qui entoure Couchi, que Lucien se jette à bas de son hamac, prend ses armes et sort de son carbet. Le bourg était enseveli dans un profond sommeil. Un seul Indien veillait. Dès qu'il aperçut le jeune blanc, il courut à lui et le pressa dans ses bras; c'était un homme que Lucien avait déjà remarqué la veille. Agé de trente ans environ, il paraissait plus distingué dans ses manières que les autres Indiens. Son œil noir brillait d'une ardeur peu commune; il y avait sur son visage une expression de supériorité évidente, et dans toute l'attitude de son corps je ne sais quel sentiment de force qui annonçait un homme d'une nature plus élevée que celle des autres.

« Je suis heureux de vous voir, lui dit Lucien; vous » paraissiez hier moins abattu que vos compagnons; je ne » doute pas que vous ne puissiez m'instruire parfaitement » de l'objet de la guerre et des détails qui en ont amené » la malheureuse issue. Parlez, je vous écoute. »

« Couchons-nous sur le bord du fleuve, à l'ombre de » ces arbres, au pied desquels Tamousi a étendu cette » molle verdure, » dit l'Indien, qui se nommait Kaïka, et dont l'intelligence avait reçu quelque culture par le contact

des Européens. « Nous causerons à l'aise, et je te dirai des choses intéressantes, car tu me plais. » Quand ils furent assis, il commença dans les termes suivants :

« C'est chez nous un usage que les tribus confédérées » se secourent dans un grand péril. Nous sommes tous » frères sur cette rive : ainsi l'Esprit l'a voulu. Nous » sommes Galibis, c'est le nom de la plus glorieuse des » nations. Il n'en est point sur la terre qui soit plus géné- » reuse, plus intrépide et plus juste. Les Palicours, au » contraire, qui habitent l'autre rive et comptent égale- » ment des tribus sans nombre, ont toujours été perfides, » voués à l'injustice, adonnés à la cruauté. Aussi les Ga- » libis sont-ils ennemis des Palicours; des guerres san- » glantes ont souvent signalé cette inimitié; mais il était » tombé bien des torrents de pluie, la Mana avait souvent » débordé et fait rentrer ses ondes dans son lit, depuis » que la paix régnait enfin parmi nous. Les Galibis » croyaient à la bonne foi des Palicours et, déplorant des » divisions funestes, avaient salué avec transport la bonne » harmonie qui commençait enfin à s'établir. Les anciens » ont fréquemment répété que nos aïeux chassaient jus- » que sur les bords de la mer; que leur empire était tran- » quille; que jamais la guerre ne l'avait désolé. Les peu- » ples goûtaient le bonheur d'une douce union; les chefs » se faisaient chérir par leurs vertus. On a conservé les » traditions de cet heureux âge, et les vieillards n'en ra- » content jamais les temps héroïques sans que les larmes » qui coulent sur leurs visages ne viennent exciter les » nôtres à se répandre. Tout à coup, des êtres d'une cou-

» leur différente et qui n'avaient d'humain que le nom, » sont arrivés de terres inconnues, montés sur de vastes » machines sous lesquelles pliaient les flots et dont sortait » la foudre. Nous dûmes céder au nombre, à la supériorité » des armes ainsi qu'à l'audace du mensonge et de la » fourberie. Ces vils méchants (je te demande pardon de » traiter ainsi les hommes de ta couleur, mais je sens que tu » n'en as pas le caractère), ces brigands cruels ont dévasté » nos champs, violé nos femmes et réduit nos enfants et » nous-mêmes en esclavage. Animés par la soif de pos- » séder les choses que nous méprisons, ils nous ont per- » sécutés avec fureur. Nous avons fui des terres qui nous » devenaient si désastreuses après avoir porté les plus doux » fruits ; nous avons emporté les os de nos pères et sommes » venus chercher un refuge contre les barbares dans les » forêts qui nous ont garantis de leur rage.

» Depuis ce temps, une sainte affection a lié nos tribus » entre elles. Cependant quelquefois l'esprit de la guerre, » ainsi que je viens de te le dire, paraît avoir accompagné » les Européens dans nos climats.

» Les feuilles des arbres s'étaient donc renouvelées bien » des fois depuis que les diverses nations de ces contrées » s'étaient juré la paix. Nous jouissions d'un repos pro- » fond, et même dans nos fréquents rapports avec les Eu- » ropéens, nous puisions des ressources agréables. Pour » le prix d'objets auxquels nous n'attachions aucune va- » leur, nous recevions des étoffes, des liqueurs, des » armes plus meurtrières et plus sûres que les nôtres. » Rien n'annonçait que l'union dût être troublée, lors-

» que le capitaine d'une tribu galibie, qui habite sur » des bords bien éloignés d'ici, eut à se plaindre d'une » grave offense. Le chef téméraire d'une peuplade pali- » coure lui avait ravi la femme qu'il se destinait. Or, » nous considérons cette injure comme la plus cruelle. » Le sang peut seul la laver. Oldi fit donc courir les » nœuds, et nous nous empressâmes d'y répondre.

» Six mille guerriers, rangés sous les ordres de ce chef » vénérable, traversèrent la Mana dans des pirogues.

» Les Galibis sont les plus beaux de la race caraïbe. Ils » sont nés pour la guerre. Leur aspect est terrible quand, » réunis en masses nombreuses, leurs mains soutiennent » des faisceaux de flèches et leur arc redoutable; lorsque » le boutou, le meurtrier boutou pend à leurs épaules; » que leur front s'ombrage des plumes brillantes et de » couleurs variées qui forment sur leur tête une coiffure » guerrière. On distinguait parmi nous les Rocoyens, les » Aramichaux, les Arwakas et plusieurs autres tribus re- » marquables par leur mâle ardeur et la beauté de leur » costume. La nôtre n'était pas moins admirée et le cédait » à peine aux Rocoyens pour la force, la beauté et la vi- » gueur de ses combattants; elle ne le cédait qu'en nom- » bre aux Arwakas, si redoutables par leur adresse à lancer » la flèche au long dard. Les étoffes noires qui flottaient » sur nos reins nous distinguaient du reste de l'armée; » mais ce qui excitait l'enthousiasme, c'était l'habileté » avec laquelle nous tirions des sons harmonieux de ro- » seaux à trois trous qui sont les instruments de musique » de tous les Galibis. Nos chants retentissaient dans les

» bois; nous étions tous animés d'une noble valeur. Nous
» ne portions que nos armes. Des hommes comme nous
» ne pouvaient descendre à se munir de vivres. Le Grand-
» Esprit n'a-t-il pas peuplé les forêts de gibier et les eaux
» de poissons, pour la nourriture de ceux qui affrontent
» les périls d'une juste guerre? Cependant les femmes qui
» avaient voulu nous suivre portaient du cachiry, du
» vicou, boissons préparées par leurs mains et dont la sa-
» veur surpasse toutes celles des blancs. Nous dûmes à
» leurs tendres soins de ne point manquer de ces utiles
» liqueurs. Nous laissâmes nos pirogues à la garde des
» moins valides, et nous nous enfonçâmes dans l'épaisse
» forêt. Nous marchions serrés autant qu'il nous était pos-
» sible pour éviter les surprises de l'ennemi. Oldi était à
» notre tête; son courage le rajeunissait beaucoup. Il
» nous animait de la voix et du geste, ralliait ceux qui
» s'écartaient sans autorisation pour se livrer à la chasse,
» gourmandait les moins intrépides. Son œil prévoyant
» devinait les obstacles, et son adresse, sa prudence, sa-
» vaient les éviter. Père tendre aussi bien que chef in-
» flexible, il compatissait à tous les maux et paraissait
» soulager chacun des peines immenses qu'il prenait pour
» lui. »

Après avoir raconté la défaite du parti d'Oldi, surpris par le nombre, vaincu par la ruse, Kaïka poursuivit :

« Digo profita de son triomphe avec une froide cruauté.
» Il fit massacrer tout ce qu'il rencontra de nos guerriers
» qui, d'ailleurs, ne s'abaissèrent à aucune supplication
» indigne de vrais Galibis. Oldi fut saisi les armes à la

» main et combattant avec une rare intrépidité; il ne se » rendit que percé de blessures toutes reçues dans la poi- » trine ou au visage. Digo s'approcha, le nargua avec une » atroce ironie et ordonna qu'on l'écorchât tout vif en » lui enlevant la peau par petites parcelles..... Oldi souf- » frit ce supplice sans proférer une plainte : ses lâches » vainqueurs eux-mêmes conçurent de l'admiration pour » son courage...

» Quelques guerriers, faibles débris d'une armée hé- » roïque, s'échappèrent à la faveur de la nuit et vinrent » annoncer à leurs nations les immenses revers qu'il a » plu au Grand-Esprit de leur faire essuyer. »

Une longue pause, pendant laquelle Lucien et son narrateur regardaient fixement à terre, suivit ce récit déchirant. Lucien rompit enfin le silence d'une voix émue. « C'est un grand malheur, dit-il, j'en conviens; mais » vous avez combattu en gens de cœur. Une seconde cam- » pagne sera peut-être plus heureuse. Des fautes ont » été commises, il faut les réparer. Digo paraît être un » homme résolu, habile, et servi par des guerriers intré- » pides. La faute que le trop infortuné Oldi a faite, Digo » peut la commettre, entraîné par l'orgueil d'un aussi grand » triomphe. Voulez-vous me seconder dans mes efforts, » nous vengerons ensemble la mort de vos frères, qui sont » aussi les miens? »

Kaïka, pour toute réponse, lui serra les mains.

« Je comprends, dit Lucien, nous sommes désormais » unis... Mais dites-moi quelle est la jeune fille enlevée » par Digo. »

Il ne connaissait pas le nom d'Organabo, que les Rocoyens nommaient Ogana, ni celui d'Oldi, qu'ils appelaient le sage vieillard. Cependant la coïncidence de l'enlèvement de la jeune Maronite avec celui de la Rocoyenne l'avait fait frémir.

« C'est une Maronite nommée Alira. »

A ce nom, Lucien devint pâle; il voulut se lever, il tomba; il voulut crier, sa bouche resta muette, ses yeux se fermèrent... Kaïka, effrayé, essaya de le rappeler à la vie; il le prit dans ses bras, lui baigna le visage; mais Lucien restait inanimé. Les larmes coulaient en abondance des yeux de Kaïka qui disait :

« Réveille-toi, mon frère. Mon frère, ouvre les yeux...
» Regarde comme la lumière est pure; une douce fraî-
» cheur est répandue dans l'air. Écoute le souffle du Grand-
» Esprit qui agite les arbres, ride les eaux et fait molle-
» ment onduler cette couche de verdure. »

Puis il le posait doucement sur la terre, et, retenant son haleine, il écoutait avec anxiété le faible bruit de la respiration de Lucien. Oh! nous aurais-tu quittés pour vivre sous le pouvoir cruel d'Iroukan? Méchant! pourquoi abandonner des peuples qui t'aiment? As-tu donc une trop faible opinion de leur valeur? — Et ses sanglots reprenaient leur cours, et ses cris déchirants allaient réveiller les Indiens du village. Ils arrivèrent épouvantés. Quand ils virent le sujet de la douleur de Kaïka, ils se jetèrent tous sur le corps inanimé du jeune blanc, l'invitant à venir reprendre sa place parmi eux.

— Sont-ce des armes dont tu as besoin ? disaient-ils, nous t'en donnerons.

— Est-ce une femme qui manque à ton amour ? tu en trouveras de belles dans nos carbets.

Et les jeunes filles qui entouraient le lieu de ce triste spectacle s'avancèrent en disant :

— Vois, nous sommes nombreuses, nous sommes belles. Choisis l'une de nous pour ta compagne ; elle t'aimera et te respectera comme son maître.

Lucien ouvrit enfin les yeux. Les Indiens le pressaient en lui témoignant tout leur bonheur ; mais il ne recouvra pas connaissance aussitôt ; il s'écriait sans cesse : Alira ! Alira !....

Kaïka raconta alors l'entretien qu'il avait eu avec le blanc, et comment celui-ci s'était évanoui au nom d'Alira. D'une voix unanime on s'écria qu'il aimait Alira, et plus d'une jeune Indienne en parut mécontente. Ces filles, d'une naïveté toute enfantine, ne savent pas cacher les sentiments qui les animent.

Lucien, pressé, questionné, revint à lui entièrement et raconta son entrevue avec Alira, l'impression qu'elle avait laissée en lui, l'amour immense qu'il ressentait pour elle. Ses paroles respiraient la vengeance, et ce sentiment n'eut pas de peine à passer dans l'âme de ses auditeurs.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Lucien, morne, pensif, ne donnait aucune attention à ce qui l'entourait. Il paraissait privé de ses facultés, et ses amis se pressaient autour de lui sans pouvoir en obtenir aucune réponse.

CHAPITRE V.

Digo, naturellement vain, ne mit bientôt plus de bornes à ses désirs, et conçut un esprit de domination tel qu'on peut le supposer chez un barbare. D'abord il se montra cruel envers les vaincus; il fit massacrer impitoyablement tous ceux qui ne purent échapper à sa colère.

Il est vrai que l'horrible usage de nos contrées permet, hélas! que le vainqueur se livre aux plus horribles excès sur ceux qui sont tombés au pouvoir de ses armes. Les peuplades qui avoisinent les habitations françaises et parmi elles la nation des Galibis, terribles dans le combat, sont, la plupart, généreuses dans la victoire; mais celles qui ne sont point en contact avec les Européens, telles que les farouches Palicours, ont conservé toute leur barbarie primitive. Il est même encore des peuples anthropophages, et j'aurai l'occasion de les faire connaître; mais ce sont

des tribus lointaines que les autres voient en général avec horreur. Cependant Digo n'eut pas honte de s'allier avec elles et de les lancer contre nous : il avait la férocité d'un vrai Palicour; aussi les plus affreux supplices le satisfaisaient à peine. Au lieu de faire périr tous les prisonniers à la fois, il prenait plaisir à prolonger la durée des spectacles sanguinaires en ordonnant, chaque jour, la mort d'un ou de plusieurs de ces infortunés.

On ne peut décrire la variété des supplices qu'il sut inventer. Les jours se succédaient les uns aux autres sans que les souffrances des victimes fussent diminuées. L'invention d'une torture horrible appelait l'invention d'une autre torture plus cruelle. Digo, connaissant d'ailleurs la nature de ses Indiens, leur ménageait tous les jours de nouvelles surprises.

En voyant Alira pour la première fois, il avait conçu pour elle la forte passion qu'un homme de cette nature pouvait ressentir. Le lion du désert n'est pas plus passionné pour la compagne qu'il a choisie, que ne l'est un sauvage dans son brutal amour. Il joignait à l'avantage de la jeunesse une taille élancée, un regard de feu, un caractère énergique qui plaît toujours aux femmes. Alira, qui avait presque béni l'événement auquel elle devait d'avoir échappé à Oldi en quittant sa tribu, se trouvait bien changée, car au lieu de se réjouir du sort qui la mettait entre les mains d'un chef valeureux, elle pleurait, et son chagrin était d'autant plus violent, qu'elle n'osait confier à personne la passion que Lucien lui avait inspirée.

Digo s'épuisait en vains efforts pour inspirer de la gaieté

à la compagne de sa couche. Dès qu'Alira eut mis le pied sur le territoire d'Organabo, il ne négligea rien pour se faire aimer d'elle. Il lui donna le plus beau hamac qui fût encore sorti des mains d'aucune tribu. Ce hamac représentait diverses figures fort ingénieuses; et Digo, qui à beaucoup de goût joignait une raison plus élevée, y avait fait représenter les principaux événements de sa tribu, les combats auxquels elle avait pris part. Ces dessins, ornés de bizarres fantaisies, annonçaient des dispositions heureuses pour les arts chez ceux qui les avaient faits. La nature a doué les Indiens, comme tous les autres hommes, du génie qui produit les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. L'éducation seule leur manque, et s'ils étaient cultivés, ils honoreraient sans doute l'univers de leurs travaux.

Combien de temps les Gaulois et les Germains ne vécurent-ils point plongés dans la barbarie, au fond de leurs sombres forêts? N'est-ce pas calomnier la Divinité que de prétendre qu'elle a pu mettre parmi les hommes une si grande différence, qu'elle condamne les uns à l'éternelle ignorance, tandis qu'elle enrichit les autres des dons de la civilisation?

Digo avait aussi rassemblé les ustensiles de ménage, les vases de terre peints en noir, ornés de figures qui représentaient diverses allégories. Tous ces dessins étaient informes, grotesques; mais les Indiens et Digo avaient prodigué tout leur art afin de célébrer dignement le jour où leur chef choisissait une femme aussi accomplie. Les bijoux, c'est-à-dire les bracelets en verre de couleurs, n'étaient pas épargnés, de sorte qu'Alira eût été la plus

heureuse de toutes les femmes de la tribu si elle avait eu le cœur plus satisfait.

On doit dire, à la louange de Digo, qu'il ne négligea rien, tout d'abord, pour combattre le chagrin de sa compagne : le temps qu'il ne donnait point aux affaires il le lui consacrait, et chaque jour il se signalait par une nouvelle prévenance ; mais Alira, sans repousser Digo, n'accueillait pourtant ses hommages qu'avec froideur. Elle aimait à être seule et s'asseyait tout le jour au bord de l'eau dont le miroir reflétait sa mélancolique attitude, et lorsque les jeunes filles de la tribu venaient près d'elle pour l'égayer par leurs chansons, bien que touchée de ces marques d'intérêt, elle ne pouvait, malgré tous ses efforts, se mêler à leurs plaisirs. On disait dans la bourgade qu'Alira regrettait le toit de ses pères, mais les plus clairvoyants assuraient que les larmes continuelles de la jeune Maronite prenaient leur source dans un amour dont Digo n'était pas l'objet.

Un matin, Digo étant sorti pour aller à la chasse, revint de bonne heure et trouva Alira assise sur la verdure que baignait l'onde du ruisseau. Elle était, selon sa coutume, absorbée dans une douleur profonde. Son regard fixé sur le courant ne se détournait au son d'aucun bruit, et sa tête, penchée sur son sein, annonçait le recueillement de son âme. Digo s'approche doucement et pose sur le front d'Alira une couronne de fleurs odorantes entrelacées de branches cueillies dans la forêt ; il dépose à ses pieds le produit de sa chasse, et, se plaçant à côté d'elle, il lui prend les deux mains et lui dit :

« Alira, pourquoi pleures-tu ? Déjà deux lunes se sont
» suivies depuis notre union sans que j'obtienne de toi
» autre chose que des larmes. Explique-moi ta douleur.
» Ai-je été méchant ? n'es-tu pas la femme la plus en-
» viée de ces tribus ? Ouvre-moi ton cœur, ô mon Alira !
» Dis-moi, regrettes-tu les moments que tu passes loin des
» pays où tu pris naissance ? quelque autre, parmi les
» tiens, aurait-il touché ton âme ? Parle, parle, je t'en
» conjure, ma bien-aimée ; ouvre-moi ton cœur. Dis à
» Digo ce que tu souffres, ce que tu penses. Si tu as des
» ennemis, je les combattrai ; je te vengerai si tu as reçu
» des offenses. Alira, ouvre-moi ton cœur, je t'en conjure,
» afin que je tarisse les larmes qui coulent de tes yeux. »

Mais Alira ne répondit pas ; elle pleura davantage. Toutefois elle serra la main de Digo pour lui marquer sa reconnaissance.

Alira aurait voulu aimer Digo. Elle sentait toute la douleur qu'elle lui causait ; elle avait d'ailleurs reçu, dès sa naissance, le principe en pratique dans nos pays, que la femme est l'esclave de son mari, qu'elle se doit à ce maître, et que tous ses efforts ne peuvent avoir d'autre objet que celui de lui plaire. Alira était douée d'un caractère plein de douceur et d'une admirable bonté. Le chagrin qu'elle causait involontairement lui faisait un mal extrême. Aussi aurait-elle désiré, au prix de sa vie, arracher de l'âme de Digo la douleur qui le consumait. Que de reconnaissance ne lui devait-elle pas ? C'est lui qui l'avait ravie aux persécutions d'Oldi, et rien ne l'attachait au carbet de ses pères, puisqu'elle n'avait conservé aucun de ses pa-

rents. C'est Digo qui s'épuisait en inventions toujours nouvelles pour lui procurer quelque plaisir et lui plaire; enfin son maître, le chef révéré de vingt tribus, le valeureux Digo, consentait à devenir son humble esclave. Alira faisait toutes ces réflexions, et c'étaient ces pensées qui, en augmentant ses regrets de la crainte de manquer à la gratitude et à ses devoirs, élargissaient, pour ainsi dire, l'abîme que la vue de Lucien avait creusé dans son cœur. Plus elle tentait d'efforts pour payer Digo de retour par quelques tendres caresses, plus elle sentait augmenter cette noire mélancolie qui se reflétait sur les traits de son beau visage. Lorsqu'elle essayait de sourire, aussitôt ses yeux devenaient humides, et sa physionomie prenait une expression de tristesse plus prononcée. Cette contrainte qu'elle regardait comme un malheur immense, ne faisait qu'accroître son chagrin.

Cependant, soit qu'elle forçât sa volonté, soit que le temps dissipât faiblement ses douleurs, soit que les prévenances de Digo l'eussent touchée, Alira reprit peu à peu son caractère naturel, sans toutefois perdre la mélancolie qui jetait alors sur son visage la teinte d'une si admirable douceur qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer. Elle fit par raison et par devoir ce que l'amour aurait inspiré à une autre, de sorte que Digo, au comble de ses vœux, attribuait à celui-ci la félicité qu'il savourait avec tant de délices. Exacte à remplir toutes les obligations d'une fidèle épouse, elle se levait à l'aube du jour pour préparer de ses mains les aliments de la journée; elle emplissait les vases de pywarée, et le soir, avant que le soleil eût plongé son

disque dans l'océan de verdure qui s'étendait à l'horizon, d'un pied rapide, elle suivait les sentiers tracés par son mari pour chercher, souvent à une distance considérable, suivant la coutume de ces tribus, le gibier tombé sous la flèche mortelle de Digo. Celui-ci était-il malade, elle veillait auprès de son hamac, et, pour l'endormir, elle chantait les airs les plus gais des rives maronites. Elle épiait le moindre mouvement de Digo avec cette intelligence que l'amour ou la bienveillance donne aux femmes; elle devinait ses volontés, et, avant qu'il eût manifesté un désir, il était déjà servi. Un changement inexprimable s'était donc opéré soudain chez Alira ; mais au prix de quelles douleurs ne parvenait-elle pas à s'oublier ainsi ? Elle passait les nuits dans les larmes; c'est en vain qu'elle essayait d'aimer Digo. Il lui apparaissait comme un être supérieur, mais elle ne pouvait se dissimuler les vices de cet ambitieux; elle le voyait cruel, barbare, astucieux, fourbe; elle s'apercevait, à chaque instant, de la dissimulation qui formait le fond de son caractère. Comment n'eût-elle pas été effrayée de l'emportement auquel il était sujet ? Jamais homme ne fut plus prompt à la colère, et sa brutalité allait jusqu'à la fureur. Digo avait en outre le défaut d'être vain, d'aimer les louanges et de se vanter sans cesse. Enfin il était, comme presque tous les Indiens, sujet à l'ivrognerie, passion effrénée à laquelle il se livrait avec rage. Des flots de pywarée, de cachiry, de vicou, coulaient chez lui, et c'était même le secret de sa popularité, car il versait la boisson avec prodigalité à tous les guerriers qui se présentaient sous son toit, pendant qu'Alira,

toujours attentive aux soins du ménage, cultivait la banane, le maïs et le manioc nécessaires à la consommation du ménage. Elle avait reçu de la nature des instincts nobles et généreux. Le court contact qu'elle eut avec Lucien, les idées qu'elle puisa dans ses discours suffirent pour développer le germe des bonnes dispositions que le ciel avait déposées dans son cœur. Le commerce des hommes supérieurs et des hommes vertueux, même quand il est passager, suffit souvent pour faire éclore les nobles sentiments confus dans les âmes, et chez une jeune fille d'une nature aussi élevée, les défauts et les vices de Digo devaient exciter l'aversion. Aussi, malgré son désir, elle ne put l'aimer.

La guerre vint accroître cette antipathie invincible. Alira, affligée des malheurs dont elle était la cause innocente, aurait donné mille vies pour épargner à tant de braves nations les douleurs et la honte d'une défaite; elle maudissait le jour où sa mère l'avait mise au monde et la funeste beauté dont le ciel lui avait fait présent; mais rien ne saurait rendre le chagrin qui dévora son âme à la nouvelle de la victoire remportée par Digo. Alira ne put s'empêcher de laisser couler ses pleurs, et quand Digo parut à son carbet, précédé par les acclamations unanimes des guerriers de sa tribu, elle fit éclater sa douleur et se répandit en cruels reproches, en amères critiques. Digo, transporté de fureur, la frappa. Mais Alira, se calmant aussitôt, lui dit : « Frappe, frappe; ajoute à tes triomphes » la facile victoire que t'offre une faible femme. » Alors Digó, qui aimait encore Alira, quitta brusquement son

carbet pour aller se réjouir du succès de ses armes.

Alira, depuis ce moment, résignée à sa cruelle position, toute entière au sentiment de ses devoirs, ne négligea rien pour en accomplir la rigoureuse obligation. Digo se relâcha un peu de ses exigences à son égard; il lui permit de pleurer les siens. Pourvu qu'elle remplît les obligations d'une femme soumise, il paraissait satisfait, et d'ailleurs il ne se lassait pas d'admirer cette créature céleste dont le visage lui offrait un charme de plus depuis que la tristesse répandait une si douce empreinte sur tous ses traits.

C'est quelque temps après que les fêtes sanglantes commencèrent. Alira dut y assister; mais son chagrin avait touché tous les cœurs. Bien que barbares, les Palicours sont quelquefois accessibles aux sentiments généreux, et la douleur d'Alira les touchait beaucoup. Aussi était-elle entourée d'intérêt, de respect et de vénération. On s'efforçait d'adoucir par mille chants, par des spectacles variés, l'amertume de ses chagrins; mais tant d'efforts restaient impuissants. Digo lui-même ne négligeait rien pour ramener le sourire sur ses lèvres. Alira régnait par le seul empire de sa douleur et de sa beauté.

Aussi beaucoup de prisonniers durent-ils la vie à son intercession. Elle aurait voulu leur rendre à tous la liberté, mais les usages et l'instinct cruel des tribus de la rive droite furent plus puissants qu'elle : ses désirs vinrent expirer devant la loi de ces contrées.

Un jour Alira voit amener dans l'arène un jeune Indien de son âge. Son air noble et l'assurance de son maintien

décelaient l'intelligence et la force ; Alira le reconnaît et jette un cri. C'était un jeune homme de sa tribu, du nom de Loïdo, avec qui elle avait passé les plus innocents jours de son enfance. Elle se lève et supplie qu'on lui accorde la vie. Déjà un tigre affamé se jetait sur l'infortuné compagnon des jeunes années d'Alira. Aussitôt Digo fait un signe, et une flèche abat la bête féroce aux pieds du prisonnier, qu'on délivre immédiatement. Alira est ivre de reconnaissance et de bonheur ; elle serre les mains du Maronite, et lui dit d'aller rejoindre les carbets de ses pères ; elle lui fait donner des armes, du pywarée, des aliments, et lui souhaite mille félicités, en le conjurant de parler souvent d'elle aux malheureux restes de la tribu à laquelle elle doit l'existence.

Cette scène fit impression sur tous les esprits ; un grand nombre de prisonniers furent relâchés. Aussi bien commençait-on à se fatiguer de la vue de tant de carnage, et bientôt les fêtes furent terminées par une alliance plus puissante entre les diverses tribus de la rive droite. Digo fut élu de nouveau chef suprême de la confédération. Les anciens voulaient limiter son pouvoir en lui donnant un conseil composé des plus sages ; mais on résolut, contrairement à leur avis, que Digo exercerait le pouvoir absolu ; car, disaient ses nombreux partisans, la guerre étant rallumée pour longtemps entre les deux rives, il était utile de confier les destinées de la chose publique aux mains d'un seul homme qui, possédant une autorité sans limites, serait mieux obéi. « Le pouvoir absolu, disaient-ils, est préféra-

» ble pour assurer le bon ordre, exciter le zèle et tout
» disposer pour le succès, au moment critique où il faut
» se défendre contre des ennemis aussi puissants que les
» Galibis. »

CHAPITRE VI.

Les âmes énergiques ressemblent au roseau qui plie sous les efforts de l'orage, et se redresse après la tempête. Aussi Lucien, resté quelque temps comme affaissé sous le poids de son chagrin, s'était relevé tout à coup; il se sentait plus fort, plein d'enthousiasme, à la fois animé par l'amour de la vengeance et par l'ambition de faire sortir les peuples indiens de la barbarie. « Aurai-je, se dit-il enfin, moins de courage qu'une femme en face du chagrin qui m'accable? Ma vie, mes facultés, vont-elles se consumer dans une stérile inaction? Et Alira... elle est sans doute malheureuse, opprimée. Je lui rendrai le bonheur et la liberté. Les tribus de la rive droite expieront cruellement la victoire dont elles viennent d'ensanglanter leurs forêts. Pourquoi ne réussirais-je pas dans ce grand dessein? La guerre est d'ailleurs nécessaire à la civilisation de ces contrées; oui, c'est en excitant les indigènes de la rive

gauche à se fortifier et à prendre leur revanche que je parviendrai à faire naître chez eux le besoin du travail. Ainsi sont faits les hommes : il faut toujours tirer le meilleur parti possible de leur faiblesse et de leurs défauts. »

Dès ce moment, reprenant courage, il ne négligea rien pour arriver à ce noble but.

Ses premiers soins eurent pour objet de ranimer l'ardeur des Galibis.

Il commença par choisir un certain nombre d'hommes intelligents qu'il députa vers les confédérés; c'est dans ce choix et dans les instructions qu'il donna que se fit remarquer, pour la première fois, cet esprit de prévoyance qui est le caractère distinctif des intelligences d'élite.

Un jour, il rassembla les jeunes gens du village et leur dit qu'il avait la ferme confiance de rendre la victoire aux tribus de la rive droite; qu'il avait besoin pour cela d'être écouté, obéi, et qu'il comptait sur leur valeur. Quelques vieillards s'approchèrent du groupe et l'écoutèrent. Lucien parlait avec feu; les paroles coulaient avec abondance de ses lèvres; il s'entretenait de la nécessité de tirer une vengeance éclatante des ennemis de la patrie, des moyens qu'il fallait employer. « Union et prudence, » répétait-il sans cesse; avec de l'union, nous serons » forts, car malgré les pertes considérables que nous » avons faites, la confédération compte encore de nom- » breux guerriers. Les Emerillons, dont les tribus chas- » sent le sanglier vers la source de la Mana, et les Kir- » kiris qui vivent plus loin encore, les trois quarts des » Galibis et de leurs alliés n'ont pas pris part à la que-

» relle; non qu'ils n'y fussent point sensibles, mais parce » qu'on n'a pas eu le temps de les avertir. Ces tribus se» ront courroucées de la violence dont la guerre tire sa » juste cause, elles s'animeront pour la justice, ce mot si » cher à tout Indien, à ceux surtout qui, pour mieux » fuir les blancs iniques, se sont enfoncés plus avant » dans les forêts et vivent, loin de ces oppresseurs, » dans la paix et la simplicité. D'ailleurs, leur intérêt » les y oblige. Elles ne peuvent laisser Digo usurper la » tyrannie avec la suprême puissance sur les deux rives; » car elles comprendront que Digo voudrait les soumettre » après nous avoir subjugués. On peut tirer, à ce qu'on » assure, des régions élevées plus de dix mille combat» tants exercés à toutes les fatigues; il s'en trouve autant » d'ici au Maroni qui brûlent de venger leurs frères et » leur honte. Ce nombre n'est-il pas suffisant pour nous » assurer la victoire? Toutefois, la prudence est aussi né» cessaire que la force, fille de l'union. C'est elle qui nous » conseillera de ne rien hâter, mais de préparer tout pour » la lutte et de choisir le champ de bataille où nous com» battrons nos fiers ennemis. Elle nous enseignera à ne » rien hasarder, à réunir nos forces, à combiner nos efforts » et à tirer du secours de tous les côtés. La vengeance, pour » être différée, n'en sera pas moins complète.

» Il faut concentrer à Couchy tous les moyens de résis» tance et d'attaque. C'est ici qu'on doit réunir les guer» riers, les exercer au combat. Un homme qui sait tirer » avantage de ses armes en vaut plusieurs qui ne possè» dent point cet art. Il y a d'ailleurs dans la guerre des

» combinaisons qui font triompher les petites armées des » nombreux bataillons ; le courage est peu de chose si l'in» telligence ne le dirige.

» Oui, mes amis, appelons en ce lieu, si bien disposé » par la nature, tous ceux qui seront jaloux de laver un » sanglant affront. Animons-les de notre esprit, formons » ici une armée puissante et disciplinée comme celle des » Européens, qui, au nombre de deux ou trois cents, gou» vernent ce pays et commandent à tant de braves ; atten» dons ensuite le moment favorable et marchons au com» bat. Je vous réponds de la victoire! »

Cette éloquence était de nature à exciter l'enthousiasme des Galibis, que les mots de justice, de vengeance, avaient le don d'émouvoir, et qui sentaient la sagesse d'un discours où l'union et la prudence étaient fortement recommandées.

Les vieillards, perçant le groupe, vinrent serrer les mains de Lucien, et lui dirent qu'ils admiraient la netteté de ses vues et le reconnaissaient désormais pour leur chef.

Les jeunes gens applaudirent.

Alors Lucien, sans perdre de temps, fit choix de douze hommes, dont quatre étaient âgés et passaient pour être d'une rare prudence.

Il dit aux deux premiers d'aller solliciter l'alliance des Emerillons, tribu considérable et valeureuse, mais barbare, qui habite vers les régions où l'Amanabo commence à couler du sein des montagnes. Aux deux autres, il ordonna de se diriger vers les tribus plus éloignées, et qui ne sont ni moins puissantes, ni moins guerrières.

Il les fit partir deux à deux dans la pensée que, pour une si importante tâche, deux hommes étaient quatre fois plus forts qu'un seul, qu'ils s'éclaireraient et s'encourageraient mutuellement, que si l'un succombait, il y en aurait toujours un autre qui s'acquitterait de la mission. Beaucoup d'autres raisons également fort sensées le déterminèrent à prendre ce parti. Il leur recommanda de faire connaître les motifs de la guerre, de ne rien oublier pour enflammer le ressentiment de ces peuplades, de rappeler leur antique alliance, et de ne négliger ni les supplications ni les larmes pour les conjurer de prendre part à la lutte.

Il choisit de préférence des vieillards pour remplir ce but, parce qu'il pensa que l'autorité de ces hommes qui bravaient les périls d'un long voyage pour implorer l'appui de tribus avec lesquelles on n'avait que de rares rapports, serait plus facilement respectée; qu'il fallait surtout dans la négociation cette prudence qu'on rencontre chez les gens âgés, car on devait s'adresser à la raison, à la justice, à l'intérêt de ces peuples plutôt qu'à leur valeur; il n'était pas nécessaire de leur communiquer de l'enthousiasme; il fallait les séduire, les entraîner par des arguments pleins de force, de grandeur, par une éloquence qui est le partage des hommes expérimentés.

Quant aux tribus déjà intéressées dans la question parce qu'elles étaient victimes de la guerre, il s'agissait d'exciter leur ressentiment. Des jeunes gens étaient propres à cette tâche facile, à cause de l'ardeur qui anime les hommes dans les premières années de la vie. Il suffisait de faire

un appel aux armes. Lucien ne donna pas d'autre mot d'ordre. Ils partirent également deux à deux : ils durent se répandre dans toutes les tribus et y propager les sentiments dont leurs cœurs étaient animés.

Chacun se rendit aussitôt à son carbet, y prit ses armes et suivit les ordres de Lucien.

Celui-ci ne borna pas là ses dispositions. Trois Indiens furent choisis pour aller épier les mouvements de l'ennemi. Cette tâche était périlleuse, mais elle ne glaça aucun courage. Quand on sut qu'il s'agissait d'affronter de si glorieux périls, tout le monde voulut avoir l'honneur d'y participer ; mais la préférence de Lucien tomba sur un homme dans la force de l'âge, qui joignait à la maturité de la raison l'agilité nécessaire pour échapper à l'ennemi s'il en était poursuivi. Il le créa chef des deux autres, dont l'un était jeune et léger à la course. Le second sortait à peine de l'enfance. Un adolescent pouvait s'introduire chez les tribus de Digo sans trop exciter leur méfiance. Ce triple choix avait donc le même mérite que les premiers et fut fort applaudi. Ces trois individus devaient descendre la Mana avec la plus grande rapidité et se rendre sur la rive droite, à la hauteur d'Organabo. Ils se donneraient pour des fugitifs, et se feraient recevoir par les tribus de Digo. Dès qu'ils auraient des renseignements positifs à transmettre, l'un des deux jeunes gens reviendrait au plus vite et rapporterait fidèlement ce qu'on l'aurait chargé de faire connaître.

Dans quelles dispositions Digo se trouvait-il ? Quels étaient ses projets, ses forces ? Ses tribus le suivaient-elles

avec confiance? Serait-il possible de pratiquer des intelligences parmi les nations? Quel était le chemin le plus accessible à une armée nombreuse pour attaquer l'ennemi?

Lucien leur détailla longuement toutes ces questions et convint des signes au moyen desquels ils correspondraient avec lui. L'écriture étant inconnue à ces sauvages, il était nécessaire d'y suppléer par certaines pratiques dont Lucien avait déjà l'intelligence.

Il pensa aussi qu'il lui serait possible de tirer quelques secours de la Nouvelle-Angoulême, et il écrivit à un missionnaire, en qui il avait pleine confiance, pour l'informer de ses projets, du crédit qu'il avait déjà sur ses nouveaux compagnons, et le prier de l'aider à la fois de ses conseils et de quelques armes et ustensiles de rebut qu'on pouvait trouver dans les magasins de l'État. L'abbé Blanchard était capable de comprendre de pareils événements et les nécessités qu'ils comportent. Lucien ne pouvait donc s'adresser à un personnage plus compétent ni plus éclairé. Il donna le *papier babillard* aux trois Indiens, en leur disant de le remettre en passant devant la Nouvelle-Angoulême.

Un homme vulgaire n'aurait pas su tirer avantage de la fortune qui venait de sourire à Lucien. Il n'eût vu peut-être que la guerre à continuer. L'imagination et la valeur, dans un esprit médiocre, n'eussent pas élargi le théâtre; mais Lucien pensa qu'on pouvait jeter les fondements d'un Empire civilisé au milieu de ces forêts impraticables, en se servant de la guerre comme moyen, de la vengeance comme mobile.

Son projet avait la simplicité des idées de tous les hom-

mes supérieurs. Réunir sous sa domination les tribus éparses de la rive gauche en les confédérant sous le prétexte de la lutte engagée avec Digo, les soumettre à une direction uniforme et faire de Couchy la capitale de la république, afin d'y attirer les chefs et les guerriers les plus intrépides; tel était son but. Combattre Digo, le défaire et gouverner la rive droite par la rive gauche; telle était son espérance.

Cet immense et difficile ouvrage demandait autant de temps que d'adresse; mais Lucien ne se laissa point rebuter par les obstacles qu'il entrevoyait à travers l'exaltation de son âme. Enfin, ne voulait-il pas arracher Alira aux mains de son ravisseur? Cette seule pensée enflammait son courage.

Plus il réfléchissait à son plan, plus il le trouvait praticable. Couchy est dans une situation avantageuse. On a vu que la Mana coule à ses pieds. Une colline boisée s'étend au nord et à l'est, et forme comme un demi-cercle dont une extrémité vient expirer au bord du fleuve et l'autre s'abaisse insensiblement vers le midi. La nature a donc tout disposé pour la défense de ce lieu, dominé par des hauteurs couvertes d'épaisses forêts qui ne permettaient pas à l'ennemi de déboucher en forces sur un de ses points; il suffisait d'y établir, en cas d'invasion imminente, quelques postes dispersés dans l'épaisseur des bois pour donner l'éveil; mais le danger n'était pas à craindre pour le moment, car de ce côté les tribus amies seules y avaient accès. Au midi s'étend une vaste plaine jusqu'à la Nouvelle-Angoulême, principal poste des Français; c'est donc dans cette direction que Digo, débarquant

et remontant la rive, pouvait menacer sérieusement Couchy. Quant au fleuve, il offre une barrière suffisante s'il est gardé devant la ville, mais une palissade et un fossé liant la Mana aux collines du côté du midi, opposeraient un obstacle invincible au courage indiscipliné, inintelligent des guerriers de Digo.

A tous ces avantages Couchy joint le mérite d'être situé à une distance égale des extrémités du pays. Pour atteindre les fières tribus du Maroni ou parvenir aux lieux habités par les indomptables Caraïbes, le chemin exige un aussi long voyage.

Parmi les hommes dont il essaya de se faire des appuis et des ministres, Lucien trouva quelques individus à demi façonnés par leur contact avec les Européens, que leur intelligence rendait propres à servir les desseins de notre jeune héros. Kaïka est déjà connu du lecteur. Lucien découvrit bientôt dans cet Indien des qualités précieuses. Il était actif; son intelligence, développée par le génie de son chef, s'étendait à tous les détails des affaires qu'on lui confiait; son cœur généreux lui attachait tous ceux de la tribu. Kaïka avait souvent réfléchi sur le sort des Indiens et les avantages de la civilisation; il comprenait tout le parti qu'on en pouvait tirer pour fonder l'indépendance des naturels de la Guyane; il se trouvait donc déjà préparé, par le propre mouvement de son esprit, à la tâche qu'il allait accomplir sous la direction de Lucien.

Kaïka était lié depuis son enfance avec Irakoubo, descendant des anciens chefs de sa tribu : même âge, mêmes goûts pour les nouveautés utiles; tous deux s'absentaient

fréquemment de Couchy pour aller converser avec les Français de la Nouvelle-Angoulême, qu'Irakoubo charmait par ses saillies, ses observations piquantes et la douce gaieté de son caractère; mais il était indolent comme tous les Indiens de sa race et portait la paresse à son plus haut degré. Les coutumes des Européens excitaient sa curiosité, leur supériorité, son admiration. Aussi passait-il son temps à comparer ce qu'il contemplait à la Nouvelle-Angoulême avec ce qu'offraient à ses regards les sauvages habitudes des siens. A un esprit méditatif il joignait un jugement sain, une raison supérieure, l'amour du bien, un courage qui n'avait besoin que d'être irrité pour devenir téméraire.

Il avait retenu de son commerce avec les Français la connaissance assez correcte de leur langue. Ses mœurs étaient pures et lui donnaient sur la plupart des Indiens, étonnés de sa chasteté, l'influence légitime que procure toujours l'observance des lois les plus saintes. Les hommes, à quelque dégradation qu'ils descendent, aiment à trouver chez les autres les vertus qu'ils n'ont pas la force de pratiquer eux-mêmes.

Lucien ne négligea rien pour s'attacher un homme si précieux; il eut le bonheur de s'en faire un partisan dont la fidélité ne se démentit jamais.

Au nombre de ceux sur qui Lucien porta les yeux pour en faire des chefs, se trouvait un jeune homme redouté dans sa tribu à cause de son caractère irascible, altier, querelleur : Kouraskar était son nom. On le regardait comme le fléau des paisibles habitants de Couchy. Sans

pudeur comme sans frein, il abusait de la force prodigieuse dont il était doué et de son extrême adresse pour tourmenter les habitants et leurs femmes, tremblants tous devant lui; c'était un sauvage aux instincts barbares, mais d'un courage intrépide. Il en avait donné mille preuves dans différents combats; chacun lui rendait cette justice en disant : Kouràskar est méchant, mais brave. A ce mérite si nécessaire à la guerre, il joignait un sang-froid admirable au milieu des dangers, il recherchait les périls; dans les moments suprêmes où l'ange aveugle des combats fait planer la mort sur toutes les têtes, il redevenait intelligent et supérieur. On citait de lui des traits honorables pour sa valeur et son humanité sur le champ de bataille : plus de vingt guerriers de sa nation qu'il avait sauvés au péril de ses jours, assuraient que son adresse et sa présence d'esprit avaient épargné à son parti la honte d'une défaite. En un mot, fléau de ses concitoyens à Couchy, il en était la providence à la guerre.

Lucien hésita longtemps à le rechercher, car il n'avait point de goût pour le vice; mais de plus mûres réflexions lui firent vaincre ses scrupules. Kouraskar, réduit à un rôle subalterne, pourrait tourner son activité contre sa patrie, accroître les forces de l'ennemi ou devenir le chef des mécontents s'il restait dans la tribu; tandis que s'il se voyait distingué et recherché pour un emploi, il utiliserait sans doute sa grande valeur au profit de la cause commune. L'art de gouverner consiste à se servir de tous les hommes; il ne dépend point du prince de les rendre tous également bons; il doit se borner à les rendre utiles.

D'ailleurs, en flattant l'excessive vanité de Kouraskar, Lucien espérait dompter et adoucir un caractère qui, jusque-là, n'avait pu être contraint.

Quand il eut choisi ses agents, quand il connut leurs différentes aptitudes, Lucien s'occupa de la réalisation immédiate de ses projets. Il chargea Kaïka, qui devint son premier ministre, de diriger les travaux destinés à étendre, à fortifier Couchy. Irakoubo à qui son indolence ne permettait pas de donner des fonctions très-actives, dut présider aux plantations, et Kouraskar reçut la mission de commencer l'organisation des forces de l'État. Cette première division du travail convenait aux goûts de chacun d'eux, et tous trois, selon la pente de son caractère, s'occupa avec ardeur de la tâche qui lui était confiée.

Lucien n'eut pas de peine à leur faire comprendre, ainsi qu'à la tribu, qu'il fallait faire marcher ces trois entreprises de front; car les députés, envoyés vers toutes les nations de la rive gauche, ne devaient pas manquer de ramener un grand nombre de guerriers animés du désir de venger la défaite et la mort d'Oldi, et il fallait, pour que Couchy exerçât à leur égard une généreuse hospitalité, que toute l'armée pût y trouver des carbets spacieux et des vivres en abondance. D'un autre côté, le salut commun exigeait que Couchy fût mis à l'abri d'un coup de main, et que les citoyens capables de porter les armes fussent en état de se défendre.

C'était du moins le prétexte que Lucien faisait valoir auprès de ses Indiens pour les porter à suivre son impulsion. Irakoubo et Kaïka voyaient seuls où tendaient les

vues de leur chef, et ils s'en réjouissaient de grand cœur; car ils pensaient comme lui que, l'impulsion étant une fois donnée et reçue, les circonstances et les nouvelles habitudes feraient marcher les tribus avec constance dans les voies de la civilisation et du progrès. Ils rêvaient déjà quelque chose d'analogue à ce qu'ils avaient vu à Surinam et à Cayenne, où ils s'étaient rendus quelquefois avec plusieurs de leurs compagnons. On ne doit pas omettre que les Couchiotes étaient les plus voyageurs des Indiens, et que la plupart s'étaient hasardés dans des excursions assez lointaines pour échanger contre du tafia des couteaux, des objets de verroterie, de la poudre et même des fusils, des perroquets, divers animaux rares, des hamacs, des pagaras et autres curiosités qu'ils fabriquent avec beaucoup d'intelligence. Irakoubo et Kaïka avaient toujours fait partie de ces voyages et en avaient rapporté des notions et des idées dont nous avons déjà pu apprécier le mérite.

On mit donc de toutes parts les mains au travail avec une ardeur extrême; mais c'est ici qu'éclata surtout la sagesse précoce de Lucien.

« Kaïka, dit un jour Lucien à cet Indien, Kaïka c'est à » toi que je confie le soin de préparer la défense de cette » ville et celui de disposer toutes choses pour que nos frè» res soient reçus convenablement quand ils viendront se » ranger sous nos ordres. J'ai dessein de fermer Couchy » du côté de la plaine par une forte palissade; nous n'a» vons rien à craindre du côté de la colline : la nature y a » pourvu à notre défense; prends avec toi des hommes » robustes et fais couper des arbres à leur racine. Je t'in-

» diquerai le moyen de les faire arriver sur les lieux où » nous les planterons pour former la muraille. Mais ce » n'est pas tout : je veux, ainsi que cela se voit dans les » villes des Européens, percer des rues et construire des » cases à la place des carbets. Je vois avec regret que ces » misérables huttes, assemblées sans art, occupent une » place trop étendue que l'on pourrait utiliser. Si les » habitations n'existaient déjà, je voudrais construire le » long des collines qui forment un demi-cercle, des cases » vastes, commodes et solides ; j'établirais les Couchiotes » au centre et les confédérés aux deux extrémités. Un » palais d'une structure simple, mais imposante, s'élè- » verait sur les bords du fleuve et défendrait par ses » machines de guerre l'accès de la rive : ce serait à la » fois une forteresse et le séjour du chef de cet Etat » naissant. Tu l'habiterais avec moi pour veiller à tous les » détails ; mais comment amener les Couchiotes à renon- » cer à leurs habitations, à les détruire même pour en cons- » truire d'autres ? »

— Qu'à cela ne tienne! maître, répondit Kaïka, je prends sur moi de les y contraindre.

— S'il en est ainsi, je m'en rapporte à ton zèle et à ta prudence : fais selon le bien et la justice.

A ces mots, Lucien et Kaïka se séparèrent. Lucien se rendit près d'Irakoubo, qu'il trouva couché nonchalamment dans son hamac.

« Ce n'est point à rêver que tu dois passer des instants » précieux. Il nous faut ensemencer les terres et faire » fructifier le sol. Je veux que le penchant des collines se

» couvre de maïs, de manioc, de tabac et de bananiers.
» Nous pouvons nous procurer abondamment le tafia et
» tous les produits qui viennent des pays habités par les
» blancs en déchirant le sein de la terre. Il faut donc dé-
» fricher les collines qui regardent le fleuve et porter la
» semence dans leurs flancs. Irakoubo, je te donnerai des
» hommes pour défricher, des femmes pour ensemencer et
» recueillir ; les enfants même seront utilisés. »

Sur ces entrefaites Kouraskar faisait entendre sa voix de très-loin ; il approchait, suivi des quelques mauvais sujets dont il était ordinairement accompagné.

Aussitôt qu'il parut : « Kouraskar, lui dit Lucien d'une
» voix ferme et sévère, ce n'est point au milieu des chants
» et dans l'ivresse que tu dois accomplir les importan-
» tes fonctions que je t'ai confiées. Je place sous ta direc-
» tion tous les enfants afin de les employer à confectionner
» des flèches et des arcs. Va chercher avec eux le bois flexi-
» ble et les plus beaux joncs ; sache qu'il nous faut four-
» nir des armes à plus de vingt mille guerriers. Quant
» aux compagnons ordinaires de tes débauches, ils rece-
» vront les ordres de Kaïka ; mais tu exerceras, tous les
» jours, pendant une heure, les hommes au maniement
» de l'arc, et moi-même je veux recevoir des leçons d'un
» maître aussi habile que toi. ».

C'est ainsi qu'il préparait les sauvages à la réalisation pratique de ses projets. Il les quitta satisfait de leur soumission. Kouraskar, confus et touché de ce langage, renvoya sur le champ ses amis et jura de mériter à l'avenir la confiance du bon blanc.

Lucien songeait beaucoup à la meilleure méthode qu'il pourrait employer pour accoutumer ses Indiens au travail, et leur faire produire bien, beaucoup et vite : trois conditions essentielles, surtout dans l'établissement d'une société naissante.

Assigner à chacun des fonctions est le moyen de maintenir l'ordre et de surveiller aisément tous les détails d'une vaste administration ; mais le travail est-il une fonction ? Le cultivateur qui laboure son champ, l'ouvrier qui fabrique un objet sont-ils des fonctionnaires ? Non, assurément. Il y a donc deux espèces d'occupations. Exigent-elles deux procédés différents ? Lucien avait eu raison de donner à chacun de ses ministres une fonction spéciale, analogue à ses facultés et à ses goûts ; car le désordre n'eût pas tardé à s'introduire si Kouraskar, passant successivement des armes à l'agriculture, avait quitté tour à tour les soins de la guerre pour le travail des champs. Irakoubo, abandonnant son rôle pacifique au moment où Kaïka laissait son rôle guerrier, serait-il venu exercer les jeunes gens aux armes, tandis que Kouraskar eût apporté aux laboureurs des notions qu'il n'avait pas ? Cet arrangement eût été insensé. Il fallait donc que chaque branche du grand œuvre fût dirigée par un seul homme, aidé de quelques subordonnés chargés des détails ; mais fallait-il établir la même division pour la fabrication des armes, la construction des carbets et la culture de la terre ? Telle était la question qui préoccupait fortement l'esprit de Lucien ; car une bonne méthode est la source des biens, comme un mauvais système est le père des vices et des malheurs de l'organisation sociale.

Lucien avait été préparé par son père à ces questions. Il avait lu les écrivains qui recommandent la division du travail ; M. Max, fort versé dans les matières de l'économie politique, les lui avait expliquées de bonne heure. Commentant, critiquant ou approuvant les divers systèmes recommandés dans les ouvrages où l'on traite de cette science, M. Max avait négligé l'enseignement des langues mortes pour diriger l'esprit de son fils vers ses études favorites. L'économie politique, les mathématiques qui donnent de la rectitude au jugement, la géographie qui fait connaître la surface du globe, et l'histoire, surtout celle de son pays, étaient les objets sur lesquels M. Max, en homme sensé, avait porté les précoces méditations de Lucien. Celui-ci avait acquis des notions étendues sur la production, la consommation et la distribution des richesses ; mais l'école des Smith, des Say, vivement combattue par son père, ne captivait point l'intelligence pratique de ce jeune homme.

M. Max ne s'était point arrêté là ; il avait jugé à propos de faire connaître à son fils les écrits de divers auteurs qui, par la singularité de leur esprit et la nouveauté de leurs principes, méritaient une attention réfléchie; mais, de tous ces systèmes, il tirait la conséquence que la science n'était pas encore fondée, et que l'homme sérieux devait s'appliquer à se former une opinion personnelle.

Lucien, lorsqu'il se vit tout à coup investi d'une mission providentielle, se trouva dans la nécessité de mettre en pratique des idées hâtivement conçues au moment où son esprit

n'était mûri ni par l'expérience ni par une sérieuse étude des phénomènes constitutifs de toute société. Il avait de l'ardeur, du génie, du courage; malheureusement il ne savait pas que l'esprit humain procède par des lois invariables.

CHAPITRE VII.

Avant de prendre un parti décisif, Lucien voulut parcourir les environs de Couchy, afin de connaître les pays avoisinants. Il prit donc Irakoubo et Kouraskar avec quelques Indiens, et se mit en devoir de faire cette excursion. Irakoubo devait lui donner des notions utiles sur les terres et les produits naturels. Kouraskar, en qualité de chasseur habile, avait la charge des approvisionnements; Kaïka resta pour veiller aux préparatifs. Cette expédition devait durer quelques jours seulement.

La petite troupe se mit en marche à l'aube du jour. Kouraskar marchait le premier; Irakoubo, appuyé sur deux Indiens, suivait à distance. Lucien, jaloux de montrer son agilité et de s'exercer aux fatigues, s'écartait souvent pour admirer la nature ou faire des observations

sur le sol qu'il parcourait. On avait tourné les collines, et la troupe suivait une vallée qui s'étendait sur un long espace.

J'ai dit qu'Irakoubo était, malgré son indolence, un homme instruit parmi les sauvages. Non-seulement il avait voyagé dans les colonies de la Guyane habitées par les Européens, mais encore il n'y avait personne qui connût mieux l'intérieur du pays. Remontant dans sa jeunesse le cours de la Mana il avait gagné les sources mêmes du Maroni et parcouru le plateau central de la Guyane, aidé d'un Couchiote du nom de Mysouka, qui périt dans ces excursions de la dent d'un caïman, sous les yeux mêmes de son ami. Mysouka, dont la mémoire est encore chère à ceux de mon infortunée patrie qui subsistent dispersés dans les forêts, Mysouka avait précédé Irakoubo dans cette carrière, et recueilli des notions précieuses dont il s'était plu à faire partager la connaissance à son jeune élève. « Irakoubo, lui disait-il quelquefois, je rends grâce au » Tamouzy de t'avoir orné de l'intelligence qui brille dans » ton être, puisque mon savoir, acquis à si grande peine, » ne sera pas perdu à ma mort, et que tu pourras le trans» mettre à ceux qui vont naître après nous. Il est malheu» reux que nous ne sachions pas, comme les fils d'Iroukan, » tracer sur des feuilles légères les pensées qui nous vien» nent et les choses que nous avons apprises. J'avoue que » je regrette de ne pas posséder cet art; mais quand je » vois que ceux qui en font usage n'ont reçu que la mé» chanceté en partage, je me console d'être moins habile » en me croyant meilleur. Du reste, le secret de parler à

» la postérité n'est pas un privilége de cette race que tout » Galibi doit abhorrer. Je suis certain que nos ancêtres, » plus instruits que ceux des Européens, à une époque » tellement reculée qu'on n'en a pas conservé le souvenir, » connaissaient la puissance des signes. J'ai vu dans mes » lointains voyages, j'ai vu, vers les régions les plus éle- » vées de notre contrée, des témoignages irrécusables de » ce que j'avance, et les plus anciens de ceux que j'ai « consultés sont tous d'accord qu'à l'époque où les eaux » couvraient l'intérieur de nos terres, des êtres, probable- » ment de la race caraïbe, habitaient des hauteurs éloi- » gnées, inaccessibles aux flots, et descendaient sur leurs » pirogues jusqu'aux rochers dont la cime, aujourd'hui si » élevée, paraissait à peine hors de l'onde. Pour con- » server la mémoire des faits qui les intéressaient, ils » avaient l'art de tracer certains signes sur ces ro- » chers. Les eaux se sont retirées, et ces signes se voient » encore à des hauteurs prodigieuses; mais l'intelligence » en est perdue. On les voit sans les comprendre. Certes, » de telles figures indiquent une puissance bien plus » grande que celle qui consiste à faire parler une petite » feuille que le souffle emporte ou que la flamme anéantit. » La pensée de nos pères vivra autant que le monde, et » tout le pouvoir d'Iroukan lui-même ne saurait la faire » disparaître. Un jour viendra où l'on reconnaîtra ces » sacrés caractères, et les hommes civilisés rougiront » peut-être d'apprendre des sauvages qu'ils méprisent les » merveilles qu'ils ignorent. »

C'est ainsi qu'Irakoubo s'instruisait dans les conversa-

tions de Mysouka. Comme son maître, il consultait les hommes et recueillait les faits qu'il pouvait interroger. Il sut donc satisfaire Lucien, qui l'accablait de questions et voulait tout savoir.

Vers le soir, ils vinrent suspendre leurs hamacs sur les confins d'une savane. Kouraskar, aidé d'un groupe d'Indiens, alla chasser quelques pièces de gibier. D'autres s'apprêtèrent à pêcher dans le petit ruisseau qui grondait au milieu de la vallée; quelques-uns abattirent des arbres pour faire du feu, tandis que d'autres apprêtaient les vases, distribuaient le vicou et le cachiry, boissons fermentées que les Indiens aiment avec passion, plantaient de grosses branches dans la terre pour y attacher les hamacs et disposaient toutes choses pour passer la nuit.

Il faudrait le pinceau de Chateaubriant pour reproduire le tableau dont les traits s'étalaient aux yeux de Lucien. La lyre de Lamartine aurait seule des accents pour chanter la paix éternelle qui règne dans ces lieux fortunés, les scènes de la nature reproduisant, du sein de ses propres ruines, les merveilles du Créateur.

Dans le voisinage des lieux marécageux, le latanier, indiquant par sa présence un sol fertile, porte à une hauteur remarquable sa verte tête dont les feuilles, comme une chevelure ondoyante, s'échappent en longues tresses. La substance moelleuse que cet arbre renferme sert à divers usages; sa brune écorce, à la fois épaisse et dure, n'est pas moins utile à l'Indien qui construit un carbet. Ses feuilles en forment la toiture, tandis que son fruit, ce chou pal-

miste d'une blancheur éclatante et d'une saveur agréable, nourrit le Caraïbe et sa famille.

C'est un des plus utiles palmiers dont le nombre et la variété forment une des richesses de la Guyane, où l'on compte, entre autres arbres de cette espèce, le cocotier, qui dépasse le premier en hauteur ainsi qu'en circonférence.

Le port du cocotier est disgracieux; il contient une moelle épaisse. Son écorce est grise, ses feuilles d'un vert foncé ne tombent pas comme celles du latanier. Le chou qu'il cache au sein de son long feuillage n'a pas non plus la saveur de ce dernier, mais son fruit est une ressource pour le voyageur dans nos déserts. On dirait que le ciel, toujours prévoyant, a voulu tendre une main secourable à l'homme qu'altère la chaleur brûlante de ces climats, en plaçant sur le sommet de cet arbre bienfaisant une noix qui renferme un lait d'une exquise douceur, fournit une fraîche boisson et la substance délicate d'une amande.

C'est encore un palmier qui fournit la noix de Maripa, également bonne à manger. Sous ce ciel brûlant la nature a multiplié les rafraîchissements : il est des lianes qui fournissent une liqueur agréable. Le pineau, si commun dans les forêts, renferme une eau abondante, témoignage irrécusable de l'intelligence de la création et des dons qu'elle verse avec bonté sur ces contrées intéressantes. Les baumes les plus précieux, les gommes et les huiles découlent d'une multitude d'arbres divers.

Le copahu, célèbre dans la médecine, sort d'un gros arbre qui croît au sein des forêts les plus reculées, porte

des feuilles larges et pointues; ses fruits ont la forme du concombre. L'huile amère de l'acajou, la gomme jaune et parfumée de l'aracocerra, le baume bienfaisant du Pérou, l'huile de ricin, que produit le palma-christi, arbuste nain aux larges feuilles dont la noix triangulaire est enveloppée d'une coquille verte; le caoutchouc, d'un usage aujourd'hui si général, des épices, des substances médicinales, telles que le puchiri ou bois de crabe, espèce de muscade, le symarouba, l'ipécacuanha, un miel exquis, le tendre duvet de couleur jaunâtre et propre à divers remèdes, qui se forme au cœur du latanier, sous ses feuilles naissantes; tous ces produits font la richesse de nos forêts.

Il en est encore d'autres non moins précieux. Je mentionnerai les cires végétales, telles que la cire noire de la Guadeloupe; des bois propres aux teintures; l'anil ou l'indigotier, le roucou, que produisent de petits arbustes. Je ne parle ici que des produits sauvages; je n'ai point mentionné ceux dont le sol plus avare ne dispense les bienfaits qu'au travail opiniâtre.

Les fruits ne sont pas moins abondants que les gommes, les huiles et les plantes colorifères. Il est des régions où le cacaotier forme de vastes forêts. La goyave, par sa douceur et son parfum, mérite d'être citée. Ce fruit croît sur un arbre assez élevé dont l'écorce est claire et le bois médiocre; il est de la grosseur d'une pomme, de forme ovale, de couleur jaune. Sa pulpe est rougeâtre, remplie de petites graines d'un goût délicieux. La pomme et la noix d'acajou, toutes deux si précieuses, ne sont pas les moin-

dres produits de cet arbre. La première n'est bonne que lorsqu'elle est molle; elle a moins de pulpe que de pépins; mais son eau est aussi douce qu'agréable. Les prunes jaunes de monbin viennent en février, et font attendre que la pomme d'acajou les fasse oublier. La pomme d'éta, dont les nègres sont si friands et dont la pulpe est agréablement acide, sert à faire un excellent breuvage fort goûté des Indiens. Le limon, qui croît sur un arbre magnifique; le calebassier, qui fournit des vases de grosseur et de formes différentes à la surface brillante et polie; le dattier, la vanille, produit d'une liane aux feuilles épaisses et d'un vert sombre dont on fait sécher au soleil la gousse triangulaire qui contient de petites semences et brunit à ses rayons; tous ces fruits et beaucoup d'autres que j'oublie croissent naturellement dans nos forêts.

Parlerai-je des bois? Les plus précieux peuplent ces contrées inconnues. On y trouve le bois de fer dont la cime atteint jusqu'à soixante pieds. Il est si dur qu'il résiste à la hache; on le polit, mais il se détruit dans l'eau. Le bois de lettres à l'écorce rouge, et dont le cœur est de couleur cramoisie, tacheté de mouches régulières et noires, de marbrures qui représentent des espèces de caractères auxquels il doit son nom, est solide, durable, et prend le plus beau brillant. Parmi l'innombrable quantité de ces bois, il faut citer le balata, qui s'élève à une hauteur prodigieuse, mais dont la grosseur n'est pas proportionnée à sa taille. Son écorce est lisse; son aubier brun tout tacheté de blanc. Son bois rouge n'a pas son égal en pesanteur;

sa dureté le rend presque indestructible. Il ne faut pas oublier le cèdre; il y en a de deux espèces, le noir et le vert, dont le bois éloigne les insectes. Il a une odeur agréable. Son aubier est orange pâle; il est dur et léger. De son tronc découle une gomme transparente.

Le carvanatepy, rayé de noir et de brun, répand, quand il est travaillé, une odeur pareille à celle de l'œillet. Il est propre à tout ouvrage, ainsi que le berblack, bois d'un rouge pâle et violet. On connaît en Europe l'acajoutier, dont le bois sert à l'ornement des demeures. Ses feuilles épaisses, liées comme celles du laurier rose mais plus larges, ont des propriétés bienfaisantes, tandis que sa fleur embellit le séjour où il croît.

Mais le roi des arbres est le caroubier, dont la hauteur n'est pas moindre de cent pieds et dont les feuilles, disposées par paires, ne rayonnent qu'à la cime. Son bois, de couleur brune, est très-beau, se polit et résiste au temps. Il coule de ses racines une gomme limpide; son fruit contient une substance farineuse dont les Caraïbes se nourrissent avec plaisir.

Le plus curieux des arbres est peut-être le mataky, dont les racines s'élèvent au-dessus de la terre à une telle hauteur et si largement espacées qu'un cavalier pourrait passer à travers leurs intervalles.

Toutefois la nature a fait croître au milieu de ces productions précieuses des plantes qui semblent y être semées par l'auteur de tout mal. Au nombre des lianes, il en est beaucoup de malfaisantes. Le makoury est le plus redoutable de tous les arbres à cause de ses propriétés vénéneuses. On

le voit seul; nulle racine n'ose croître dans son voisinage. Solitaire comme le méchant dont on fuit la société funeste, il répand dans l'air un poison subtil, et si la flamme le consume, la fumée qui s'en dégage porte la mort dans tout ce qui l'environne. Le venin circule tout aussi bien dans la sève des plantes que dans le sang des animaux. Là, comme partout, à côté du bien se développe le mal; mais les bienfaits de la nature font oublier ses vices; on apprécie d'autant mieux les dons qu'elle répand d'une main prodigue sur ce sol privilégié.

J'ai vu la blanche cime des Alpes que couronnent les nues; les monts de l'Helvétie, sur le front majestueux desquels s'agitent de noirs sapins, tandis que leurs flancs couverts d'une molle verdure émaillée de blancs chalets, marient à l'aspect sauvage d'une nature mâle les riants tableaux de la vie champêtre; mais rien n'égale mes forêts où la création a les proportions gigantesques du Créateur. Le vaste ombrage des bois dérobe à la terre les rayons du soleil; la douce obscurité des champs élyséens règne dans ces sombres taillis, où se jouent paisiblement les êtres les plus terribles, les plus gracieux et les plus divers. Par leurs différents âges, ces bois représentent la succession des siècles. Si la faux du temps rompt un arbre à sa racine, les autres le soutiennent; il peut encore, appuyé sur ses voisins pour ainsi dire, se survivre à lui-même. La mort, effrayée de la tâche que lui impose le destin, semble ménager sa victime et ne monte que lentement vers sa tête; les lianes mêmes compatissant tardivement à son sort, les lianes le retiennent; elles crai-

gnent de périr sous les ruines de celui qui les nourrit de son suc et les protégea de son ombrage. Enfin, il succombe ; les siècles l'ont détruit ! Ses débris se couvrent de feuilles qui se succèdent sur les arbres environnants ; la terre s'enrichit de ses dépouilles et fait aussitôt sortir un plant qui s'élève, croît et grandit pour subir le sort de celui qui naguères a disparu.

Les fleurs répandent leurs parfums, et les fruits mûrs tombent sur le sol, tandis que l'herbe et les lianes le couvrent d'un tapis toujours frais.

Tout à coup une lointaine lumière brille au travers des bois; le voyageur s'avance et voit le soleil verser par torrents ses rayons sur la plaine verdoyante. Des nuées d'aras au plumage rouge et vert, jaune et bleu, aux couleurs éclatantes ; des perroquets, de petites perruches vertes ; la bécassine des savanes, d'un beau gris argenté ; les pluviers, d'un brun sombre mélangé de blanc avec des barres transversales ; les rouge-gorges couleur de sang ; les timides passereaux, aussi jolis, aussi verts que les perruches, et qui, toujours attentifs à leur salut, placent des sentinelles pour donner l'alarme ; le grimpereau noir et jaune portant coquettement sa petite couronne, des oiseaux de la couleur et de la forme la plus variée, tous vêtus d'une robe brillante ; le toucan à l'énorme bec ; l'agami, dont les longues jambes portent un long cou ; le colibri, que sa gorge fait ressembler à l'émeraude ; l'oiseau-mouche, qui brille sur les fleurs comme la plus belle parure sur un beau visage, animent cette sauvage contrée et étalent aux yeux leurs couleurs éclatantes. L'horizon s'étend ; la plaine est couverte d'herbes

hautes, émaillées de fleurs. Quelle douce fraîcheur on respire dans ces paisibles prairies arrosées de ruisseaux charmants, et semées çà et là de groupes d'arbrisseaux! Telles sont les savanes. De chaque côté de ces immenses plaines, l'œil aperçoit des forêts de palmiers dont la verdoyante chevelure, semblable aux flots de la mer, est mollement ondulée par le souffle des vents. Les arbres enlacent leurs branches et marient les fleurs et les fruits, qui pendent en même temps de leurs rameaux. Semblables aux cordages d'une flotte immobile sur l'Océan, les lianes tombent de leurs cimes, se croisent, s'attachent au sol, se redressent et se multiplient autour de leurs troncs. Le voyageur ne fait point un pas sans trouver un tendre lit, de frais ombrages, des fleurs odorantes et des fruits délicieux.

Les proportions du tableau en font valoir la beauté; tout y porte l'empreinte de son sublime Organisateur. Le divin Architecte a ménagé avec un art qui défie les efforts des hommes, les ressources inépuisables de la nature; l'harmonie des sons qui retentissent dans l'air, les parfums répandus dans l'espace, la perspective même dont les règles sont observées; tout contribue à émerveiller, à répandre dans l'âme un doux plaisir. Ainsi la plaine se rétrécit en fuyant vers les montagnes qu'on découvre à l'horizon, et dont le front dénudé se dresse au loin comme pour faire un utile contraste à la riche et brillante vallée qui s'étend à leurs pieds. Quelques arbres croissent de temps à autre sur ces monts disgraciés et semblent y être oubliés. Un Caraïbe, suivi de son chien, descend de

ces hauteurs. Sa démarche est grave et sévère. Son œil ardent embrasse l'immense plaine; il dirige sa course vers le ruisseau dont l'onde invite à s'y baigner. C'est bien lui qui règne sur cette contrée magnifique; c'est pour lui que le ciel féconde ces riches prairies. Nulle part ne s'applique mieux la parole du Christ : Celui qui fournit leur pâture aux petits des oiseaux, qui revêt le lis d'un vêtement sans pareil, fait aussi couler pour le Caraïbe, dans ces solitudes fortunées, l'onde pure du torrent, le miel et les liqueurs que recèle le sein des plantes. C'est pour lui qu'il peuple les forêts d'êtres innombrables, qu'il fait régner le calme, la paix, le bonheur dans ces merveilleux parages.

C'est dans un pareil site que Lucien vint se reposer des fatigues du jour. On alluma de grands feux pour faire cuire les pièces de gibier et le poisson qui venaient d'être rapportés ; des arbres entiers gisaient sur le sol, car la main de l'indigène prodigue les dons qui l'enrichissent : le courbary au tronc lisse, l'acoma, le balata, le bois de rose, le cèdre et l'acajoutier, tous précieux ou pour les constructions ou pour l'usage auquel ils se prêtent, confondus dans un même foyer, jetaient en pétillant une vaste flamme. Suspendu à des poteaux par des lianes, le gibier, dépouillé de sa fourrure et suffisamment préparé, rappelait les festins des héros d'Homère; une Indienne le faisait tourner devant le feu ; la fumée chassait au loin les insectes que la fraîcheur aurait rendus importuns.

La nuit ne tarda pas à déployer ses ailes humides ; le firmament brilla d'un éclat inconnu dans les froides contrées de l'Europe, car la lumière des étoiles scintille dans

nos climats avec une vivacité sans pareille. L'atmosphère transparente, une sorte de limpidité qui circule dans l'air, le silence, le calme qui règne dans ce paradis terrestre répandent un charme indescriptible. Les innombrables mouches lumineuses qui voltigent des arbres aux plantes ou reposent sur l'herbe de la savane, font croire, au milieu des ténèbres, à des rayons oubliés du soleil.

Rien n'égale la beauté de la nuit durant la saison des sécheresses; l'atmosphère est si pure, les astres sont si brillants que l'œil plonge dans la profondeur du ciel où des myriades d'étoiles, inaperçues en Europe, se découvrent au regard. La lune même y réfléchit des rayons si lumineux, qu'elle a quelque chose de l'éclat du soleil et que la vue peut à peine la contempler.

Lucien, debout, questionnait Irakoubo, couché dans son hamac selon la coutume des Caraïbes. — Connais-tu, lui dit-il, l'endroit où nous campons?

— J'y suis déjà venu.

— Où va-t-on en suivant la savane jusqu'aux montagnes de l'horizon?

— Maître, on trouve de vastes savanes, des espaces non moins étendus où ne croît pas d'herbe, des forêts comme celles que nous avons parcourues aujourd'hui, enfin des montagnes plus hautes mais moins arides que celles-ci. Le sol s'élève davantage à mesure qu'on pénètre dans les terres; les montagnes y sont escarpées, le climat y est moins chaud. Les rayons du soleil, non moins ardents que dans les basses régions, y sont tempérés par un air plus vif. Il y croît des plantes que l'on ne connaît point dans

nos tribus et des fruits qui me paraissent inférieurs aux nôtres. Je me souviens d'avoir porté à Cayenne la branche d'un des arbres que j'avais remarqués sur le sommet élevé d'un de ces monts et qui, par la vaste étendue de son ombrage, la fraîche verdure de ses feuilles et la singulière forme de son fruit, m'avait particulièrement frappé. On me dit que le pays des blancs en produisait en quantité et que le fruit servait à y nourrir des animaux immondes. Je me rappelle encore fort bien qu'on lui donnait le nom de chêne et que les Français n'apprenaient point sans surprise qu'il croît au sein de la Guyane. J'ai vu, ajoutait Irakoubo, j'ai vu des montagnes inaccessibles composées d'un seul bloc de pierre. Elles se tiennent souvent et se suivent sur une longueur infinie ; d'autres, au contraire, s'élèvent isolées, comme si les bras puissants des esprits que gouverne Iroukan, étaient parvenus, au moyen d'efforts inouïs, à entasser les plus énormes rocs, les uns sur les autres, pour escalader le ciel ; mais on n'arrive à ces lieux escarpés qu'en remontant les rivières qui en descendent par bonds précipités. Les pirogues ne peuvent franchir les cascades qui se succèdent. Il faut les porter, puis les remettre sur l'onde et naviguer jusqu'à la cataracte supérieure, où l'on recommence la même manœuvre. D'énormes rochers forment une barrière solide que la rivière dans son rapide cours ne peut franchir si elle ne s'élève à son niveau, et ne déborde l'étroit espace dans lequel elle est resserrée. Parvenue à cette hauteur, elle retombe et glisse en se brisant sur les flancs de la masse indestructible ; l'obstacle semble avoir irrité son courroux, car elle se précipite avec tant

de fureur que son eau, changée en écume, fait entendre un bruit rauque qui interrompt le silence des bois, répété qu'il est par les échos d'alentour ; mais les bords escarpés de ces rivières sont charmants : la végétation n'est nulle part plus belle ; les forêts contemplent, pour ainsi dire, leur front majestueux dans l'onde qui mouille leurs racines ; du flanc des roches, blanchies par le soleil et l'écume, tombent gracieusement des herbes d'un effet ravissant ; les singes qui se jouent dans les feuillages jettent un regard étonné sur le voyageur ; les animaux, si farouches et si timides dans les lieux voisins de la civilisation, vous entourent sans frayeur. Enfin, du haut des montagnes solitaires d'où l'œil embrasse un immense horizon, le cœur bat de plaisir à la pensée qu'on peut librement porter ses pas sur ce beau domaine, abriter partout son carbet, sans crainte de s'en voir disputer le droit, sans être obligé d'acheter, comme dans vos pays, le sol où l'on veut reposer et mourir.

En parlant, Irakoubo s'exaltait ; mais Lucien, craignant de réveiller en lui les instincts de la vie errante, ramena la conversation sur d'autres sujets. Les apprêts du repas lui en fournirent l'occasion. Kouraskar le chasseur se chargea de l'instruire, tandis qu'Irakoubo fermant les yeux, se mit à sommeiller comme s'il était fatigué des émotions qu'il venait d'éprouver.

La chasse était abondante : Kouraskar avait apporté lui-même une biche dont la course rapide fut interrompue par la flèche mortelle de ce Galibi ; Lucien ne remarqua aucune différence avec les animaux de la même espèce en

France, si ce n'est que la biche de la Guyane est un peu plus petite. A côté de cette biche gisaient plusieurs agoutis : ce sont les lièvres du pays; ils ont la taille de ces derniers, mais ils en diffèrent pour tout le reste : l'agouti a les jambes droites, les pieds fourchus du pourceau; il mange assis comme un singe, en se servant des pattes de devant. Kouraskar fit remarquer sa robe grisâtre et dit que ce petit animal avait l'habitude de se terrer. Sa chair est excellente.

Un sanglier noir, semblable à celui d'Europe, était également tombé sous les traits de Kouraskar qui donna les notions suivantes sur ce quadrupède si abondant à la Guyane, et que nous appelons *poinga*. Il habite les bois les plus épais. On en voit des troupeaux de plusieurs centaines; ils ne marchent jamais que par bandes, l'un à la suite de l'autre, en suivant exactement la même ligne et de très-près. L'un d'eux qui remplit les fonctions de conducteur est le chef, le capitaine de la troupe; il marche intrépidement le premier; sa prudence égale son courage : s'arrêtant au moindre bruit ou hâtant sa course pour échapper au péril, il est l'âme de son armée, et si par malheur il succombe, les soldats qu'il conduisait à la conquête d'un gîte et d'un festin, s'arrêtent, se regardent avec stupidité, se débandent, errent en désordre et n'opposent aucune résistance à l'ennemi qui les frappe, lors même que le sang s'échappe de leurs blessures; aussi le chasseur met-il toute son adresse à l'atteindre le premier.

Il est trois espèces de sanglier : le *cras-poinga* est de la plus grosse; il est armé de défenses. Ses soies sont très-rudes; c'est aussi le plus dangereux. Il est terrible

alors qu'il est blessé ; sa résistance est quelquefois mortelle au chasseur. Lorsqu'un bruit inaccoutumé effraie ces cochons sauvages, ils s'arrêtent, se serrent les uns contre les autres et se préparent à disputer leur vie en présentant sur toute la surface d'un carré leurs défenses formidables.

La troisième espèce se nomme *peccari ;* elle est remarquable par une sorte de bourse que cet animal porte sur le dos et qui contient une liqueur fétide. On a soin de la couper, après avoir tué l'animal, pour ne point gâter la chair. Un auteur ancien a cru que cette poche était un évent par où ces animaux respiraient. Lucien, qui avait lu cette particularité, interrogea Kouraskar à ce sujet ; mais celui-ci affirma que le peccari respirait comme tous les autres animaux, par les narines. Il ajouta qu'il a environ trois pieds de long, qu'il n'a point de queue, que ses défenses sont courtes, ses soies d'un jaune sale, fort longues sur le dos, rares sous le ventre et aux flancs ; que sur chaque épaule se voit une tache claire, laquelle en s'arrondissant sous le col forme une espèce de collier. Les peccaris vivent surtout dans les montagnes, au sein des savanes ; les tribus dont les cases s'élèvent dans les pays qu'Irakoubo a parcourus, en possèdent des troupeaux qui errent librement autour de leurs villages et se multiplient avec d'autant plus de rapidité que les femelles mettent bas plusieurs petits à la fois. Leurs grognements insipides indiquent au voyageur le voisinage d'un lieu habité.

L'animal qui intéressa plus particulièrement Lucien fut un quadrupède de la grosseur d'un petit renard. Son corps

était couvert d'une espèce de cuirasse à l'épreuve des flèches. Kouraskar dit que cette jolie bête s'appelait *Tatou*.

Kouraskar était passionné pour la chasse. Lorsqu'il en parlait, son œil s'enflammait, sa voix prenait de l'animation. Personne n'avait une connaissance plus approfondie de cet art ; nul ne rivalisait avec lui dans cet exercice. Il décrivit également quelques-uns des oiseaux dont j'ai parlé et qu'il avait apportés plutôt comme sujet de curiosité pour Lucien que pour s'en nourrir ; car le Caraïbe qui peut choisir ses aliments, préfère, en général, la chair des animaux qui vivent sur la terre, à celle des oiseaux qui volent dans les airs.

La pêche n'avait pas été si abondante : il n'y avait que deux espèces de poisson, le *pacou* dont la chair est délicate et qui s'était égaré dans le torrent de cette savane, car on ne le trouve ordinairement que dans les sauts où il se nourrit d'une herbe abondante : la *muraire fluviale* dont les feuilles épineuses et larges font les délices de cet excellent produit de la Guyane. La seconde espèce était l'*aimaras*, le brochet de nos contrées, lequel est quelquefois très-gros. Sa chair est agréable et saine.

Les compagnons de Lucien furent donc satisfaits de la journée : le repas fut abondant. Chacun d'eux, couché dans son hamac, se dressait pour couper, avec une pierre tranchante, aux poteaux où pendaient les pièces de gibier et le poisson, les morceaux qui convenaient le mieux à son goût. Kouraskar, Irakoubo et deux ou trois autres étaient seuls munis de couteaux. J'ai oublié de dire que deux femmes accompagnaient la petite caravane. Elles versèrent la liqueur dans les calebasses et les firent circuler d'un

hamac à l'autre; elles avaient apporté de la cassave avec du cachiry ; elles en distribuèrent à chacun ; puis, quand elles eurent servi tout le monde, elles se mirent en devoir de prendre également part au repas, qui se fit du meilleur accord.

C'est ainsi que vivent les Caraïbes dans leurs excursions; la plus touchante simplicité règne autour de la table frugale que leur a dressée le génie des déserts. Ils ne sentent point la nécessité de ces mets savamment assaisonnés, enrichis des épices qu'apportent au goût blasé des Européens de nombreux vaisseaux chargés de fardeaux inutiles. Une franche gaieté, fille du bonheur et de la liberté, s'asseoit au milieu des hamacs de nos Galibis. L'esprit satirique de ces Indiens qu'on méprise et qui trouvent le côté ridicule de toutes choses, entretient la gaieté jusqu'au moment où ils se livrent au sommeil paisible, que ne troublent point les remords de la conscience.

Kouraskar fut le premier réveillé; mais au moment où il se jetait à bas de son hamac, il aperçut, du côté de la flamme éteinte du foyer, un tigre dévorant une biche. Un pareil spectacle lui était trop familier pour glacer son courage. Il se lève sans bruit, saisit une flèche empoisonnée, bande son arc en se courbant pour passer plus aisément sous les taillis, il s'avance doucement, ajuste; la flèche part, frappe le tigre dans le flanc, et l'étend sans vie sur le corps même de sa proie.

Aussitôt Kouraskar bat des mains, jette des cris de joie, éveille le camp. Chacun s'empresse; tous arrivent à la fois et le félicitent. Lucien l'embrasse et le remercie.

C'était un jaguar, le tigre le plus fort et le plus dangereux de la Guyane. Il n'a pas, dit Kouraskar, d'ennemi plus terrible que le serpent boa, qui s'élance sur lui, l'étreint dans ses replis, lui écrase la tête sous sa dent meurtrière et l'étouffe en lui faisant souffrir mille morts. Ce n'est pas, ajouta-t-il, le seul tigre de ces forêts. On y trouve encore le tigre rouge, plus petit que celui-ci. Son poil est long sans être tacheté; sa queue est de couleur sombre; son œil lance des flammes; ses dents sont larges; ses jambes sont longues, armées de griffes blanches. Il n'est pas moins redoutable que le jaguar. Enfin, il en est une troisième espèce de la taille de ce dernier; elle est grise et tachetée. Il faut voir la femelle de ce tigre, toute mouchetée, suivie de ses deux petits, promener ses pas lents autour de nos cases : ses yeux brillent dans l'obscurité; elle veille avec jalousie sur le fruit de ses amours, s'arrête au léger frôlement d'une feuille; s'effraie même de l'ombre d'un arbuste. Pour mieux tromper sa proie, elle se couche, puis soudain s'élance, plonge ses griffes dans les entrailles de sa victime, lui ouvre la gorge, accoutume ses petits au carnage, et va cacher, loin de nos carbets, sous des branches et de l'herbe, les restes de sa chasse qu'elle saura retrouver plus tard.

Le jaguar fut dépouillé de sa peau. Kouraskar en fit présent à un jeune homme. La caravane se remit en marche en se dirigeant vers les montagnes. Le soir elle s'y établit, et le lendemain, suivant le cours d'un ruisseau qui coulait vers la Mana, elle campa sur les bords de ce fleuve, qu'elle descendit ensuite pour revenir à Couchy.

C'est dans leur retour que Lucien et sa suite chassèrent des singes, qui étaient répandus en grand nombre sur les branches. Ils considéraient les voyageurs avec une sorte d'étonnement stupide. Ceux-ci leur décochèrent des flèches et en blessèrent quelques-uns. Aussitôt des cris plaintifs se firent entendre, et tandis que les cadavres expirants des uns pendaient aux branches du courbary, les autres aidaient les blessés à se soutenir; la plupart jetaient à la face de leurs agresseurs des branches, des feuilles, leur lançaient même de l'urine au visage; mais il fallait avoir le cœur endurci à cette chasse inhumaine pour ne pas être attendri en entendant ces malheureuses créatures jeter des plaintes déchirantes, accuser en quelque sorte leurs cruels ennemis, et s'efforcer de se défendre. Les Indiens prennent plaisir à cette espèce de guerre. Lucien en fut ému, surtout après s'être approché d'un singe grièvement blessé; il le vit tourner de son côté des yeux languissants, comme pour lui reprocher la barbarie des chasseurs ses amis; aussi Lucien pria-t-il qu'on eût compassion de ces pauvres bêtes et de cesser un carnage inutile. Bientôt la peuplade entière des singes se retira peu à peu, les femelles portant leurs petits sur le dos, ou, s'ils étaient blessés, les serrant dans leurs bras avec les signes du désespoir; ceux qui avaient échappé au péril ne quittaient point les blessés et cherchaient à sauver les mourants. Ils avaient l'intelligence de l'homme et la pitié qui manque trop souvent à ce roi de la nature. Hélas! il est trop vrai que les animaux nous donnent quelquefois l'exemple de la sagesse et de la fraternité; on pourrait trouver ici des modèles de

dévouement ; les animaux étaient cette fois encore moins méchants que les hommes.

Le cœur plein des émotions qu'il avait éprouvées sur le théâtre sanglant de cette espèce de combat, Lucien marchant en tête de sa troupe, atteignit enfin les collines voisines de Couchy. Kouraskar le suivait de près ; Irakoubo hâta le pas et ne tarda point à se placer à ses côtés. Ils franchissent enfin la colline ; mais leur regard s'étonne de ne plus voir les carbets qui formaient le village. La flamme paraît l'avoir dévoré ; toutefois on aperçoit au loin des hamacs tendus. Ils annonçaient la présence de quelques Indiens.

L'étonnement et la crainte furent les premiers sentiments qu'ils éprouvèrent. Couchy serait-il devenu la proie des vengeances de Digo ? Ses habitants, trahis et vaincus, auraient-ils péri dans un combat inégal ou par l'effet d'une surprise ? Une morne stupeur s'était emparée de Lucien et des Couchiotes qui le suivaient. Ils n'osaient avancer de peur de tomber dans une embûche. Reculer, c'était déserter sans raison. Lucien prit la résolution de braver le danger. Kouraskar s'élançant alors du haut de la colline, cria qu'il allait reconnaître les lieux, et que s'il mettait son pagne au bout d'une flèche quand il serait en vue du camp dont on voyait les hamacs et les feux, ce serait un signe favorable et qu'on pourrait le suivre. Il courut avec l'agilité d'un cerf, et fut bientôt au bout de la plaine. Apercevant des Couchiotes qui le saluèrent et lui dirent que le village avait brûlé par l'effet d'un incendie, mais qu'on ne regrettait la mort de personne, il arbora le

signal convenu. Lucien, qui le suivait avec tous ses compagnons, rencontra au même instant Kaïka qui, débouchant de la forêt, les rassura sur ce grand événement, et fit entendre à Lucien qu'il aurait bien plus lieu de s'en réjouir que de s'en plaindre.

CHAPITRE VIII.

A peine Kaïka se trouva-t-il seul avec Lucien : « Maî-
» tre, lui dit-il, ne sois pas inquiet. J'ai voulu accomplir
» ton désir de voir disparaître tous les carbets de Couchy.
» J'y ai mis le feu la nuit de ton départ, sans que per-
» sonne m'ait soupçonné ; j'ai placé de cette manière tous
» nos Galibis dans la nécessité de concourir à nos desseins
» en rebâtissant la case. »

Lucien resta un moment immobile ; mais après avoir réfléchi, il blâma doucement Kaïka de n'avoir pas pris ses ordres à cet égard, exigeant qu'à l'avenir on n'entreprît rien de considérable, à moins de nécessité absolue, sans avoir au préalable reçu ses instructions. Toutefois il ne se prononça pas sur la mesure en elle-même ; mais pour ne pas décourager Kaïka et pour lui donner une marque de son estime, il le prit par le bras et fit son entrée au milieu

du camp. Le vieux capitaine Valentin, qui avait offert un asile à Lucien dans sa tribu après la mort de M. Max, s'empressa de venir à la tête de tous les habitants, féliciter le jeune chef sur son retour. Il faut dire à sa louange qu'il avait été l'un des premiers à offrir le pouvoir souverain à Lucien et lui avait apporté la canne à pomme d'argent, insigne du *capitanat* chez les Galibis qui sont en rapport avec l'autorité française; mais Lucien, honorant sa vieillesse, respectant son patriotisme et son rare désintéressement, l'avait contraint de conserver cette marque honorifique, ce qui lui avait concilié tous les esprits. Le capitaine Valentin s'approcha donc de Lucien, et le reconnaissant une seconde fois pour son chef, lui dit : « Maître! voici » toute la tribu qui, par mon organe, vient te prier de ne » point l'abandonner dans les circonstances actuelles. Elle » remet ses destinées entre tes mains, comptant sur ton » zèle et tes lumières. »

Lucien remercia Valentin de cette démarche honorable et l'embrassa; tous les assistants jetèrent des cris de joie. On fit circuler des calebasses de vicou ; on apporta du gibier, du poisson boucané. Le reste du jour se passa dans la joie; mais le lendemain Lucien, suivi de Kaïka, d'Irakoubo, de Kouraskar et de ceux qu'il avait choisis pour ses ministres, procéda aux travaux préliminaires de la reconstruction de Couchy.

Il décida que les plantations auraient lieu sur le versant des collines qui regardaient la Mana; car les forêts impénétrables dont ces collines étaient couronnées, garantissaient l'établissement de ce côté. Il n'avait pas à craindre

que les champs fussent un jour ravagés par l'ennemi, tandis que si, comme la plupart le proposaient, il eût fait les semailles dans la pláine, ou les moissons eussent été exposées aux déprédations des Palicours, ou il aurait fallu les renfermer dans l'enceinte même de la ville et donner à celle-ci une étendue beaucoup trop considérable. Au reste, l'exposition était bonne et propre à plusieurs cultures; l'espace qu'on pouvait laisser libre entre le pied des collines et les carbets serait encore cultivé. Par sa nature plus humide, il convenait aux plantes qui réclament un terrain de cette nature.

Lucien voulut que la ville fût construite pour plusieurs milliers de familles, calculant que si la moitié seulement des Galibis et de leurs alliés répondaient à son appel, un grand nombre y serait bientôt réuni. C'est donc sur cette base que se firent toutes les opérations. Le plan de Couchy fut très-simple : l'enceinte demi-circulaire qui était comprise entre les collines et la Mana, dessinait la forme extérieure de cette cité. La plaine s'étendait le long du cours de la rivière; il fallait donc fermer l'espace qui séparait celle-ci du dernier mamelon. Lucien fit couper des lataniers par petites tranches d'une longueur égale, et traça par une ligne droite l'emplacement que devait occuper la palissade d'enceinte. Puis, se servant du même procédé pour marquer les rues, il les traça dans un système rayonnant, c'est-à-dire que partant chacune d'un point de la circonférence, elles venaient aboutir à une place centrale. Cette place très-vaste longeait la Mana. Le tapoui ou grand carbet de Lucien, appelé plus tard le palais du goüverne-

ment, s'élevait sur le bord même de la rivière, au milieu de la place, de sorte que Couchy avait la figure d'un arc tendu dont la Mana était la corde. Le tapoui formait le point central où s'appuyait la flèche. Devant ce palais s'étendait l'immense place publique toute découverte du côté de la Mana, et les rues qui partaient de ce centre commun étaient comme autant de rayons du demi-cercle.

On distribua l'emplacement de manière à faire vingt rues très-larges, afin d'y laisser circuler librement l'air et les habitants. Entre les rues on disposa un espace assez grand pour y construire les carbets tels que Lucien se proposait de les faire établir. Chaque rue devait contenir le même nombre de carbets de chaque côté; les carbets avaient la même largeur. La rue perpendiculaire au tapoui et qui figurait la flèche était plus large que les autres et s'étendait jusqu'au pied même de la montagne, partageant la ville en deux quartiers. Le capitaine Valentin fut nommé chef de la partie orientale, et mon père, homme d'un jugement solide et d'une sage fermeté, reçut le commandement de la partie occidentale. Chaque quartier fut divisé en deux sections de cinq rues chacune. Chaque rue dut avoir son surveillant particulier, auquel plus tard on donna un adjoint. Le surveillant commanda directement la droite, l'adjoint, sous ses ordres, commanda la gauche.

Le gouvernement de Couchy fut donc composé de :

Deux chefs de quartier;

Quatre chefs de section;

Vingt surveillants de rue;

Vingt surveillants adjoints.

Nous retrouverons partout cette organisation, à la fois si simple et si puissante. Je reviens à la construction même de notre capitale.

Lucien avait communiqué à tous les Indiens le feu qui l'animait, l'esprit d'ordre dont il était doué, un immense amour du progrès. On ne voyait plus de ces misérables carbets dont se contentent les Caraïbes dans la plupart des cantons de la Guyane, ouverts aux injures du temps ainsi qu'aux attaques des bêtes féroces; mais si Lucien s'éloignait de la barbarie, ce n'était pas pour inspirer aux Galibis la passion désordonnée d'un luxe inutile. Le nécessaire fut sa devise et celle qu'ils adoptèrent d'après ses conseils. Au lieu de dépenser un temps précieux à des frivolités, ils l'employèrent à se rendre formidables à leurs ennemis et à se procurer toutes les choses utiles à la santé. J'aurai l'occasion de développer les théories de Lucien et de montrer qu'en donnant à sa société naissante une direction différente de celles qu'ont imprimée tous les législateurs aux nations de l'Europe, il croyait avoir compris et les besoins et les destinées de l'humanité. Les carbets durent donc avoir un étage. Excepté les nations rocoyennes, les Caraïbes ignorent l'usage de ce genre de construction, qui exige plus de solidité et par conséquent plus de travail et d'industrie. Derrière l'habitation principale, il fit construire deux petits carbets séparés par un intervalle qui formait une cour. L'un de ces carbets fut destiné à la cuisine, l'autre à différents usages domestiques. L'intérieur du carbet habité fut disposé de la manière suivante : le rez-de-chaussée fut occupé par une seule salle destinée à y demeurer

tout le jour. Cette salle avait deux ouvertures, l'une sur la rue, l'autre sur la cour. Lucien, pour ne pas trop changer les usages des Indiens autant que pour maintenir la confiance qui règne parmi les individus d'un même village, ne voulut pas faire mettre de serrures aux portes, mais il exigea qu'on mît des demi-portes, lesquelles, en laissant apercevoir l'intérieur du dehors, ne permettaient pas un mystère impénétrable : il ne faut pas oublier que cette salle était commune à toute la famille. Un escalier donnait accès à l'étage supérieur divisé en deux chambres : l'une destinée au chef de famille et à sa femme, l'autre à leurs enfants. Deux ouvertures à chaque chambre prenaient jour sur la rue et se fermaient au moyen de feuilles de latanier qui, superposées les unes sur les autres transversalement, avaient l'aspect et la forme de persiennes. Telles sont les dispositions principales que Lucien prit tout d'abord. Je ne dois pas omettre que sa sollicitude s'étendit plus loin encore; car la Mana offrait bien de l'eau, mais non en quantité suffisante pour tous les usages d'une population aussi considérable. C'est ici qu'il eut besoin de tout son génie, parce que le terrain étant incliné vers la rivière, il n'était pas possible de faire remonter l'eau de son lit vers la montagne. Il fallut donc prendre un autre moyen. Lucien y réfléchit longtemps et conçut enfin le projet de creuser un canal qui, partant de la Mana, avant qu'elle baignât les collines, apporterait, en suivant exactement leur pied, une partie de son onde à Couchy; mais ce travail considérable ne pouvait être actuellement entrepris.

Dès que Lucien eut ainsi procédé au plan général de la

cité, il s'occupa de la distribution du travail. Or, il fallait pourvoir à trois choses également nécessaires :

Construire les carbets et par conséquent la ville ;

Planter pour récolter des vivres ;

Préparer la défense.

Lucien crut qu'à cet égard le système à suivre était indiqué par la nature de cette triple tâche et par le caractère même des Indiens, caractère opiniâtre, mais enclin à la paresse naturelle dans nos climats, et qui ne peut s'habituer à l'uniformité du travail. Pour ne point le rebuter, il faut au Caraïbe des occupations variées, car, n'étant stimulé, comme l'Européen, ni par l'intérêt, ni par le lucre et des goûts dispendieux, il abandonne aussitôt le travail, s'il est sans attraits : un peu de cassave, le gibier, le poisson qu'il trouve toujours, quand il veut, au bout de sa flèche, suffit à sa sobriété. Il n'a de passion que pour les liqueurs fortes dont il ne fait pourtant pas, comme on l'assure, un excès habituel.

Lucien était dans ces dispositions quand il vit arriver la première tribu accourue à son appel. C'était la même qui se plaignait de l'enlèvement d'Alira ; elle fut bientôt suivie de la nation entière des Rocoyens. Cette nation, ainsi que je l'ai déjà dit, est la plus industrieuse comme elle est la plus belle de toute la Guyane. Sa manière de vivre diffère totalement des autres nations, soit qu'elle ait une autre origine que les Galibis et les Palicours, soit qu'éclairée de bonne heure par son contact avec les Européens, qui dominent sur les bords du Maroni, elle ait adopté des habitudes plus raisonnables ; mais il est plus probable que les

Rocoyens sont d'une race particulière, issue peut-être des anciens habitants de ce continent, vaincus et chassés par nos ancêtres. Ils avaient sans doute un commencement de civilisation comme nos frères du Mexique, quand les Caraïbes, descendus des montagnes de l'intérieur, sont venus les troubler dans le paisible empire qu'ils exerçaient sur le rivage de la mer. Obligés de céder à la force, ils se sont retirés dans la partie centrale, vers les régions élevées, aux sources du Maroni. Ils occupent en effet un vaste territoire, et leurs carbets s'étendent du Maroni aux rives de l'Oyapock. Le malheur commun, qui fait oublier les griefs réciproques, les a rapprochés des Galibis, dont ils sont les puissants alliés; ils comprennent les Armacotons, les Arowacks, les Calcuchiens, et d'autres peuplades, toutes d'une couleur plus blanche que celle des Indiens rapprochés de la mer. En général, les hommes sont forts et de taille élevée; et les femmes, aussi blanches que les créoles, sont les plus belles de nos contrées, tant par la délicatesse des traits que par les proportions du corps, la finesse de la taille et la grâce de leur démarche. Les hommes ne portent qu'un pagne de coton et quelques plumes sur la tête, les femmes ne relèvent leur beauté, comme je l'ai déjà dit, par aucun ornement, mais quelques-unes portent un cercle léger sur la tête, et beaucoup d'entre elles, parées du seul voile de la candeur, ne se couvrent même point de la pudique toile qui, chez les autres nIdiennes, cache une partie de leur nudité. Les Rocoyens sont sérieux, les femmes douces, gaies, sages, modestes et pures. Elles ne se mêlent point au plaisir des

hommes, se plaisent entre elles, et vivent avec la plus grande décence. Les Rocoyens ont un air grave, une démarche fière, les gestes animés, la voix hautaine et respirant une mâle ardeur; leurs chefs commandent d'un ton absolu : les mœurs y sont plus façonnées que partout ailleurs au joug de la discipline.

L'ordre le plus parfait règne dans leurs bourgades; mais l'objet le plus digne de remarque se trouve dans certains usages qu'on croirait empruntés à Sparte et réglés par les lois de Lycurgue. En effet, toutes choses y sont communes. On ne sait ce que c'est que la propriété, excepté celle des armes, des oiseaux, des animaux élevés dans le carbet. Chaque jour les chefs désignent les chasseurs chargés de la provision, et c'est à tour de rôle qu'ils pourvoient à la nourriture de la communauté.

Les vivres de la journée sont apportés. Les femmes du chef s'en emparent, les accommodent; aux heures convenues, tous les membres de la commune viennent se ranger en ordre au tapoui, grand carbet qui est le lieu de réunion chez tous les Indiens; elles distribuent à chacun sa portion, et le repas se fait, comme à Sparte, publiquement, sous la surveillance des anciens.

Les vieillards, d'ailleurs vénérés dans toutes nos tribus, ont là une autorité réelle et des fonctions importantes. Ils s'occupent avec zèle de l'éducation publique, qui consiste à enseigner aux garçons l'art de fabriquer des arcs, des flèches, des boutous et divers ustensiles de ménage; à s'exercer surtout au maniement des armes; à montrer aux filles à faire de la boisson, à cuire les aliments : tous

apprennent à cultiver les champs. Ces différents enseignements sont fort bornés, car les besoins du Rocoyen ne sont pas étendus; mais c'est dans l'exercice des armes que les vieillards placent leur sollicitude. Les jeunes gens essaient deux fois par jour à lancer les flèches; le vieillard qui préside, juge des coups, reprend les malhabiles, encourage les plus adroits, et d'une main encore vigoureuse, montre à bander l'arc, à lancer la flèche avec force; aussi les Rocoyens sont-ils les meilleurs tireurs de la Guyane. On entretient leur courage par divers exercices, de longues courses et une discipline sévère. Une partie de la tribu est toujours sous les armes, et tandis que les uns se placent en sentinelles avancées, à une distance considérable de leurs villages, les autres, prêts à voler au combat, montent la garde devant le carbet du capitaine.

On ne sera point surpris que les Rocoyens fussent accueillis avec des acclamations de joie par les Couchiotes. Lucien voyait en eux les parents, les amis d'Alira. Parmi les jeunes filles qui suivaient les tribus, il y en avait qui lui rappelaient les traits de cette belle créature. Son amour parut se ranimer à l'aspect des nations qui, par des liens si sacrés, tenaient à la personne dont son cœur était souverainement épris. Il n'est point de prévenances, d'attentions, qu'il n'eût pour ces peuplades.

Irakoubo, qui connaissait ces tribus pour avoir longtemps séjourné au milieu d'elles, avertit Lucien que les Rocoyens étaient, de tous les Caraïbes, ceux dont on pouvait espérer de tirer le plus grand parti. Lucien ne tarda pas, en effet, à s'apercevoir de leur intelligence; mais, comme

les Indiens aiment à garder leur indépendance, et qu'on devait craindre qu'ils ne voulussent se diriger d'après leurs habitudes, sans vouloir se soumettre à l'autorité nécessaire du chef de Couchy, Lucien chargea Irakoubo de les sonder à cet égard. Celui-ci n'attendit pas que toutes les tribus fussent réunies : il assembla sur-le-champ celles qui étaient arrivées déjà, et, dans un discours à la fois simple et éloquent, leur fit comprendre que, pour vaincre Digo, il fallait employer des moyens plus puissants que ceux dont on avait fait usage jusqu'alors ; qu'il fallait commencer à emprunter aux blancs quelques-uns de leurs procédés, et que, sans changer essentiellement la manière de vivre des Galibis, on devrait sentir la nécessité de modifier un peu leur existence ; que ceux de Couchy avaient de bonne heure éprouvé ce besoin, et qu'ils avaient décerné à cet effet le commandement suprême à un jeune Européen, digne par son génie et son ardeur de donner une direction avantageuse aux efforts des nations de la rive gauche. Il fit valoir l'amour de Lucien pour Alira, l'indignation dont le cœur de Lucien était rempli depuis qu'il connaissait l'enlèvement criminel dont cette jeune fille avait été victime. Il parla avec tant de force et de sagesse que tous les Rocoyens consentirent à se ranger sous les lois de Lucien. Ils se rendirent à son carbet. Lucien conférait avec Kaïka des intérêts de la chose publique ; ils lui déclarèrent qu'ils lui obéiraient désormais comme à leur chef ; que cette obéissance leur coûtait d'autant moins que chez eux un grand nombre de bourgades élisent un chef unique pour toute la confédération, et qu'ils sentaient bien que, dans

les circonstances actuelles, le salut commun exigeait que les destinées de l'État fussent confiées aux mains d'un seul. Irakoubo, en leur nom, pria Lucien de prendre un titre plus imposant et qui répondît à l'autorité dont il se trouvait investi. On lui donna provisoirement celui de capitaine général.

Lucien les accueillit avec grâce, assura qu'il ne respirait que pour tirer une vengeance éclatante de Digo, délivrer Alira et rendre toutes les nations confédérées puissantes et redoutables; qu'il acceptait le gouvernement de la république; mais qu'il sentait combien son âge le mettait au-dessous d'une tâche si importante et qu'il voulait, en conséquence, s'éclairer des lumières d'un conseil suprême. Il décida que toutes les nations confédérées établies à Couchy auraient, selon leur importance, un ou deux représentants dans le conseil, et choisit à l'instant même les deux hommes qui, parmi les nombreuses tribus rocoyennes, passaient pour être les plus sages. Cette décision et ce choix firent un effet merveilleux : chacun admira la prudence et le tact de Lucien ; tous firent à l'envi son éloge.

Lucien ne s'arrêta pas là : politique profond, il voulut donner à la fois un gage de plus de confiance, et se créer une force sur laquelle il pût au besoin appuyer son autorité. Par son ordre, Kouraskar, qui grandissait avec les événements, fit choix de quelques Rocoyens des plus habiles à manier les armes, et en fit le noyau d'une garde particulière qui s'attacha tellement au capitaine général, qu'elle périt tout entière pour le défendre à la dernière bataille qui décida du sort des Guyanes. Ces jeunes gens paraissaient flat-

tés du choix dont ils se trouvaient l'objet. Ce fut donc une cause d'émulation, une récompense ambitionnée. On peut toujours compter sur le dévouement des hommes quand on sait intéresser leur orgueil.

La garde de Lucien fut appelée le bataillon sacré. La présence des Rocoyens servait très-heureusement les desseins du capitaine général, et par leur nombre et par leur mérite. Ces tribus arrivèrent successivement à Couchy.

Immédiatement on commença la construction des carbets, le défrichement des terres et l'organisation de la colonie.

La connaissance des mœurs rocoyennes modifia les idées de Lucien. Celle des repas publics sous la surveillance des hommes les plus expérimentés lui sourit beaucoup. C'était un puissant moyen de régler le travail, les jeux, les exercices divers, de surveiller la conduite des nombreux Indiens et de faire régner la sobriété la plus sévère. Il y trouvait aussi une grande économie de temps et l'avantage d'adopter les mesures hygiéniques dictées par la prudence. Il voulut donc essayer de ce système auquel les Rocoyens étaient d'ailleurs attachés et qu'une telle condescendance à leurs coutumes devait flatter. Au lieu de construire une cuisine par carbet, il conçut le projet de n'en construire que deux pour chaque côté de rue, l'une à chaque extrémité. Chaque cuisine fut unie à une vaste salle où l'on dressa plusieurs tables. Une autre salle non moins vaste était adjacente à celle-ci. La première devint la salle des repas, la seconde la salle des jeux, une troisième non moins grande s'appela la salle des armes, une quatrième,

celle de l'enfance. La suppression des cuisines particulières permit de donner un peu plus d'étendue aux cours intérieures des carbets, afin d'y placer quelques animaux domestiques.

Une fois le plan de la cité bien arrêté, les jalons indiquant l'emplacement des carbets et des établissements publics, Lucien procéda à l'organisation du travail, la plus importante mesure qu'il dût adopter.

Tous les hommes valides furent employés d'abord à l'abattis des arbres destinés aux constructions. Quelques femmes se chargèrent de surveiller les petits enfants et de leur administrer les soins que réclame leur âge; mais pour varier autant que possible les occupations, on commença par construire à mesure que les bois tombaient sous la hache du travailleur. Tandis qu'une division d'Indiens dispersée sur les collines abattait les arbres sous ses coups, une autre division se chargeait de les apporter sur le lieu des constructions; une troisième coupait les branches, taillait la dure enveloppe du latanier en grosses tranches dont on faisait les poutres de l'habitation, disposait la moelle épaisse et solide de cet arbre en petites planches assez minces pour en fabriquer des meubles, chaque partie de ce palmiste bienfaisant devant être utilisée. Une autre division, s'emparant de ces matériaux ainsi préparés, construisait les carbets. C'est ainsi que les groupes de travailleurs s'échelonnent du haut des collines au bord même de la Mana et forment une chaîne continue. Dès que les premiers rayons du soleil éclairent l'horizon, on sonne le cor et la bourgade entière est sur pied; chacun

sort de son carbet et se place sur le seuil de sa maison. Les chefs de section passent l'inspection ; les chefs du quartier, les ministres de Lucien, Lucien lui-même, pour donner une haute idée de l'importance qu'il y met, parcourent tantôt un quartier, tantôt l'autre. Chaque chef de famille, ainsi entouré des siens, est sur le seuil de sa demeure. L'inspection une fois passée, les groupes de travail se forment avec calme, et, sous la direction des chefs de groupe, se rendent sur le lieu qui leur est assigné. Les femmes suivent le même ordre sous la direction des matrones, et tandis que les unes préparent les aliments de la journée quelques-unes veillent sur les enfants, d'autres s'occupent à fabriquer des ustensiles de ménage, les poteries, les pagaras, les hamacs, etc. Chacun de ces objets est l'occupation d'un groupe particulier. Enfin les enfants, divisés en trois sections, sont partagés entre les femmes et les vieillards. Les garçons jusqu'à l'âge de six ans, les filles jusqu'à ce qu'elles soient en état d'être classées pour le travail parmi les femmes, sont placés sous la direction exclusive des matrones. Dès l'âge de six ans, les garçons passent aux vieillards qui les emploient à la fabrication des armes.

A certaines heures le cor retentit, et l'écho en répète le son ; des exclamations y répondent : c'est le signal du changement d'occupation. Le groupe des constructions prend la place du groupe des préparations de matériaux ; celui-ci lui succède dans la construction des carbets. Il en est de même de tous les groupes de travail qui alternent ainsi dans les occupations essentielles, de sorte que chaque

groupe parcourt journellement toute la série des travanx depuis la plaine jusqu'à la colline, et en descendant celle-ci jusqu'à la plaine. Chaque travailleur voit successivement deux heures environ s'écouler dans chaque occupation. Lorsque les abatis furent achevés, on brûla les souches d'arbre et l'on procéda à la culture des terres.

L'ardeur et le bon ordre du travail offraient un spectacle merveilleux. Les confédérés voyaient s'élever comme par enchantement une ville immense dont ils n'avaient point eu l'idée, de sorte que chacun se prêtait avec zèle aux divers services qu'on lui demandait. Bientôt la cité fut assez vaste pour recevoir la moitié de la population qu'on espérait réunir ; mais Lucien n'avait négligé aucun moyen de hâter l'achèvement des travaux les plus indispensables. Tour à tour ingénieur, architecte, législateur, il pourvoyait à tout avec un esprit et une activité que rien ne pouvait égaler. Par ses soins, des troncs d'arbre à l'écorce lisse et dure, furent disposés horizontalement sur deux lignes parallèles ; les arbres, à mesure qu'ils étaient abattus, furent placés sur ces espèces de rails, fortement fixés au sol, et purent ainsi glisser avec plus de facilité jusqu'au lieu où ils subissaient l'opération nécessaire à la construction des carbets. En attendant qu'il pût arroser Couchy au moyen du canal projeté, il fit construire au bord de la Mana et dans la rivière même une pompe qui, mise en action par ceux des Indiens qui méritaient un châtiment, versait de l'eau en abondance dans un conduit formé d'arbres creux placés l'un au bout de l'autre, et la portait dans les deux quartiers de la ville. Un de ses premiers

soins eut pour objet de fermer la cité du côté de la plaine par une longue palissade composée des arbres les plus durs et les plus élevés. On en retrancha les branches, de sorte qu'ils se terminaient en pointe. Les troncs de ces arbres se touchaient. Plus tard Lucien acheva cet ouvrage ; mais en ce moment cette palissade dut suffire pour arrêter les incursions des Palicours.

Lucien voyait chaque jour accourir de nouvelles tribus, qui toutes apportaient leur adhésion à l'entreprise commencée. Toutes reconnaissaient Lucien pour leur chef, et bientôt s'éleva une cité populeuse sur les bords de la Mana. A mesure que les nouveaux venus s'y installaient, ils s'enrôlaient dans les sections où ils prenaient leur demeure, et pour éviter l'esprit de corps, Lucien dispersa les membres des mêmes tribus dans toute la ville. Les cadres étaient faits ; tout étant ainsi préparé, cette organisation puissante s'opérait sans efforts et comme de soi-même. Personne n'ayant à pourvoir à ses besoins, cette vie qui répondait à l'insouciance si naturelle à la race caraïbe, plaisait au plus grand nombre.

Cependant Lucien n'oubliait rien pour la délivrance d'Alira. Tout en s'efforçant de faire naître un commencement de civilisation parmi les tribus confédérées, il ne négligeait pas d'entretenir l'ardeur militaire dans leur esprit. Si Kaïka, premier ministre, veillait à tous les détails, s'il s'occupait avec la plus louable sollicitude de maintenir l'organisation commune et d'entretenir la police et le bon ordre, Irakoubo ne s'occupait pas avec moins de zèle des défrichements, des plantations et de la construc-

tion de la cité. Kouraskar dirigeait la chasse et la pêche, car chaque jour un certain nombre d'individus, pour qui c'était un exercice agréable, parcouraient les forêts des deux rives, remontaient ou descendaient la Mana, et pourvoyaient ainsi aux besoins de la ville qui, dans les premiers temps surtout, ne pouvait subsister que du produit de la chasse et de la pêche. Le tour de chacun venait tous les dix jours, de sorte qu'il n'était pas un homme en état de porter les armes qui ne trouvât par ce moyen une occasion utile d'entretenir son agilité. La chasse est une image de la guerre ; elle contribue à produire les qualités nécessaires en campagne. Lucien, qui le savait, voulut que tous ceux que la guerre devait enrôler, fussent obligés de s'exercer à la chasse ainsi qu'à la pêche, si utile pour former les Indiens à la navigation ; le jour de chasse fut considéré comme le jour du repos.

Vers le milieu de la journée, tous les travailleurs qui n'étaient pas trop éloignés de leur section se rendaient à la salle du repas, prenaient leur nourriture dans l'ordre que nous indiquerons plus tard, puis retournaient à leurs carbets où ils se reposaient pendant une heure ; ils reprenaient ensuite leurs travaux.

Ceux qui se trouvaient trop éloignés restaient sur le lieu de leurs occupations. Des femmes leur portaient le repas. Ils se reposaient une heure également. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, tout le monde rentrait, chacun dans sa section respective. Le repas était préparé ; on soupait et l'on se rendait immédiatement dans la salle d'armes, où les chefs militaires prési-

daient aux exercices. Il y avait au bout de chaque rue une place où l'on tirait de l'arc et faisait diverses évolutions sous le commandement des chefs. Kouraskar, le génie de la guerre, était partout. Rien n'échappait à sa sagacité, à sa direction ; il se faisait craindre par ses emportements en même temps qu'il se faisait admirer par son activité, son ardeur et ses conseils. Deux fois par semaine on suspendait les travaux de meilleure heure ; les sections se réunissaient sur la grande place où s'élevait le tapoui ou palais de Lucien, et là ce chef suprême passait les troupes en revue, les faisait exercer sous ses yeux et leur enseignait l'art de la guerre en l'apprenant lui-même.

Avant de terminer ce chapitre où je donne un rapide aperçu de l'organisation de cette société naissante, je dois dire que l'ordre était si parfait, que tous les mouvements se faisaient avec la plus grande régularité et sans la moindre confusion. Le son du cor les réglait tous. Il donnait le signal du travail, des repas; des récréations, des exercices militaires. La section était le fondement de la société, le pivot sur lequel roulait la machine entière ; mais dans quelques situations que les Indiens fussent placés, ils avaient des chefs spéciaux. Ainsi l'heure du travail sonnait-elle, par exemple, la première section sortait de ses carbets et se groupait selon les occupations diverses de ses membres ; les vieillards, qui marchaient les premiers, se distribuaient dans les lieux où chacun d'eux avait un emploi. Les enfants venaient ensuite et se rendaient au grand carbet de la section, lequel comme on sait en était tout voisin ; les femmes s'avançaient à leur tour et se

rendaient les unes aux cuisines, les autres dans les ateliers où elles étaient employées. Enfin, les travailleurs se rendaient à leurs groupes respectifs où ils trouvaient un chef dont ils exécutaient les ordres.

Le signal des exercices militaires se faisait-il entendre, tous les travailleurs, groupés selon les travaux en exécution, les quittaient aussitôt et accouraient se ranger sous la bannière de leur compagnie. Ils trouvaient ici un autre chef, car le chef militaire n'était ni le chef industriel, ni celui de la section. Chaque opération était donc commandée par un chef spécial. Il en résultait que le chef d'un tel service se trouvait, dans un service différent, le subordonné d'un autre chef; Organo, chef de sa section dans le premier quartier, groupé parmi les cultivateurs, était durant son travail, soumis à Campiska, chef d'un groupe de culture. Tous les deux recevaient sous les armes les ordres du vaillant Torkos, lequel, soit dans sa section, soit au travail, était placé sous la surveillance des deux autres chefs expérimentés chacun dans sa spécialité.

Sous les armes, la population valide était partagée en autant de légions qu'il y avait de mille combattants; chaque légion se divisait en dix compagnies ou centuries, commandées par autant de centurions; les centuries, divisées en dix décuries, étaient commandées chacune par un décurion. Les habitudes de quelques peuplades indiennes, qui combattent par compagnie de huit à dix individus, indiquaient d'ailleurs cette organisation. Un capitaine commandait chaque légion; mais Kouraskar avait le commandement général de l'armée sous le titre de chef des

guerriers, et Lucien, autant par modestie que pour donner un exemple salutaire, prit place dans le principe parmi les simples soldats, ne voulant parvenir aux divers grades qu'avec le temps et par le suffrage unanime de l'armée, prenant en cela pour modèle le civilisateur immortel de la Russie. Quand les tribus confédérées furent toutes réunies, on fit un corps particulier des jeunes gens les plus exercés : ils étaient destinés à marcher en éclaireurs. Tant que Lucien ne fut pas parvenu au grade de chef suprême de l'armée, il persista à se présenter aux revues générales dans la centurie dont il faisait partie, et n'en sortait qu'après avoir manœuvré à son poste. Kouraskar l'appelait ensuite à haute voix ; il quittait son rang ; le chef des guerriers lui remettait le bâton du commandement, et Lucien ordonnait les manœuvres qu'il avait conçues, les faisait exécuter sous ses yeux à la satisfaction générale, et remettait ensuite à Kouraskar les insignes du commandement. Kouraskar, avec qui il en avait préalablement conféré, et dont l'admirable intelligence pour toutes les choses de la guerre saisissait rapidement les idées du capitaine général, répétait les évolutions. C'est ainsi que tous apprenaient l'art si difficile de faire face à l'ennemi, et d'assurer la liberté, l'indépendance, la grandeur de la patrie, par une tactique savante, une valeur sûre, une discipline forte et sévère.

Les travaux avancèrent avec d'autant plus de rapidité que Lucien ne tarda pas à recevoir de l'abbé Blanchard différents instruments et des outils. Il y avait des haches, des marteaux, des clous, des scies, des rabots, une forge même,

et tout ce qui sert aux ouvriers pour travailler le fer et le bois.

L'abbé Blanchard encourageait beaucoup Lucien dans son entreprise, il l'exhortait à ne rien négliger pour amener ces peuples sauvages à la civilisation ; il se faisait fort d'obtenir du baron Milius, gouverneur de la colonie, tous les secours nécessaires à une si vaste entreprise. Il écrivait en outre que les Indiens, ne sachant point tirer parti de tous ces instruments de travail, il était autorisé à lui offrir des ouvriers libres, de couleur blanche, ou même des nègres esclaves, pour instruire les Galibis ; il terminait en annonçant à Lucien sa visite prochaine, et lui recommandait enfin les intérêts sacrés de la religion. Il finissait en écrivant : « Travaillez, mon cher Lucien, à faire des hommes » éclairés de ces pauvres sauvages ; mais ne négligez pas, » au nom du ciel, le salut de leurs âmes. »

Avant d'accepter des ouvriers experts, Lucien voulut voir la tournure qu'allaient prendre les affaires si bien commencées de Couchy. Il remercia l'abbé Blanchard en termes chaleureux, mais il le supplia de suspendre le départ des ouvriers dont il n'avait pas besoin en ce moment. Quant à la religion, il n'était pas encore frappé de la nécessité de s'en servir, et craignait même qu'en essayant de donner à ces Indiens une foi si opposée à l'indifférence qu'ils professent sur tout ce qui touche à une autre vie, il les décourageât et les éloignât tout d'abord de la voie dans laquelle ils étaient si heureusement entrés ; mais il manifesta à l'abbé Blanchard tout le plaisir qu'il aurait de le voir, et surtout de s'éclairer des conseils d'un prêtre aussi zélé que distingué par ses profondes connaissances.

Tant de soins, tant d'entreprises n'empêchaient pas Lucien de penser à Alira. S'il n'avait écouté que son amour, il ne se fût pas arrêté un seul instant à tous ces détails; il en aurait remis le sort au hasard journalier des armes; mais en même temps qu'une forte passion faisait battre son cœur, le désir de civiliser des peuplades sauvages et d'offrir à sa chère Alira un empire digne d'elle, lui conseillait de ne rien précipiter. D'ailleurs il avait fort bien jugé les forces de Digo, l'habileté de ce chef valeureux, et, ce qui fait surtout honneur à la sûreté de son coup d'œil, il avait compris de suite que pour triompher du courage féroce des Palicours, si puissamment confédérés, il fallait fortifier la valeur des Galibis de tous les avantages d'une organisation puissante, et que, pour ne pas se priver d'une seule chance de succès, il ne fallait rien abandonner à la précipitation. La prudence est le secret de réussir, et si la témérité est quelquefois heureuse, elle est toujours trop aveugle pour qu'on lui livre sa fortune.

Mais Lucien était dévoré d'un sombre chagrin. Entre l'amour et le devoir, son cœur ne pouvait hésiter; il sacrifiait au dernier ses plus profondes affections. Il désirait savoir quel était le sort d'Alira; il eût été si heureux d'apprendre qu'il en était toujours aimé! Pourtant, il ne recevait point de nouvelles de ses émissaires, déjà partis depuis très-longtemps, et il craignait qu'ils n'eussent été découverts par Digo. Il passait ainsi les nuits et les jours dans des tourments affreux. Le travail seul faisait diversion à sa douleur, car en organisant Couchy c'était pour Alira qu'il employait ses instants.

Il reçut enfin quelques nouvelles d'Organabo.

On se rappelle qu'Alira avait obtenu la délivrance d'un grand nombre de Maronites, entre autres d'un jeune homme de son âge, appelé Loïdo. Celui-ci s'était hâté de rejoindre son carbet; mais à son arrivée quelle ne fut point sa surprise à l'aspect de son village désert! Sa première pensée fut que toute sa tribu avait péri. Désespéré, ne sachant quel parti prendre, il erra quelque temps dans les bois, puis remontant toujours le cours du Maroni, sur les bords duquel il ne vit que des habitations abandonnées, il arriva enfin vers une tribu qui, descendue des sources de l'Oyapock, se dirigeait vers Couchy. Il apprit de la bouche de ces émigrants qu'il se formait une confédération sur ce point; qu'un blanc, suscité par Tamourzy lui-même, avait pris en mains la direction de cette entreprise, et que tous les alliés de la rive gauche s'y donnaient rendez-vous. Loïdo, pensant avec raison qu'il trouverait ses compatriotes à Couchy, suivit cette tribu, et après une assez longue marche vint s'établir avec elle dans notre cité. Bientôt le bruit se répandit qu'un Rocoyen, échappé au massacre, venait d'arriver et donnait des nouvelles d'Alira. Lucien le fit venir sur-le-champ, se fit raconter en détail tous les faits que nous avons rapportés, et questionna longuement Loïdo sur Alira. Celui-ci ne pouvait pas en donner des renseignements bien précis, mais il dit qu'Alira, baignée de larmes, lui avait paru malheureuse et qu'elle regrettait certainement sa patrie. Il fit un effrayant tableau des Palicours, et peignit en traits animés les malheurs de ses compagnons et les siens, l'attitude déchirante d'Alira, l'aspect

des monstrueuses horreurs au spectacle desquelles on la contraignait d'assister.

Je laisse à penser l'impression que ce récit produisit sur Lucien et sur tous ceux qui l'entendirent. On ne respira que vengeance : l'image d'Alira malheureuse enflammait le cœur de Lucien d'une colère terrible. Que n'aurait-il pas fait pour la délivrer !

CHAPITRE IX.

Digo ne se reposait point. Les séductions et les artifices ne coûtaient pas à ce rusé Palicour. Dévoré d'ambition et de haine, la vieille animosité de sa nation contre les Galibis remplissait son âme de courroux. Despote dans son carbet, cruel envers ses ennemis, mais prudent dans l'exécution de ses desseins, il avait l'art de flatter, de se concilier, par une douceur apparente, tous ceux qui paraissaient lui être opposés. Depuis qu'Alira s'était montrée si sensible aux revers des Rocoyens, il cessa non-seulement de l'aimer, mais d'avoir pour elle les égards les plus vulgaires. Selon la coutume des chefs indiens, il prit successivement plusieurs femmes, et comme son choix n'était dicté que par le calcul d'une profonde politique, il s'allia aux tribus puissantes des Acognacs, des Amicouanes, dont les villages sont baignés par les eaux de l'Oyapock, ainsi qu'aux na-

tions féroces qui s'étendent sur les bords de l'Amazone, ou qui vivent entre ces fleuves et la grande chaîne granitique du centre de la Guyane française, tels que les Conduruses et les Arouaquis. Plus tard, il se lia d'amitié avec des nations encore plus reculées ; nous trouvâmes parmi nos ennemis les Manaos avoisinant le Rio-Negro et l'Amazone, les Topinamboranas, les Topogosos, et beaucoup d'autres également farouches. La plupart de ces nations, désignées sous le nom générique de longues oreilles, croient embellir la nature en les allongeant d'une manière démesurée ; ce sont les plus horribles de la Guyane. Leur aspect est hideux, leur courage indomptable, leur barbarie inouïe. Digo, qui voulait à tout prix faire prévaloir sa domination, prit au nombre de ses épouses deux femmes de cette race, dont la laideur et la saleté repoussante faisaient contraste avec Alira ; et pour marquer sa haine contre les Galibis autant que pour abaisser celle-ci, il la contraignit de servir ses rivales ; elle cessa d'être son épouse pour être sa servante. Il ne lui parlait qu'avec brutalité, la frappait sans pitié. Son amour s'était changé en une aversion sauvage, en une tyrannie farouche dont il aggravait journellement le poids. Avec une douceur, une résignation angélique, Alira supportait son malheur sans murmurer. Elle n'avait que ses pleurs pour se défendre ; hélas ! ces larmes lui étaient inutiles ; Digo ne pouvait être vaincu par de si faibles armes.

Alira était devenue mère ; l'affection que Digo conçut pour son fils, car les Caraïbes ont pour leurs enfants une tendresse profonde, ne put étouffer la haine qu'il portait

à la mère. Celle-ci trouvait une consolation bien douce dans les soins qu'elle prodiguait à cet être chéri : ses caresses enfantines répandaient autour d'elles de douces illusions de bonheur.

Souvent elle considérait son enfant, sur le visage duquel le sommeil répandait le calme des anges, et croyait y voir se refléter l'image de Lucien. Elle allait se cacher dans la forêt, et se plaisait à donner le nom de Lucien à Kolaïska, qu'elle pressait avec tendresse et couvrait de ses baisers maternels. Lucien ! disait-elle, mon cher Lucien ! comme tes yeux sont beaux, comme ton visage est gracieux. Puisses-tu ressembler à Lucien ! puisses-tu n'avoir jamais les traits d'un Palicour ! Ah ! que mon cœur à son aspect était profondément ému ! Suis-je malheureuse, hélas ! d'avoir perdu Lucien ! Je l'aurais toujours aimé; près de lui l'esclavage m'eût été plus cher que la liberté. Mais je dois souffrir éternellement... Je ne reverrai jamais Lucien, qui peut-être... Lui ! m'oublier ! un si tendre cœur être si profondément ingrat ! Non !... Il serait plus facile à un cerf timide de dévorer un tigre qu'à Lucien de cesser de m'aimer. Oui ! je le sens, Lucien doit m'aimer toujours; mais que doit-il penser de ma disparition ?... Je l'ai quitté sans le revoir, sans lui tendre une dernière fois la main, sans le contempler d'un dernier regard. On m'a contrainte de m'éloigner du rivage qu'il habitait, mais il l'ignore ; il croit sans doute que je me suis librement séparée de lui... Oh non ! je m'abuse en croyant qu'il m'aime ; mon ingratitude supposée doit avoir excité sa haine...

A ces mots Alira se penchait sur son fils et le baignait de ses larmes... Pauvre femme! le doute irritait ses tourments. Quel bonheur n'eût-elle point éprouvé si l'amour et les projets de Lucien s'étaient tout à coup révélés à son âme; mais elle ne devait point encore se consoler dans la certitude d'être toujours aimée. Elle n'en recevra l'assurance qu'au prix des plus vives douleurs. Le salut de Lucien, contre qui elle verra s'ameuter des tribus formidables, sera le sujet de ses alarmes. Faudra-t-il qu'elle étouffe à la fois ses vœux et ses sanglots?

Il y eut quelque répit dans sa situation, car Digo, occupé aux affaires publiques, finit presque par l'oublier un moment au milieu des femmes qu'il admettait à l'honneur de sa couche. Ce chef prenait toutes ses dispositions pour attaquer les Galibis. Il ignorait encore celles que l'on faisait à Couchy; il ne s'occupait que du soin d'attirer dans sa ligue les tribus les plus éloignées et les tribus les plus guerrières; il ne se dissimulait pas qu'il avait à combattre des peuples pour le moins aussi valeureux que les Palicours, et sa témérité n'allait pas jusqu'à compromettre son entreprise au point de braver ses ennemis dans leurs propres foyers, sans être accompagné de forces imposantes. Il ne négligeait donc absolument rien pour assurer le succès de la guerre qu'il avait si heureusement commencée.

Je suis obligé d'entrer dans quelques détails sur la vie, les coutumes et les usages de la plupart des peuples caraïbes. On sait que sous ce nom je comprends la race entière des Indiens de la Guyane, qui se divisent en deux grandes familles : les Galibis, la plus vaillante et la moins féroce;

les Palicours, nombreux et braves, mais cruels, farouches et perfides.

Bien que ces deux familles soient opposées de caractère et qu'elles diffèrent d'habitudes en beaucoup de points, cependant elles ont un grand nombre de pratiques communes; de sorte qu'en donnant des détails succincts sur les Palicours, j'en fournis en réalité sur les Indiens en général. Je dirai le bien et le mal avec impartialité, et quoique Galibi de cœur et de naissance, je ne dirai rien sur nos ennemis qui ne soit de la plus stricte vérité. Mes sentiments religieux, l'éducation que j'ai reçue et qui m'a fait sortir des ténèbres où mes compatriotes sont encore plongés, les principes que j'ai puisés, enfin, sur le sol de la France que j'habite depuis plusieurs années, sont autant de garants de la sincérité de mes écrits.

Toute la Guyane était en mouvement. Des bords de l'Organabo, où régnait Digo, aux sources reculées du Cassiquiare, les forêts étaient parcourues par les agents des chefs des Palicours, et les tribus nombreuses qui accouraient à sa voix. Jamais on n'avait vu pareil concours de peuples divers; jamais les déserts n'avaient ainsi été troublés par le bruit des armes et les cris de la guerre, si ce n'est à l'époque probable où s'avancèrent des hautes montagnes de l'intérieur, nos valeureux ancêtres pour s'établir sur les rivages de la mer.

Il se fait souvent des convocations parmi les tribus alliées pour délibérer en commun sur les affaires publiques. Plus souvent encore une tribu en invite une autre à venir passer quelques jours de fête chez elle, soit à l'occasion d'un mariage important ou pour quelque autre réjouissance.

Dans ce cas, le chef qui invite fait courir les nœuds parmi les tribus invitées. Ces nœuds indiquent l'époque de la réunion ; ce sont de petites cordes auxquelles on pratique autant de nœuds qu'il s'écoulera de lunes entre le jour de la convocation et celui de la réunion. Aussitôt les femmes se mettent à l'œuvre et fabriquent des quantités considérables de boissons fermentées qu'on renferme dans des cases. L'abondance de la boisson marque à la fois la générosité des amphitryons et le degré d'honneur qu'ils entendent faire à leurs hôtes.

Pendant ce temps, les hommes ne restent pas oisifs ; tandis que les uns vont à la pêche et à la chasse, qu'ils font même dans ce but des excursions lointaines, les autres dressent des carbets dont la construction n'exige que quelques troncs d'arbre fichés en terre et surmontés d'une toiture faite de feuilles de latanier. A mesure que les produits de la pêche et de la chasse sont apportés, on les boucane s'ils ne le sont déjà. En un mot, on s'occupe avec une activité prodigieuse de tous les préparatifs, afin de faire une bonne réception aux amis qu'on va recevoir. Ces fêtes s'appellent des *boissons*, et l'on dit que telle tribu se rend en *boisson* comme on dirait en France que telle famille va prendre part à une réjouissance publique.

Digo n'épargna aucun soin pour satisfaire les nombreux hôtes qu'il avait convoqués. Jamais le cachiry, le vicou, le vin de palmier ne fermentèrent en plus grande abondance dans les *canaris*, vases immenses qu'il fit fabriquer en grand nombre. On ne s'arrêta point à de vains ornements, on ne s'occupa que de la quantité et de la solidité ; car

pour le nombre de guerriers que Digo comptait réunir, il fallait des provisions considérables. Il fit dresser des carbets fermés, les uns pour y déposer les vivres, les autres pour y mettre les armes, et enfin on creusa des souterrains pour y placer la boisson. On utilisa à cet effet une assez vaste cavité formée par la nature dans le sein d'un rocher. Il étendit ses prévisions plus loin, et pour surprendre agréablement les conviés, il ordonna à tous les confédérés déjà placés sous ses ordres, de se défaire des objets inutiles dont ils pouvaient rigoureusement se passer, afin de les transporter à Cayenne et de les y troquer contre du tafia, du rhum, liqueurs si agréables aux Indiens, des couteaux, des fusils, des sabres, de la poudre, des balles ; car il connaissait la supériorité des armes européennes sur les nôtres, et enfin contre de la verroterie et divers ornements qui plaisent aux femmes. Il voulait intéresser ces dernières à sa cause, et savait que le meilleur moyen de se les rendre favorables est de satisfaire leur coquetterie.

On vit donc partir d'Organabo une expédition navale chargée de hamacs, de pagaras, de poteries curieuses, de perroquets, de singes et de divers produits de l'industrie bornée, mais originale, de ces Caraïbes. L'expédition, dirigée par un des amis de Digo, longea les côtes et arriva à Cayenne, dont les habitants furent surpris de voir affluer un si grand nombre d'Indiens accompagnés d'une quantité considérable d'objets dont ils se rendent volontiers acquéreurs, ainsi que les navires en partance pour retourner en Europe. Le gouverneur, ignorant la cause de cette soudaine irruption et ne sachant pas que la guerre, une

guerre aussi terrible devait s'allumer bientôt, fit accueillir ces Indiens avec distinction. On leur permit de s'établir partout où ils voulurent. Il leur fit des présents, et, apprenant de leur bouche que leur tribu était commandée par un chef intelligent, il leur remit pour lui les insignes du capitanat, une canne à pomme d'argent et un habit militaire tout galonné avec un chapeau surmonté de plumes blanches.

Ils se défirent rapidement de tous leurs objets et emportèrent des quantités considérables de liqueurs, vingt fusils, des pistolets, des sabres, des couteaux pour armer plus de cent hommes, un peu de poudre et du plomb, des étoffes, des ornements pour les femmes.

Les habitants de Cayenne sont généreux, hospitaliers et les meilleurs créoles du monde. Ils n'ont pas les préjugés qui caractérisent malheureusement les habitants des colonies à esclaves. De tout temps leurs nègres furent bien traités par eux, aussi n'y a-t-il eu qu'une ou deux révoltes depuis l'existence de la colonie. On ne sera donc pas surpris de voir les excellents Cayennais accueillir avec tant de bonté les sauvages accourus de l'intérieur pour trafiquer avec eux. Ils ne marchandaient pas avec ces hommes simples et ignorants, ils leur donnaient souvent plus que ceux-ci ne demandaient, et les transactions se faisaient avec la bonne foi et la loyauté qui caractérisent les habitants de cette île. Je le dis avec conviction et à la louange des créoles de la Guyane, les Caraïbes se méfieraient moins des blancs s'ils n'étaient en rapport qu'avec les natifs ; mais il accourt souvent à la Guyane des hommes qui sont, en Europe, le

rebut de la société. En quittant la ville de Cayenne, les Palicours se félicitèrent donc mille fois d'y être venus, et retournèrent vers Digo, en chantant l'éloge de ceux dont ils emportaient un si bon souvenir.

En revenant à Organabo, ils trouvèrent déjà beaucoup de tribus qui, arrivées depuis peu, s'étaient installées dans les environs de ce village et formaient une réunion considérable.

Digo, voulant leur imposer par une cérémonie solennelle, résolut de se vêtir de l'habit et des insignes de capitaine général en présence des tribus assemblées. Il la fixa à six mois de là et fit courir des nœuds indiquant cette réunion. En attendant, il pourvut à tout avec une prudence vraiment remarquable, faisant marcher de front le plaisir et les affaires. Qu'on ne soit pas surpris du terme éloigné qu'il prenait ; car les communications sont très-difficiles entre les Indiens épars sur un si vaste territoire ; il y avait des alliés à une distance de plus de deux cents lieues d'Organabo, et six mois n'étaient pas trop pour leur donner le temps d'arriver. On sait que les Caraïbes et tous les indigènes de la Guyane ne marchent jamais qu'avec leurs familles qui les suivent même à la guerre. Ils portent avec eux tout leur ménage qui, j'en conviens, n'est pas fort lourd : des hamacs et quelques vases, tel est le bagage de ces hommes aux goûts simples et modestes. Leurs armes ne sont pas pesantes ; ils savent d'ailleurs les renouveler quand il leur plaît. Ils traînent quelquefois après eux de légères barques qui leur servent à descendre ou à remonter les fleuves. Les bois leur fournissent ensuite tout

ce dont ils ont besoin, et leur sobriété proverbiale leur permet encore d'alléger le poids de leur équipage; car l'Indien, qui aime les liqueurs et la bonne chère, quand il peut s'en procurer à son aise, est capable de vivre des mois entiers avec de l'eau, quelques fruits, un peu de poisson ou de gibier ; il a l'intempérance des Perses et la sobriété des Spartiates, a dit un auteur, et ce trait peint le caractère du Caraïbe.

Lorsque les Indiens se préparent à faire un long voyage, ils ont soin de se munir des armes nécessaires ; ils fabriquent un grand nombre de flèches, les unes destinées aux usages de la guerre, les autres à la chasse. Les premières sont plus mortelles et la plupart empoisonnées. Ces flèches, faites de roseaux, sont armées d'un os de raie semblable à une petite scie dentelée des deux côtés. Ce sont les plus dangereuses. Il les trempent dans un poison subtil. Décochées d'une main sûre et vigoureuse, leurs pointes pénètrent dans la chair et ne peuvent en être arrachées. Le venin circule aussitôt dans les veines ; la mort est instantanée. Ces flèches sont ordinairement courtes et portent à l'extrémité opposée à la pointe deux petites ailes qui aident à les soutenir dans l'air, et, je crois, à leur communiquer cette force et cette raideur qui rendent leurs coups si terribles. Ils en ont de plusieurs autres espèces encore pour la guerre, mais ils varient davantage celles qui leur servent à la chasse.

Ils n'oublient pas non plus de radouber leurs canots ou d'en faire de neufs ; mais rien n'égale l'activité des femmes qui travaillent jour et nuit pour préparer des vivres. Elles

sont là, comme partout, bonnes et prévoyantes; elles ne laissent jamais partir leurs maris sans les fournir de cassave qu'elles mettent dans une espèce de hotte qu'ils portent sur le dos. Leur sollicitude est immense, et bien que les plus rudes travaux, les soins les plus minutieux pèsent sur ces intéressantes créatures, je ne sais pas si l'on doit attribuer la tâche pénible qu'elles remplissent à la tyrannie de leurs époux plutôt qu'à leur bonté naturelle. Je suis même tenté de croire qu'elles ont elles-mêmes accoutumé les Caraïbes à cette vie fainéante qu'on leur reproche, tant elles sont diligentes à prévenir jusqu'aux moindres désirs de leurs maris.

On voyait toutes les rivières chargées de pirogues se dirigeant les unes vers Organabo, les autres vers Couchy. Les bois étaient remplis de familles indiennes, marchant par tribus. Les hommes portaient leurs *cacholys* ou hottes pleines de cassaves, leurs armes et des hamacs; les femmes tenaient les petits enfants sur leur dos; les enfants suivaient la troupe. La caravane marchait tout le jour; la nuit elle s'arrêtait; les femmes faisaient cuire le gibier chassé pendant la marche, et, après un repas frugal, chacun s'endormait dans les hamacs suspendus aux branches ou sur l'herbe sèche, sans craindre les animaux sauvages qui, ordinairement effrayés par les feux allumés autour du camp, ne se hasardaient pas à l'attaquer.

La méthode dont ils se servent pour se procurer du feu est bien connue; ils pratiquent un trou dans un arbre, y introduisent une branche et la font tourner rapidement jusqu'à ce qu'elle s'enflamme. Le lendemain, ils re-

commençaient leur route comme la veille, se dirigeant toujours le long des fleuves et s'orientant à merveille en consultant le cours du soleil ; mais s'ils obéissent à leurs chefs, ils ne négligent pas de prendre les avis du *piaye*, espèce de devin qui exerce une grande influence sur toutes les décisions des Caraïbes, et qui, dans leur imagination, joint à des notions de médecine fort bornées, le mérite de conjurer le sort et de connaître l'avenir.

A chaque instant Digo voyait venir des tribus nouvelles. Elles formaient de petites armées navales. Leurs pirogues étaient de différentes dimensions; il y en avait de fort petites; mais les tribus qui, habitant le bord des grands fleuves, arrivaient par la mer, montaient toutes des pirogues très-longues, sur lesquelles il y avait dix à douze bancs de rameurs et plus de quarante individus.

Ces bateaux sont faits d'un tronc d'arbre creusé de la manière suivante : on en choisit un de la grosseur et de la longueur dont on veut faire l'embarcation; on y pratique une ouverture et l'on en retire le bois de manière à rendre les deux côtés de la pirogue d'une égale épaisseur. Cette première opération étant faite, on retourne l'arbre qu'on travaille extérieurement en le diminuant et l'amincissant du milieu à l'extrémité qui forme la proue. L'arrière ou la poupe est ordinairement plus large; il arrive quelquefois que les deux extrémités ont la même forme et la même largeur; mais le point essentiel est de donner à chacune des parties de l'embarcation une épaisseur uniforme, pour ne pas enfreindre les lois de l'équilibre. Le fond est un peu plus épais que les bords. Tous ces préparatifs

étant achevés, on allume du feu dans la cavité pratiquée au moyen de la hache de pierre dont les Indiens se servent; on flambe de même le dehors de la pirogue, puis avec une tenaille en bois on agite de temps en temps le canot pour l'empêcher de se consumer en jetant de l'eau sur toutes les parties embrasées.

Il est rare que ces canots soient relevés sur leurs bords par des planches; mais il en est où, au moyen de morceaux de palmier attachés au corps de la pirogue avec beaucoup d'art, les Indiens lui donnent une élévation assez grande pour empêcher les vagues mêmes de la mer d'y pénétrer.

Le seul instrument avec lequel ils font manœuvrer ce frêle esquif est la pagaie, espèce de pelle courte terminée à sa partie supérieure par un croissant, qui sert à y placer la main. Cette pelle, faite d'un seul morceau de bois, sert à chasser l'eau, et, agitée par un bras vigoureux, fait avancer rapidement l'embarcation qui paraît glisser sur les eaux.

Les Caraïbes se servent aussi de la voile. En général, cette voile est faite de moelle de palmier taillée en longues tranches, fort minces, rapprochées très-étroitement les unes des autres et arrêtées avec des lianes ou des fils faits d'écorce d'arbres ou de pite; ces voiles ont à la fois la flexibilité et la solidité convenables. Sur ces légers canots, les Indiens remontent les fleuves les plus rapides, franchissent les sauts les plus dangereux et voguent même sur la mer avec une adresse, un sang-froid et un courage dignes d'habiles et de hardis navigateurs. Ils chassent le poisson du haut de leurs embarcations, comme ils chassent le gi-

bier dans les bois épais et obscurs, avec une agilité merveilleuse.

A une ou deux heures de marche d'Organabo, la tribu s'arrêtait le temps nécessaire pour se parer et se donner un aspect magnifique et formidable afin d'honorer les alliés. Les canots tirés à terre, les carbets dressés, les hamacs tendus, chacun procédait à ses fonctions particulières. Les uns abattaient des arbres, les femmes et les enfants allumaient le feu, tandis que les plus habiles couraient à la chasse et souvent enivraient le poisson avec des plantes qui croissent en abondance sur le bord des rivières. C'était ordinairement vers le milieu du jour que se faisait la halte générale. Pendant que les femmes servaient le repas, les enfants les aidaient dans ce service, et les hommes, couchés dans leurs hamacs, mangeaient gravement; on faisait circuler les vases de vicou, larges calebasses qui contenaient les derniers restes de la provision. Le capitaine visitait tous les carbets, s'entretenant avec chacun et buvant partout; car l'usage veut que le maître du carbet offre à celui qui vient sous son toit le *coui* plein de liqueur. Ce chef est ordinairement suivi de quelques amis à qui l'on passe le vase jusqu'à ce que la liqueur soit vidée. La nuit venue, la flamme pétille; c'est à sa lueur que les femmes et les jeunes gens dansent au son de la flûte. Les hommes mûrs et les anciens se bercent dans leurs hamacs; une partie de la nuit s'écoule ainsi au sein des plaisirs pour les uns, de la calme méditation pour les autres; enfin, tout le monde s'endort. Le lendemain, après s'être baigné, chacun s'occupe de sa toilette.

Il est impossible de décrire les modes particulières de chaque tribu ; mais la première opération, celle à laquelle les Caraïbes attachent le plus de prix, consiste à se *peinturer* le corps (pour me servir d'un mot employé par un auteur ancien) avec la graine du roucou. Les Indiens ne marchent jamais sans avoir des pots de roucou préparé avec l'huile de carapral. Ils se rendent mutuellement le service de se peindre ainsi le corps tout entier. Les femmes se chargent ordinairement de ce soin. Celui qui se fait peindre s'agenouille devant l'autre et lui présente successivement toutes les surfaces de son corps.

L'homme et la femme sont sans aucun vêtement ; le roucou prend la couleur de brique sur leurs corps, et cette coutume n'est pas aussi ridicule qu'elle le paraît aux Européens. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce propos ce qu'écrit l'Anglais Stedman dans ses voyages :

« M'étant pris un jour à rire à l'aspect d'un jeune In-
» dien tout barbouillé, qui venait des environs de Cayenne,
» il me répondit en français :

« Cet usage m'adoucit la peau ; il prévient une trans-
» piration trop abondante et me garantit en partie des pi-
» qûres de moustiques qui vous tourmentent. Voilà, mon-
» sieur, outre son éclat et la beauté de ma personne
» qu'elle relève, à quoi me sert ma peinture rouge. Main-
» tenant dites-moi (et il montrait la poudre dont mes che-
» veux étaient chargés) pour quelle raison vous êtes peint
» en blanc? Je ne vois aucun motif de perdre ainsi votre fa-
» rine, de salir votre habit et de paraître blanc avant l'âge. »

La couleur bleue qu'ils tirent de la petite pomme d'un

arbre qui porte le nom de taweur, sert aussi aux Indiens à se barioler le corps de dessins bizarres. Ces dessins ne sont pas sans symétrie; un écrivain assure que cet assemblage de spirales, de losanges, de serpents, d'oiseaux, de feuilles, rappelle, malgré sa grossièreté, les arabesques. Il en est qui dessinent ces ornements avec un goût si remarquable, qu'ils font soupçonner l'artiste éminent chez le simple sauvage.

Cette première opération de leur toilette achevée, et leurs cheveux lissés avec de l'huile soigneusement ramenés sur leurs tempes, ils se parent de plumes de diverses couleurs. Ce sont des espèces de couronnes dont ils ombragent leurs têtes et qu'ils appellent des *caracolis*. Quelquefois ils se passent de petits anneaux dans les cartilages du nez; cette mode n'est pas explicable par un but d'utilité comme celle du roucou, dont quelques nations pourtant savent très-bien se passer, même dans les basses terres. Ils se ceignent d'un pagne en toile de coton. Les femmes se serrent les bras et les jambes au-dessus du mollet avec des bandes ornées de verroteries; quelquefois elles portent des ceintures de cheveux, mais la coutume la plus bizarre et la plus généralement en pratique chez les Indiennes est de se passer des épingles dans la lèvre inférieure. Ces épingles retombent sur le menton. Il en est toutefois qui n'en portent qu'une. Certaines tribus s'enfilent des morceaux de bois dans le bas de l'oreille; ailleurs elles se font des trous dans les joues et au nez pour y mettre des plumes. Enfin, quand elles le peuvent, elles se font pendre au cou des colliers de rassade, y suspendent des dents de

tigre ou de quelque autre animal féroce, des pièces de métal, et les nations encore anthropophages ne craignent pas d'étaler, parmi les ornements dont elles se parent, des dents humaines.

La toilette est terminée; la tribu se met en marche au son du cor, fabriqué avec la coquille du vignot, gros limaçon du pays. Le capitaine est en tête. Quelques nations font leur entrée à Organabo dans leurs pirogues, d'autres mettent pied à terre à une petite distance du village et marchent dans le plus grand ordre.

Aussitôt que Digo entend le son retentissant du cor guerrier, il sort de son carbet, suivi de ses femmes et de la plupart des Indiens de sa tribu. Les alliés sont accueillis avec empressement; on les conduit vers les carbets, où ils tendent à l'instant même leurs hamacs et déposent tout leur équipage. Les femmes de Digo sont allées remplir les *couis* ou demi-calebasses de vicou, de cachiry, de maby, de palinot, liqueurs fortes et enivrantes. Les chefs se présentent mutuellement leurs compagnes, leurs enfants et les principaux membres de leurs familles et de leurs tribus. Chacun des Organabiens fait de son mieux pour honorer les nouveaux venus. Digo court ensuite vers le lieu où il a fait renfermer les liqueurs précieuses, telles que le rhum et le tafia, et en rapporte quelques bouteilles qu'il verse au capitaine allié ainsi qu'aux personnages qui lui ont été présentés. Il offre aussi à ce chef une arme achetée à Cayenne, et ne les quitte qu'émerveillés de ses largesses, de sa grâce et des paroles amicales et flatteuses qu'il a su leur adresser.

Le lendemain et pendant plusieurs jours de suite, on n'entend dans tout le village d'Organabo que le son de la flûte, des chants et le bruit de la danse, car Digo ne se presse point. Il attend, pour s'occuper des affaires, qu'il ait séduit de plus en plus les nouveaux venus par l'attrait des plaisirs. Les fêtes se renouvellent à chaque débarquement, et la succession non interrompue de ces joies tumultueuses ne donne pas à penser qu'il s'agit des préparatifs de la guerre la plus terrible, la plus acharnée dont le brandon fut jamais allumé dans les forêts de la Guyane.

Alira était naturellement l'objet de la curiosité de tous ceux qui arrivaient à Organabo. Les Rocoyens d'ailleurs se distinguent beaucoup des autres Caraïbes par la simplicité de leur accoutrement, par l'absence de tout ornement inutile, et leur aspect devait frapper singulièrement les yeux des hôtes de Digo ; mais leur curiosité, vivement piquée, s'éveillait davantage encore en considérant cette jeune femme, cause involontaire de la guerre, qui, par sa douceur et le soin avec lequel elle s'acquittait de son devoir, charmait tous les Palicours, excepté Digo, dont l'amour avait depuis longtemps disparu.

Alira ne se dissimulait pas qu'un tel concours de peuples accourus des plus lointaines contrées avait pour but l'anéantissement de sa patrie. Mais que pouvait-elle faire pour conjurer cet orage? Tenter de fuir Organabo et son tyran était chose impossible; elle ne pourrait jamais se frayer seule un chemin à travers de si vastes pays. Emporter son fils, c'était l'exposer à d'horribles misères que peut-être il ne pourrait supporter. Au reste, il s'était établi au-

tour d'elle une sorte d'inquisition, de surveillance qui s'attachait à tous ses pas. Elle ne pouvait pas sortir de son carbet sans que le regard indiscret d'une foule oisive l'accompagnât dans toutes ses démarches.

Un jour cependant ayant laissé son enfant aux soins d'une jeune fille pour aller dans la forêt chercher à une assez grande distance le gibier abattu par les flèches de Digo, elle rencontra deux hommes étrangers qui l'abordèrent. Ils étaient armés comme le sont tous les Indiens. Son premier mouvement fut celui de la frayeur; elle recula en jetant un cri; mais l'un des deux inconnus s'approchant avec assurance lui dit d'une voix douce :

— Ne crains rien, Alira, je suis ton ami.

Alira, se remettant aussitôt de son trouble, lui répondit :

— Etranger, je ne te connais pas, mais si tu as besoin de cachiry pour te rafraîchir, ou si tu as faim, viens à mon carbet, je suis ta servante et ferai selon ton souhait.

— Non ! répliqua l'étranger; quand j'ai faim, ma flèche abat l'oiseau qui se perche sur la cime du courbary; lorsque j'ai soif, je presse le jus des fruits qui croissent sur l'acajoutier. Un Galibi ne demande rien à l'hospitalité quand il peut tout obtenir de son adresse.

— Que dis-tu ! Mais ne sais-tu point le danger que tu cours? s'écria Alira à voix basse en jetant un regard inquiet autour d'elle. Sache qu'Organabo, la demeure des Palicours, est proche, et que tu serais mis à mort si tu étais reconnu. Fuis, fuis bien vite ! retourne en arrière, les Palicours sont si cruels !

— Crois-tu, interrompit celui-ci, crois-tu que je l'i-

gnore ? Il y a longtemps que j'erre dans ce voisinage et que j'épie tes pas pour m'entretenir avec toi. Je veux savoir comment il se fait qu'une Rocoyenne partage le carbet de l'ennemi de ses frères.

— Ah! fit Alira, ce reproche est bien pénible à mon cœur! J'aime ma nation et je gémis sans cesse sur le malheur qui m'en éloigne. La main d'un enfant suffit-elle pour séparer la liane du cèdre qu'elle entoure? Puis-je rompre un lien comme celui qui m'unit à Digo? Crois-moi, je n'ai que des larmes à répandre; il le faut : je dois souffrir ici, mais je serai plus heureuse dans un monde meilleur, et j'irai, après ma mort, habiter le séjour des blancs vertueux.

— Pourquoi te résigner à un sort que tu peux adoucir, que tu peux même changer?... Mais, je le vois, tu veux que je connaisse tous tes malheurs pour t'en faire une arme contre mes reproches... Tu as cependant abandonné ta patrie, tes frères; tu es devenue Palicoure et tu consens à être le fléau de ta race...

A ces mots, Alira tomba presque évanouie. Le Galibi s'aperçut qu'il avait été trop loin. Il la prit dans ses bras, l'assit sur l'herbe, et, pendant que son compagnon faisait le guet, il reprit :

— Pardonne, Alira, pardonne-moi si je t'ai causé une si vive douleur en t'attribuant des sentiments indignes d'une femme qui sent couler dans ses veines le glorieux sang des Rocoyens. Je voulais savoir si tu es toujours digne de l'amour et des sacrifices de ta nation. Apprends donc que l'on s'occupe de ta délivrance; qu'il s'organise une ligue puissante pour t'arracher des bras de ton ravisseur;

je suis venu épier les préparatifs et les démarches de nos ennemis. Tamouzi est pour nous; les piayes que nous avons consultés nous promettent la victoire. J'espère qu'avant deux lunes tu seras de retour au carbet de tes pères. Tes frères sont animés de l'esprit de vengeance... Je te dirai même que le grand être nous a suscité un défenseur parmi les blancs, et que sa présence enflamme nos confédérés d'une noble ardeur...

— Que tes paroles me paraissent douces! Hélas! ma délivrance est un bonheur que je n'ose espérer! Digo me traite en esclave plus qu'il ne me considère comme sa compagne... Mais je veux emporter mon fils, je ne quitterai jamais ces lieux sans l'enfant à qui j'ai donné le jour. Pourrais-je vivre sans mon fils?

— Ne crains rien, ton fils sera libre comme toi. Tu reverras les bords du Maroni, et tu pourras élever ton fils dans les habitudes des hommes de nos tribus...

Alira resta quelque temps pensive, et s'écria : Eh bien! partons! partons sur-le-champ : je cours à la case, j'en rapporte mon enfant... Attends-moi, je te suis...

— Pas encore, répondit l'étranger. Ma mission n'est point achevée dans ce pays; il faut que je sache au juste quelles sont les tribus qui viennent se confédérer à Organabo, car nous avons besoin de connaître nos ennemis. Or, je vois arriver tous les jours des tribus nouvelles; il en est même à qui nous avons offert l'alliance et qui ont dû recevoir nos nœuds. Je ne quitterai pas ces lieux, et mes compagnons ne les abandonneront pas davantage avant que nous ayons à cet égard des renseignements certains et que

nous puissions éclairer notre chef qui prépare tout pour venger notre défaite et t'arracher aux bras de Digo.

— Mais quel est donc cet homme de race blanche qui me porte un si grand intérêt? dit Alira avec un accent indéfinissable de curiosité, de crainte et d'espérance.

— C'est un jeune homme que ma tribu adopta il y a déjà deux fois plus de lunes que je n'ai de doigts aux mains ; mais comme je l'ai quitté pour venir, d'après son ordre, errer aux environs d'Organabo, je le connais peu. Cependant je sais, par ceux de mes compatriotes qui sont venus me rejoindre, qu'il a changé la face entière de Couchy, où j'avais mon carbet, et que son autorité étant librement reconnue par tous les Galibis et Rocoyens confédérés, il a réuni plus de guerriers qu'il n'en faudrait pour couvrir la Mana de leurs pirogues. J'en reçois ainsi des nouvelles de temps à autre, car toutes les deux ou trois lunes un de mes deux compagnons va l'instruire de ce que je sais, et il me renvoie un autre Galibi pour m'informer de ce qui se passe dans mon pays. C'est ainsi que je viens d'apprendre qu'il a consenti à ce que des nègres marrons vinssent établir leurs cases dans notre voisinage, et qu'il se serait déjà mis en route pour Organabo, si je ne lui avais fait savoir les préparatifs immenses de Digo et le nombre infini de guerriers palicours qui se trouvent aux ordres du chef de la confédération d'Organabo. Je lui ai fait dire aussi que je te voyais souvent, que je cherchais le moyen de t'enlever, mais que tu étais surveillée et qu'il m'avait été impossible de réaliser mon dessein ; car voilà bien longtemps que mon regard ne te quitte

point et que, caché dans ces épais taillis, je compte, pour ainsi dire, chacun de tes pas; mais jamais, comme aujourd'hui, il ne s'est présenté une occasion favorable de te parler... Sois donc prête... Reviens dans trois jours à cette même place et je te dirai le moment où nous pourrons partir, car je sais qu'on attend ici des tribus qui viennent de très-loin, et j'ai tout lieu de penser qu'elles seront arrivées avant que la lune qui commence à décroître ait entièrement disparu.

— Je ne manquerai pas de venir; mais je t'avoue que je voudrais savoir quel est le jeune blanc dont tu parles. J'en vis un, il y a bien longtemps, que l'on me força de quitter, hélas! sans lui faire mes adieux, et son souvenir n'a jamais pu s'effacer de mon cœur. Je me souviens de son nom, il s'appelait Lucien.

— Lucien! c'est précisément le nom de notre chef. Lucien!...

Cet entretien fut tout à coup interrompu : une demi-douzaine de Palicours s'élancent soudain hors du bois sur l'interlocuteur d'Alira, le terrassent, le lient avec des lianes et l'emportent pendant qu'Alira, évanouie, est traînée par l'un d'eux. L'attaque n'avait duré qu'un instant.... Le compagnon du Galibi faisait le guet du côté où il supposait qu'on pouvait aborder, mais il n'avait point pensé qu'il fût possible de venir par l'épais fourré d'où débouchèrent les Palicours. Interdit un instant, il ne sut quel parti prendre; cependant il décocha instinctivement quelques traits sur le groupe de Palicours. Il eut le bonheur d'en tuer deux et d'en blesser un troisième, celui-là même qui traînait

Alira par les cheveux sur les ronces ensanglantées; mais quelques Palicours se mirent à la poursuite du Couchiote et l'obligèrent à prendre la fuite : il fut assez heureux pour leur échapper.

Quant au prisonnier surpris avec Alira, il fut emporté au village, pieds et poings liés, suspendu à une forte branche qui reposait sur les épaules de quatre hommes vigoureux et résolus.

CHAPITRE X.

Alira, horriblement déchirée, fut jetée devant le carbet de Digo, comme une jeune biche tombée sous la flèche du chasseur. Mutilée par les ronces, elle respirait à peine; ses lèvres livides, ses yeux fermés, le sang qui l'inondait, donnaient à son corps l'aspect d'un cadavre. Déjà la mort l'enveloppait de ses ombres. Digo, attiré par la rumeur, accourut suivi de ses amis qui lui formaient une cour assez nombreuse dont il était partout accompagné. Il foula presque le corps d'Alira sans s'émouvoir et vint se coucher dans son hamac. Un vieux piaye, plus humain, la prit et la porta sous son carbet, il lui donna une liqueur qui la rappela peu à peu à la vie, et, l'étendant sur les feuilles d'un lit qu'il dressa pour elle, lui prodigua les soins les plus touchants, lava ses plaies avec des jus d'herbes, et eut la joie de les voir bientôt cicatrisées.

Digo se fit amener le Galibi, qu'il questionna sans pou-

voir en tirer une seule parole. Voyant que cet homme ne voulait rien dire, il le fit fustiger cruellement et reconduire au tapouy où on l'étendit à terre, fortement garrotté, sous la surveillance des Palicours qui l'avaient fait prisonnier.

J'ai dit qu'il est encore beaucoup de nations anthropophages parmi les Indiens. Les tribus avoisinant la mer et qui se trouvent depuis longtemps en contact avec les Européens, ont renoncé à l'usage barbare de manger leurs prisonniers; elles les vendaient ordinairement aux Hollandais qui les réduisaient en esclavage, mais cette facilité leur est enlevée depuis que les Hollandais ont renoncé aux esclaves caraïbes qui, faits pour l'indépendance, ne se prêtent point aux divers services que leurs maîtres veulent en tirer; ils languissent, renoncent à toute nourriture et préfèrent la mort à la servitude. Ils font donc mourir leurs prisonniers sans en dévorer la chair; mais les tribus les plus éloignées éprouvent encore un grand penchant à perpétuer cette horrible coutume. Les Palicours, qui l'avaient perdue, sentirent se réveiller ce goût affreux au contact des nations accourues à leur voix. Digo déclara donc à toute la confédération qu'on mangerait le prisonnier galibi, et ce fut le sujet d'une grande réjouissance, tant l'instinct féroce se ranime dans le cœur de l'homme au souffle de la haine.

De ce moment, l'infortuné Couchiote fut choyé, fêté, accablé de caresses et de prévenances. Délivré de ses liens, il eut la liberté de se promener dans la vaste enceinte du tapouy; mais plus de mille hommes veillaient jour et nuit autour de ce grand carbet. On lui prodiguait tous les plai-

sirs qu'il souhaitait; car on ne refuse rien à celui qui va devenir la pâture de ses vainqueurs, et celui-ci sachant qu'il va mourir se hâte d'user des jouissances de la vie.

Alira, grâce aux soins du bon piaye ainsi qu'à sa jeune et forte constitution, ne tarda pas à se rétablir. Quand elle fut en état de marcher, Digo vint la prendre et la conduisit dans son carbet. Il voulait lui arracher le secret de la conférence qu'elle avait eue avec un Galibi; mais Alira aurait souffert mille morts plutôt que de révéler ce qu'elle avait appris du pauvre prisonnier; elle répondit donc que le hasard lui avait fait rencontrer cet homme qu'elle ne connaissait point... Digo, transporté de fureur, voyant qu'il ne pouvait en obtenir l'aveu qu'il désirait, la maltraita et la renvoya de sa présence en jurant qu'il la rendrait si malheureuse, que jamais on n'aurait vu un semblable exemple dans aucune tribu des deux rives, et pour commencer, il la priva de son enfant, qu'il confia à une de ces hideuses femmes aux oreilles monstrueuses. Ce coup fut le plus cruel dont Digo pût frapper Alira.

Aussi, à dater de ce moment, cette femme, jusque-là si résignée à son sort, fit tout ce qui dépendit d'elle pour susciter des obstacles à Digo. Elle savait que Lucien existait, qu'il pensait à elle; c'était une consolation, mais elle redoutait de le voir tomber entre les mains de Digo, et se représentait souvent l'amant qu'elle chérissait condamné à subir le sort des vaincus. Cette pensée l'effrayait; elle essaya donc d'empêcher un événement aussi terrible. Son imagination lui montrait déjà les Palicours à cette heure formidable répandant dans les airs leurs cris de victoire et

de carnage. L'idée que sa mort pourrait empêcher une guerre qui serait désormais sans objet, vint souvent à son esprit; mais l'image de son enfant sur qui personne ne veillerait plus peut-être et qu'elle voyait encore journellement, arrêtait son bras prêt à trancher le fil de ses jours. Enfin, la réflexion lui fit comprendre que sa mort ne changerait rien à l'état désespéré des affaires, car sa délivrance n'était plus le seul motif de la guerre, l'esprit d'invasion en était devenu un mobile plus puissant encore. Elle rêvait donc au projet de ne point se reposer qu'elle n'eût empêché une partie du mal. D'abord elle fit tous ses efforts pour délivrer le prisonnier; mais il était trop bien gardé pour qu'elle pût réussir. Toutefois, elle fut sur le point de le sauver la veille même du jour fixé pour son exécution. L'immense enceinte d'Organabo était agitée par les préparatifs de la fête à laquelle une exécution de ce genre donnait toujours lieu. Les Palicours *se rocoyaient*, s'ornaient de leurs plus beaux caracolis; les femmes préparaient les mets et les liqueurs, les enfants s'entretenaient du plaisir qui leur était promis pour le lendemain. Toutes ces populations animées, joyeuses, chantant, dansant au son de la flûte et du tambour, respiraient un air de bonheur indicible. La nuit venait d'envelopper tout le village de ses ténèbres, et les flambeaux de copal entouré de feuilles de bananiers, ne projetaient point encore leur vive lumière devant les carbets. La garde du prisonnier, fatiguée par plusieurs veilles, par le travail et l'agitation du jour, s'était endormie. Alira, sans cesse errante autour du grand carbet, s'élance avec la rapidité et la légèreté du colibri, dénoue les liens qui retenaient les jambes et les

bras du prisonnier et lui dit à voix basse : Fuis ! Va dire à Lucien qu'il soit prudent, qu'il s'arrête même dans l'espoir de sa vengeance, car les Palicours sont trop nombreux pour qu'il puisse les vaincre. Va, fuis, je t'en conjure !

— Jeune femme ! c'est mon déshonneur que tu veux. Sache donc qu'un Galibi sait braver la mort et la méprise. Je dois l'exemple du courage à ma nation ; je ne fuirai pas devant le nombre de mes ennemis. Va-t'en, laisse-moi ; je resterai malgré tes instances.

Le bruit de ces paroles, prononcées cependant à demi-voix, éveilla plusieurs des gardiens. Le Galibi s'en aperçut, poussa la jeune Indienne hors du carbet avant qu'ils eussent pu l'apercevoir, et leur dit : Iroukan voulait me délivrer ; voilà mes liens à terre, mais je ferai voir à tous les Palicours qu'ils sont des lâches et qu'un Galibi sait mourir. J'ai fait périr dans ma jeunesse plus d'un Palicour, et mon père se parait des chevelures qu'il leur avait enlevées.

— Sois tranquille, répondirent les gardes d'un ton sardonique, nous te donnerons demain l'occasion de montrer ta valeur.

C'est dans cet horrible entretien que s'écoula le reste de la nuit.

Alira, rentrée dans son carbet, était au désespoir.

A l'aube du jour, le cor retentit ; tout le monde est sur pied. Le Galibi était ajusté de son mieux. Les Palicours lui avaient apporté à l'envi les objets nécessaires. Tous les habitants sont réunis devant le grand carbet où doit se faire

'exécution ; mais on attend Digo, qui paraît enfin, suivi les plus vaillants guerriers. Les femmes parées avec magnificence, selon la coutume de la tribu à laquelle chacune d'elles appartient, viennent ensuite. La seule Alira ne paraît point.

A la vue du grand chef, comme on l'appelle, toutes les voix s'élèvent en même temps, et l'on entend circuler dans la foule les bruits les plus flatteurs. Bonjour, capitaine. — Qu'Iroukan se cache en le voyant. — Sois le bien venu, Digo. — Voilà le vainqueur des Galibis. — Puisses-tu vivre aussi longtemps qu'un cèdre et voir les derniers des Galibis mangés par les arrière-petits-fils de tes enfants. — Digo est le plus beau des Palicours. — Digo n'a pas son égal en vaillance.

Celui-ci marchait gravement ; il n'était point revêtu du riche costume qu'il avait reçu de la munificence du gouvernement de Cayenne, car il ne voulait le prendre qu'après la cérémonie annoncée déjà depuis plusieurs mois et qui devait avoir lieu prochainement, après la réunion totale de tous les alliés ; mais il portait à la main droite la pique, arme de prédilection de tous les chefs de Palicours.

Dès qu'il fut arrivé devant le tapouy, le prisonnier sortit. Sa démarche était calme. Son attitude ni son regard ne trahissaient le moindre trouble. C'était un homme d'environ quarante ans, d'un port majestueux. Des plumes magnifiques ornaient sa tête. Deux enfants de treize à quinze ans environ le conduisaient par une corde qui lui liaient les poings et dont chacun d'eux tenait un bout. Arrivé au

milieu de la place, on l'attacha à un poteau en lui faisant étendre les bras en croix. Un de ceux qui l'avaient fait prisonnier sort de son carbet, situé à une assez grande distance, prend sa course, tandis que le patient est forcé de se baisser, et lui saute sur le dos en l'accablant de plaisanteries atroces. Ensuite les femmes et les enfants s'approchent. On lui donne à boire, on le fait manger. Les calebasses pleines de liqueurs circulent dans la foule ; les spiritueux exaltent les esprits. Digo lui-même chancelle sous le poids de l'intempérance. On danse, on prend mille étranges postures, on gesticule, on crie, on s'anime de plus en plus. C'est un horrible charivari, une confusion épouvantable. Des querelles particulières font couler le sang dans plus d'un groupe; les femmes échevelées, nues, ivres, furieuses, ressemblent à des bacchantes.

Tout à coup des jeunes gens s'avancent avec des flambeaux de bois résineux à la main, et les promènent sur le corps du Galibi qui leur dit avec sang-froid : Vous n'êtes que des femmes ! Si je vous tenais à ma place, je vous ferais subir de plus cruelles tortures. Les Galibis vous rendront cela. — Mille cruautés sont inventées. — Chaque nouveau supplice fait éclater les applaudissements de la foule. — On félicite celui qui ménage ces affreuses surprises.

Cependant les sarcasmes, les quolibets ne cessent point. Les *longues oreilles*, les Amicouanes, sont parmi ces horribles sauvages les plus acharnés, les plus industrieux, les plus fertiles en inventions pour faire souffrir la pauvre victime et la torturer par les plaisanteries les plus poignantes. Ils chantent d'un ton lugubre :

Pleurez, forêts de la Guyane,
Sur le destin des Palicours.
Pleurez, forêts, et vous, savanes,
Écoutez nos plaintifs discours!
Les Galibis courent aux armes,
Iroukan souffle ses fureurs;
Et nous vivons dans les alarmes,
A l'approche de ces vainqueurs!

Mais nos aïeux ont vu leurs pères;
Et l'on sait que dans nos carbets,
Ce sont les crânes de leurs frères
Qui circulent dans nos banquets.
Traînés par leurs femmes revêches,
Les Galibis, pleins de valeur,
Portant leurs boutous et leurs flèches,
Font partout marcher la terreur.
L'agouty fuit à leur approche;
Le singe tremble, en grimaçant,
Que le Galibi lui décoche
Les traits de son arc innocent.

Pleurez, etc.

Ainsi chantaient les sauvages en insultant leur ennemi. Après avoir épuisé toutes ces horreurs, après l'avoir mutilé dix fois, celui qui avait commencé la sanglante cérémonie en se jetant sur les épaules du Galibi pour marquer son droit sur la personne du prisonnier, se présente de nou-

ment. Toutefois, elle leur fit promettre solennellement de se réunir le lendemain, et les conjura au nom de la patrie commune de ne pas perdre de temps et de mettre tout en œuvre pour réussir.

Non contente de ce premier succès, elle courut au carbet du piaye qui l'avait rappelée à la vie. C'était un homme âgé, mais encore vigoureux et fort respectable. Il l'avait prise en affection depuis que par ses soins assidus il l'avait rendue à son enfant. « Vénérable Ydoman, dit-elle, je vois » avec plaisir que tu fuis les mangeurs d'hommes et que » tu viens déplorer à l'écart un si grand malheur ; mais il » ne suffit pas de verser des larmes sur les forfaits des » Caraïbes, il faut empêcher que de plus grands malheurs » s'accomplissent. Écoute-moi ! Que Tamouzy te prête son » intelligence comme il t'a confié sa sagesse. Ydoman, je » t'en conjure, fais selon mes désirs. » Elle lui raconte ensuite l'entretien qu'elle vient d'avoir, la conspiration dont elle est l'âme, et le supplie de se dévouer à la pacification de la Guyane en se rendant chez les Galibis ; elle lui raconte tout ce qu'elle sait sur Couchy, sur son chef, et le charge de détourner l'orage en obtenant de Lucien qu'il ne vienne point attaquer Organabo. Elle espérait que si les Galibis ne tentaient rien contre les Palicours, ceux-ci, divisés par les exhortations de Bireaumont et de ses collègues, se sépareraient bientôt, et que Digo n'étant plus en force pour accomplir ses desseins ambitieux, serait contraint d'y renoncer ; mais il devait en être autrement.

Ydoman, que les paroles d'Alira séduisirent aussitôt, n'hésita pas à se mettre en route sur-le-champ ; montant

sur sa pirogue, il descendit l'Organabo pour gagner l'embouchure de la Mana et remonter ce fleuve jusqu'à ce qu'il trouvât sur l'un de ses bords les traces des Galibis. Alira en le voyant partir le munit de tout ce qui était nécessaire à un si long voyage, et le pria de dire à Lucien qu'elle l'aimait toujours et qu'elle mettait tout son espoir en lui.

Ainsi Digo allait voir bientôt la division éclater dans son camp; mais son étoile, son adresse et sa perfidie le tirèrent de ce mauvais pas.

Dès le lendemain, il apprit d'une manière positive par ses espions l'arrivée, dans le voisinage de Couchy, des nègres marrons qui avaient demandé à Lucien de les prendre sous son patronage. Cette nouvelle était de nature à exciter l'ardeur des Palicours, car les Indiens ont une aversion prononcée pour les noirs. Digo ne manqua pas de répandre cette nouvelle et de répéter partout que les Galibis, craignant les Palicours réunis, avaient appelé ces vils auxiliaires. L'effet de cette nouvelle ainsi présentée fut immense et tel que, si Digo y avait consenti, toutes les tribus se seraient mises en marche à l'instant même pour aller attaquer les Galibis et les noyer dans le sang des nègres marrons; mais Digo ne voulait rien tenter avant l'arrivée des derniers confédérés et la grande cérémonie qui devait signaler l'entrée en campagne.

Bireaumont et ses conjurés jugèrent par l'effervescence des esprits qu'ils ne pouvaient parler ouvertement contre la guerre; ils prirent donc un détour adroit pour arriver à leur but. Ils se répandirent partout en disant que Digo ne remettait le départ que pour retenir plus longtemps les

Palicours sous ses lois, ce qui flattait la vanité de ce jeune homme orgueilleux ; qu'on ne pouvait pas rester toujours campé à Organabo où chacun était fort mal, où des maladies inconnues commençaient à se déclarer, et que, puisqu'il ne voulait pas prendre immédiatement les armes, il fallait se séparer, et retourner chacun chez soi.

Ces discours, débités avec l'accent de la conviction, ne laissèrent pas que de faire une impression profonde sur les plus sensés ; des groupes se formèrent bientôt et, dans la journée, l'agitation la plus extrême se manifesta. Les conjurés avaient réussi au delà de leur espoir ; ils ne négligèrent rien pour aigrir les esprits contre le grand chef qui, voyant ce mouvement imprévu, fut un instant consterné.

Voilà donc Digo entre la guerre et les troubles intérieurs. Alira est l'âme de la résistance. C'est dans cette situation que je laisse Organabo pour retourner à Couchy.

CHAPITRE XI.

Près de deux années se sont écoulées déjà depuis que Couchy renaissant de ses cendres a pris ce développement et cette importance qui font déjà sa gloire. Tous les confédérés arrivés successivement ont adhéré au pouvoir de Lucien à qui, par acclamations, on a décerné un titre qui correspond à celui de chef suprême ou de prince. On voit vingt nations différentes sorties des lieux les plus éloignés de la Guyane obéir à la volonté d'un homme étranger à leur race. Par quel secret singulier cet homme a-t-il acquis soudain une si merveilleuse influence? Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est l'harmonie qu'il sait maintenir parmi cette multitude d'individus qui forment plusieurs milliers de familles ; c'est le goût du travail qu'il leur a imposé, l'affaiblissement temporaire des instincts sauvages, au point qu'on a presque perdu de vue la guerre,

principal objet de la réunion, pour ne songer qu'à la paisible existence dont on savoure les charmes.

J'ai souvent médité sur ce sujet, et je crois avoir découvert que le mobile d'une si grande révolution était dans une adroite fusion de la vie des bois et des progrès de la civilisation compatibles avec les goûts de l'Indien. Lucien n'avait pas voulu élever toute la masse de ses sujets à la hauteur même de la civilisation européenne; il avait compris qu'en respectant ce qu'il y a d'essentiellement bon dans les coutumes indiennes, il amènerait plus facilement à ses desseins ces êtres naïfs, simples et généreux. D'un autre côté, en leur procurant une existence plus douce, plus assurée, plus agréable sous tous les rapports, il ne doutait point qu'il les rattachât infailliblement à la vie qu'il voulait leur faire adopter.

En effet, les repas publics qui étaient déjà en usage chez les Rocoyens, la chasse et la pêche, ces délassements des travailleurs, l'exercice des armes qui plaît tant aux Caraïbes, l'attrait du travail dépouillé de l'ennui qui s'attache à une occupation monotone et rebutante pour les peuples à l'imagination mobile, tout contribuait à leur faire chérir la nouvelle existence qu'ils goûtaient.

Il n'avait pas jugé à propos de leur faire connaître des besoins inutiles. C'est ainsi qu'il bornait leurs désirs au strict nécessaire. Leur vie était frugale; les repas se composaient des produits de la chasse et de la pêche, pour lesquels il institua des règlements, ordonnant qu'à certaines époques on allât chasser et pêcher dans certains cantons; qu'en d'autres temps on se rendît dans des lieux différents,

afin de ménager les précieux produits qu'on en retirait. Ces repas se composaient en outre des fruits et des plantes que l'on cultivait, mais le luxe en était entièrement banni. Il faut dire que les Couchiotes n'en sentaient pas la nécessité, car ils ne se doutaient pas qu'il fût nécessaire de tant de mets recherchés et souvent nuisibles à la santé, pour faire vivre les hommes.

Lucien exclut donc tout ce qui n'était pas nécessaire ; mais s'il ne voulut point de luxe dans ses petits États, il s'efforça d'y réaliser ce que les Anglais, à juste titre, appellent le comfort. Une vie simple, une existence douce, aisée, également éloignée du trop et du trop peu, voilà quelle fut sa maxime. De cette maxime découlaient les conséquences suivantes :

Occuper les Couchiotes à des travaux d'utilité publique ;

Aux produits agricoles nécessaires à l'entretien de cette immense population ;

Borner les échanges avec Cayenne aux divers objets que Couchy ne pouvait produire, et dont l'utilité était incontestable ; car un peuple doit, autant que possible, se suffire à lui-même, et ne jamais se rendre tributaire des autres.

Mais là ne se bornait pas la mission civilisatrice de Lucien : il fallait encore éclairer graduellement la jeunesse, policer cette société naissante, en assurant par des lois sages la stabilité et le progrès de la société, rendre à la fois l'État florissant et formidable.

Lucien fit travailler au canal projeté. Des groupes d'Indiens armés de pioches s'occupèrent de ce canal important.

Le canal fut creusé rapidement; un fossé profond et assez large suivit le pied circulaire des collines jusqu'à la plaine; de chaque côté on rejeta les terres de manière à former deux bords fort élevés; on y apporta des troncs d'arbres que l'eau et la terre ont le privilége de durcir et de rendre incorruptibles. On posa ainsi, de chaque côté, une forte palissade; on forma des écluses de distance en distance, afin de faciliter l'écoulement des eaux dans les conduits qui, communiquant au canal, portaient l'onde dans toutes les parties de la ville. Dans le but d'éviter les effets de la chaleur sur l'eau qui devait circuler dans le canal, Lucien le fit couvrir d'un bord à l'autre, c'est-à-dire au sommet des terrassements qui l'encaissaient, par une sorte de toiture en feuilles de palmier, formant plusieurs couches épaisses soutenues par des arbres. Ce toit, de forme évasée, était disposé de manière à permettre l'écoulement des eaux pluviales dans l'intérieur du canal, car les extrémités des deux parties du toit laissaient une ouverture assez large pour leur donner passage.

Bien que ce travail désagréable n'eût pas un avantage immédiat, les Indiens y apportèrent un zèle égal à celui qu'ils avaient mis à la construction de leurs carbets, et dont ils faisaient preuve dans la culture des terres. Pendant les dix heures que duraient les occupations de la journée, cinq groupes se remplaçaient successivement sur l'étendue du chantier. Ces groupes se subdivisaient en petites compagnies dont chacune avait son emploi. Pendant que les uns creusaient la terre, les autres la

portaient dans des brouettes que Lucien avait fait construire sur un modèle envoyé par l'abbé Blanchard ; les autres nivelaient le talus, tandis que leurs voisins plantaient les pieux tout préparés par d'autres groupes pour former la palissade et la toiture. Une rivalité heureuse s'établit dans tous ces groupes de travailleurs, car aucun ne voulait se laisser surpasser en activité ; les piocheurs eussent été désolés de faire attendre les brouetteurs qui se seraient fort réjouis d'avoir charrié la terre plus vite que les premiers ne l'avaient extraite.

Les deux heures écoulées, le groupe se dispersait ; chaque travailleur rejoignait le nouveau groupe auquel il appartenait ; les uns se rendaient à la palissade d'enceinte que Lucien faisait construire avec des proportions imposantes, dans les divers chantiers de construction, dans les ateliers de poterie, d'armes, de tissage, etc. ; les autres s'empressaient d'aller aux champs et d'y pratiquer tous les travaux qu'exigeaient le labour, le soin des plantes ou la récolte des fruits.

La culture, quoique bornée, embrassa peu à peu beaucoup d'objets. Pour bien comprendre la nature des travaux agricoles, il est nécessaire de donner quelques notions sur le climat. Les chaleurs, tempérées par l'humidité, n'y sont pas aussi fortes qu'en France depuis la Saint-Jean jusqu'en septembre, saison qui, comme on le sait, dans ce pays européen, est fort chaude. Le sol, imbibé pendant la longue saison des pluies, dégage les vapeurs qu'il contient au contact d'un soleil brûlant avant la sécheresse qui règne du mois de juin au mois de novembre. Cette saison est

très-chaude, sans doute; mais le voisinage de forêts dans l'intérieur, et sur les côtes le vent qui souffle de l'est à l'ouest en tempèrent l'ardeur. La rosée tombe en abondance pendant la nuit, et l'humidité entretenue par toutes ces causes réunies est si grande, que le fer s'y rouille plus facilement qu'en aucun pays du monde.

La chaleur est donc à peu près égale pendant toute l'année; à proprement parler, il n'y règne qu'un printemps perpétuel; les fruits se succèdent les uns aux autres; les fleurs couvrent les arbres en même temps que les fruits mûrs font plier les branches. Jamais l'arbre ne se dépouille entièrement de ses feuilles, car la sève y est si abondante qu'elles poussent à mesure qu'elles tombent : les arbres y sont toujours verts.

La fertilité du sol varie nécessairement selon les contrées. Il n'est nulle part plus fécond que sur les côtes; mais le climat est à peu près le même dans toute la Guyane, excepté vers les régions où le territoire déjà fort élevé forme de hautes chaînes de montagnes, du flanc desquelles s'écoulent des rivières innombrables et des fleuves magnifiques. La saison des pluies commence en janvier, quelquefois en décembre; mais on jouit d'un intervalle de temps sec d'un mois ou six semaines en mars et avril: c'est ce qu'on appelle la petite sécheresse.

Les pinotières sont les terres les plus propres à toute espèce de culture, car le terrain y est gras; c'est là qu'on trouve des couches de terre végétale d'une richesse extraordinaire, et de la belle terre à porcelaine entre des couches de sable et d'argile. Ces terrains sont couverts d'arbres,

traversés par les rivières ou les fleuves dont le cours plus égal est aussi plus étendu ; mais ils sont en général marécageux. On y trouve de vastes savanes.

Sur les plateaux de l'intérieur, les marais sont rares, les savanes moins fréquentes, les forêts plus touffues ; mais le sol y est pour ainsi dire élevé par gradins, le climat plus tempéré. Le quinquina y croît. Nous avons vu par le récit d'Irakoubo que le chêne s'y rencontre aussi, et c'est vers les montagnes de l'Orénoque qu'on le trouve.

Dans le voisinage des fleuves, la végétation est plus riche que dans les lieux qui ne sont point arrosés. Une nature vierge, dit un écrivain, offre aux Européens les résultats d'un long repos et les débris immenses des générations d'arbres et d'animaux qui se sont succédé depuis la création. Ce sol incomparable peut devenir la patrie de tous les végétaux de la zone torride, à quelque pays qu'ils appartiennent, et déjà les épices parfumées de Ceylan et des Moluques y croissent non loin des fruits d'Otaïti, du café de l'Arabie et du cotonnier des Indes orientales.

Les savanes offrent les plus riches pâturages de l'univers. Le bétail n'est pas indigène : les chevaux, qui pourraient devenir si utiles à la colonie, n'existent qu'en très-petit nombre dans les habitations. Rien ne serait plus facile et moins coûteux que d'importer les diverses races d'animaux domestiques si nécessaires à la culture des terres, au service et à la subsistance de l'homme. Plusieurs écrivains connaissant la paresse innée chez les Indiens, ont proposé de commencer leur civilisation en les rendant pasteurs ; on a même essayé ce système chez quelques tribus,

et particulièrement chez les Indiens attachés jadis aux missions d'Aprouague. Un colon du nom de Terrason, est parvenu à rassembler près de lui une petite peuplade à laquelle il avait appris à soigner les bestiaux.

Ce fut aussi le plan qu'adopta Lucien.

Mais pour se procurer les premières têtes de bétail, il fallait produire assez de denrées pour les acheter, les faire venir et commencer cet établissement. Il comprenait à merveille qu'avant peu d'années la chasse et la pêche, malgré ses précautions, n'offriraient plus que des ressources insuffisantes et nécessiteraient même des expéditions lointaines. Il fallait donc songer tout d'abord à en remplacer peu à peu les produits par une viande saine et abondante. D'ailleurs il trouvait un avantage non moins considérable dans l'introduction du bétail, c'était celui de faciliter la culture des terres; car, pour se nourrir, se vêtir, pourvoir à ses besoins les plus essentiels, il ne suffit pas de posséder de la terre et des bras. Un peuple qui n'aurait point les instruments nécessaires au labour, serait un peuple pauvre et sujet à toutes les vicissitudes du temps.

Il faut qu'il produise non-seulement, chaque année, la quantité qu'il consomme, mais encore qu'il puisse faire des épargnes pour l'année suivante; car le soleil qui verse toujours ses rayons avec la même bienfaisance, triomphe inégalement du caprice des saisons, et les moissons ne récompensent pas toujours avec la même générosité les efforts du laboureur.

Or si l'homme doit produire plus qu'il ne consomme ,

si le laboureur doit faire sortir de la terre les fruits destinés à le nourrir lui et sa famille, n'est-il pas encore dans la nécessité d'en tirer ceux qui doivent alimenter les chefs de l'État, les individus chargés de la police et de l'administration publique, les vieillards et les êtres qui sont à la charge de la société, soit qu'elle en retire actuellement des services, soit qu'elle en ait reçu et qu'elle doive payer le juste salaire de leurs peines?

Ce n'est pas tout : le commerçant qui fait venir les produits étrangers en échange des denrées nationales, et tous ceux qui l'aident dans cet emploi ne labourent pas; l'industriel qui construit les maisons, celui qui confectionne les vêtements et les armes, tous ceux qui les servent dans ces fonctions nécessaires n'ont pas le loisir de féconder la terre.

Une partie de la population peut s'appliquer seule aux travaux de l'agriculture, dans les États organisés sur le mode actuel, où la division des fonctions et des emplois, où la classification des individus est si puissamment établie; ce n'est qu'une certaine partie du temps destiné au travail qui peut être consacrée par les membres de la société organisée selon le système en vigueur à Couchy; car si Lucien, par une sage mesure, a voulu que tous employassent une partie de la journée à la culture, il a permis que chacun, se groupant selon ses goûts, appliquât son intelligence à plusieurs industries. Tout Couchiote était donc agriculteur, mais il ne l'était pas exclusivement; la culture, à cause des exigences des autres industries, ne pouvait employer qu'une certaine partie du temps de

chacun d'eux; les forces totales de la société n'étaient donc point absorbées au profit de la terre. Lucien ne tarda pas à sentir que, pour nourrir cette immense population dont les bras ne pouvaient être sans cesse courbés vers le sol, il fallait absolument se servir de moyens qui, multipliant les forces du laboureur en rendant le travail moins pénible, permettraient de vaquer à tous les offices nécessités par la subsistance, l'entretien du peuple et les besoins d'une civilisation naissante. C'est ainsi qu'il arriva à reconnaître l'utilité des instruments de labour employés en Europe. Les Indiens n'en connaissent pas l'usage ; ils remuent la terre avec leurs mains, ou lui confient, sans la préparer, les semences et les plantes qu'ils veulent faire fructifier. Ce fut aussi le seul art qu'on connût à Couchy pendant les premiers instants de l'établissement de ce petit État; mais Lucien sentit que chaque homme ne pouvant consacrer que deux heures par jour aux travaux des champs, était incapable d'apporter à la masse commune la nourriture de sa femme et de ses enfants; et les vieillards, les invalides, les guerriers en campagne, les citoyens qui, momentanément ou par leurs fonctions, ne pouvant absolument point labourer, il était impossible, à moins d'ustensiles commodes et puissants, de faire rendre à la terre tout ce qui devait en être tiré. Le fer et la force des bras ne suffisaient donc pas.

C'est ainsi que les faits s'enchaînent dans l'organisation des empires. La nécessité de se procurer des instruments fit naître diverses industries. Celles-ci donnèrent naissance aux échanges avec la colonie de Cayenne et même avec l'Eu-

rope; car il fallut faire venir les objets les plus essentiels, ne fût-ce que comme modèles. Lucien, qui avait imaginé de se suffire et de ne rien emprunter à la civilisation, qui voulait développer successivement les ressources naturelles à ses sujets et à leur pays, ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pouvait se passer entièrement du secours de l'Europe. Il avait bien prié l'abbé Blanchard de lui envoyer quelques outils, mais c'était plutôt par prévoyance que dans le dessein d'en faire immédiatement usage.

Dès qu'il eut senti la nécessité d'emprunter à la civilisation quelques-uns de ses procédés, il ne voulut rien demander à la colonie qu'il ne fût en mesure de l'acheter avec les produits mêmes de ses champs. Il fallut donc produire davantage encore pour se procurer des charrues, des pioches, du fer, tous les instruments aratoires indispensables dans les colonies, et pour acheter les premières têtes de bétail, auxiliaires si utiles du laboureur.

Lucien avait borné, dès le principe, la culture aux ignames, au manioc, aux bananes et au maïs ; mais il vit que pour faire des échanges fructueux avec Cayenne, il fallait exploiter plusieurs productions coloniales, et il se trouva insensiblement entraîné à essayer de toutes les cultures qui, en rapport avec le sol, produisaient des denrées recherchées par les Européens.

Lorsqu'il se fut procuré tous les ustensiles nécessaires, il n'eut qu'à se féliciter d'avoir introduit des cultures si diverses; car il fallait entretenir tous ces instruments qui s'usent rapidement dans un pays humide où le fer se rouille vite. La plupart furent fabriqués, il est vrai, à Couchy;

Ainsi qu'on a pu le pressentir, les épiceries précieuses, apportées à différentes époques du siècle dernier à la Guyane, n'y sont pas indigènes ; elles y prospèrent : telles sont la muscade qui depuis son importation, en 1795, ne s'est pas assez propagée ; la cannelle, inférieure, dit-on, à celle de Ceylan ; le poivre, auquel le sol est si favorable ; le girofle, qui réussit très-bien dans les terres basses.

On y a naturalisé un grand nombre de plantes : le manguier, l'arbre à pain, ont traversé les mers pour y venir porter leurs fruits. « La nature avait placé ce dernier, dit M. Barbé-Marbois, à peu de distance des côtes occidentales de l'Amérique. Il n'était séparé des Antilles que par l'isthme de Panama ; on lui fit faire 8 à 9,000 lieues pour l'importer à la Guyane. Il s'y plaît ; il y donne des fruits en abondance ; ses fruits peuvent servir à la nourriture de l'homme, et les animaux en mangent avec avidité. Ils ressemblent à la châtaigne, moins par la forme que par le goût. »

Le manguier n'y a pas moins bien réussi. Il porte un fruit balsamique, filandreux, mais fort sain et d'une grosseur considérable.

réalisé à la Guyane les vues qui ont été si souvent exposées par les hommes les plus éminents. L'initiative de S. M. l'empereur Napoléon III a créé dans cette colonie un établissement pénitentiaire.

Le temps et la fortune aidant, la Guyane deviendra l'Australie de la France ; qu'il nous soit permis de dire que nous avons, dès 1830, appelé l'attention du ministre de la marine sur l'utilité d'y transférer les bagnes. (*Note de l'Éditeur.*)

Le caféier qu'on plante avec les premières pluies, sur des lignes distantes de quelques pieds, est un arbrisseau ravissant à voir lorsqu'il est chargé de fleurs et de cerises vertes. Ces cerises, qui renferment la fève enveloppée d'un parchemin et si connue, sont douces, d'un goût agréable, et bonnes à manger. La Guyane en produit de trois espèces : l'Arabe, le Moka, le Nain, ou le Roi. Le café de Cayenne est fort estimé dans le commerce. On assure que des déserteurs français qui s'étaient réfugiés à Surinam en rapportèrent les premiers plants de 1716 à 1721, à Cayenne, où ils vinrent solliciter leur grâce et l'obtinrent en échange de leur précieux larcin.

Mais le sol produit des fruits plus utiles. La patate, racine *grandement bonne*, disait, il y a deux cents ans, l'excellent prêtre à qui l'on doit un remarquable ouvrage sur mon pays; la patate, racine grandement bonne, est, comme les truffes, ou gros topinambour, car à cette époque on donnait le nom de truffe à la pomme de terre; elle est de diverses grosseurs; il y en a de blanches, de rouges, de jaunes, tirant sur l'abricot; elles sont toutes excellentes, et ont le goût des marrons. Elles sont grosses et moelleuses, propres à faire du potage et de la boisson qu'on appelle du maby. En effet, la plupart de nos boissons fermentées se font avec des patates que les femmes mâchent, qu'elles mêlent avec de la cassave ou d'autres substances, et qu'elles font infuser. La patate sert ainsi à nourrir et à désaltérer. L'igname est inférieure à la patate. C'est un tubercule de couleur violette; mais la grande ressource de la contrée, c'est le manioc et le bananier.

Le manioc est un arbuste noueux et de couleur grisâtre qui s'élève à la hauteur de trois pieds environ. Ses feuilles, comme le dit Stedmann, sont digitées, larges, et portées sur des pétioles de couleur de cannelle. Il y en a de deux espèces : l'une est douce et l'autre amère; les racines seules en sont bonnes; elles ont une qualité farineuse, un goût très-doux, et pour la couleur, la grosseur et la forme, elles ressemblent beaucoup aux panais d'Europe. Le manioc doux, cuit sous la cendre chaude et mangé avec du beurre, est une nourriture agréable, saine, et du goût de la châtaigne; le manioc amer, lorsqu'il est cru, est le poison le plus subtil pour les hommes et les animaux, mais quand il a passé par le feu, quand on en a extrait tout le jus, il devient un aliment salutaire; on en fait de la cassave, qui est le pain de ces pays. J'ai déjà dit que les naturels le font fermenter avec des patates mâchées, pour en produire une boisson agréable.

Le bananier est une plante élevée; il n'a ni écorce ni bois, mais sa taille et ses longues feuilles lui donnent l'apparence d'un arbre. Cette plante consiste en une fibre entourée d'enveloppes bulbeuses, vasculaires et vertes, dit Stedmann, comme celle de l'oignon; elle a un diamètre de 25 à 30 centimètres; sa tige s'élève à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol; le sommet se partage en plusieurs feuilles, car le bananier n'a point de branches. Ces feuilles, d'un vert de mer éclatant, forment, au nombre de 13 ou 14, une sorte de parasol comme les palmistes, et donnent assez d'ombrage pour abriter un homme. Du centre de ce bouquet sort une forte tige longue d'environ 1 mètre, et que le

poids d'un régime, couleur de pourpre, fait pencher vers la terre. La banane croît au bout de cette tige; sa forme allongée ressemble à celle du concombre; elle produit un groupe de fruits très-nombreux qu'on appelle régime. Pour un seul régime, il y a quelquefois jusqu'à cent bananes.

Cette plante pousse très-vite; dès qu'elle est coupée, sa racine donne de nouveaux rejetons; six mois suffisent pour faire atteindre à ceux-ci leur dernier développement; mais il lui faut un sol nourrissant; tous les terrains ne sont pas propres à sa culture.

La banane renferme une substance farineuse d'un jaune très-pâle qui remplace le pain; agréable au goût, saine, elle est d'une ressource infinie dans nos contrées. Cette substance, qu'on fait bouillir ou rôtir, est renfermée dans des téguments verts dont on la dégage pour s'en nourrir. On la mange aussi crue, lorsque la pellicule devient jaune; elle est à ce moment douce et presque du goût d'une poire mûre. La banane et le manioc sont les deux mamelles de la Guyane. Lucien en fit faire des plantations considérables.

Parlerai-je de la canne à sucre? On en distingue deux espèces : les unes jaunes, les autres violettes, dit un voyageur à qui j'en emprunte la description. « Elles sont originaires de Batavia; mais il y en a une troisième, qui est celle d'Otaïti, importée en 1789. Les violettes, dit cet auteur, étaient cultivées par les Indiens avant la découverte du Nouveau-Monde. » Je crois cette opinion hasardée, et je pense que la canne à sucre n'est pas indigène. Toutes croissent dans les hautes terres et s'y appauvrissent ensuite.

Les alluvions desséchées et les gorges leur sont plus favorables, mais en dépérissant sur les montagnes, elles deviennent plus succulentes, plus élaborées que dans les terres basses, où elles s'élèvent comme des bois taillis; elles n'y donnent que des liqueurs désagréables et moins spiritueuses. La canne est un jonc noueux (chaque nœud forme une bouture), et quand on le couche à terre, qu'on le couvre, il pousse un nouveau plant qu'on récolte au bout de huit à dix mois; celles d'Otaïti n'atteignent leur maturité qu'après dix-huit mois. On plante les cannes à sucre dans des rigoles pratiquées au moyen de la houe, et distantes d'environ quatre pieds. Elles sont placées l'une près de l'autre, afin de faire de leurs jets un fil continu. Après la récolte, on brûle les pailles, qui fournissent un excellent engrais, et tous les vingt ans on renouvelle les terres en les inondant d'eau douce.

Le cacaotier est originaire de la Guyane, où il croît particulièrement vers les sources de l'Oyapock, du Camopi et de l'Aprouague. Cet arbre cache son fruit brun, entouré d'une sève abondante et douce, dans une calotte sphéroïde cannelée, sous de grandes feuilles. On sait le parti qu'on en tire pour fabriquer cette pâte dont les peuples de l'Europe font une consommation si considérable. Sa culture est facile et peu coûteuse.

L'indigofère, sous le nom d'anil, est également indigène. Sa feuille est d'un vert pâle, sphéroïde. Sa fleur jaune pousse en petits bouquets et par grappes. La racine en est salutaire, assure-t-on, dans les maladies bilieuses. Il croît sauvage dans les forêts voisines de la mer, dans les terrains

sablonneux et mêlés de sel; c'est une sorte d'herbe qu'on appelle l'indigo bâtard. L'indigo cultivé a la feuille de la forme et de la couleur du trèfle. La couleur du fruit est rouge et violette, mais la culture de cette plante colorante n'a pas fait de progrès dans la colonie.

Le cotonnier ne paraît pas appartenir aux productions naturelles de la Guyane, car il ne croît pas dans les forêts, et ne vient que dans les terrains cultivés. C'est un arbrisseau d'une utilité sans pareille, puisqu'il concourt avec la laine des troupeaux et les fils du ver à soie à vêtir les hommes. Rien n'égale le coup d'œil qu'offre un champ couvert de ces petits arbres à la feuille large et lisse, de forme octogone, un peu laineuse à l'extérieur. Les clochettes jaunes qui en forment la fleur se mêlent agréablement à la verdure des feuilles. Le fruit pointu, anguleux, est gros comme un petit œuf, intérieurement divisé en trois compartiments; la chaleur le dilate, l'ouvre, et il en sort de petits flocons de neige d'une blancheur dont l'éclat est encore relevé par les petites graines noires qui s'y mêlent, et dont la substance grasse serait propre à produire de l'huile; les troupeaux en sont friands. Cet arbre qu'on rend nain pour lui faire produire davantage, est d'une fécondité admirable; deux fois par an sa soie fine pend à ses branches.

Le roucou, qui sert à la préparation des teintures et à la teinture rouge et jaune, vient sur un arbuste infatigable; il produit quatre récoltes par an, de sorte qu'il est toujours chargé de fleurs et de fruits. Sa feuille ressemble, dit Pitou, aux poiriers de Martin-Sec, sa fleur aux roses de Chien. Sa caboce, armée de piquants, ressemble à l'enveloppe des

châtaignes. Son fruit rouge et rond est divisé en petites graines sur deux pistiles qui colorent sa caboce : c'est l'arbrisseau le moins exposé aux outrages des insectes, et je présume que la propriété de cette plante, constatée par les Indiens, les a portés à adopter la coutume de se peindre le corps avec cette couleur.

Je ne dois pas oublier de mentionner encore le piment, qui sert d'assaisonnement unique aux mets des indigènes, et que les créoles aiment beaucoup; le gingembre, et quelques fruits tels que les citrons, les oranges, les limons, les ananas, afin de donner l'idée la plus complète qu'il m'est possible des produits obtenus par la culture, soit qu'ils appartiennent au règne végétal de l'Amérique méridionale, soit qu'ils y aient été implantés depuis la prise de possession de cette contrée par les Européens.

Le piment est une graine dont l'usage est trop connu pour en parler; il y en a de trois espèces, de différentes grosseurs, de forme allongée. Ces graines se trouvent dans des gousses.

Les citrons, les oranges et les limons y viennent en abondance. Ces fruits ne sont pas étrangers à l'Europe et tout le monde y apprécie leurs avantages; mais les ananas qui ne sont pas moins abondants sont moins connus. Ce fruit, cultivé dans les jardins, est une espèce d'artichaut dont la tige n'est pas plus élevée que celle de ce dernier légume, si commun dans nos potagers de France. Les feuilles sont longues, épaisses, armées de petites pointes de chaque côté. Le fruit se trouve au milieu de sept à huit de ces feuilles; il a la forme d'une pomme de pin et le même as-

pect; mais il est d'une grosseur assez considérable; il porte à sa cime un petit bouquet de feuilles qui reproduit le même fruit après avoir été planté.

Il ne faut pas oublier que la Guyane produit en outre un grand nombre d'autres fruits dont on ne peut avoir aucune idée de ce côté de l'Atlantique. J'ai déjà eu l'occasion de parler dans le cours de cet ouvrage de plusieurs fruits qui croissent naturellement dans les forêts; j'ai parlé de la pomme d'acajou, mais je dois mentionner la barbadine, la pomme cannelle, le corosol, la mangue, l'avocat, la prune monbin qui, par sa couleur et sa forme, ressemble à la mirabelle, la grenade enfin, le coco, la goyave, qui complètent à peu près cette nomenclature. Les fruits d'Europe y sont inconnus; on cultive pourtant à Cayenne le raisin de treille.

Lucien comprit bientôt la direction qu'il devait donner aux travaux agricoles. Ils se divisèrent naturellement en deux classes : ceux qui avaient pour objet l'alimentation de sa petite république; c'était la culture des racines nourricières telles que la patate, l'igname, le manioc, et quelques autres propres à la nourriture et à la confection des liqueurs, plus utiles qu'on ne pense, si l'on en fait un usage modéré, dans un pays où l'eau n'est pas fort saine ; c'était celle du maïs, également nécessaire sous ce double rapport, de la banane enfin et des fruits que nous avons décrits ou mentionnés dans le cours de cet ouvrage. Les choux-palmistes, les fruits sauvages qui abondent dans les forêts étaient une ressource naturelle dont Lucien n'avait pas à s'occuper sous le point de vue de la culture.

Le riz fut la principale occupation des noirs marrons qui, comme je le dirai tout à l'heure, s'établirent sur la rive gauche dans le voisinage des marais. Plus tard, l'exploitation agricole comprit les bestiaux; mais comme on a pu le voir, avant de se procurer les sujets indispensables à la reproduction, Lucien voulut demander à l'industrie de ses Indiens des moyens d'échange.

De concert avec Irakoubo, qui fit à ce sujet un voyage dans les habitations voisines de la côte, il étudia les différents terrains pour savoir à quelles productions ils étaient propres. Jadis les colons de la Guyane se bornaient à cultiver les terres hautes sur lesquelles l'humus, chassé sans doute vers la plaine par les inondations et les pluies, a généralement peu de profondeur et ne convient qu'au roucou, au giroflier et aux plantes dont les racines vivaces n'ont pas besoin d'un sol riche pour prospérer.

C'est à M. Malouet que les Guyanais, alors peu avancés dans l'agriculture, doivent l'emploi des terres basses les plus riches en principes végétaux et qui jusqu'alors avaient été négligées. Elles sont propres à la canne à sucre. Lucien fit donc des plantations de ce roseau précieux dans la plaine qui s'étendait vers la Nouvelle-Angoulême. Le caféier couvrit le versant des collines; le roucou qui se plaît dans les terrains humides fut placé dans le voisinage de la Mana; le coton couronna les hauteurs; et bien qu'il rapporte davage dans les terrres basses, Lucien préféra à des récoltes plus abondantes les produits plus soyeux et d'une qualité supérieure que donnent les terres élevées. S'il consentit à faire quelques plantations de giroflier, ce fut uniquement

afin d'assurer à Couchy des ressources variées pour l'avenir; car le giroflier ne rapporte guère qu'au bout de cinq années, et même dans les terres hautes, classe à laquelle appartenait plus particulièrement le territoire de Couchy situé à une petite distance de la première cataracte de la Mana, dans ces terres hautes, dis-je, le giroflier n'est en plein rapport que vers la dixième année; mais le girofle y est plus beau, plus aromatique; la nature, toujours intelligente et généreuse, récompense ainsi la patience et les efforts. Le cacao exigeant peu de soins s'éleva sur les mamelons qui s'abaissent du côté de la plaine et finissent par se confondre avec elle.

Telles furent les principales plantations que Lucien fit successivement, commençant d'abord par celles dont le rapport était le moins éloigné. Entre les champs de cotonniers, de cannes à sucre, de girofliers, de poivriers, de roucou, s'étalaient ceux où croissaient les ignames, le maïs, le manioc et le bananier, les orangers, les ananas, les arbres à fruits si variés, d'un aspect si riant.

Il fallait se procurer les premières semences de ces plantations. Dans ce but, et pour ne pas arracher tout à coup les Indiens à leurs habitudes, Lucien demanda aux produits naturels des forêts les richesses auxquelles l'Europe attache un grand prix. Aux groupes de chasseurs se joignirent des groupes errants chargés de recueillir le quinquina qui vient dans les régions élevées, la salsepareille, la vanille, les gommes, et particulièrement celle du caoutchouc et les baumes précieux. D'autres groupes furent chargés de couper les bois recherchés pour servir aux arts. Plus tard,

quand il fut possible de faire descendre les gros arbres sur des espèces de radeaux, on y joignit l'exploitation des bois de construction.

C'est ainsi que les Couchiotes se répandirent au loin et rapportèrent le bois de lettre moucheté, le bagot, le boco, l'acajou, le courbari, le bois de féroles, le bois satiné-rubané, le montouchi, l'amarante, le cèdre et le panacoco, tous propres à l'ébénisterie, tous précieux. On connaît cent huit espèces de bois dont dix de la plus belle espèce, vingt-huit durs et la plupart incorruptibles.

Bientôt Lucien fut en mesure d'acheter les bestiaux et les instruments qui lui étaient nécessaires pour entreprendre les grandes cultures. Aussi un commerce d'échange fort actif ne tarda-t-il pas à s'établir entre Couchy et le port de la Nouvelle-Angoulême situé, comme on sait, à quelques lieues de l'embouchure de la Mana. L'abbé Blanchard qui s'intéressait aux progrès du petit État de Lucien servit d'intermédiaire officieux. Il se rendit à Cayenne, près du baron de Milius, administrateur habile et intègre ; il en obtint tout ce que Lucien désirait ; les habitants de cette ville, si bons, si hospitaliers, si généreux, ne manquèrent pas de seconder les nobles efforts de l'abbé Blanchard. Quelques navires de transport d'un faible tonnage vinrent apporter à ce premier poste les objets envoyés de Cayenne et prendre ceux de Couchy. Les communications entre Couchy et le port de la Nouvelle-Angoulême s'établirent par la Mana au moyen de bateaux plats que Lucien fit faire par des ouvriers établis à la ville même de la Nouvelle-Angoulême.

Chacune de ces branches était exploitée simultanément

par toute la population de Couchy. Toutefois, comme il était impossible que chacun s'appliquât à tout à la fois, les groupes s'organisèrent bientôt en séries et comme par instinct. Il y eut ainsi la série des denrées destinées à l'exportation ; celle des denrées destinées à la consommation locale. Il y eut la série des travaux de construction, celle des terrassements ; une autre série dite des industries manufacturières comprenant la confection et la réparation des outils, une sixième série pour la fabrication des divers ustensiles comme la poterie ; une septième pour celle des armes ; une huitième pour le tissage des hamacs et des toiles. La journée ne comprenant que dix heures environ de travail assidu, chaque homme ne pouvait embrasser que cinq industries ; car les groupes ne travaillaient que deux heures de suite au même objet. Par un mécanisme aussi ingénieux que naturel, toute la population se trouva répartie de manière à exécuter tous les travaux agricoles et industriels ; car les travaux les plus difficiles étant aussi les moins nombreux, la masse se chargeait de ceux qui demandent plus de force que d'intelligence, tandis que les plus capables s'occupaient des premiers. Ainsi le labour et la récolte n'exigent que des bras, mais la confection des outils et la manipulation de certains produits réclament de l'intelligence. Or, les travaux étant bien organisés, il y avait une juste proportion entre les uns et les autres, et il n'arriva pas, comme cela n'a que trop lieu en Europe, que les travaux exigeant de l'intelligence, autant ou plus que de la force, trouvassent plus de bras que ceux qui n'exigeaient que de la force. En un mot, les travaux industriels

ne prirent pas un accroissement démesuré au détriment de de l'agriculture. Comme les hommes les moins capables sont partout les plus nombreux, il en résulta que l'agriculture et les travaux faciles trouvèrent des bras en suffisance, pendant que l'industrie sagement bornée, employant les plus intelligents, ne tarda pas à faire des progrès dans une prudente mesure.

Il s'opéra ainsi un classement naturel entre les intelligences. De même que le liquide qui, échauffé dans l'alambic, se dépouille des matières grossières dont il est chargé, et désormais purifié, coule en torrents spiritueux, de même le travail séparant les intelligences laissait aux travaux les plus faciles les hommes les moins capables, en appliquant les plus ingénieux à l'industrie savante.

Ce fut là une source d'émulation; car on commença toujours par s'essayer successivement à chacun de ces travaux, jusqu'à ce que l'aptitude fût définitivement jugée. Un jeune homme, par exemple, sortait-il de la classe des enfants soumis à la surveillance des vieillards pour passer dans celle des travailleurs, il devait, pendant un certain temps, se mêler à tous les groupes composant les huit ou dix séries. Ses goûts se formaient dans cet exercice; il ne tardait pas à sentir lui-même à quels travaux il était appelé; mais une fois son parti arrêté, après avoir consulté ses parents et ses maîtres, après avoir pris l'avis des vieillards jadis chargés de diriger son enfance, le chef de l'Etat rendait son jugement en séance publique; il devenait extrêmement difficile alors, pour ne pas dire impossible, au jeune homme de changer d'occupations, à moins que, dans l'examen annuel que subis-

saient tous les travailleurs, il ne fût jugé capable ou d'exercer une surveillance ou de passer d'une industrie inférieure à une supérieure. Quelquefois il arrivait aussi que de cette première on le faisait passer à une inférieure, si par son incapacité ou sa conduite répréhensible, il avait encouru ce châtiment redouté.

Cependant Lucien voulant que l'agriculture fût la base de l'ordre social, exigea toujours que chaque individu employât pour le moins deux heures par jour aux travaux agricoles, excepté les jours de repos. De sorte que les architectes, les mécaniciens même, se mêlèrent quotidiennement au groupe d'agriculteurs dont ils firent partie. Cette méthode salutaire pour la santé, puisqu'elle forçait à un exercice utile l'industriel qui se fût trop concentré dans son occupation favorite, eut encore pour effet d'attacher toute la population à la terre et d'entretenir cette diversité de travaux de nature opposée, qui n'était pas seulement attrayante, mais favorable au développement des forces physiques et de l'intelligence. Elle avait en outre l'avantage, tout en admettant une hiérarchie dans les séries dont les unes étaient supérieures aux autres, d'éviter que les séries inférieures ne devinssent l'objet du mépris public et ne souffrissent du dégoût qu'elles inspireraient. Il voulut encore que les travailleurs n'adoptassent jamais une seule série et qu'ils se mêlassent à plusieurs. Les architectes n'étaient donc pas seulement mécaniciens ou fabricants d'outils, mais ils devaient être aussi cultivateurs et adopter en outre deux ou trois autres groupes, soit de po-

terie, soit de tissage ou de tels autres qui convenaient à leurs goûts.

Jamais une aussi petite société ne produisit en peu de temps d'aussi grandes choses. Les forces publiques sagement utilisées ne se perdirent pas comme des cours d'eau qui, se divisant en canaux infinis, se dispersent dans les terres sans avantages pour le sol; dirigées avec prudence, elles s'appliquèrent à des travaux importants et considérables. Une ville de bois, il est vrai, mais vaste et commode, s'éleva comme par enchantement; un canal et des routes furent pratiquées dans des proportions admirables; une population considérable trouva sa subsistance sur un sol jusqu'alors inculte; des monuments publics s'élevèrent enfin dans un lieu où jamais les arts n'avaient pénétré. La culture, objet des prédilections du peuple entier, procura des richesses qui auraient suffi pour alimenter la moitié du commerce de Cayenne. Une société de pauvres sauvages accourus de tous les points de cet immense continent, dénués de tout, sans outils pour ouvrir et défricher la terre, construire leurs maisons, se vit en possession, par ses propres efforts, d'un capital suffisant pour opérer ces miraculeux travaux, et tout cela, au milieu des préoccupations de la guerre, de l'exercice journalier des armes, mais au sein de l'union et de la concorde.

L'image d'Alira semblait planer sur l'enceinte de Couchy. Son nom avait été le mot de ralliement de tant de tribus guerrières; l'amour qu'elle inspirait à Lucien était le ciment mystérieux qui liait les parties de ce merveilleux édifice.

Les femmes ne furent point employées aux travaux pénibles de l'agriculture. Elles durent étendre leurs soins aux travaux domestiques et à quelques industries peu fatigantes qui n'étaient point de nature à ternir l'éclat de leur beauté. Elles ne sont point faites pour ces rudes occupations qui les exposent aux intempéries des saisons, les portent à négliger le soin de leur personne et les font sortir en quelque sorte de leur nature. Lucien pensait que la femme ne doit point se livrer à des exercices trop violents; qu'elle doit se renfermer autant que possible dans l'intérieur de sa maison, ne penser qu'à la tenir propre, à élever, nourrir et instruire ses enfants dans une société où la vie n'est pas commune comme elle l'était à Couchy. Dans son petit État, les femmes étant moins occupées dans leurs carbets, il voulut qu'elles s'occupassent en commun de la préparation des aliments, du service des tables, de l'éducation des petits enfants. Chaque mère allaitait son enfant et le gardait exclusivement jusqu'au moment où il était assez fort pour passer dans les salles d'éducation première. C'est un devoir sacré qu'aucune Indienne n'aurait voulu se dispenser de remplir, et Lucien, tout en adoptant la vie qu'il croyait convenable à l'état des Indiens, voulait conserver et fortifier l'esprit de famille, base essentielle de tout État bien organisé. C'est pourquoi les mères nourrissaient leurs enfants, et, pendant les années qu'elles les conservaient dans leur dépendance absolue, on les soulageait autant que possible de l'obligation de concourir aux travaux domestiques.

Rien n'égalait l'attention qu'on portait aux mères et aux

femmes qui allaient le devenir ; rien ne peut donner une idée des égards qu'on avait pour elles. Est-il en effet une mission plus sainte que celle de la maternité? Les femmes, en donnant des citoyens à l'État, ne méritent-elles pas bien du pays? On s'attachait à leur rendre l'existence douce et agréable ; elles n'avaient point d'influence dans les conseils ; mais elles ne réclamaient pas une part dans la conduite du gouvernement ; elles partageaient les jours entre des occupations proportionnées à la délicatesse de leur organisation et leurs devoirs conjugaux et maternels.

Dans les jeux publics, dans les évolutions guerrières qui occupaient les loisirs de ce peuple belliqueux, on recherchait leurs suffrages, et c'étaient certes les suffrages de la beauté; car les femmes, vivant à l'ombre des carbets et ne se livrant point à des travaux pénibles, ne voyaient pas leurs attraits sitôt se flétrir ; elles conservaient plus longtemps leurs grâces ; leurs charmes se prolongeaient au delà d'un matin, et, comme une fleur soigneusement cultivée qui brille encore le soir d'un beau jour, elles semblaient reculer la jeunesse en retardant la marche des années.

Les jeux auxquels elles se livraient avaient pour résultat de donner plus d'agilité à leur corps, plus de souplesse à leurs membres ; l'éducation qu'on leur donnait, toute primitive, s'efforçait de leur conserver cette simplicité qui sied si bien aux femmes, tout en donnant à leur esprit de la solidité et de la grâce.

La société avait pour résultat de développer leur intelligence ; car les causeries n'étaient pas plus interdites que les penchants intimes dans ces réunions publiques où,

groupées selon leurs occupations, elles se sentaient pressées par l'émulation. Chacune voulait briller; aucune ne consentait à rester en arrière, ou s'il y en avait dont l'esprit était paresseux, les plaisanteries de leurs compagnes ne tardaient pas à les exciter, à les animer, à faire jaillir ces étincelles que renferme toujours le cœur ardent des femmes.

Cette société n'excluait pas la vie de famille. Tous les jours, pendant deux heures au moins, le soir et le matin, les familles, rentrées dans leurs carbets, vivaient dans une intimité douce. L'union domestique parut se fortifier, et l'on vit insensiblement s'adoucir le caractère brutal des Indiens dans leurs rapports avec le sexe qui contribue si puissamment au bonheur de la race des hommes.

On ne négligea pas d'inspirer aux enfants le respect dû aux auteurs de leurs jours. Lucien répétait souvent, avec une raison que j'apprécie bien davantage depuis que je connais les sociétés européennes, que le plus grand vice de ces sociétés vient du peu de respect que les fils ont en général aujourd'hui pour leurs pères. Ils se croient supérieurs à ceux dont ils tiennent l'existence; ils consentent à peine à leur obéir et à les honorer. Le joug paternel leur paraît tyrannique; ils se hâtent de s'y soustraire. La profession du père paraît méprisable aux yeux du jeune homme à peine émancipé. Celui-ci songe de bonne heure à ses intérêts propres, qu'il sépare bientôt de ceux de sa famille. Aussi la discorde ne tarde pas à se glisser sous le toit paternel; la famille se divise; les traditions se perdent au milieu de ces dissensions intestines; le fils ingrat ne

devient que trop souvent père dénaturé. Il a hâté par sa conduite déplorable et les chagrins qu'il a causés à ses parents leur fin prématurée; il dissipe dans la débauche le patrimoine de ses enfants.

CHAPITRE XII.

Cependant le messager d'Alira, le sage Ydoman, avait fait diligence et venait d'aborder à Couchy. Il s'empressa de se rendre au tapouy, où il trouva Lucien et lui fit connaître en peu de mots l'objet de son voyage. Il dit de la part d'Alira l'horrible drame que j'ai raconté. Si le récit de Lido avait enflammé le courroux de Lucien, je laisse à penser ce qu'il souffrit de celui du vieillard. Il réunit aussitôt toutes les sections et fit parler devant elles Ydoman, dont les discours excitèrent de violentes colères. Un cri de guerre s'éleva de tous les rangs ; Lucien lui-même, oubliant sa sage réserve, ordonna que tout le monde fût prêt dès le lendemain pour se rendre à Organabo et y délivrer l'infortunée fille des rives maronites, en massacrant tous les Palicours. Ydoman essaya vainement de s'opposer aux effets trop précipités d'une si juste colère. Personne ne

voulut l'entendre ; Lucien lui-même, en proie à cette irritation extrême, ne l'écoutait plus. Vaincre ou mourir ! s'écriait-il dans l'excès de sa fureur. Nous avons trop différé, il faut en finir ; il faut délivrer Alira ou renoncer à civiliser ces peuples !

Ydoman, ne pouvant faire entendre la voix de la raison, remit au lendemain les représentations qu'il croyait devoir faire. C'était, comme je l'ai dit, un esprit sage et consommé dans la connaissance du cœur humain. Il savait que les conseils et la prudence sont rarement écoutés dans la colère, et qu'il faut attendre le calme pour faire triompher la vérité.

Lucien ne négligea pas de lui décerner les honneurs qu'on rendait aux étrangers. Il fit asseoir Ydoman à sa table et tendre un hamac dans la salle d'honneur du tapouy ; il ne le quitta que fort avant dans la nuit, après l'avoir pressé de questions et comblé de prévenances. Le sort d'Alira fut le sujet de la conversation ; je laisse à deviner ce qu'un cœur si fortement épris pouvait exprimer sur l'objet aimé.

Dès le lendemain, Ydoman sortit du palais et parcourut quelques rues où déjà les Couchiotes en armes attendaient le signal de la réunion. Il leur fit sentir qu'il serait imprudent de marcher sur Organabo dans un moment où les Palicours y étaient encore si nombreux. — Vous êtes beaucoup de combattants, dit-il, mais les Palicours en comptent bien davantage. Ils ont comme vous des armes terribles ; comme vous, ils sont animés par un indomptable courage, et si vous renouvelez la faute d'Oldi, qui alla les combattre

chez eux, vous êtes certains d'être vaincus. Attendez que la division, se mettant dans leurs rangs, affaiblisse leurs forces. Il leur raconta ensuite les efforts tentés par les chefs de Sinamary et d'autres tribus pour éviter une guerre sanglante. Je ne doute pas, ajouta-t-il, qu'avant peu de temps vous appreniez que Digo, réduit à la seule tribu d'Organabo, est prêt à vous proposer la paix. Vous gâteriez par la précipitation les avantages que vous procurera la prudence.

Ydoman parlait ainsi dans le dessein d'empêcher une guerre dont il redoutait les effets pour les deux rives. Il voulait amener par la conciliation les deux partis à vivre en bonne intelligence, et comptait sur le succès des démarches de ceux qui, avec Alira, essayaient à Organabo d'empêcher une lutte déplorable. Son aspect était si vénérable, la sagesse s'exprimait par sa bouche avec tant d'éloquence, qu'il ne manqua pas de faire impression sur un grand nombre d'Indiens.

Toutefois, le cor guerrier retentit : les sections se réunissent sur la place de France, à laquelle Lucien, en souvenir de sa patrie, a donné ce beau nom.

Kouraskar, l'œil enflammé, dans une attitude martiale, dominant tous les autres de la hauteur de sa taille gigantesque, fait entendre sa voix ; autour de lui viennent se ranger les chefs de l'armée. Le son de la flûte, le bruit du tambour et du houhou, instrument de bois creux d'un effet terrible, réveillent au loin les échos ; sur la rive gauche, les nègres marrons qui sont venus fonder la ville de Marianna sous la direction suprême de Lucien, répondent à

ces préparatifs par le bruit de leurs instruments de guerre; les femmes même excitent les guerriers au combat.

Lucien s'avance. Le silence s'établit aussitôt. Il porte dans sa main droite le bâton du commandement. Sa main gauche est armée du carquois ; le casse-tête est suspendu à ses épaules. Sa démarche est fière, assurée ; il est suivi du grand conseil et de la troupe d'élite dont il est toujours entouré dans les circonstances solennelles. A peine est-il arrivé à une faible distance du front de bataille, qu'il s'apprête à parler. Kouraskar se tient près de lui, respectueux, attendant ses ordres. L'attention générale est excitée, mais au moment où Lucien s'apprête à prononcer la première parole, Ydoman, se faisant jour au milieu des rangs, pénètre d'un pas grave et ferme vers lui ; il fait signe qu'il veut parler. S'adressant ensuite au prince lui-même, il le conjure de ne point précipiter la guerre ; il lui répète ce qu'il lui a déjà dit la veille ; il montre les Palicours divisés, Digo forcé d'implorer la paix et brisant les fers d'Alira. « Songe, ajoute-t-il, ô chef de ces tribus guerrières, » songe qu'Alira elle-même te conjure par ma bouche de » ne point hasarder le combat, mais de laisser à sa prudence le soin de terminer une si funeste querelle. Ta » précipitation téméraire mettrait sa vie en danger, car en » se voyant attaqué soudainement, Digo rallierait tous les » Palicours et commencerait le signal du carnage par la » mort d'Alira. »

Un tel discours ne pouvait manquer de produire sur l'esprit de Lucien l'effet qu'Ydoman en attendait. Toutefois, il allait répondre, quand on annonça que le compa-

gnon du Galibi mis à mort par les Palicours, arrivait en toute hâte du voisinage d'Organabo et demandait à parler au prince. Lucien le fit paraître aussitôt. Celui-ci annonça qu'il était parti depuis peu de temps d'Organabo, où il avait pu se glisser à la faveur du désordre qui régnait dans ce lieu, aujourd'hui d'une étendue immense, depuis que les tribus confédérées s'y étant donné rendez-vous, avaient élevé, sans art comme sans ordre, des carbets innombrables. On comptait plus de dix mille guerriers. C'était le double de ce que Couchy pouvait mettre en campagne. Ajoutons que cette population si nombreuse possédait des pirogues en nombre suffisant pour la transporter toute entière sur un point quelconque de la Guyane. Lucien ne pouvait pas en faire autant ; distrait par d'autres soins et voulant acheter des bateaux européens, il avait négligé la construction des barques indiennes, d'un usage si indispensable dans nos contrées.

Le Galibi annonça donc qu'arrivant en ligne directe d'Organabo, il apportait la certitude que les Palicours ne tarderaient pas à paraître en si grand nombre, que la Mana serait couverte de leurs pirogues au point qu'on n'en verrait point les eaux, et qu'il y aurait plus d'ennemis à combattre qu'il ne se trouvait d'arbres dans les forêts environnantes.

Cette nouvelle devait modifier le plan de campagne. Lucien sentit de suite, aussi bien que l'armée entière, la nécessité de se tenir sur la défensive ; mais, soupçonnant la sincérité d'Ydoman, il dit à ce piaye :

— Voilà donc le motif pour lequel tu voulais enchaîner

mon bras. Tu nous parlais des divisions de l'ennemi, quand tu savais qu'il était prêt à fondre sur nous. Envoyé par Digo pour nous tromper, tu subiras le châtiment que méritent les fourbes.

Ydoman, sans se déconcerter, prit le jeune Galibi par la main et lui dit :

— Le Poto de Sinamary n'a-t-il pas quitté Organabo avec plusieurs chefs de tribus?

— Non, répondit celui-ci, car il est tombé sous le coup d'une flèche lancée par une main inconnue. Il expira quelques jours avant mon départ ; mais je sais qu'il s'était entendu avec différents capitaines pour fuir avec leurs nations. Digo les accusait de trahison, et je soupçonne qu'il est l'auteur de la mort de ce chef, car il a fait périr ses complices dans des tourments horribles. Les Palicours n'étaient plus unis ; mais depuis ces exécutions sanglantes il a reconquis son empire sur tout le monde. Au moment de mon départ, on ne s'occupait que des préparatifs de la campagne.

— Tu vois, dit Ydoman en s'adressant à Lucien, que je n'ai point menti.

— J'en conviens, bon vieillard, répondit Lucien, j'ai eu tort de douter de ta bonne foi. Je réparerai mon injustice en t'honorant comme tu le mérites.

Ydoman répliqua :

— J'ai fait mon devoir. J'aurais voulu éviter d'irréparables désastres; mais puisque le Tamouzy permet qu'Iroukan souffle la destruction parmi les Caraïbes, je n'ai plus qu'à déplorer ce grand malheur. Le soleil est l'œil

du monde! Tamouzy en est le maître. Mais de même que la nue cache quelquefois le regard du soleil, de même Iroukan soustrait passagèrement au Tamouzy les domaines de son empire. Je suis de race palicoure, je ne puis donc rester au milieu des Galibis durant la guerre. Souffre que je me retire vers les miens, trop heureux si je puis un instant calmer leur fureur.

— J'admire ta sagesse, vénérable Ydoman, dit Lucien à son tour, j'apprécie ta conduite. Retourne donc en liberté vers ceux qui devraient s'inspirer de ta vertu.

Lucien lui fit plusieurs présents qu'Ydoman accepta, puis le piaye monta dans sa pirogue et disparut.

Au même moment on signala un canot monté par plusieurs rameurs noirs dont les chants joyeux faisaient retentir les deux rives. Kouraskar se rendit avec quelques Indiens sur le port pour reconnaître les gens qui montaient l'embarcation. Un vieillard ne tarda pas à en descendre d'un pied encore agile. C'était un Européen d'une taille majestueuse, plein de dignité, au regard vif, et dont la noble tête, couverte de longs cheveux blancs, annonçait l'austérité. Il se trouvait seul au milieu de ces nègres pagayeurs, son costume était simple et grave. Il portait un long chapeau tressé de feuilles de latanier et une soutane noire; sa main s'appuyait sur un bâton...

Lucien s'approche et ne tarde point à reconnaître l'abbé Blanchard. Il avait pour lui la plus profonde vénération; il se jette dans ses bras. L'abbé Blanchard l'embrasse tendrement et lui dit qu'il vient visiter ses États, qu'il espère y recevoir l'hospitalité chrétienne; qu'il serait venu plus tôt

si ses fonctions apostoliques ne l'avaient appelé à Cayenne, et si une longue et douloureuse maladie n'avait mis ses jours en danger. Lucien lui proteste que jamais un plus grand bonheur que celui de recevoir un prêtre si digne de son respect et de sa reconnaissance ne lui serait réservé, et qu'il était heureux de soumettre à son sévère examen le petit État qu'il venait de fonder ; que l'abbé Blanchard serait considéré à Couchy, pendant son séjour, comme le maître du pays, et que le prince, enchanté de posséder un hôte si respectable, n'ambitionnait que l'honneur d'être son premier serviteur. Il lui expliqua ensuite les événements qui se passaient, et lui manifesta ses regrets de recevoir sa visite au moment où Couchy allait subir une violente crise, où la guerre allait étaler à tous les yeux ses horreurs sanglantes.

L'abbé Blanchard se félicita au contraire d'être arrivé dans un moment si critique, puisque son ministère ne serait peut-être pas inutile aux uns et aux autres. Ministre de paix, j'emploierai, dit-il, tous mes efforts à empêcher l'effusion du sang, et je ne négligerai rien pour rétablir la concorde.

Lucien conduisit l'abbé Blanchard sur le front de l'armée, lui en fit parcourir les rangs, et commanda de les rompre, en ordonnant que les travaux continuassent comme à l'ordinaire, et qu'on se bornât à doubler les postes d'observation en attendant l'ennemi ; qu'on prît en outre toutes les dispositions nécessitées par les événements. Il prescrivit à chaque chef de tenir les armes prêtes, afin qu'au premier signal chacun pût voler au combat

sans retard. Il montra le plus grand calme, encouragea tout le monde et se rendit au tapouy où il installa l'abbé Blanchard, à qui il présenta successivement tous ses officiers et sa garde d'honneur.

L'abbé Blanchard était émerveillé de ce qu'il voyait. Une ville immense, l'ordre, l'activité qui régnaient dans son enceinte ; une civilisation nouvelle se mariant avec les mœurs simples d'hommes à peine sortis de l'état sauvage ; les cultures qui s'élevaient sur le flanc des collines où l'on voyait épars les groupes de travailleurs ; les bois qui en couronnaient lés cimes et dont le sombre aspect contrastait avec le riant tableau des champs ; l'eau qui coulait en abondance par mille ruisseaux, un air de gaieté et de bonheur répandu sur tous les visages, tout donnait à ce spectacle un attrait enchanteur.

Lucien s'empressa de montrer Couchy à son hôte. Ils se rendirent donc dans les grands carbets, visitèrent les magasins et plusieurs habitations particulières dans chaque section. L'abbé Blanchard ne se lassait point d'admirer.

Dans les grands carbets, régnait une activité immense parmi les femmes chargées de l'apprêt des repas ou des travaux sédentaires. Il y avait aussi dans ces vastes locaux des groupes d'ouvriers chargés de diverses industries. On aurait pu désirer des procédés plus expéditifs dans la confection des objets que produisaient ces fabriques, mais Lucien n'avait pu tout à coup importer les progrès qui font la gloire de l'industrie moderne ; il se proposait d'y atteindre avec le temps et ne voulait pas d'ailleurs se servir trop

vito de moyens étrangers aux habitudes de ces peuples. C'est ainsi que l'art de la poterie, celui du tissage, se ressentaient tous deux des lieux où ils étaient cultivés.

La poterie se fait par addition et non au tour. Ainsi que cela se pratique ailleurs, on mêle un peu de cendre à l'argile qu'on fait cuire au feu et dont on fabrique des vases d'une capacité considérable. On ajuste sur un fond des bandes de terre glaise, qui abonde dans toute la Guyane; on les amincit en les sondant jusqu'à ce que le vase ait atteint la hauteur désirée. On y trace des dessins, quelquefois à l'aide d'une terre de couleur différente. Le vase est ensuite exposé au feu, puis on l'enduit d'un vernis fort brillant fait avec une gomme du nom de simiri dont on frotte les parois au sortir du feu, en ayant soin de le polir avant qu'il soit refroidi.

Les femmes filent le coton au fuseau; elles tissent les hamacs sur un métier fort simple, fait de quatre gros bâtons de cinq à six pieds, arrêtés à chaque angle par une cheville ou avec des lianes. Le métier est un peu incliné vers la cloison; quelques fils passent en long pour former la trame; on fait glisser une navette de tisserand entre ces fils; on bat fortement chaque fois avec un bâton tranchant. Cette pression a pour but de serrer les fils et de donner au tissu de la consistance; c'est dans cette seconde opération que consiste le secret de donner à la toile une grande solidité. Depuis quelque temps Lucien avait introduit des ateliers pour la confection de grosses toiles destinées à couvrir les hommes : ces toiles étaient teintes avec du roucou mêlé à certaines résines. On faisait aussi des hamacs avec

des fils tirés d'écorces d'arbres ou de plantes soyeuses.

La cassave s'extrait du manioc au moyen d'une presse qui a été adoptée par les Européens, lesquels nous ont emprunté plusieurs industries, telles que celle des hamacs et tout récemment les ponts suspendus, comme ils nous doivent l'usage de plusieurs baumes, de différents remèdes et de gommes précieuses. L'emploi si général aujourd'hui du caoutchouc est dû aux aborigènes de la Guyane, qui en tirent le plus grand parti. Il existe des tribus qui en forment des espèces d'outres percées d'un petit trou. L'usage qu'elles en font est fort singulier. Quand un individu s'est trop repu à un repas, il s'administre par ce moyen un remède qui n'en est pas moins efficace, pour ne point passer par les instruments perfectionnés qu'on décore de noms pompeux.

Les indigènes fabriquent des paniers qu'on nomme pagaras, d'une consistance remarquable. L'eau ne passe point au travers; les feuilles de baroulou qui garnissent les paniers tressés avec des roseaux ou des feuilles de latanier, comme les chapeaux de paille qu'on voit en Europe, les rendent imperméables, car le tissu est double, et la feuille de baroulou se trouve entre les deux parties. Ces paniers de diverses grandeurs portent des desseins bizarres, et sont fort recherchés comme produit curieux de notre industrie.

Quelques animaux domestiques occupaient dans leurs carbets les loisirs des Indiens, des perroquets en grand nombre, parmi lesquels on en voyait qui portaient des plumes d'un genre différent de celles dont la nature les a doués. Il est des tribus qui connaissent l'art de donner à

ces oiseaux un plumage de leur invention, c'est ce qu'ils appellent *tapirer* un perroquet. Cet art consiste à arracher les plumes une à une, à les remplacer immédiatement par d'autres tirées d'oiseaux divers, après les avoir trempées dans une certaine liqueur destinée à donner plus d'activité au tissu cellulaire, afin de faire fructifier cette greffe d'une nature si originale.

Les boissons en usage à Couchy ne différaient point de celles que les Indiens fabriquent dans leurs cases, et dont j'ai déjà dit quelques mots. Les femmes étaient chargées de mâcher la cassave, afin d'en faire une pâte avec des patates également mâchées. Cette pâte, enveloppée dans des feuilles fort larges tirées du palmier, est placée dans des paniers ou pagaras, où elle se conserve fort longtemps. Quand on veut boire l'ouacou, qui est la liqueur la plus vulgaire, elles font dissoudre un morceau de cette pâte dans de l'eau, et en obtiennent un liquide qui a le goût du petit lait provenant du lait caillé. Cette liqueur, extrêmement rafraîchissante, se boit fort épaisse et nourrit aussi bien qu'elle désaltère. La méthode de mâcher la cassave et les patates n'est pas plus propre que de presser le raisin avec les pieds dans la cuve, mais elle a sur tous les moyens mécaniques un avantage certain. La pâte ne serait jamais aussi soluble si elle n'était faite par ce moyen auquel on s'habitue aisément, et que les femmes exécutent avec plaisir. Le palinot est une autre espèce de boisson, car les Indiens sont extrêmement ingénieux dans l'art de produire des liqueurs enivrantes. Il se compose de patates et de cassave brûlée qu'on place dans des vases de terre, et sur lesquelles on verse de

l'eau. La fermentation ne tarde pas à s'y mettre et à procurer une boisson qui, pour le goût et la couleur, se rapproche beaucoup de la bière d'Europe.

La patate est l'élément nécessaire de toute boisson, car elle renferme un principe alcoolique qui se dégage naturellement par la fermentation; le hasard ou l'instinct l'a fait découvrir aux naturels, qui ne se doutent pas de tout le parti qu'on en pourrait tirer par la distillation, procédé tout à fait inconnu à ces indigènes. C'est ainsi que le maby s'obtient de la patate pure cuite dans une chaudière. On la pèle ensuite, on la noie dans une quantité d'eau suffisante, et on fait bouillir le tout. La boisson qu'on en retire, d'un goût faiblement aigre, est agréable, surtout quand on y mêle du sirop. Les Européens ont emprunté ces boissons aux Indiens. On obtient aussi du vin d'ananas; le rhum et le tafia que procure la canne à sucre sont connus en Europe.

Au petit nombre d'industries naturelles au pays, s'ajoutaient déjà, au moment de la visite de l'abbé Blanchard, la fabrication et la réparation des outils et des instruments de labour. Quelques Indiens sont très-capables, et en général ils ont une facilité surprenante pour saisir les opérations même les plus compliquées, témoin cet Indien que cite un auteur, et qui, sans autre secours que ses propres mains, construisit un navire qu'il vendit à Cayenne, et dont la forme et le gréement furent admirés par les connaisseurs les plus habiles; témoin celui dont parle le vénérable Barbé-Marbois : il édifia la case de l'illustre déporté à Sinamary. Les Couchiotes envoyés par

Lucien à la Nouvelle-Angoulême s'étaient donc rapidement instruits dans l'art de donner au fer la forme désirée, dans celui de le tremper, et dans diverses autres industries peu compliquées. Il faut se rappeler que la profession du serrurier et celle de l'ébéniste n'étaient pas nécessaires. Il n'y avait point de serrures aux portes; les meubles se réduisaient à un très-petit nombre d'objets de première nécessité qu'il était facile de confectionner. De retour à Couchy, ces ouvriers en instruisirent d'autres; plusieurs ateliers s'établirent successivement au moyen des ustensiles envoyés dans le principe par l'abbé Blanchard, et ce respectable ecclésiastique put admirer déjà les progrès réalisés depuis le commencement de la réunion des tribus dans la ville fondée par Lucien.

Il y avait deux sucreries en plein rapport; les Indiens eux-mêmes en exploitaient les produits; plus de deux cents têtes de bétail paissaient déjà dans les savanes, et Lucien avait même fait venir plusieurs chevaux destinés à s'y reproduire.

Après avoir parcouru le territoire de Couchy, visité tous les ateliers, admiré tous les travaux exécutés, approuvé ceux qui étaient en exécution, considéré les groupes de travailleurs qui se composaient et se décomposaient sans cesse avec un si grand ordre, l'abbé Blanchard, conduit par le prince de Couchy suivi de ses ministres, vint se reposer dans un carbet-sectionnaire, une de ces grandes cases destinées aux réunions comme aux travaux sédentaires. C'était le soir, vers l'heure où les travailleurs allaient rentrer dans leurs sections pour y prendre les repas publics. Bien-

tôt le cor se fit entendre, les groupes se rompirent à l'instant, et chacun, rejoignant la bannière de sa section, s'achemina vers le carbet où se dressaient les tables.

A mesure que les travailleurs se rangeaient dans la salle du repas, leurs femmes et leurs enfants se groupaient autour du chef de famille, puis, au signal donné, chacun prenait place à son rang, chaque famille ayant son numéro. L'esprit de famille se trouvait ainsi respecté dans la vie commune. On mangeait en silence. Toutefois des musiciens faisaient entendre les sons d'une musique que les Couchiotes ne manquaient pas de trouver harmonieuse. Les vieillards chargés de la surveillance circulaient autour des tables et faisaient respecter l'ordre, en ayant soin de maintenir la décence.

Le repas achevé, les uns se rendaient à leurs carbets, les autres dans la salle des jeux, selon leur volonté et sans contrainte; les danses commençaient alors au bruit des instruments; des groupes se formaient selon les affections et les goûts de chacun. Ici encore l'œil des vieillards qui présidaient au jeu s'exerçait avec vigilance dans l'intérêt des mœurs, et s'il arrivait qu'un enfant, un jeune homme ou une jeune fille manquât aux devoirs de la bienséance, non-seulement il était réprimandé ou puni selon la gravité des cas, mais encore le vénérable censeur adressait de vifs reproches au père et à la mère pour n'avoir pas veillé avec assez de sollicitude sur la conduite de leurs enfants.

Le plaisir innocent succédait ainsi au travail, mais il se mêlait aussi aux labeurs; car les Indiens, naturellement

portés à la gaieté quand ils sont réunis, avaient composé des chansons dont ils accompagnaient leurs travaux.

L'abbé Blanchard fut de plus en plus émerveillé; mais à son admiration se mêlaient toutefois de graves critiques : l'éducation de l'enfance lui paraissait négligée ; il exprima surtout sa surprise de voir que rien, si ce n'est Dieu, n'avait été oublié dans cette société naissante. Point de lieu pour la prière ; le travail et les plaisirs étaient les deux mobiles de cette république ; on n'avait pas plus songé à la divinité, à la nécessité d'une religion, que si Dieu n'eût jamais existé et que si une religion ne fût pas à la fois l'accomplissement d'un devoir et la consécration d'un besoin.

Les habitudes du peuple se ressentaient encore des mœurs sauvages ; ceux des Galibis qui possédaient plusieurs femmes continuaient à jouir des bénéfices de la polygamie ; l'œil exercé de l'abbé Blanchard ne tarda pas à reconnaître qu'au milieu des merveilles d'un état social si hâtif, il y avait beaucoup d'imperfections: il les fit remarquer à Lucien. Sans parler de l'ignorance grossière des Couchiotes à l'endroit des vérités religieuses et morales, il n'était pas difficile de s'apercevoir que le nouvel ordre social, faiblement assis à son début, se trouvait déjà menacé d'une crise prochaine et peut-être d'une subversion totale, la communauté recélant le principe d'une désorganisation rapide.

La polygamie à laquelle tous les Indiens se croyaient des droits n'avait point encore entraîné de graves désordres, parce que les Indiens qui avaient plusieurs femmes s'étaient engagés dans cet état avant de se réunir en société, et que les autres attendaient des résultats de la guerre la faculté

de s'en procurer. Or, la polygamie, pour ne pas entraîner le désordre dans la société où elle existe, nécessite la guerre ou l'esclavage : la guerre, par le moyen de laquelle on se procure violemment des femmes ; l'esclavage qui en fournit à prix d'argent. Mais l'esclavage suppose la guerre, et cette institution, si favorable aux penchants brutaux, ne peut subsister qu'à l'aide de l'oppression d'un ou de plusieurs peuples au profit d'un autre. Cette conséquence se trouvait en principe dans la société de Couchy ; la guerre était une nécessité de mœurs que rien ne combattait ; l'esclavage, tout au moins partiel, en était le résultat, et les Indiens le considéraient comme parfaitement légitime.

Le droit de possession de l'homme sur son semblable était incontestable aux yeux des Galibis, qui pensaient que le vainqueur pouvait abuser de son prisonnier. Ce fut la barbare doctrine de tous les peuples primitifs. J'ai démontré que les Palicours ou leurs alliés les plus reculés sont encore anthropophages. Les moins féroces de la race caraïbe ont horreur, il est vrai, de cette coutume horrible ; ils ne poussent pas la barbarie jusqu'à s'attribuer le droit de manger leurs prisonniers, mais ils pensent qu'ils ont celui de les faire mourir, de prendre leurs femmes et leurs enfants et de réduire en servitude ceux qu'ils n'immolent point à leur vengeance.

Lucien, uniquement occupé de trouver un mécanisme social, ne s'était pas embarrassé de ces considérations, qui lui paraissaient d'un ordre secondaire et dont il n'avait pu apprécier les effets, car la machine encore neuve fonctionnait avec une sorte de régularité.

Ajoutons que l'attrait du travail avait bien pu vaincre la paresse innée des Galibis, mais que l'organisation civile et politique ne triomphait point encore de leur penchant à l'ivrognerie et de la plupart des mauvaises passions auxquelles ils sont enclins. Ainsi, dans l'ivresse, sont-ils querelleurs et même cruels. Lucien essayait de combattre par des moyens disciplinaires ce déplorable penchant, mais il était loin d'avoir réussi. Il fallait, pour en triompher, des moyens auxquels Lucien n'avait pas songé, ou qu'il craignait d'employer. Il espérait que la vie nouvelle dans laquelle ils étaient entrés finirait par adoucir leur caractère; les liqueurs spiritueuses qu'on distribuait à chaque citoyen étaient sagement mesurées, mais il n'avait pu prévenir les trafics, les fraudes, ni empêcher les ivrognes de déjouer sa surveillance. Le mal se glisse partout : il est ingénieux à réussir.

La discipline pesait à beaucoup de Couchiotes, qui regrettaient leur ancienne existence. Qu'on essaie d'apprivoiser l'agouti, et qu'en le privant de sa liberté on lui donne des chaînes d'or et les mets dont il est le plus friand, ne leur préférera-t-il pas son indépendance ?

Les Caraïbes sont de cette nature.

Le frein était pour un certain nombre d'entre eux insupportable, et s'ils restaient dans l'état social, c'est que la raison leur faisait comprendre les avantages dont les Couchiotes jouissaient actuellement. Si durant les préparatifs de la guerre, personne n'eût osé déserter, on pouvait craindre qu'après la victoire quelques-uns ne voulussent rentrer dans leurs forêts. Il fallait plus d'un lien pour les retenir ;

toutefois, Lucien n'en sentait pas l'entière nécessité. L'abbé Blanchard lui fit ces observations et le conjura de donner une religion à ces peuples. Lucien lui répondit qu'il ne consentirait point à leur imposer un culte ; qu'il craignait, en provoquant des controverses religieuses, de blesser l'esprit des Indiens ; qu'il ne voyait dans l'institution d'une religion que l'expression d'un sentiment moral et non celle d'un besoin politique. Quelles que fussent les instances de l'abbé Blanchard, Lucien résista et ne voulut point entendre parler de prédications. Une société politique, répétait-il sans cesse, n'a pas besoin de religion pour subsister. Il suffit de trouver un mécanisme qui lui convienne, afin d'y faire régner l'ordre et la prospérité.

L'abbé Blanchard était fort affligé de voir Lucien dans cet esprit, mais il ne désespérait point de le ramener à son sentiment. Il prit donc le parti de ne plus lui parler de ce sujet et d'attendre un moment favorable pour reprendre avec succès le projet qu'il avait conçu de convertir au christianisme la nombreuse population de Couchy.

Lucien, après lui avoir fait connaître en détail l'organisation sociale de cette cité, lui proposa de visiter ensemble *Marianna*, la ville des nègres marrons, alliés récents des Galibis.

Le lecteur sait à peine que plusieurs tribus d'esclaves fugitifs étaient venues se placer sous la protection, ou plutôt sous la loi du prince de Couchy. Lucien leur assigna un lieu vaste et commode, situé sur la rive droite de la Mana, à une faible distance de cette ville. Ils y vinrent au nombre

de plusieurs milliers et fondèrent une immense bourgade à laquelle Lucien donna le nom de Marianna, en mémoire de sa mère. Lucien puisait dans la droiture de son âme autant que dans l'élévation de son génie les meilleures maximes qui dirigeaient sa conduite. Que n'écoutait-il toujours les inspirations de son cœur !

Il existe dans la Guyane des tribus nombreuses d'hommes de couleur échappés des colonies européennes. Ils préfèrent la vie des bois aux fers de l'esclavage. La colonie hollandaise de Surinam soutint longtemps la guerre contre ces esclaves révoltés ; des traités intervinrent, et depuis un certain nombre d'années avant l'abolition de l'esclavage, on était convenu de part et d'autre de vivre en paix. Les *marrons* n'attaquaient plus les terres de la colonie ; celle-ci reconnaissait leur indépendance. Il en résultait que les noirs descendaient sur ses marchés, y apportaient des denrées, achetaient des toiles et des armes ; mais ils ne recevaient plus qu'un très-petit nombre de fugitifs, car en stipulant leur liberté, ils avaient sacrifié celle de leurs frères.

Les noirs marrons qui vinrent fonder Marianna étaient conduits par un homme d'une énergie extraordinaire. C'était Antinoüs ; ce nom, appliqué à un tel être, paraissait une amère dérision du sort. Il avait la taille et la force d'un géant ; sa voix, aussi formidable que celle de Stentor, imprimait la terreur ; des cheveux laineux, une barbe huileuse encadraient son effrayant visage. Il avait de grosses lèvres, une vaste bouche, un nez épaté et des yeux flamboyants ; son regard faisait frémir, son corps noir et luisant était couvert des stigmates du fouet et de cicatrices, dont

une s'étendait de la partie supérieure du front à la naissance de l'oreille droite. Cette large blessure achevait de donner à sa figure l'aspect le plus hideux et le plus épouvantable. Antinoüs avait reçu le jour en Afrique, où dans sa plus tendre enfance il s'était vu enlever par un parti opposé à celui de sa tribu, et vendu à des Européens. Transporté de la manière la plus cruelle, avec un grand nombre d'infortunés comme lui à Paramaribo, chef-lieu de la colonie de Surinam, il échut à un vieux créole qui l'acheta et l'employa au service le plus vil de sa maison. L'enfant grandit dans les pleurs, il ne put se faire à l'abjection de son sort; l'esclavage, qui révoltait son cœur, blessait ses instincts d'indépendance. Doué d'une intelligence rare et d'une force athlétique, il ne manqua pas, dès qu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, d'essayer de secouer un joug odieux. Son vieux maître qui avait longtemps vécu en Europe, où il avait même figuré avec honneur dans les armées de la Hollande, éprouvait pour ce jeune esclave une bienveillance marquée. Le colonel K***, sous une écorce rude, cachait un bon cœur; il croyait à la nécessité de l'esclavage, mais il sentait qu'il fallait au moins en tempérer les effets, et que les esclaves méritaient de la pitié. Aussi son habitation était-elle l'une des propriétés où l'on traitait les noirs avec le plus de bonté; mais sa jeune femme, créole de naissance, faisait contraster les avantages de la grâce et de la beauté avec des goûts capricieux, un profond mépris pour la malheureuse classe des esclaves, un cœur insensible et cruel. Elle éprouvait une sorte de plaisir à faire couler les larmes de ces infortunés

et à se repaître de l'horrible spectacle des châtiments qu'elle leur infligeait. Elle les faisait déchirer de coups pour la moindre faute, au moindre soupçon, par jalousie ou par vengeance. Antinoüs ne dut pas jouir longtemps de ses bonnes grâces ; car les cruautés de cette créature excitaient sa colère. Il prenait la défense des victimes, s'efforçait de cacher leurs fautes ou les prétextes qu'elles pouvaient lui donner de les faire souffrir. C'était l'ennemi acharné des dénonciateurs, par conséquent l'objet de leurs persécutions et des emportements quotidiens de sa maîtresse.

Tant que le colonel vécut, Antinoüs trouva un protecteur dans le vieux militaire ; mais ce brave homme mourut, et sa femme, jeune et belle, resta en possession de toute sa fortune. Comme si elle se fût contrainte pendant l'existence de son mari, elle donna alors un libre essor à son caractère tyrannique. Tous les esclaves en pâtirent : quelques-uns moururent des suites de leurs tourments ; d'autres se révoltèrent. Antinoüs, qu'elle avait ainsi nommé ironiquement, se mit à leur tête, et, nouveau Spartacus, soutint pendant quelque temps les efforts des troupes envoyées contre lui ; mais il dut succomber sous le nombre. La plupart de ses compagnons périrent les armes à la main, quelques-uns se rendirent à discrétion ; lui seul se sauva dans les bois après avoir tiré toutefois une atroce vengeance de Mme K***. Sa résistance se prolongeant depuis quelque temps, l'autorité militaire avait offert une amnistie aux révoltés. Antinoüs feignit de l'accepter avec empressement et ne proposa qu'une condition, celle que

Mme K*** viendrait elle-même leur annoncer cette bonne nouvelle, en leur promettant d'être à l'avenir plus bienveillante et plus juste. Cette femme, qui voyait avec douleur la révolte dissiper sa fortune, consentit à se présenter sous la protection d'une escorte; mais Antinoüs avait tout prévu: des nègres cachés dans le voisinage se précipitèrent sur l'escorte pendant qu'il s'approchait de son ancienne maîtresse. Aussitôt il s'en empare, la fustige; puis, après lui avoir infligé cet outrage, il lui arrache le nez avec les dents. « J'aurais pu t'ôter la vie, lui dit-il, mais je préfère » te condamner à déplorer ta beauté et à cacher ta honte. » A ces mots il s'éloigne, suivi de ses camarades; les troupes placées dans le lointain, accourues aux cris de l'escorte de cette femme, les atteignirent tous : Antinoüs seul parvint à leur échapper.

Il erra longtemps à travers les bois avant de rencontrer une tribu de Marrons. La première qu'il découvrit ne voulut pas le recevoir. Les chefs furent même sur le point de le livrer aux Hollandais afin de rester fidèles aux traités conclus. Mais Antinoüs supplia d'une manière si pressante, que plusieurs intercédèrent en sa faveur. Il n'obtint pourtant que des rafraîchissements et la permission de séjourner un jour dans le village. On lui indiqua une tribu plus éloignée où on lui promit un accueil plus cordial. Ce jour suffit pour fixer son destin. Il y avait deux partis dans la tribu : le premier était celui des chefs qui, voulant vivre en bonne harmonie avec Surinam, ne consentaient point à admettre de nouveaux fugitifs, et les livraient sans pitié aux autorités hollandaises; l'autre qui, opposé à ce parti

renégat, préférait, au péril d'une guerre avec la colonie, accueillir des malheureux qu'il considérait justement comme des frères.

Antinoüs avait alors environ vingt-deux ans. Son port herculéen, ses récits, tout enflamma l'imagination des jeunes gens et des femmes, émus de compassion pour ses souffrances et pleins de sympathie pour sa personne. Les uns se plaignirent beaucoup de la rigueur avec laquelle les chefs voulaient traiter un homme si vaillant ; les autres essayèrent des représentations ; les esprits s'échauffèrent; on courut aux armes. Antinoüs devint à l'instant même le chef du parti de la jeunesse. Après une lutte de quelques instants ses adversaires furent obligés de prendre la fuite : il les poursuivit avec opiniâtreté et les poussa même jusque sur le territoire de Paramaribo.

L'alarme fut bientôt dans la colonie ; on y accueillit avec faveur les ennemis d'Antinoüs, qu'on arma à la hâte et qu'on fit retourner sur leurs pas pour combattre le jeune noir ; des troupes accompagnèrent la petite armée dans son expédition. Antinoüs tint tête ; il déploya une adresse, une activité extraordinaires, appela un grand nombre d'esclaves dans ses rangs et menaça un instant Surinam d'une subversion totale. On le voyait partout, il s'exposait au danger avec une audace sans pareille, avec un sang-froid admirable. Son exemple enflammait l'imagination de ses soldats, tous firent des prodiges de valeur.

Il entretint la discipline dans son camp avec une main de fer ; chacun plia sous sa volonté. Le moindre crime fut châtié avec une rigueur excessive. Lui-même, toujours

armé de pistolets, se fit l'exécuteur des hautes œuvres; au moindre soupçon de rébellion ou de peur il faisait sauter le crâne des coupables; il n'y avait pas de roi absolu plus promptement ni mieux obéi que ce chef sauvage : chacun redoutait sa sévérité, et tous rendaient hommage à sa justice ainsi qu'à son zèle pour la cause commune. On sentait la nécessité d'un frein puissant pour le succès de l'œuvre entreprise; le salut public donnait une sanction à la loi qu'imposait le valeureux Antinoüs.

Parmi les lieutenants qu'il forma se trouvait un vieux noir du nom de Joli-Cœur. J'ai déjà dit que les blancs, joignant souvent l'insulte à l'iniquité, donnaient à leurs esclaves des noms dérisoires. Une négresse laide et difforme s'appelle Vénus ou Psyché; un noir hideux répond au nom d'Apollon. Joli-Cœur eût peut-être reçu de son maître un nom différent s'il n'eût été contrefait ; horrible épigramme de la tyrannie!

Joli-Cœur avait, comme son général, vu le jour en Afrique, mais il n'était devenu esclave qu'à l'âge de 25 ou 30 ans : il prétendait être le fils d'un roi et avoir dû lui succéder. Quoi qu'il en soit, jamais esprit plus fin, plus rusé, plus perfide ne fut caché dans un corps plus chétif. Il s'était échappé quelque temps après la fuite d'Antinoüs. Celui-ci ne tarda pas à lui reconnaître du mérite et de l'activité. Il lui confia des expéditions difficiles dont Joli-Cœur se tira toujours avec avantage. Annibal et César venaient après ce lieutenant; le premier se distinguait par un courage bouillant, le second par un esprit lent, réfléchi, et par une grande circonspection.

La guerre dura ainsi quelques années avec des chances diverses. Antinoüs inquiétait Surinam, mais ne pouvait menacer sérieusement cette colonie florissante.

Il avait toujours en présence des forces considérables : la trahison faisait quelquefois des ravages dans ses rangs, où l'ennemi semait l'or et les promesses ; enfin, dans un combat décisif qu'il osa livrer à un corps nombreux, il fut battu, perdit la moitié de son monde, eut la douleur de voir périr sur le champ de bataille ses meilleurs chefs, et d'abandonner aux Hollandais la presque totalité de ses bagages. Cette catastrophe l'obligea à battre en retraite ; il se retira à quelque distance des dernières habitations de la colonie. L'autorité, le voyant abattu, jugea prudent d'éloigner à tout prix un ennemi si dangereux qui, dans sa défaite, pouvait encore nuire, et proposa un traité par lequel on lui donnait quelques armes et différents objets de première nécessité, à la condition qu'il se retirât au milieu des forêts les plus reculées.

C'est dans sa marche qu'il soumit à sa propre puissance diverses tribus de nègres marrons, et qu'il apprit la tentative de Lucien pour réunir et civiliser les Indiens.

Tout ce qui précède fait voir qu'Antinoüs n'était pas un homme ordinaire, et qu'il avait une intelligence faite pour comprendre le génie supérieur du prince de Couchy.

Il arriva près de Couchy à la tête de hordes de tout âge et de tout sexe. Aussitôt il envoya à Lucien son fidèle lieutenant Joli-Cœur pour lui proposer un traité d'alliance et solliciter la permission de s'établir dans le voisinage; mais Lucien, qui accueillit cet ambassadeur avec la plus grande

distinction, ne consentit point à la seconde proposition sans stipuler la dépendance de la nation noire. Joli-Cœur épuisa toutes les ressources de son esprit, et déploya vainement dans cette négociation délicate l'art d'un diplomate habile. Lucien, refusant d'entendre ses raisons à ce sujet, déclara fermement qu'il n'admettrait dans son alliance intime que des hommes disposés à se soumettre à ses lois. Joli-Cœur retourna près d'Antinoüs et lui rendit compte de sa mission. Le chef noir, séduit par la réputation de Lucien, par les présents qu'il en avait reçus, accepta les conditions du prince de Couchy et se rendit lui-même au tapouy de Lucien. Il y parut accompagné de Joli-Cœur et des principaux chefs de sa tribu. Ces gens étaient armés de sabres, de fusils, de pistolets; ils étaient à demi nus; leur aspect était à la fois hideux et féroce. Antinoüs paraissait au milieu d'eux comme le génie des enfers entouré de ses noirs ministres. Sa haute stature, son audace, sa voix retentissante, le feu qui brillait dans son regard farouche fixaient tous les yeux. Son corps, nu jusqu'à la ceinture, portait ainsi que je l'ai dit les traces de la servitude; comme le bouillant mais féroce Dessalines, il les montrait souvent avec colère; il ne les contemplait jamais sans entrer dans des emportements terribles.

Antinoüs s'était fait suivre de ses femmes. C'étaient la plupart de très-belles négresses fort proprement vêtues. Quelques-unes portaient des nourrissons sur leurs flancs ou suspendus à leurs mamelles. Ces femmes étaient couvertes du lin le plus blanc; quelques ornements d'or et d'argent s'étalaient à leurs cous ou sur leurs têtes coiffées

de magnifiques madras; un léger jupon de couleur éclatante descendait de la naissance de leur taille svelte et gracieuse jusqu'aux genoux et laissait apercevoir une jambe fine, délicate, dont la forme n'eût pas été désavouée par l'Européenne la plus coquette; mais parmi ces femmes toutes jeunes, figurait une charmante fille de couleur. Elle était issue d'un homme blanc et d'une mulâtresse; sa gracieuse figure n'annonçait pas plus de 15 à 16 années; elle était vêtue comme ses compagnes, mais ses cheveux longs tressés avec art ajoutaient au charme de son visage. On eût dit une blanche créole : sa démarche était timide, ses beaux yeux bleus baissés vers la terre, une distinction infinie répandue dans toute sa personne, disposaient tous les cœurs à l'aimer. Cora était le nom de cette aimable créature; elle brillait parmi ses compagnes comme une belle rose au milieu des plus simples marguerites. Cora était née esclave; son maître l'affectionnait beaucoup. On croyait même qu'il en était le père. On ne voit que trop, hélas ! dans les colonies, des pères dénaturés maintenir dans les fers de l'esclavage les fruits de leurs amours illégitimes. Ajouterai-je, ce que ma plume refuse d'écrire, qu'on a vu de ces misérables, joignant l'inceste à la barbarie, les contraindre à servir leurs plaisirs infâmes ?... Cora n'avait point eu le malheur d'allumer la passion de son maître. Celui-ci l'aimait tendrement et lui facilita même le désir qu'elle avait de s'instruire. Peut-être l'eût-il rendue à la liberté s'il ne fût mort subitement. Cora tomba entre les mains d'un des héritiers qui voulut abuser de son innocence et de sa beauté; elle résista; elle eût succombé sous

la persévérante brutalité de son jeune maître si Antinoüs, apprenant qu'elle se trouvait sur une habitation voisine du théâtre de la guerre, ne fût venu la délivrer en mettant toute la propriété au pillage. Les esclaves mâles accrurent ses forces; les femmes furent partagées entre les vainqueurs. Antinoüs se contenta de Cora et pour cette fois renonça à sa part de butin. C'est ainsi que cette belle et intéressante fille devint l'épouse d'Antinoüs qui, avec une délicatesse surprenante chez un barbare, ne voulut obtenir les bonnes grâces de sa conquête que par son assiduité, son amour et ses prévenances. Sa laideur était repoussante; mais son visage, animé par l'amour, prenait alors une expression de douceur indicible. Aux yeux de la femme aimée cet homme supérieur ne manquait pas de paraître aimable.

Cora subit l'empire de la séduction qu'exerce toujours le charme fascinateur du génie, de l'audace et de la valeur.

Dès qu'on eut signalé l'approche d'Antinoüs et de sa suite, Lucien fit sonner aux armes : aussitôt les groupes se dispersèrent; chacun rejoignit la bannière de sa légion et prit son rang avec son costume de guerre. L'armée se trouvait donc en bataille sur la place de France lorsque Antinoüs parut à l'entrée de Couchy. Kouraskar alla le recevoir et lui adressa ces deux brèves questions : Qui es-tu? Que veux-tu? Antinoüs répondit en créole français, qu'il parlait fort bien : Je suis Antinoüs, chef des hommes libres de la race noire; je veux parler à ton maître.

Kouraskar lui répliqua : « Sois le bien-venu si tu es un ami, l'hospitalité de nos carbets ne manquera ni à toi ni

aux tiens : si ta cause est juste, après l'avoir examinée, nous te donnerons des marques de notre intérêt ; mais si tu viens au milieu de nous avec la perfidie du serpent et la rage du tigre, sache que tu trouveras des hommes forts et vaillants pour te combattre. »

On introduisit ensuite Antinoüs dans la cité et ses yeux furent frappés de l'aspect imposant de l'armée réunie. Il s'approcha du prince, près duquel Kouraskar le conduisit.

« Je suis ami, dit-il, vous êtes mon maître, j'accepte » votre domination ; les noirs libres de la Guyane fraternisent avec les Indiens civilisés de ces parages. »

« Prenez place à mes côtés, répondit Lucien avec gravité, chef d'hommes libres et valeureux, » et prenant d'une main celles d'Antinoüs, de l'autre celles de Kaïka, il ajouta : « les trois races fraternisent. Dieu n'a point » placé une race au-dessus de l'autre ; la méchanceté des » hommes a seule établi des différences entre les enfants » d'un même père; soyons unis pour toujours. »

Kaïka et Antinoüs s'écrièrent : « pour toujours ! « L'armée entière et les populations qui couronnaient les hauteurs ou se trouvaient répandues sur la place, répétèrent « pour toujours ! » La nature parut se prêter à ce touchant accord, l'écho dit longtemps : « pour toujours ! »

Lucien, Antinoüs et Kaïka offraient l'image des trois races du continent américain, races divisées d'origine, de couleur et de mœurs. Lucien personnifiait l'intelligence cultivée de l'Européen qui, après avoir conquis et tyrannisé les autres races, les émancipe et les conduit à la civilisation et à la liberté ; Antinoüs représentait la race infortunée dont

les sueurs fécondèrent jusqu'ici les champs ravis aux indigènes,qui mouille de larmes ses fers tandis que des âmes généreuses conspirent de toutes parts pour les faire tomber des mains mêmes de ses maîtres. Kaïka était le représentant de l'antique race rouge dont les progrès vers la civilisation furent retardés par la tyrannie des Européens, et tendent à se mêler au mouvement général des peuples vers leur destinée future ; ils étaient tous trois le symbole de l'union et de la fraternité de ces races qui, un jour, on peut en concevoir la légitime espérance, mêleront leur sang et leur génie pour faire fleurir les plus beaux parages du monde.

Lucien ne tarda pas à installer les tribus noires sur la rive droite, à une très-petite distance de Couchy, dans un lieu fort agreste et parfaitement disposé pour la culture, mais non pour la défense; car la ville de Marianna, située dans une plaine immense, n'était protégée d'aucun côté : un ruisseau assez profond coulait au milieu, et en l'arrosant favorisait sa fécondité. Ce motif avait déterminé Lucien à choisir cet emplacement. La ville venait s'étendre presqu'au bord même de la Mana; les produits pouvaient y être facilement embarqués; quelques terres noyées à deux ou trois vols de flèche paraissaient devoir être favorables à la culture du riz dont les nègres se nourrissent. Ces considérations fort sages fixèrent sur cet endroit l'attention toute particulière de Lucien,qui pensa qu'on pourrait un peu plus tard entourer Marianna d'une enceinte destinée à la mettre à l'abri des incursions des Palicours : Antinoüs y transporta toutes ses tribus, et Kaïka fut préposé par Lucien pour surveiller l'organisation et le travail

sur des bases analogues à celles de Couchy. Le chef noir qui reçut le titre de capitaine-général se démit de son pouvoir souverain ; le prince lui confia la direction de l'armée, ce qui entrait plus particulièrement dans ses goûts, et se réserva la suprême puissance. Lucien fit présent à Antinoüs d'un magnifique uniforme de général. Cette distinction flatta beaucoup ce chef. Joli-Cœur et les autres capitaines reçurent également des habits de fête et se virent investis de titres et de fonctions en rapport avec leurs talents et les services qu'on en attendait ; mais sous le nom d'initiateurs, le prince leur donna pour mentors quelques Galibis déjà distingués dans la conduite de certaines branches de l'administration de Couchy. Ces initiateurs recevaient les ordres immédiats de Kaïka et veillaient à l'accomplissement de tous les devoirs imposés à chaque citoyen.

Il y avait plus d'un an que Marianna s'élevait en face de Couchy, lorsque Lucien, qui ne manquait jamais de s'y rendre plusieurs fois par semaine, proposa à l'abbé Blanchard de lui faire voir une des parties les plus intéressantes de son œuvre.

Un matin le prince de Couchy, accompagné d'Irakoubo, de Valentin et des principaux conseillers, se rendit près de l'abbé Blanchard et lui offrit de visiter Marianna. Kouraskar, ministre de la guerre, ne quitta point Couchy, car dans les conjonctures actuelles il devait sans cesse veiller à la défense du territoire et ne point s'éloigner de la place : tel était l'ordre de Lucien.

On suivit pendant quelque temps la rive de la Mana que

bordait une large route ombragée d'arbres, et on arriva à un pont suspendu sur la rivière; des lianes très-fortes formant deux grosses chaînes étaient attachées à des arbres nombreux et gigantesques; de l'une et l'autre rive, elles portaient un tablier composé de petits arbres roulés les uns près des autres, liés entre eux par de petites lianes. Ce pont ressemblait aux ponts suspendus qu'on voit en Europe et dont l'idée fut fournie récemment par ces pauvres sauvages qu'on méprise : l'art était le créateur de celui-ci; mais la nature qu'on ne saurait assez imiter en a jeté souvent, dans le Nouveau-Monde, d'un bord à l'autre des fleuves.

En abordant la rive gauche, on pénétrait dans la ville sous un berceau de verdure qui s'étendait du bord de la Mana aux premiers carbets; les yeux de l'abbé Blanchard furent agréablement flattés par cette inscription écrite en gros caractères de la main même de Lucien : *La piété filiale est la première vertu.* Cette maxime, dit le bon prêtre, est digne d'un cœur comme le vôtre, mon cher Lucien; c'est une vérité que je voudrais pouvoir graver dans celui de tous les hommes; mais hélas! les sentiments de famille s'éteignent chaque jour avec les convictions religieuses; la piété filiale, unique fondement des sociétés, source de toutes les vertus, et que les païens même honoraient au point qu'un de leurs plus grands poëtes l'a célébrée dans l'un de ses ouvrages, la piété filiale se perd au sein de l'anarchie des sociétés modernes.

—Je crois, répondit Lucien, qu'elle n'est pas seulement une vertu, mais encore un devoir. J'ai voulu consacrer un souvenir à la mémoire de ma mère dont la tendresse en-

toura mon enfance de sa vigilante sollicitude. En payant cette dette de reconnaissance et d'amour j'ai songé aussi à donner un exemple utile à ces peuples. Je pense que le culte de la patrie est inséparable de la piété filiale ; que les grandes actions, prenant leurs sources dans de bons sentiments, il faut exciter l'homme à toutes les vertus ; je pense que la vertu est comme une fleur à plusieurs feuilles qui perd sa beauté s'il en manque une seule. Je veux donc entretenir l'amour filial afin de rendre les citoyens capables de faire de grands sacrifices à l'État, à l'humanité, en les portant à l'accomplissement de leurs plus sacrés devoirs.

C'est en s'entretenant de cette manière que Lucien et l'abbé Blanchard arrivèrent sur la place où s'élevait le tapouy ou palais, habité en l'absence de Lucien par Kaïka, Antinoüs et les principaux chefs de la commune.

Toute la population était accourue pour voir Lucien, aimé de chacun, et l'abbé Blanchard, que son caractère de prêtre rendait respectable aux yeux de tous. Les noirs marrons ont une profonde vénération pour les ministres de la religion ; car la plupart ont conservé quelques pratiques chrétiennes mêlées de superstitions bizarres, et se souviennent de la charité apostolique des bons *Pères* dont la bonté, la bienfaisance et la parole adoucirent leur misère en rendant leur condition plus supportable. Les femmes apportaient leurs enfants, les vieillards s'approchaient du vieux prêtre et lui prenaient les mains; tous s'agenouillaient sur son passage et demandaient sa bénédiction : « Au nom » du Dieu qui nous a tous rachetés par son sang, de l'Évan- » gile qui fit tomber les fers de l'esclave, hommes libres,

» je vous bénis ! » répétait l'abbé Blanchard d'une voix tendrement émue.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, l'armée était rangée sous les armes. Antinoüs, Joli-Cœur, Annibal se trouvaient en tête, et Kaïka vint au-devant du prince de Couchy suivi par tous les chefs nègres. Au moment où ils s'approchèrent de Lucien, une musique que des oreilles européennes aurait trouvée justement barbare et qui paraissait harmonieuse aux Africains, accueillit le chef suprême de l'État par des fanfares bruyantes. Les nègres marrons ont beaucoup d'instruments de musique ; leur goût pour les sons cadencés donne lieu de penser qu'ils ont des dispositions pour l'harmonie. Je ne serais point surpris qu'un nègre chez qui ce goût aurait été cultivé produisît un jour des mélodies d'un genre nouveau. Toutefois, on ne jugerait pas de leur aptitude à l'art musical par le charivari qu'ils font dans leurs fêtes. Le quoua-quoua, le grand tambour créole, le petit tambour, sont les instruments les plus usités. Le quoua-quoua est une planche d'un bois très-dur exhaussée d'un côté par une traverse, sur laquelle on frappe comme sur un tambour avec deux baguettes de fer ou deux os. Le grand tambour créole est fait avec un morceau de tronc d'arbre creux et ouvert d'un côté, de l'autre il est couvert d'une peau de mouton. Celui qui bat cette caisse grossière s'assied dessus et frappe avec la paume de la main, ce qui répond à l'effet d'une basse de viole. Il y a une flûte faite d'un jonc creux dans lequel les nègres soufflent avec le nez, comme les insulaires de Taïti ; cette flûte n'a que deux trous, l'un pour souffler, l'autre pour

placer les doigts. L'ansoko-taïna est une planche d'un bois dur, élevée des deux côtés comme un marchepied, sur laquelle sont fixés de petits bâtons de différentes formes; on frappe dessus avec deux baguettes, ce qui produit différents sons assez agréables. Le nombre de ces instruments est si considérable que je suis réduit à ne décrire que les principaux. J'emprunte à cet effet pour plus d'exactitude la description d'un voyageur dont les observations sont à la fois si judicieuses et si vraies : Une grande calebasse vide, combinée avec un autre instrument du nom de loango-bania, sert à former des sons fort doux et mélancoliques. Le loango-bania est une planche de bois très-sec, sur laquelle sont fixées deux barres transversales; au-dessus de celles-ci sont posés simplement de petits bâtons de bois de palmier élastiques, de longueur inégale, que rassemblent en haut une troisième barre; la calebasse vide sert à donner du volume aux sons que produisent les bâtons du loango-bania, soulevés successivement par les doigts. C'est ainsi que l'on retrouve l'origine du piano dans les forêts du Nouveau-Monde. La civilisation n'a fait que perfectionner ce que la barbarie lui a prêté.

Les nègres ont encore une espèce de mandoline faite d'une demi-gourde, couverte d'une peau de mouton. Cet instrument a un long manche, quatre cordes, dont trois longues. La quatrième est courte, épaisse, et sert de basse; on en joue avec les doigts en s'accompagnant avec la voix. La plupart des sons que l'on tire de ces divers instruments ne sont pas sans charmes. Ils ont en outre la conque ou coquille de mer en usage chez les Indiens, et la trompette

de guerre, qui leur sert pour sonner la charge et la retraite.

M. l'abbé Blanchard et Lucien furent donc accueillis par la musique et les cris d'allégresse; Antinoüs portait son grand costume : les noirs aiment le faste, et celui-ci avait tous les goûts de sa race. Les autres étaient proprement vêtus; tous les hommes sous les armes portaient des chemises de toile blanche, des pantalons d'étoffe bleue et des souliers; ils avaient au cou des cravates de couleurs éclatantes, et sur la tête des chapeaux tressés; chacun était armé d'un fusil; quelques-uns possédaient aussi des sabres. Ils avaient tous sur le dos une petite hotte faite de feuilles également tressées, et destinée à porter leur bagage et leurs vivres. Les noirs marrons sont un peu plus accoutumés que nous aux usages des peuples civilisés, mais ils n'ont pas notre sobriété en campagne : leur armée, au premier coup d'œil, paraissait être mieux organisée que la nôtre, mais comme ils n'avaient que peu de poudre, d'une qualité d'ailleurs très-mauvaise, ils prouvèrent plus tard par leur défaite que nos arcs étaient encore plus sûrs que leurs armes. Du reste, Lucien avait divisé l'armée noire, composée de 6,000 combattants, sur le même pied que la nôtre, en décuries, centuries et légions de 1,000 hommes. Antinoüs, plein d'intelligence pour le métier des armes, doué d'un instinct remarquable pour la guerre, avait promptement saisi le plan de Lucien, et l'exécutait avec une précision remarquable. Ses troupes manœuvraient même à l'européenne, car l'emboîtement du pas, la formation en bataille sur trois rangs, le maniement simultané des armes, en un mot les plus notables principes de la tactique mili-

taire étaient mis journellement en pratique par Antinoüs, qui avait eu l'occasion d'étudier cette tactique à Surinam. Il se montra heureux de faire voir la bonne discipline de ses troupes; il ordonna diverses manœuvres, et commanda une décharge de mousqueterie en l'honneur de Lucien. Celui-ci parut fort satisfait de l'excellente tenue de l'armée; l'abbé Blanchard ne se lassa pas d'admirer un si rare et si étonnant progrès.

Après avoir pris des rafraîchissements au tapouy, où Lucien et l'abbé Blanchard prirent place à une table à laquelle s'assirent tous les chefs caraïbes et marrons, le prince de Couchy parcourut la cité et les plantations, en montrant au vénérable prêtre l'état déjà remarquable de cette petite république de noirs.

Bien que l'organisation sociale de Marianna fût établie sur les mêmes bases que celle de Couchy, le caractère des noirs avait pourtant amené quelques différences essentielles. Les noirs n'auraient pu s'accoutumer à la vie commune; il avait donc fallu renoncer aux repas publics. Cette première nécessité avait produit de notables modifications dans l'organisation des noirs de Marianna; car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, tout s'enchaîne dans l'organisation des sociétés; l'obligation de consentir aux repas privés entraînait une différence dans la construction des carbets; la vie de famille devenait plus intime chez les Marrons que chez les Galibis; la surveillance de l'État sur les citoyens était moins complète, et la propriété devenait nécessaire.

En effet, chaque ménage devant se suffire, la mère de

famille s'occupait des soins intérieurs; elle échappait davantage à la surveillance et à l'organisation du travail qui, à Couchy, pesaient sur chacune des femmes.

Cette vie intime avait obligé de donner aux habitations, c'est-à-dire aux carbets, des proportions plus considérables; il y avait une cuisine séparée du principal corps de logis, afin d'éviter les incendies; la salle de réunion était plus vaste; il y avait une salle à manger; la famille étant plus concentrée en elle-même, on avait senti la nécessité de donner un petit jardin à chaque carbet, afin de faciliter les réunions de famille au grand air, ce qui est indispensable sous un tel climat; on avait donc construit l'habitation de manière que chaque famille pût vivre isolément.

Les réunions publiques étaient en conséquence facultatives, et se formaient au tapouy du quartier, au gré des individus. Ces réunions n'avaient point d'autre objet que les réjouissances. Je ne parle pas du travail, lequel se trouvait organisé sur des bases à peu près semblables à celles de Couchy.

La surveillance exercée à Couchy, sur tous les membres de la société, dans les réunions publiques ayant pour objet les repas et les plaisirs, ne pouvait avoir ici la même autorité, car la maxime de Lucien était de respecter le foyer domestique; il pensait que la loi ne peut y intervenir lorsqu'elle est violée dans ses principes.

Mais l'éducation était publique. Les femmes, retirées dans leur intérieur, devaient se charger du soin d'élever leurs enfants jusqu'à l'âge de quatre ans; à peine cet âge était-il atteint, qu'ils passaient sous la direction des an-

ciens. Les femmes avaient peu d'attributions : occupées des soins domestiques, elles ne pouvaient être appelées à ces travaux qui, à Couchy, contribuaient puissamment à la prospérité de l'État. Cependant les jeunes filles que les soins de la famille ne réclamaient point absolument étaient tenues de travailler dans les fabriques, au tissage, à la couture et aux diverses occupations propres à leur sexe. Mais ces produits n'atteignaient pas la somme que pouvait produire le labeur de nos Indiennes.

La vie de famille avait exigé une modification notable au principe dominant de la société à Couchy. Ici, comme on se le rappelle, les citoyens vivaient dans une communauté complète, ils ne prenaient point d'habitudes dans leurs carbets; à Marianna, le citoyen, menant une vie plus domestique, prenait des habitudes sédentaires qui l'attachaient à sa demeure. Lucien comprit ce besoin : il ordonna que le carbet fût la propriété du père de famille jusqu'à sa mort; qu'après son décès il restât à la famille jusqu'à l'entier établissement des enfants. Il voulait s'en tenir là, mais il fut obligé de faire une autre concession à ces sentiments légitimes. Il ne tarda pas à s'apercevoir, en effet, que les enfants tenaient davantage au carbet de leur père après avoir perdu l'auteur de leurs jours, et qu'il fallait décider que ce carbet fût le patrimoine de la famille, qu'il passât au fils aîné, non à titre de propriété, mais d'usufruit. Ainsi la propriété viagère de la maison fut une conséquence des habitudes domestiques créées par la vie de famille substituée à la vie commune.

En développant des mœurs différentes de celles de Cou-

chy, cet état de choses ne fut pas défavorable à la civilisation et au triomphe des saines doctrines. L'ordre le plus parfait ne cessa de régner; les liens de famille se fortifièrent par les bonnes mœurs. Si la surveillance de l'État avait des entraves, il faut dire qu'elle n'était pas non plus aussi nécessaire qu'à Couchy, puisque la vie était plus retirée, et qu'elle se passait davantage sous le toit paternel. Du reste, cette surveillance reprenait son empire dans les réunions publiques et dans les travaux communs. On jugeait par les mœurs des habitants, par leurs rapports entre eux, de l'esprit qui dirigeait la famille, et l'on rendait les parents responsables de la conduite do leurs enfants.

Malgré les efforts de Lucien, il ne fut pas possible d'organiser la propriété communale aussi complètement qu'à Couchy. Les tribus nomades qui composaient la petite république de Marianna ne consentirent jamais à faire ce que j'appellerai bourse commune. Toutes voulurent avoir leur territoire; mais ces tribus, dont chacune occupait un quartier de la ville, formaient une association particulière, une communauté qui n'avait avec les autres que des rapports de police et de gouvernement; de sorte que les travaux organisés par séries, groupes et sous-groupes, ne comprenaient que des fractions de la grande communauté. Ainsi la tribu des hommes libres se composait, par exemple, de 2,000 individus, celle des valeureux d'environ 2,500. Chacune d'elles exploitait son territoire et reproduisait dans cette exploitation l'organisation de Couchy; mais ces deux tribus ne s'entendaient pas pour la culture en commun de leurs terres; elle ne se prêtaient que for-

tuitement les secours de leurs bras. Les produits de chaque quartier appartenaient à la tribu de ce quartier; on les distribuait à chaque famille selon le nombre des membres qui la composaient; la vie intérieure avait encore amené en ceci quelques modifications importantes. Tous les chefs eurent droit, dans la proportion de leur rang, à une nourriture plus recherchée. On s'attacha donc à recueillir deux qualités de produits : la première fut attribuée aux chefs, la seconde aux autres citoyens.

Cette organisation eut pour conséquence le prélèvement d'une sorte de contribution, car le gouvernement ne devint pas le distributeur général des produits comme à Couchy. Chaque tribu s'étant réservé ce droit, était propriétaire de ses productions agricoles et manufacturées. Cependant l'État a des besoins généraux auxquels il doit pouvoir suffire : il fallut donc imposer une dîme sur tous ces produits. Les citoyens s'y prêtèrent, du reste, avec empressement; la dîme se paya en nature.

C'est ainsi que l'organisation sociale en vigueur à Couchy se trouva modifiée dans plusieurs parties essentielles à Marianna.

L'abbé Blanchard ne se lassait point d'admirer les effets divers de cette civilisation naissante, mais il déplorait hautement l'absence de toute religion. « Il ne manque à tout cela qu'une église, répétait-il sans cesse; sans religion, point d'État politique. »

Au retour de cette longue visite, Lucien et sa suite vinrent se rafraîchir sous le carbet d'Antinoüs. Cette habitation comprenait plusieurs corps de logis et s'étendait sur

un assez vaste emplacement : un grand jardin l'entourait; de frais ombrages, de vastes carrés de verdure, quelques fleurs lui donnaient un aspect à la fois gracieux et agreste; il y paissait quelques troupeaux. Les femmes d'Antinoüs avaient planté et entretenaient ce charmant jardin. On remarquait dans l'intérieur du carbet une grande propreté. L'ameublement en était simple, commode; on n'y voyait rien d'inutile, car le luxe était proscrit de Marianna comme de Couchy. Tout était rangé avec ordre et symétrie : des fleurs odorantes qui croissaient autour de cette demeure répandaient leurs parfums dans les appartements; un air de satisfaction et de bonheur paisible se faisait remarquer sur toutes les figures. Antinoüs, qui dans ses rapports avec ses subordonnés était dur et farouche, avait la douceur de l'agneau dans sa maison. Il aimait ses enfants avec tendresse, et ne cessait d'entourer ses femmes de prévenances et d'égards. Cora était son épouse préférée. Ce fut la première qu'il présenta à ses hôtes. L'abbé Blanchard fut frappé de sa beauté, de ses grâces, de son esprit, et surtout de sa piété. Elle avait reçu une éducation assez distinguée pour une fille de couleur. Elle était instruite des vérités du christianisme, parlait français et hollandais très-purement; elle savait même lire, écrire, calculer; elle avait emporté de l'habitation de ses maîtres un évangile dont son bienfaiteur lui avait fait présent dans son enfance; c'était son plus précieux trésor; elle le lisait et le méditait sans cesse. Aussi l'abbé Blanchard fut-il ravi de trouver dans ce lieu éloigné une personne accomplie, qui, pénétrée de l'Évangile, en parlait avec éloquence et s'appliquait à en réaliser les pré-

ceptes dans sa conduite. On était surpris de trouver une personne d'une si rare perfection au milieu d'une population encore ignorante et barbare. L'étonnement n'était pas moindre de la voir unie à cet Antinoüs, qui, au premier abord, paraissait lui être si inférieur, et malgré soi, on se prenait à regretter qu'une si aimable créature fût la compagne d'un être hideux et sauvage. Mais Cora n'était pas moins flattée de l'amour d'Antinoüs qu'Omphale ne dut l'être des hommages d'Hercule. Les femmes aiment la force et le génie; leurs cœurs grandissent au niveau de cette conquête précieuse; elles savent négliger les passagers avantages de la beauté pour s'élever à la hauteur des hommes extraordinaires qu'elles subjuguent. Cora régnait sur le cœur d'Antinoüs; toute la maison de ce chef lui était soumise, toutes les tribus la vénéraient La reconnaissance et l'estime ne tardèrent point à lui inspirer de l'amour. Elle reportait sur le père de son enfant une partie de la tendresse qu'elle avait pour lui. Les autres femmes d'Antinoüs n'étaient que les esclaves de Cora; elles lui payaient d'ailleurs volontairement le tribut dû à sa beauté ainsi qu'à la supériorité de son esprit et de son caractère. Cora savait adoucir leur sort et prévenir leur jalousie en les traitant avec bonté.

Mais sa conscience n'était point tranquille; elle reconnaissait que son union avec Antinoüs était illégitime : les noirs marrons ne se marient point; ils prennent des femmes autant qu'ils peuvent en nourrir. Ces femmes les servent et s'accoutument à les regarder comme leurs maîtres; il n'y a aucune cérémonie solennelle qui sanctionne le

choix d'une compagne. Cora, plus éclairée, plus religieuse, gémissait de ne pouvoir faire consacrer son union avec Antinoüs par un prêtre; ce ne fut donc pas sans éprouver une grande joie qu'elle vit arriver l'abbé Blanchard; elle le supplia de lui donner la bénédiction nuptiale. Antinoüs se prêta à ce désir avec empressement. L'abbé Blanchard, dès le lendemain, célébra la messe sur la place du Tapouy, où l'on éleva un autel de verdure, et en présence de toute la population réunie. Cette cérémonie fut imposante. Au moment de l'élévation, une décharge de mousqueterie et des acclamations infinies firent retentir les bois : un grand mystère s'accomplissait en un lieu que jamais n'avait vivifié l'Esprit divin du christianisme; Antinoüs et Cora étaient unis : un grand exemple était donné aux peuples des deux rives.

Après avoir tout examiné en détail, Lucien et l'abbé Blanchard reprirent le chemin de Couchy. L'abbé disait au jeune législateur : Convenez, mon cher Lucien, que la religion a des cérémonies bien imposantes; qu'elle est belle! qu'elle est auguste!—J'en conviens, répondait Lucien, j'en admire la pompe. — Pourquoi donc ne point essayer de faire partager vos sentiments à ces peuples que vous avez réunis sous vos lois? Je suis prêt à vous seconder; des ouvriers apostoliques qui me viendront de Cayenne et de France feront fleurir l'Évangile sur ces deux rives. — J'y consentirais à l'instant même si je ne pensais que la religion ne doit pas être une institution politique. Si j'organisais la prédication de la foi, le culte prendrait immédiatement un caractère officiel, puisque j'en ferais une partie

essentielle de l'ordre social. Or, je crois que la religion n'étant pas nécessaire à l'organisation et à la stabilité des empires, il y aurait du danger à la faire entrer comme élément principal dans l'État que j'ai fondé. Il faudrait faire une position aux ministres, créer une hiérarchie ecclésiastique, établir une juridiction cléricale, en un mot, donner au principe religieux toutes les conséquences qu'il comporte. Je ne défends à personne de croire : je suis heureux, au contraire, de voir un de mes sujets professer des opinions religieuses ; mais je ne veux engager personne dans les liens de la foi. Je m'arrête au seuil de la conscience, et ne veux point y pénétrer. Il suffit d'ailleurs de placer les hommes dans un ordre social bien organisé pour en faire des êtres moraux et utiles à leurs semblables. La religion ne fera pas davantage que le mécanisme de la société. Voyez comme mes deux cités progressent dans la carrière que je leur ai tracée. Me suis-je trouvé, pour atteindre ce but difficile, dans la nécessité de recourir à l'enseignement religieux? La religion répond à un besoin de l'âme, non à un besoin social. Les hommes ne sentent pas tous la nécessité d'invoquer Dieu dans leurs prières, et de s'agenouiller au pied des autels. Cela les rend-il plus mauvais? J'en suppose un qui ne croit pas à la religion, la religion pourra-t-elle le contenir? Hélas! non. La religion n'a d'empire que sur les cœurs croyants, et dans ce cas elle exerce son influence sur des âmes déjà soumises et vertueuses. — Vous me chagrinez, mon cher Lucien, en parlant ainsi ; votre erreur est déplorable. Un mécanisme social ne sera jamais parfait s'il ne repose sur les fondements d'une croyance, sur des

dogmes immuables. Quelques succès vous égarent; un début heureux n'est pas une œuvre consolidée. J'entrevois déjà des germes de dissolution au sein de Couchy et de Marianna. Votre organisation se désagrégera au premier souffle de la tempête. Le jour où il n'y aura plus de patrie, il n'y aura plus de familles, d'intérêts communs, de travail. Les institutions résument les croyances, et vos peuples qui ne croient à rien n'accepteront plus les lois que vous aurez faites lorsque les circonstances passagères qui les ont inspirées seront évanouies. Laissez-moi vous convaincre qu'un État sans religion est un État imparfait.
— J'aurais du plaisir à vous écouter, monsieur l'abbé, mais je vous préviens que je suis difficile à convertir sur ce point : mes idées sont bien arrêtées à ce sujet. Je crains, d'ailleurs, de rebuter des peuples qui ne sont pas encore assez accoutumés à la vie que je leur ai fait adopter. Je connais leur esprit; les Galibis sont incrédules, et les Marrons superstitieux. Vos enseignements auraient pour objet de donner une croyance à des Indiens sceptiques et railleurs; vous exposerez vos dogmes à leurs moqueries; jamais vous ne leur ferez comprendre des mystères qu'ils considèrent comme des fables. Si vous persistez, leurs sarcasmes deviendront méprisants; vous les lasserez; ils retourneront dans leurs forêts; ils échapperont ainsi à la civilisation qui commence à les enchaîner. Quant aux noirs, vous blesserez leur confiance dans les amulettes, auxquelles ils attribuent une grande puissance. Ils ne voudront point vous écouter, se plaindront de vos instances, et reprendront leur vie nomade. Je ne suis point animé d'un sen-

timent d'hostilité contre la religion; j'ai applaudi ce matin même à la bénédiction nuptiale de la pieuse et charmante Cora, mais je serais, je crois, ni politique, ni sage, si je compromettais le sort d'un État qui commence à se fortifier en le livrant à la merci d'un enseignement religieux que je juge d'ailleurs inutile à la prospérité de la République.—Je ne renonce point à vous convertir, mon cher Lucien. Permettez-moi seulement de faire de cet entretien le sujet de quelques lettres que je vous écrirai de la Nouvelle-Angoulême, dès que j'y serai de retour. Vous lirez toutes les raisons que j'ai à faire valoir; vous y répondrez si vous le voulez, et j'essaierai de vous amener à mon sentiment. Le Sauveur bénira mes efforts, car il s'agit du salut d'un nombre infini d'êtres pour lesquels il versa son sang sur la croix du Golgotha. —J'accepte, monsieur l'abbé.

Au moment où Lucien prononçait ces mots, il aperçut un coureur qui venait à lui. Bientôt il apprit l'objet de sa mission : Kouraskar faisait savoir que l'ennemi avait attaqué dans la nuit l'enceinte de Couchy; que les barques des Palicours couvraient toute la rivière, et qu'il s'attendait à livrer combat. Lucien hâta le pas; il arriva quelques instants après dans la ville des Galibis. On entendait le feu de la mousqueterie du côté de la plaine, pendant qu'une multitude de Palicours, poussant des cris formidables, s'efforçaient de débarquer près du grand tapouy, d'où nos Galibis lançaient sur ces assaillants une nuée de flèches adroitement dirigées. La flamme qui ne tarda pas à s'étendre sur les collines les plus voisines de la plaine annonça aussitôt que la ville des Galibis était investie de tous côtés.

Lucien se rendit sur le champ au grand tapouy pour y donner ses ordres. Du haut de ce palais, il pouvait apercevoir les opérations de l'ennemi et diriger la défense en la réglant sur l'attaque. L'abbé Blanchard courut à la place de France, appela des femmes et de jeunes enfants pour y établir une ambulance : les piayes vinrent se placer sous sa direction et administrer les premiers soins, tandis que des hommes vigoureux se rendaient aux lieux du combat pour en rapporter les blessés. Kouraskar, chargé des ordres de Lucien, se multiplia sur tous les points pour surveiller et diriger la défense. La garde de Lucien entoura le palais et se tint prête à marcher au premier signal. Lucien la mit en réserve pour frapper les coups décisifs et se porter sur les points les plus menacés. En même temps, des coureurs allèrent porter l'ordre à Kaïka de préparer la défense de Marianna, à Antinoüs celui de ramasser ses troupes au centre de la ville, et d'y attendre l'ennemi de pied ferme. Il devait aussi envoyer quelques centuries sur la rive de la Mana, dans le voisinage du pont suspendu, afin d'empêcher le débarquement ; ces compagnies donnaient la main à un corps de Galibis posté sur la rive gauche, également à l'extrémité du pont, et destiné à défendre cette communication importante au péril de la vie.

C'est dans ces dispositions que je laisse le gouvernement de la rive gauche, pour faire connaître les événements d'Organabo, événements auxquels Alira prête tout l'intérêt qui s'attache à cette femme infortunée.

CHAPITRE XIII.

Après le départ d'Ydoman, la situation d'Organabo était devenue critique. Le capitaine de Sinamary et les principaux chefs appelés à la guerre se répandirent, comme je l'ai déjà dit, dans les bourgades, et firent tous leurs efforts pour détacher du parti de Digo le plus grand nombre des Palicours fortement ébranlés, ou disposés à profiter d'un prétexte pour retourner dans leurs foyers. La nouvelle de l'intervention des noirs, pour lesquels les Caraïbes ont une aversion profonde, retenait cependant ces Indiens dans le camp du maître d'Alira; les partisans de Digo disaient dans tous les quartiers que ce serait une honte de fuir devant de misérables esclaves révoltés, et qu'il fallait au moins les châtier avant d'abandonner la partie. Digo n'hésita pas, dans cette circonstance, à payer de sa personne : il montra de l'audace; il sortit de son carbet, et

parcourut seul, sans escorte, tous les quartiers de l'immense bourgade. Souple, flatteur avec les uns, dur et caustique avec les autres, il représentait que le moment étant venu de terminer la guerre avec les Galibis à l'avantage de la race entière des Palicours, il suffisait d'attendre encore quelque temps pour se fortifier de l'adjonction de toutes les tribus alliées qu'on attendait. Rien ne manquait à la susbistance de cette nombreuse population; il avait tout prévu, tout préparé. L'abondance, les plaisirs, la liberté régnaient dans la confédération. Pouvait-on lui reprocher d'être ambitieux? Ce serait une calomnie. N'avait-il pas réuni dans un intérêt commun tant de braves et généreuses nations pour leur faire vaincre les Galibis dont il promettait la défaite? Au reste, s'il se trouvait un chef plus capable que lui de conduire l'armée au combat, et qu'il obtînt les suffrages du peuple, il était prêt à lui céder le pouvoir et à lui obéir. Prenant ensuite un autre ton, il se plaignait d'être bien malheureux d'avoir suscité une guerre contre les ennemis des Palicours; de s'être attiré la jalousie de quelques chefs ambitieux, aliéné l'esprit de ses plus chers amis; il aurait dû laisser outrager sa nation injustement attaquée par un vieux chef qui fut si longtemps l'ennemi le plus cruel des Caraïbes de la rive droite; les hommes dégénérés qui le condamnent auraient sans doute applaudi à sa lâcheté; en se rendant indigne de l'estime des Palicours, peut-être eût-il ainsi acquis le droit de les gouverner. « Amis, disait-il à quelques-uns des plus considérables, je vois bien que je ne mérite point d'être votre chef. Moi, le vainqueur d'Oldi,

je ne suis pas jugé capable d'exterminer les Galibis. Prenez ma place; je vous la cède de grand cœur; je ne réclame que l'honneur de combattre sous vos ordres. » Quand il rencontrait des hommes indécis, mous, faibles, gens qui composent partout le *servum pecus*, il les gourmandait, les effrayait de ses menaces, et s'ils lui étaient désignés comme étant très-opposés à ses vues, il allait même jusqu'à les maltraiter.

Une conduite si habile, une activité si prodigieuse, eurent pour résultat de neutraliser les effets du complot; mais Digo avait des adversaires non moins adroits. Les Caraïbes ne le cèdent à personne pour la ruse; ils connaissent l'art des intrigues aussi bien qu'on le pratique dans les États constitutionnels.

Les chefs de l'opposition, pour me servir d'un langage politique tout à fait de notre époque, faisaient courir le bruit que les vivres manqueraient bientôt; les uns que les tribus de Sinamary étaient menacées d'une invasion de la part de leurs ennemis particuliers; les autres que les alliés des Amicouanes réclamaient le secours de ces derniers contre leurs communs adversaires; ils ajoutaient que le gouverneur de Cayenne allait interposer son autorité dans la querelle, et prendrait parti pour les Galibis qui, à cet effet, avaient choisi pour leur capitaine un homme de race blanche. Ils mirent un grand nombre de piayes en campagne. Ces devins prédisaient de terribles malheurs, conseillaient la paix, se livraient à toutes sortes de pratiques superstitieuses qui exerçaient une grande puissance sur l'imagination des peuples.

Les passions sont partout les mêmes : les hommes, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils soient placés, ont le même cœur, les mêmes sentiments, le même instinct; il n'y a que la différence du moins au plus. Je n'ai pas été surpris de voir des manœuvres semblables employées dans les sociétés d'Europe; les mêmes passions engendrent les mêmes moyens; l'art de séduire les hommes ne diffère nulle part.

Alira ne mit point tant d'art à conjurer l'orage. Sa beauté, son éloquence firent plus que ces ruses. On la voyait, dans les groupes, animer par ses paroles les partisans de la paix. Elle trouvait dans son cœur des arguments pleins de force et de noblesse : « Je suis la cause involontaire de cette guerre impie, disait-elle ; des peuples qui depuis longtemps vivent dans l'union, vont s'égorger pour un motif futile. Quels avantages les Palicours en retireront-ils ? S'ils triomphent, en seront-ils plus heureux ? Mais le triomphe est incertain ; les Galibis, commandés par un homme de la race blanche, appuyés peut-être par les Européens, n'ont-ils pas toutes les chances de la victoire? Ils viendront alors venger la défaite d'Oldi, s'empareront de vos femmes, de vos enfants, brûleront vos pirogues, et vous condamneront à ne rejoindre vos carbets que dispersés et misérables. Avant que je devinsse le malheureux objet de ces dissensions, les Palicours et les Galibis s'invitaient mutuellement à des réjouissances publiques ; aujourd'hui, redevenus ennemis acharnés pour toujours sans doute, ils verront les alarmes succéder à cette vie douce et paisible qui faisait leur bonheur. » — Puis, se tournant

vers les femmes, elle les conjurait, les larmes aux yeux, de s'employer à maintenir la paix, et dépeignait son malheur par ces paroles touchantes : « Depuis que je suis devenue la compagne de Digo mes nuits se passent sans sommeil, leur disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. J'ai vainement cherché dans l'accomplissement de mes devoirs une compensation à mes chagrins! Jamais l'image de ma tribu ne m'a quittée. Je la retrouve partout : au seuil de mon carbet comme dans les lieux les plus solitaires de la forêt, elle semble me reprocher la misère des miens, s'irriter de mon indifférence..... Qu'on verse tout mon sang plutôt que de continuer cette guerre insensée; le sang d'une Galibie vaut-il celui de tant de Palicours qu'on veut lui sacrifier? »

Elle prononçait ces mots dans un groupe où les femmes émues commençaient à partager ses sentiments; tous ses auditeurs étaient attendris, lorsque Digo survint tout à coup. Il lui fit les plus durs reproches, l'accabla d'injures et leva même la main pour la frapper; mais un murmure d'horreur qui circula dans la foule arrêta son bras : il n'osa se porter à ce dernier excès.

Alira était calme : ses larmes avaient tari sur-le-champ en apercevant à la fois son maître et son époux ; son œil est sec; mais ses lèvres livides trahissent les violentes émotions de son âme.

« Digo, lui dit-elle, après avoir attendu patiemment la fin de ses emportements, Digo, j'ai fait un rêve. Puisse le Tamouzy ouvrir tes oreilles au son de mes paroles! Puisse-t-il étendre sur toi l'ombre de sa prudence. J'ai fait un

rêve; écoute, je t'en conjure. Un tigre chassait aux biches sur les bords du fleuve, lorsqu'un caïman, qui soudain sortit sa tête du sein de l'onde, disputa la victime au jaguar. La biche, presque morte de frayeur, tomba sur le sable; le caïman l'attira vers lui, le tigre ne lâcha point prise. Un combat s'engagea entre ces deux tyrans de la forêt. La biche, déchirée dans cette lutte furieuse, exhalait vainement ses cris plaintifs; les combattants, ne pensant qu'au prix de la victoire, semblaient mépriser sa douleur. Le tigre avait enfoncé ses griffes dans les yeux du caïman, celui-ci luttait avec désespoir et s'efforçait d'entraîner dans les eaux son terrible ennemi. Durant ce combat, un serpent boa, qui se tenait caché dans les broussailles, leva peu à peu sa tête énorme en dardant des regards épouvantables, se roula sur soi-même en vingt replis, et s'élança, plus rapide que la flèche d'un Galibi, sur les redoutables adversaires, qui, pour la possession de cette pauvre biche, se livraient une guerre furieuse. En un instant, ces deux monstres furent enveloppés dans les plis du serpent; le tigre et le caïman, confondus dans une même mort, vinrent expirer auprès de leur proie; juste châtiment du sage vieillard qui gouverne sur nos têtes, ils périrent sans avoir goûté le fruit de leurs forfaits; le serpent se reput de leur chair et du corps de leur victime innocente. »

Cette parabole fit son effet sur les auditeurs, et Digo ne put se défendre d'une impression indicible; il quitta, sans proférer une seule parole, la foule assemblée, et se retira sous son carbet nourrissant des projets de vengeance contre Alira.

Cependant ses partisans balançaient les efforts de ses adversaires. L'opinion des Palicours paraissait flottante; si le parti de la paix était nombreux, celui de la guerre ne lui était peut-être pas inférieur.

Cet état de choses dura quelques jours pendant lesquels l'agitation alla croissant. Digo se multipliait pour exciter dans le cœur de ces nations les sentiments que le sien renfermait; mais Alira s'attachait à ses pas, et ses paroles détruisaient l'effet des exhortations de Digo. Celui-ci eût infailliblement succombé si chaque jour, en éclairant l'arrivée de nouvelles tribus, n'avait amené de nombreux et acharnés partisans de la guerre. Il fallait en finir; Alira le comprit et engagea les partisans de la paix à demander une assemblée à Digo, ce que celui-ci ne pouvait refuser, car il est dans les usages de nos peuples de délibérer sur les sujets graves qui intéressent la nation. Ce conseil n'était pas seulement sage, il était adroit; les assemblées se composent des plus anciens de chaque tribu et de leurs capitaines. Or, c'était parmi ces hommes prudents que Digo comptait le plus d'adversaires. Il était donc probable que Digo verrait l'assemblée se prononcer contre lui, et que ce grand différend ne tarderait point à être terminé d'une manière favorable à ceux qui préféraient rentrer chez eux plutôt que de compromettre leur sort dans une lutte incertaine.

Digo n'accepta la proposition d'une assemblée qu'avec une extrême répugnance. Si Alira n'avait été l'objet nécessaire de la guerre, il l'aurait immolée à sa rage, car il ne ressentait plus pour elle qu'une haine implacable; mais

cette jeune femme était devenue l'instrument de son ambition, et s'il l'avait fait périr, la guerre fût devenue sans motif. Il consentit donc malgré lui à la convocation prochaine d'une assemblée; il fit surveiller Alira par deux femmes, et rêva au moyen de rendre, à quelque prix que ce fût, cette assemblée favorable à ses desseins.

Il parut toutefois prendre avec résignation le parti d'en appeler à la nation assemblée; il fixa, en conséquence, le jour de la réunion à la nouvelle lune, et se prépara à lutter contre ses adversaires. Il eut soin de recommander à ses affidés d'engager les tribus favorables à la guerre à ne point négliger d'envoyer à l'assemblée des hommes qui, possédant l'art de la parole, savent tourner les esprits à leur gré, en présentant leur opinion comme celle de la sagesse, de la vérité et de l'intérêt commun. Pendant qu'il mettait le plus grand soin à faire faire ce choix important, il s'efforçait de décourager ses adversaires, de semer la division dans leurs rangs, et de les partager entre les candidats proposés à leur sanction pour être députés à l'assemblée générale. Les promesses, les séductions de tous genres furent employées à affaiblir le parti qui s'opposait aux hostilités; mais toutes ces intrigues ne réussirent qu'à moitié. Le capitaine de Sinamary et les autres chefs dont l'autorité était si redoutable aux desseins ambitieux de Digo, devaient paraître au conseil suprême. Il fallait les en écarter. Digo ne recula point devant un crime. Le capitaine de Sinamary fut trouvé, la veille même de l'assemblée, noyé dans une crique voisine d'Organabo. Digo ne manqua pas de paraître affligé de cette mort, mais les amis

de ce chef respectable lui attribuèrent publiquement un événement dont il tirait seul profit, et maudissant un chef aussi perfide, quittèrent immédiatement le camp, suivis d'une partie de leurs Indiens. Cependant la grande majorité des Palicours ne partagea point les soupçons de ces capitaines. Digo ne manqua pas de rejeter le crime sur ses adversaires, en disant qu'ils l'avaient commis pour le compromettre aux yeux de toutes ces nations et détacher de la plus juste des causes des tribus valeureuses. Un piaye de ses affidés proclama l'innocence de Digo, offrit de la prouver par des prodiges, et Digo lui-même déclara que si l'assemblée partageait les soupçons injurieux que les calomniateurs faisaient peser sur lui, il se soumettrait à des épreuves pour prouver son innocence et témoigner de sa douleur. En même temps, il ordonna qu'on rendît les plus grands honneurs au défunt. Cette conduite habile retint sous sa bannière la presque totalité des tribus ; les plus hostiles seules quittèrent Organabo ; c'étaient les chefs les plus considérables, et dont il avait le plus à redouter l'adresse et l'éloquence dans l'assemblée. Leur départ le rendait maître du conseil ; désormais il n'avait qu'à combattre des hommes timides, la plupart incapables, et il était sûr d'en triompher ; il s'applaudit donc de son crime et de sa ruse : il avait agi comme un barbare avec l'astuce d'un homme civilisé.

Il est remarquable que tous les peuples aient cru devoir remettre leurs destinées aux délibérations de grandes assemblées dans lesquelles on agite les questions importantes où se décident la paix et la guerre. Jadis les Romains dé-

libéraient toujours sur la place publique; les Francs tenaient des assemblées martiales. Les Caraïbes exercent le même droit, et je dois dire que les États européens pourraient prendre exemple sur ces grossiers sauvages qui, sans instruction, par les seules lumières du bon sens, traitent avec sagesse les sujets les plus difficiles.

Un auteur ancien s'exprime ainsi :

« Les chefs assis sur leurs lits traitent les affaires, le » plus ancien d'entre eux propose le sujet duquel il faut » délibérer. Il fait tout son discours sans être interrompu » des autres, et ainsi chacun dit son avis, sans crier ni » s'interrompre, en s'écoutant les uns et les autres paisi» blement; tout cela avec des raisons admirables sans ja» mais parler tous ensemble ni deux à la fois. S'ils sont » de diverses opinions, ils ne contestent pas pour cela, ils » cèdent volontiers au sentiment des plus anciens et des » plus expérimentés, sans faire de bruit. S'il arrive quel» que débat et que quelqu'un soutienne son opinion avec » chaleur, ce qui arrive rarement, jamais il ne s'emporte » à des jurements et à des blasphèmes, cela leur est tout à » fait inconnu. Ils se scandalisent quand ils voient les » Européens ne pouvoir traiter aucune affaire sans con» tester les uns avec les autres, et sans qu'ils crient et » s'emportent à des blasphèmes horribles, qui les étonnent » et leur donnent de la crainte, ce qui est de très-mau» vaise édification devant eux. Ils nous accuseront un jour » devant Dieu de ce qu'ils sont plus sincères en tout ce » qu'ils font que nous. »

J'ai rapporté à dessein le témoignage d'un auteur esti-

mable, prêtre instruit qui, il y a deux cents ans, faisait de mes ancêtres un éloge si flatteur ; il ne sera du moins pas possible de m'accuser de préventions trop favorables pour mes compatriotes chez lesquels, je l'ai déjà fait observer, se trouve un mélange extraordinaire de bonnes et de mauvaises qualités, de raison et d'ignorance.

Le jour indiqué, Digo se rendit avec ses principaux adhérents au grand tapouy où ses femmes avaient déjà suspendu son hamac. Les autres membres du conseil entrèrent à leur tour et furent prendre place chacun dans le hamac qu'il s'était fait préparer. Les femmes des membres de cet aéropage se tenaient accroupies sous les hamacs en attendant les ordres de ces graves conseillers. Il se faisait le plus grand silence autour du tapouy dont la foule s'était respectueusement éloignée ; on entendait dans le lointain le son des flûtes et des tambourins. C'étaient les jeunes gens qui dansaient avec les femmes. On ne voyait point, aux approches du carbet des conseils, des hommes armés pour protéger les délibérations contre la multitude. Rien ne ressentait la force ni la contrainte. Quelques chefs étaient en armes ; la plupart avaient négligé d'en prendre. Digo n'avait pas même la lance, signe de distinction chez les Palicours. Plus de deux cents députés se trouvaient réunis dans cette enceinte ; il y avait au moins quatre cents femmes prêtes à les servir, et pourtant un oiseau mouche s'y serait égaré qu'on eût entendu son vol.

Lorsque tout le monde eut pris place, les liqueurs ayant circulé, Digo se leva sur son séant et dit d'une voix brève :

« Nous sommes nombreux et forts ; ferons-nous la guerre » ou garderons-nous la paix? »

A ces mots, après avoir toutefois laissé un court intervalle entre la question de Digo et son discours, un des partisans du chef de la confédération prend la parole et s'exprime en ces termes, en s'asseyant sur son hamac :

« Qu'Iroukan tourmente nos ennemis ! qu'il les disperse » comme le vent soulève et jette au loin les feuilles dont » les arbres se dépouillent ! J'abhorre les Galibis. De tout » temps ils furent les ennemis des Palicours. Une jalousie » funeste, semblable à l'insecte rongeur qui dévore la » pomme d'acajou, s'est glissée dans le cœur de ces mé- » chants ; ils ont médité la ruine et la honte d'hommes gé- » néreux et vaillants. Se servant tour à tour des prétextes » les plus frivoles, ils ont soufflé la guerre avec la perfi- » die du serpent et la rage du tigre ; mais la valeur des » Palicours a fait échouer leurs efforts, ils ont été vaincus » par Digo.

» Grand chef des tribus indomptées, ton nom sera tou- » jours en honneur parmi nous ! Tu as défait l'implacable » Oldi, paré des chevelures de tant de Palicours. Il avait » des esclaves et des femmes que, par ruse, il avait enle- » vées à ces tribus, le fourbe ! Digo l'a châtié. Il voulait » nous exterminer ; c'est dans ce dessein qu'il rassembla » une armée formidable. Il a péri enfin, grâce au plus » courageux, au plus intrépide des capitaines; mais sa » nation subsiste, et la haine a grandi avec la douleur de » la défaite chez ce peuple ambitieux et vindicatif. Si nous » n'achevons notre ouvrage en portant la terreur de nos

» armes parmi nos ennemis implacables, nous leur donne-
» rons le temps de se remettre, de se fortifier et peut-être
» de nous vaincre quand nous serons disséminés. J'opine
» donc pour qu'on les frappe d'un dernier coup et qu'on
» assure par leur perte la paix et la liberté des Palicours.
» J'ai dit. »

Un autre répond :

« Que je sois semblable à l'arbre qui croît solitaire
» loin des autres plantes dont s'embellit la nature, que
» les animaux et même les êtres les plus venimeux
» fuient avec horreur, si ma langue, qui s'étudie à ne
» jamais peindre que la vérité, se rend aujourd'hui cou-
» pable du moindre mensonge! Valeureux Palicours,
» écoutez la parole de celui qui trempe son cœur dans la
» haine des Galibis comme le pinot plonge ses racines
» dans l'eau du fleuve, afin de se rafraîchir de l'ardeur du
» soleil. Je n'en suis pas moins disposé à la paix, car la
» justice est contre nous.

» J'avoue que les Galibis furent de tout temps les enne-
» mis des Palicours; qu'Oldi nous causa beaucoup de mal;
» mais combien de fois la lune avait-elle disparu et prêté
» de nouveau sa lumière au Tamouzy pour surveiller les
» actions des hommes, combien de fois les arbres avaient-
» ils renouvelé leurs feuilles, la sécheresse avait-elle suc-
» cédé à la saison humide, depuis que la paix, régnant
» parmi les tribus des deux rives, les faisait jouir d'une
» douce sécurité! Nous avions tout oublié dans cette heu-
» reuse fraternité qui faisait la consolation des sages, lors-
» que Digo, violant l'hospitalité reçue, fit enlever la belle

» Alira. Est-il surprenant que les Galibis se soient armés
» pour la querelle d'Oldi quand ils avaient à venger un si
» cruel affront? Vous qui m'écoutez, dites-moi dans la
» sincérité de vos cœurs, n'auriez-vous pas senti votre sang
» bouillonner dans vos veines si une semblable injure
» vous avait été faite? La victoire, qui n'est pas toujours
» favorable à la justice a trompé les efforts de nos ennemis.
» Digo, aidé de la valeur des plus braves de la race rouge,
» a triomphé de leur armée redoutable. Cet avantage est
» glorieux pour nous tous. Mais devrons-nous continuer
» cette détestable guerre? Qu'avons-nous à venger? Digo!
» Il est l'agresseur; une défaite! la victoire s'est pronon-
» cée pour nous. Avons-nous du moins à servir un inté-
» rêt? Nullement. Nos terres,aussi vastes que l'étendue du
» ciel peut les couvrir, suffisent à notre subsistance, à no-
» tre liberté, à notre bonheur. Sommes-nous certains de
» réussir dans cette difficile entreprise? Oui, si vous n'a-
» vez qu'à mesurer votre valeur avec celle des Galibis;
» non, si comme tout le fait supposer nous avons à com-
» battre les blancs derrière ces ennemis. J'opine pour que
» la confédération se sépare et ne se réunisse que dans le
» cas où les Galibis voudraient continuer la guerre. »

Un jeune capitaine d'une tribu très-éloignée demande aussitôt la parole :

« J'admire l'éloquence de ce vieux podagre qui, parce
» qu'il n'a plus la force de tendre son arc, veut empêcher
» la guerre. Il me semble voir un caïman qui compte au-
» tant de lunes que le carvanatepy de feuilles sur ses
» branches, étendre son dos alourdi aux rayons du soleil,

» et recommander à ses petits de vivre en bonne intelli-
» gence avec les poissons. Quoi ! parce que tu ne saurais
» utilement servir pour une campagne et que ta flèche
» tremblante va tomber mollement à moitié chemin, tu
» trouves que la guerre est impie! Ah! si tes femmes,
» toujours vierges, te servaient de la chair de Galibis tom-
» bés sous d'autres coups que les tiens, tu remercierais la
» main qui te l'aurait procurée, et ta bouche, qui prononce
» de si paisibles paroles, emploierait les quelques dents
» qui lui restent à savourer un mets trop délicieux pour
» un être si indigne.

» Je pense que nous ne pouvons pas reculer, et que si
» nous n'attaquons l'ennemi sans tarder, nous risquons
» d'être attaqués nous-mêmes. Les Galibis ne peuvent
» point se contenter d'une défaite, il leur en faut plu-
» sieurs pour les condamner au repos; ils voudront laver
» leur honte et nous surprendre dès qu'ils seront assez
» forts pour braver impunément les valeureux Palicours.
» Faut-il conjurer ce ridicule orage? Si vous craignez la
» colère des Galibis, envoyez-leur des ambassadeurs pour
» leur demander pardon de les avoir battus. Je vous con-
» seille cette sage conduite, si, dégénérés de vos ancêtres,
» vous êtes des hommes pusillanimes; mais si, comme j'ai
» lieu de le croire, vous êtes toujours vaillants, que tar-
» dez-vous? Pourquoi délibérer? Marchez avec vos armes.
» Vos cris répandront la terreur! Vos flèches feront voler
» la mort; vos lances et vos tomaweck achèveront la vic-
» toire. Vit-on jamais une armée plus nombreuse? Que
» craignez-vous? Nous avons pour nous le nombre et le

» courage? Il en faut moins pour être heureux. Que dis-
» je? Je vous promets le succès sans songer que des
» esclaves révoltés, des hommes plus noirs que le cèdre et
» plus bruts que des singes vont entrer dans la lice! Quels
» redoutables effets les Galibis ne vont-ils pas tirer de ces
» beaux auxiliaires! Le sage auquel je réponds a bien
» raison d'être prudent, car si l'on juge de son bonheur
» d'après son ardeur bouillante, il doit craindre de voir
» condamner ses vieux jours à servir d'horribles noirs en-
» core tout marqués des stigmates de l'esclavage.

» Tu dis, ô trop prudent guerrier! que la cause de Digo
» est injuste, puisqu'il fait le bonheur et la gloire d'Alira;
» est-ce donc être injuste de prendre aux Galibis les belles
» filles qu'ils font naître pour nos plaisirs! Il est connu
» que les Rocoyennes forment la plus belle race de femmes
» qui soit au monde, et je ne puis que remercier le grand
» chef d'Organabo de nous offrir l'occasion de nous pro-
» curer des épouses aussi accomplies. J'ai dit. »

Ce discours produisit un grand effet sur l'assemblée, en qui il réveilla des passions et des désirs ardents. Les partisans de la paix s'efforcèrent vainement de faire valoir les meilleurs arguments; l'impression était produite, ils ne purent la détruire.

Digo prit enfin la parole pour résumer les débats et réclamer les voix; mais au moment où il commençait son discours, on entendit des cris qui émurent l'assemblée. C'était Alira échappant à la surveillance des femmes auxquelles Digo l'avait confiée. Elle parut soudain au milieu de cette réunion nombreuse, les yeux baignés de larmes,

implorant la pitié publique et conjurant l'assemblée de ne point porter les armes contre ses compatriotes. Cette scène inouïe parmi les Caraïbes, la vue d'une femme troublant les délibérations, produisit une sensation profonde, mais toute profitable aux vues de Digo. Les Palicours furent irrités de l'audace d'une femme qui venait se mêler aux travaux du conseil; quelques-uns descendirent de leurs hamacs et chassèrent brutalement la pauvre Alira, si digne de pitié. Digo ordonna qu'on la renfermât de suite et que plusieurs Indiens la gardassent étroitement. Ce fut le dernier effort que put tenter cette infortunée créature pour empêcher cette guerre fratricide, et dont le résultat fut, hélas! si fatal à tous les Caraïbes : la fortune de Digo l'emporta. Il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent, il voulait sans doute nous condamner à une éternelle misère !.

Dès qu'Alira fut éloignée et que l'assemblée parut remise de l'agitation momentanée survenue dans son sein, Digo, descendant tout à fait de son hamac et se plaçant au milieu de l'enceinte, dit ces mots :

« Faut-il donc que je me justifie des injustes reproches
» qui me sont adressés? Sans doute Alira est le sujet de
» la guerre; mais n'est-ce point pour la ravir aux bras
» d'un insensé vieillard que je l'admets dans mon hamac?
» Avant que les combats eussent couvert nos bois de car-
» nage, cette femme n'était-elle pas heureuse d'échapper
» aux caresses d'un vieux caïman qui traîne péniblement
» ses écailles au soleil pour réchauffer son corps? Mais la
» douleur de voir la défaite de sa tribu égare son esprit.

» Ce n'est pas d'après ses regrets d'aujourd'hui qu'il faut » juger de ses sentiments d'autrefois. Je n'ai donc point » été injuste en offrant une place sous mon carbet à cette » femme, je ne suis que le protecteur de son innocence. » Toutefois, si mon amour a égaré ma raison, si je suis » l'auteur d'une coupable agression, je suis prêt, ô mes » pères, à subir votre jugement. Dites, dites hardiment » si je dois descendre du rang où vos vœux m'ont appelé » pour subir la punition des criminels ! »

A ces mots, un murmure approbateur s'éleva dans l'enceinte : « Que Tamouzy te prête sa lumière ! Tu es le chef » des Palicours ! » s'écrie-t-on de toutes parts.

« Je n'ai donc pas démérité, continua le rusé Digo, je » suis donc toujours digne de vous commander. Reposez-» vous sur ma prudence, mes amis, sur mon bras et mon » courage. Je considère les événements sous un point de » vue plus élevé. L'ancienne confédération des deux rives » est désormais dissoute, et j'en rends grâces au Grand-» Vieillard qui tient allumé dans ses mains le flambeau » du jour et le flambeau des nuits ; car je compte anéan-» tir la race de nos ennemis, et sur les ruines fumantes » de leurs carbets asseoir pour toujours la domination des » Palicours. Nous tournerons plus facilement ensuite nos » armes contre les blancs, dont la présence sur nos terres » est un perpétuel outrage à l'antique race des Caraïbes. » Que sont les Galibis ? une troupe de chevreuils timides. » Et vous, n'êtes-vous pas des chasseurs redoutables ? Que » craignez-vous ? Nos aïeux se sont souvent mesurés avec » leurs aïeux. La valeur des Palicours leur a souvent assuré

» la victoire. Compagnons et frères, serrez-vous autour de » moi. J'ai amassé des armes. Nous avons des flèches à » feu, et d'autres qui sont trempées dans le poison. Vos » piques sont sûres de leurs coups; nos boutous sont de » bois de fer. Vous n'avez donc qu'à me suivre; vous me » ferez un lit de chevelures si je succombe; nous venge- » rons nos ancêtres si je triomphe. »

A peine eut-il achevé que la plupart des chefs se lèvent, courent à lui et s'écrient : Gloire à Digo, grand chef des Palicours!

CHAPITRE XIV.

Digo sut habilement profiter de l'enthousiasme qu'il avait provoqué.

Dès le lendemain, la conque guerrière retentit au lever du jour. Les femmes aussitôt courent amasser les vivres et remplissent de liqueurs fermentées les vases d'argile ; les vieillards préparent les pirogues ; les jeunes gens réunissent les armes. C'est ainsi que les rôles sont distribués conformément aux coutumes en usage parmi les Indiens. Bientôt l'armée quitte Organabo, se répand dans des barques et vogue vers Couchy.

Jamais les eaux de la Mana n'avaient porté tant de pirogues. Elles étaient si pressées les unes contre les autres qu'une flèche lancée au hasard eût sûrement atteint un Palicour. Cette foule innombrable était silencieuse ; l'écho ne répétait que le bruit des pagaies tombant et se relevant

en cadence. On sentait à cette morne attitude qu'un grand événement allait s'accomplir.

Digo fit descendre une grande partie de ses guerriers à une certaine distance de Couchy, afin de l'attaquer à la fois par terre et par eau.

L'attaque commença vers le soir; une nuit sombre enveloppait les combattants de ténèbres épaisses. Les Palicours lancent des nuées de flèches portant des matières enflammées et poussent des cris effroyables. L'air en est ébranlé; la terre tremble sous cette masse mouvante. La palissade embrasée éclaire la ville de ses sinistres lueurs. Les assaillants se jettent à travers les flammes avec une furie sauvage. Ils roulent des rocs dans les fossés, coupent des arbres, jettent de la terre dans ces abîmes creusés par la main prévoyante de Lucien. Ils couronnent déjà les pans de la palissade respectés par l'incendie, et du haut de ces murs de bois, ils font rouler des pierres énormes sur les assiégés. Un parti a même la témérité de s'aventurer dans la place, et fait croire, pendant quelques heures, à une irruption totale des ennemis; ils frappent avec rage, et jonchent les rues de cadavres. Digo dirigeait l'attaque du côté de la terre; un de ses lieutenants commandait du côté du fleuve. Ici les plus audacieux grimpaient le long du palais, s'introduisaient à travers les ouvertures, tandis que d'autres essayaient de rejoindre leurs compagnons dans la ville, ou de former le siége du Tapouy.

Rien ne peut retracer l'image de ce combat horrible, de cette confusion et de ce carnage. Les Palicours se battaient avec fureur, mais sans ordre, sans discipline. Digo mon-

trait un courage indomptable, mais comme un soldat, non comme un chef.

Les Galibis, mieux disciplinés, combattaient avec plus de prudence et non moins de valeur. Sur la muraille, Kouraskar opposait une résistance terrible. Nos coups étaient moins fréquents, mais plus assurés. Nous attendions que le jour vînt éclairer le théâtre du combat pour guider notre ardeur. L'ennemi, pendant ce temps, s'épuisait en efforts inutiles. Nous conservions nos forces et nos armes.

Lucien était au Tapouy, siége du gouvernement. Il y déployait une valeur froide et réfléchie. Sa pensée se portait partout où le danger devenait menaçant. Il donnait des ordres avec la tranquillité sereine d'un général habitué aux périls.

On apporta sur sa demande des matières inflammables qu'il fit lancer comme une tempête de feu sur les pirogues entassées sur la rivière. Au premier coup d'œil, il avait compris qu'en embrasant leurs vaisseaux il contraindrait les barbares à les regagner à la hâte, sous peine de se disperser dans les forêts pour échapper à nos flèches.

La flamme vole, se communique de proche en proche aux barques des Palicours; la Mana n'offre bientôt que le spectacle sinistre d'un fleuve de feu. L'effroi s'empare des guerriers ennemis; ceux qui sont dans la ville cherchent à gagner le rivage; ils se sauvent à travers les flots vers les pirogues, que le lieutenant de Digo fait éloigner à la hâte; mais Lucien, qui avait prévu les effets de ce désastre sur les Palicours, fond sur les fuyards avec impétuosité, il en fait un carnage affreux. Quelques-uns seulement parviennent à se sauver.

Il ne perd pas un instant, et pendant que par ses soins un petit nombre de Rocoyens veillent à la garde du palais et achèvent de ce côté la victoire, il court à la tête de ses gardes vers la muraille où le combat se prolonge avec des chances moins heureuses pour les Galibis.

Nous allions succomber sous le nombre, quand sa présence vint ranimer notre courage. L'aube commençait à jeter ses pâles lueurs sur les combattants. Des montagnes de cadavres et de mourants attestaient l'acharnement des deux partis. La terre était rougie par le sang, et des guerriers consumés gisaient sur le sol. C'était la première fois que j'assistais à ce sanglant spectacle : l'image en sera toujours gravée dans ma mémoire.

Lucien, s'élançant au plus fort de la mêlée, abattit d'un coup d'épée Klamar, l'un des chefs les plus formidables des Palicours. Ce chef commandait les Amicouanes, l'une des plus redoutables tribus de cette race féroce. C'était un sauvage aux oreilles pendantes, d'une force prodigieuse, et dont l'aspect inspirait l'effroi. Ce point devint aussitôt le théâtre d'une mêlée dont on ne peut retracer l'horreur. Kouraskar fut blessé; Lucien n'évita qu'à demi un coup de tomaweck; Digo reçut un coup de sabre sur la tête; ses guerriers les plus intrépides mordirent la poussière, et son armée, resserrée entre l'angle formé par le fleuve et les débris de la palissade d'enceinte, fut contrainte enfin de lâcher pied. Les Palicours coururent à leurs barques, où une grêle de flèches et de balles, car quelques-uns d'entre nous avaient des fusils, les accablèrent et en tuèrent un grand nombre. Ils se jetèrent confusément dans les piro-

gues qu'ils avaient sauvées; quelques moments de silence succédèrent au tumulte de la bataille, puis l'on n'entendit qu'un cri dans nos rangs : Alira! Alira! victoire!...

Nous nous hâtions trop, hélas! de célébrer notre triomphe!

Furieux de leur défaite, les Palicours résolurent de se venger sur Marianna.

A la nuit tombante, leur flottille, considérablement diminuée mais encore formidable, repassa devant Couchy en remontant le cours du fleuve, sans que nous pussions l'en empêcher, les barques nous manquant pour y mettre obstacle. Nous essayâmes bien de jeter encore des matières enflammées, mais nos provisions épuisées, la rapidité de leur passage, diverses précautions qu'ils prirent, celle entre autres de serrer de près le bord opposé, les firent échapper à nos projectiles. Ils détruisirent le pont suspendu, ce qui nous força d'assister, pour ainsi dire, les bras croisés, à la destruction de notre allié.

Antinoüs était sous les armes; il se défendit avec désespoir. La lutte fut terrible, mais les noirs durent succomber sous le nombre. Marianna fut consumé en moins d'une heure; les éléments semblaient favoriser les Palicours; un vent d'est qui s'éleva tout à coup propagea la flamme que portaient leur flèches embrasées. Antinoüs périt glorieusement au milieu de ses compagnons d'infortune; un trait lui perça le cœur. Annibal succomba également sous un coup de tomaweck; presque tous les noirs se firent massacrer en vendant chèrement leur vie. La victoire disputée avec désespoir coûta cher aux barbares. Digo perdit la plupart des chefs qui avaient échappé à nos armes; mais les

Palicours emportèrent un butin immense. Parmi les dépouilles dont ils s'enrichirent se trouvait l'infortunée Cora.

Lorsqu'ils repassèrent devant Marianna, nous essayâmes de lancer de nouveau sur leur flotte des nuées de flèches embrasées, mais le vent qui soufflait avec violence détourna nos projectiles; un grain qui s'éleva dans ce moment favorisa leur fuite. Ils perdirent, toutefois, beaucoup de monde.

Couchy présentait l'aspect de la désolation; mais ce spectacle, malgré son horreur, n'en faisait pas moins éclater la prudence avec laquelle Lucien avait tout prévu; car les incendies éteints presque aussitôt qu'ils éclataient, grâce aux réservoirs d'eau placés de distance en distance et à la présence des compagnies chargées de la police, les blessés recueillis et soignés sous de vastes hangars, les désastres réparés aussitôt qu'éprouvés, attestaient la parfaite intelligence avec laquelle les affaires étaient conduites à Couchy.

Le bon abbé Blanchard rendit de très-grands services dans cette occasion; c'est lui qui organisa les infirmeries et soigna les blessés dont le nombre était considérable; nous ne suivîmes point la coutume de nos contrées; nous recherchâmes les blessés abandonnés par nos ennemis pour les secourir. L'abbé Blanchard se multipliait; on eût dit qu'il retrouvait, dans ses saintes fonctions, l'énergie et l'activité de sa jeunesse. Lucien le secondait avec autant de zèle que d'intelligence, et nos tribus, entraînées par l'exemple, imitaient leurs modèles.

Nous ne respirions que vengeance! Organabo! Organabo!

était le cri de la population tout entière. Attaquer Digo dans ses foyers était aussi la pensée et le désir de Lucien, mais nos pertes étaient immenses; Marianna avait disparu dans les flammes. Il fallait du temps pour réparer nos désastres. La saison des pluies allait commencer; le fleuve déborderait bientôt. Nous n'avions pas encore de flotte pour transporter nos guerriers. Il était impossible de songer à prendre l'offensive avant le retour des beaux jours. Le conseil opina pour différer notre vengeance.

Lucien frémissait de douleur en pensant à cet ajournement nécessaire. La pensée qu'Alira languirait quelques mois encore dans les fers causait son désespoir. Cependant la raison d'État dut prévaloir, et son impatience céda aux conseils de la prudence et de la nécessité. Il chercha, en redoublant d'efforts, à préparer les éléments du succès.

L'abbé Blanchard resta quelque temps encore parmi nous. Il ne cessait d'exhorter Lucien à modifier son système; celui-ci ne négligeait rien pour s'en défendre.

Le vénérable prêtre, appelé par d'autres soins, partit enfin pour la Nouvelle-Angoulême, avec l'espoir de ramener Lucien à ses sentiments par des lettres qu'il se proposait de lui écrire. J'ai sous les yeux toute la correspondance qui s'engagea entre mes deux maîtres; je cède au désir d'en rapporter des fragments. Elle met au jour le génie de ces hommes qui agitent les destinées du monde dans les domaines du désert. L'un est jeune, ardent, absolu dans sa pensée; l'autre est sur le déclin de l'âge. L'un a l'ardeur d'une idée généreuse, mais incomplète; l'autre montre l'autorité de l'expérience, d'une foi vive, des traditions et

des doctrines consacrées par les siècles. Le premier représente la génération aventureuse qui s'élève, l'autre la génération prudente qui s'éteint. Tous deux sont hommes de cœur et de génie; mais l'un ne s'appuie que sur de vagues utopies, tandis que l'autre se sent fort de la vérité dont il est le ministre.

CHAPITRE XV.

1re Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 11 février 18....

Ah! que votre aveuglement me cause de douleurs, Lucien! Le ciel vous appelle à remplir la plus belle mission qu'un homme puisse ambitionner sur cette terre, et vous craignez de procurer à vos peuples les bienfaits de la religion, de donner à vos institutions la sanction de l'Évangile! Vous bannissez le Christ de vos États! Humble et proscrit, c'est en suppliant qu'il ose approcher de vos sujets!

Comment votre esprit habituellement si juste, toujours sage et ferme, se laisse-t-il entraîner par une crainte puérile à frapper le Sauveur d'ostracisme? Vous avez médité sur l'histoire du monde, et vous en négligez les enseignements; vous n'ignorez point les mystères de la croix, et vous arrêtez vos peuples au seuil des temples chrétiens! Vous reculez devant les conséquences de la vérité : est-ce donc là la sagesse du politique?

Je veux entreprendre d'éclairer vos pas au flambeau de l'Évangile. Bien que ma main tremblante soit inhabile à manier la plume, que mon esprit, fatigué par un demi-siècle d'apostolat, soit peu propre à exposer les vérités qui vous intéressent, je craindrais de trahir les devoirs d'un ministre de l'Église, si je négligeais l'occasion de terminer utilement ma longue carrière en vous conjurant d'introduire le christianisme dans votre naissant empire.

Aucun État ne fut fondé, dit Rousseau, que la religion ne lui servît de base; et Lamennais, qui rapporte ce remarquable aveu, fait observer qu'on la trouve près du berceau de tous les peuples, comme on trouve la philosophie près de leurs tombeaux.

La religion fut donc introduite dans leurs codes par tous les législateurs; mais, introduit ou trouvé, il m'importe peu, pour le moment, que le culte ait précédé ou suivi les lois civiles : ici je ne veux point prouver la vérité; je veux démontrer l'utilité des institutions religieuses.

Or, par quel singulier phénomène tous les peuples ont-ils été contraints de s'humilier devant un Esprit suprême? Pourquoi tous les législateurs ont-ils reconnu la Divinité et prescrit les devoirs qui découlent de ce principe?

Si vous dites que les peuples se sont trompés, je demande pourquoi les législateurs ont autorisé des erreurs ou grossières ou funestes. Ces grands hommes étaient-ils donc des ignorants? Cependant leurs lois déposent de leur génie.

Etaient-ce des fourbes qui imposaient une religion pour assurer leur autorité? Quand je l'admettrais, la religion était donc, à leurs yeux, un ressort nécessaire au mécanisme de leurs institutions? Ils avaient donc compris qu'elle avait le don de fortifier leur pouvoir, d'affermir l'État, de consolider leur édifice? Ils sentaient l'utilité d'une religion.

Mais ne vous répugne-t-il pas de penser que des hommes dévoués à la patrie, à l'humanité, aux dieux, étaient des imposteurs infâmes? Que Lycurgue, Solon, Numa descendaient aux plus

vils mensonges ! Ne préférez-vous pas croire qu'ils partagèrent les idées de leur temps, et ne discernèrent si bien les avantages d'une religion qu'à cause de leur foi dans les principes qui en constituaient les fondements ? J'ai une meilleure opinion que celle des prétendus philosophes, de ces illustres politiques et de l'excellence du cœur humain. L'imposture est le propre des âmes abjectes ; elle ne souille point la noble nature des bienfaiteurs de cet univers.

L'erreur, chez les hommes d'élite, se mêle, sans doute, ainsi que dans les esprits vulgaires, à la vérité ; la passion peut égarer leur génie ; mais plutôt enthousiastes qu'imposteurs, ils sont séduits par la vaste idée qui les préoccupe. Je suis chrétien, je suis prêtre ; je suis prêt à confesser ma foi dans les supplices du martyre ; mais je n'hésite pas à croire à la sincérité de ces généreux mortels, et je rends hommage à la justice en proclamant que Mahomet, oui, Mahomet lui-même, tenant d'une main le Coran, de l'autre le cimeterre, plus fanatique qu'imposteur, sentit, à travers les égarements de son immense génie, qu'une religion est la première base d'un édifice politique, que l'idée de Dieu est non-seulement la plus grande vérité, mais encore la meilleure des lois.

Il existe dans le cœur un secret besoin de croire. Vit-on jamais un peuple athée ? Jeté sur cette terre, courbé sur le sol qui le nourrit, sujet aux souffrances, misérable, ignorant, borné, déchu, malgré la splendeur de la couronne que lui tresse son orgueil, des hauteurs du ciel, l'homme a comme le vague souvenir d'une grandeur passée et le pressentiment de sa gloire future. Il sent, d'ailleurs, qu'il doit exister un Être suprême, un Architecte de ce vaste univers, un Créateur à qui son existence est redevable des lois qui l'ont fait naître et de celles qui le conservent. A peine commence-t-il à penser que déjà il a besoin de croire. Les premières questions de son enfance portent sur la raison des choses qui frappent son regard. Son intelligence, en grandissant, se tourne vers l'Être dont il croit tenir la vie.

La gratitude, sentiment gravé dans son cœur, fait plier ses genoux devant les autels de celui qui, dans sa croyance, est l'Auteur de toutes les félicités, dont il redoute le courroux, et qu'avant tout il remercie du bonheur de vivre; car la vie, malgré ses maux, est un bonheur pour l'homme et surtout pour l'homme qui pense.

S'il n'a pas reçu les notions du Dieu qu'il soupçonne, il se prosterne devant le soleil qu'il regarde comme le bienfaiteur du monde; ou, plus ignorant encore, il adore, dans la simplicité de sa nature, l'auteur invisible de toutes choses, dans les plantes qui portent les fruits dont il se nourrit, dans les animaux qu'il redoute ou qui, l'aidant dans ses travaux pénibles, partagent avec lui le fardeau du jour.

La religion prend donc sa racine dans le cœur humain. Ce n'est plus seulement au berceau des peuples qu'elle commence à paraître; c'est à la naissance même de l'homme qu'elle montre sa tête radieuse. O homme! tu surgis étonné du néant! une compagne veille sur tes premiers pas. Marche! marche avec confiance! Si de terribles épreuves, de poignantes douleurs tourmentent et déchirent ton existence, la consolatrice de tes misères te protége et guérit tes blessures. Marche! lève la tête! Tu peux défier tous les maux : n'as-tu pas pour appui la fille du ciel et Dieu lui-même?

Ah! cette compagne, cette consolatrice, l'homme l'oublie et la méprise; il la frappe et la persécute dans les jours de prospérité. Cependant elle lui reste fidèle, elle ne cesse de veiller sur sa coupable tête, et quand arrive l'infortune, il la retrouve et s'y attache avec d'autant plus de force qu'il se trouve plus criminel ou plus malheureux.

Au reste, la soif de connaître le dévore. Il est fait pour la lumière, et il languit dans les ténèbres. Aussi ne tarde-t-il pas à s'apercevoir de son ignorance; il la déplore et se tourmente; mais un rayon brille à travers l'obscurité de sa prison; c'est le rayon de la foi. Heureux! trop heureux! s'il pouvait saisir, em-

›rasser la vérité tout entière! Un jour viendra-t-il où cette vé-·ité tant désirée lui apparaîtra brillante et pure? Oui, prince! :e jour luira: il est venu! Tournez les yeux vers le Golgotha; a lumière a brillé, l'homme croira, le monde est sauvé.

Si l'homme n'éprouvait le besoin d'une croyance, il faudrait ui en imposer la nécessité. Imaginez un peuple incrédule, quel frein mettrez-vous à ses passions? Pourrait-il exister? Ennemi de lui-même autant que de ses voisins, il déchirerait ses propres entrailles par des guerres intestines. La haine, l'envie, l'égoïsme, promèneraient avec la discorde leurs torches homicides sur le sol de la patrie; car si personne ne croyait à la justice, à une raison souveraine, aux règles qui en sont les conséquences, si Dieu ne commandait pas la concorde, les sacrifices, la vertu, se soumettrait-on d'un commun accord à des lois invariables et sévères? Qui veut obéir quand chacun se persuade qu'il a le droit de commander? Or, en dehors de la religion, l'autorité a-t-elle une sanction soit dans la famille, soit dans l'État? La famille et l'État ne sauraient point subsister en l'absence de cette sanction nécessaire.

Supposez des lois. Sur quels principes reposent-elles? Qui a le droit de les imposer; qui n'a pas le droit de s'y soustraire quand le législateur n'emprunte pas son pouvoir à la suprême autorité de Dieu?

Permettez-moi de vous le dire, ô Lucien, c'est votre erreur de ne tirer votre pouvoir que de vos bonnes intentions, d'une nécessité matérielle et d'un concours de circonstances favorables. Je rougis, en vérité, d'être obligé de démontrer l'évidence, mais les discussions philosophiques rendent nécessaire la preuve des plus simples et des plus vulgaires notions du bon sens.

A toute société il faut des lois: elles ne sauraient être arbitraires, car la tyrannie est odieuse dans la règle prescrite comme elle est criminelle dans la volonté du despote. Dracon, qui punit de mort les moindres fautes, fut le plus affreux des mortels, puis-

qu'il essaya de perpétuer la tyrannie dans ses institutions : l loi doit être juste.

Or, pour qu'elle soit juste, la conscience du législateur do être le sanctuaire de la justice. Où donc en trouvera-t-elle l notion si ce n'est dans l'idée la plus parfaite de Dieu, qui est l souveraine justice et la plus parfaite sagesse? Le premier devoi du législateur est donc de le connaître, et connaître Dieu c'e l'aimer et l'adorer. Il faut donc, avant de prescrire le culte d l'Être créateur, qu'il le sente dans son cœur. Ah! dites ave moi, civilisateur imprudent, que le vrai législateur est le législateur religieux.

Les lois justes commandent l'obéissance et consacrent la liberté. Cela ne suffit pas pour qu'elles produisent leurs fruits. I faut encore que les citoyens portent en eux-mêmes le sentimen sacré de la justice. Les lois de Moïse n'obtinrent pas toujours le respect des superstitieuses et barbares tribus d'Israël; i fallut qu'il leur inspirât le goût et le sens de la justice pour qu'elles s'y attachassent. C'est au moyen de la religion qu'il en fit descendre les notions dans leur esprit inconstant et frivole. Avec la crainte de Dieu, la loi du bien pénétra peu à peu dans leurs âmes, car la religion n'est point autre chose que la vérité sous des apparences sensibles. Elle consacre et sanctifie l'ordre politique, qu'elle fortifie en l'entourant des respects et des croyances du peuple. En s'habituant à la pratiquer, celui-ci s'accoutume à considérer les lois comme l'expression matérielle de ses divins préceptes. Le prince qui commande au nom du maître du monde, le peuple qui obéit aux lois qui en dérivent, sont animés d'une même foi, d'un même esprit; ils n'ont qu'une seule âme. Le citoyen, pénétré d'une sainte horreur pour les crimes qui s'attaquent à l'ordre politique, les confond heureusement avec les attentats qui s'adressent à la Divinité. La chose publique n'est point troublée par les orages; la paix règne dans la société, et le vaisseau de l'État vogue avec assurance vers ses destinées.

La religion a d'autres avantages. Le législateur peut-il tout

prévoir, tout prévenir, tout punir? La loi n'est-elle pas nécessairement bornée? Ouvrez les codes qui font l'orgueil de l'esprit humain : parcourez les quarante mille lois qui composent le vaste arsenal législatif de notre chère patrie, et dites-moi si la loi n'est pas souvent muette?

Est-ce elle qui règle la conscience? qui fait régner la décence, la pudeur et la vertu au foyer domestique?

Est-ce elle qui substitue la bonne foi, les procédés honnêtes, le dévouement, l'amitié, la charité aux conseils de l'égoïsme, à l'hypocrisie, aux basses vengeances, aux vils calculs de l'ambition parmi les hommes?

La loi punit : elle ne prévient guère. Encore ne punit-elle que les faits avoués, patents, prouvés. Et comme elle ne punit les délits et les crimes qu'à l'aide de la force, et d'institutions toujours imparfaites parce qu'elles sont humaines, il arrive qu'elle ne réprime que le moindre nombre des offenses qui désolent la société.

La religion, au contraire, prévient le mal en vivifiant la conscience. Elle place au fond du cœur un vigilant gardien des célestes lois de la morale; elle arme le remords de l'aiguillon qui tourmente le coupable. Sous ses auspices, la morale publique s'épure, et par ses soins règne au sein de la société une sorte de délicatesse qui rend les mauvaises actions plus difficiles en ouvrant les yeux de tous sur la conduite de chacun.

Où la loi s'arrête, la religion pénètre, elle supplée son silence; mais à la sévérité de sa voix se mêle toujours un sentiment de douceur et de mansuétude. Si elle suspend le châtiment sur le pervers, si elle le glace d'effroi, si la terreur qu'elle lui inspire le fait trembler, pour prix de son repentir, elle lui offre l'espérance, car elle n'est point inexorable. Miséricordieuse et clémente à l'image de Dieu lui-même, elle pardonne où les lois civiles, forcées de condamner, doivent rester inflexibles.

Toutes les religions, le paganisme excepté, remplissent plus ou moins ce noble rôle : au sein des plus grossières erreurs,

Dieu s'y fait sentir; mais, à coup sûr, la fille du ciel, la religion de l'Évangile, sortie du sang de la divinité expirante est la plus propre à servir les desseins de l'homme d'État Étrangère aux formes politiques quoique auxiliaire utile de tou les gouvernements réguliers, elle conseille partout, et partou fait fleurir l'ordre avec l'obéissance, la concorde avec la charité la bonne foi avec les vertus que commande sa pure morale c'est elle qui contraint l'époux à garder la foi conjugale, le pèr à chérir ses enfants, le fils à vénérer les auteurs de ses jours l'ami à ne point trahir et tromper son ami, le citoyen à préfére à ses propres intérêts ceux de la chose publique. Sous son inspiration, la patrie n'est point un vain mot, le souverain cess d'être un maître; l'union qui fait la force et la prospérité de empires, la science qui en fait la gloire, les vertus qui en assurent la perpétuité se développent et s'affermissent *sous* ses sacrés étendards; c'est sur l'autel du Christ que repose le bonheur du monde.

Refuserez-vous, maintenant, l'accès de vos États au Dieu qui demande une place à vos foyers, un temple dans vos cités? Pour prix de l'hospitalité qu'il implore, il vous apporte les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la croix.

Pesez, mon fils, pesez avec sagesse, soit en homme d'État, soit en chrétien, les avantages qu'offre à votre peuple une religion dont les vérités sont à la fois consacrées par 1800 ans d'épreuves, et par le témoignage des héros de la foi et de l'humanité.

Recevez les bénédictions de votre serviteur en J.-C.

L'abbé BLANCHARD.

2e Lettre.

LUCIEN A L'ABBÉ BLANCHARD.

Couchy, 13 mars 18....

RÉVÉREND PÈRE,

La singularité de ma destinée me force à penser plus en politique qu'en chrétien. Souffrez donc que, négligeant le dogme, j'aborde sur-le-champ les principes politiques. Vous excuserez et la franchise de mon langage et la simplicité de mon style. Occupé des soins réclamés par mes petits États, au moment de soutenir une guerre terrible, je ne puis donner à l'expression de mes pensées le tour ingénieux d'une période élégante; mon éducation, trop tôt interrompue, ne m'a pas enseigné l'art de revêtir mes pensées d'une forme ingénieuse.

L'amour de ma religion ne m'oblige pas à l'imposer aux autres. Je pense que le culte doit prendre sa racine dans la libre conscience de chaque homme; que le prince est libre, comme le dernier de ses sujets, de professer une croyance, mais que son action, son influence et surtout son pouvoir sur la religion doivent se renfermer dans le mystère de sa demeure, et qu'il n'a reçu ni de Dieu ni des hommes la mission de propager sa foi.

Est-il nécessaire de développer une doctrine si raisonnable? Le bon sens la proclame, l'histoire la consacre.

En effet, si le devoir du prince était de propager ses croyances religieuses, les peuples ne seraient-ils pas exposés à changer continuellement les leurs; car les princes se succédant dans l'exercice du pouvoir suprême, apportent nécessairement dans leurs augustes fonctions les préoccupations de leur esprit? Les prédécesseurs de Henri VIII étaient catholiques. Ce roi abjure

la foi de ses pères; il change la religion de ses sujets. Un autre, si ce droit se trouvait inscrit dans le code des nations, ne pourrait-il pas la changer encore?

Un tel droit, en soumettant la religion, domaine exclusif de la conscience, aux caprices du prince, exposerait donc les vérités religieuses à des fluctuations éternelles! Dès lors, rien de stable dans les cœurs, instabilité dans les lois. Le culte serait à la merci des passions; l'autel, brisé au sein de luttes incessantes, n'aurait bientôt que des débris dispersés dans les rues.

Ne dites point qu'ici, conseiller, aider, favoriser n'est pas contraindre et soumettre; car un prince qui recommande est bien près d'ordonner : ses conseils sont pris pour des volontés; son aide et sa protection font pencher la balance. Si son pouvoir est limité par une constitution, ne lui reste-t-il donc pas l'autorité de l'exemple? S'il est absolu, son désir n'est-il pas une loi? Ses courtisans, dans le dessein de lui plaire, le dépassent dans ses pratiques; la ville ne tarde pas à suivre la cour. Vous connaissez les hommes; hélas! ils sont faibles et ambitieux. Or, la foi qui n'est pas vivace au fond des cœurs, s'éteint vite, et la suite nécessaire du changement désiré ou voulu par le prince est de blesser les esprits indépendants, de provoquer les résistances, d'exposer l'État à d'imminents périls.

Massillon insiste dans l'un de ses sermons sur l'autorité de l'exemple donné par les grands; il en conclut qu'ils doivent être vertueux. J'adopte sa conclusion, mais j'ajoute que l'importance de cette autorité doit rendre le prince scrupuleux sur l'exercice qu'il en doit faire.

La doctrine que je combats expose non-seulement les peuples à subir la tyrannie de leurs princes, mais les rois, quand ils sont les moins forts, à souscrire aux volontés de leurs peuples. Car, de l'unité et de l'harmonie de foi entre les princes et les sujets, découle, pour conséquence extrême, ou que les peuples se soumettent aux exigences religieuses de leurs rois, ou que les rois s'inclinent devant les croyances de leurs peuples. Il suit de

là qu'Henri IV et Bernadotte ne peuvent monter sur le trône qu'à la condition de renier leur foi, ou que la Pologne, contrainte d'accepter la domination moscovite, sera forcée d'adopter la religion du vainqueur. Hypocrisie d'une part, humiliation de l'autre, ce système produit d'épouvantables maux.

Une conséquence non moins vraie de la doctrine à laquelle vous prêtez votre appui, est que les peuples seraient contraints de ne professer qu'une seule et même religion. Cette doctrine n'a-t-elle pas reçu son application dans plusieurs États de l'Europe? Comme moi, vous en connaissez les résultats funestes.

En effet, si le roi et son peuple doivent être en communion de croyances religieuses, il faut que la foi du prince soit celle de tous ses sujets. Il ne peut y avoir deux autels dans l'État; chaque citoyen reçoit, en naissant, la religion de son pays, et sous peine d'en violer les lois, il est forcé de toute éternité de croire, de professer des dogmes et un culte auxquels sa raison peut répugner et son cœur vouer une haine mortelle.

Jugez, mon Père, jugez les supplices de cet innocent qu'une injuste loi condamne à un blasphème éternel ou à une éternelle hypocrisie! Le temple n'est-il pas pour lui un enfer, le prêtre un tyran? Son âme, torturée par la douleur, se révolte contre l'iniquité d'une loi qui le plonge à jamais dans un abîme de doutes, de contradictions et de misères. Et je consentirais à prêter les mains à cet affreux despotisme! Non! non! mille fois non! que ma main se dessèche avant de décréter cette révoltante inquisition du prince envers ses sujets.

Je ne vois point, sous le rapport politique, la nécessité de renfermer un peuple dans les temples d'une seule religion; je vois, au contraire, des inconvénients et de l'injustice à le contraindre à n'en pratiquer qu'une seule. On se souvient encore, dans notre patrie, des résultats regrettables de la révocation de l'Édit de Nantes : la France perdit, en un jour, l'industrie, les bras et les richesses de cent mille citoyens; l'Espagne a poussé la doctrine de l'unité de foi jusqu'à ses conséquences les plus

dures, et tombant peu à peu des splendeurs où l'aveugle fortune l'avait soudainement portée, elle se débat dans les angoisses d'une lente agonie. La Suède, qui punit du bannissement les citoyens devenus catholiques, a-t-elle gagné à cette intolérance? L'empire des Wasa, écrasé entre la lourde mais intelligente Autriche, la Prusse remuante et l'envahissante Russie, n'est plus que l'ombre de lui-même, malgré la sagesse du prince qui le gouverne.

L'existence de plusieurs religions dans l'État a pour effet de stimuler la ferveur et la piété des citoyens. Chacun tient à sa foi et veut en prouver la supériorité. Il s'établit comme un concours qui profite aux bonnes mœurs, entretient les esprits dans la salutaire méditation des choses religieuses, et donne naissance à ces grands dévouements qui font la gloire et le salut de l'humanité, tandis que là où ne règne qu'une religion, les mœurs se relâchent, la foi s'attiédit, la religion n'est bientôt qu'une lettre morte. On a des temples, des cérémonies et des prêtres, mais Dieu ne règne plus dans les cœurs; les temples ne sont plus que le théâtre de cérémonies moins augustes que splendides, et les ministres abrutis s'endorment dans la quiétude de l'ignorance, gorgés d'honneurs, de dignités et de richesses.

Je préfère à cet hébétement d'un troupeau d'humains imbéciles, la louable émulation qui naît de deux cultes rivaux : N'est-ce pas dans les épreuves que l'Église a grandi depuis le jour où le Sauveur du monde a posé la première pierre de son divin édifice?

Ne croyez pas, toutefois, que j'admette légèrement toutes les religions au foyer social. Je veux que le souverain les soumette à une sorte de police intérieure, qu'il bannisse celles qui ne portent pas en elles le dogme de Dieu, ou qui facilitent le relâchement de la morale publique. Avant tout, le prince doit veiller aux bonnes mœurs, ne pas permettre que le dogme sacré sur lequel repose toute vérité, la croyance de Dieu en un mot, soit profané ou exposé à se perdre dans des croyances impies : c'est

son premier devoir; mais je borne là son action religieuse.

Il y a d'autres devoirs à remplir : maintenir l'intégrité de ses États, les étendre en conciliant les devoirs qu'impose la justice avec les intérêts de ses peuples ; entretenir avec les nations voisines des relations de bonne amitié, avec les nations lointaines des échanges utiles ; favoriser les entreprises honnêtes de ses sujets, reculer les bornes de la science par des découvertes, telle est, au dehors, la tâche d'un roi. Dans ses États sa mission est plus belle encore : soumettre chacun et se soumettre soi-même à l'empire des lois, développer les ressources naturelles de son pays pour faciliter les communications, étendre le commerce et l'industrie, protéger l'agriculture, préparer des ressources pour l'avenir, se tenir prêt pour la guerre, et faire tout ce qui est compatible avec l'honneur pour le maintien de la paix ; réprimer tous les désordres ; prévenir la corruption et la punir ; récompenser les services, déjouer l'intrigue, choisir, dans ce dessein, des ministres sages, dévoués, habiles et intègres, dignes de commander, capables de sacrifier le pouvoir, leur fortune et leur vie aux intérêts de la patrie, de résister aux suggestions de l'étranger, telle est une faible partie des devoirs que lui impose la couronne. Ce fardeau n'est-il pas assez lourd sans qu'on veuille encore l'accroître du poids des affaires religieuses ?

Je voudrais terminer cette lettre, et pourtant je suis naturellement conduit par le cours de mes idées à vous confesser ici ma pensée tout entière. Vous le dirai-je, mon Père ? la religion catholique me paraît moins *gouvernementale* qu'on n'affecte de le croire ; elle ne l'est pas plus que ne le sont les autres sectes chrétiennes qui se partagent l'Europe. Je compare souvent, dans mes méditations, l'état moral et matériel des nations modernes. Toutes ont été vivifiées par l'esprit du christianisme, mais depuis longtemps divisées sur les points fondamentaux de la religion, elles se sont séparées après des luttes déplorables ; les unes sont restées fidèles à leur antique foi ; les autres ont suivi la réforme. Or, celles-ci ont-elles dégénéré ? Les statisti-

ques criminelles annoncent-elles plus d'immoralité, plus de crimes et plus de mal chez les dernières que chez les autres? En quoi la supériorité des premières s'est-elle manifestée? Ne sont-ce pas, au contraire, il faut bien l'avouer, les peuples protestants qui marchent en tête de la civilisation; qui sont à la fois, et les plus puissants, et pour la plupart les plus avancés en liberté comme en science? Comparez, mon Père, comparez l'Espagne, le Portugal et l'Italie, à l'Angleterre, à la Prusse, à la Hollande; le Mexique aux États-Unis, les États même de l'Église à un canton suisse ou à une petite principauté allemande : ne dirait-on pas que la vie s'est retirée des peuples catholiques, qu'ils sont frappés de décadence?

La France encore catholique ne doit ses progrès qu'à sa révolution.

Il me coûte de faire encore un aveu qui fera souffrir votre âme. Je dois pourtant achever cette lettre en confessant que la comparaison des États chrétiens me laisse des doutes sur l'efficacité des institutions qui sont comme le moyen coërcitif du catholicisme pour faire régner sa morale. L'immoralité, les crimes n'étant pas plus considérables chez les nations protestantes, où l'institution des mêmes sacrements est inconnue, que chez les peuples catholiques où ils sont en usage, je dois en conclure que les bienfaits de vos institutions religieuses sont isolés, qu'en conséquence ils n'ont point un caractère social de nature à fixer la sérieuse attention des politiques.

L'introduction dans mes États d'un corps de ministres étrangers à mon action, soumis à un chef éloigné, me paraît, de plus, sujette à des inconvénients nombreux. Il est difficile de rester le maître chez soi, en présence d'une multitude d'hommes qui dominent les peuples. Le prince n'est plus libre d'agir pour le bien de ses États sans le bon vouloir de ceux qui s'imposent comme ses coopérateurs, et qui, en réalité, sont ses maîtres parce qu'ils sont ceux de la nation... La division et les discordes ne tarderaient pas à s'introduire parmi nous. Or, je pense

qu'un prince doit rester le chef de l'État, suivre la constitution dans son esprit et dans sa lettre, ou lorsque, comme moi, il est investi d'un pouvoir absolu, d'une mission spéciale, de la dictature en un mot, dictature passagère et que je veux abréger, il faut que sa volonté soit obéie sans murmure. La résistance diminuerait sa force, paralyserait le bien qu'il médite. Il se sentirait ébranlé sur son trône, et ne tarderait pas à glisser sous une tutelle qu'il doit éviter, s'il veut être sage. Il faut qu'un roi soit ferme, inébranlable : quand la main tremble, le sceptre tombe.

Recevez, révérend Père, l'assurance de mon affection et de mon respect.

LUCIEN.

3e Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 16 avril 18....

Laissez, ô Lucien, laissez ma douleur se faire jour dans ces pages. Je ne vois que trop à quelles préoccupations orgueilleuses vous avez immolé votre cœur ; ne vous abusez pas plus que je ne le fais moi-même : vous n'êtes pas chrétien.

Où donc avez-vous vu que la religion exclut la politique, ou que la politique doit être ennemie de la religion ? La religion et la politique ne sont point étrangères l'une à l'autre. Je sais bien que des esprits superficiels, ou pervers, ont souvent essayé de les séparer, de les désunir dans un dessein perfide ; mais ils n'empêcheront jamais que la politique soit fille de la religion, et ne se condamne au parricide en portant une main sacrilége sur celle qui lui donna le jour.

Je vous ai montré la religion au berceau des peuples. C'est

elle qui présida nécessairement à la formation des sociétés ; les hommes ont cru avant que se réunir; ils avaient des idoles avant de se donner des rois.

La politique, au contraire, résulte des rapports des hommes entre eux, des relations du prince avec ses sujets, du commerce des nations les unes avec les autres : la politique est donc la conséquence de la société qui est née de la religion, ou plutôt toutes deux en sont filles; car, d'une part, la religion, en rapprochant les hommes par les liens d'une même croyance et d'un même culte, les porte à s'associer pour vivre sous une même loi ; de l'autre, elle règle leurs rapports par la morale, et soumet riches et pauvres, grands et petits, rois et peuples à ses sévères mais salutaires maximes.

J'avance des vérités si évidentes, que je vous défie de me citer une seule obligation sociale qui ne soit fondée sur un précepte religieux.

Parlerez-vous des relations de peuple à peuple, c'est le droit des gens dont il s'agit : un code serait nécessaire pour régler leurs relations de toute nature, si la religion ne déposait pas des principes généraux d'équité dans la conscience publique; les nations, contraintes de vivre dans une perpétuelle méfiance les unes des autres, ne s'en rapporteraient dans leurs différends qu'aux droits de la force. Elles ne sont, hélas! que trop portées à recourir à la brutale raison des armes; le droit des gens violé sans cesse n'est qu'une faible barrière opposée à l'ambition des princes. Cependant cette barrière, si faible qu'elle soit, empêche un plus grand mal, surtout parmi les nations civilisées, où le sentiment du droit et de la justice, fortifié par l'Évangile, est nécessairement plus vivace que chez les peuples barbares.

Eh bien! ce droit des gens, sur quels fondements repose-t-il? Y a-t-il un législateur politique assez puissant, assez hardi pour le décréter et le convertir en loi immuable? Il ne saurait malheureusement exister une loi pour régler les rapports des nations entre elles, comme il en existe une dans l'intérieur de chaque

État, car il se trouve ici une force derrière la lettre de la loi pour en assurer l'exécution, tandis que le droit des gens n'a pour garantie que la bonne foi des rois et la sincérité des peuples.

Le sentiment général sur lequel repose ce droit essentiel et sauveur, prend donc sa source dans quelque chose de vénérable et de sacré pour tous les peuples. Or, quel est ce sentiment de justice souveraine où vient s'inspirer le droit des nations? Réfléchissez, je vous en supplie ; dites, n'est-ce pas la religion descendue du ciel et dont les mains tiennent la balance de la justice?

Je sais bien que toutes les religions n'ont pas le même privilége, qu'il en est qui commandent à leurs croyants de traiter en ennemis les peuples étrangers à leur foi ; mais c'est ici le lieu de remarquer et d'admirer la supériorité de la nôtre, qui regarde tous les hommes comme les enfants d'un même Dieu, ordonne à tous de prier pour leurs frères, proclame la loi d'amour et contraint à la charité. Les commandements qui s'adressent aux individus embrassent également les peuples ; la même loi qui défend de prendre le bien d'autrui ne s'oppose-t-elle pas à l'injuste conquête d'une province?

Aussi n'est-ce que depuis l'établissement du christianisme que les États se règlent sur certains principes d'équité naturelle parce qu'elle est chrétienne. Dans l'antiquité, les païens ne connaissaient point ces règles modernes ; non-seulement la Grèce et le roi de Perse étaient toujours en guerre ouverte, mais les divers États helléniques n'avaient d'autres rapports que celui de la force abusant de la faiblesse. Sparte trouvait naturel d'étendre sa domination sur la Grèce entière ; Athènes lui en disputait l'empire, mais le droit des nations disparaissait dans le duel impie de ces deux cités. C'est par la même raison que Rome établit sa puissance au delà de ses murs, puis sur toute l'Italie, en détruisant cent républiques rivales, puis sur le monde où son orgueil et son ambition ne virent que des rebelles et des

esclaves au lieu de citoyens. La force brutale régnait donc par-dessus tout avant la venue du christianisme; l'asservissement d'un peuple par un État, l'oppression du vaincu par le vainqueur, tel fut le double caractère des sociétés antiques ; la liberté ou plutôt l'anarchie pouvait bien régner au forum, mais l'esclavage mouillait de ses larmes les fers que de durs maîtres rivaient sur toute la terre au cou d'infortunés innombrables.

La religion chrétienne commande au contraire le respect de l'homme par l'homme ; elle modère l'ambition des forts et soutient le faible, elle fait insensiblement pénétrer l'égalité devant Dieu; il n'existe point à ses yeux de parias ni d'ilotes, tous les peuples ont les mêmes droits à l'indépendance, au bonheur et à la liberté. Le droit des gens se puise dans ces principes sacrés qui règlent les rapports des nations entre elles; ces relations seront d'autant plus sûres, les États seront d'autant plus libres qu'ils seront plus chrétiens. La religion n'est donc pas étrangère à la politique; la politique éclairée, dirigée par la religion, et surtout par la religion chrétienne, assure donc l'indépendance, par conséquent la grandeur des empires.

La religion serait-elle plus étrangère à la politique intérieure des États? Qui oserait affirmer ce mensonge? Quoi! l'ordre n'est-il pas le premier besoin de toute société? or, qu'est-ce que l'ordre, sinon le respect de chacun pour la liberté, la propriété d'autrui et pour la sécurité de tous? Les vertus qui font le bon citoyen sont donc celles que recommande la religion, et je puis m'écrier que le chrétien est le meilleur des sujets. Il le savait déjà cet empereur romain qui, le premier, appréciant les vertus chrétiennes, arbora la croix sur ses victorieux étendards. Aux yeux d'un grand prince, la religion chrétienne est le plus admirable comme le plus puissant auxiliaire d'une sage et droite politique.

Tous les souverains d'Europe comprirent jadis cette vérité, alors même qu'ils ne pratiquaient pas avec ferveur les préceptes de cette divine religion. Vous citerai-je les principaux monar-

ques? Mais je remplirais vingt pages de leurs noms! Vous vous souvenez cependant des plus grands ou des plus célèbres princes qui gouvernèrent la France : Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Louis XIV, sans compter tous ceux dont les règnes ont marqué les siècles du sceau de leur génie; ils se distinguèrent par la protection qu'ils accordèrent à l'Église, par le zèle qu'ils mirent à favoriser la foi, et la plupart par leur piété, par leur amour pour un culte dont ils reconnaissaient la valeur politique : c'est, il faut le confesser, qu'il y a une vertu sociale au fond du christianisme.

La religion catholique est, par-dessus toutes les autres communions chrétiennes, essentiellement propre à réunir les hommes : la nécessité de professer une même foi, des principes parfaitement identiques; une discipline uniforme, les mêmes rites, les mêmes cérémonies, la même langue, tout donne au catholicisme un caractère d'unité et d'universalité qui rattachent les hommes aux mêmes institutions, en forme une seule famille, et les retient par le charme suprême de l'amour et de la charité.

Je n'hésite donc pas à déclarer, sauf à m'attirer le reproche d'intolérance, que les souverains chargés de gouverner les États devant s'appliquer, dans l'intérêt de l'ordre, de la concorde et de la paix, à propager les meilleurs principes, sont obligés, s'ils veulent atteindre ce but essentiel, de mettre tout en œuvre pour faire fleurir la religion au nom de laquelle j'ose vous parler; car un peuple vraiment chrétien serait le peuple modèle; ce qui me fait dire avec hardiesse, mais avec une sainte conviction que je suis prêt à sceller de mon sang, que le plus politique des monarques sera toujours le plus catholique des princes.

Je ne veux point cependant qu'on puisse déduire de mes paroles des conséquences et des sentiments que mon cœur réprouve : quelques mots suffiront en me résumant pour élucider ma pensée.

Comme la religion en soi-même, abstraction faite du culte et

des dogmes, de la morale et de la vérité ; comme la religion, en tant qu'elle est un principe d'adoration envers la Divinité et d'amour envers le prochain, est la base fondamentale de toute société, je conclus que la meilleure politique est celle qui s'appuie sur la religion.

D'un autre coté la religion catholique, indépendamment de son origine divine et de la vérité qui la vivifie, étant, ainsi que je l'ai démontré, plus propre que toute autre à faire aimer l'ordre et la paix, à maintenir des relations amicales entre les peuples, je suis conduit à croire et à affirmer que la politique la plus parfaite sera la politique chrétienne, catholique, la politique de l'Évangile.

J'avais donc raison de dire que le plus grand politique sera le politique chrétien, car en donnant à son pouvoir la sanction de la foi, il fondera pour l'avenir et préparera des siècles de gloire et de bonheur à ses États.

Que Dieu me garde de conseiller la persécution ! Jésus-Christ, mourant pour les Juifs et les Gentils, n'a-t-il pas donné l'exemple de la charité qui est ennemie de l'intolérance ? Non, prince ! la persécution qui s'entoure de bûchers, de supplices odieux, ou celle non moins tyrannique et plus hypocrite dont Julien l'Apostat fournit le détestable exemple, cette persécution ne saurait être conseillée par un ministre du Dieu qui commande de supporter les injures des hommes en priant pour leur salut.

Mais la tolérance n'est point l'indifférence : la religion est, comme vous le voyez, une chose trop importante pour que les princes ne la considèrent qu'en spectateurs blasés, bonne tout au plus à passionner le vulgaire ; on érige, je le sais, cette coupable indifférence en théorie, et l'on vante comme une rare sagesse la folie des princes qui, bornant leur mission à l'intendance de certains intérêts éphémères, négligent la portion la plus élevée de leur tâche.

Vous avez puisé vos erreurs à la source empoisonnée des flatteries dont on encense ces prétendus politiques; vous imitez

la royale somnolence de ces princes qui, plongés dans le dérèglement de la matière, s'étonnent que la foule prosternée aux pieds du veau d'or s'éloigne de leur trône et méprise leur pouvoir.

Si brûlant que soit le terrain où vous me conduisez, je n'hésite pas à vous y suivre. La discussion que soulève un tel sujet sera l'objet de ma prochaine lettre.

Je prie N.-S. de vous bénir,

L'abbé BLANCHARD.

4e Lettre.

L'ABBÉ BLANCHARD A LUCIEN.

Nouvelle-Angoulême, 28 mars 18....

Oui, c'est dans la libre conscience de l'homme que la religion prend sa racine. Vous l'avez dit, Lucien, et j'y souscris de toute la puissance de mon âme. N'est-ce point par la persuasion que les apôtres répandirent dans le monde la foi dont ils étaient embrasés? N'est-ce pas par le martyre que les premiers chrétiens confessèrent la vérité? L'autorité de la vertu ne fut-elle pas la seule qui imposa de nouvelles croyances à l'univers?

En concluera-t-on que le prince doit rester indifférent à la religion de ses peuples? Quelles seraient, hélas! les conséquences effroyables de cette abnégation? Tout penserait, tout s'animerait autour du trône. Le prince seul, les bras croisés, étranger au mouvement des esprits, contemplerait d'un regard stupide la foule entraînée dans des courants divers. Il me semble voir

un navire devenu tout à coup le jouet des flots, et le capitaine se promener tranquillement au milieu de l'équipage mutiné. Un tel rôle serait celui de l'impuissance ; un tel chef serait à ses sujets un fardeau inutile. Ce serait un royal automate, et pour remplir cette tâche auguste, un mannequin suffirait.

Ah ! la religion entend mieux les devoirs du prince ; elle sent mieux l'importance de ses fonctions suprêmes. Elle veut à la tête de l'État une tête qui pense et un bras qui agisse. A ses yeux la souveraineté ne doit point être fainéante. Comme la religion est la clef de voûte de l'édifice social, elle ne peut concevoir un prince qui borne ses soins à la police ou à l'organisation matérielle de ses États sans assurer la solidité de l'édifice ; elle ne comprend pas cette inconséquence.

Ne voyez-vous pas que les malheurs de nos temps viennent en partie de cette erreur qu'on s'est efforcé d'ériger en maxime?

Les peuples se sont soulevés comme une mer agitée par la tempête. Déserteurs de la foi de leurs pères, ils se tournent avec anxiété vers tous les points de l'horizon pour chercher la lumière. Des monarques, au lieu de leur montrer le point d'où cette lumière doit jaillir, se sont laissé follement entraîner sur leurs traces. Si les peuples se précipitent dans l'abîme, ils y tomberont avec eux. Quand la direction fait défaut, la multitude s'égare.

Il faut donc une direction aux hommes qui vivent en société, et cette direction ne peut venir que de haut. C'est un des attributs de la souveraineté, un des devoirs qu'impose la couronne. S'il pouvait en être autrement, les sociétés seraient livrées au hasard de toutes les fluctuations de l'esprit humain. On verrait s'élever de toutes parts de prétendus réformateurs qui se partageraient, en se les disputant, les masses incertaines. Chacun affirmerait avoir trouvé la vérité, chacun armerait contre ses rivaux ses propres sectateurs. La société ne tarderait point à périr dans l'anarchie.

Je n'interdis pas sans doute la manifestation des idées, des vœux qui s'élaborent dans la méditation des grandes vérités ou

qui résultent des progrès de la science, mais c'est à la condition qu'ils seront pour ainsi dire contrôlés par le pouvoir suprême, qu'ils se condenseront dans ces hautes sphères, que la sanction du prince sera toujours le dernier argument des idées qui passent dans la pratique.

Au point de vue catholique, le chef de l'État trouve au-dessus de lui les dogmes dont il est le premier gardien, l'Église dont il est le premier défenseur. Son pouvoir est borné par l'Évangile; mais les limites dont il s'entoure sont toutes favorables à la liberté de ses sujets. Il représente le roc inébranlable au pied duquel viennent se briser comme des vagues expirantes les théories insensées, les utopies, les erreurs, les passions qui ont longtemps agité le sein des nations. Tout ce qui n'est pas juste, tout ce qui n'est pas vrai se dissipe dans les agitations stériles ; mais la vérité n'a point succombé dans leur naufrage; elle est restée ferme à l'abri du trône, et quand les peuples commencent à s'apercevoir de leur égarement, ils la retrouvent comme un port ouvert à leur salut.

Voilà donc la divine mission des rois. Leur devoir n'est pas d'imposer par la contrainte les croyances dont ils ont le dépôt; mais ils doivent assurer le maintien des principes qui constituent la société, des dogmes qui en sont la pierre angulaire; ils doivent veiller à ce que l'idée de Dieu ne s'obscurcisse pas dans l'esprit des peuples, et qu'un saint respect pour l'Auteur de l'univers se grave profondément dans les âmes. Les lois sous un tel prince porteront l'empreinte de ce religieux hommage ; la justice qui découle de Dieu comme d'une source inépuisable n'y sera point oubliée, et l'on n'y verra pas pénétrer cette monstrueuse maxime qui s'accrédite en nos temps que les lois doivent être athées.

Les lois athées! quelle abominable doctrine! Ce seraient les sociétés sans Dieu, sans foi, sans principes, sans frein ; ce serait la force aveugle à la place du droit ; ce serait moins que la barbarie, puisque le barbare croit déjà quelque chose.

Le devoir du prince étant ainsi défini, ne craignez pas, comme

vous le dites, qu'il puisse, au gré de ses caprices, changer la religion de ses peuples. Les révolutions ne descendent point de son trône; si elles y montent, c'est pour y expirer; car le sceptre ne tombe point de la main ferme qui sait le tenir. Il s'établit insensiblement entre le prince et la nation une communauté d'idées, de principes, d'intérêts qui fait battre leurs poitrines sous l'inspiration d'un même cœur; il se forme comme un double courant qui monte vers le chef de l'État et en redescend pour vivifier la patrie. De mutuels efforts font graviter les esprits vers le juste, le bien, la vérité. Il y a quelque chose de plus fort que l'esprit des révolutions : c'est le concours unanime du prince et des masses pour les prévenir.

Il ne résulte pas de tout ce que j'avance, que les États modernes sont dans la nécessité de n'admettre qu'un seul culte. Il est malheureux que les nations de l'Europe se soient divisées sur les points fondamentaux de la religion, et que les souverains aient prêté les mains à cette séparation profonde; mais je m'incline devant un mal consommé, et qui peut-être n'est pas sans remède. Je ne demande aux nations dissidentes que la liberté réclamée par les autres sectes chrétiennes chez les nations catholiques. Un jour viendra, j'en ai la conviction sincère, où toutes les nations de l'Europe, fatiguées de chercher la pure vérité qui ne se trouve que dans notre Église, reviendront d'elles-mêmes lui demander le repos qu'elle seule peut leur offrir.

Vous vous exagérez donc les conséquences des principes que je vous expose. Ce n'est point une intervention brutale que je demande aux souverains dans les choses de la conscience. Je veux qu'ils les laissent libres même de ne pas croire; mais je les supplie de croire eux-mêmes, de montrer, au-dessus des agitations civiles, le calme sanctuaire de la religion divine. Ce ne sera point un culte enveloppé d'un linceul, que celui qui ralliera à ses dogmes salutaires les esprits sages et les cœurs purs. Il en sortira comme une vie nouvelle qui animera le monde, et les peu-

les, étonnés d'avoir cherché le bonheur si loin, remercieront Dieu de l'avoir trouvé si près.

Si je suis dans les voies de la vérité en vous tenant ce langage au sujet des empires depuis longtemps fondés et des sociétés civilisées, à plus forte raison ai-je le droit de déplorer votre erreur. Vous rassemblez autour de vous des peuplades que vous prétendez instruire, organiser, civiliser, et vous affectez un scrupule frivole pour les initier aux vérités religieuses. Vous leur donnerez une police, et vous leur refuserez un culte! Mais ce n'est que la moindre partie de votre tâche! Ou vous n'avez pas de caractère pour leur donner des lois, ou vous avez le droit de leur donner toutes celles qui sont nécessaires à la perpétuité de votre œuvre politique. Dans le premier cas, il faut vous abstenir de toute organisation; dans le second, votre devoir est de tout faire pour le bonheur de votre peuple.

De l'autre côté de cet hémisphère, on voit des réformateurs encore plus aveugles ou plus coupables que vous. Ils veulent tout briser, tout ruiner et faire table rase pour fonder le nouvel ordre qu'ils ont conçu dans leur imagination en délire. Leur société sera comme la vôtre, un mécanisme savant dont toutes les parties s'engrèneront avec art. Les intérêts s'enchaîneront, disent-ils, sous le charme de l'universelle harmonie, les passions s'assoupliront comme ces animaux féroces domptés par des moyens factices et qui, se dressant tout à coup contre leurs maîtres, les dévorent sous les yeux du public stupéfié.

Voilà leurs rêves, ô Lucien, et ces rêves de l'orgueil insensé, ce sont les vôtres! Et pourtant le culte des intérêts n'enfante que l'égoïsme et le cortége des passions grossières. Hélas! ces novateurs sèment des pierres et ne récolteront que le néant. Ne vous laissez point séduire par de si dangereuses chimères. Croyez que la religion, qui combat l'esprit du mal dans la conscience de l'homme, l'attaque à sa racine et le paralyse dans la société.

Mais, ajoutez-vous, quel inconvénient y aurait-il à ce que

des cultes rivaux, si la religion doit pénétrer dans l'État, fussent autorisés à se faire une concurrence utile aux mœurs? Que le prince se borne à n'admettre que les religions favorables au bien public, c'est tout ce qu'il doit faire. Vouloir davantage est au-dessus de ses forces.

Je vous attends à la frontière où vos douaniers diront à celle-ci : On ne passe pas; et à celle-là : Tu peux entrer. Vous ne faites que reculer la difficulté, et vos scrupules, qui s'effarouchent de l'adoption d'une croyance, s'accommodent d'un arbitraire tyrannique. De quel droit, dira la religion repoussée, de quel droit m'interdisez-vous la porte de vos États, tandis que vous l'ouvrez à d'autres? Est-ce parce que vous ne croyez à rien, que vous vous attribuez le droit d'avoir une préférence?

Mais la morale, mais la justice! direz-vous, si vous daignez répondre.

La morale, la justice! où en puisez-vous les notions, vous qui répudiez les dogmes qui en forment les principes? La morale, la justice viennent d'une sphère supérieure à la politique. Si vous invoquez ces noms sacrés, parlez-moi au nom d'une religion qui vous donne autorité.

Voilà ce que vous répondra la religion exclue, et vous serez condamné à l'argument sans réplique de la tyrannie triomphante : Je le veux, cela suffit!

Mais le peuple ne se contentera pas de cet argument, et quand ses yeux s'ouvriront à la lumière, il se trouvera plus puissant que vous parce que Dieu sera pour lui : *In hoc signo vinces.*

Pour échapper à la vérité qui vous presse, vous exposez votre embarras de choisir entre les diverses formes de christianisme qui se disputent l'empire du monde. — Les statistiques criminelles, selon vous, accusent autant de crimes chez les nations catholiques que chez les peuples protestants ; les institutions coërcitives de l'Église sont impuissantes à réprimer le mal; les pays catholiques sont devancés par les protestants dans la carrière du progrès.

Est-ce là votre embarras sincère? Un mot suffit pour mettre un terme à vos incertitudes. Depuis trois cents ans que l'Église est ébranlée par le génie de la discorde, peut-on dire qu'il y a des peuples essentiellement catholiques? Quelques pays, il est vrai, en ont conservé la forme; mais le catholicisme, en s'affaiblissant dans les masses, ne s'est conservé que dans le cœur d'un certain nombre de fidèles. Le niveau de la morale s'est affaissé chez tous les peuples de l'Europe, qui tous sacrifient au culte de l'intérêt. Est-il surprenant que les mêmes causes engendrent partout les mêmes effets? Que peuvent faire les institutions de l'Église dans l'universelle incrédulité? Cependant l'Église lutte avec persévérance contre le mal qu'elle déplore, et si elle ne tient plus le sceptre de la discipline du monde, elle tient encore le sceptre de la charité. Voyez tous les généreux dévouements qu'elle fait naître : ces saintes filles qui soulagent l'humanité dans les hôpitaux, qui instruisent les enfants dans les écoles; ces courageux missionnaires qui vont chercher le martyre dans les pays lointains, ce sont les miracles d'une foi qui n'est point prête à périr.

Dans un temps où les intérêts matériels composent les plus vives aspirations de la société, on conçoit que les pays catholiques soient distancés, pour un moment, par les contrées où ces intérêts constituent toute l'activité sociale. C'est ce que de nos jours on appelle le progrès, comme si le progrès ne comprenait que la matière! Mais à d'autres époques, le catholicisme marchait en avant du siècle; ses institutions sont encore des modèles de sagesse. C'est dans les couvents que se conservait le dépôt des sciences; ce sont les moines qui défrichaient les terres. La papauté s'enorgueillit d'un Léon X qui ralluma le flambeau des lettres et des arts; d'un Sixte-Quint qui fut à la fois un grand politique et un administrateur admirable. La politique n'a qu'un siècle d'apogée, mais la morale a tout l'avenir pour fonder la vérité. Les peuples qui, de nos jours, sont les plus fiers de leur grandeur surprenante, déclineront à leur tour,

et sur les ruines de leur magnificence régnera la seule puissance qui soit éternelle, la puissance de la croix. Il se vantait aussi de sa prospérité colossale, cet empire romain qui ne voyait à ses pieds que des nations vaincues et soumises, et pourtant le signe de la Rédemption brille sur le dôme de ses colonnes triomphales.

Toutefois avez-vous sondé toutes les plaies des pays séparés de notre communion? Avez-vous compté ce qu'il faut de malheureux pour faire un riche dans l'industrielle Angleterre, et les sectes qui émiettent les masses? Avez-vous calculé les conséquences de leurs divisions; ne voyez-vous pas le matérialisme comme l'inévitable tombe où elles font aboutir les sociétés? Dans les cantons de la Suisse que vous me citez comme des modèles, je vois percer la dissolution de tous les liens à travers les dissensions religieuses. Vous pouvez y admirer peut-être de plus blanches demeures et des rues plus propres dans les cantons protestants; mais y admirez-vous également la ferveur qui entretient le feu sacré de la foi dans les cantons catholiques?

Au reste, le catholicisme ne condamne pas le progrès matériel pourvu qu'il se concilie avec le progrès religieux et moral. Ayez des chemins de fer, mais pour Dieu ayez des temples.

Vous craignez de donner des directeurs spirituels aux Indiens; votre autorité pourrait en souffrir! Pour rester toujours le maître, vous voulez être seul; voilà bien les préoccupations des ambitieux couronnés! Vous cédez à votre insu aux secrètes sollicitations d'un pouvoir qui devient ombrageux parce qu'il veut être sans limites. Prenez garde de vous perdre dans la solitude où votre orgueil vous égare. Quand on touche aux nuages, on est bien près de la foudre.

Ce ne sont point des maîtres que vous vous imposez en donnant des pasteurs à vos peuples. Si le prêtre est sacré dans le sanctuaire, il n'est que citoyen dans l'État. Soumis aux lois civiles, il donne le premier l'exemple de l'obéissance, comme il offre le modèle de toutes les vertus. Le catéchisme à la main, sur

le seuil du temple, il répand plus de vérités que les plus orgueilleux philosophes n'en détruisent. Son presbytère est l'asile du pauvre et de l'affligé ; sa vie est un perpétuel sacrifice au soulagement de ses semblables. Il vit pour tous, si chacun vit pour soi ; sa paroisse est sa famille, et chaque jour, dans ses prières, il appelle les bénédictions du ciel sur le prince et la patrie.

S'il se glisse des âmes pécheresses ou criminelles parmi cette sainte milice de ministres de paix, l'Église et les lois civiles en font justice. Dans toutes les circonstances importantes de sa vie, le fidèle trouve un conseiller, un guide, un consolateur, un ami. Par qui donc remplacerez-vous le prêtre dans une société sans religion ?

Et maintenant, comprenez, je vous conjure, comprenez, ô mon fils, l'utilité d'un dogme religieux, de la morale qui en est la conséquence, d'une société de pasteurs qui en assurent et perpétuent les bienfaits.

Cette simple organisation que Dieu lui-même a créée vaut bien les combinaisons d'intérêts et la prétendue harmonie des passions imaginées par ces novateurs dont vous êtes l'interprète dans les forêts de la Guyane. Ce n'est point un rêve qu'une institution si merveilleuse perpétuée à travers tant de siècles, et, si c'est une utopie, elle vaut mieux sans doute que toutes les utopies enfantées par des cerveaux bizarres. Si Dieu permettait que leurs systèmes triomphassent un seul jour, on verrait bientôt les peuples accourir vers les temples et réclamer à mains jointes le retour des institutions proscrites.

Vous le confesserez vous-même, je le prédis, ou votre société naissante, retournant à ses instincts sauvages, se dispersera dans l'immensité de ce continent, et ne conservera que le souvenir d'une tentative impuissante.

Je prie Dieu de vous éclairer, et vous assure de ma tendre affection.

L'abbé Blanchard.

CHAPITRE XVI.

Les Palicours se consolaient de leur disgrâce devant Couchy par la satisfaction d'avoir vaincu les noirs de Marianna. Ils traînaient après eux de nombreux esclaves, et leurs pirogues étaient chargées de butin. Leur retour à Organabo éprouva du retard par suite des querelles que suscitait entre eux la possession de ces richesses. Chacun en disputait la plus grosse part; des rixes nouvelles survenaient à chaque instant. La vanité jouait aussi son rôle, car ils se vantaient tous d'avoir tué le plus d'ennemis, montré le plus de courage, accompli le plus de hauts faits, ce qui excitait leur colère réciproque.

Ces scènes de désordres n'étaient interrompues que par la chasse, la pêche, des réjouissances, ou par les funérailles des blessés qui succombaient à la fatigue.

Les funérailles sont très-diverses, selon les différentes

nations de la race caraïbe. La coutume la plus générale dans les régions qui avoisinent la mer, est de laisser le plus longtemps possible le corps du décédé dans son hamac après l'avoir orné, comme dit un auteur, de « ses mirlifiques instruments de chasse ou de guerre. » Tous ceux qui sont présents font un bruit extrême autour de lui ; les femmes, semblables à des furies, les cheveux épars, se frappent, se déchirent le sein, et donnent avec éclat tous les signes du désespoir.

On raconte les belles actions du défunt; et les femmes de chanter d'un ton plaintif : « Il était si bon ! c'était un si habile chasseur! Il nous fournissait du gibier; nous ne manquions de rien avec lui. Qui pourrait-on lui comparer pour le courage? Il ne craignait pas l'ennemi, lui qui en fit tant périr! »

Et lorsque c'est une femme qui vient de mourir, les autres femmes vantent ses qualités. Elle travaillait beaucoup; elle était soumise à son mari qui la chérissait, et elle le contentait en toutes choses. Elles s'étendent ainsi longtemps sur les vertus du défunt, dont elles composent l'éloge sur un rhythme mélancolique qu'elles entremêlent de cris déchirants, accompagnés toujours des signes expressifs de la plus poignante douleur; et quand un parent survient durant cette affliction, la veuve éplorée se place sur son hamac, recommence ses lamentations en frappant en cadence sur ses genoux, comme si elle marquait les notes de la musique, en versant des torrents de larmes, ce qui excite l'autre à pleurer.

Après avoir passé plusieurs jours à verser des larmes

abondantes, on se réunit autour du cadavre, et l'on exécute des danses lugubres, pendant qu'il est placé sur un bûcher avec ses armes et tous les ustensiles dont il s'est servi durant son existence. Les danses, les cris et les pleurs continuent jusqu'à ce que tout soit consumé. Longtemps encore après, la nuit, les femmes quittent leurs carbets, et vont pleurer dans la forêt en célébrant les louanges de celui qu'elles ont perdu.

On ne brûle pas toujours les corps. Il y a des tribus où l'on creuse une fosse. Le mort est assis sur un siége orné de tous ses caracolis et de ses armes; on dépose des vivres et de la boisson à ses côtés, et on le laisse dans cette fosse profonde jusqu'à ce que les os, dépouillés de leur chair, ne permettent plus de voir que le squelette; car selon la remarque des Indiens, le défunt ne se rend pas à sa destination tant qu'il conserve sa chair. On place ensuite les ossements dans un hamac blanc, dont quatre jeunes filles tiennent les coins; on agite ces os au son d'un instrument; l'assemblée se met à danser, puis les derniers restes du défunt sont livrés aux flammes avec tout ce qui lui avait appartenu; les cendres sont ensuite passées au tamis et trempées dans de l'eau. Tous les assistants s'en frottent les jambes, en buvant jusqu'à satiété, et cette cérémonie étant terminée par cette superstition, chacun se retire dans son carbet.

Les veuves continuent longtemps encore de donner des marques de leur chagrin. Elles se dépouillent de leurs ornements et coupent leurs cheveux, tandis que les filles et les autres femmes les laissent croître et tomber sans art

sur leurs épaules. Semblables aux femmes de la Grèce qui se déchiraient le visage et se meurtrissaient le sein, elles font éclater leur douleur dans les violences du désespoir.

Fréquemment les chants qui retentissaient sous la voûte des forêts faisaient diversion à ces lugubres cérémonies.

« Les *Longues-Oreilles* disaient, dans un langage doux » et sonore : Nous sommes les enfants d'un père juste et » bon, qui nous a donné un arc, des flèches, un boutou ; » il nous apprit aussi à creuser un arbre et à le confier » aux flots. Il a disparu depuis bien des lunes.

« Il a disparu depuis bien des lunes, reprenait une » voix sur un rhythme différent, depuis bien des lunes ! » Il s'endormit après avoir bien pleuré d'une blessure » qu'il avait reçue à la jambe droite, dans une bataille » contre les Arouas !

» Les yeux de Tamouzy[1] se sont souvent fermés depuis » ce temps, répondent en chœur les Palicours. Il y a » bien des lunes.

» Nous songeâmes enfin, recommence le premier, à » le cacher dans la terre en le baignant de nos larmes. » Avant de dormir, il nous appela tous autour de son » hamac.

» Nous étions quatre frères, reprend un autre : celui » qui comptait le plus de jours après notre père est mort

[1] Le soleil et la lune sont les yeux de Tamouzy, le vieillard du ciel.

« de douleur. Il joignait les mains vers la montagne où
» nous allions demander une bonne chasse à Tamouzy.
» Il nous commanda d'en faire autant, et de raconter à
» nos enfants ce qu'il nous avait raconté d'Yroukan,
» de Tamouzy, et des hommes bien loin, bien loin, du
» côté du soleil levant, d'où son grand-père lui avait dit
» qu'étaient venus ses aïeux...

» Depuis un nombre de lunes plus grand que toutes
» les flèches que nous avons décochées aux Ytauranès,
» aux Galibis, aux Arouas, répond le premier ; et le se-
» cond continue : Il nous parla aussi de blancs bien mé-
» chants, entortillés de la tête aux pieds de grands hamacs
» couleur de Nécrou [1], par-dessus lesquels ils jetaient un
» couyou couleur de Tamouzy [2].

» Ils sont venus, reprend le chœur, ils sont venus il y
» a bien des lunes... bien des lunes après les autres, nous
» a dit notre père.

» Ces méchants ont voulu nous faire oublier Tamouzy,
» dit le second interlocuteur, et mépriser Yroukan, dont
» le souffle déracine les arbres et les rochers, et fait
» dormir plus d'Indiens dans un jour qu'il n'y a de
» feuilles sur les monbins. »

Et tous ajoutent sur un ton langoureux mêlé de colère :

« Ils ont versé le sang de nos pères, et les ont contraints
» à se cacher dans les forêts et dans les montagnes.

» Mais Tamouzy armera nos bras. Yroukan les chassera

[1] Noir. Couleur du diable des Indiens.
[2] Blanc.

» vers la mer comme un grain de sable balancé par les
» vents.

Celui qui a commencé le chant termine en disant d'une voix inspirée : « Il les chassera vers la mer, et les » *Longues-Oreilles* diront d'une voix douce et sonore : Les » Palicours sont les maîtres de la terre. Les yeux de Ta- » mouzy verseront la lumière sur les Palicours ; les mon- » tagnes pleureront leurs enfants, qui reviendront vers les » grandes eaux. Nous rapporterons les os de notre père, » et nous vivrons en paix bien des lunes. Nous rapporte- » rons les os de notre père ! »

La retraite des Palicours fut encore occupée par diverses cérémonies. Plusieurs chefs avaient bravement péri dans les combats ; il s'agissait de les remplacer. C'est un soin auquel les Indiens attachent une grande importance, car ils sentent le besoin d'être bien commandés. Mais le pouvoir n'est pas un lit de roses pour les ambitieux, on leur fait chèrement acheter l'honneur qu'ils sollicitent. Chez eux la puissance publique est une lourde charge ; elle n'appartient qu'aux plus intrépides.

Celui qui aspire au commandement entre modestement dans son carbet une rondache sur la tête ; il tient les yeux baissés, il garde le silence, et ne parle même ni à sa femme ni à ses enfants. Il s'assied dans un coin retiré de sa demeure ; on l'y emprisonne étroitement, et il ne sort de ce lieu que pour subir les dures épreuves auxquelles les autres chefs vont le soumettre tour à tour.

Il garde un jeûne rigoureux pendant plusieurs semaines, et pendant ce temps les chefs le visitent, chaque

jour, soir et matin. On le fait aussi paraître devant eux. Ceux-ci lui représentent dans les termes les plus touchants les dangers du poste qu'il ambitionne. Ils lui disent qu'il faut être courageux, se comporter généreusement dans toutes les rencontres, se montrer terrible aux ennemis, braver les périls pour soutenir l'honneur de sa nation ou pour la venger des injures de ceux qui l'outrageraient. Ils ajoutent qu'un chef doit s'exposer à tous les dangers, souffrir toutes sortes de privations, de travaux et de fatigues; qu'à ce prix il acquerra l'estime de sa nation.

Cette harangue, écoutée avec respect, étant terminée, on ajoute aux arguments de cette éloquence naturelle aux Indiens des arguments plus sensibles, afin de joindre l'exemple au précepte, et de s'assurer que l'aspirant profite des exhortations qu'il reçoit. Une grêle de coups tombe aussitôt sur lui; mais s'il est docile, il ne cesse de se tenir debout au milieu du carbet, les mains jointes sur sa tête, tandis que chaque chef lui décharge sur le corps de grands coups de fouets de racines de palmier, tressées par les jeunes gens. Cette opération se répète deux fois par jour. Il est frappé trois fois par chacun des chefs et en trois endroits différents, au sein, sur le ventre et sur les cuisses. Les coups sont portés avec force; le sang ruisselle, et pourtant le prétendant ne donne aucun signe de douleur; il lui est même interdit de se remuer. Il se retire ensuite dans son étroite prison, se couche dans son hamac, à la tête duquel on suspend tous les fouets qui servent à son supplice, comme un trophée, témoignage de sa valeur.

Le temps de ces longues épreuves si souvent réitérées

ayant fait éclater sa constance, il passe à une autre série d'épreuves plus redoutables encore, et dont la moindre suffirait pour faire expirer les plus robustes d'une autre race. Mais à quoi l'ambition ne se soumet-elle pas? Hélas! cette passion a chez les sauvages la même force que dans les sociétés civilisées; elle ne compte point avec le péril. Pourquoi ne compte-t-elle pas ailleurs avec la honte?

Au jour fixé, les chefs de la contrée se réunissent en boisson, tous bien parés, suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Ils mettent pied à terre devant l'habitation du pauvre patient, et se cachent dans les buissons d'où ils font sortir des cris et des hurlements épouvantables; puis ils fondent tous à la fois dans le carbet, l'arc tendu et la flèche prête à partir. Le prétendant exténué de jeûne et de coups, est couché dans son hamac. Ils s'en saisissent et attachent le hamac à deux arbres. On fait lever le prétendant; on l'encourage par des exhortations semblables à celles qu'il a si souvent entendues; on renouvelle les coups de fouet, puis on le recouche et autour de lui on amasse des herbes auxquelles on met le feu. Il s'en échappe aussitôt une odeur infecte; la flamme l'enveloppe sans le toucher, mais il en sent l'ardeur : les maux qu'il souffre sont affreux; sa tête s'égare dans les transports d'une sorte de délire; il tombe dans un état voisin de la mort et pourtant son courage ne se dément point. On rappelle ses esprits, on l'exhorte encore, on recommence, et pendant que ce misérable souffre les angoisses de l'agonie, ses bourreaux mangent, boivent jusqu'à satiété.

Les pâles reflets de la mort commencent à se répandre

sur son visage ; encore peu d'instants et il va expirer dans des convulsions horribles. Alors un étrange remède est essayé pour le rappeler à la vie. Une ceinture et un collier de feuilles de palmistes sont remplis de grosses fourmis qui lui font d'affreuses piqûres. La douleur lui rend le sentiment de la vie. Il est sauvé ! Il sera capitaine. Que son ambition soit satisfaite, Tant de constance lui mérite le prix de la valeur.

Bientôt il se lève ; on lui verse sur la tête un canari plein de palinot, boisson très goûtée par les Indiens, à travers un manaré ou crible du pays. Inondé de cette liqueur vivifiante, il reprend aussitôt ses sens et va se laver dans l'eau de la fontaine voisine ou dans la rivière.

Il rentre cependant dans sa prison, et afin que les siens se souviennent de cette cérémonie, tous ceux qui sont présents et même les femmes le fustigent. Il subit encore un jeûne peu rigoureux et très-court, puis il est proclamé chef ou capitaine de sa tribu.

J'ai parlé quelquefois des piayes qui sont à la fois leurs prêtres, si l'on peut donner ce nom à des espèces de sorciers, et leurs médecins. C'est une profession très-honorée. Les Indiens ne décident rien d'important sans l'intervention des piayes, qui exercent sur eux l'empire de la superstition.

Celui qui porte son ambition aux honneurs de cette espèce de sacerdoce est tenu de faire un long noviciat. Il passe de longues années chez un ancien, le plus considéré de la contrée, et le sert assidument. Le vieillard l'observe,

l'étudie, l'instruit et ne l'élève à sa dignité qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans.

Quand le temps de l'épreuve est venu, on le fait jeûner avec autant de rigueur qu'un aspirant au capitanat, et plus encore. Les anciens piayes s'assemblent ensuite et l'initient à leurs plus secrètes pratiques. On ne le fouette pas, mais on le fait danser jusqu'à ce qu'il tombe exténué sur la terre. On le fait revenir par le même procédé que le capitaine, en lui passant autour du corps des colliers de fourmis; on lui ouvre la bouche et par un entonnoir on lui verse du jus de tabac, étrange purgation qui le met à deux doigts du tombeau. Il n'en échappe que pour jeûner encore, après quoi il est admis au nombre des piayes. Il a le don de guérir et d'exercer des sortiléges. C'est à la condition, toutefois, de ne se nourrir que de cassave la première année, d'y ajouter quelques crabes pendant la seconde, et la troisième, de petits oiseaux. Il se dédommage après.

Appelés à visiter les malades, les piayes ont soin de faire tout d'abord grand bruit autour du carbet pour en éloigner Iroukan; ils agitent des sonnettes, prononcent au son des calebasses certains mots mystérieux et procèdent ensuite au traitement du malade. S'il a la fièvre, ils le pressent de tous côtés en lui faisant endurer de vives douleurs; ils élèvent ensuite leurs mains et soufflent dessus comme s'il y avait quelque chose dedans, et disent que la maladie est chassée. C'est à peu près leur seul remède à tous les maux, et, chose étrange! les malades ne guérissent pas moins à la Guyane qu'en Europe. S'ils ont à traiter un

abcès, ils en sucent le pus et renouvellent cette opération jusqu'à la guérison du mal. Quant aux blessures reçues à la guerre, ce sont les femmes qui les pansent. Elles ont une connaissance approfondie des simples, car elles font des cures admirables; elles connaissent beaucoup de plantes qui ont la vertu de fermer les plaies empoisonnées; mais elles en conservent religieusement le secret.

L'armée de Digo s'affaiblissait tous les jours par la désertion des confédérés qui, depuis longtemps éloignés de leurs pays, se fatiguaient à cette longue lutte. Leur victoire sur les Galibis, la ruine de Marianna leur paraissaient suffire à leur orgueil et aux vengeances de Digo. Tout ce qui dure longtemps épuise la patience de ces peuples.

Digo voyait avec douleur ses rangs s'éclaircir. Il ne négligeait rien pour retenir ses alliés : les fêtes, les boissons se succédaient en vain; il perdait insensiblement de son prestige. Il se voyait sur le point d'être bientôt réduit aux seuls guerriers d'Organabo. Il fit donc hâter la marche et après plusieurs mois d'absence, il entra sur le territoire de sa tribu.

Chaque nation était ornée à sa mode, peinturée, rocoyée, comme dit l'auteur que j'ai déjà cité, et avec qui je me suis mis d'accord pour peindre tous ces détails, peignée, couverte des plus beaux caracolis, et de plumes de diverses couleurs. L'air retentit du son des tambours, des flûtes et du cor. Les esclaves noirs suivent à quelques pas, enchaînés par des liens. Sur le passage de la troupe se pressent les femmes restées dans le village; elles sont ajustées de tous leurs ornements, et tiennent des demi-cale-

basses pleines de cachiry et de palinot qu'elles présentent respectueusement aux guerriers.

Ceux-ci viennent se ranger devant le Tapouy. Les canaris, au breuvage fermenté, circulent parmi les chefs, qui les font passer ensuite dans tous les rangs ; puis les danses commencent.

C'est au son de la flûte et du tambour que s'exécutent ces rondes où chacun prend à sa fantaisie, et sans toucher son voisin, des postures souvent admirables. Les danses sont tour à tour vives et légères, ardentes et lascives. Elles se prolongent pendant plusieurs heures.

On procède enfin au repas. Les hommes sont étendus ou assis dans leurs hamacs ; les femmes les servent ; on cause, on rit, on chante. La flamme pétille de distance en distance pour chasser les moustiques importuns, et les liqueurs circulent jusqu'à ce que toute la troupe s'endorme dans l'ivresse.

CHAPITRE XVII.

Alira était restée à Organabo sous la surveillance de quelques Palicours, pendant l'expédition de Digo. Des lianes enchaînaient ses bras; ses pieds étaient fixés à l'un des poteaux de son carbet. La douleur l'avait presque anéantie.

Un soir, pendant que les gardes sommeillaient, un jeune homme s'introduisit sous le toit où languissait cette victime des fureurs de Digo, et lui dit en s'approchant : Alira, veux-tu que je te délivre? Je viens de Couchy, où j'ai vu le jeune blanc; il ne respire que vengeance. Les Galibis l'ont élevé au-dessus d'eux; il est leur chef, et travaille à ta libération. Les gardiens sont endormis; fie-toi à mon zèle, tu es libre. Viens, Alira! viens! ne perds pas un instant. Ici l'esclavage, à deux pas la liberté.

Alira détourne les yeux, et voit avec étonnement Loïdo, le jeune Rocoyen qui lui doit la vie.

— O que je suis heureuse de te revoir, Loïdo, doux compagnon de mon enfance! Lucien ne cesse donc point de m'aimer? Est-ce lui qui t'envoie?

— C'est lui. Viens, Alira; n'hésite pas, le temps est précieux. Et Loïdo détachait déjà les liens de la captive.

— Arrête, lui dit-elle. Tu oublies que je ne m'appartiens plus. Digo, n'est-il pas mon époux et mon maître? Laisse-moi languir sous son joug. Je ne m'appartiens plus. Sache que je suis mère, et que le bonheur d'entrevoir mon enfant m'aide à supporter les douleurs de ma captivité. Eloigne-toi, Loïdo. Fuis la vengeance de mes bourreaux. Dis à Lucien, dis-lui que je mourrai contente de savoir qu'il m'aime encore, et que son souvenir ne s'effacera pas plus de mon âme que le sentiment de mes devoirs ne s'éloigne de mon cœur. Fuis! ne m'expose pas à souffrir deux fois en te voyant partager mon sort. Les gardes se réveillent. La forêt est proche, fuis, je t'en conjure, ô mon frère, dérobe-toi aux vengeances de ces barbares.

Loïdo fit de vaines instances; Alira, plus enchaînée par ses devoirs que par ses liens, ne voulut jamais consentir à le suivre. Contraint de se mettre en sûreté avant que ses jours fussent mis en péril, Loïdo s'échappa en pleurant sur le destin de cette femme héroïque.

Cora, de son côté, n'était pas moins affligée. Échue en partage à Digo, elle suivait les Palicours en esclave, et regrettait moins son malheur que la perte d'Antinoüs et de son fils. Sa résignation à la douleur prenait sa source dans un sentiment élevé; elle se rappelait qu'elle était chrétienne, et sa piété profonde lui faisait endurer ses

maux en lui retraçant sans cesse l'image du Sauveur. Cora se faisait aimer par sa douceur et son active charité; dans la condition où le sort de la guerre l'avait placée, elle se montrait ingénieuse à soigner les blessés et les malades. Elle avait des paroles de consolation pour toutes les souffrances. Les Palicours n'avaient pas tardé à reconnaître sa supériorité et à l'entourer d'une sorte de considération. En la voyant lire dans sa Bible qu'elle avait sauvée de la destruction de Marianna, leur étonnement était à son comble, et ils lui demandaient ingénument si c'était quelque secret pour guérir les maladies et les blessures?

— Les blessures du cœur, répondait-elle. J'apprends à supporter les maux de l'esclavage, à surmonter ma douleur. Et ils croyaient qu'il suffisait de prendre le livre dans leurs mains pour en ressentir les mêmes effets. Ils y attachaient une vertu mystérieuse, et s'habituaient à regarder Cora comme un être presque surnaturel.

Leur curiosité fastidieuse s'attachait à ses pas. Quand ils la voyaient s'agenouiller, joindre les mains vers le ciel et invoquer le Créateur dans ses prières quotidiennes, ils ne savaient que penser; ils la croyaient en communication avec Tamouzy, et lui apportaient leurs petits enfants pour qu'elle les fît agenouiller aussi, joindre les mains, et recevoir l'inspiration des cieux. Elle profitait de ces heureuses dispositions pour donner de bons conseils, et jeter quelques semences de christianisme dans ces populations, en leur expliquant de son mieux quelques-unes des vérités de sa religion.

Cora vit Alira chargée de liens, hâve, courbée sous le

poids de longues souffrances. Elle ne put retenir ses larmes. Alira lui dit ses malheurs; Cora lui raconta les siens : ces deux femmes se lièrent aussitôt d'une étroite amitié. Le malheur rend les sympathies faciles. La fatigue avait un peu terni les traits de Cora, mais la beauté d'Alira s'était empreinte d'une indicible expression de tristesse. Ses yeux, tour à tour baissés vers la terre ou relevés vers le ciel, brillaient de l'éclat tendre et mélancolique que la douleur allume dans le regard. Elle était assise sur des feuilles sèches. Une calebasse pleine d'eau et quelques morceaux de cassave étaient à ses pieds.

— Comme vous souffrez, fille des forêts, et que je vous plains, ô ma sœur ! dit en entrant la douce Cora.

— Ah ! j'ai versé plus de larmes qu'il ne coule d'eau de la fontaine, répondit Alira. Mes malheurs sont à nuls autres semblables. L'oiseau qui voit tomber ses petits sous la flèche du chasseur ne souffre pas plus que la fille du Maroni. Mes frères ont tous péri dans les batailles. Ma nation est disséminée comme les herbes de la savane, desséchées par le soleil et dispersées par les vents, et je survis à la ruine de ces guerriers jusqu'ici indomptés ! Iroukan s'est levé ; il a couché les Rocoyens dans la poussière. Ils sont morts, mes frères du Maroni ! ils sont morts, et je vis toujours ! C'était une grande et puissante nation que la nation rocoyenne ; elle s'étendait loin, bien loin ! elle était renommée pour sa valeur. Nous avions de grands carbets ; nos flècheurs étaient nombreux et habiles. Mais Iroukan s'est levé, il a frappé ma nation avec colère, et mes yeux n'ont plus assez de larmes pour pleurer ses désastres. C'est

moi qui suis la cause d'un si grand malheur; c'est pour moi que les Palicours se sont armés de la lance et du boutou, et j'ai vu périr mes frères!...

— Aux jours de mon enfance, reprit Cora, je me suis aussi baignée dans les eaux du Maroni. J'ai vu les Rocoyens venir à Paramaribo, apporter des perroquets tapirés, des hamacs, des arcs et des vases de terre. Ils étaient beaux comme le jour et fiers comme des rois; ils commerçaient avec nos maîtres, et n'étaient pas méchants pour les esclaves: Consolez-vous, ma sœur, les Rocoyens n'ont pas tous péri. J'en ai vu en grand nombre à Couchy, et je sais qu'ils s'apprêtent à prendre leur revanche.

— Il en existe donc encore, dit Alira. Oh! que cette nouvelle me cause de bonheur! Dis-moi, sont-ils bien nombreux, mes frères du Maroni?

— Ils le sont encore beaucoup. Ce sont les plus valeureux de la confédération. Les autres Galibis les honorent comme leurs pères.

— Tamouzy, protecteur des Rocoyens, tu n'as donc pas permis que les enfants de ceux qui vainquirent tant de fois les Palicours fussent indignes de leurs aïeux! Je puis tout souffrir, maintenant que j'apprends un meilleur sort pour mes frères.

— Ne pleurez plus, ô ma sœur, reprend Cora. Les blancs sont favorables à notre cause; un d'entre eux est le grand capitaine des Galibis.

— Oh! tu me parles de Lucien, interrompit Alira. Hélas! c'est lui qui redouble ma disgrâce. J'aime Lucien, et j'en suis aimée, et pourtant mes devoirs m'enchaînent à

Digo. Je l'ai vu ce jeune blanc, et je n'ai pu en perdre le souvenir. Hélas! je ne le reverrai jamais!.... D'ailleurs, n'est-ce point un crime qu'une fille des Caraïbes s'attache au fils de cette race que le Grand-Esprit a maudite? Les Galibis sont les enfants de Tamouzy; Iroukan est le père de ces méchants couverts de nécrou. La race blanche n'est-elle pas l'ennemie de la race rouge? Non! je ne dois point aimer le fils de nos persécuteurs.... Mon cœur se brise dans le remords.

— Vous vous trompez, ma sœur; le Grand-Esprit n'a point mis de différence entre les races. Elles sont toutes de la même nature; nous sommes tous les enfants d'un même père. Ainsi qu'il varie la forme et la couleur des plantes, ainsi a-t-il jeté la variété parmi les hommes; il les aime tous également; ils ne sont tous qu'un ornement de la création ; mais parmi les plus beaux de ces ornements, Lucien est le plus aimable; il unit la supériorité des Européens à la valeur des Galibis, de même que vous êtes la plus belle et la plus sensible des créatures de ces déserts. Lucien est bon, généreux, vous pouvez l'aimer comme un ami de votre race, sans manquer à la fidélité d'une épouse.

— Oh! que tu me rends heureuse en me parlant ainsi! Dans tes entretiens j'oublie toutes mes souffrances. Ta parole a le charme des discours de Lucien. Redis-moi que je puis l'aimer, et que les blancs ne sont pas ces méchants dont on me racontait les cruautés quand j'errais avec les enfants de mon âge sur les bords du grand fleuve.

— Non, ma sœur; de même qu'il y a des méchants parmi les Caraïbes et les noirs, il y en a parmi les hommes

venus de la mer. J'unis en moi les deux dernières races, et je les aime également. Dieu ne nous ordonne-t-il pas de nous regarder tous comme des frères?

— Que dis-tu? Dieu! Qu'est-ce que Dieu? Jamais je n'en entendis parler. Est-ce Tamouzy, l'esprit du désert?

— Que je vous plains, Alira, de n'être point chrétienne! Ce n'est point votre faute; vous avez grandi loin de la vérité, mais votre âme était faite pour la connaître. Sachez donc que les Galibis vivent dans l'ignorance la plus grossière; que Tamouzy ne règne point sur les déserts; qu'Iroukan n'a point le pouvoir de nuire. Ce sont des erreurs propagées par la superstition des anciens et des piayes. Dieu est le maître de la terre et des eaux; Dieu tient nos âmes dans sa main puissante, et les hommes comme les animaux, les arbres et les plantes, sont l'œuvre de sa création. Dieu est l'auteur de vos jours, des miens, de ceux de Lucien....

— Ah! je l'aime, puisqu'il l'a créé.

— Il a créé toute la nature; c'est lui qui habite le séjour que vous voyez au-dessus de nos têtes. Nous irons tous le rejoindre après notre mort.

— Quoi! nous serions un jour réunis Lucien et moi. Serait-ce pour nous quitter encore?

— Naïve et douce créature! La tendresse que vous inspire Lucien vous ouvrira peut-être le chemin du ciel! Puissé-je élever votre intelligence à la vérité!

— Ah! si nous nous séparions encore?...

— Non, non! ma sœur; quand on est uni au séjour de notre Père, c'est pour toujours!

— Je comprends!... L'union ne doit jamais finir.

— Sois donc chrétienne! s'écrie Cora.

— Je le veux. Tu m'éclaires, et ton Dieu se révèle à mon âme! Non! je ne baignerai plus de mes larmes les lianes qui étreignent mes membres. Souffrir sous ce carbet pour jouir d'un éternel bonheur, ce n'est plus qu'une douleur passagère que je saurai subir jusqu'à la mort.

Et ces deux femmes qui s'entretenaient de si grands objets sous le carbet solitaire des sauvages tombèrent dans les bras l'une de l'autre, se tenant étroitement embrassées, heureuses dans l'abjection de leur disgrâce.

Le fils d'Alira les surprit dans cette attitude. C'était un jeune enfant plein de grâce et de gentillesse. Alira le prit et le pressa sur son sein; elle ne se lassait de l'admirer et de le couvrir des plus tendres caresses. Il passait ses petites mains autour du cou de sa mère, et la tenait étroitement serrée. Douce joie d'une mère, les baisers de son enfant sont le prix de ses douleurs!

Cora pleurait en contemplant ce touchant tableau. Elle n'avait pas même la consolation de bercer son enfant dans ses bras; il avait péri dans la catastrophe de Marianna. Ce souvenir lui déchirait le cœur.

Alira ne supporta pas longtemps ces grandes émotions sans tomber malade de fatigue et d'épuisement. Ydoman, qui l'avait une fois déjà secourue, vint encore lui apporter le tribut de sa vieille expérience. Il était le plus savant des Palicours dans l'art de connaître la vertu des plantes. Il fit détacher la pauvre martyre, et la coucha dans son hamac. Il passait les nuits et les jours à veiller sur une tête si chère.

Quant à Digo, il ne se souciait d'Alira que comme de l'instrument de son ambition. Il sentait qu'Alira, libre ou morte, il n'avait plus de prétexte pour prolonger la guerre dont ses alliés se lassaient de plus en plus, et qu'il ne retenait que par des artifices perpétuels. L'honneur de commander à tant de nations flattait sa vanité; il aurait voulu ne jamais abandonner le commandement suprême; mais il haïssait davantage encore les Galibis depuis qu'il avait échoué devant Couchy. La victoire de Marianna le consolait à peine de cet échec. Les Indiens méprisent trop les nègres pour attacher du prix au triomphe de leurs armes dans leurs combats avec des noirs. Sa haine retombait de tout le poids d'une fureur concentrée sur la malheureuse Alira.

Ydoman suspendit l'effet de sa colère en lui faisant craindre la mort d'Alira, à qui la liberté de ses mouvements fut entièrement rendue. Elle ne pouvait s'éloigner beaucoup de son carbet, mais elle put s'y mouvoir quand les forces lui revinrent.

Cora ne manquait pas une occasion de prodiguer ses soins à son amie. On l'occupait avec d'autres esclaves aux ouvrages spécialement attribués aux femmes. Elle avait un art merveilleux pour faire des caracolis, ou ornements de plumes pour les guerriers. Nul ne savait mieux tapirer un perroquet ou le couvrir d'un plumage fantastique substitué au plumage naturel de ces oiseaux.

Active, laborieuse, elle se levait dès l'aurore pour donner tous les instants qu'elle pouvait consacrer à celle qu'elle nommait sa sœur. La nuit, elle veillait près d'elle; elle se privait de nourriture pour lui porter les meilleurs aliments

qu'elle recevait des Palicours. Toute son âme, brisée par les plus cruels revers, se concentrait dans les sentiments que lui inspirait Alira. Elle ne respirait que pour la rappeler à la vie. Cora n'avait plus d'époux, plus d'enfant. Le tendre besoin d'aimer la portait à chérir celle qui désormais lui tenait lieu de famille. Elle espérait amener Alira à partager ses croyances, et lui parlait souvent de la religion qui donne la force aux faibles et la résignation à l'opprimé.

Alira écoutait attentivement les discours de Cora; elle cherchait à s'instruire, et prenait un plaisir assidu à provoquer, par ses questions naïves, des entretiens où son intelligence s'illuminait des rayons de la vérité. On sait que Cora avait reçu une instruction supérieure à celle des gens de sa couleur et de sa condition. Sa foi était si vive et si éclairée, qu'elle ne parlait que d'un ton pénétré des convictions qu'elle avait puisées dans une éducation chrétienne. Sa modestie égalait sa pureté. Un Européen aurait tardé à s'apercevoir des connaissances qu'elle avait acquises dans la méditation de l'Évangile, mais avec Alira, elle parlait sans contrainte, et répondait à tout avec une simplicité admirable.

Chaque chose était pour elle un texte d'enseignement. Les souffrances d'Alira lui donnaient l'occasion de parler de Golgotha, du sacrifice qu'y consomma le Sauveur des hommes. A l'ombre du palmier, en jouant sur ses genoux avec l'aimable enfant d'Alira, elle lui racontait les angoisses de Marie fuyant dans les déserts la tyrannie d'un chef soucieux et cruel.

Quelquefois, vers le déclin du jour, Alira se rendait lentement sur les bords voisins d'un ruisseau dont le murmure se mariait agréablement à celui des oiseaux d'alentour. L'acajoutier suspendait ses fleurs sur la tête de l'Indienne; le palmier épanouissait ses feuilles en forme d'éventail. Elle s'asseyait sur une molle verdure. Son fils dormait sur son sein. La diligente Cora ne tardait pas à la rejoindre, et là, ces deux femmes innocentes s'entretenaient des usages des Européens, de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leur caractère. Alira voulait tout savoir d'une race à laquelle appartenait Lucien, dont le nom revenait sans cesse dans les épanchements de leur conversation. Cora lui racontait les merveilles de Surinam, car elle ne connaissait l'Europe que par cette florissante colonie. Alira lui disait : —Je ne comprends pas qu'il y ait une si grande différence entre les Caraïbes et les hommes venus de la mer. Pourquoi les uns sont-ils si puissants qu'ils ont construit de grandes cases, des pirogues plus vastes que des tapouys, et qu'ils ont trouvé le secret de se servir de la foudre, tandis que les Caraïbes, non moins valeureux et tout aussi bons, sont réduits à vivre sous les feuilles de palmier, du fruit de la chasse et de la pêche, dispersés dans les forêts. Ton Dieu n'est donc pas si juste que tu me le dépeins? Pourquoi les uns sont-ils glorieux et les autres misérables?

—Les hommes de la race blanche, répondait Cora, n'ont pas toujours été semblables à ce qu'ils sont aujourd'hui; ils ont aussi été errants dans les forêts; la chasse et la pêche ont aussi fourni à leurs besoins, et ils se nourrissaient du fruit des arbres ou du lait et de la chair de leurs troupeaux;

mais Dieu, les rassemblant en société, s'est peu à peu révélé à leurs chefs, qui leur ont donné d'autres goûts et d'autres habitudes. Un temps viendra, ma chère Alira, où la vérité rassemblera tous les Caraïbes dans les liens d'une même croyance et d'une même loi. Nos frères du Mexique formaient déjà un grand empire avant que la soif de l'or et les fureurs de la guerre eussent contraint les hommes de ce temps-là à se disperser dans les bois. J'ai le pressentiment que le soleil éclairera une fois encore la puissance des Caraïbes, qui ne sont point inférieurs aux hommes blancs. Les préjugés de race s'effaceront devant leur union. Le Christ ne nous a-t-il pas tous rachetés de son sang? Tous nous serons appelés à jouir des mêmes bienfaits. Dieu serait injuste, en effet, s'il mettait une différence entre les hommes. Sois assurée, ma sœur, qu'il n'en met point dans son amour.

Et ces entretiens finissaient par la lecture de quelques pages de la Bible. Cora traduisait les passages qui lui paraissaient devoir intéresser le plus vivement Alira. Elle lui racontait en termes touchants les aventures de Ruth, que Dieu récompensa de son filial attachement à Noémi; elle se sentait émue au récit d'Agar dont les mamelles taries ne pouvaient ranimer Ismaël.

CHAPITRE XVIII.

Tout est prêt à Couchy pour l'expédition d'Organabo. Les guerriers sont pourvus d'armes; des provisions abondantes ont été transportées dans les pirogues. Les bateaux sont réunis par les soins de Lucien. On décide que les femmes, les enfants et les vieillards qui en auront la direction et la garde ne suivront pas l'armée au combat. Kaïka, Irakoubo veilleront, chacun dans les limites de ses fonctions, au bon ordre de la cité.

Kouraskar commandera tous ceux qui ne sont pas de la nation rocoyenne. A la tête de celle-ci est un de ses valeureux capitaines. Il se nomme Balmo.

Lucien a tout prévu, tout ordonné pour préparer le succès, faciliter la retraite en cas de défaite et conserver à

Couchy les éléments de civilisation qu'il y a péniblement organisés. Rien n'égale l'ardeur des Galibis, l'union, la concorde de tous ces peuples assemblés des points les plus éloignés de la Guyane; ils n'ont qu'une seule âme, ne battent que d'un seul cœur. Ils n'ont qu'un but, la vengeance, qu'un mot sur les lèvres, Alira.

Enfin le signal du départ est donné. Les femmes en pleurs suivent leurs maris sur le rivage et mêlent à leurs tendres regrets, à leurs recommandations passionnées des paroles d'encouragement dignes de Spartiates héroïques. Les anciens, enchaînés à Couchy par les devoirs de leur âge, prodiguent les conseils à ceux qui ne respirent que le combat. Ils retracent leurs exploits et provoquent les combattants à les imiter; ils leur représentent les belles actions de leurs ancêtres, la réputation, la gloire de leurs tribus.

L'aspect de cette troupe armée présente un spectacle terrible. Chacun tient dans ses mains son arc et ses flèches; le cassé-tête pend à ses épaules; ils ont tous le front orné d'un casque formé de grandes plumes dont les couleurs sont variées et brillantes; des étoffes légères ceignent leurs reins et flottent majestueusement autour de leur corps. Ils marchent fièrement et gardent chacun son rang; le vinot, ou cor au son belliqueux, retentit; les cris d'enthousiasme se répètent du rivage à la flotte; le vent enfle les voiles, déjà l'armée disparaît à l'horizon sur les flots de la Mana, et l'on entend encore le bruit des acclamations et les chants des guerriers.

Lucien est en tête, sur un bateau qui domine toute la

flotte ; autour de lui se pressent ses plus vaillants compagnons. Le bataillon d'élite, celui qu'il a surnommé le Bataillon sacré, est répandu dans des pirogues qui entourent son vaisseau. Il touche au terme de son œuvre ; le but suprême de ses efforts sera bientôt rempli ; il va délivrer Alira ! La joie se peint sur son visage ; l'espérance brille dans son regard. Il contemple avec bonheur cette armée qu'il conduit à la victoire, son âme lui a communiqué l'ardeur qui le dévore ; c'est lui qui l'a formée. Son génie en a rassemblé et discipliné les éléments ; cette flotte en armes, cet ordre admirable, tout cela est son ouvrage. Cette civilisation commencée dont il voit déjà les effets, il en est l'auteur : il ne peut se défendre d'un sentiment d'orgueil.

Après quelques jours d'une navigation heureuse, l'armée aborde au territoire des Palicours. Elle met pied à terre ; une troupe armée reste sur les pirogues afin de protéger la retraite si la fortune est contraire à nos armes.

On forme les rangs, on avance, on marche toute la nuit à la clarté de la lune ; le silence des bois n'est troublé que par le bruit des pas.

Un long frémissement court soudain dans les rangs ; on aperçoit la fumée des carbets. Des cris effroyables retentissent tout à coup ; des nuées de flèches volent dans les airs et portent avec elles la flamme et la mort ; mais des cris non moins redoutables répondent aux nôtres : l'ennemi est prévenu ! Nous le voyons bientôt en masses pres-

sées nous attendre de pied ferme. Le combat s'engage avec fureur.

Lucien est au centre, mais son œil est partout. Kouraskar et Balmo commandent les deux ailes. Digo se tient aux premiers rangs des Palicours, qu'il encourage de la voix et du geste. Les deux armées se précipitent, se heurtent; les combats corps à corps se multiplient; ce n'est plus la flèche, c'est le boutou, le formidable tomaweck, c'est la lance qu'on agite avec rage. Si la résistance est opiniâtre, l'attaque est terrible; les morts s'entassent aux pieds des combattants. Kouraskar redouble d'efforts, Balmo s'enfonce avec les siens dans la masse compacte qui lui est opposée, et porte le ravage dans ses tribus. Lucien juge que le moment suprême est venu. Il ramasse le bataillon sacré dont il a jusqu'ici enchaîné la valeur, et s'élance à sa tête au plus fort de la mêlée. L'ennemi, comme une digue dont la barrière a longtemps résisté aux efforts d'un torrent impétueux, cède à l'audace, au génie, à la vaillance, et fuit de toutes parts. Les vainqueurs le poursuivent, et en font un horrible carnage. La victoire est à nous !

Mais au delà d'Organabo s'offre, hélas ! à nos yeux un épouvantable spectacle. Alira et Cora, toutes deux enlacées par des lianes, sont à genoux sur un bûcher dont la flamme s'élève en tourbillons sinistres. Cora tient à la main l'Évangile où elle a puisé tant de résignation ; une croix suspendue à son cou est sur les lèvres d'Alira, qui presse son enfant sur son sein; toutes deux font entendre des cantiques.

Lucien les voit le premier : il s'échappe de sa poitrine

un rugissement de douleur et de colère, il court, il bondit vers la martyre bien aimée; à peine Kouraskar et ses fidèles lieutenants peuvent-ils le suivre. Les deux armées suspendent un instant le combat. Il arrive au pied du bûcher. Digo et les débris de ses tribus en défendent l'approche. Il frappe; la mort plie l'ennemi sous ses coups comme la tempête couche sur le sol les joncs de la savane. Les deux rivaux se rencontrent, ils se mesurent du regard, leurs armes s'entrechoquent, le sang coule à chaque coup qu'ils se portent. Lucien est terrassé, il se relève; Digo tombe, se redresse, le frappe d'un coup mortel et meurt. Le sang qui s'échappe de la blessure de Lucien n'affaiblit pas son courage: il porte la mort au sein du rempart que forment les Palicours autour du bûcher; Kouraskar, Balmo, les principaux chefs tombent à ses côtés. Il arrive, se jette au milieu des flammes... Il est trop tard!... Alira, Cora, à moitié consumées, expirent dans ses bras. Son dernier soupir s'exhale sur leurs corps embrasés.

Ce jour fatal est le dernier de cette histoire. Tant de malheurs exaspérèrent le parti vainqueur. Nous fîmes main basse sur les restes dispersés de nos ennemis. Il semblait que les mânes de Lucien, d'Alira, de tous nos chefs moissonnés au sein de la victoire voulaient que le sang des Palicours coulât par torrents. Nous étions altérés de vengeance. La flamme dévora jusqu'aux vestiges des carbets d'Organabo.

Nous regagnâmes tristement notre flotte après avoir rendu les derniers honneurs à nos héros, et rentrâmes à Couchy où nous portâmes la nouvelle de notre malheureux triomphe.

Quelques chefs, Misouka, mon père, entr'autres, voulurent continuer l'œuvre de Lucien ; mais ils sentirent bientôt que cette tâche était au-dessus de leurs forces. Kaïka, Irakoubo, étaient pénétrés des principes du fondateur de la cité. Ils auraient pu creuser le sillon qu'une main intelligente avait tracé, si Lucien suivant les conseils de l'abbé Blanchard, avait donné des fondements plus solides à l'édifice.

Le motif qui avait réuni les Galibis dans une cause commune ayant cessé avec la guerre, ils reprirent insensiblement leurs vieilles habitudes. Leur instinct barbare n'était pas vaincu ; la vie errante et sauvage reparut à leurs yeux avec les charmes qu'ils lui prêtent. Quel intérêt pouvait les retenir en société, les contraindre au travail ? L'existence commune que Lucien leur avait fait embrasser ne les attachait en aucune manière à la cité. On ne leur avait point inspiré le goût de la propriété ; ils ne possédaient rien dans l'État, qui possédait tout. Ils ne prenaient donc qu'une médiocre part à la prospérité publique. « Pourquoi travailler pour les autres, disaient-ils, quand nous pouvons vivre sans travailler ; et si nous travaillons, pourquoi ne profiterions-nous pas de nos labours ? »

Le système qu'on avait adopté pour le travail nécessitait de la discipline. La liberté souffrait d'une contrainte qui, malgré sa douceur, n'était pas moins une obligation dont le devoir impérieux s'imposait aux citoyens.

L'esprit de famille pouvait-il au moins sauver l'État ? On l'avait affaibli. Ce n'était plus un lien entre les membres du corps social.

A défaut d'intérêt à la chose publique, y avait-il une croyance, une foi, une morale communes? Les hommes, pour être unis, veulent être d'accord sur certaines vérités essentielles sur lesquelles repose l'édifice des lois. Qui aurait fait parler Dieu aux cœurs rebelles? La religion était oubliée!

C'est ici que les sages exhortations de l'abbé Blanchard se trouvèrent justifiées, que ses craintes se vérifièrent. Les Galibis n'ayant aucune notion des vérités de la religion retombèrent dans leur insouciance, dans la superstition de leurs pratiques grossières. Comme la force devint insensiblement la loi suprême, les querelles intestines, les luttes, l'anarchie, en un mot, semèrent la discorde sous nos carbets. Cette population nombreuse déserta pour se répandre dans les forêts où les tribus se groupèrent de nouveau, comme jadis, par petites fractions, et formèrent des villages épars.

Cette société naissante, qui s'était montrée admirablement organisée, tomba donc en ruines. La main puissante de Lucien aurait pu en prévenir la dissolution, et si cet infortuné dont l'âme était droite, grande, forte et pure avait survécu aux désastres d'Organabo, il eût sans doute modifié son système. En donnant de meilleures bases à son organisation, il n'aurait pas renfermé ses peuples dans un mécanisme qui, pour être vaste et séduisant, n'était pas moins insuffisant à les contenir, et manquait du ressort nécessaire pour les faire mouvoir. Il aurait compris qu'un peuple sans religion est un corps sans âme, que Dieu est la clef de voûte de l'édifice social.

Lucien dort au sein de nos forêts éternelles. Alira, son enfant et Cora reposent en paix à l'ombre d'un caroubier. Les Indiens vénèrent leurs tombes et croient que le Tamouzy en éloigne les esprits malfaisants.

FIN.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS :

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, par Humboldt et Bompland.

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ NON JUGÉ, par Barbé Marbois. — 1834.

VOYAGE à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Anthropophages, par Louis-Ange Pitou. — 1805.

MÉMOIRES DE MALLOUET. — 1802.

VOYAGE A CAYENNE, par Antoine Biet, curé de Sainte-Geneviève de Senlis. — 1664.

MÉMOIRES du général Freytag.

RELATION d'un Voyage dans l'Amérique méridionale, par Lacondamine. — 1745.

VOYAGE à Surinam et dans l'intérieur de la Guyane, par le capitaine J.-G. Stedman. — An VII.

DESCRIPTION ABRÉGÉE de la Guyane française ou Tableaux des productions naturelles et commerciales; carte géologico-topographique dressée par M. Poirson; par Leblond.

MAISON RUSTIQUE à l'usage des habitants de Cayenne, par Préfontaine. — 1763.

NOTICES du ministère de la marine.

FORÊTS VIERGES de la Guyane française, par Noyer. — 1827.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE DROUARD.

MARIE

OU

L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.

Ouvrages du même Auteur.

L'IRLANDE

SOCIALE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE.

Cinquième édition.

2 VOLUMES IN-18 A 3 FR. 50 C.

(En société avec M. Alexis de Tocqueville.)

SYSTÈME PÉNITENTIAIRE

AUX ÉTATS-UNIS,

ET DE SON APPLICATION EN FRANCE :

Suivi d'un Appendice sur les colonies pénales, et des Notes statistiques.

2 volumes in-8, 2e édition.

PRIX : 15 FR.

Imprimerie de H. Fournier et Cᵒ, 7, rue Saint-Benoît.

MARIE

OU

L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS

TABLEAU DE MŒURS AMÉRICAINES

PAR

GUSTAVE DE BEAUMONT

CINQUIÈME ÉDITION



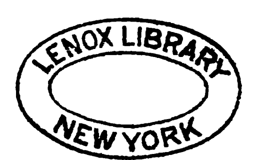
PARIS

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE

RUE JACOB, Nº 30.

MDCCCXLII



AVANT-PROPOS.

Je dois au lecteur quelques explications sur la forme et sur le fond de ce livre.

Je le préviens d'abord que tout en est grave, excepté la forme. Mon but principal n'a point été de faire un roman. La fable qui sert de cadre à l'ouvrage est d'une extrême simplicité. Je ne doute pas que, sous une plume habile et exercée, elle n'eût prêté aux développements les plus intéressants et même les plus dramatiques; mais je ne sais point l'art du romancier. On ne doit donc chercher dans ce livre ni intrigues calculées avec prévoyance, ni situations ménagées avec art, ni complications d'événements, en un mot, rien de ce qui communément est mis en usage pour exciter, soutenir et suspendre l'intérêt.

Pendant mon séjour aux États-Unis, j'ai vu une société qui présente avec la nôtre des harmonies et des contrastes; et il m'a semblé que si je parvenais à rendre les impressions que j'ai reçues en Amérique, mon récit ne manquerait pas entièrement d'utilité. Ce sont ces impressions toutes réelles que j'ai rattachées à un sujet imaginaire.

Je sens bien qu'en offrant la vérité sous le voile d'une fiction, je cours le risque de ne plaire à personne. Le public sérieux ne repoussera-t-il pas mon livre à l'aspect de son titre seul? et le lecteur frivole, attiré par une apparence légère, ne s'arrêtera-t-il pas devant le sérieux du fond? Je ne sais. Tout ce que je puis dire, c'est que mon premier but a

été de présenter une suite d'observations graves; que, dans l'ouvrage, le fond des choses est vrai, et qu'il n'y a de fictif que les personnages; qu'enfin j'ai tenté de recouvrir mon œuvre d'une surface moins sévère, afin d'attirer à moi cette portion du public qui cherche tout à la fois dans un livre des idées pour l'esprit et des émotions pour le cœur.

J'ai dit tout à l'heure que j'allais peindre la société américaine; je dois maintenant indiquer les dimensions de mon tableau.

Deux choses sont principalement à observer chez un peuple : ses institutions et ses mœurs.

Je me tairai sur les premières. A l'instant même où mon livre sera publié, un autre paraîtra qui doit répandre la plus vive lumière sur les institutions démocratiques des États-Unis. Je veux parler de l'ouvrage de M. Alexis de Tocqueville, intitulé : *De la démocratie en Amérique.*

Je regrette de ne pouvoir exprimer ici tout à mon aise l'admiration profonde que m'inspire le travail de M. de Tocqueville; car il me serait doux d'être le premier à proclamer une supériorité de mérite qui bientôt ne sera contestée de personne. Mais je me sens gêné par l'amitié. J'ai du reste la plus ferme conviction qu'après avoir lu cet ouvrage si beau, si complet, plein d'une si haute raison, et dans lequel la profondeur des pensées ne peut se comparer qu'à l'élévation des sentiments, chacun m'approuvera de n'avoir pas traité le même sujet

Ce sont donc seulement les mœurs des États-Unis que je me propose de décrire. Ici je dois encore faire observer au lecteur qu'il ne trouvera point dans mon ouvrage une peinture complète des mœurs de ce pays. J'ai tâché d'indiquer les principaux traits, mais non toute la physionomie de la société américaine. Si ce livre était accueilli avec quelque indulgence, plus tard je compléterais la tâche que j'ai commencée. A vrai dire, une seule idée domine tout l'ouvrage et forme comme le point central autour duquel viennent se ranger tous les développements.

Le lecteur n'ignore pas qu'il y a encore des esclaves aux États-Unis; leur nombre s'élève à plus de deux millions. C'est assurément un fait étrange que tant de servitude au

milieu de tant de liberté : mais ce qui est peut-être plus extraordinaire encore, c'est la violence du préjugé qui sépare la race des esclaves de celle des hommes libres, c'est-à-dire les nègres des blancs. La société des États-Unis fournit, pour l'étude de ce préjugé, un double élément qu'on trouverait difficilement ailleurs. La servitude règne au sud de ce pays, dont le nord n'a plus d'esclaves. On voit dans les États méridionaux les plaies que fait l'esclavage pendant qu'il est en vigueur, et, dans le Nord, les conséquences de la servitude après qu'elle a cessé d'exister. Esclaves ou libres, les nègres forment partout un autre peuple que les blancs. Pour donner au lecteur une idée de la barrière placée entre les deux races, je crois devoir citer un fait dont j'ai été témoin [1].

La première fois que j'entrai dans un théâtre, aux États-Unis, je fus surpris du soin avec lequel les spectateurs de couleur blanche étaient distingués du public à figure noire. A la première galerie étaient les blancs; à la seconde les mulâtres; à la troisième, les nègres. Un Américain près duquel j'étais placé me fit observer que la dignité du sang blanc exigeait ces classifications. Cependant mes yeux s'étant portés sur la galerie des mulâtres, j'y aperçus une jeune femme d'une éclatante beauté, et dont le teint, d'une parfaite blancheur, annonçait le plus pur sang d'Europe. Entrant dans tous les préjugés de mon voisin, je lui demandai comment

1. Quelques personnes m'ont paru regretter que j'aie exposé, dans l'avant-propos, un fait dont la révélation affaiblit, disent-elles, l'intérêt du roman. Voici le motif qui m'a fait agir :

L'odieux préjugé que j'ai pris pour sujet principal de mon livre est si extraordinaire et tellement étranger à nos mœurs, qu'il m'a semblé qu'on croirait difficilement en France à sa réalité, si je me bornais à l'exposer dans le texte d'un ouvrage auquel l'imagination a eu quelque part. Ne serait-on pas enclin à regarder les développements que je présente comme les accessoires d'une fiction arrangée selon mon bon plaisir? — Bien résolu d'offrir à mes lecteurs un tableau fidèle et sincère, j'ai dû les prévenir de la vérité de mes peintures, et leur montrer d'abord, dans toute sa nudité, le préjugé que j'allais décrire, et dont je ferais ressortir les tristes conséquences sans les exagérer. Malgré cette précaution, plus d'une personne m'a demandé si l'antipathie des Américains contre les gens de couleur, était vraiment portée au degré de violence que j'indique dans mon livre ; ceux qui m'ont adressé cette question m'ont prouvé combien est utile la notion que je donne dans l'avant-propos.

(*Note de la seconde édition.*)

une femme d'origine anglaise était assez dénuée de pudeur pour se mêler à des Africaines.

— Cette femme, me répondit-il, est *de couleur*.

— Comment? *de couleur!* elle est plus blanche qu'un lis!

— Elle est *de couleur!* reprit-il froidement; la tradition du pays établit son origine, et tout le monde sait qu'elle compte un mulâtre parmi ses aïeux.

Il prononça ces paroles sans plus d'explications, comme on dit une vérité qui, pour être comprise, n'a besoin que d'être énoncée.

Au même instant je distinguai dans la galerie des blancs un visage à moitié noir. Je demandai l'explication de ce nouveau phénomène; l'Américain me répondit : La personne qui attire en ce moment votre attention est de couleur blanche.

— Comment? blanche! son teint est celui des mulâtres.

— Elle est blanche, répliqua-t-il; la tradition du pays constate que le sang qui coule dans ses veines est espagnol[1].

Si l'opinion flétrissante qui s'attache à la race noire et aux générations même dont la couleur s'est effacée ne donnait naissance qu'à quelques distinctions frivoles, l'examen auquel je me suis livré ne présenterait qu'un intérêt de curiosité; mais ce préjugé a une portée plus grave; il rend chaque *jour* plus profond l'abîme qui sépare les deux races, et les suit dans toutes les phases de la vie sociale et politique; il gouverne les relations mutuelles des blancs et des hommes de couleur, corrompt les mœurs des premiers, qu'il accoutume à la domination et à la tyrannie, règle le sort des nègres, qu'il *dévoue* à la persécution des blancs, et fait naître entre les uns et les autres des haines si vives, des ressentiments si durables, des collisions si dangereuses, qu'on peut dire avec raison que son influence s'étend jusque sur l'avenir de la société américaine[2].

1. Au mois de janvier 1832, un Français, créole de Saint-Domingue, dont le teint est un peu rembruni, se trouvant à New-York, alla au théâtre où il se plaça parmi les blancs. Le public américain, l'ayant pris pour un homme de couleur, lui intima l'ordre de se retirer, et, sur son refus, l'expulsa de la salle avec violence. Je tiens ce fait de celui même auquel la mésaventure est arrivée.

2. Les luttes sanglantes survenues récemment aux États-Unis entre les amis et les adversaires de l'esclavage, donnent à certains passages de ce livre un caractère presque prophétique. (*Note de la troisième édition.*)

C'est ce préjugé, né tout à la fois de la servitude et de la race des esclaves, qui forme le principal sujet de mon livre. J'aurais voulu montrer combien sont grands les malheurs de l'esclavage, et quelles traces profondes il laisse dans les mœurs, après qu'il a cessé d'exister dans les lois. Ce sont surtout ces conséquences éloignées d'un mal dont la cause première a disparu, que je me suis efforcé de développer.

Au sujet principal de mon livre j'ai rattaché un grand nombre d'observations diverses sur les mœurs américaines; mais la condition de la race noire en Amérique, son influence sur l'avenir des États-Unis, sont le véritable objet de cet ouvrage. C'est ici le lieu d'avertir la partie *grave* du public auquel je m'adresse, qu'à la fin de chaque volume il se trouve, sous le titre d'appendices ou de notes, une quantité considérable de matières traitées *gravement*, non-seulement au fond, mais même dans la forme. Tels sont l'appendice relatif à la condition sociale et politique des esclaves et des nègres affranchis, les notes qui concernent l'égalité sociale, le duel, les sectes religieuses, les Indiens, etc; ces notes remplissent la moitié de l'ouvrage.

Je ne terminerai pas cet avant-propos sans prier les lecteurs, et notamment les lecteurs américains (si toutefois ce livre parvient jusqu'en Amérique), de bien prendre garde que les opinions qui sont exprimées par les personnages mis en scène ne sont pas toujours celles de l'auteur. Quelquefois j'ai pris soin de les modifier, et même de les combattre dans les notes auxquelles je renvoie par un astérisque. Du reste, à part un très-petit nombre d'exceptions qui sont ordinairement indiquées, les faits énoncés dans le récit sont vrais, et les impressions rendues sont celles que j'ai éprouvées moi-même. On ne doit pas oublier qu'en peignant la société américaine, l'auteur ne présente que des traits généraux, et que l'exception, quoique non exprimée, se trouve souvent à côté du principe. Ainsi, dans une partie de ce livre je dis qu'il n'existe aux États-Unis ni littérature, ni beaux-arts; cependant j'ai rencontré en Amérique des hommes de lettres distingués, des artistes habiles, des orateurs brillants. J'ai vu dans le même pays des salons élégants, des cercles polis, des sociétés tout intellectuelles; je dis pourtant ailleurs qu'il n'y a en Amé-

rique ni sociétés intellectuelles, ni salons élégants, ni cercles polis. Dans ces cas comme dans beaucoup d'autres, mes observations ne s'appliquent qu'au plus grand nombre.

Je termine par une réflexion à laquelle j'attache quelque importance.

M. de Tocqueville et moi publions en même temps chacun un livre sur des sujets aussi distincts l'un de l'autre que le gouvernement d'un peuple peut être séparé de ses mœurs.

Celui qui lira ces deux ouvrages recevra peut-être sur l'Amérique des impressions différentes, et pourra penser que nous n'avons pas jugé de même le pays que nous avons parcouru ensemble. Telle n'est point cependant la cause de la dissidence apparente qui serait remarquée. La raison véritable est celle-ci : M. de Tocqueville a décrit les institutions ; j'ai tâché, moi, d'esquisser les mœurs. Or, aux États-Unis, la vie politique est plus belle et mieux partagée que la vie civile. Tandis que l'homme y trouve peu de jouissances dans la famille, peu de plaisirs dans la société, le citoyen y jouit dans le monde politique d'une multitude de droits. Envisageant la société américaine sous des points de vue si divers, nous n'avons pas dû, pour la peindre, nous servir des mêmes couleurs.

MARIE

OU

L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE PREMIER.

PROLOGUE.

Les querelles religieuses qui, durant le seizième siècle, troublèrent l'Europe et firent naître les persécutions du siècle suivant, ont peuplé l'Amérique du Nord de ses premiers habitants civilisés.

La paix continue aujourd'hui l'œuvre de la guerre : quand de longues années de repos se succèdent chez les nations, les populations s'accumulent outre mesure; les rangs se serrent; la société s'encombre de capacités oisives, d'ambitions déçues, d'existences précaires. Alors l'indigence et l'orgueil, le besoin de pain et d'activité morale, le malaise du corps et le trouble de l'âme, chassent les plus misérables du lieu où ils souffrent, et les poussent à l'aventure par-delà les mers dans des régions moins pleines d'hommes où il se rencontre encore des terres inoccupées et des postes vacants *.

Les premières migrations furent des exils de conscience; les secondes sont des exils de raison. Et pourtant tous ceux qui, de nos jours, vont aux États-Unis chercher une condition meilleure ne la trouvent pas.

Vers l'année 1831, un Français résolut de passer en Amérique dans l'intention de s'y fixer. Ce projet lui fut inspiré par des causes diverses.

Plein de convictions généreuses, il avait salué la révolution nouvelle comme le symbole d'une grande réforme sociale.

Alors il s'était mis à l'œuvre... Mais bientôt il avait été seul au travail. Les plus hardis novateurs étaient devenus subitement des hommes prudents et circonspects. Les apôtres de liberté prêchaient la servitude : il s'en trouvait d'assez cyniques pour se vanter de l'apostasie comme d'une vertu.

Dégoûté du monde politique, il essaya de se créer une existence industrielle; mais la fortune ne lui fut point propice.... A l'âge de vingt-cinq ans il se trouva sans carrière, n'ayant dans l'avenir d'autre chance que le partage d'un modique patrimoine. Un jour donc, repoussant du pied sa terre natale, il monta sur un vaisseau qui du Hâvre le conduisit à New-York.

Il ne fit point un long séjour dans cette ville; il n'y passa que le temps nécessaire pour s'enquérir de la route à suivre afin de pénétrer dans l'ouest.

Les uns lui conseillaient de se rendre dans l'Ohio, où, disaient-ils, l'on vit mieux à bon marché que dans aucun autre État; ceux-là lui recommandaient Illinois et Indiana, où il achèterait à vil prix les terres les plus fertiles de la vallée du Mississipi. Un autre lui dit : « Vous êtes Français et catholique; pourquoi ne pas aller dans le Michigan, dont les « habitants, Canadiens d'origine, parlent votre langue et pratiquent votre religion ? »

Le voyageur préféra ce dernier conseil, dont l'exécution était d'autant plus facile que, pour se rendre dans le Michigan, il n'avait qu'à suivre le courant de l'émigration européenne, alors dirigée de ce côté.

Il remonta la rivière du Nord qui coule majestueuse entre deux chaînes de montagnes, passa par une infinité de petites villes qui portent de grands noms, telles que Rome, Utique, Syracuse, Waterloo. Après avoir traversé le lac Érié, long de cent lieues, et franchi le détroit *, il vit s'étendre devant lui l'immense plaine du lac Huron, fameux par la pureté de ses ondes et par ses îles consacrées au grand Manitou ; et côtoyant la rive gauche de ce lac, il pénétra dans l'intérieur du Michigan par la grande baie de Saginaw, en remontant la rivière dont cette baie tire son nom.

Les bords de la Saginaw sont plats comme toutes les terres qui avoisinent les grands lacs de l'Amérique du Nord; ses

eaux, dans un cours lent et paisible, s'avancent parmi des prairies qu'elles fertiliseraient de leur fraîcheur si, par de trop longs séjours, elles ne les changeaient en marécages. L'aspect de ces lieux est froid et sévère; à travers une atmosphère chargée de vapeurs, le soleil ne projette qu'une débile clarté; ses rayons sont pâles comme des reflets. Des joncs tremblants à la surface de l'onde; d'innombrables roseaux rangés en haie sur chaque rive; et au-delà, de longues herbes que la faux n'a jamais tranchées, telle est la scène monotone qui, de toutes parts, s'offre aux yeux. L'oscillation de ces joncs, le murmure de ces roseaux, le bruissement des herbes et le cri rare de quelques oiseaux plongeurs, cachés parmi les plantes flottantes, forment tout le mouvement et toute la vie de ces sauvages solitudes. En regardant au plus haut des cieux, on peut y voir un aigle qui plane avec majesté; il suit la barque du voyageur; tantôt immobile au-dessus d'elle, tantôt entraîné dans un vol sublime, il semble, roi du désert, observer le téméraire étranger qui pénètre dans son empire. De temps en temps apparaît une hutte sauvage; non loin d'elle, se tient debout un Indien, impassible et muet comme le tronc d'un vieux chêne; on dirait une antique ruine de la forêt.

Quelquefois les bords du fleuve se resserrent; alors, sur des rives plus élevées, se montre une végétation pauvre et rachitique; une faible couche de terre recouvre d'immenses rochers de marbre et de granit, où vivent misérablement des érables jaunes, des pins grisâtres, des hêtres chargés de mousse; leur verdure terne ne réjouit point la vue; leur front chauve attriste les regards; ils sont petits comme de jeunes arbres et sont à moitié morts de vieillesse.

Cependant à soixante milles au-dessus de son embouchure, le fleuve et ses entours prennent un autre aspect. L'atmosphère devient pure, le ciel bleu, le sol fertile; l'influence des grands lacs a cessé; le soleil a repris son empire. A la droite du fleuve se déroulent au loin de vastes prairies dont les inondations se retirent après les avoir fécondées; sur la rive gauche s'élèvent des arbres gigantesques, au tronc antique et vénérable, à la cime jeune et hardie; magnifique futaie primitive, dont les nombreuses clairières attestent la présence de l'homme civilisé.

Là s'arrêta le voyageur, qui ne cherchait point une solitude profonde, mais seulement le voisinage du désert.

A peine avait-il fait quelques pas à travers les ombres d'une végétation séculaire, qu'il aperçut les traces d'un établissement; ici se voyait un champ de maïs entouré de barrières formées à l'aide d'arbres renversés; là des débris de pins incendiés; plus loin des troncs de chênes coupés à hauteur d'homme.

En marchant, il découvrit le toit d'une chaumière; on y arrivait par un étroit sentier sur lequel il distingua l'empreinte récente de pas humains. Bientôt un plus riant paysage s'offrit à sa vue : au pied de l'habitation s'étendait un lac charmant, bordé de tous côtés par la forêt; c'était comme un vaste miroir encadré dans la verdure; sa surface, parfaitement calme, étincelait aux feux d'un soleil ardent; et sa riche ceinture, embellie par toutes les nuances du feuillage, trouvait un éclatant reflet dans le cristal des eaux.

Un petit canot fait d'écorce, à la manière des Indiens, était couché sur la rive et paraissait abandonné.

La chaumière présentait un singulier mélange d'élégance dans sa forme et de grossièreté dans ses matériaux.

Quelques bûches couchées les unes sur les autres faisaient toute sa construction; cependant il y avait dans leur arrangement quelque chose qui révélait le goût de l'architecte. Elles étaient rangées avec symétrie, et disposées de façon à figurer un certain nombre d'arceaux gothiques : à l'extérieur, on remarquait le même mélange de nature sauvage et d'industrie humaine. Ici, un banc de verdure; là, un siége formé de branches d'érable élégamment entrelacées; plus loin, un parterre de fleurs adossé à la forêt vierge.

A mesure qu'il approchait de la demeure solitaire, le voyageur comprenait moins quel pouvait en être l'habitant; il se perdait en vaines conjectures, lorsqu'il vit paraître un homme... Son costume était celui d'un Européen; sa mise, simple sans être commune; ses traits contenaient beaucoup de noblesse, quoique leur altération fût sensible; et son front, jeune encore, portait l'empreinte de ces mélancolies froides et résignées qui sont l'œuvre des longues infortunes et des vieilles douleurs.

Le voyageur s'approchait timidement. — Dieu me garde, dit-il au solitaire, de troubler votre retraite ! — Soyez le bienvenu, répondit avec politesse l'habitant du désert.

Ce peu de mots avaient prouvé à l'un et à l'autre qu'ils étaient Français, et une douce émotion était descendue dans leurs âmes ; car c'est une grande joie pour l'exilé de retrouver la voix de la patrie sur la terre étrangère.

Le solitaire prend le voyageur par la main, le conduit dans une petite cabane voisine de la chaumière et construite plus simplement que celle-ci ; là, il le fait asseoir, l'engage à se reposer quelque temps, lui sert un frugal repas, et lui donne tous les soins d'une hospitalité bienveillante.

L'habitant de la forêt ressentait une joie réelle de la présence du voyageur ; cependant il redevenait de temps en temps sombre et pensif... Tout annonçait qu'il avait dans l'âme de tristes souvenirs qui sommeillaient quelquefois, mais dont le réveil était toujours douloureux.

Les deux Français parlèrent d'abord de la France, et bientôt ils conversèrent ensemble comme deux amis.

— Qui peut vous amener dans ce désert? dit le solitaire au voyageur.

LE VOYAGEUR.

Je cherche une contrée qui me plaise... Je viens de parcourir un pays qui me semble charmant... Oh ! j'ai vu de beaux lacs, de belles forêts, de belles prairies !...

LE SOLITAIRE.

Mais où allez-vous?

LE VOYAGEUR.

Je ne sais pas encore. Cette solitude me remplit d'émotions... je n'en ai point encore vu qui me séduise autant ; la vie doit s'écouler douce et paisible dans ce lieu. Je serais tenté de m'y arrêter.

LE SOLITAIRE.

Dans quel but?

LE VOYAGEUR.

Mais pour y demeurer...

LE SOLITAIRE.

Quoi ! vous renonceriez à la France? pour toujours ! pour vivre en Amérique ! Y avez-vous bien songé?

LE VOYAGEUR.

Oui... C'est un sujet auquel j'ai beaucoup réfléchi... j'aime les institutions de ce pays; elles sont libérales et généreuses... chacun y trouve la protection de ses droits...

LE SOLITAIRE.

Savez-vous si, dans ce pays de liberté, il n'y a point de tyrannie... et si les droits les plus sacrés n'y sont pas méconnus?...

LE VOYAGEUR.

Il y a d'ailleurs dans les mœurs des Américains une simplicité qui me plaît... Voici quel est mon projet : je me placerai sur la limite qui sépare le monde sauvage de la société civilisée; j'aurai d'un côté le village, de l'autre la forêt; je serai assez près du désert pour jouir en paix des charmes d'une solitude profonde, et assez voisin des cités pour prendre part aux intérêts de la vie politique...

LE SOLITAIRE.

Il est des illusions qui nous coûtent quelquefois bien des larmes!

LE VOYAGEUR.

Pourquoi ne serais-je pas heureux?... Vous-même...

LE SOLITAIRE.

N'invoquez point mon exemple..., et prenez garde de m'imiter... J'ai déjà passé cinq années dans ce désert, et le sentiment que je viens d'éprouver en revoyant un Français est le seul plaisir qui, durant ce temps, soit entré dans le cœur de l'infortuné Ludovic.

En prononçant ces mots, le solitaire se leva... sa physionomie attestait un trouble intérieur. Alors le voyageur, cherchant des paroles qui pussent sourire à son hôte :

— Je serais charmé, lui dit-il, de connaître tout votre établissement, les terres qui l'avoisinent et les forêts qui l'entourent.

Cette demande fut agréable à Ludovic, qui s'empressa d'y satisfaire et parut heureux de montrer au voyageur toute l'étendue de ses possessions. Celui-ci avait remarqué dès l'abord que le solitaire évitait avec soin de s'approcher de la jolie cabane dont, en arrivant, il avait admiré l'élégante construction; sa curiosité s'en était accrue. — Cette cabane fait partie

de votre domaine? dit-il à Ludovic. — Oui, répondit celui-ci. — J'en admire le bon goût, reprit le voyageur, et je serais charmé de la voir... — Non! non! répliqua vivement le solitaire... jamais! jamais!... — Est-ce que quelqu'un l'habite? — Ludovic resta d'abord silencieux... — Oui, répondit-il enfin d'une voix triste et mystérieuse... Et il entraîna le voyageur du côté opposé.

Chemin faisant, les deux Français étaient revenus au sujet principal de leur entretien, l'Amérique. Le voyageur avait repris le cours de ses admirations, que le solitaire combattait par des réflexions sages, quelquefois même par de piquantes railleries... Ils passèrent ainsi en revue tous les objets qui, dans la société américaine, attirent les regards de l'étranger.

— Oh! arrêtons-nous ici quelques instants, s'écria le voyageur quand ils se trouvèrent sur le bord du lac. Quel air embaumé! quelle douce fraîcheur! quelles impressions pures! comme le ciel est beau sur nos têtes! et comme, en face de nous, la forêt forme à l'horizon un charmant rideau de verdure! Combien ce paysage est encore embelli par le toit de votre chaumière, qui retrace aux yeux l'image du modeste asile d'une tranquille félicité! Qui demeurerait insensible à ce tableau? Eh bien! dites; parlez sans prévention... que manquerait-il au bonheur dans cette retraite solitaire, si l'amour d'une jeune Américaine y venait répandre ses charmes et ses enchantements?

Tout en parlant ainsi, le voyageur s'était assis sur un banc de verdure; Ludovic, plein d'émotions bien différentes, avait pris place auprès de lui...

S'abandonnant à cette impression poétique : — En Europe, dit le voyageur, tout est souillure et corruption!... Les femmes y sont assez viles pour se vendre, et les hommes assez stupides pour les acheter. Quand une jeune fille prend un mari, ce n'est pas une âme tendre qu'elle cherche pour unir à la sienne, ce n'est pas un appui qu'elle invoque pour soutenir sa faiblesse; elle épouse des diamants, un rang, la liberté : non qu'elle soit sans cœur; une fois elle aima, mais celui qu'elle préférait n'était pas assez riche. On l'a marchandée; on ne tenait plus qu'à une voiture, et le marché a manqué. Alors on a dit à la jeune fille que l'amour était folie; elle l'a

cru, et s'est corrigée; elle épouse un riche idiot... Quand elle a quelque peu d'âme, elle se consume et meurt. Communément elle vit heureuse. Telle n'est point la vie d'une femme en Amérique. Ici le mariage n'est point un trafic, ni l'amour une marchandise; deux êtres ne sont point condamnés à s'aimer ou à se haïr parce qu'ils sont unis, ils s'unissent parce qu'ils s'aiment. Oh! qu'elles sont belles et attirantes ces jeunes filles aux yeux d'azur, aux sourcils d'ébène, à l'âme candide et pure!... quel doux parfum sort de leur chevelure que l'art n'a point flétrie!... que d'harmonie dans leur faible voix qui ne fut jamais l'écho des passions cupides! Ici du moins, quand vous allez vers une jeune fille, et lorsqu'elle vient à vous, ce sont de tendres sympathies qui se rencontrent, et non des calculs intéressés. Ne serait-ce point mépriser la chance d'une félicité tranquille, mais délicieuse, que de ne pas rechercher l'amour d'une jeune Américaine?

Ludovic écoutait avec calme; quand le voyageur eut cessé de parler :

— Je plains vos erreurs, lui dit le solitaire. Je n'entreprendrai point de les combattre; car je sais combien est vaine pour les hommes l'expérience d'autrui...; je suis cependant affligé de voir votre ardeur à poursuivre des chimères... Je pourrais, par un seul exemple, vous prouver combien vous êtes égaré. Vous venez d'exalter devant moi le mérite des femmes américaines. Le tableau que vous avez esquissé n'est pas tout à fait dépourvu de vérité; mais il manque des riantes couleurs que lui prête votre imagination...

Je crois qu'il me serait facile de tracer, sans passion, le portrait fidèle des femmes de ce pays; car je n'ai reçu d'elles ni bienfaits ni injures...

Le voyageur fit un signe d'incrédulité; cependant, par une sorte de courtoisie due à l'hospitalité, il témoigna le désir de connaître le sentiment du solitaire qui, après un instant de réflexion, s'exprima en ces termes.

CHAPITRE II.

LES FEMMES.

« Les femmes américaines ont en général un esprit orné, mais peu d'imagination, et plus de raison que de sensibilité *.

Elles sont jolies; celles de Baltimore sont renommées pour leur beauté parmi toutes les autres.

Leurs yeux bleus attestent une origine anglaise, et leur chevelure noire l'influence des étés brûlants. Leur constitution frêle et délicate soutient une lutte inégale contre les rigueurs d'un climat sévère et les variations subites de la température. On ne peut se défendre d'une impression douloureuse en pensant que cette beauté, cette fraîcheur, et toutes ces grâces de la jeunesse se flétriront avant l'âge, et seront frappées d'une destruction cruelle et prématurée **.

L'éducation des femmes aux États-Unis diffère entièrement de celle qui leur est donnée chez nous.

En France, une jeune fille demeure, jusqu'à ce qu'elle se marie, à l'ombre de ses parents : elle repose paisible et sans défiance, parce qu'elle a près d'elle une tendre sollicitude qui veille et ne s'endort jamais; dispensée de réfléchir, tandis que quelqu'un pense pour elle; faisant ce que fait sa mère; joyeuse ou triste comme celle-ci, elle n'est jamais en avant de la vie, elle en suit le courant : telle la faible liane, attachée au rameau qui la protége, en reçoit les violentes secousses ou les doux balancements.

En Amérique, elle est libre avant d'être adolescente; n'ayant d'autre guide qu'elle-même, elle marche comme à l'aventure dans des voies inconnues. Ses premiers pas sont les moins dangereux; l'enfance traverse la vie comme une barque fragile se joue sans périls sur une mer sans écueils

Mais quand arrive la vague orageuse des passions du jeune âge, que va devenir ce frêle esquif avec ses voiles qui se gonflent, et son pilote sans expérience?

L'éducation américaine pare à ce danger : la jeune fille reçoit de bonne heure la révélation des embûches qu'elle trouvera sur ses pas. Ses instincts la défendraient mal : on la place sous la sauvegarde de sa raison ; ainsi éclairée sur les piéges qui l'environnent, elle n'a qu'elle seule pour les éviter. La prudence ne lui manque jamais.

Ces lumières données à l'adolescente sont une conséquence obligée de la liberté dont elle jouit; mais elles lui font perdre deux qualités charmantes dans le jeune âge, la candeur et la naïveté. L'Américaine a besoin de science pour être sage : elle sait trop pour être innocente *.

Cette liberté précoce donne à ses réflexions un tour sérieux, et imprime quelque chose de mâle à son caractère. Je me rappelle avoir entendu une jeune fille de douze ans traiter dans une conversation et résoudre cette grande question : « Quel « est de tous les gouvernements celui qui de sa nature est le « meilleur? » — Elle plaçait la république au-dessus de tous les autres.

Cette froideur des sens, cet empire de la tête, ces habitudes mâles chez les femmes, peuvent trouver grâce devant la raison ; mais elles ne contentent point le cœur. Tel fut le premier jugement que je portai sur les femmes d'Amérique ; cependant je rencontrai dans le monde une jeune personne dont le caractère, tout à la fois impétueux et tendre, vint ébranler cette impression.

Arabella me parut douée d'une brillante vivacité d'esprit, d'une touchante sensibilité de cœur, et de ce noble enthousiasme de l'âme qui entraîne et subjugue; à l'entendre, elle aimait avec excès les belles-lettres et les beaux-arts; ses yeux se mouillaient de pleurs quand elle traitait, même théoriquement, une question de sentiment; son goût pour la musique était un fanatisme; sa passion pour la poésie un délire; elle ne parlait de l'une et de l'autre que dans les termes de l'admiration la plus exaltée : c'étaient Corinne et Sapho réunies dans une seule âme. — Séduit par tant de charmes, j'accusais la témérité de mon premier jugement, lorsqu'une circonstance toute naturelle vint dissiper le prestige qui environnait ma nouvelle idole. Nous assistions ensemble à un concert; un instant auparavant, elle m'avait dit sur la musique en géné-

ral des choses qui m'avaient transporté; mais quand elle en vint à juger successivement les différentes parties du concert, je fus saisi d'un étonnement que je ne saurais vous dépeindre. C'était de sa part une abondance d'éloges qui ne tarissait point; elle louait si souvent et avec tant de bruit qu'elle ne pouvait rien entendre : toutes ses admirations tombaient à faux. Du reste, elle ne paraissait pas tenir à faire preuve de discernement; elle avait à son usage une somme déterminée d'enthousiasme, qu'elle dépensait à tout hasard, bien ou mal à propos, ne s'arrêtant qu'après en avoir achevé la distribution.

Ce caractère, que je retrouvai plus tard dans un grand nombre de jeunes Américaines, n'a rien qui plaise. Les femmes à exaltation factice sont aussi froides que les autres, et, comme elles promettent davantage, elles donnent une déception de plus. Je revins à ma première opinion; mais ce fut pour y être encore une fois troublé. A l'âge de dix-huit ans, Alice n'était pas jolie, mais elle attirait vers elle par son esprit : elle négligeait l'art et les soins de la toilette; sa mise était dépourvue de grâce et d'élégance, et on eût jugé qu'elle n'avait aucune prétention, car elle portait publiquement des besicles. Cependant elle plaisait et avait le désir de plaire : sa coquetterie était tout intellectuelle; elle charmait à force de saillies, de naturel et de vivacité. Je la voyais environnée d'adorateurs, et je me prenais quelquefois à penser qu'elle était vraiment digne des hommages qu'on lui adressait, lorsque je découvris que depuis longtemps elle était secrètement *engagée*.

Aux États-Unis, quand deux personnes ont reconnu qu'elles se conviennent, elles promettent de s'unir l'une à l'autre, et sont ce qu'on appelle *engagées;* c'est une espèce de fiançailles qui se font sans solennité, et n'ont d'autre sanction que le lien de la foi jurée.

La jeune fiancée, si peu soucieuse des moyens de plaire aux yeux, était plus coquette qu'aucune autre, puisqu'elle l'était sans intérêt : ce fut le terme de mes admirations.

Du reste, une excessive coquetterie est le trait commun à toutes les jeunes Américaines, et une conséquence de leur éducation.

Pour toute fille qui a plus de seize ans, un mariage est le grand intérêt de la vie. En France, elle le désire; en Amérique, elle le cherche. Comme elle est de bonne heure maîtresse d'elle-même et de sa conduite, c'est elle qui fixe son choix *. On sent combien est délicate et périlleuse la tâche de la jeune fille, dépositaire de sa destinée; il faut qu'elle ait pour elle-même la prévoyance que chez nous un père et une mère ont pour leur fille : en général, on doit le dire, elle remplit sa mission avec beaucoup de sagesse. Au sein de cette société toute positive, où chacun exerce une industrie, les Américaines ont aussi la leur : c'est de trouver un mari. Aux États-Unis, les hommes sont froids et enchaînés à leurs affaires; il faut qu'on aille à eux, ou qu'un charme puissant les attire. Ne soyons donc pas surpris si la jeune fille qui vit au milieu d'eux est prodigue de sourires étudiés et de tendres regards; sa coquetterie est d'ailleurs éclairée et prudente; elle a mesuré l'espace dans lequel elle peut se jouer; elle sait la limite qu'elle ne doit point franchir. Si ses artifices méritent qu'on les censure, le but qu'elle poursuit est du moins irréprochable; car elle ne veut que se marier.

Les occasions ne manquent point aux jeunes gens et aux jeunes filles qui ont à se révéler un sentiment tendre et un mutuel penchant. Celles-ci ont coutume de sortir seules, et les premiers, en les accompagnant, ne blessent aucune convenance : la seule forme qu'ils doivent observer, c'est de marcher séparément; car, pour donner le bras à une jeune personne, il faut lui être fiancé. On voit régner dans les salons la même liberté. Il est rare que la mère se mêle à la conversation qu'entretient sa fille; celle-ci reçoit chez elle qui lui plaît, donne seule ses audiences, et y admet quelquefois des jeunes gens qu'elle a rencontrés dans le monde, et que ne connaissent pas ses parents. En agissant ainsi, elle ne fait point mal; car ce sont les mœurs du pays.

La coquetterie américaine est d'une nature toute spéciale; en France, une fille coquette est moins désireuse de se marier que de plaire; en Amérique, elle n'est impatiente de plaire que pour se marier. Chez nous, la coquetterie est une passion; en Amérique, un calcul. Si la jeune personne *engagée* continue à se montrer coquette, c'est moins par goût que par pru-

dence ; car il n'est pas sans exemple que le *fiancé* viole sa foi ; quelquefois elle prévoit cette chance funeste, et tâche de gagner des cœurs, non pour en posséder plusieurs à la fois, mais pour remplacer celui qu'elle court le risque de perdre.

Dans cette circonstance comme dans toutes les autres, elle provoque, encourage, ou repousse les soupirants avec une entière liberté.

En Amérique, cette liberté, sitôt donnée à la femme, lui est tout à coup ravie. Chez nous, la jeune fille passe des langes de l'enfance dans les liens du mariage ; mais ces nouvelles chaînes lui sont légères. En prenant un mari, elle gagne le droit de se donner au monde ; elle devient libre en s'engageant. Alors commencent pour elle les fêtes, les plaisirs, les succès. En Amérique, au contraire, la vie brillante est à la jeune fille ; en se mariant, elle meurt aux joies mondaines pour vivre dans les devoirs austères du foyer domestique. On lui adressait des hommages, non parce qu'elle était femme, mais parce qu'elle pouvait devenir épouse. Sa coquetterie, après avoir trouvé un mari, n'a plus rien à faire, et, depuis qu'elle a donné sa main, on n'a plus rien à lui demander.

Aux États-Unis, la femme cesse d'être libre le jour où, en France, elle le devient.

Ces priviléges de la jeune fille et ce néant précoce de la femme mariée accroissent beaucoup le nombre des personnes qui *s'engagent* avant de se marier. En général, le contrat purement moral, qui naît de ces sortes de fiançailles, se ratifie peu de temps après par le mariage ; mais il n'est pas rare de voir les jeunes filles s'efforcer d'en ajourner l'accomplissement. En agissant ainsi, elles atteignent un double but : *engagées*, elles sont sûres de se marier, et ne sont pas encore épouses ; elles gagnent la certitude d'un avenir de femme, en conservant leur liberté de fille.

Rien, dans les femmes américaines, ne parle à l'imagination... cependant il est un côté de leur caractère qui produit sur tout esprit grave une profonde impression.

On sait la moralité d'une population, quand on connaît celle des femmes, et l'on ne contemple point la société des États-Unis sans admirer quel respect y entoure le lien du

mariage. Le même sentiment n'exista jamais à un aussi haut degré chez aucun peuple ancien, et les sociétés d'Europe, dans leur corruption, n'ont point l'idée d'une pareille pureté de mœurs.

En Amérique, on n'est pas plus sévère qu'ailleurs envers les désordres et même les débauches du célibat: beaucoup de jeunes gens s'y rencontrent, dont on sait les mœurs dissolues, et dont la réputation n'en reçoit aucune atteinte; mais leurs excès, pour être pardonnés, doivent se commettre en dehors des familles. Indulgente pour les plaisirs qu'on demande à des prostituées, la société condamne sans pitié ceux qui s'obtiendraient aux dépens de la foi conjugale; elle est également inflexible pour l'homme qui provoque la faute, et pour la femme qui la commet. Tous deux sont bannis de son sein; et, pour encourir ce châtiment, il n'est pas nécessaire d'avoir été coupable, il suffit d'avoir fait naître le soupçon. Le foyer domestique est un sanctuaire inviolable que nul souffle impur ne doit souiller.

La moralité des femmes américaines, fruit d'une éducation grave et religieuse, est encore protégée par d'autres causes.

Envahi par les intérêts positifs, l'Américain n'a ni temps ni âme à donner aux sentiments tendres et aux galanteries; il est galant une seule fois dans sa vie, lorsqu'il veut se marier. C'est qu'alors il ne s'agit pas d'une intrigue, mais d'une affaire.

Il n'a point le loisir d'aimer, encore moins celui d'être aimable. Le goût des beaux-arts, qui s'allie si bien aux jouissances du cœur, lui est interdit. Si, sortant de sa sphère industrielle, un jeune homme se prend de passion pour Mozart ou pour Michel-Ange, il se perd dans l'opinion publique. On ne fait point fortune à écouter des sons ou à regarder des couleurs. Et comment fixer au comptoir celui qui connut une fois les charmes d'une vie poétique?

Ainsi condamnés par les mœurs du pays à se renfermer dans l'utile, les jeunes Américains ne sont ni préoccupés de plaire aux femmes, ni habiles à les séduire.

Il est d'ailleurs un élément de corruption, puissant dans les sociétés d'Europe, et qui ne se rencontre point aux États-Unis : ce sont les oisifs nés avec une grande fortune, et les militaires en garnison. Ces riches sans profession et ces sol-

dats sans gloire n'ont rien à faire : leur seul passe-temps est de corrompre les femmes; jeunesse brillante et généreuse, à laquelle il ne manque que de l'espace et de l'action; pareille aux grandes eaux du Mississipi : bienfaisantes quand elles roulent impétueuses, mortelles dès qu'elles sont stagnantes.

En Amérique, tout le monde travaille, parce que nul n'apporte en naissant de grandes richesses *, et l'on n'y connaît point la funeste oisiveté des garnisons, parce que ce pays n'a point d'armée.

Les femmes échappent ainsi aux périls de la séduction : si elles sont pures, on ne saurait dire qu'elles sont vertueuses; car elles ne sont point attaquées.

L'extrême facilité de s'enrichir vient encore au secours des bonnes mœurs; la fortune n'est jamais une considération essentielle dans les mariages, le commerce, l'industrie, l'exercice d'une profession, assurant aux jeunes gens une existence et un avenir. Ils s'unissent à la première femme qu'ils aiment, et rien n'est plus rare aux États-Unis qu'un vieux garçon de vingt-cinq ans. La société y gagne des existences morales d'hommes mariés à la place des vies licencieuses du célibat. Enfin l'égalité des conditions protége les mariages auxquels la différence des rangs est chez nous un obstacle. Aux États-Unis il n'y a qu'une classe, et aucune barrière de convenance sociale ne sépare le jeune homme et la jeune fille qui sont d'accord pour s'unir. Cette égalité, propice aux unions légitimes, gêne beaucoup celles qui ne le sont pas. Le séducteur d'une jeune fille devient nécessairement son époux, quelle que soit la différence des positions, parce que, s'il existe des supériorités de fortune, il n'y a point de différence de rang **.

Cette régularité de mœurs, qui tient moins aux individus qu'à l'état social lui-même, répand une teinte grave sur toute la société américaine.

Il existe dans tout pays une opinion publique dominante, à l'empire de laquelle nulle femme ne peut se soustraire.

Impitoyable en Italie pour la coquetterie qui ment, elle y pardonne la faiblesse qui succombe; elle exige en Angleterre des délicatesses de pudeur qu'elle bannit en Espagne, et n'est pas plus sévère à Madrid pour les écarts des sens,

qu'elle ne l'est à Londres pour les mouvements du cœur. En Amérique, cette opinion condamne sans pitié toutes les passions, et n'autorise que les calculs; indifférente sur les sentiments, elle n'est exigeante que pour les devoirs.

L'amour, dont le charme fait seul toute la vie de quelques peuples d'Europe, n'est point compris aux États-Unis.

Si quelque âme ardente y ressent le besoin d'aimer et s'y abandonne avec passion, c'est un accident aussi rare que l'apparition d'un roc élevé sur la plage américaine. Malheur à cet être isolé au milieu de tous! Pas une sympathie qui vienne le trouver! pas un écho qui lui réponde! pas une force sur laquelle il puisse se reposer! En ce pays, on n'estime les choses que suivant leur valeur arithmétique. Comment réduire en dollars les élans de l'âme et les battements du cœur?

Peut-être aime-t-on en Amérique, mais on n'y fait point l'amour.

Les femmes, de nature si tendre, prennent l'empreinte de ce monde positif et raisonneur.....

..... Vous le voyez, les femmes américaines méritent l'estime, et non l'enthousiasme; elles peuvent convenir à une société froide; mais leur cœur n'est point fait pour les brûlantes passions du désert. »

CHAPITRE III.

LUDOVIC, OU LE DÉPART D'EUROPE.

Ce langage de Ludovic produisit quelque impression sur l'esprit du voyageur. Le séjour de cet homme des villes au sein d'une profonde solitude; le contraste de ses manières polies avec sa vie sauvage; son jeune front chargé d'ennuis; ses discours mêlés de larmes et de sourire, de mystère et de franchise, de sentences graves et d'observations frivoles, de réticences et de longues réflexions; toutes ces circonstances, après avoir déconcerté les conjectures du voyageur et piqué sa curiosité, commençaient à faire naître son intérêt. Cepen-

lant il ne songea, dans le premier moment, qu'à démontrer a sagesse de ses projets.

— Vous venez, dit-il à Ludovic, de me présenter un coin lu tableau. J'admets avec vous qu'il s'y peut rencontrer des aches;.... mais l'Amérique n'en renferme pas moins les élénents essentiels du bonheur. Il y a, aux États-Unis, deux choses d'un prix inestimable, et qui ne se trouvent point ailleurs : c'est une société neuve, quoique civilisée, et une nature vierge. De ces deux sources fécondes découlent une foule d'avantages matériels et de jouissances morales. Je vous avouerai d'ailleurs que le portrait que vous venez d'offrir à mes yeux, quelque vrai qu'il puisse être en général, ne me paraît pas ressembler à toutes les femmes d'Amérique. J'en ai vu dont les passions ardentes se peignaient dans un regard brûlant. Ce pays contient des peuples de races diverses... S'il en est que refroidissent les glaces du pôle, il en est d'autre qu'échauffe le soleil des tropiques...

A ces mots, les traits de Ludovic se contractèrent ; il éprouvait une émotion que le voyageur ne pouvait comprendre. Celui-ci continuant : — Je crois, dit-il, que nous apportons dans notre opinion sur les États-Unis une disposition d'esprit différente ; je juge ce pays gravement ; vous, avec légèreté.... Vous êtes frappé des ridicules et du peu d'élégance de cette société, et vous en riez ; et moi...

— Arrêtez, s'écria Ludovic d'une voix sévère ; vous méconnaissez mon caractère, et votre erreur est plus cruelle que vous ne pouvez le croire. Non ! il n'y a rien de gai, rien de frivole dans ma pensée... ma bouche peut sourire encore... mais depuis longtemps mon cœur ne connaît plus de joie... Vous croyez que je me suis éloigné des hommes parce que ma raison ne les comprend pas, ou que mon cœur les déteste ; vous me prenez pour un méchant ou pour un insensé !... détrompez-vous.... Mon intelligence n'est point égarée, et je ne hais point mes semblables loin desquels je traîne ma vie malheureuse !..... Pour en venir au point où je suis arrivé, j'ai traversé bien des abîmes... Ah ! il serait à souhaiter pour vous que vous comprissiez mieux ma destinée ; les écueils de ma vie sont les mêmes où je vous vois prêt à vous briser... Vos illusions furent les miennes ; ce sont elles qui m'ont

perdu et qui causeront votre ruine.... C'est une étrange erreur de croire que le bonheur se trouve en dehors des voies communes.... Ce trouble de l'âme qui s'ennuie partout où elle est, cette inquiétude de l'esprit qui vous exile de la patrie, ce besoin de sensations neuves et vives, tous ces maux sont en vous, et ne tiennent pas à un pays plutôt qu'à un autre.... Les lieux ne changent point les passions des hommes.... J'ai entendu vos admirations pour l'Amérique, pour ses institutions, ses mœurs, pour ses forêts et ses déserts... J'en sais beaucoup plus que vous ne pensez sur les sujets de votre enthousiasme. Si je vous disais l'histoire de mon passé, ce serait celle de votre avenir!....

En prononçant ces mots, Ludovic s'était animé d'un feu extraordinaire... et l'énergie de ses paroles ne rendait qu'imparfaitement la profondeur de ses convictions.

Une réaction se fit alors dans l'âme du voyageur, qui, comprenant tout ce qu'il y avait de grave, de mystérieux et de touchant dans la position du solitaire :

— Pardonnez, lui dit-il avec intérêt, si j'ai pris votre malheur pour une infortune ordinaire..... Mais quel est donc le secret de cette misère qui se présente à mes yeux sous les apparences du bonheur que j'envie? quelle est l'étrange fatalité qui vous éloigne des hommes que vous aimez, et vous retient dans une solitude que vous n'aimez pas?... Hélas! faut-il que je vienne de France pour voir un compatriote si malheureux! De grâce, épanchez vos chagrins dans mon cœur, et puisse l'intérêt que vous inspirez au voyageur verser dans votre âme un peu de consolation!...

Le solitaire réfléchit quelques instants... — Eh bien, oui! dit-il en relevant sa tête qu'il avait inclinée, je vous raconterai l'histoire de ma vie... Je sais combien les hommes sont indifférents aux souffrances d'autrui, et je suis accoutumé à me passer de leur pitié. Ce n'est donc point votre compassion que je veux gagner par le récit de mes maux; c'est un devoir que je vais accomplir.... Le devoir seul est assez puissant sur mon âme pour me contraindre à réveiller des souvenirs douloureux, que j'avais résolu d'ensevelir dans un oubli profond. Je suis comme le voyageur téméraire tombé du faîte de la montagne jusqu'au fond du précipice; il a

perdu tout espoir de salut..... cependant, portant un regard vers les sommets dont il est descendu, il crie le péril aux imprudents qu'il voit s'avancer sur le bord des abîmes.

Le reste du jour, Ludovic parut absorbé dans une profonde méditation; il était facile de juger, par les nuages sombres qui de temps en temps venaient obscurcir son front, qu'en repassant par toutes les phases de sa vie, il avait de grandes infortunes à traverser.

Le lendemain, à l'instant où l'aurore reflétait ses teintes roses sur les plus hauts feuillages de la forêt, Ludovic et son hôte sortaient de la chaumière; ils se dirigèrent vers une roche élevée qui dominait l'extrémité du lac. De cette hauteur s'élançait une source jaillissante qui semait dans sa chute mille grains d'une poussière humide et argentée. Ce lac tranquille, ces bois muets, cette onde légère tombant sans bruit comme pour ne point troubler le silence de la solitude, tout dans ce lieu préparait l'âme à de profondes impressions.

Le solitaire et le voyageur s'étant assis au pied d'un cèdre antique, Ludovic raconta en ces termes l'histoire de sa vie.

Les grandes révolutions qui tourmentent les peuples jettent souvent au fond de certaines âmes un trouble profond, qui subsiste longtemps encore après que la surface de la société est devenue tranquille et que le calme est rentré dans le sein des masses.

Comme je naissais, un ordre social, qui comptait quinze siècles d'existence, achevait de s'écrouler... Jamais si grande ruine ne s'était offerte aux regards des peuples;... jamais reconstruction si grande n'avait provoqué le génie des hommes. Un monde nouveau s'élevait sur les débris de l'ancien; les esprits étaient inquiets, les passions ardentes, les intelligences en travail; l'Europe entière changeait de face;... les opinions, les mœurs, les lois étaient entraînées dans un tourbillon si rapide, qu'on pouvait à peine distinguer les institutions nouvelles de celles qui n'étaient plus... L'origine de la souveraineté avait été déplacée; les principes du gouvernement étaient changés; on avait inventé un nouvel art de la guerre, créé de nouvelles sciences; les hommes n'étaient pas moins extraordinaires que les événements; les plus grandes nations du monde prenaient pour chefs des enfants, tandis que les vieil-

lards étaient rejetés des affaires... des soldats sans expérience triomphaient des bandes les plus aguerries; des généraux, qui sortaient de l'école, renversaient de puissants empires;... le règne des peuples était solennellement annoncé; et jamais on n'avait vu les individualités si fortes et si glorieuses... chacun se précipitait dans une arène que la fortune paraissait ouvrir à tous...

J'étais enfant lorsque ces événements se passaient. Un spectacle de misère et de grandeur, de ruine et de création, frappa d'abord mes jeunes regards; des exclamations de surprise, des cris d'admiration, les retentissements de l'airain annonçant des victoires, furent les premiers bruits qui arrivèrent à mon oreille.

J'habitais une demeure écartée des villes; j'y grandissais sous le toit paternel, au sein des affections les plus tendres. Le tumulte qui régnait en Europe ne pénétrait que de loin en loin dans cet asile paisible du vrai bonheur et de toutes les vertus; la vie s'y écoulait douce, mais uniforme; de temps en temps seulement, un journal, la lettre d'un ami, un soldat rentrant dans ses foyers, venaient tout à coup jeter comme une lumière subite sur notre horizon, et nous apprendre que des trônes étaient détruits ou élevés.

Quand ces bruits rares parvenaient jusqu'à moi, ils me plongeaient dans de longs étonnements; ils m'apprenaient que la vie, si monotone autour de nous, avait ailleurs des scènes brillantes; alors je rêvais de gloire, de puissance, de grandeur! la tranquillité de nos existences me paraissait un accident au milieu du mouvement universel.

Il se créait peu à peu au fond de mon âme un monde idéal, enfant de mes rêveries, de mes illusions et de mes impatients désirs, monde gigantesque, que ne pouvait égaler le monde réel, quelque grand, quelque extraordinaire qu'il fût alors... Si j'eusse été placé près de la scène, peut-être eussé-je aperçu les ombres aussi bien que les clartés; voyant agir sous mes yeux les hommes qui gouvernaient les nations, j'eusse été peut-être moins ébloui par une grandeur qui m'aurait paru mêlée de petitesse; j'aurais vu bien des bassesses autour de la puissance, et de larges taches dans un soleil de gloire.

Mais mon isolement rendait plus séduisants tous les pres-

ges, et plus enivrant encore pour mon imagination le spectcle lointain des mouvements du monde. Ainsi je ne voyais, u vaste théâtre où s'agitait la destinée des peuples, que ce qui ouvait me dégoûter du coin de terre que j'habitais.

Lorsque, tout ému encore par les récits qui avaient fait ondir mon cœur, je retombais au milieu du calme profond le notre retraite; quand, après avoir roulé dans mon esprit es plus vastes pensées, je me sentais ramené aux paisibles ntérêts des champs... j'éprouvais un insurmontable ennui, et sentais une répugnance que, depuis, je n'ai jamais pu vaincre pour le tranquille bonheur dont j'étais le témoin : non que je fusse insensible à l'ordre et à la moralité dont l'intérieur de la famille m'offrait le touchant spectacle. J'étais souvent ému à l'aspect des bonnes œuvres qui se faisaient sous mes yeux; car jamais un malheureux n'était repoussé de notre demeure, et je voyais le pauvre s'éloigner en nous bénissant; mais je sentais chaque jour qu'il me fallait quelque chose de plus encore. Je prenais à mon père ses vertus; au monde que j'entrevoyais, sa grandeur; je mêlais ces deux choses, j'en faisais un ensemble délicieux, enivrant. Bientôt elles s'unirent si intimement dans ma pensée, que je ne pouvais plus les séparer. Je n'eusse point voulu de gloire sans vertus; mais la vertu sans gloire me paraissait terne.

Enfin les portes du monde s'ouvrirent pour moi... je me précipitai dans l'arène.

Déjà tout y était changé; la paix régnait en Europe; ce n'était point le calme du bien-être, mais l'immobilité qui suit une violente convulsion. Les peuples n'étaient pas heureux; ils étaient las et se reposaient... De vastes ambitions, d'impétueux désirs, quelques nobles enthousiasmes, s'agitaient encore à la surface de la société; mais tous ces élans n'avaient plus de but... Tout d'ailleurs s'était rapetissé dans le monde, les choses comme les hommes. On voyait des instruments de pouvoir, faits pour des géants, et maniés par des pygmées; des traditions de force exploitées par des infirmes, et des essais de gloire tentés par des médiocrités. Au siècle des révolutions avait succédé le temps des troubles; aux passions, les intérêts; aux crimes, les vices; au génie, l'habileté; les paroles, aux actes. Je trouvai une société où tout semblait encore tran-

sitoire, et où rien cependant ne remuait plus ; une sorte de chaos régulier, époque sans caractère déterminé, placée entre la gloire qui venait de mourir, et la liberté qui allait naître... On ne s'élançait plus au pouvoir d'un seul bond, comme au temps de mon enfance ; on n'y marchait pas non plus progressivement, comme dans les siècles qui avaient précédé ; il existait dans le gouvernement de certaines règles qui, après avoir été opposées aux talents, cédaient sans effort sous l'intrigue.

J'abordai ce nouveau théâtre, plein de vastes pensées et d'immenses désirs : un coup d'œil me suffit pour découvrir combien peu j'y convenais.

Mes passions étaient profondes et pures : mais, depuis trente années, mille autres avaient feint d'en sentir de pareilles, ou abusé de celles qu'ils éprouvaient réellement ; on ne croyait plus à la sincérité des grandes ambitions, et tout le monde les redoutait. Après avoir si longtemps nourri des espérances sans bornes, et m'en être enivré dans la solitude, je fus presque obligé de les dérober aux regards des hommes.

J'avais conçu des projets de réforme politique... mais alors on avait horreur des innovations.

De même que les esprits inquiets étaient troublés par des souvenirs de gloire, la société, corps froid et prudent, était glacée par des souvenirs de sang ; elle aimait sa léthargie, voyant dans le réveil un péril, et dans tout mouvement une crise mortelle.

Comment d'ailleurs parvenir à exercer sur elle et sur sa marche quelque influence ?

J'essayai d'embrasser un état qui pût me mener au pouvoir... mais je découvris bientôt encore la vanité de ce projet. Pour suivre avec avantage ce qu'on appelle une carrière, il faut l'envisager comme l'intérêt unique de son existence, et non comme le moyen d'atteindre à un but plus élevé. L'exercice d'une profession impose mille devoirs minutieux auxquels ne saurait se soumettre celui qui poursuit une grande pensée. L'impatience de réussir suffirait pour empêcher le succès.

Je ne saurais vous dire quels étaient les tourments de mon esprit, lorsque, plein d'idées vastes, j'étais condamné à me renfermer dans le cercle étroit d'une spécialité ; après avoir

ngtemps considéré les objets dans leur ensemble, il me fallait descendre dans mille détails, et traiter des cas particuliers, la place des grandes questions que j'avais méditées toute ma ie. Je faisais des efforts inouis pour tirer une idée générale 'un fait ; mais alors j'oubliais le fait pour l'idée, l'application our la théorie : je devenais impropre à mon état..... Une utre fois, je parvenais à emprisonner mon esprit dans les mites d'une question spéciale..... mais ici je sentais mon ntelligence se rétrécir, en même temps que je perdais l'habiude de généraliser ma pensée; et je m'arrêtais devant la rainte de devenir impropre à mon avenir.

Plein de dégoût et d'ennui, je me retirai des affaires : 'étais d'ailleurs enclin à penser que, de notre temps, la droiure du cœur et la fixité des principes sont des obstacles au uccès.

Le vide dans lequel je tombai ne saurait se décrire. A l'instant où j'avais cru atteindre le but, je l'avais vu s'éloigner de moi davantage..... Cependant mes passions me restaient ; elles ne me laissaient point de repos. Je jetais autour de moi des regards inquiets..... j'observais la scène, espérant toujours qu'elle changerait; mais elle ne m'offrait qu'un spectacle monotone de petits personnages, de petites intrigues, et de petits résultats...

Un événement inattendu vint tout à coup ranimer mon énergie languissante, et sourire à mon imagination. C'était en l'année 1825; la Grèce esclave avait murmuré des paroles de liberté..... Je vis là le parti de la civilisation contre la barbarie.

Plein d'un saint enthousiasme, je courus vers la patrie d'Homère. Mouvements poétiques d'une jeune âme, que vous êtes nobles et impétueux ! Hélas ! pourquoi ne rencontrez-vous, dans vos élans sublimes, que déceptions et mensonges ? J'ai scellé de mon sang la cause de la liberté... j'ai vu le triomphe des Grecs, et je ne sais pas à présent quels sont les plus vils, des vainqueurs ou des vaincus Il n'y a plus de Grecs esclaves des Musulmans; mais toujours voués à la servitude, ceux-là n'ont gagné que le triste privilége de se fournir de maîtres et de tyrans.

Que me restait-il à faire sur cette terre de souvenirs et de

tombeaux? Que demander aux ruines d'Athènes et de Lacédémone?

Des cris de désespoir? — Byron, génie infernal, les exhala dans un céleste langage.

Des soupirs religieux? — Un pieux pèlerin les a recueillis, et l'univers écoute encore dans une sainte émotion la voix du chantre divin d'Eudore et de Cymodocée.

Alors, sans pensée, sans intérêt, sans but, je pris ma course au hasard... La nature offrit à mes yeux deux grandes choses: l'Océan et les montagnes. L'art eut aussi sa merveille à me montrer: il me conduisit devant Saint-Pierre de Rome.

En présence de ces magnifiques créations, j'éprouvais de sublimes extases. Je ne sais pourquoi je n'ai jamais regardé la mer sans fondre en larmes: y a-t-il dans cette image de l'immensité quelque chose qui confonde la misère de l'homme? Cette grande scène, où s'agitent les tempêtes, où se consomment les naufrages, figure-t-elle à nos yeux l'écueil où l'âme se brise, et l'abîme où se perd la pensée?

Les montagnes causent une impression plus grave; leur front superbe, en aspirant au ciel, imprime à l'âme une impulsion religieuse; elles sont comme le marche-pied donné à l'homme pour monter vers Dieu. Oh! que la Divinité aurait un magnifique autel, si la basilique de Saint-Pierre couronnait la cime du Mont-Blanc!

Mon pèlerinage ne fut pas de longue durée..... L'Europe ennuie le voyageur parce qu'on y voyage depuis deux mille ans.

En vain je visitais les sites les plus pittoresques, les retraites les plus sauvages, les palais les plus merveilleux... je ne faisais que passer là où mille autres avaient passé avant moi. Pas une terre qui n'ait été foulée aux pieds; pas une beauté de la nature qui n'ait été analysée; pas un chef-d'œuvre de l'art qui n'ait excité des admirations. Le voyageur de nos jours n'a plus rien à faire, ni rien à penser; ses opinions, comme ses sentiments, lui sont annoncées d'avance; il faut qu'il pleure ici; que, plus loin, il soit saisi d'enthousiasme; il passe ainsi par la voie qu'ont suivie ses devanciers, à travers une multitude de vieilles impressions et d'émotions de commande.

Je ne rencontrai d'ailleurs chez les autres peuples d'Europe

rien qui m'enchaînât au milieu d'eux : ils sont aussi vieux et encore plus corrompus que nous.

De retour en France, j'y retrouvai mes premiers ennuis. Que faire? où aller? — Revenir à la maison paternelle? j'étais moins que jamais propre à en goûter le bonheur; car les obstacles accumulés sur mes pas, au lieu de me désenchanter, n'avaient fait qu'irriter mes passions.

Me faudrait-il vivre éternellement dans une société où j'étais sûr de ne point trouver l'existence que j'avais rêvée!

Alors s'offrit à mon esprit l'idée de passer en Amérique. Je savais peu de chose de ce pays; mais chaque jour j'entendais vanter la sagesse de ses institutions, son amour pour la liberté, les prodiges de son industrie, la grandeur de son avenir. C'était de l'Occident, disait-on, que désormais viendrait la lumière, et puis je pensais comme vous : « On trouve en « Amérique deux choses qui ne se rencontrent point ailleurs; « une société neuve, quoique civilisée, et une nature vierge... »

Je regardai ce projet nouveau comme une inspiration divine envoyée au secours de mon infortune.

Combien fut douce alors la lumière qui pénétra dans mon ame, et vint me découvrir un monde égal à mes plus beaux rêves!

Avec quel enthousiasme je me précipitai vers cette chance d'avenir! je passai tout à coup de l'abattement à l'énergie, et sentis renaître en moi toutes les forces morales que donne le retour inattendu d'une espérance abandonnée.

Un mois après j'étais à Baltimore.

CHAPITRE IV.

INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE AMÉRICAINE.

Je choisis Baltimore de préférence aux autres villes d'Amérique, assuré que j'étais d'y trouver un ami, Daniel Nelson, auquel ma famille avait, dans une occasion importante, rendu quelques services.

Le jour où j'entrai chez Nelson fut celui qui décida de mon sort. Je dois donc vous faire connaître cet Américain.

Son premier abord n'était point agréable : un maintien sévère, un langage froid, des formes rudes, telle était l'apparence extérieure de son caractère; mais cette grossière écorce cachait des vertus d'un grand prix; il était juste envers ses semblables, charitable au malheureux, et doué d'une fermeté d'esprit que je n'ai jamais rencontrée dans un autre homme; il possédait encore une qualité que j'admirai d'autant plus en Amérique, que je l'avais moins vue en France : c'était de ne rien dire sans réflexion, et de ne jamais parler des choses qu'il ne savait pas *.

Habituellement calme dans ses discours, Nelson avait quelques passions sous l'influence desquelles sa froideur s'animait. La première, c'était un orgueil national poussé jusqu'au délire; il ne parlait qu'en termes magnifiques de la sagesse et de la grandeur du peuple américain. Sa seconde passion était une haine : il détestait les Anglais **; enfin, sectateur ardent de la communion presbytérienne, Nelson nourrissait dans son âme un sentiment voisin de l'inimitié contre les catholiques et les unitaires, reprochant aux premiers de croire tout, et aux autres de ne rien croire.

J'aperçus dans le caractère de Nelson un dernier trait qui me frappa : quoiqu'il vécût dans une société où tout le monde a des esclaves ***, il ne voulut jamais en posséder aucun; il avait acheté dans la Virginie deux nègres, qu'il s'était empressé d'affranchir dès leur arrivée dans le Maryland, et dont il avait fait ses domestiques. L'un d'eux, nommé Ovasco, avait pour son maître un attachement qui ressemblait à un culte, et dont plus tard j'admirai les effets.

Fixé depuis plusieurs années à Baltimore, Nelson occupait dans cette ville une haute position sociale; il avait d'abord trouvé dans le commerce une source féconde de fortune et de crédit. Alors il menait un train brillant; sur un riche équipage, ses armes étaient peintes, avec cette devise : « *Ubi libertas, ibi patria.* » La même inscription avait été gravée sur le cachet dont il scellait toutes ses lettres, et sur lequel on lisait aussi : « *John Nelson*, 1631. » C'était le nom du chef de sa famille, et la date de son émigration en Amérique. Nel-

on se plaisait à parler de cette antique origine, et de ceux de ses aïeux dont le nom avait laissé d'honorables souvenirs parmi les Américains.

Cependant des idées d'ambition lui étant venues, il évita toutes les apparences du luxe et de la richesse, afin de se rendre populaire, et fut élu membre de la législature du Maryland ; il obtint d'ailleurs successivement tous les titres honorifiques auxquels peut aspirer un citoyen influent des États-Unis : membre de la société historique, président de la société biblique*, de la société de tempérance**, de la société de colonisation***, inspecteur du pénitencier et de la maison de refuge; il était, de plus, anti-maçon ****.

Il aspira longtemps à devenir membre du congrès, mais, ayant échoué dans les dernières élections, il abandonna subitement toutes ses prétentions politiques, et, se tournant vers un autre objet, il se fit recevoir ministre d'une église presbytérienne.

Lorsque j'arrivai chez Nelson, je le trouvai entouré de ses deux enfants, Georges et Marie.

Le premier, à l'âge de vingt ans, portait sur un front élevé l'empreinte d'un caractère noble et ferme; son âme droite se peignait dans la franchise de son regard. Je me sentis d'abord attiré vers lui, et lui vers moi... bientôt une étroite amitié justifia nos sympathies.

Sa sœur, plus jeune que lui, me parut d'une éclatante beauté; mais à l'époque de mon arrivée à Baltimore, je ne fis que l'apercevoir. Elle ne se montrait point dans le monde, où j'allais sans cesse; et je la voyais à peine chez son père, dont j'évitais la société.

J'ai su plus tard apprécier Nelson et sa famille; mais j'avoue que la rigidité de ses principes m'avait d'abord éloigné de lui : il gardait dans toute leur austérité les mœurs des puritains de la Nouvelle-Angleterre *****. Soir et matin, ses enfants et ses domestiques étant rassemblés, il leur faisait la prière en commun; chaque repas était également précédé d'une invocation dans laquelle il demandait au ciel de bénir les mets et les fruits servis sur la table.

Quand venait le dimanche ******, c'était tout un jour de recueillement et de piété. Le moindre amusement était interdit,

et le temps qu'on ne passait point à l'office religieux s'écoulait silencieusement dans la lecture et la méditation de la Bible. Cette rigide observance du saint jour était la même par toute la ville; cependant Nelson ne cessait d'accuser Baltimore d'irréligion et d'impiété : « Le Maryland, disait-il, est bien loin de valoir la Nouvelle-Angleterre, cette patrie des bonnes mœurs et de la religion. Du reste, ajoutait-il, les principes de la morale se relâchent tous les jours dans ce pays, et la Nouvelle-Angleterre elle-même ne se préserve point de la corruption générale. Croiriez-vous, me disait-il avec l'accent d'une douleur profonde, qu'on n'arrête plus les personnes qui voyagent le dimanche *, et que la malle-poste elle-même, qui porte les dépêches du gouvernement central, circule pendant le jour du Seigneur ** ? Si ce progrès funeste ne s'arrête pas, c'en est fait, non-seulement de nos mœurs privées, mais encore des mœurs publiques : point de moralité sans religion! point de liberté sans le christianisme!

Comme il voyait dans l'expression de ma physionomie bien moins d'indignation que d'étonnement: Je sais, me dit-il, que la France est une terre d'immoralité; tout le mal vient du papisme. Les catholiques ont tellement enveloppé le christianisme de formes matérielles, qu'ils ont perdu de vue le principe moral qui en est l'ame. Mais l'œuvre de la réforme s'achèvera, la France sera religieuse quand elle sera protestante ***.

Ce zèle ardent pour les choses immatérielles s'alliait, chez Nelson, à des sentiments d'une toute autre nature : son amour pour l'argent était incontestable; il était rare qu'après nous avoir entretenus des intérêts de son église et de ses méditations religieuses, il n'engageât pas quelque discussion sur le meilleur système de banque à fonder, sur les escomptes, sur le tarif, sur les canaux et les routes en fer. Son langage, ses souvenirs de commerce et de fortune, dénotaient une passion pour les richesses qui, poussée à un certain point, prend le nom de cupidité; singulier mélange de nobles penchants et d'affections impures! J'ai trouvé partout ce contraste aux États-Unis : ces deux principes opposés luttent incessamment ensemble dans la société américaine; l'un, source de droiture; l'autre, de mauvaise foi.

Au milieu d'idées et de sentiments tous nouveaux pour moi, ma première impression fut une répugnance, et, persuadé que la scène qui s'offrait à mes yeux, dans un étroit espace, ne me donnait point le type de la société américaine, je résolus, peu de jours après mon arrivée, de voir Nelson aussi rarement que je le pourrais sans manquer aux convenances, et de chercher dans le grand monde, où je tâcherais de me répandre, des relations qui me convinssent mieux. Le fils de Nelson, Georges, qui seul, dans cette maison, avait dès le premier jour gagné mon cœur, me présenta chez les personnes les plus considérables de la cité. Pendant le jour, nous visitions ensemble la ville, ses établissements publics et ses monuments; nous assistions aux assemblées politiques; nous pénétrions dans les clubs; les environs de la ville nous fournissaient de charmantes promenades; j'aimais surtout la baie de Baltimore, qui me rappelait celle de Naples; là chaque impression me valait un souvenir. Souvent, abandonnant ma barque au caprice des vents, et mon âme à ses rêveries, je croyais, aidé de l'illusion de mes sens et des infidélités de ma mémoire, respirer encore sous le beau ciel de l'Italie; parfois une colonne de vapeur noirâtre, sortie des flancs d'un navire, s'élevait dans les airs, et, se dessinant sur l'horizon par-dessus la cime des montagnes, dont elle semblait sortir, figurait à mes yeux le cratère fumant du Vésuve. D'où me venait ce penchant à me ressouvenir d'un pays qui m'avait donné tant d'ennuis, si peu de joies? Ne serait-ce pas qu'un charme secret se cache dans les souffrances du passé? il nous reste d'elles le sentiment de les avoir vaincues; et, quand on est encore infortuné, c'est un bien que de penser à des malheurs qui ne sont plus.

Au déclin du jour, Georges et moi, nous cherchions, dans les brillantes réunions du monde, des distractions et des plaisirs. C'était la saison des fêtes : les bals, les concerts, se succédaient non interrompus.

Je portais un regard avide et impatient sur cette société dont on parle tant en Europe, et que l'on connaît si peu! Je crus voir au premier coup d'œil que je n'y trouverais rien de ce que j'y cherchais.

Les États-Unis sont peut-être, de toutes les nations, celle

dont la direction donne le moins de gloire aux gouvernants. Nul n'est chargé de la conduire ; elle a besoin de marcher seule. Le maniement des affaires n'y dépend point de quelques hommes, il est l'œuvre de tous. Là les efforts sont universels, et toute impulsion particulière nuirait au mouvement général. Dans ce pays l'habileté politique ne consiste pas à agir, mais à s'abstenir et à laisser faire. C'est un grand spectacle que celui de tout un peuple qui se meut et se gouverne lui-même ; mais nulle part les individus ne sont aussi petits.

Je crois aussi qu'aucun pays n'est plus étranger que les États-Unis aux grandes entreprises et aux crises politiques qui mettent en relief le mérite d'un homme, son génie, sa supériorité sur ses concitoyens. Les Américains n'ont point de guerre à soutenir, parce qu'ils n'ont point de voisins ; et l'intérieur du pays n'est point sujet aux grandes perturbations, parce qu'il n'y a point de partis *. Quelles occasions de gloire reste-t-il, quand on n'a pas à sauver son pays de l'anarchie, ni à protéger son indépendance contre les attaques de l'étranger ?

Les États-Unis font cependant de grandes choses : leurs habitants défrichent les forêts de l'Amérique, et répandent ainsi la civilisation européenne jusqu'au fond des plus sauvages solitudes ; ils s'étendent sur la moitié d'un hémisphère ; leurs vaisseaux portent sur tous les rivages leur nom et leurs richesses ; mais ces grands résultats sont dus à mille efforts partiels, qu'aucune puissance supérieure ne dirige, à mille capacités médiocres qui n'appellent point le secours d'une plus haute intelligence.

Cette uniformité, qui règne dans le monde politique, se retrouve également dans la société civile. Les relations des hommes entre eux n'ont qu'un seul objet, la fortune ; un seul intérêt, celui de s'enrichir. La passion de l'argent naît chez les Américains avec l'intelligence, traînant à sa suite les froids calculs et la sécheresse des chiffres ; elle croît, se développe, s'établit dans leur ame, et la tourmente sans relâche, comme une fièvre ardente agite et dévore le corps débile dont elle s'est emparée. L'argent est le dieu des États-Unis, comme la gloire est le dieu de la France, et l'amour celui de l'Italie.

C'est l'intérêt et non la moralité qui rend les Américains mis de l'ordre ; ils poursuivent gravement la fortune.

Ils ne sont pas vertueux, ils ne sont que rangés; la soiété des États-Unis refroidit l'enthousiasme sans inspirer le espect.

Peu séduit de ce premier aperçu, je m'éloignai du monde t de ses fêtes ; je résolus d'approfondir, dans la retraite, les nœurs et les institutions d'un peuple dont les salons ne me nontraient que la superficie ; fatigué de mouvement et du ruit, j'aspirai à l'isolement et me sentis attiré vers Nelson ar l'austérité même de mœurs qui m'avait éloigné de lui.

A l'instant où mes réflexions sur l'Amérique me jetaient lans l'abattement, en me prouvant une déception nouvelle, t comme je voyais fuir encore devant moi le but auquel j'avais attaché mes dernières espérances, une passion dont je ne oupçonnais point la puissance vint s'emparer de mon âme.

Je n'avais jamais aimé en Europe, et après avoir vu les emmes d'Amérique, je ne redoutais plus le joug d'un sentinent que j'avais toujours regardé comme une faiblesse et omme un obstacle aux grands desseins. Cependant un tendre penchant était destiné à renouer les liens de mon existence brisée, et allait devenir l'unique intérêt de ma vie.

CHAPITRE V.

MARIE.

Depuis mon arrivée à Baltimore, je voyais chaque jour la fille de Nelson ; mais je ne la connaissais pas. Témoin de sa beauté, je ne savais rien de son cœur; à peine avais-je entendu sa voix. Elle me montrait une froideur qui me paraissait dépasser la retenue de son sexe; cependant je ne pouvais m'en offenser, la voyant également indifférente au monde et à ses fêtes. Douée de cet enchantement des charmes extérieurs qui assure aux femmes tant d'empire, elle n'en essayait point la puissance. Il y avait dans sa réserve de l'humilité et

presque de l'abaissement; et si l'innocence n'eût été marquée sur son front, on eût pensé que le travail intérieur d'un remords attaché à sa conscience lui donnait un sentiment intime de dégradation.

Au sortir des salons américains, j'étais si rassasié de coquetterie qu'une femme simple et sans calcul fut habile à me charmer. A mes yeux son plus grand art de me plaire était de n'en point montrer le désir; bientôt mon attention éveillée découvrit en elle des talents et des vertus si rares que je ne pus me rendre compte de mon premier sentiment d'indifférence, et, en trouvant sous le toit de mon hôte ce trésor que j'avais failli délaisser, je pris en pitié la prudence de l'homme qui souvent poursuit au loin le bonheur dont il a près de lui la source.

Nelson et son fils donnaient toutes les heures du jour aux affaires; Marie les consacrait à des soins secrets dont je fus longtemps à pénétrer le mystère; le soir, à l'heure du thé, nous étions toujours réunis; alors Nelson nous lisait avec emphase les articles de journal dans lesquels l'Amérique était louée sans mesure; je l'entendais répéter chaque jour que le général Jackson était le plus grand homme du siècle, New-York la plus belle ville du monde, le Capitole (1) le plus magnifique palais de l'univers, les Américains le premier peuple de la terre. A force de lire ces exagérations, il avait fini par y croire *. Tout Américain a une infinité de flatteurs qu'il écoute; il est flatté, parce qu'il est le souverain; il prend toutes les flatteries, parce qu'il est peuple. Ses courtisans annuels sont ceux qui, à l'époque des élections, l'encensent pour obtenir ses suffrages et des places; ses courtisans quotidiens sont les journaux qui, pour gagner des abonnés et de l'argent, lui débitent chaque matin les plus grossières adulations. J'eus plus d'une fois, dans le cours de nos entretiens, l'occasion de reconnaître qu'un Américain, si forte que soit la louange donnée à son pays, n'en est jamais pleinement satisfait; à ses yeux, toute approbation mesurée est une critique, tout éloge restreint est une injure; pour être juste envers lui, il faut manquer à la vérité.

1. Palais où se tiennent les séances du congrès à Washington.

Ces conversations, dans lesquelles je ne répondais jamais à toutes les exigences de l'orgueil américain, m'embarrassaient toujours; il me tardait aussi d'en voir le terme, parce qu'elles étaient d'ordinaire suivies de plus doux entretiens; mais leur fin se faisait quelquefois attendre longtemps. On ne cause point aux États-Unis comme en France : l'Américain discute toujours; il ignore cette façon légère d'effleurer la surface des questions dans un cercle de plusieurs personnes, où chacune place son mot, brillant ou terne, pesant ou léger; où celle-ci termine la phrase commencée par une autre, et dans lequel on aborde tout, excepté la profondeur des sujets. En Amérique, on ne vise pas à l'esprit, on raisonne : aussi la conversation n'est-elle jamais générale; elle se fait toujours à deux. Suivant cette coutume, Marie et Georges restaient étrangers à mes discussions avec Nelson, de même que celui-ci ne prenait aucune part aux entretiens que j'avais ensuite avec Georges et Marie. Habituellement, Nelson commençait la soirée en demandant à sa fille s'il avait paru quelque ouvrage nouveau; car, aux États-Unis, les hommes ne lisent rien; ils n'en ont pas le temps : ce sont les femmes qui se chargent de ce soin; elles rendent compte de toutes les publications politiques et littéraires, soit à leur père, soit à leur époux, et mettent ceux-ci à même d'en parler comme s'ils les connaissaient. Nelson priait ensuite Marie de faire de la musique.

La jeune fille éprouvait quelque gêne de ma présence; cependant, comme son père avait coutume de ne point l'écouter, elle pouvait croire que je ne serais pas plus attentif. En général, dans les salons américains, quand la musique commence, c'est le signal de la conversation. J'avoue que j'étais d'abord peu curieux d'entendre Marie : la plupart des Américaines sont au piano comme des automates; elles ont pris trois mois de leçons; elles retiennent par cœur une valse et une contredanse; quand on les prie de jouer, elles courent à leur piano, et, sans prélude, répètent en toute hâte le peu qu'elles ont appris, semblables à ces enfants qui savent une fable, et la débitent à tous venants sans la comprendre.

Toutes les femmes de ce pays apprennent la mnsique; mais presque aucune ne la sent; elles en font par mode, et non

par goût. « Nous aimons la musique comme les enfants aiment le bruit, » me disait un Américain. Si, au milieu de ce monde insensible, quelque harmonie veut éclore, elle est étouffée dans son germe par l'atmosphère froide et sourde dont elle est environnée, comme un son meurt en naissant sur une terre plate qui n'a point d'écho.

Quelle fut ma surprise lorsque j'entendis la voix de Marie se mêler, touchante et harmonieuse, tantôt aux accords brillants d'une harpe, tantôt aux douces modulations d'un piano, lorsque je vis ses doigts se jouer, pleins de grâce et de légèreté, sur les cordes de l'une et sur l'ivoire de l'autre !

Après avoir traversé les contrées arides, sauvages, monotones, de longs déserts de sable sous un soleil brûlant, si le voyageur rencontre par accident un frais vallon, où coule une eau murmurante, où la verdure sourit à ses regards, enivre ses sens de doux parfums, et lui donne d'épais ombrages, il s'arrête enchanté dans ce lieu charmant, s'y repose avec délices, et, sentant revenir la force à ses membres, la joie à son cœur, il croit trouver réunis dans cet étroit asile tous les trésors et toutes les beautés de la nature.

Telle fut l'impression que j'éprouvai lorsque, dans la société froide d'Amérique, j'entendis résonner une touchante mélodie.

Tout est renfermé dans une belle musique : imagination, poésie, enthousiasme, sensibilité, puissance de génie, tendresse de cœur, chant de gloire, soupirs d'amour.!

L'harmonie fait rêver ; mais ce n'est pas une rêverie à vide... Ces sons qui retentissent à mon oreille n'ont point de corps ; c'est quelque chose de plus que la pensée, et qui est différent de la parole : c'est une voix mystérieuse qui ne s'adresse qu'à l'âme. Que signifie son langage ? Je ne puis le dire, mais je le comprends...

Ma passion pour la musique n'est pas seulement un goût frivole : je l'aime aussi par raison ; je lui dois la seule bonne mémoire qui me reste, et l'on a surtout besoin de mémoire quand on n'est heureux que dans le passé. Chaque jour efface de mon esprit quelques-uns de mes souvenirs ; cependant il est des événements que je n'oublierai jamais : ce sont ceux qu'une impression de musique me rappelle. Il existe chez moi

un tel rapport entre la note et le fait contemporain, qu'avec l'accord je retrouve l'idée ; quelquefois le refrain d'une vieille chanson nationale me reporte subitement dans ma patrie... il me semble que je rentre au foyer paternel... que j'y revois ma bonne mère, que je sens ses embrassements, ses caresses ; et mes yeux se mouillent de pleurs.

Souvent, à Baltimore, Marie chantait une romance dont le souvenir seul me trouble l'âme.

Quelquefois elle improvisait ; alors je ne sais quelle faculté extraordinaire se révélait en elle... Cette jeune fille si simple, si modeste, devenait tout à coup grande et impérieuse ; elle commandait l'émotion dont elle était animée ; elle et son luth ne faisaient plus qu'un ; les notes semblaient des soupirs de sa voix. Je craignais qu'elle n'exhalât son âme dans un élan d'enthousiasme. Elle réunissait à la fois le génie qui crée, le talent qui exécute, la grâce qui embellit.

En écoutant Marie, je sentis qu'il existait encore dans mon cœur une source de douces jouissances et de vives impressions qui jusqu'alors m'étaient inconnues.

Dès que je pouvais échapper à Nelson, je m'approchais de sa fille. Non loin d'elle se tenait Georges, silencieux, qui la contemplait dans une extase de tendresse et d'admiration ; son amitié pour sa sœur était touchante et l'emportait sur toutes ses autres affections.

Pendant longtemps Marie parut importunée des rapports qui s'établissaient entre elle et moi ; elle était ingénieuse à briser nos entretiens et à les rendre plus rares ; elle s'affligeait surtout des expressions de mon enthousiasme ; la peine qu'elle montrait n'était pas le manége de la fausse modestie qui repousse un éloge pour s'attirer de nouvelles louanges ; sa douleur était trop profonde pour être feinte. Pendant que je l'applaudissais, son regard semblait me dire : « Votre admiration cesserait bientôt si vous saviez ce que je suis. »

Comment retracerai-je à vos yeux les émotions de ces soirées écoulées sans bruit et sans éclat dans l'intérieur modeste d'une famille vertueuse, où je sentis naître en moi le germe de la plus violente comme de la plus douce passion qui jamais ait régné sur mon âme ?

Marie venait d'atteindre sa dix-huitième année ; l'ensemble

de ses traits formait une harmonie charmante, mélange de tons énergiques et tendres, dans lequel les douces notes prévalaient; son regard était mélancolique et touchant comme une rêverie d'amour; et cependant on voyait briller dans ses grands yeux noirs une étincelle du soleil ardent qui brûle le climat des Antilles; son front s'inclinait, courbé par je ne sais quelle douleur; et sa taille pleine de grâce s'appuyait sur sa dignité naturelle, comme la frégate légère se balance mollement sur le flot qui la soutient.

Elle réunissait en sa personne tout ce qui séduit dans les femmes américaines, sans aucune des ombres qui ternissent l'éclat de leurs vertus. On l'eût prise pour une Européenne aux passions ardentes, à l'imagination vive, Italienne par les sens, Française par le cœur; et cette femme, Américaine par sa raison, vivait au sein d'une société morale et religieuse!

J'avais vu quelquefois ses yeux se mouiller de pleurs au récit d'une action généreuse, à la voix lamentable d'un malheureux, au charme d'une touchante harmonie; mais un hasard fortuné vint me révéler toute la bonté de son cœur.

CHAPITRE VI.

L'ALMS-HOUSE DE BALTIMORE.

J'avais remarqué que souvent, à la même heure du jour, Marie sortait seule. Ce fait n'avait en lui-même rien qui pût me surprendre, l'usage américain permettant aux jeunes filles de parcourir la ville sans être accompagnées, soit pour se promener, soit pour visiter leurs amies; mais ce n'étaient point les promenades publiques qui attiraient Marie, car je ne l'y voyais jamais; et comme elle ne recevait aucune visite, il n'était pas vraisemblable qu'elle en eût à faire. En réfléchissant aux longues heures de son absence, je ne pus me préserver du soupçon qu'elles étaient consacrées à un tendre intérêt de cœur... Mon amour pour Marie me fut révélé par un sentiment jaloux.

Un jour, l'ayant vue s'éloigner à l'heure accoutumée, j'éprouvai je ne sais quelle agitation intérieure, que je pris pour la voix d'un sinistre pressentiment : où est l'homme fort qui, dans ses tourments d'amour, n'a jamais connu la faiblesse d'un mouvement superstitieux? Je m'imaginai que la douleur secrète dont mon âme était saisie m'avertissait d'un malheur affreux et présent; la tête pleine de fantômes et le cœur de passions, je m'élançai sur les traces de Marie; mais déjà elle avait disparu.... Je m'arrêtai pensif et troublé... j'eus honte alors du vil espionnage auquel je me livrais; au lieu de poursuivre mes recherches dans la ville, j'entrai dans la première voie qui conduisait hors de ses murs, et marchai à grands pas, comme un méchant qui fuit le théâtre de son crime.

J'avais fait environ un mille sur une route bordée de chaque côté par une haute forêt, lorsque j'aperçois à ma droite un vaste édifice sur le fronton duquel étaient écrits ces mots: *Alms-House* [1]. Souvent, à Baltimore, j'avais entendu vanter cet établissement charitable; je n'éprouvais en ce moment aucune curiosité de le connaître; cependant je ne sais quel instinct secret m'attira dans cet asile de souffrances, comme si l'aspect des douleurs d'autrui était propre à soulager la mienne. J'entre... que vois-je? ô ciel! la fille de Nelson donnant des soins aux malheureux! Eh quoi! c'est ici que Marie... — Cette exclamation m'échappa comme un remords: car la cause de ces absences mystérieuses se révélait à mes yeux. Cependant la honte de mes odieux soupçons s'effaça dans le bonheur que me fit éprouver la certitude de leur injustice. A mon aspect, la vierge se colora d'une charmante rougeur. — Oui, s'écrièrent plusieurs voix faibles et plaintives, Marie Nelson est notre bon génie; elle sait les secrets pour guérir toutes les plaies de l'âme; son nom est béni parmi nous!

Chacune de ces paroles allait à mon cœur; je dis à Marie: — Je désire voir l'hospice : voudrez-vous me servir de guide à travers les misères de l'humanité? — Elle me fit un signe d'assentiment.

1. Maison de charité.

Je compris en ce moment combien il est facile d'être bon quand on est heureux. Affligé, j'envisageais le mal d'autrui pour me distraire du mien; délivré de ma peine, j'allais voir des infortunes, mais c'était pour y compatir. Je connus alors l'emploi de ces longues heures qui avaient tant inquiété mon cœur. La fille de Nelson parcourait les salles, les corridors, les dortoirs de la maison, comme si cet asile charitable eût été sa demeure de chaque jour; tous les détours lui en étaient familiers; tous les gardiens s'inclinaient devant elle; toutes les douleurs se taisaient à son aspect.

Il existe aux États-Unis deux systèmes de charité publique. L'un est celui de l'Angleterre, où tout individu qui n'a pas de travail, ou prétend n'en pas avoir, a droit à une aumône; principe en vertu duquel tout fainéant se fait pauvre et trouve dans l'imprudente prévoyance de la loi un secours matériel qu'il demanderait vainement au travail le plus opiniâtre; ce secours le fait vivre et le dégrade en ruinant la société. Tel est le système en vigueur à New-York, à Boston et dans toute la Nouvelle-Angleterre *.

L'autre est celui des établissements de bienfaisance, où les indigents n'ont pas le droit légal d'entrer, mais où ils sont admis, sous le bon plaisir des préposés de l'autorité publique. Suivant cet ordre d'idées, la société ne contracte point l'obligation de soutenir tous les faibles; elle en soulage le plus grand nombre possible. Comme son assistance peut être refusée au pauvre, nul ne feint la misère, certain qu'il est de la honte, sans être sûr du secours. Ce système, adopté en France, est également suivi dans le Maryland.

L'Alms-House de Baltimore contient trois sortes de malheureux : des pauvres, des malades, des aliénés.

Marie ne rencontrait, au milieu d'eux, que des sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance. — Voyez, me disait-elle, cette jeune femme au visage creux et pâle, aux regards éteints; elle était belle jadis, et soutenait de son travail ses enfants pauvres comme elle; maintenant elle se consume de langueur.... hélas! elle tombera bientôt, abattue par le mal funeste qui, dans ce pays, moissonne tant de jeunes existences.

Cependant elle s'approchait du lit de la phthisique, prenait

a main, y déposait nne larme : — Ne pleurez point, ma bonne emoiselle, disait la pauvre femme..... je vous ai vue ce matin... je serai bien le reste du jour.

Ensuite Marie s'arrêta près d'une jeune fille. — C'est, me lit-elle, une aveugle-sourde-muette de naissance; quoique lépourvue des sens principaux par lesquels les idées nous rrivent, elle est douée d'une grande intelligence, éprouve les impressions très-vives, et parvient à les exprimer. Sans loute, la privation des sens qui lui manquent rend plus fins t plus énergiques les seuls qu'elle possède, l'odorat et le toucher. Voyez comme elle me reconnaît à mes mains, à mes vêtements! comme elle m'embrasse tendrement! combien elle st heureuse de me presser sur son cœur!

Et la pauvre fille tressaillait dans les bras de Marie, lui prodiguait mille caresses. L'infortunée, qui ne savait point que la société a des joies, se réjouissait pourtant; le sourire était oute sa physionomie, et l'on voyait sur ses lèvres une expression de contentement, qu'elle n'imitait point des visages d'autrui.

Que se passait-il dans cette âme tout environnée de ténèbres? d'où lui venaient ses tendres émotions? elle ne connaît point le monde où nous vivons... mais n'a-t-elle pas aussi un monde à elle, animé d'idées, de sentiments, de passions qui lui sont propres? et ce monde, le connaissons-nous mieux qu'elle ne connaît le nôtre? Tout dans son être intelligent est obscurité pour nous, comme pour elle tout ce qui l'entoure est une nuit profonde.

La fille de Nelson recevait mille bénédictions sur son passage. — Oh! disait celui-ci, nous crions à Dieu du fond de notre cœur pour qu'il vous donne d'heureux jours! — Le ciel vous comblera de ses grâces, disait un autre, parce que vous visitez les affligés.

J'admirai, dans cette occasion, combien les femmes nous sont supérieures dans l'exercice de la charité.

Leur bienfait n'est jamais à charge, parce que, avec elles, comme c'est le cœur qui donne, c'est aussi le cœur qui reçoit. Au contraire, l'humanité des hommes leur vient presque toujours de la tête. Ce principe de la bienfaisance la rend pesante aux malheureux; en effet, si la raison veut que le riche

soit secourable au pauvre, elle enseigne aussi que l'obligé est au-dessous du bienfaiteur, comme le pauvre est au-dessous du riche. Il n'en est point ainsi selon les lois du cœur et de la religion, d'après lesquelles, le plus pauvre étant l'égal du plus opulent, la reconnaissance est la même entre celui qui dispense le bienfait, et l'indigent qui procure au riche le bonheur de le distribuer. L'homme protége par sa force; la femme, avec sa faiblesse, console.

Cependant des cris lamentables frappent mon oreille. — C'est, me dit Marie, la voix des infortunés privés de leur raison.

Deux d'entre eux excitèrent d'abord mon attention et ma pitié; ils étaient arrivés à la folie par des voies tout opposées.

Le premier, condamné pour homicide à la réclusion solitaire, était devenu fou dans sa cellule, et, de la prison pénitentiaire, était passé dans l'hospice. Sa folie avait quelque chose de cruel comme son crime; il rêvait, durant la nuit, qu'un aigle planait sur sa tête, épiant l'instant de son sommeil pour lui dévorer le cœur; le jour même, il était assailli de fantômes sanglants, et, quand je le vis, il adressait à ses geôliers un étrange reproche : Quelle barbarie! s'écriait-il en me regardant, comme pour me demander justice; j'avais pour compagnon dans ma cellule un papillon, et les cruels l'ont tué! — Marie m'assura qu'il n'y avait rien de vrai dans ces paroles; ainsi la destruction imaginaire d'un insecte était devenue le supplice de cet homme, meurtrier de son semblable!

L'autre était une jeune fille, parfaitement belle, dont une ferveur religieuse, poussée à l'excès, avait égaré la raison; son front était empreint d'une candeur charmante; dans ses beaux yeux noirs, qu'elle tenait incessamment levés vers le ciel, se montrait le sentiment d'une béatitude parfaite; rien de terrestre n'attirait son attention; rien ne troublait les délices de son extase : c'était vraiment un ange, car elle vivait déjà dans les cieux; elle ne comprenait rien à ce monde : donc elle était folle.

Ainsi, partis de deux points contraires, ces infortunés sont parvenus ensemble au même but, l'un par le crime, l'autre par l'innocence! Ce sont là les mystères de l'humanité; le même asile recèle l'âme candide et pure qui rêvait ici-bas les

élicités du ciel, et l'être cruel qui cherchait sa joie dans le ang des hommes; la société les a bannis tous deux de son ein, comme si elle ne comportait pas plus l'extrême bien que extrême mal !

Je me livrais à ces tristes réflexions, lorsque j'entendis des urlements affreux. — Ce sont, me dit un géôlier, les cris 'un nègre atteint de démence furieuse; voici la cause de sa olie : il existe, dans le Maryland, un Américain dont la proession est d'acheter et de vendre des esclaves. Il en fait un nmense commerce, et c'est peut-être, aux États-Unis, le lus grand marchand de chair humaine : toute la population e couleur le connaît et l'abhorre; il semble que l'odieux de esclavage se personnifie en lui. Le pauvre nègre dont vous ntendez la voix fut amené par cet homme de la Virginie dans e Maryland, pour y être vendu, et subit, durant la route, de i cruels traitements, que sa raison s'égara. Depuis ce temps, ine idée fixe le poursuit et ne lui laisse pas un seul instant de epos; il croit voir toujours son ennemi mortel à ses côtés, piant le moment favorable pour couper sur son corps uelques lambeaux de chair, dont il le suppose affamé. Sa ureur est si grande que nul ne peut l'approcher; il prend our le marchand de nègres chaque personne qu'il aperçoit; in seul être a sur lui quelque puissance; ses cris s'apaisent uand il voit Marie Nelson. Je ne sais par quelle tendre comassion et par quel charme, au pouvoir des femmes seules, elle i pu trouver accès dans son cœur; il est, à la vérité, de tous es malheureux renfermés dans cette enceinte, celui pour leuel elle témoigne la plus vive sympathie; et c'est ce que je e puis comprendre..... car enfin, ce n'est qu'un homme de ouleur! —

Nous approchions de la cellule d'où partaient des cris de ureur. — Regardez, me dit le geôlier en m'ouvrant la porte.

Et je vis un nègre de haute stature, à figure énergique et nâle; il portait sur ses traits des signes de noblesse, et ses nembres annonçaient une grande force musculaire; sa bouche écumait de rage, et ses yeux roulaient des éclairs d'indiination. A mon aspect, il se posa dans une attitude défensive, e faisant une arme des fers dont il était chargé. — Monstre! s'écria-t-il en me regardant, tu as soif de mon sang!! mais

n'approche pas!!.... — Et, en parlant ainsi, il me montrait des dents blanches comme l'ivoire, incrustées dans l'ébène, faisant signe que si j'avançais, il allait me dévorer.

Alors Marie, prenant ma place : — Mon ami, lui dit-elle, c'est moi. — Ce peu de mots eut la magie d'arrêter ses transports. — Oh! répliqua-t-il d'une voix douce, je ne crains rien quand je vous vois; tout le monde veut ma mort, excepté vous.

Marie s'efforça de lui persuader que nul en ce lieu ne pouvait attenter à ses jours. Dès qu'elle se fut éloignée, je voulus juger de l'ascendant de ses paroles; je regardai une seconde fois le nègre, dont la fureur avait déjà repris son cours.

Sa folie présentait une image affreuse, et j'en conservai une pénible impression; cependant ce sentiment était adouci par le souvenir de la compassion que lui donnait Marie. Depuis que j'étais en Amérique, je n'avais pas encore vu un blanc prendre en pitié le sort d'un nègre; j'entendais dire sans cesse que les gens de couleur n'étaient pas dignes de commisération, et ne méritaient que le mépris; la fille de Nelson, du moins, ne partageait point cet odieux préjugé.

Je revins seul à la ville, Marie n'ayant point voulu que je l'accompagnasse. — Peut-être un jour, me dit-elle, vous me saurez gré de mon refus. — Je ne compris pas le sens de ces paroles.

J'emportai de l'Alms-House des émotions diverses. On ne voit pas sans un cruel serrement de cœur, assemblées sur un même point, toutes les infirmités de notre pauvre nature; mais il n'était pas un triste ressouvenir qui ne contînt le germe d'une douce pensée : chacune des souffrances dont je gardais la mémoire me rappelait l'ange des consolations.

Vous l'avouerai-je encore? — Je conservais, de cette visite dans l'asile de toutes les détresses, une impression de bonheur personnel que je me suis souvent reprochée. Ma pitié pour le malheur était sincère; cependant ce sentiment ne remplissait pas seul mon âme. Il me restait assez d'égoïsme pour penser que, de toutes ces afflictions, aucune n'atteignait mon existence. Marie près de moi, la grâce de sa personne, encore embellie par l'éclat de sa charité; les promesses de bonheur que je trouvais dans son amour; tout un avenir de délices qui s'ouvrait devant moi; ces images riantes venaient dans

ma pensée contraster avec les vies misérables et abjectes de ces êtres disgraciés, honte de la nature, rebut de la société, voués dès leur naissance à tous les opprobres, à toutes les infirmités, à toutes les douleurs du corps et de l'âme! Et je jouissais secrètement de cette comparaison, me croyant supérieur parce que j'étais plus heureux. Hélas! quel eût été mon abaissement, si, foudroyant mes orgueilleuses passions, une voix du ciel fût descendue dans mon âme, et m'eût annoncé que je souffriras un jour des angoisses inconnues à tous ces infortunés!

Cependant le souvenir de l'Alms-House et de la vierge charitable que j'y avais rencontrée ne sortait plus de ma mémoire.

Ce que n'avaient pu ni les affections de famille, ni les liens de la patrie, ni la séduction des grands spectacles de la nature, une femme éteignit mon ambition, corrigea tout à coup mon humeur inquiète et aventureuse, et je ne vis plus qu'un avenir possible, aimer toujours Marie; je n'aspirai qu'à un seul bonheur, être aimé d'elle.

J'étais venu en Amérique pour chercher le remède à un besoin insatiable d'émotions violentes et d'élans sublimes; et un sentiment plein de douceur rendit la paix à mon âme troublée, et régla les mouvements désordonnés de mon cœur.

Je venais pour contempler le développement d'un grand peuple, ses institutions, ses mœurs, sa merveilleuse prospérité; et une femme me parut le seul objet digne de mon admiration et de mon enthousiasme.

CHAPITRE VII.

LE MYSTÈRE.

Je disais à Marie mon amour, mes vœux, mes espérances... mais elle recevait étrangement les révélations de mon cœur.

Un rayon de joie brillait dans ses beaux yeux qu'un nuage de tristesse voilait presque aussitôt.

Elle évitait ma présence, et semblait pourtant heureuse de

me voir; son regard rencontrait encore le mien, mais comme s'il lui eût échappé; sa voix, naturellement douce, était altérée; sa bouche souriait encore, mais ses paupières étaient entourées d'un cercle de mélancolie qui, chaque jour, devenait plus sombre.

Je l'interrogeais souvent sur les causes de son chagrin. Une fois elle me dit : « Toutes vos paroles promettent le bonheur, « et ma destinée me condamne à une vie malheureuse; vous « voyez quel abîme nous sépare. »

Si je la questionnais davantage, elle ne me répondait que par un silence morne et un regard déchirant.

Depuis ce moment, je ne quittai plus Nelson et ses enfants.

Nous ne nous séparions que le dimanche à l'heure des offices religieux : ils allaient au temple presbytérien, et moi à l'église catholique.

Je remarquais chez eux une grande régularité dans l'accomplissement de leurs devoirs pieux. Un jour Georges étant arrivé au temple quelques instants après le commencement de l'office, Nelson, au retour, lui adressa une réprimande sévère : Comprenez-vous, s'écria-t-il, quelle serait la joie des unitaires et des méthodistes s'ils apercevaient le moindre refroidissement dans le zèle de notre congrégation ?

Je voyais avec chagrin chez Nelson ces passions ardentes de sectaire; car je craignais qu'elles n'élevassent une barrière entre sa fille et moi; souvent il me parlait de sa religion et de la mienne; une fois il me dit : Vous jugez notre culte, et vous ne le connaissez pas; venez au temple des presbytériens. Je consentis à sa proposition, et, le dimanche suivant, j'accompagnai Nelson et ses enfants à leur église, où je pris place dans leur banc. Je pus suivre l'office exactement, grâce aux soins de Marie, qui m'avait prêté un livre saint, et ne manquait pas, quand une prière finissait, de m'indiquer celle qui allait suivre.

L'impression de ce culte, nouveau pour moi, fut profonde. Dans nos églises catholiques, il semble que nous ayons toujours, pour intermédiaire de la prière entre Dieu et nous, le prêtre saint, sa parole mystérieuse, la pompe de la cérémonie, l'encens qui monte de l'autel, les chants sacrés et toute

la solennité du lieu. L'œil rencontre toujours au fond du sanctuaire une gloire rayonnante qui éblouit....

Dans le simple édifice qui sert de temple aux protestants, l'homme se trouve immédiatement en rapport avec Dieu ; il lui parle à lui-même, sans langage consacré, sans rit solennel. Le ministre, sa parole, son costume, ne sont rien ; il n'a point de caractère supérieur à ce qui l'entoure.

Le temple ne contient que des intelligences égales s'adressant à l'intelligence suprême.

Le catholique se prosterne et s'humilie : il adore Dieu à travers des mystères et des nuages.... Le protestant prie le front haut, l'œil levé vers le ciel ; il regarde Dieu en face ; c'est un beau culte.... mais c'est un culte orgueilleux ! L'homme est-il assez fort pour se mesurer de si près avec la Divinité ? Est-il assez grand pour supporter l'approche de tant de grandeur ? Peut-on adorer ce qu'on comprend ?

En revenant de l'église presbytérienne, je sentais mon âme troublée, et des passions tumultueuses s'élevaient dans mon sein. Nelson m'interrogea, je lui dis : Votre religion me semble digne d'un être intelligent et libre : cependant l'homme est aussi un être sensible, qui a besoin d'aimer, et ce culte n'a point touché mon cœur.

Nelson ne fit aucune réponse.

— Hélas ! s'écria Marie, faut-il désirer dans ce monde ce qui prépare l'âme aux tendres affections !—Elle n'acheva pas.

Les réticences de Marie, le vague de ses paroles, me tourmentaient chaque jour davantage ; sans cesse je demandais au ciel de dissiper ce nuage mystérieux. Je n'aurais pas tant désiré que l'ombre s'évanouît, si j'eusse prévu qu'une lumière fatale allait éclairer mes regards.

J'avais coutume de me promener dans le voisinage de la colonne élevée en la mémoire de Washington : ce lieu est solitaire, et on est tout surpris, à côté d'un monument qui sera un jour le plus bel ornement de la cité, de trouver une forêt sauvage, et comme le commencement du désert. C'était là que je recueillais mes pensées et que je passais en revue mes impressions ; je trouvais un charme extrême dans ces méditations silencieuses.

Un jour je poursuivais le cours de mes rêveries au travers

de la forêt, ne prenant pour guide que le caprice de ma pensée, ou plutôt marchant au hasard, devant moi, sans calcul, et sans autre souci que d'éviter la rencontre des arbres et l'embarras des lianes. Dans ce mouvement aventureux de mon corps, je sentais ma pensée plus libre, mon âme plus dégagée de ses entraves, mon imagination plus hardie dans ses élans. Chaque pas que je faisais me découvrait une scène nouvelle, chaque impression me donnait une idée grande ou un tendre sentiment. Il y a dans les murmures de la brise parmi les roseaux, dans le feuillage frémissant des vieux chênes, une voix grave qui parle au génie de l'homme, et les savanes de la forêt enseignent de touchantes harmonies aux cœurs qui savent le mieux aimer.

Ah! comme, dans un profond isolement, une impression de douleur s'empare violemment de nos sens! Au souvenir de Marie, si belle et si affligée, je sentis mon cœur se gonfler de chagrin et d'amour. O vous, qui portez une âme troublée, ne vous éloignez pas du monde, car, dans le silence de la solitude, on entend mieux la voix des passions; le calme de la nature fait mieux sentir les agitations de l'âme, et il semble qu'il y a dans le désert un vide immense, que le cœur de l'homme ait reçu la mission de combler.

Au milieu de ce silence sonore, sous ces voûtes retentissantes de verdure et de feuillage, je laissai tomber de mes lèvres le nom de Marie. Je m'arrêtai soudain; il me semblait que ma bouche avait été indiscrète : on craint peu de jeter des paroles au murmure des vents, au frémissement des feuilles; mais le silence de la forêt!.... comme il est attentif à tout recueillir! c'est comme l'assemblée qui écoute muette : plus elle se tait, plus elle agite l'orateur.

Si cette sensation de terreur ôte des forces à l'homme qui parle, elle en donne à celui qui veut prier; car tout est religieux dans le silence de la nature.

« O mon Dieu! m'écriai-je, si votre bras s'appesantit sur « moi, qu'il devienne secourable à l'être faible qui n'a point « d'appui! » Et je priai du fond de mon cœur.

Je n'avais point encore aussi bien senti toute la force de mon amour pour Marie. L'image de sa douleur se présentait à ma pensée comme un remords : si j'étais innocent de ses

peines, n'étais-je pas coupable de ne les point guérir? L'amour, qui s'afflige des plaisirs dont il n'est pas l'auteur, est malheureux aussi des larmes mêmes qu'il n'a pas fait couler, et dont il ne tarit pas la source.

Un cardinal de Virginie, voltigeant dans les magnolias, éblouit mes regards de son plumage rouge, et interrompit ma méditation. Je m'aperçus que je m'étais égaré.

J'essayai de retourner sur mes pas; mais, dans ma course rapide, j'avais laissé si peu de traces que je ne pus les retrouver.

Je jugeai à peu près, par la position du soleil, de la place où j'étais, et de la direction que je devais prendre pour retourner à Baltimore; mais, dans une forêt, la plus légère déviation de la ligne qu'on doit suivre vous jette hors de votre route; et, après mille courses en sens opposés, après mille tentatives vaines pour retrouver mon chemin, je m'arrêtai tout haletant, sentis mes genoux fléchir et tombai au pied d'un cèdre à demi renversé par l'orage.

En ce moment, la forêt devenait de plus en plus silencieuse; les ombres s'allongeaient autour de moi, et l'oiseau moqueur saluait d'un dernier cri les derniers rayons du soleil mourant sur la cime des grands pins. Mes forces étaient épuisées, le sommeil s'empara de mes sens.

Ma présence dans la forêt aux approches du soir et l'assoupissement dans lequel je tombai n'étaient point sans danger. Aux dernières clartés du crépuscule succède toujours, dans le sud de l'Amérique, une humidité froide et pénétrante; cette fraîcheur soudaine, exhalée de la terre, est pernicieuse, et j'allais en recevoir l'impression funeste.

Cependant le péril était loin de ma pensée. J'avais le cœur plein des émotions qui venaient de m'agiter. L'image de Marie était toujours devant moi; je m'étais endormi dans son souvenir : des songes légers m'entretenaient de son amour et présentaient à mes yeux mille charmantes apparitions; il me semblait voir la fille de Nelson assise à mes côtés. Sa beauté, sa grâce, enivraient mes regards Mais sa tristesse mystérieuse troublait ma joie; je lui disais : « Marie! pourquoi pleures-tu? « quel tourment secret peut déchirer ton cœur? Ange de dou« ceur et de bonté, serais-tu sur la terre pour souffrir, toi

« dont le regard seul enchante et console? Si tu es malheu-
« reuse, pourquoi ne déposes-tu pas ton cœur dans le cœur
« d'un ami? Hélas! tu ne peux savoir combien tu es aimée de
« Ludovic. Toi seule as ranimé du feu de tes regards ma vie
« pâle et près de s'éteindre, et mon âme, jadis avide, insa-
« tiable, se réjouit maintenant du sentiment unique dont elle
« est remplie. » Et j'entendais sa douce voix me répondre par des accents tendres et mélancoliques; je prenais sa main; je la pressais sur mon cœur; je la couvrais de baisers, et l'arrosais de mes larmes.

Tout à coup je me réveille... je sens l'impression d'une main qui glisse doucement sur mon front; j'entr'ouvre les yeux... Que vois-je! ô mon Dieu! Marie! Marie agenouillée près de moi, et levant au ciel ses mains suppliantes.

Oh! jamais tant de sentiments divers ne se pressèrent à la fois dans le fond de mon cœur!

Si rien n'est plus triste que le réveil quand il dissipe le fantôme d'un rêve charmant, quoi de plus doux qu'un songe d'amour et de volupté, qui, par une touchante erreur, attendrit notre âme, et la prépare aux impressions d'une délicieuse réalité? Ce bonheur, dont le sommeil ne m'avait offert que la chimère, j'en jouissais maintenant, et j'y mêlais tous les prestiges de l'illusion qui n'était plus.

D'abord je fus muet en présence de celle qui était toute ma vie, car je ne savais pas si quelque vision n'abusait pas mes sens. Je croyais m'être réveillé; mais n'était-ce pas plutôt le commencement d'un songe?

— O mon Dieu! me dit-elle, Ludovic! fuyons ces lieux: bientôt la nuit sera venue, un froid mortel va succéder à la brûlante chaleur du jour.

— Marie! m'écriai-je alors, es-tu l'ange de mes jours, le bon génie de ma destinée? ou viens-tu, sylphide décevante, tromper mes sens, et te jouer de mon infortune?

— Je n'ai jamais trompé, répondit la vierge avec une émotion pleine de charme; je suis une fille au cœur simple et droit; je vous ai vu, Ludovic, partir pour la forêt, et, comme vous n'étiez point revenu au déclin du jour, j'ai craint pour votre vie... J'ai prévu que vous étiez égaré, et j'ai frémi à la pensée du péril qui vous menaçait...

— O ma bien-aimée! quel généreux dévouement!... mais ces dangers tu vas les partager avec moi!

— Ne craignez rien, me répondit-elle; je sais tous les détours de la forêt : ici, pas une mousse que je n'aie foulée aux pieds, pas un arbre dont je ne connaisse les ombres du matin et du soir! Les femmes de Baltimore se montrent à l'envi sur les places publiques; moi, je chéris ces retraites solitaires, où du moins...

Elle s'arrêta pensive un instant... — Hâtons-nous, ajouta-elle. Et, en prononçant ces mots, elle se mit en marche, et m'entraîna sur ses pas. J'avais saisi sa main; mes larmes coulaient en abondance; j'éprouvais mille sentiments que je ne pouvais exprimer. Je lui dis cependant :

— Marie, avant de savoir si j'étais aimé de toi, je sentais au fond de mon cœur un feu brûlant qui le dévorait; le plus tendre des sentiments se mêlait pour moi de tourments amers et de cruelles agitations... mais tu viens de me prouver que tu m'aimes, et je sens pénétrer dans mon âme des émotions d'une douceur inconnue... mon amour est plus ardent encore; mais il est tranquille... Oh! je t'en conjure, abandonne-toi, comme moi, au charme enivrant de cette impression pure et sans mélange. Cependant un chagrin me reste : je vois ta mélancolie; Marie, tu me caches quelque douleur. Tu ne crois donc pas à mon amour? Hélas! pourquoi un écho de cette forêt ne te dit-il pas les sentiments que tout à l'heure je confiais au désert?

— Plût au ciel, dit Marie, que je n'eusse point entendu ces révélations solitaires! Ludovic, pendant votre sommeil, votre voix murmurait des paroles enchantées, qui mettent le comble à mon infortune. Hélas!...

Elle n'acheva pas. Je voyais se presser les battements de son cœur; et ses yeux chargés de larmes s'efforçaient de ne pas pleurer.

— Quel est donc ce mystère, m'écriai-je avec force; Marie, je t'en supplie, ouvre-moi ton âme, que je sache ton infortune comme tu sais mon amour! chacune de tes plaintes viendra s'éteindre dans mon cœur. La douleur n'est point semblable au bruit qui s'accroît en retentissant; elle cesse quand elle trouve de l'écho... Ma bien-aimée! laisse ta tête se pencher

vers la mienne, appuie sur moi ta faiblesse; le parfum des plus douces fleurs est moins suave que le mélange de deux souffles amis, et tu ne sais pas tout ce que donne de force l'union de deux poitrines qui respirent ensemble... Va, quelle que puisse être ta destinée, te ne seras pas aussi heureuse de ma protection que je serai fier de ton amour... Marie! sois mon amie! sois mon épouse chérie! Si, sur cette terre dévouée aux orages, tu dois être courbée par l'ouragan, tu trouveras du moins un abri où reposer ta tête; tes larmes les plus amères s'adouciront en se mêlant à celles d'un ami; et si, des flancs d'un nuage sombre, la foudre sortait pour nous frapper tous deux, étroitement enlacés, cœur contre cœur, il nous serait doux encore de mourir ensemble et de rendre dans les bras l'un de l'autre un dernier soupir de vie et de volupté.

Ainsi je disais; Marie gardait le silence; cependant nous marchions et nous approchions de Baltimore, hélas! trop rapidement. Oh! comme alors j'aurais béni le ciel s'il nous eût égarés dans notre route! quelle ivresse dans tout mon être! quel délire au fond de mon cœur!

Ce long entretien de mes passions avec la solitude; ces secrets d'amour confiés au désert, et surpris au sommeil; tant de bonheur succédant au péril; Marie, ma libératrice, mon guide, ma compagne; nos voix unies, nos bras entrelacés, notre marche dans le silence du soir; et à la fin du jour la douce clarté de l'astre des nuits venant avec son cortége de tendres rêveries; tout un monde de sentiments, d'idées, de passions, qui s'agitait dans mon cœur au milieu d'un monde muet et d'une nature endormie : ces vives impressions, météore de l'âme, apparaissent à mon souvenir en traits de feu.

J'interrogeais encore Marie, et je lui disais :

—Pourquoi repousses-tu ce sourire qui te cherche? Écoute, mon cœur ne bat-il pas d'accord avec ton cœur? ne sens-tu pas mon âme se mêler à la tienne? s'elles unissent, se confondent, et nulle puissance ne peut plus les diviser. Malheur à celui qui romprait cette alliance sacrée! malheur!...

— Arrêtez! s'écria Marie; elle se tut quelques instants: — Ludovic, reprit-elle ensuite, je n'essaierai point de vous peindre les sentiments dont mon âme est remplie... Vous venez de me parler une langue dont je comprends le sens, parce

que c'est celle du cœur; mais je n'en sais pas les mots... Ah! de grâce, cessez des discours qui m'enivrent et me désolent! L'image du bonheur est trop cruelle pour qui ne saurait être heureux. Vous m'aimez, Ludovic... Mon Dieu! cet amour, qui fait ma joie, est le gage de mon infortune... Ah! ma destinée est affreuse! Encore un jour..... et vous en saurez le secret.....

Cependant nous touchions aux portes de la cité. — Demeurez, me dit-elle d'une voix impérieuse; voici la ville... je dois être seule.

En prononçant ces mots, elle s'éloigna, me laissant plein d'un trouble profond.

Oh! que les heures d'incertitude sont longues et cruelles, quand on est sûr d'un malheur, et qu'il n'y a de douteux que sa nature!

Le malheur connu donne à l'âme un point d'appui. Elle souffre; mais elle sait la cause de sa souffrance; elle s'y arrête, s'y attache, et ce profond sentiment de sa peine est une proie dont elle se saisit.

Mais une infortune qu'on sent avant de la connaître, un mal insaisissable qui se présente à l'imagination sous mille formes diverses, une douleur vague et poignante dont on ignore la cause, le genre et la durée : un pareil supplice, comment le supporter? Quelles forces morales faut-il appeler à son secours? doit-on se raidir ou plier? l'âme s'armera-t-elle du courage qui se résigne, ou de l'énergie qui combat?

Les conjectures et les terreurs se succédèrent dans mon esprit avec une incroyable rapidité... Je supposai tous les malheurs possibles, excepté le véritable. Les heures s'écoulaient lentement, comme toutes celles qui sont comptées.

Le lendemain, je ne sais quelle puissance irrésistible me ramena vers la forêt solitaire. Peut-être la fille de Nelson y reviendrait pour me donner la révélation promise.

Ah! comme, en parcourant ces lieux tout pleins d'une émotion récente, je me sentis l'âme troublée! Toutes mes impressions, amères ou douces, se réveillaient plus fortes à l'aspect du lieu qui les avait vues naître; chaque objet inanimé s'imprégnait à mes yeux d'un sentiment qui lui était propre. Ici, le vieux chêne et son ombre : c'était la longue rêverie, la mé-

ditation, l'élan de la pensée vers le ciel! Là, l'églantier dont j'avais effeuillé les roses : c'était Marie, sa beauté, sa chevelure embaumée, le parfum de sa voix. Ces lianes impénétrables, c'était le mystère; ce cèdre renversé, le désespoir. Hélas le site le plus heureux contenait une douleur, et chaque douleur une larme.

Je voulus voir tous les lieux parcourus la veille; je repris les moindres détours que j'avais suivis. Arrivé à la place où j'avais vu Marie priant à genoux, je me prosternai la face contre terre, et je couvris de mes baisers la mousse qu'avaient humectée ses pleurs.

Un sentiment involontaire me retenait dans cette solitude Marie ne paraissait point, et, à chaque instant, je croyais la voir ou l'entendre. Comme au moindre murmure du vent dans la cime des pins mon cœur battait avec violence! Tout me troublait : la chute d'une feuille, le vol d'un oiseau, le mouvement d'un insecte dans l'herbe.

Cependant je ne rencontrai dans la forêt que des souvenirs et des agitations nouvelles... Marie n'y vint pas.

De retour chez mon hôte, j'y trouvai une physionomie générale de tristesse et de deuil. Nelson se promenait gravement dans sa chambre, levant les yeux aux ciel et laissant tomber de temps en temps une parole sentencieuse; les gens de la maison, voyant leurs maîtres affligés, partageaient leur douleur sans la comprendre.

Marie ne se montra point de tout le jour. Quand l'heure du soir fut venue, nous étions, Nelson, Georges et moi, assis dans le salon, où nous prenions le thé, suivant la coutume; chacun de nous était muet; je n'osais enfreindre un silence d'autant plus difficile à rompre qu'il avait duré plus longtemps; et cependant comment supporter davantage les tourments de mon incertitude!

Enfin nous vîmes entrer Marie; son visage était pâle, sa démarche tremblante; elle parut en baissant les yeux, et vint se placer près de son père. Au bout de quelques minutes, Nelson éleva la voix et me dit : « Mon jeune ami, je sais vos sentiments, « je les crois purs, et je vous estime; mais vous ignorez nos « malheurs : vous allez les connaître et nous plaindre. »

CHAPITRE VIII.

LA RÉVÉLATION.

« La Nouvelle-Angleterre, mon pays natal, n'est point la patrie de mes enfants : Georges et Marie sont nés dans la Louisiane. Hélas ! plût au ciel que je n'eusse jamais quitté le lieu de ma naissance ! Mon père, négociant à Boston, fit sa fortune ; à sa mort, son patrimoine se divisa également entre ses enfants, et ne suffit plus à leurs besoins. J'avais deux frères : le premier partit pour l'Inde, d'où il a rapporté de grandes richesses ; le second s'est avancé dans l'Ouest : il possède aujourd'hui deux mille acres de terre et plusieurs manufactures dans l'Illinois. J'étais incertain sur le parti que je devais prendre : quelqu'un me dit : « Allez à la Nouvelle-Orléans ; si « vous n'y êtes pas victime de la fièvre jaune, vous y ferez une « grande fortune. » L'alternative ne m'effraya pas, je suivis ce conseil. . Hélas ! j'ai moins souffert d'un climat insalubre que de la corruption des hommes.

« Partout où la société se partage en hommes libres et en esclaves, il faut bien s'attendre à trouver la tyrannie des uns et la bassesse des autres ; le mépris pour les opprimés, la haine contre les oppresseurs ; l'abus de la force, et la vengeance...

« Mais, quelle terre de malédiction, ô mon Dieu ! quelle dépravation dans les mœurs ! quel cynisme dans l'immoralité ! et quel mépris de la parole de Dieu dans une société de chrétiens !

« Cependant, sur cette terre de vices et d'impiété, mes yeux distinguèrent une jeune orpheline, innocente et belle, simple dans sa pensée, et fervente dans sa foi religieuse ; elle était d'origine créole. J'unis ma destinée à celle de Thérésa Spencer. D'abord le ciel nous fut propice ; la naissance de Georges et de Marie fut, en quelques années, le double gage de notre amour. J'avais fait de grandes entreprises commerciales ; elles prospéraient toutes selon mes vœux. Hélas ! notre bonheur fut passager comme celui des méchants ! Je ne suis

point impie, et la foudre du Dieu vengeur a courbé ma tête.

« Avant son mariage, Thérésa Spencer avait attiré les regards d'un jeune Espagnol, don Fernando d'Almanza, d'une famille très-riche, dont la fortune remonte au temps où la Louisiane était une colonie espagnole. Rien n'était plus séduisant que ce jeune homme; son esprit n'était point inférieur à sa naissance, et la distinction de ses manières égalait la beauté de ses traits. Cependant Thérésa l'éloigna d'elle. Je ne sais quel sens intime lui fit deviner un ennemi dans l'homme qui lui déclarait le plus tendre amour.

« Nous avons su depuis qu'il aspirait à l'aimer sans devenir son époux.

« La rigueur de Thérésa l'irrita vivement, et plus tard le spectacle de notre félicité rendit sans doute encore plus cuisantes les douleurs de sa vanité blessée, car il conçut et exécuta bientôt une détestable vengeance.

« Il répandit secrètement le bruit que Thérésa était, par sa bisaïeule, d'origine mulâtre; appuya cette allégation des preuves qui pouvaient la justifier; nomma tous les parents de Marie, en remontant jusqu'à celle dont le sang impur avait, disait-il, flétri toute une race.

« Sa dénonciation était odieuse; mais elle était vraie. La tache originelle de Thérésa Spencer s'était perdue dans la nuit des temps. A la voix de Fernando les souvenirs endormis se réveillèrent... Il y a tant de mémoire dans le cœur de l'homme pour les misères d'autrui! L'opinion publique fut tout en émoi; on fit une sorte d'enquête; les anciens du pays furent consultés, et il fut reconnu qu'un siècle auparavant, la famille de Thérésa Spencer avait été souillée par une goutte de sang noir.

« La suite des générations avait rendu ce mélange imperceptible. Thérésa était remarquable par une éclatante blancheur; et rien, dans son visage ni dans ses traits, ne décelait le vice de son origine; mais la tradition la condamnait.

« Depuis ce jour, notre vie, qui s'écoulait paisible et douce, devint amère et cruelle. Plus nous étions haut dans l'estime du monde, et plus la honte de déchoir fut éclatante. Je vis aussitôt chanceler les affections que je croyais les plus solides.

Un seul ami, resté fidèle au malheur, eut à rougir de mon affection.

« Cet ami généreux, auquel vous tenez par les liens du sang, avait, je crois, comme Français, plus de philanthropie pour la race noire, et moins de préjugés contre elle, qu'il ne s'en trouve d'ordinaire chez les Américains. Lui seul, aux jours de l'infortune, me tendit une main secourable, et me préserva de l'opprobre d'une faillite. Le coup porté à ma position sociale avait en même temps ébranlé mon crédit. Les hommes de ce pays, si indulgents pour une banqueroute, furent sans pitié pour une mésalliance * !

« Cependant le mal était sans remède : je luttai contre ma fortune, parce qu'il est dans nos mœurs de ne jamais désespérer; mais l'obstacle était au-dessus d'une force humaine.

« Thérésa se reprocha cruellement des malheurs dont elle était innocente. Orpheline dès l'âge le plus tendre, elle n'avait point connu les secrets de sa famille. Sa douleur fut si profonde qu'elle n'y survécut pas; je la vis expirer dans mes bras, épuisée par ses larmes et par son désespoir.

« Quand elle fut enlevée à mon amour, elle si jeune d'années et si vieillie par le chagrin, elle si pure et si désolée, je doutai pour la première fois de la Providence et de mon courage. Ce doute était coupable; car j'ai trouvé des forces pour supporter ma misère, et le Ciel ne m'a point abandonné.

« Je quittai la Nouvelle-Orléans, où j'étais en butte à trop de mauvaises passions, et déchiré par trop de cruels souvenirs. Je me suis fixé à Baltimore, où personne ne connaît la tache de mon alliance, ni le vice dont est souillée la naissance de mes enfants.

« Depuis dix ans que j'habite cette ville, j'y ai formé de nouvelles relations; je m'y suis fait un nouveau crédit, et j'ai retrouvé la fortune sans le bonheur, qui ne saurait plus exister pour moi.

« Nous vivons ici dans une apparente tranquillité : le trouble n'est que dans nos âmes.

« Tout le monde ignore la honte de mes enfants, mais chaque jour on peut la découvrir. On nous aime, on nous honore, parce qu'on ne sait pas qui nous sommes. Un seul mot d'un ennemi bien informé pourrait nous perdre : nous

ressemblons au coupable que la société croit innocent, et qui n'ose accepter la considération publique, parce que trop de honte suivra la révélation de son crime.

« Georges, dont le caractère noble et fier s'indigne des injustices du monde, se croit l'égal des Américains ; et, si je ne l'eusse supplié, au nom de sa sœur, qu'il aime avec passion, de garder le silence, cent fois il aurait, à la face du public, révélé sa naissance, et bravé l'opinion.

« Au contraire, soumise à son destin et résignée, Marie cherche l'ombre et l'isolement. Tel est le secret de son aversion pour la société. Ah! certes, elle surpasse toutes les femmes de Baltimore en esprit, en talents, en bonté ; mais elle n'est point leur égale.

« Je vous devais, mon jeune ami, cet aveu de notre infortune... L'hospitalité m'en faisait une loi. Vous cherchez le bonheur sur la terre ; hélas ! vous ne le trouverez pas parmi nous... Ailleurs, les joies du monde ! ici, les chagrins et les sacrifices ! »

Ainsi parla Nelson. Pendant ce récit, son visage austère parut quelquefois s'émouvoir. Georges frémissait sur son siége ; sa colère muette éclatait dans ses gestes brusques et dans ses regards irrités. Marie, la tête penchée sur son sein, cachait son visage à tous les yeux.

Pour moi, j'écoutais, incertain si je saisissais bien le langage étrange dont mon oreille était frappée ; cependant rien n'était obscur dans les paroles que je venais d'entendre.

Je sentis se révolter mon cœur et ma raison.

— Voilà donc, m'écriai-je, ce peuple libre qui ne saurait se passer d'esclaves ! L'Amérique est le sol classique de l'égalité, et nul pays d'Europe ne contient autant de servitude ! Maintenant je vous comprends, Américains égoïstes ; vous aimez pour vous la liberté ; peuple de marchands, vous vendez celle d'autrui !

A peine avais-je prononcé ces mots, que j'eusse voulu les rappeler à moi ; car je craignais d'offenser le père de Marie.

L'indignation avait saisi mon âme. La fille de Nelson, me voyant irrité d'abord, puis rêveur, se méprit sur les sentiments dont j'étais animé.

— Ludovic, me dit-elle d'une voix à demi éteinte, pour-

quoi ces regrets? ne vous l'avais-je pas dit? je suis indigne de votre amour!

Je lui répondis : — Marie, vous devinez mal ce qui se passe au fond de mon cœur. Il est vrai que mes sentiments pour vous ne sont plus les mêmes : je vous sais malheureuse : mon amour s'accroît de toute votre infortune.

— Ami généreux, s'écria Georges en me tendant la main, vous parlez noblement.

Et un rayon de joie éclaira tout à coup ce front sinistre et sombre.

Cependant Nelson demeurait impassible. Quand il vit nos émotions un peu calmées, il me dit : — L'enthousiasme vous égare, mon ami; prenez garde à l'entraînement d'une passion généreuse..... Hélas! si vous contemplez d'un œil moins prévenu la triste réalité, vous n'en pourrez soutenir l'aspect, et vous reconnaîtrez qu'un blanc ne saurait s'allier à une femme de couleur.

Je ne puis vous peindre le trouble que ces paroles jetaient dans mon esprit. Quelle situation étrange! à l'instant où Nelson me parlait ainsi, je voyais près de moi Marie, dont le teint surpassait en blancheur les cygnes des grands lacs.

Alors je dis : — Quelle est donc, chez un peuple exempt de préjugés et de passions, l'origine de cette fausse opinion qui note d'infamie des êtres malheureux, et de cette haine impitoyable qui poursuit toute une race d'hommes de génération en génération?

Nelson réfléchit un instant; ensuite il s'engagea entre nous une conversation, dont je puis vous rapporter exactement les termes : elle a laissé dans ma mémoire des traces que le temps ne saurait effacer.

NELSON.

La race noire est méprisée en Amérique, parce que c'est une race d'esclaves; elle est haïe, parce qu'elle aspire à la liberté.

Dans nos mœurs, comme dans nos lois, le nègre n'est pas un homme : c'est une chose.

C'est une denrée dans le commerce, supérieure aux autres marchandises; un nègre vaut dix acres de terre en bonne culture.

Il n'existe pour l'esclave ni naissance, ni mariage, ni décès. L'enfant du nègre appartient au maître de celui-ci, comme les fruits de la terre sont au propriétaire du sol. Les amours de l'esclave ne laissent pas plus de traces dans la société civile que ceux des plantes dans nos jardins; et, quand il meurt on songe seulement à le remplacer, comme on renouvelle un arbre utile, que l'âge ou la tempête ont brisé [1].

LUDOVIC.

Ainsi, vos lois interdisent aux nègres esclaves la piété filiale, le sentiment paternel et la tendresse conjugale. Que leur reste-t-il donc de commun avec l'homme?

NELSON.

Le principe une fois admis, toutes ces conséquences en découlent : l'enfant né dans l'esclavage ne connaît de la famille que ce qu'en savent les animaux; le sein maternel le nourrit comme la mamelle d'une bête fauve allaite ses petits; les rapports touchants de la mère à l'enfant, de l'enfant au père, du frère à la sœur, n'ont pour lui ni sens ni moralité; et il ne se marie point, parce qu'étant la chose d'autrui, il ne peut se donner à personne.

LUDOVIC.

Mais comment la nation américaine, éclairée et religieuse, ne repousse-t-elle pas avec horreur une institution qui blesse les lois de la nature, de la morale et de l'humanité? Tous les hommes ne sont-ils pas égaux?

NELSON.

Nul peuple n'est plus attaché que nous ne le sommes au principe de l'égalité; mais nous n'admettons point au partage de nos droits une race inférieure à la nôtre.

A ces mots, je vis la rougeur monter au front de Georges, et ses lèvres tremblantes prêtes à laisser partir un cri d'indignation; mais il fit un effort puissant, et contint sa colère.

Je répondis à Nelson : — On croit, aux États-Unis, que les noirs sont inférieurs aux blancs; est-ce parce que les blancs se montrent, en général, plus intelligents que les nègres? Mais comment comparer une espèce d'hommes élevés dans l'escla-

1. Voyez à la fin du volume la note sur la condition sociale et politique des nègres esclaves et des gens de couleur affranchis.

vage, et qui se transmettent de génération en génération l'abrutissement et la misère, à des peuples qui comptent quinze siècles de civilisation non interrompue; chez lesquels l'éducation s'empare de l'enfant au berceau, et développe en lui toutes les facultés naturelles? Nous n'avons point, en Europe, les préjugés de l'Amérique, et nous croyons que tous les hommes ne forment qu'une même famille, dont tous les membres sont égaux.

NELSON.

Sans doute, l'esclavage offense la morale et la loi de Dieu! cependant ne jugez pas trop sévèrement le peuple américain : la Grèce eut ses ilotes; Rome ses esclaves; le moyen âge, les serfs; de nos jours, on a des nègres; et ces nègres, dont le cerveau est naturellement étroit, attachent peu de prix à la liberté; pour la plupart, l'affranchissement est un don funeste. Interrogez-les, tous vous diront qu'esclaves ils étaient plus heureux que libres. Abandonnés à leurs propres forces, ils ne savent pas soutenir leur existence : et il meurt dans nos villes moitié plus d'affranchis que d'esclaves*.

LUDOVIC.

Il est naturel que l'esclave qui tout à coup devient libre, ne sache ni user ni jouir de l'indépendance. Pareil à l'homme dont on aurait, dès l'âge le plus tendre, lié tous les membres, et auquel on dit subitement de marcher, il chancelle à chaque pas... La liberté est entre ses mains une arme funeste, dont il blesse tout ce qui l'entoure; et, le plus souvent, il est lui-même sa première victime. Mais faut-il en conclure que l'esclavage, une fois établi quelque part, doit être respecté? Non, sans doute. Seulement il est juste de dire que la génération qui reçoit l'affranchissement n'est point celle qui en jouit : le bienfait de la liberté n'est recueilli que par les générations suivantes. ... Je ne reconnaîtrai jamais ces prétendues lois de la nécessité, qui tendent à justifier l'oppression et la tyrannie.

NELSON.

Je pense ainsi que vous; cependant ne croyez pas que les nègres soient traités avec l'inhumanité dont on fait un reproche banal à tous les possesseurs d'esclaves; la plupart sont mieux vêtus, mieux nourris et plus heureux que vos paysans libres d'Europe.

— Arrêtez ! s'écria Georges avec violence (car en ce moment sa colère devint plus forte que son respect filial) ; ce langage est inique et cruel ! Il est vrai que vous soignez vos nègres à l'égal de vos bêtes de somme ! mieux même, parce qu'un nègre rapporte plus au maître qu'un cheval ou un mulet.... Quand vous frappez vos nègres, je le sais, vous ne les tuez pas : un nègre vaut trois cents dollars .. Mais ne vantez point l'humanité des maîtres pour leurs esclaves : mieux vaudrait la cruauté qui donne la mort, que le calcul qui laisse une odieuse vie !... Il est vrai que, d'après vos lois, un nègre n'est pas un homme : c'est un meuble, une chose.... Oui, mais vous verrez que c'est une chose pensante..... une chose qui agite et qui remue un poignard. .... Race inférieure ! dites-vous ? Vous avez mesuré le cerveau du nègre, et vous avez dit : « Il n'y a place dans cette tête étroite que pour la douleur ; » et vous l'avez condamné à souffrir toujours. Vous vous êtes trompés ; vous n'avez pas mesuré juste : il existe dans ce cerveau de brute une case qui vous a échappé, et qui contient une faculté puissante, celle de la vengeance... d'une vengeance implacable, horrible, mais intelligente.... S'il vous hait, c'est qu'il a le corps tout déchiré de vos coups, et l'âme toute meurtrie de vos injustices... Est-il si stupide de vous détester ? Le plus fin parmi les animaux chérit la main cruelle qui le frappe, et se réjouit de sa servitude... Le plus stupide parmi les hommes, ce nègre abruti, quand il est enchaîné comme une bête fauve, est libre par la pensée, et son âme souffre aussi noblement que celle du Dieu qui mourut pour la liberté du monde. Il se soumet ; mais il a la conscience de l'oppression : son corps seul obéit ; son âme se révolte. Il est rampant ! oui... pendant deux siècles il rampe à vos pieds... un jour il se lève, vous regarde en face et vous tue. Vous le dites cruel ! mais oubliez-vous qu'il a passé sa vie à souffrir et à détester ! Il n'a qu'une pensée : la vengeance, parce qu'il n'a eu qu'un sentiment : la douleur.

Georges, en parlant, s'était animé d'un feu presque surnaturel, et son regard étincelait de haine et de colère.

— Mon ami, reprit froidement Nelson, croyez-vous qu'il n'en coûte pas à mon cœur de juger comme je le fais une race à laquelle vôtre mère ne fut pas étrangère ?

— Ah! mon père, s'éria Georges, avant d'être époux, vous étiez Américain.

Alors Marie jetant sur son frère un regard suppliant : — Georges, lui dit-elle, pourquoi ces emportements?

Puis se tournant vers Nelson : — Mon père, vous avez raison ; les Américaines sont supérieures aux femmes de couleur ; elles aiment avec leur raison : moi, je ne sais vous aimer qu'avec mon cœur.

Et, en prononçant ces mots, elle se jeta dans ses bras, comme pour y cacher la honte qui couvrait son visage.

Georges reprit : — Ma sœur rougit de son origine africaine... moi, j'en suis fier. Les hommes du Nord n'ont qu'à s'enorgueillir de leur génie froid comme leur climat... nous devons, nous, au soleil de nos pères des âmes chaudes et des cœurs ardents.

Il se tut quelques instants; puis il ajouta avec un sourire amer :

— Les Américains sont un peuple libre et commerçant..... mais, qu'ils y prennent garde, il leur manquera bientôt une branche d'industrie; bientôt ils perdront le privilége de vendre et d'acheter des hommes : la terre d'Amérique ne doit pas longtemps porter des esclaves.

NELSON.

Oui, je le reconnais avec joie, l'esclavage décroît chaque jour ; et sa disparition entière sera l'œuvre du temps.

GEORGES.

Et si les esclaves se fatiguaient d'attendre?

NELSON.

Malheur à eux! S'ils ont recours à la violence pour devenir libres, ils ne le seront jamais; leur révolte amènerait leur destruction. Il est vrai que le nombre des noirs dans le Sud surpassera bientôt celui des blancs; mais tous les États du Centre et du Nord feraient cause commune avec les Américains du Midi, pour exterminer des esclaves rebelles... Tout appel à la force les perdrait : qu'ils aient plus de foi dans les progrès de la raison.

Déjà, dans le Nord, l'esclavage est aboli; et les États méridionaux entendent murmurer des mots de liberté. Naguère, un prompt supplice eût étouffé la voix assez hardie pour ré-

clamer, dans le Sud, l'indépendance des nègres ; aujourd'hui, cette question s'agite, en Virginie, au sein même de la législature. Il semble que, chaque année, les idées de liberté universelle franchissent un degré de latitude; le vent du nord les pousse impétueusement. En ce moment, elles traversent le Maryland : c'est la Nouvelle-Angleterre, ma patrie, qui répand dans toute l'Union ses lumières, ses mœurs et sa civilisation.

LUDOVIC.

Il y a tant de puissance dans un principe de morale éternelle!

GEORGES.

Et surtout dans l'intérêt... Savez-vous pourquoi les Américains sont tentés d'abolir la servitude ? c'est qu'ils commencent à penser que l'esclavage nuit à l'industrie.

Ils voient pauvres les États à esclaves, et riches ceux qui n'en ont pas ; et ils condamnent l'esclavage.

Ils se disent : L'ouvrier libre, travaillant pour lui, travaille mieux que l'esclave ; et il est plus profitable de payer un ouvrier qui fait bien que de nourrir un esclave qui fait mal..... Et ils condamnent l'esclavage.

Ils se disent encore : Le travail est la source de la richesse ; mais la servitude déshonore le travail : les blancs seront oisifs, tant qu'il y aura des esclaves ; et ils condamnent l'esclavage.

Leur intérêt est d'accord avec leur orgueil... L'émancipation des noirs ne fait des hommes libres que de nom : le nègre affranchi ne devient point pour les Américains un rival dans le commerce ou dans l'industrie. Il peut être l'une de ces deux choses : mendiant ou domestique ; les autres carrières lui sont interdites par les mœurs. Affranchir les nègres aux États-Unis, c'est instituer une classe inférieure... et quiconque est blanc de pure race appartient à une classe privilégiée... La couleur blanche est une noblesse.

— Ne croyez point, mon ami, dis-je en m'adressant à Georges, que ces préjugés soient destinés à vivre éternellement ! Selon les lois de la nature, la liberté d'un homme ne peut appartenir à un autre homme. Liberté ! mère du génie et de la vertu, principe de tout bien, source sacrée de tous les enthousiasmes et de tous les héroïsmes, une race d'hommes

serait-elle condamnée à ne se réchauffer jamais aux rayons de la divine lumière ! Vouée pour toujours à l'esclavage, elle ne connaîtrait ni les gloires du commandement ni la moralité de l'obéissance; incessamment courbée sous les fers pesants de la servitude, elle n'aurait pas la force d'élever ses bras vers le ciel; travaillant sans relâche sous l'œil de ses tyrans, il lui serait interdit de contempler à loisir le firmament si beau, si resplendissant de clartés, d'y élancer sa pensée, et de se livrer à ces admirations sublimes d'où naissent l'inspiration pour l'esprit, l'élévation pour l'âme, et pour le cœur la poésie !

Et, me tournant vers Nelson, je repris en ces termes :

— La société américaine, qui porte la plaie de l'esclavage, travaille-t-elle du moins à la guérir ? et prépare-t-elle, pour deux millions d'hommes, la transition de l'état de servitude à celui de liberté ?

NELSON.

Personne, hélas ! n'est d'accord sur ce point. Les uns voudraient qu'on affranchît d'un seul coup tous les nègres ; d'autres, qu'on déclarât libres tous les enfants à naître des esclaves. Ceux-ci disent : Avant d'accorder la liberté aux noirs, il faut les instruire ; ceux-là répondent : Il est dangereux d'instruire des esclaves.

Ne sachant quel remède employer, on laisse le mal se guérir de lui-même. Les mœurs se modifient chaque jour ; mais la législation n'est pas changée : la loi punit de la même peine le maître qui montre à écrire à son esclave, et celui qui le tue ; et le pauvre nègre coupable d'avoir ouvert un livre encourt le châtiment du fouet[1].

LUDOVIC.

Quelle cruauté ! Je conçois que vous n'affranchissiez pas subitement tous les nègres ; mais d'où vient que vous flétrissez de tant de mépris ceux à qui vous avez donné la liberté ?

NELSON.

Le noir qui n'est plus esclave le fut, et, s'il est né libre, on sait que son père ne l'était pas.

LUDOVIC.

Je concevrais encore la réprobation qui frappe le nègre et

1. Voyez à la fin du volume la note sur la condition sociale et politique des nègres esclaves et des gens de couleur affranchis.

le mulâtre, même après leur affranchissement, parce que leur couleur rappelle incessamment leur servitude; mais ce que je ne puis comprendre, c'est que la même flétrissure s'attache aux gens de couleur devenus blancs, et dont tout le crime est de compter un noir ou un mulâtre parmi leurs aïeux.

NELSON.

Cette rigueur de l'opinion publique est injuste sans doute; mais elle tient à la dignité même du peuple américain...... Placé en face de deux races différentes de la sienne, les Indiens et les nègres, l'Américain ne s'est mêlé ni aux uns ni aux autres. Il a conservé pur le sang de ses pères. Pour prévenir tout contact avec ces nations, il fallait les flétrir dans l'opinion. La flétrissure reste à la race, lorsque la couleur n'existe plus.

LUDOVIC.

Dans l'état présent de vos mœurs et de vos lois, vous ne reconnaissez point de noblesse héréditaire?

NELSON.

Non sans doute. La raison repousse toute distinction qui serait accordée à la naissance, et non au mérite personnel.

LUDOVIC.

Si vos mœurs n'admettent point la transmission des honneurs par le sang, pourquoi donc consacrent-elles l'hérédité de l'infamie? On ne naît point noble, mais on naît infâme! Ce sont, il faut l'avouer, d'odieux préjugés!

Mais enfin, un blanc pourrait, si telle était sa volonté, se marier à une femme de couleur libre?

NELSON.

Non, mon ami, vous vous trompez.

LUDOVIC.

Quelle puissance l'en empêcherait?

NELSON.

La loi... Elle contient une défense expresse et déclare nul un pareil mariage.

LUDOVIC.

Ah! quelle odieuse loi! Cette loi, je la braverai.

NELSON.

Il est un obstacle plus grave que la loi même : ce sont les mœurs. Vous ignorez quelle est, dans la société américaine, la condition des femmes de couleur.

Apprenez (je rougis de le dire, parce que c'est une grande honte pour mon pays) que, dans toute la Louisiane, la plus haute condition des femmes de couleur libres, c'est d'être prostituées aux blancs.

La Nouvelle-Orléans est, en grande partie, peuplée d'Américains venus du Nord pour s'enrichir, et qui s'en vont dès que leur fortune est faite. Il est rare que ces habitants de passage se marient; voici l'obstacle qui les en empêche :

Chaque année, pendant l'été, la Nouvelle-Orléans est ravagée par la fièvre jaune. A cette époque, tous ceux auxquels un déplacement est possible, quittent la ville, remontent le Mississipi et l'Ohio, et vont chercher, dans les États du centre ou du Nord, à Philadelphie ou à Boston, un climat plus salubre. Quand la saison des grandes chaleurs est passée, ils reviennent dans le Sud, et reprennent place à leur comptoir. Ces migrations annuelles n'ont rien qui gêne un célibataire; mais elles seraient incommodes pour une famille entière. L'Américain évite tout embarras en se passant d'épouse, et en prenant une compagne illégitime ; il choisit toujours celle-ci parmi les femmes de couleur libres; il lui donne une espèce de dot; la jeune fille se trouve honorée d'une union qui la rapproche d'un blanc; elle sait qu'elle ne peut l'épouser; c'est beaucoup à ses yeux que d'en être aimée.... Elle aurait pu, d'après nos lois, se marier à un mulâtre; mais une telle alliance ne l'eût point sortie de sa classe. Le mulâtre n'aurait d'ailleurs pour elle aucune puissance de protection ; en épousant l'homme de couleur, elle perpétuerait sa dégradation; elle se relève en se prostituant au blanc. Toutes les jeunes filles de couleur sont élevées dans ces préjugés, et dès l'âge le plus tendre, leurs parents les façonnent à la corruption. Il y a des bals publics où l'on n'admet que des hommes blancs et des femmes de couleur; les maris et les frères de celles-ci n'y sont pas reçus; les mères ont coutume d'y venir elles-mêmes; elles sont témoins des hommages adressés à leurs filles, les encouragent et s'en réjouissent. Quand un Américain tombe épris d'une fille, c'est à sa mère qu'il la demande; celle-ci marchande de son mieux, et se montre plus ou moins exigeante pour le prix, selon que sa fille est plus ou moins novice. Toutcela se passe sans mystère: ces unions monstrueuses

n'ont pas même la pudeur du vice qui se cache par honte, comme la vertu par modestie; elles se montrent sans déguisement à tous les yeux, sans qu'aucune infamie ni blâme s'attachent aux hommes qui les ont formées. Quand l'Américain du Nord a fait sa fortune, il a atteint son but... Un jour il quitte la Nouvelle-Orléans, et n'y revient jamais.... Ses enfants, celle qui, pendant dix ans, vécut comme sa femme, ne sont plus rien pour lui. Alors la fille de couleur se vend à un autre. Tel est le sort des femmes de race africaine à la Louisiane.

— En disant ces mots, Nelson laissa échapper un soupir. On voyait qu'il s'était imposé une pénible contrainte, et que le sentiment d'un devoir à remplir avait seul soutenu sa voix.

Plongé dans une sombre rêverie, Georges semblait ne prêter à ce récit aucune attention..... Marie donnait, dans sa douleur profonde, un spectacle digne de pitié. Telle on voit, durant l'orage, une tendre fleur incliner sa tête; faible, mais pliante, elle marque, en se courbant, les coups de la tempête... et, quand l'ouragan est loin d'elle, abattue et languissante, elle ne relève point sa tige flétrie.

Ainsi, pendant que parlait Nelson, Marie, faible femme, roseau dévoué aux orages du cœur, était agitée de mille secousses; chaque révélation lui portait un coup funeste; un instinct de pudeur lui découvrait le sens des paroles qu'elle avait entendues; elle sentait son humiliation sans la comprendre; et, avec l'innocence dans le cœur, elle portait sur son front la rougeur d'une coupable.

Pour moi, ne pouvant résister à l'émotion de cette scène, je m'écriai : — Vos mœurs et vos lois me font horreur; je ne m'y soumettrai jamais... Ah! si Marie ne craint point de se lier à ma destinée, nous quitterons ensemble ce pays de préjugés odieux; nous fuirons des contrées de servitude et de ténèbres, et nous irons vers cette terre de lumières et de liberté, vers cette Nouvelle-Angleterre qui s'avance d'un pas si ferme et si rapide dans la voie de la civilisation!

— Hélas! mon ami, répliqua Nelson, les préjugés contre la population de couleur sont, il est vrai, moins puissants à Boston qu'à la Nouvelle-Orléans; mais nulle part ils ne sont amortis.

— Eh bien! répondis-je aussitôt, ces préjugés, je les dé-

teste et je saurai les braver! c'est une lâcheté infâme que de s'éloigner des malheureux dont l'infortune n'est point méritée!...

En ce moment Marie parut sortir de son abattement; sa paupière affaissée se releva; alors, d'une voix qui trahissait une émotion profonde : — D'où vient, me dit-elle, que vous nous plaignez, après ce que vous avez entendu? La pitié des hommes s'attache aux maux passagers; mais un malheur qui, comme le nôtre, ne doit point finir, fatigue et décourage les cœurs les plus compatissants...

Mon ami, ajouta-t-elle avec un accent presque solennel, vous ne comprenez rien à mon sort ici-bas; parce que mon cœur sait aimer, vous croyez que je suis une fille digne d'amour; parce que vous me voyez un front blanc, vous pensez que je suis pure... mais non... mon sang renferme une souillure qui me rend indigne d'estime et d'affection... Oui! ma naissance m'a vouée au mépris des hommes!... Sans doute cet arrêt de la destinée est mérité... Les décrets de Dieu, quelquefois cruels, sont toujours justes!...

Puis, me trouvant inébranlable dans mes sentiments : — Vous ne savez pas, me dit-elle, que vous vous déshonorez en me parlant? Si l'on vous voyait près de moi dans un lieu public, on dirait : Cet homme perd toute bienséance; il accompagne une femme de couleur.

Hélas! Ludovic, contemplez sans passion la triste réalité : associer votre vie à une pauvre créature telle que moi, c'est embrasser une condition pire que la mort.

N'en doutez pas, ajouta-t-elle d'une voix inspirée, c'est Dieu lui-même qui a séparé les nègres des blancs... Cette séparation se retrouve partout : dans les hôpitaux où l'humanité souffre, dans les églises où elle prie, dans les prisons où elle se repent, dans le cimetière où elle dort de l'éternel sommeil.

— Eh quoi! m'écriai-je, même au jour de la mort?...

— Oui, reprit-elle avec un accent grave et mélancolique; quand je mourrai, les hommes se souviendront que, cent ans auparavant, un mulâtre exista dans ma famille; et si mon corps est porté dans la terre destinée aux sépultures, on le repoussera de peur qu'il ne souille de son contact les osse-

ments d'une race privilégiée... Hélas! mon ami, nos dépouilles mortelles ne se mêleront point sur la terre; n'est-ce pas le signe que nos âmes ne seront point unies dans le ciel?...

— Cesse, m'écriai-je, ô ma bien-aimée, cesse, je t'en conjure, un langage qui déchire mon cœur... Pourquoi ta honte? pourquoi tes larmes?

La honte est aux méchants qui font gémir l'innocence! Et, si tu m'aimes, la source de tes pleurs sera bientôt tarie, laisse à mon amour le soin de te protéger... Tu crains pour moi l'infamie!... Marie, tu ne sais pas combien je m'enorgueillis de toi! Tu ne comprends pas comme je serai fier de me montrer en tous lieux, paré de ton amour, de ta beauté, de ton infortune! Ah! qu'ils me jettent au visage une parole de mépris, ces nobles marchands aux armoiries brillantes, au sang pur et sans mélange! comme je jouirai de leur insolence! En Europe, que ferais-je pour toi, Marie? là on tomberait à tes genoux, ange de grâce et de bonté; chacun s'approcherait pour être béni de ton sourire, fille chaste et pure; quel homme n'envierait la gloire de protéger ton innocence et ta faiblesse? Ici l'on te repousse, on te déshonore .. Ah! que je vous rends grâces, Américains insensibles et froids, de vos mépris et de vos injustices! Par vous, celle que j'aime est abaissée... mais vous la verrez relever sa belle tête! vous lui rendrez foi et hommage, nobles seigneurs de comptoir... vos fronts basanés de race blanche s'inclineront devant la blanche fille de couleur... je vous la ferai respecter! Marie sera la première parmi vos femmes!...

En prononçant ces mots, je me prosternai aux pieds de Marie, comme pour indiquer le culte dont je jugeais digne mon idole... La fille de Nelson pleurait de bonheur; elle prit mes mains dans ses deux mains, y laissa tomber quelques pleurs et posa sur moi sa tête, me montrant par ce signe qu'elle acceptait mon appui. Ces larmes de la faible femme tombées sur l'homme fort signifiaient sans doute que toute ma puissance ne nous préserverait pas des orages!

Cependant Georges, dont l'émotion était extrême, se jeta dans mes bras; il me serrait étroitement contre sa poitrine, seul langage que trouvât son cœur.

Nelson, impassible, conservant son attitude calme et froide

au milieu des passions violentes qui nous agitaient, ressemblait à ces vieilles ruines du rivage de l'Océan qu'on voit immobiles sur la pointe d'un roc, tandis que tout croule autour d'elles, et qui demeurent debout au mépris de l'ouragan déchaîné sur leur tête et des flots en fureur mugissant à leurs pieds. Nos passions ne l'avaient point ému, et aucune de nos paroles ne l'avait irrité.

— Mon ami, me dit-il après un peu de silence, votre cœur généreux vous égare. Ma raison viendra au secours de la vôtre; vous ne savez pas quelle tâche on entreprend quand on veut combattre les préjugés de tout un peuple et demeurer dans une société dont on heurte chaque jour les opinions et les sentiments! Non, je ne consentirai point à votre union avec ma fille. Cependant je ne repousse pas à jamais vos vœux. Parcourez l'Amérique; voyez le monde dans lequel vous prétendez vivre; étudiez ses passions et ses préjugés; mesurez la force de l'ennemi que vous bravez; et lorsque vous connaîtrez le sort de la population noire dans les pays d'esclaves et dans les États même où l'esclavage est aboli, alors vous pourrez prendre une résolution éclairée. Je ne crois pas, je vous l'avoue, qu'il appartienne à une force humaine de résister aux impressions que vous allez recevoir. Mais si l'aspect d'une misère affreuse n'effraie point votre courage et ne rebute point votre cœur, croyez-vous que j'hésite à accepter pour ma chère Marie l'appui généreux que vous viendrez lui présenter?

La réponse ferme de Nelson, dont l'accent annonçait une volonté déterminée, me consterna...

— J'exige, ajouta-t-il, que vous passiez au moins six mois dans l'observation des mœurs de ce pays... Ce temps d'épreuve vous suffira sans doute.

Dans l'impatience de mon amour, je dis à Nelson : Nous sommes malheureux aux États-Unis; vos enfants, par leur naissance; vous et moi, par l'infortune de vos enfants. Quittons ce pays, allons en France. Là, nous ne trouverons point de préjugés contre les familles de couleur.

Je fus surpris de voir qu'à ces mots Georges ne donnait aucune marque d'assentiment; car l'avis que j'ouvrais me semblait devoir lui sourire; cependant il resta silencieux et rêveur.

— Vous hésitez? lui dis-je.

— Non, répondit Georges, non... je n'hésite pas... Jamais je ne quitterai l'Amérique.

Nelson donna un signe d'approbation et Marie fit entendre un soupir.

— Je suis opprimé dans ce pays, reprit Georges; mais l'Amérique est ma patrie! N'est-on bon citoyen qu'à la condition d'être heureux?... De puissants liens m'y retiennent; le plus grand nombre y est enchaîné par des intérêts, moi j'y suis attaché par des devoirs... Il n'est pas généreux de fuir la persécution!... Ah! si j'étais seul infortuné! peut-être je fuirais... mais mon sort est celui de toute une race d'hommes... Quelle lâcheté de se retirer de la misère commune pour aller chercher seul une heureuse vie!... Et puis... le devoir n'est pas l'unique lien qui m'y enchaîne; j'y puis jouir encore de quelque bonheur. Notre abaissement ne sera pas éternel. Peut-être serons-nous forcés de conquérir par la force l'égalité qu'on nous refuse... Quel beau jour que celui d'une juste vengeance! Non, non... je ne fuirai point l'Amérique. Mais, Ludovic, ajouta-t-il, si vous devez rendre heureuse en France ma sœur, ma chère Marie, ah! partez!... malgré...

Il n'acheva pas; une larme tomba de ses yeux.

— Ah! jamais, mon frère, je ne me séparerai de toi, s'écria Marie avec tendresse.

Pendant ce temps, Nelson réfléchissait. — Dieu nous préserve, me dit-il enfin, de suivre votre conseil! Je sais quelle est en France la corruption des mœurs; et si ma fille est docile à ma voix, jamais elle ne respirera l'air infect de ces sociétés maudites, dans lesquelles la morale est sans cesse outragée, où la fidélité conjugale est un ridicule, et le vice le plus odieux une faiblesse excusable.

Je fis observer à Nelson que les mœurs des femmes, en France, n'étaient plus aujourd'hui ce qu'elles avaient été dans le dernier siècle*. Mais, tandis que je parlais, il murmurait sourdement ces mots : — La France! terre d'impiété! terre de malédiction!

— Pour moi, reprit-il gravement, je ne quitterai point mon pays. Les Américains des États-Unis sont un grand peuple... Mes pères ont abandonné l'Europe qui les persécutait... Je

ne remonterai point vers la source de leur infortune ......

Alors je suppliai de nouveau Nelson de me faire grâce d'un temps d'épreuve inutile; mais ma prière fut vaine.

CHAPITRE IX.

L'ÉPREUVE.

1.

Nelson fut inflexible dans son sentiment. Je ne pouvais approuver ses craintes; cependant il me fallut obéir à sa volonté. Je me consolais en pensant que cet obstacle n'était qu'un ajournement de mon bonheur... N'étais-je pas sûr du cœur de Marie? et Nelson me promettait qu'à mon retour, si mes intentions n'étaient pas changées, il cesserait de les combattre.

Avant de quitter Marie, je lui donnai mille assurances d'amour. Elle m'écoutait triste et silencieuse; enfin, d'une voix attendrie: — Je ne veux point, me dit-elle, par des serments justifier les vôtres. Pour vous rester fidèle, il ne me faudra ni sacrifices ni efforts, à moi que personne ne peut aimer; mais vous, ami généreux, vous ne pouvez engager l'avenir et vous charger, en entrant dans la vie, d'un fardeau qui vous écraserait au premier pas. Ses larmes achevèrent de me répondre. Au jour marqué pour mon départ, comme j'allais prendre dans la baie de Baltimore le bateau à vapeur qui devait me conduire à New-York, et au moment où le canot d'embarcation commençait à s'éloigner de terre, Marie, dont j'avais reçu les adieux, me fit un signe du rivage, et levant ses mains vers moi: — Ludovic, s'écria-t-elle, vos serments! vous ne pourrez les tenir!... je vous en délie.... Je fis un mouvement vers elle; mais l'absence était commencée. Je jetai une parole aux vents; déjà j'étais trop loin pour être entendu. Avec quelle rapidité cette séparation devint complète! comme

l'intervalle entre nous s'agrandit vite! D'abord la distance que l'œil mesure sans peine; puis l'horizon lointain qui se dérobe à la vue; et tout à coup le vide immense, sans bornes, dans lequel on s'agite, entre le ciel et la mer! Ainsi, un moment insensible sépare l'existence qui touche à la terre de la vie qui se perd dans l'espace!

Lorsque, de deux amis qui se séparent, l'un s'éloigne sur mer, le moins à plaindre est celui qui, du rivage, suit des yeux le vaisseau qui part; après qu'il ne distingue plus personne sur le navire, il regarde longtemps encore; sa douleur est comme en suspens, et, tant qu'il aperçoit la pointe d'un mât, l'ombre d'une voile, il tient par quelque chose à l'être chéri qui va disparaître. Un moment vient où le vaisseau se réduit aux proportions d'un atome imperceptible, jusqu'à ce qu'enfin il échappe aux regards et se confonde dans l'horizon avec le ciel et les flots. Alors il se fait dans le cœur un affreux brisement : c'est la sombre nuit succédant à la dernière lueur d'une clarté mourante; c'est le signal du désespoir pour l'âme qui sentait venir son infortune.

Cependant, celui que la voile entraîne est encore plus malheureux : la vapeur, les vents, tout conspire contre lui; à peine quelques instants sont-ils écoulés que cette terre, sur laquelle il cherche un ami, n'offre plus à ses regards qu'un point obscur; rien ne s'y distingue, rien ne s'en détache. Une petite barque ressort à tous les yeux sur l'immense Océan; et tout est confusion sur une terre lointaine; édifices, forêts, habitants, tout s'y fond dans une seule teinte qui ne forme qu'une ombre... Ainsi, l'ami que vous laissez sur le rivage vous échappe subitement; vous cessez tout à coup de le toucher, de l'entendre, de le voir; toutes les douleurs de l'absence vous saisissent à la fois.

Mon chagrin fut profond... L'aspect de l'Océan vint ajouter encore à la tristesse de mon âme. Rien, hélas! ne ressemble plus aux jours de la vie que les mouvements d'un vaisseau; la plupart sont modérés : c'est l'image de la vie commune, placée entre le calme et la tempête. Le vaisseau va jusqu'à ce qu'il s'use ou se brise; un autre prend sa place pour recommencer les mêmes courses à travers les mêmes périls : ainsi font les hommes sur la terre. Pareil à l'Océan, le monde seul

ne change point et demeure avec ses écueils, ses orages et ses abîmes.

En rappelant le souvenir de mes dernières années, j'y trouvai un tel enchaînement de malheurs, qu'il me sembla que ma vie était engagée à l'infortune... j'accusai ma destinée, et; comme l'amour de Marie me restait assez puissant pour lutter seul contre toutes mes peines, je m'efforçai de me ravir à moi-même cette dernière consolation, et mon esprit fut ingénieux à forger des soupçons et des défiances qui n'étaient pas dans mon cœur. Je savais que la légèreté est le défaut de toutes les femmes; parmi celles qui sont constantes, la plupart ne le sont que par faiblesse : on peut, en restant près d'elles, perdre leur amour; mais n'est-ce pas le seul moyen de conserver leur foi? J'ai toujours cru que les hommes ont des affections plus profondes; les femmes, des passions plus vives : les premiers aiment mieux de loin; les femmes, de près : l'homme a plus d'imagination, et l'imagination va toujours au-delà du réel; la femme, plus de sensibilité, et la sensibilité se nourrit d'excitations instantanées. J'avais vu Marie tout en larmes à mon départ... mais son amour serait-il puissant contre l'absence? Moi, j'avais été courageux devant elle, et loin de sa vue je pleurais.

Alors commença pour moi une vie de misère profonde, et presque de honte; car je sentis défaillir mon courage. La douleur d'être séparé de celle que j'aimais abattait mon âme; et je me trouvai en face de malheurs qui dépassaient tout ce que mon imagination avait pu prévoir. Mais à quoi bon vous affliger de l'histoire de mes maux?

Ici Ludovic s'arrêta; sa physionomie prit un aspect plus sombre, son regard devint fixe, et ses lèvres immobiles demeuraient en suspens, comme si elles se refusaient à un douloureux aveu.

— De grâce, s'écria le voyageur, continuez un récit qui m'instruit et me touche. Je suis avide de connaître votre destinée... Parlez, je vous en supplie.

— Je ne vous ai pas dit la moitié de mes malheurs; et quel intérêt...

— L'intérêt le plus vif, répliqua le voyageur, me rend attentif à vos paroles. Vous me racontez vos peines; ce sont elles qui

me captivent. Je n'ai jamais recherché ni les joies ni les félicités du monde; mais je me suis toujours senti attiré par l'infortune. Le bonheur des hommes est si mêlé d'orgueil et d'égoïsme, qu'il m'ennuie et me dégoûte, mais il me reste dans l'âme une longue et douce impression quand j'ai pleuré avec des malheureux.

— Hélas ! reprit Ludovic après une courte pause, voici l'époque de ma vie dont le souvenir est le plus amer ; c'est le temps où j'ai senti chanceler dans mon cœur les serments qui m'unissaient à mon amie.... Aujourd'hui, je rougis de ma faiblesse. Mon Dieu ! par quels malheurs il m'a fallu passer pour arriver à cette criminelle hésitation !

J'avais, dans toute la sincérité de mon cœur, juré à Marie que je l'aimerais toujours. L'obstacle qu'on opposait à mon amour, quelque grave qu'on le représentât à mes yeux, me semblait puéril et méprisable. Que m'importait un préjugé social, quand j'avais pour moi le cœur de Marie ? Mais lorsque, rentré dans le monde, et sujet à ses froissements, je me trouvai en face de ce préjugé puissant, inflexible, répandu dans toutes les classes, accepté par tout le monde, dominant la société américaine, sans qu'aucune voix s'élève pour le combattre ; écrasant ses victimes sans réserve, sans pitié, sans remords ; lorsque je vis, dans les États libres de l'Union, la population noire couverte d'un opprobre pire peut-être que l'esclavage ; toutes les personnes de couleur flétries par le mépris public, abreuvées d'outrages, encore plus dégradées par la honte que par la misère : alors je sentis s'élever en moi de terribles combats... Tantôt saisi d'indignation et d'horreur, je me croyais assez fort pour lutter seul contre tous ; mon orgueil se plaisait à rencontrer pour adversaire tout un peuple, le monde entier ! mais, après ces nobles élans, je retombais en présence de mille réalités décourageantes, et je me demandais quel serait mon sort ; quel serait celui de Marie elle-même, au sein de tant d'amertume et d'ignominie ! j'hésitai : ce fut là mon crime.... Cependant mon cœur n'était point dupe des sophismes de ma raison. Marie, me disais-je, serait malheureuse quand nous serions unis ; mais ne le serait-elle pas davantage si notre union ne se formait jamais ? Cesserait-elle d'être une pauvre femme de couleur, parce que je lui au-

rais manqué de foi ? Le monde ne l'accablerait-il plus de son mépris, parce qu'elle aurait perdu l'appui du seul être capable de la faire respecter ?

Je portai mes incertitudes et mes angoisses de ville en ville, à New-York, à Boston, à Philadelphie...

Ici le voyageur interrompit son hôte ; car il avait cessé de comprendre le sens de son langage.

— Tout à l'heure, lui dit-il, vous me racontiez le sort de la race noire dans les États du Sud, et je déplorais avec vous la triste condition des esclaves ; mais, en quittant Baltimore, vous êtes allé dans les autres villes de l'Union où l'esclavage est aboli. Là un spectacle différent a dû s'offrir à vos yeux. Je sais bien que, même dans les États du Nord, le préjugé qui s'attache à la couleur des hommes n'est pas entièrement anéanti ; mais je le croyais près de s'éteindre...

— Détrompez-vous, répliqua Ludovic avec vivacité ; ce préjugé y a conservé toute sa puissance. Il faut sur ce point distinguer les mœurs des lois.

D'après la loi le nègre est en tous points l'égal du blanc ; il a les mêmes droits civils et politiques ; il peut être président des États-Unis ; mais, en fait, l'exercice de tous ces droits lui est refusé, et c'est à peine s'il peut saisir une position sociale supérieure à la domesticité.

Dans ces États de prétendue liberté, le nègre n'est plus esclave ; mais il n'a de l'homme libre que le nom.

Je ne sais si sa condition nouvelle n'est pas pire que la servitude : esclave, il n'avait point de rang dans la société humaine ; maintenant il compte parmi les hommes, mais c'est pour en être le dernier.

Il n'est pas rare, dans le Sud, de voir les blancs bienveillants envers les nègres. Comme la distance qui les sépare est immense et non contestée, les Américains libres ne craignent pas, en s'approchant de l'esclave, de l'élever à leur niveau, ou de descendre au sien.

Dans le Nord, au contraire, où l'égalité est proclamée, les blancs se tiennent éloignés des nègres, pour n'être pas confondus avec ceux-ci ; ils les fuient avec une sorte d'horreur, et les repoussent impitoyablement afin de protester contre une

assimilation qui les humilie, et de maintenir dans les mœurs la distinction qui n'est plus dans les lois.

Peut-être aussi l'oppression qui pèse sur toute une race d'hommes paraît-elle plus odieuse et plus révoltante, à mesure que le pays où elle se rencontre est régi par des institutions plus libres.

L'Orient nous offre des pays barbares, où le caprice d'un tyran se joue de la vie des hommes, où la puissance publique s'annonce par des spoliations, et la soumission des sujets par des bassesses, où la force tient lieu de loi, le bon plaisir de justice, l'intérêt de morale, et la misère universelle de consolation. Là, chacun subit la vie comme un destin : oppresseur ou opprimé, eunuque ou sultan, victime ou bourreau. Nulle part le mal, nulle part le bien; il n'y a que d'heureuses fortunes et des sorts malheureux : le crime et la vertu sont des fatalités.

M'étonnerai-je de trouver dans ces contrées funestes des millions d'hommes voués à l'esclavage? Non; à peine remarquerai-je cet outrage à la morale dans une société fondée sur le mépris de toutes les lois de la nature et de l'humanité; là, chaque vice social est un principe, et non un abus; il est nécessaire à l'harmonie du tout.

J'éprouve une autre impression quand, chez un peuple libre, je rencontre des esclaves; lorsqu'au sein d'une société civilisée et religieuse, je vois une classe de personnes pour laquelle cette société s'est fait des lois et des mœurs à part; pour les uns une législation douce, un code sanguinaire pour les autres; d'un côté, la souveraineté des lois; de l'autre, l'arbitraire; pour les blancs, la théorie de l'égalité; pour les noirs, le système de la servitude.... deux morales contraires; l'une, au service de la liberté; l'autre à l'usage de l'oppression; deux sortes de mœurs publiques : celles-ci douces, humaines, libérales; celles-là cruelles, barbares, tyranniques.

Ici le vice me choque davantage, parce qu'il est en relief sur des vertus... mais ce fond de lumière, qui rend l'ombre plus saillante, la rend aussi plus importune à ma vue...

Les tyrans sont peut-être de bonne foi quand ils disent qu'on ne saurait gouverner les hommes sans des lois iniques

et cruelles; ils n'en savent pas d'autres; et ce langage peut être cru des peuples qui n'ont jamais connu que la tyrannie.

Mais une pareille excuse n'appartient point à une nation qui est en possession d'institutions libres; elle sait que l'esclavage est mauvais parce qu'elle jouit de la liberté; elle doit détester l'injustice et la persécution, puisqu'elle pratique chaque jour l'équité, la charité, la tolérance...

Dans un pays barbare, en présence des plus grandes misères, on n'a dans le cœur qu'une haine, c'est contre le despote. A lui seul la puissance; par lui tous les maux; contre lui toutes les imprécations.

Mais, dans un pays d'égalité, tous les citoyens répondent des injustices sociales, chacun d'eux en est complice. Il n'existe pas en Amérique un blanc qui ne soit barbare, inique, persécuteur envers la race noire.

En Turquie, dans la plus affreuse détresse, il n'y a qu'un despote; aux États-Unis, il y a pour chaque fait de tyrannie dix millions de tyrans.

Ces réflexions se présentaient sans cesse à mon esprit, et je sentais se développer dans mon âme le germe d'une haine profonde contre tous les Américains; car enfin l'infortune de Marie était l'œuvre de leurs lois barbares et de leurs odieux préjugés; chacun d'eux était à mes yeux un ennemi.

Je voyais bien des tentatives faites par quelques hommes généreux pour remédier au mal; mais ce mal est de ceux qui ne se guérissent que par les siècles.

Dans une société où tout le monde souffre une égale misère, il se forme un sentiment général qui pousse à la révolte, et quelquefois la liberté sort de l'excès même de l'oppression.

Mais dans un pays où une fraction seulement de la société est opprimée, pendant que tout le reste est à l'aise, on voit la majorité arranger ses existences heureuses en regard des misères du petit nombre; tout se trouve dans l'ordre et sagement réglé : bien-être d'un côté, abjection et souffrance de l'autre. L'infortuné peut se faire entendre, mais non se faire craindre, et le mal, quelque révoltant qu'il soit, ne se guérit point par son extrémité, parce qu'il grandit sans s'étendre.

Le malheur des noirs opprimés par la société américaine ne peut se comparer à celui d'aucune des classes souffrantes

que présentent les autres peuples. Il y a partout de l'hostilité entre les riches et les prolétaires; cependant ces deux classes ne sont séparées par aucune barrière infranchissable : le pauvre devient riche; le riche, pauvre; c'en est assez pour tempérer l'oppression de l'un par l'autre. Mais quand l'Américain écrase de son mépris la population noire, il sait bien qu'il n'aura jamais à redouter le sort réservé au nègre.

J'étais sans cesse témoin de quelque triste événement qui me révélait la haine profonde des Américains contre les noirs.

Un jour, à New-York, j'assistais à une séance de la cour des sessions. Sur le banc des accusés était assis un jeune mulâtre, auquel un Américain reprochait des actes de violence. « Un blanc frappé par un homme de couleur! quelle horreur! « quelle infamie! » s'écriait-on de toutes parts. Le public, les jurés eux-mêmes, étaient indignés contre le prévenu, avant de savoir s'il était coupable. Je ne saurais vous dire l'impression pénible que me fit éprouver le débat... Chaque fois que le pauvre mulâtre voulait parler, sa voix était étouffée, soit par l'autorité du juge, soit par les murmures de la foule. Tous les témoins l'accablèrent; les plus favorables furent ceux qui ne dirent rien contre lui. Les amis du plaignant avaient bonne mémoire; ceux dont le mulâtre invoquait les souvenirs ne se rappelaient rien. Il fut condamné sans délibération... Un frémissement de joie s'éleva de la foule : murmure mille fois plus cruel au cœur du malheureux que la sentence du magistrat; car le juge est payé pour faire sa tâche, tandis que la haine du peuple est gratuite. Peut-être est-il coupable; mais innocent, n'eût-il pas eu le même sort?

Cependant la loi de l'État de New-York ne reconnaît que des hommes libres, tous égaux entre eux! Qu'est-ce donc qu'un principe écrit dans les lois quand il est démenti par les mœurs? Hélas! la justice que trouve en Amérique l'homme de couleur est comme celle que rencontre chez nous, après la guerre civile, le parti vaincu chez le vainqueur.

Les nègres égaux des blancs!... quel mensonge! Je voyais dans l'enceinte même de la cour des sessions les Américains séparés des noirs : pour les premiers, une place de distinction dans l'audience, au fond de la salle, le public nègre parqué dans une étroite galerie. Pourquoi donc cette barrière

placée entre les uns et les autres, comme pour s'opposer à leur fusion?

Il existe à Philadelphie une maison de refuge où sont envoyés les jeunes gens et les jeunes filles qui ont commis quelque délit tenant le milieu entre la faute et le crime : l'influence de la famille n'est plus assez puissante sur eux : le châtiment de la prison serait trop rigoureux; la maison de refuge, plus sévère que l'une, moins cruelle que l'autre, convient à ces délinquants précoces, mais non endurcis. Un jour, en visitant cet établissement, je fus surpris de n'y pas voir un seul enfant de race noire. J'en demandai la cause au directeur, qui me dit : « Ce serait dégrader les enfants blancs que de leur asso- « cier des êtres voués au mépris public. »

Une autre fois, je témoignai mon étonnement de ce que les enfants des nègres étaient exclus des écoles publiques établies pour les blancs; on me fit observer qu'aucun Américain ne voudrait envoyer son enfant dans une école où il se trouverait un seul noir.

Alors je me rappelai ces paroles prononcées par Marie dans son désespoir;

« La séparation des blancs et des nègres se retrouve par- « tout : dans les églises, où l'humanité prie; dans les hôpi- « taux, où elle souffre; dans les prisons, où elle se repent; « dans le cimetière, où elle dort de l'éternel sommeil. »

Tout était vrai dans ce tableau que j'avais regardé comme une exagération de la douleur.

Les hospices, ainsi que les geôles, renferment des quartiers distincts, où les malades et les criminels sont classés selon leur couleur; partout les blancs sont l'objet de soins et d'adoucissements que n'obtiennent point les pauvres nègres.

J'ai vu aussi dans chaque ville deux cimetières séparés : l'un pour les blancs, l'autre pour les gens de couleur. Etrange phénomène de la vanité humaine! Quand il ne reste plus des hommes que poussière et corruption, leur orgueil ne se résout point à mourir, et trouve encore sa vie dans le néant des tombeaux!...

Cependant, si l'ambition de l'homme survit, sa puissance expire au sépulcre. Quelle que soit la distance qui sépare les squelettes privilégiés des ossements d'une race inférieure,

tous ces restes misérables sont bientôt empreints de la teinte uniforme que donne la terre à ses hôtes; la même surface les recouvre, pesante ou légère; des vers pareils leur dévorent le cœur; le même oubli ronge leur mémoire.

Mais ce qui me jeta dans un long étonnement, ce fut de trouver cette séparation des blancs et des nègres dans les édifices religieux. Qui le croirait? des rangs et des priviléges dans les églises chrétiennes! Tantôt les noirs sont relégués dans un coin obscur du temple; tantôt ils en sont complétement exclus. Jugez quel serait le déplaisir d'une société choisie, s'il fallait qu'elle se mêlât à des êtres grossiers et mal vêtus. La réunion au temple saint est le seul divertissement qu'autorise le dimanche. Pour la société américaine, l'église, c'est la promenade, le concert, le bal, le théâtre; les femmes s'y montrent élégamment parées. Le temple protestant est un salon où l'on prie Dieu. Les Américains souffriraient d'y rencontrer des êtres de basse condition; ne serait-il pas fâcheux aussi que l'aspect hideux d'un visage noir vînt ternir l'éclat d'une brillante assemblée? Dans une congrégation de bonne compagnie, le plus grand nombre sera nécessairement d'avis qu'on ferme la porte aux gens de couleur : la majorité le voulant ainsi, rien ne saurait l'empêcher.

Les églises catholiques sont les seules qui n'admettent ni priviléges ni exclusions; la population noire y trouve accès comme les blancs. Cette tolérance du catholicisme, et cette police rigoureuse des temples protestants, ne tiennent pas à une cause accidentelle, mais à la nature même des deux cultes.

Le ministre d'une communion protestante doit son office à l'élection, et, pour garder sa place, il lui faut conserver la faveur du plus grand nombre de ses commettants; sa dépendance est donc complète, et il est condamné, sous peine de disgrâce, à ménager les préjugés et les passions qu'il devrait combattre sans pitié.

Au contraire, le prêtre catholique est maître absolu dans son église; il ne relève que de son évêque, qui ne reconnaît lui-même d'autre autorité que celle du pape *. Chef d'une assemblée dont il ne dépend pas, il s'inquiète peu de lui déplaire en blâmant ses erreurs et ses vices; il dirige sa congrégation selon sa foi, tandis que le ministre protestant gou-

verne la sienne selon son intérêt. Celui-ci est admis dans le temple par une secte; l'autre ouvre son église à tous les hommes : le premier accepte la loi; le second l'impose.

Voyez le ministre protestant, docile, obséquieux envers ceux qui lui ont donné mandat; et le prêtre catholique, mandataire de Dieu seul, parlant avec autorité aux hommes dont le devoir est de lui obéir.

Les passions orgueilleuses des blancs ordonnent au pasteur protestant de repousser du temple de misérables créatures, et les nègres en sont exclus.

Mais ces nègres qui sont des hommes, entrent dans l'église catholique, parce que là ce n'est plus l'orgueil humain qui commande : c'est le prêtre du Christ qui domine.

Je fus à cette occasion frappé d'une triste vérité : c'est que l'opinion publique, si bienfaisante quand elle protége, est, lorsqu'elle persécute, le plus cruel de tous les tyrans.

Cette opinion publique, toute-puissante aux États-Unis, veut l'oppression d'une race détestée, et rien n'entrave sa haine.

En général, il appartient à la sagesse des législateurs de corriger les mœurs par les lois, qui sont elles-mêmes corrigées par les mœurs. Cette puissance modératrice n'existe point dans le gouvernement américain. Le peuple qui hait les nègres est celui qui fait les lois; c'est lui qui nomme ses magistrats, et, pour lui être agréable, tout fonctionnaire doit s'associer à ses passions. La souveraineté populaire est irrésistible dans ses impulsions; ses moindres désirs sont des commandements; elle ne redresse pas ses agents indociles, elle les brise. C'est donc le peuple avec ses passions qui gouverne; la race noire subit en Amérique la souveraineté de la haine et du mépris.

Je retrouvais partout ces tyrannies de la volonté populaire.

Ah! c'est une étrange et cruelle destinée que celle d'une population entière implantée dans un monde qui la repousse!

L'aversion et le mépris dont elle est l'objet se reproduisent sous mille formes. J'ai vu toute une famille de nègres menacée de mourir de faim pour une dette d'un dollar. Aux États-Unis, la loi donne au créancier le droit d'emprisonner son débiteur pour la moindre somme d'argent*; et le créancier est toujours cru sur parole. Un jour, je promenais dans New-York mes tristes méditations, lorsque des cris lamentables, poussés

celui que tourmente une secrète infortune; jamais je ne sentis mieux cette vérité qu'un jour où, parcourant les environs de New-York, je me pris à contempler sans émotion un sublime spectacle.

En face de moi se déroulaient au loin les riches campagnes du Nouveau Jersey, tout éblouissantes de moissons dorées et fleuries; à mes pieds une baie majestueuse qui s'emplit à deux sources dignes de sa grandeur, l'Hudson et l'Océan; mille vaisseaux flottants ou enchaînés dans le port; des pavillons de toutes couleurs hissés aux sommets des mâts, et formant comme un grand congrès de toutes les nations du monde; le phénomène des voiles qui se croisent, enflées par le même vent; le prodige de la vapeur laissant loin d'elle et les vents et les voiles; le mouvement du commerce, le bruit de l'industrie, l'activité humaine rivalisant avec la nature d'éclat et de variété; et, pour fond de ce tableau magnifique, la cime bleue des montagnes qui bordent la rivière du Nord... Ainsi s'offrait à moi d'un seul coup la triple merveille de la nature fertile, de la richesse industrielle et de la beauté pittoresque; sur la terre, le laboureur et sa charrue; le marchand et ses vaisseaux sur l'onde; dans le ciel, les hauts sommets avec leurs aigles : triple emblème des besoins de l'homme, des conditions de son bien-être et de l'audace de son génie!

En tournant mes yeux à ma gauche, j'aperçus dans le lointain le rocher de Sandy Hook : c'est de là qu'on voit arriver les navires qui viennent d'Europe et du Maryland... la France et Baltimore!... mon père et Marie!!... ma patrie! mon amour!... et je me perdis dans une de ces rêveries plus douces aux sens qu'à l'âme, où, en présence des beaux spectacles que donnent une nature brillante et féconde, une société riche et prospère, une mer calme sous un beau ciel, l'infortuné ne cesse pas de souffrir dans le fond de son cœur... L'air que je respirais était bienfaisant et pur; mille objets récréaient ma vue, souriaient à mon imagination; mille sensations délicieuses s'emparaient de mon corps..... j'étais heureux, mais d'un bonheur qui restait à la surface; les impressions ne faisaient que m'effleurer : elles s'efforçaient vainement de pénétrer dans mon sein. Il n'est point, hélas! de joies profondes pour l'homme qui porte en lui-même le deuil de sa patrie ab-

sente, l'inquiétude de son amour et le vague de son avenir!

Je ne sais quel eût été le terme d'une méditation engagée dans la mélancolie : tout à coup je me sentis saisi par la main; je me retourne brusquement et me trouve serré dans les bras de Georges... de Georges que j'aimais si tendrement! car j'aimais en lui l'homme généreux et le frère de Marie. Le plus grand nombre nous fuit par instinct quand nous sommes malheureux; mais pour un ami l'infortune est aimantée.

Georges arrivait de Baltimore; il m'apprit de tristes événements passés pendant mon absence, et qui me prouvèrent combien le malheur était opiniâtre à poursuivre sa famille.

Il existait encore à cette époque dans la Géorgie quelques restes de tribus indiennes du nom de Chéroquis; fidèles à leurs forêts natales, ces sauvages avaient toujours refusé de les quitter, et, dans plusieurs occasions, le gouvernement des États-Unis s'était engagé solennellement à les y maintenir. Cependant l'Américain de la Géorgie les voyait d'un œil jaloux en possession d'un sol fertile qui, pour donner de riches moissons, ne demandait qu'un peu de culture; il entreprit donc de les expulser de leurs terres, et sa cupidité fut ingénieuse à leur susciter mille querelles.

La cause des Indiens était doublement sacrée, car c'était celle de la justice et du malheur; ces pauvres sauvages, dans leur grossière simplicité, croyaient avoir assuré le succès de leur bon droit en disant : « Nous voulons mourir dans nos « savanes parce que nous y sommes nés; toute l'Amérique « était à nos pères, nous n'en avons plus qu'une parcelle : « laissez-nous-la. Vous nous reprochez notre ignorance et le « peu de fruits que nous tirons d'une terre féconde; mais que « vous importe? nous ne savons point comme vous bâtir des « villes, cultiver les champs; et nous n'ambitionnons point « votre industrie; nous préférons à vos cités, à vos campa- « gnes, nos forêts incultes qui nous donnent du gibier pour « vivre et des voûtes de verdure pour nous abriter, et puis « nous ne pouvons les quitter parce qu'elles contiennent les « ossements de nos pères. »

Ainsi parlait Mohawtan, chef indien, fameux par sa sagesse dans les conseils et sa valeur dans les combats; l'Américain

de la Géorgie écoutait ces paroles sans les comprendre, parce que c'était la voix du cœur; il leur répondait :

— « Pourquoi demeurer dans ces forêts, si nous vous en « donnons d'autres meilleures? allez plus loin, par-delà le « Mississipi, dans le territoire d'Arkansas, ou dans le Michi« gan, voisin des grands lacs; là vous trouverez de frais om« brages, de vastes prairies, des forêts pleines de daims et de « bisons : le mot de patrie n'a point de sens quand la terre « d'exil vaut mieux que le pays natal. »

Les Indiens ne comprenaient rien à ce langage, parce que c'était la voix de la corruption.

Le gouvernement de la Géorgie, digne expression des passions cupides des particuliers, employa d'abord tous les moyens de l'astuce et de la mauvaise foi pour obtenir des Indiens une retraite volontaire. Il leur représentait que la contrée nouvelle où ils émigreraient leur serait livrée à perpétuité; il offrait de leur donner de l'or pour les terres qu'ils délaisseraient, et, afin de les tenter davantage, il promettait de les payer avec de l'eau-de-vie.

Cependant le chef indien avait le bon sens de répondre : « Nous imiterons l'exemple de nos pères qui n'ont point re« culé devant les hommes blancs. Lorsque ceux-ci dressèrent « leur hutte auprès de nos forêts, ils s'engagèrent à ne point « nous y troubler; d'où vient donc qu'on nous demande au« jourd'hui d'en sortir! Déjà nous avons vendu beaucoup de « terres; on nous avait dit que l'argent rendrait nos existences « plus douces et plus heureuses; mais il a glissé de nos mains « en même temps qu'on nous prenait nos forêts, et notre sort « n'a point changé. Vous nous offrez l'eau de feu que nous « aimons; j'ignore comment il arrive que ce qui est bon fasse « du mal : mais depuis que nous buvons cette liqueur déli« cieuse, les disputes, les rixes, les meurtres abondent parmi « nous. Hommes blancs ! je ne sais point répondre à vos pa« roles, sinon que nous sommes toujours plus malheureux en « vous écoutant. »

Voyant qu'ils n'obtenaient rien par l'adresse et la ruse, les Américains ont eu recours à la violence, non à la violence des armes, mais à celle des décrets; car ce peuple, faiseur de lois, placé en face de sauvages ignorants, leur livre une guerre de

procureur*; et, comme pour couvrir son iniquité d'un simulacre de justice, les expulse des lieux par acte *en bonne forme*. La législature de la Géorgie statua que les Indiens n'étaient point propriétaires, mais seulement usufruitiers; qu'il appartenait à la souveraineté nationale de fixer la durée de cet usufruit; et, déclarant qu'il avait cessé, elle autorisa les Américains à prendre les terres des Indiens; ceux-ci, peu versés dans les distinctions que fait la jurisprudence entre l'usufruit et la propriété, ne comprirent rien à ce décret, sinon qu'on les chassait pour se mettre à leur place; ils protestèrent encore une fois.... La querelle fut déférée au jugement de la cour suprême des États-Unis; ce tribunal auguste, placé au sommet de l'échelle sociale, dans des régions inaccessibles aux basses passions, se prononça solennellement en faveur des indigènes, et déclara qu'on n'avait point le droit de les déposséder : le débat semblait terminé. Cependant, comme des gens d'affaires ne manquent jamais de raisons légales, même pour désobéir aux lois, les Géorgiens repoussèrent avec mépris l'arrêt de la suprême cour, disant que la question jugée par ce tribunal n'était point de sa compétence. Ce n'était pas déclarer la guerre, mais c'était la rendre inévitable.

Tous ces faits s'étaient passés peu de temps après mon départ de Baltimore; ils avaient excité une vive indignation dans toutes les âmes généreuses. Nelson, qui toute sa vie avait éprouvé une profonde sympathie pour le malheur des Indiens, ne put, à la nouvelle de ces événements, contenir l'ardeur de son zèle. « Ces malheureux, s'écria-t-il, trouveront « quelques sentiments de pitié dans la Nouvelle-Angleterre; « mais aucun habitant du Sud ne les secourra contre l'oppres- « sion : une faible distance me sépare d'eux; je leur dois mon « appui; j'irai soutenir leurs droits, et saurai si la justice et « la loi sont devenues de vains mots dans un pays où jadis « elles régnaient en souveraines. »

Nelson passa aussitôt dans la Virginie, et delà dans le pays des Chéroquis, laissant Georges auprès de Marie. Il gagna d'abord la confiance des Indiens en leur parlant de religion, et tenta de se faire entendre des Géorgiens en tenant le langage de la raison et de l'équité. Ses paroles eurent de la puissance sur les uns et sur les autres, elles animèrent les Ché-

roquis à la défensé de leurs droits, et firent chanceler les convictions de plusieurs Américains, jusque-là fort ennemis des Indiens, et qui soupçonnèrent pour la première fois que leur haine était aussi injuste que cruelle. Cependant le plus grand nombre des Géorgiens s'endurcit dans ses instincts cupides; et la conduite de Nelson les irrita tellement, que la législature, se faisant l'instrument de leurs passions, ordonna que le ministre presbytérien fût jeté dans une prison, comme fauteur de guerre civile. Cette violence excita une grande rumeur parmi les Indiens et leurs partisans. Un régiment de l'armée des États-Unis fut envoyé par le président pour prêter main-forte à l'arrêt de la suprême cour, dont les Géorgiens méconnaissaient l'autorité. Ceux-ci, de leur côté, bravant le gouvernement fédéral, convoquèrent leurs milices; et tout annonçait une violente et prochaine collision, lorsque, cédant, soit à un sentiment de crainte, soit à l'ennui d'une existence sans cesse troublée par la chicane et la mauvaise foi, la moitié des Chéroquis se résolut à l'exil, et, sans formalité, livra aux Américains les terres, objet de leur convoitise. Après une détention de deux mois, Nelson fut tiré de son cachot: il revint aussitôt à Baltimore, se ressouvenant peu des traitements barbares qu'il avait subis, mais le cœur pénétré des infortunes qu'il avait vues, et dont il avait inutilement tenté d'adoucir la rigueur. Dès le retour de Nelson à Baltimore, Georges en était parti pour venir à New-York.

Après m'avoir raconté ces tristes événements, le fils de Nelson m'entretint longuement de sa sœur. Je ne me lassais point de l'entendre et de l'interroger..... Il me dit de Marie des choses si touchantes, que j'eus honte de mes incertitudes. J'oubliai les funestes chances de l'avenir, pour ne penser qu'à mon amour.... c'est d'ailleurs un lien puissant que l'estime d'un ami! Georges, si sincère, si confiant dans mes sentiments pour sa sœur, m'enchaînait plus par sa droiture qu'il ne l'eût pu faire par la ruse et par l'habileté.

Je ne tardai pas à remarquer dans la physionomie de Georges quelque chose d'extraordinaire: son langage, ouvert et naturel quand il me parlait de sa famille, devenait mystérieux et embarrassé dès que notre conversation prenait un tour plus général. Des réticences, des exclamations brèves,

des mouvements soudains et comprimés, tout annonçait en lui le travail intérieur d'un sentiment profond qu'il s'efforçait vainement de renfermer en lui-même. Je ne fus pas longtemps sans comprendre que le trouble dont je le voyais agité se rattachait à sa position d'homme de couleur. Quelques-unes de mes observations sur la misère des noirs l'avaient fait tressaillir, et, comme je lui peignais avec émotion les injustices que j'avais remarquées dans la société américaine, j'aperçus une ombre de sourire errer sur ses lèvres, et, saisissant ma main, il me dit d'une voix ferme : « Ami, prenons courage, nous « verrons des temps meilleurs.... les jours de liberté ne sont « pas loin.... l'oppression qui pèse sur nos frères de Virginie « est à son comble... la même tyrannie poussera les Indiens « à la révolte... bientôt... » Et, comme s'il eût regretté d'avoir dit ces mots, il s'arrêta tout à coup, son visage devint sombre, son regard terrible. Il avait cessé de parler, mais sa pensée suivait son cours. Je l'interrogeai : « L'avenir, me dit-il d'un ton « mystérieux, un avenir prochain vous répondra. » Ces paroles, et l'accent dont il les avait prononcées, étaient propres à m'inquiéter : cependant Georges écarta ce sujet. Alors nous nous abandonnâmes à ces doux entretiens que l'amitié seule connaît, et dont l'amour peut seul fournir le texte. Il est si rare de rencontrer un ami qui comprenne les mystères du cœur !

Georges ne m'offrait pas un confident vulgaire : ce titre de frère de la femme que j'aimais donnait à mon amitié pour lui tous les charmes d'un sentiment plus tendre ; il y avait dans son âme un peu de l'âme de Marie... celle que j'adorais, il la chérissait.... et, dans sa confiance naïve, il aimait d'avance en moi l'époux de sa sœur.

Tout en nous épanchant ainsi l'un dans l'autre, nous allions où le hasard conduisait nos pas, et nous vînmes à passer près du théâtre de New-York. La foule s'agitait à l'entour, nous nous approchâmes, et j'y entendis quelques voix prononcer ces mots : *Napoléon à Schœnbrunn et à Sainte-Hélène.* C'était l'annonce de ce spectacle qui peuplait les abords du théâtre, ordinairement déserts, et arrachait les Américains à leur indifférence accoutumée.

Le nom de Napoléon est grand dans tous les mondes ! il n'est point de contrée si lointaine qui n'ait reçu le reflet de

sa gloire; point de sol si ferme qui n'ait tremblé de sa chute. Le Français peut voyager par tout pays sans craindre le mépris et l'injure; il trouve partout bon visage d'hôte; l'honneur du nom français est toujours là pour le recevoir.

L'Américain de la Louisiane et l'Anglais du Canada n'avouent point la France malheureuse et abaissée; mais, quand vous leur parlez de Napoléon, ils se rappellent tout d'un coup que leurs aïeux étaient Français.

J'entraînai Georges au théâtre, attiré moi-même bien moins par un intérêt d'amusement que par un instinct d'orgueil national. Hélas! j'étais loin de prévoir que cette soirée terminerait amèrement un jour qui n'avait pas été sans douceur.

Je jouissais vivement d'un spectacle qu'un an auparavant j'avais vu en France. Le costume, le geste, la parole brève, et le silence de l'homme du siècle, étaient aussi puissants sur l'assemblée américaine que sur une réunion de Français; le nom de Napoléon était, à vrai dire, toute la pièce; car le plus grand nombre des spectateurs ne comprenait pas un mot de notre langue. Cependant l'enthousiasme était général : la liberté applaudissait la gloire.

Je sentais enfin arriver jusqu'au fond de mon âme une impression de bonheur, lorsque mon oreille est subitement frappée du bruit de clameurs violentes qui s'élèvent de l'assemblée; je regarde au-dessous de moi, et vois mille gestes injurieux dirigés vers la place que j'occupais auprès de Georges. Bientôt nous entendons ces cris : « Qu'il sorte! c'est un homme de couleur! » Tous les regards étaient fixés sur nous. Les exclamations s'apaisaient par intervalles, mais bientôt elles recommençaient avec une nouvelle force; la foule passait alternativement du calme à l'agitation et de l'agitation au calme, comme si le fait qui l'irritait lui eût paru tour à tour certain et douteux. Je distinguai, dans la multitude, un homme qui paraissait diriger le mouvement, et faisait de grands efforts pour communiquer aux autres son indignation feinte ou réelle : « Quelle honte! s'écriait-il, un mulâtre « parmi nous! » En parlant de la sorte, il montrait Georges du doigt. Alors un cri général s'élevait dans la salle : « Qu'il sorte! c'est un homme de couleur! »

Je compris, dès l'origine de cette scène, tout ce qu'elle

aurait été funeste, et mon cœur se serra. Georges demeurait immobile et muet : ses yeux lançaient des éclairs de fureur. Cependant les clameurs allaient toujours croissant : le trépignement devenait général. Alors un homme se lève dans la foule, et, du geste, imposant silence, il fait signe qu'il va parler. Chacun se tait aussitôt. « Pourquoi, » dit cet Américain, dont je n'ai jamais su le nom, et qu'à sa philanthropie j'eusse pris pour un quaker si les quakers ne s'interdisaient le théâtre; « pourquoi chasser de la salle celui qu'on désigne! rien n'in« dique qu'il soit de race noire : on dit que c'est un homme « de couleur, mais on ne le prouve pas. » Ces paroles, prononcées froidement, furent accueillies avec un léger murmure d'approbation. Aucune voix ne s'éleva pour contredire; l'instigateur de la querelle n'était plus à la place où je l'avais remarqué. Le calme, qui, chez les Américains, a quelque chose d'une passion violente, avait soudain repris sur eux son empire; et un orage terrible était conjuré, lorsque Georges, dont la colère longtemps étouffée avait besoin d'éclater : « Oui, » s'écria-t-il d'une voix formidable, en promenant sur l'assemblée un regard qui semblait la défier; « oui, je suis un « homme de couleur. » Un tonnerre de clameurs accueillit cette déclaration. « Qu'il sorte, le misérable! l'infâme! » cria-t-on de toutes parts. Le fils de Nelson restait impassible. L'irritation de la multitude était arrivée à son comble; déjà elle éclatait en grossières injures. Alors se levant de son siége et envoyant aux spectateurs un geste méprisant : « Lâches! « s'écria Georges, qui vous liguez mille contre un seul, je « vous défie tous et vous demande raison de vos outrages! »

Cette apostrophe violente et digne excita une huée de rires et de murmures. « Cet homme trouble le spectacle, dit sans « s'émouvoir un Américain qui était près de moi; il est *de* « *couleur*, et s'obstine à rester parmi nous. »

Il disait ces paroles en montrant Georges à des agents de police survenus pour exécuter les ordres du public. « Quelle « honte! » m'écriai-je; et, me tournant vers l'Américain, dont la tranquille inimitié m'irritait plus que la bruyante haine de la foule :

— « Je suis heureux, lui dis-je, dans la confusion générale « de pouvoir distinguer un ennemi; celui que vous insultez

« m'est aussi cher qu'un frère, et je vous demande réparation « de l'outrage fait à mon ami. — Votre ami ! vous êtes donc « aussi un homme de couleur ? »

— « Si je l'étais, je n'en aurais point de honte ; mais dé« trompez-vous, et si vous ne donnez point satisfaction aux « gens d'origine africaine, vous ne la refuserez pas sans doute « à un Français. »

L'Américain me répondit avec un grand sang-froid : — « Je « suis venu ici pour le spectacle, et non pour avoir un duel... « non, je ne me battrai point... faut-il, parce que ce mulâtre « s'entête à rester ici, que je vous tue ou que je sois tué par « vous ? »

— « Quelle lâcheté, » m'écriai-je dans un transport de colère et d'indignation....

Et j'allais le frapper au visage, lorsque je vois Georges se débattant entre les mains des hommes de la police, qui l'arrachaient de sa place ; l'aspect des violences auxquelles il se livrait fut peut-être ce qui me rendit calme ; je sentis tout le danger d'une lutte déjà trop grave ; je saisis Georges et l'entraînai hors du théâtre en lui disant ces mots toujours puissants sur lui : « Pensez à Marie. » Je m'empressai de satisfaire l'autorité ; nous nous transportâmes chez un alderman, auquel je donnai caution pour Georges et pour moi. La liberté nous fut aussitôt rendue.

Aux États-Unis comme en Angleterre, l'argent est un passeport universel, et il n'y a guère de lois pénales qu'on ne puisse éluder en payant. Ce phénomène se conçoit encore dans un pays aristocratique comme l'Angleterre ; mais il se comprend à peine au sein d'une démocratie qui ne reconnaît point la supériorité des richesses *.

Le lendemain, Georges avait passé de l'exaspération la plus violente à une fureur muette et sombre ; son silence m'effrayait plus que les éclats de sa colère : je l'entendis murmurer sourdement ces paroles : « Quelle destinée ! recevoir l'ou« trage, et ne le point venger !... »

— « Ami, lui dis-je en l'interrompant, n'exhale point cette « plainte en ma présence : car je suis heureux ; c'est moi qui « vengerai ton injure ; l'orgueilleux Américain sera bien forcé « de m'accorder la réparation qu'il refuse à ton sang... »

Tandis que nous parlions ainsi sur la voie publique, notre attention fut excitée par un entretien assez vif auquel se livraient plusieurs personnes réunies. La querelle du théâtre était le sujet de leurs débats. — « C'est, » disait l'un des interlocuteurs, « une chose étrange que l'audace des gens de cou-« leur. » — « Que pensez-vous, » disait un autre, « de ce « Français qui propose un duel à un Bostonien? — On dit « que le Yankee a reçu un soufflet. — Eh bien! celui qui l'a « donné aura un procès! * »

— « Quels hommes! » s'écria Georges avec mépris, et nous nous éloignâmes.

Telle est en effet l'opinion publique dans le Nord des États-Unis. Toutes les querelles aboutissent aux tribunaux; on suit dans toute sa rigueur le principe que nul ne doit se faire justice soi-même; et chacun la demande à la loi.

Il n'en est point ainsi dans tous les États du Sud et de l'Ouest; là le duel se retrouve, ou du moins quelque chose qui lui ressemble.

Ce n'est plus ce combat élégant, aux armes courtoises et chevaleresques, où l'on voit, moins avides de sang que d'honneur, deux champions intrépides qui craignent presque autant d'être vainqueurs que vaincus; et qui, rivaux plutôt qu'ennemis, plus esclaves d'un préjugé que d'une passion, aspirent moins à triompher l'un de l'autre par la force et l'adresse, qu'à se vaincre en générosité.

En Amérique, le duel a toujours une cause grave, et le plus souvent une issue funeste; on envoie ou l'on accepte un cartel, non pour être agréable au monde, mais afin de complaire à son ressentiment. Le duel n'est pas une mode, un préjugé, c'est un moyen de prendre la vie de son ennemi. Chez nous, le duel le plus sérieux s'arrête en général au premier sang; rarement il cesse en Amérique autrement que par la mort de l'un des combattants.

Il y a dans le caractère de l'Américain un mélange de violence et de froideur qui répand sur ses passions une teinte sombre et cruelle; il ne cède point, quand il se bat en duel, à l'entraînement d'un premier mouvement; il calcule sa haine, il délibère ses inimitiés, et réfléchit ses vengeances.

On trouve, dans l'Ouest, des États demi-sauvages où le

duel, par ses formes barbares, se rapproche de l'assassinat; et même dans les États du Sud, où les mœurs sont plus polies, on se bat bien moins pour l'honneur que pour se tuer.

Du reste, cette barbarie du duel en Amérique est la meilleure garantie de sa prochaine disparition, il ne peut résister à l'influence d'une civilisation en progrès; au contraire, on le voit se maintenir, en dépit des lumières, dans les pays où l'aménité même de ses formes le protége, où il tient par de profondes racines à l'élégance des mœurs et aux préjugés de l'honneur.

La scène du spectacle avait jeté Georges dans une situation morale impossible à décrire : le trouble de son âme était extrême, et de violentes passions y fermentaient sans doute; il paraissait maître de ses emportements; on voyait de la résignation dans sa colère : cette puissance de Georges sur lui-même m'effraya; il me parut que sa tête roulait quelque dessein important, et qu'il n'échappait à l'empire d'un sentiment que parce qu'il était sous le joug d'une idée; il passait ses nuits en méditations : et je lui voyais pendant le jour des relations étranges avec des gens de couleur dont il ne m'avait jamais parlé; redoutant tout de ce caractère impétueux et de ce cœur blessé, je fis entendre au frère de Marie tous les conseils que peut inspirer l'amitié la plus tendre; vingt fois je crus que le secret sortirait de sa poitrine gonflée..... mais, à l'instant où sa bouche allait tout révéler, un mouvement, en quelque sorte convulsif, portait sa main sur ses lèvres et refoulait dans son sein le mystère prêt à s'échapper.

Cependant, pour prévenir de plus fâcheuses conséquences, je m'empressai de faire quelques démarches auprès des autorités de New-York. Je rendis visite au gouverneur de l'État, au chancelier, au maire et au recorder de la ville; je trouvai chez ces magistrats une simplicité qui me surprit et une bienviellance dont je fus touché : point de luxe dans leurs habitations, point d'affectation dans leurs manières, point de hauteur dans leurs personnes; rien qui annonçât des hommes de pouvoir. Aux États-Unis, comme il n'existe point de rangs, il n'y a point de parvenus, et, partant, point d'insolence; et puis les fonctionnaires publics changent si souvent et savent si bien que leur règne est éphémère, qu'ils ne cessent pas

d'être citoyens pour s'épargner la peine de le redevenir.

Chacun d'eux parut fort étonné de l'intérêt que je portais à un homme de couleur; cependant nul ne m'en blâma; ils approuvaient même ma conduite, envisagée sous le point de vue philosophique.

J'avais été recommandé au gouverneur par un de ses amis; il m'écouta sans m'interrompre une seule fois (chose étrange de la part d'un fonctionnaire public). Quand j'eus cessé de parler, il réfléchit et me dit : « J'arrangerai cette affaire. » Je lui objectai que la justice en était saisie : « Qu'importe ? » me répondit-il. Le lendemain même il m'annonça qu'aucune poursuite judiciaire ne serait dirigée ni contre Georges ni contre moi.

Dans une république, les fonctionnaires ont moins de pouvoir défini que dans les gouvernements monarchiques et plus d'autorité discrétionnaire. Le peuple craint toujours de déléguer trop de sa souveraineté; il concède peu à ses agents, mais il leur laisse faire beaucoup quand il les voit agir dans le sens de ses passions. Le public du théâtre avait exprimé la volonté qu'on expulsât Georges de la salle; mais le gouverneur pensait avec raison que nul ne tenait à ce qu'on le mît en jugement. Cela étant, la justice n'avait plus rien à faire. Le ministère public n'est point aux États-Unis, comme en France, ardent à s'établir le redresseur de tous les torts et le vengeur de toutes les injures privées. Chez nous, on suit la loi; en Amérique, l'opinion.

Je regardai comme un bonheur inespéré d'avoir échappé aux embarras que pouvait nous susciter la violence de Georges. Celui-ci donna peu d'attention à l'heureuse issue de mes démarches; il ne remarqua les bons procédés des magistrats que pour s'en affliger, car rien n'est aussi amer que le bienfait au cœur d'un ennemi Quelques jours après, il me quitta pour retourner à Baltimore. Je ne parvins point à pénétrer le motif qui l'avait amené à New-York. Hélas ! j'eusse multiplié mes questions et mes conseils, si j'eusse deviné l'objet de ce voyage et prévu les malheurs qui devaient suivre.

CHAPITRE XI.

SUITE DE L'ÉPREUVE.

3.

ÉPISODE D'ONÉDA.

Le départ de Georges me fit retomber dans l'abattement et le dégoût de la vie : un ami qui nous quitte pendant les jours d'infortune, c'est un étai qui fait défaut à notre faiblesse; c'est le rayon de lumière, seule joie du sombre cachot, qui se retire et laisse le captif dans l'horreur des ténèbres.

Le terme de mon épreuve approchait; encore deux mois, et je reverrais la fille de Nelson. Mais combien l'état de mon âme était changé depuis mon départ de Baltimore!

L'amour de Marie était encore le grand intérêt de ma vie; cependant il ne remplissait plus seul mon âme. Je croyais encore à l'avenir heureux; mais non plus à cet avenir immense de bonheur que la sœur de Georges m'avait fait entrevoir. Il y a dans l'amour d'un jeune cœur une bonne foi d'espérance qui se rit des tempêtes et qu'un souffle d'infortune suffit pour dissiper. Au temps de mes illusions, j'admettais à peine que, dans la coupe délicieuse de l'existence, il se rencontrât un peu d'amertume; maintenant j'étais prêt à rendre grâce à Dieu, si, dans le calice amer de la vie, je trouvais quelques gouttes de félicité.

Mon cœur était plein de Marie, mais mon amour pour elle était inséparable de la crainte trop légitime des maux qui nous menaçaient. Mes inquiétudes renaissaient plus vives, mes douleurs plus cruelles, et mes hésitations elles-mêmes osaient se représenter à mon esprit.

Il se passait en moi quelque chose d'étrange : l'approche de mon union avec celle que j'aimais m'épouvantait, et cependant les deux derniers mois d'épreuve me pesaient d'un poids accablant.

Je me sentis alors dévoré par une fièvre ardente de méditations et de rêveries; mille projets se succédaient dans ma pensée, aussitôt abandonnés que conçus. J'étais tout à la fois la proie d'une accablante oisiveté et d'une activité morale qui ne me donnait point de relâche; le vide de mes jours se remplissait de tourments, de soucis et d'agitations; ce n'était plus ce vague de l'âme qui se sent mille appétits, sans avoir de quoi se nourrir, et qui, faute d'aliments, se dévore elle-même; mes passions allaient à leur but; mon destin était fixé, destin de joie et de souffrances confondues ensemble. Mais je n'avais pas même la ressource du malheureux que sa propre douleur occupe, n'étant en possession de rien, sinon de mes ennuis, des longueurs du présent et des attentes de l'avenir.

Les yeux attachés sur cet avenir ténébreux, j'essayais d'en pénétrer les mystères; mais en vain. Le dernier effort de ma vue était d'apercevoir dans le lointain un mélange de biens et de maux. Je ne pouvais aimer Marie sans bonheur, ni vivre dans la société américaine avec une femme de couleur sans d'affreuses misères : mais quelle serait la somme des peines et celle des plaisirs ? comment se ferait cette division de bonne chance et de mauvais sort? la part de l'infortune n'excéderait-elle point mes forces? le ciel nous enverrait-il, au moins par intervalles, un jour calme et serein pour sécher les pluies de l'orage, et nous reposer des secousses de l'ouragan?

Et regardant au plus loin de l'horizon, qu'avait agrandi ma rêverie, j'y cherchais quelques douces clartés; mais le plus souvent, je n'y voyais qu'un nuage triste et sombre. Tantôt, dans ma faiblesse, je pliais sous le découragement; une autre fois, relevant la tête avec orgueil, je me demandais si ces menaces de l'avenir ne pouvaient pas être conjurées.

Au milieu de ces alternatives de force et d'infirmité, de courage et de désespoir, il me vint une grande pensée, qui se présenta lumineuse à mon esprit, et me saisit d'enthousiasme en ranimant dans mon sein la flamme à demi éteinte de mes premières espérances.

Je venais de voir la société américaine dominée par un préjugé qui blessait ma raison, mon intérêt et mon cœur. Ce préjugé devait-il durer éternellement? Je ne le pouvais croire. J'entendais dire sans cesse que chaque jour l'opinion

publique s'éclairait sur ce point. Serait-il donc impossible de hâter ce progrès des esprits? Quelle gloire pour l'homme appelé par son destin ou par son génie à redresser une si funeste erreur! Si j'étais cet homme! si j'anéantissais chez les Américains une haine aveugle et cruelle! je n'aurais pas seulement le mérite et la joie d'une noble action, je recevrais encore le bonheur pour récompense! L'odieuse prévention qui flétrit la race noire étant corrigée, Marie ne serait plus réprouvée parmi les femmes! Eh bien! j'entreprendrai de grands travaux! je veux briller dans les lettres et dans les arts! mon ambition doit être sans limites, car le but est immense! un succès sera le gage d'un autre succès. Si je m'élevais jusqu'à la célébrité! Si, dans cette contrée novice, je faisais, poëte inspiré, vibrer des âmes vierges d'enthousiasme! Alors je deviendrais un homme puissant dans ce pays, où l'opinion publique est souveraine! Alors je dirais à ce monde accoutumé de m'entendre : « Il est une femme que vous haïs-« sez; moi, je l'aime; vous lui jetez vos mépris; moi, je l'en-« toure de mes adorations. Une femme de couleur, dites-« vous. Non, détrompez-vous, ce n'est pas une femme : c'est « un ange. Nulle créature humaine n'est l'égale de Marie. « Marie est belle; et tant de modestie décore sa beauté! elle « est brillante; et la nature mêle tant de grâces à ses talents « pour les rendre aimables! elle est infortunée; et un si « doux parfum de mélancolie s'exhale des pleurs qu'elle ré-« pand! »

S'il se trouvait des âmes insensibles à ma voix, je voudrais, ranimant le ciseau de Phidias, exposer à tous les yeux les traits charmants de mon amie, et je dirais : « Regardez cette « tête chérie, son front n'est-il pas celui d'une vierge candide « et pure? quelle tache déshonore sa beauté? où trouver la « souillure que vous lui reprochez? Ce marbre éblouit vos « regards; mais le visage de Marie le surpasse encore en « blancheur! »

Et le monde, entraîné par mes chants, irait se prosterner aux pieds de mon idole!

Tel fut mon projet; c'était une pensée hardie, mais elle était généreuse et belle! quel admirable but à poursuivre! quelle gloire dans le succès! quel prix dans la récompense!

Il me fallait, pour être heureux, devenir un artiste célèbre, ou un poëte illustre! le génie était pour moi la condition du bonheur! Marie serait honorée parmi les femmes, si je devenais grand parmi les hommes! mon cœur bondissait à cet appât sublime, impatient qu'il était de porter à mon esprit les nobles inspirations que la tête seule ne donne pas.

Hélas! pourquoi vous entretiendrais-je plus long-temps d'un projet qui fut une nouvelle illusion de ma vie, et qu'il me fallut abandonner avant même de l'avoir entrepris? mon erreur fut peut-être excusable; ne m'était-il pas permis de croire que je trouverais en Amérique le goût des belles-lettres et des beaux-arts?

Ces grandes forêts à la porte des cités; ces solitudes profondes, éternelles, où réside encore le génie des premiers âges; ces Indiens simples d'esprit, mais forts par le cœur; sujets à de grandes misères, mais heureux de leur liberté sauvage; ce beau ciel, ces fleuves gigantesques, ces torrents, ces cataractes, cette terre enfermée dans deux océans, ces grands lacs, qui sont encore des mers : toute cette poésie de la nature m'avait fait penser qu'il y avait aussi de la poésie dans le cœur des hommes!... Je fus bientôt désenchanté.

Ici Ludovic s'arrêta comme s'il eût épuisé son récit, mais ses dernières paroles avaient vivement excité la curiosité du voyageur, qui lui dit ces mots :

— Je m'indignais avec vous du préjugé fatal dont vous fûtes la victime... car toutes mes sympathies sont, comme les vôtres, pour une race infortunée, et lorsque je vous ai vu prêt à tenter la réhabilitation des noirs en Amérique par l'influence de la raison et du génie, j'applaudissais du fond de mon cœur à cette noble entreprise... comment donc avez-vous pu déserter si vite un si beau projet?

— Vous ne pouvez, lui répondit Ludovic, comprendre l'obstacle qui m'a brusquement arrêté dans ma course; il me fallait, pour atteindre le but, m'appuyer sur la poésie, sur les beaux-arts, sur l'imagination et l'enthousiasme; comme si les beaux-arts, la poésie, les choses morales étaient puissantes sur un peuple positif, commercial, industriel!

— Mais ce peuple, répliqua le voyageur, n'est pas seulement le berceau de Fulton; son génie littéraire ne peut-il pas

s'enorgueillir d'avoir enfanté Franklin, Irving, Cooper?

— Non, dit vivement Ludovic... Vous ne comprenez rien à ce pays... il faudra que je désille vos yeux.

Comme le solitaire prononçait ces paroles, son oreille et celle du voyageur furent frappées d'accents douloureux qui retentissaient au-dessus de leurs têtes; en portant leurs regards vers le sommet de la roche au pied de laquelle ils étaient assis, ils y aperçurent plusieurs femmes indiennes qui, réunies en cercle, faisaient les préparatifs d'une cérémonie funéraire; l'attention du voyageur fut vivement excitée; il se leva. Le récit de Ludovic fut interrompu, et tous les deux se dirigèrent en silence vers le lieu de la scène.

Les pleurs, les gémissements de ces femmes, et le devoir pieux qu'elles remplissaient, avaient pour objet le souvenir d'une triste catastrophe récemment arrivée dans cette solitude, et dont les circonstances sont propres à faire naître la pitié.

Non loin de la chaumière habitée par Ludovic, vivait Mantéo, chasseur indien, de la tribu des Ottawas; il s'était marié, dans un âge encore tendre, à une jeune fille nommée Onéda. Celle-ci, remarquable par la beauté de ses traits, l'était plus encore par la bonté de son cœur; rien n'égalait sa tendresse pour son époux, qui lui-même la chérissait, et n'aimait qu'elle seule, malgré l'usage où sont les Indiens de prendre plusieurs femmes *. Quelques années s'écoulèrent durant lesquelles rien ne troubla le cours de cette union fortunée; jamais la vie sauvage n'avait rendu deux êtres plus heureux qu'Onéda et Mantéo.

Mantéo était renommé dans sa tribu comme chasseur habile et intrépide guerrier; il n'était pas une jeune Indienne qui ne vît d'un œil jaloux le bonheur d'Onéda, et pas une mère qui n'ambitionnât pour sa fille un protecteur tel que Mantéo. Celles qui pouvaient prétendre à cette alliance lui représentèrent qu'un grand avenir lui était destiné; que la tribu des Ottawas était sur le point de l'élire pour chef; mais que son attachement exclusif pour Onéda mettait un obstacle à sa fortune : un guerrier aussi puissant que lui, disaient-elles, avait besoin de plusieurs femmes pour traiter dignement les hôtes nombreux attirés par sa renommée.

. . . .

Ces discours ayant gonflé son orgueil et enflammé son ambition, il contracta un nouveau mariage avec la fille d'un chef indien; mais d'abord il n'avoua point cette union à Onéda, dont il redoutait les justes reproches; seulement, pour préparer celle-ci à son malheur, il lui annonça un jour son intention de prendre une seconde femme : il avait, disait-il, conçu ce projet dans l'intérêt seul d'Onéda, que le fardeau du ménage accablait, et dont la faiblesse avait besoin de secours. Onéda reçut cette déclaration avec toutes les marques de la plus vive douleur; elle employa, pour combattre le projet de Mantéo, des termes si touchants, et en même temps si énergiques, que celui-ci vit bien qu'il n'obtiendrait jamais d'elle aucune concession.

Alors, déchirant le voile qui cachait une partie de la vérité aux yeux d'Onéda, Mantéo lui déclara que toute résistance de sa part serait vaine; qu'il avait depuis longtemps fixé son choix, et que, le lendemain même, il amènerait dans sa demeure sa nouvelle épouse. En entendant ces paroles, Onéda fut frappée de stupeur... — Vous allez, dit-elle à Mantéo, me réduire au désespoir... Et ses larmes coulèrent avec abondance.

Méprisant ces menaces de la douleur, l'Indien annonça hautement son nouvel hymen, et fit préparer un grand festin, auquel il convia toute la tribu.

Le jour suivant, dès que les apprêts de la fête commencèrent, Onéda sortit de sa hutte, alla s'asseoir à quelque distance; pensive et désolée, elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, son regard immobile et sombre annonçait qu'elle roulait dans sa tête quelque dessein funeste.

Tous les Indiens étant réunis, on voit arriver Mantéo, sa fiancée, et les familles des deux époux, qui s'avancent à travers mille cris d'allégresse. Une seule douleur parmi ces joies eût été importune; aussi nul ne pensait à Onéda, si ce n'est peut-être Mantéo, qui étouffait son souvenir comme un remords.

Cependant, au milieu de la fête et de ses bruyants éclats, on vit une jeune femme gravir lentement le sentier qui conduit à la cime du rocher. Bientôt on reconnut Onéda qui, parvenue au sommet, appela Mantéo d'une voix forte, en déplo-

rant son inconstance et sa cruauté; le léger vent qui soufflait en ce moment apportait ses paroles jusqu'au lieu du festin..... Alors on l'entendit chanter d'une voix lamentable le bonheur dont elle avait joui lorsqu'elle possédait toute l'affection de son époux... On vit bien que c'était son hymne de mort... Ces deux souvenirs, apportés par la brise à l'âme de Mantéo, le son de cette voix encore chère, le contraste de ces accents sinistres avec les chants joyeux de la fête, saisirent l'Indien d'une émotion profonde et d'un remords déchirant..... Il s'élance vers le rocher, il appelle Onéda, lui jure qu'il n'aime, qu'il n'aimera jamais qu'elle... Tandis qu'il parle ainsi, ses pieds touchent à peine la terre, et gravissent la roche escarpée. Tous les convives s'approchent de la scène; la pitié, la terreur, sont dans toutes les âmes. Des Indiens, qui ont deviné l'intention fatale de la jeune femme, se hâtent d'arriver au pied du rocher, afin de la recevoir dans leurs bras. Chacun crie vers elle, et la conjure, dans les termes les plus tendres, de ne pas exécuter son projet. Déjà Mantéo a gagné le sommet de la roche :

— Onéda ! Onéda ! s'écrie-t-il.

— Mantéo est un traître, répond la jeune Indienne.

— Grâce, ma bien-aimée ! mon cœur est à toi seule... oh ! attends..... encore un instant.....

Et comme Mantéo, tout haletant, allait saisir son épouse et l'enchaîner dans ses bras, Onéda, qui venait de prononcer les dernières paroles de son hymne funèbre, se précipita de la pointe du rocher dans le lac, où elle périt aux yeux de tous.

Ce triste événement avait répandu le deuil parmi les Ottawas; il fut surtout un sujet de vive douleur pour les femmes, qui creusèrent une tombe sur le rocher même, théâtre de la catastrophe.

Chaque jour, depuis les funérailles, les Indiennes se réunissaient en ce lieu pour y pleurer la pauvre Onéda. C'était la troisième fois qu'elles venaient payer ce tribut de larmes au souvenir d'une touchante infortune, lorsqu'elles furent entendues de Ludovic et du voyageur. Ceux-ci, qui s'étaient approchés d'elles, les virent allumer un feu sur le tombeau, et préparer le festin des morts. Chacune d'elles jetait aux flammes quelques graines odorantes, espérant attirer l'âme

de l'épouse malheureuse par le parfum qui s'exhalait dans l'air; elles chantaient tour à tour les stances d'un hymne funéraire, et répétaient en chœur :

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée! Mantéo ne l'aimait pas.



« Onéda servait Mantéo fidèlement; elle était prompte à dresser sa hutte; triste au départ de son époux; pleine de joie au retour; attentive aux récits du chasseur; heureuse, la nuit, de son amour.

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée! Mantéo ne l'aimait pas.



« Quand l'homme dit à la femme : Tu es mon esclave, ton destin est de me servir, tu vivras avec mes autres femmes; comme elles tu me seras fidèle, malgré mes inconstances, et, sans avoir ma tendresse, tu me donneras ton amour : la femme, à ce discours, sent sa misère, cache ses larmes, et se résigne. Mais quand l'homme lui promet de l'aimer seule : alors elle fait un rêve de bonheur, et est plus malheureuse, car l'homme sera perfide.

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée! Mantéo ne l'aimait pas.



« Si l'homme connaissait ce qui se passe dans le cœur d'une femme, s'il savait que cette créature tendre et faible a besoin de force et d'amour, et que l'inconstance de l'être qu'elle chérit lui inflige d'affreux tourments!... Mais l'homme ne songe point à cela; d'autres soins l'occupen ; il faut qu'il devienne un chasseur fameux ou un grand guerrier. Tandis qu'il parcourt les savanes, la pauvre Indienne demeure dans son chagrin et dans son isolement.

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée ! Mantéo ne l'aimait pas.

« Lorsque je quittai la tribu des Miamis pour entrer dans la hutte de mon époux, c'était au milieu de la lune des fleurs; la forêt était pleine de voix touchantes et de tendres murmures; je sentais en moi-même une ardeur secrète; une étincelle eût suffi pour embraser tout mon être... mais j'ai trouvé une âme froide, et le feu d'amour s'est éteint dans mon cœur.

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée ! Mantéo ne l'aimait pas.

« Pourquoi pleurer Onéda ? Elle n'est plus sur la terre; mais elle vit au ciel; là, elle est aimée d'un guerrier brave, hospitalier, généreux, qui la chérit sans partage; elle habite une contrée fertile, délicieuse, où le nombre des chevreuils égale celui des herbes de la prairie qui borde la Saginaw. Les lacs n'y sont jamais glacés par les hivers, ni l'eau des fontaines tarie par les étés brûlants.

« Oui, répond une autre voix; mais on dit que la félicité suprême est de retrouver au ciel les êtres qu'on aima sur la terre; et l'âme du perfide Mantéo n'habitera point la même contrée que l'âme pure d'Onéda.

« Plaignez Onéda : elle aimait Mantéo, l'insensée ! Mantéo ne l'aimait pas. »

Et les jeunes femmes indiennes, après avoir renouvelé le festin des morts, se retirèrent en silence.

Ludovic avait déjà vu une de ces scènes de deuil, dont la forme seule variait; mais tout était nouveau pour le voyageur, qui fut surpris de trouver parmi les sauvages de tels accents pour de pareilles douleurs.

Cet incident avait suspendu le récit de Ludovic, qui ramena le voyageur à la chaumière.

Le lendemain, celui-ci rappela à son hôte sa promesse; et, comme ils se promenaient sous les voûtes de la forêt, encore tout pleins des impressions de la veille, le voyageur dit : — Tout, en Amérique, offense vos regards et blesse votre cœur! d'où vient que cette terre vierge m'enchante et me remplit de douces émotions! Les Indiennes m'ont, dans leurs fêtes naïves et dans leur pieuse douleur, offert l'image de la primitive innocence; ainsi, après avoir vu, chez les Américains, tout ce que l'art peut inventer de merveilleux, je trouve sur le même sol les plus touchants spectacles de la nature. Ah! je le vois, vous fûtes malheureux, car vous êtes injuste.

Ludovic écouta d'abord ces paroles sans y répondre; il conduisit le voyageur au pied de la chute, où tous deux s'étaient assis la veille; il réfléchit quelques instants, la tête penchée sur ses genoux, puis il dit :

« Vous me croyez injuste envers l'Amérique, et c'est vous, mon ami, qui l'êtes envers moi... Ah! vous ne savez pas combien furent sincères mes admirations pour ce pays, et je ne pourrais vous raconter tout ce que le désenchantement me coûta de larmes et de regrets. Pendant les premiers mois qui suivirent mon départ de Baltimore, préoccupé comme je l'étais d'une seule pensée, je n'avais vu, je l'avoue, dans la société américaine, que les rapports mutuels des blancs et des personnes de couleur; et l'injustice révoltante des Américains envers une race malheureuse m'avait, j'en conviens, inspiré contre eux une prévention générale.

Mais lorsque mon imagination eut conçu des projets de gloire; lorsque, voulant rendre à Marie son rang et sa dignité, j'eus compris qu'il fallait d'abord me mêler aux hommes et aux choses de ce pays, je cessai d'envisager la société américaine sous un seul point de vue, et bientôt l'illusion d'une espérance nouvelle, faisant changer la face du prisme à mes yeux, j'aperçus partout chez les Américains des vertus au lieu de vices, et à la place des ombres d'éclatantes lumières.

Quoique cette impression ait été passagère, elle ne s'est pas entièrement effacée.... et si le caractère américain n'éblouit plus mes regards, il s'offre encore à mes yeux environné de quelques douces clartés.

Combien j'admirais en Amérique la sociabilité de ses habi-

tants*! L'absence de classes et de rangs fait qu'il n'existe dans ce pays ni fierté aristocratique ni insolence populaire...

Là, tous les hommes, égaux entre eux, sont toujours prêts à se rendre mutuellement service, sans que le bienfaiteur s'enquière à l'avance du rang et de la fortune de son obligé.

Rien n'est plus favorable à la sociabilité que les conditions médiocres. Ni le pauvre, ni le riche, ne sont sociables : le premier, parce qu'il a besoin de tout le monde, sans pouvoir rendre aucun service; le second, parce qu'il n'a besoin de personne : comme il paye tous les services, il n'en rend point.

Dans tous les pays où les rangs sont marqués, l'aristocratie et la dernière classe du peuple luttent perpétuellement ensemble : l'une, armée de son luxe et de ses mépris; l'autre, de sa misère et de ses haines; toutes les deux, de leur orgueil. L'inférieur, qui tente vainement de s'élever, jette l'insulte au but qu'il ne peut atteindre; il a toute l'injustice de l'opprimé, toute la violence du faible. L'homme des hautes classes tombe dans le même excès poussé par une autre cause. Quand il traite ses inférieurs comme des égaux, ceux-ci croient qu'il a peur d'eux : il est forcé d'être fier, sous peine de passer pour poltron. Ces luttes sont encore plus amères dans les contrées à priviléges, que la démocratie envahit. Le triomphe du peuple y présente tous les caractères d'une vengeance, et le puissant qui succombe ne tomberait pas dignement, s'il ne gardait toute sa morgue aristocratique.

On ne rencontre aux États-Unis ni la hauteur d'une classe, ni la colère de l'autre.

Ce n'est pas que les Américains aient des mœurs polies : le plus grand nombre ne montrent dans leurs manières ni élégance, ni distinction; mais leur grossièreté n'est jamais intentionnelle; elle ne tient pas à l'orgueil, mais au vice de l'éducation **. Aussi nul n'est moins susceptible qu'un Américain; il ne pense jamais qu'on veuille l'offenser.

Quand le Français est grossier, c'est qu'il le veut : l'Américain serait toujours poli, s'il savait l'être.

Je trouvais, je vous l'avoue, un charme extrême dans ces rapports d'égalité parfaite. Il est si triste, en Europe, de courir incessamment le danger de se classer trop haut ou trop bas; de se heurter au dédain des uns ou à l'envie des autres! Ici,

chacun est sûr de prendre la place qui lui est propre; l'échelle sociale n'a qu'un degré, l'égalité universelle *.

Il y a cependant, aux États-Unis, des riches et des pauvres, mais en petit nombre; et par la nature des institutions politiques, les premiers ont tellement besoin des seconds, que, s'il existe une prééminence, on ne sait de quel côté elle se trouve. Le riche fait travailler le pauvre dans ses manufactures; mais le pauvre donne son suffrage au riche dans les élections....

Il est certain que les masses, placées entre ces deux extrêmes (le riche et le pauvre), se modèlent plutôt sur le second que sur le premier.

Je me rappelle d'avoir vu M. Henri Clay, redoutable antagoniste du général Jackson pour la présidence des États-Unis, parcourir le pays avec un vieux chapeau et un habit troué. Il faisait sa cour au peuple.

Chaque régime a ses travers, et tout souverain ses caprices. Pour plaire à Louis XIV, il fallait être poli jusqu'à l'étiquette; pour plaire au peuple américain, il faut être simple jusqu'à la grossièreté.

En Angleterre, où la naissance et la richesse sont tout, les classes supérieures, avec leurs manières élégantes, supportent à peine les formes communes du bourgeois et du prolétaire; ceux-ci ont besoin de se faire pardonner leur condition. En Amérique c'est le riche qui doit demander grâce pour son luxe et sa politesse. En Angleterre, la souveraineté vient d'en haut; aux États-Unis, d'en bas.

La cause qui rend les Américains éminemment sociables est peut-être la même qui les empêche d'être polis : point de privilégiés qui excitent l'envie; mais aussi point de classe supérieure dont l'élégance serve de modèle aux autres.

Pour moi, j'aime mieux, je vous l'avoue, la rudesse involontaire du plébéien que la politesse insolente du courtisan des rois.

J'admirais encore chez les Américains une qualité précieuse pour un peuple libre, c'est le bon sens. Je crois que, dans nul pays du monde, il n'existe autant de raison universellement répandue que dans les États-Unis.

Il est certaines contrées d'Europe où la même question mo-

rale ou politique reçoit mille solutions différentes et contradictoires. On est certain, au contraire, de trouver les Américains d'accord sur presque tous les principes qui intéressent la vie publique et privée. Vous n'en rencontrerez pas un seul qui nie l'utilité des croyances religieuses et l'obligation de respecter les lois.

Chacun d'eux sait tout ce qui se passe dans son pays, l'apprécie avec sagesse, n'en parle qu'avec réserve et après réflexion.

Les Américains ont l'habitude et le goût des voyages; presque tous ont, au moins une fois dans leur vie, franchi l'espace qui s'étend entre les frontières du Canada et le golfe du Mexique. Ainsi l'expérience vient encore ajouter à la rectitude naturelle de leur bon sens. On ne trouve chez eux ni admirations exclusives pour les choses anciennes, ni étonnements niais pour les objets nouveaux, ni préjugés invétérés, ni superstitions ridicules *.

L'excellence de leur bon sens vient peut-être du petit nombre de leurs passions; ce qui me le ferait croire, c'est que, livrés à l'orgueil national, le plus exalté de tous leurs sentiments, ils perdent entièrement la raison.

Leur peu de goût pour la poésie, pour les beaux-arts et pour les sciences spéculatives, les favorise encore sous ce rapport. L'homme s'égare moins dans sa route, quand il ne suit ni les rapides élans de l'imagination, ni les éclairs éblouissants du génie.

Le philosophe rêveur, le savant dont les yeux sont incessamment tournés vers le ciel, celui qu'émeut une touchante harmonie de la nature, ne comprennent guère les choses pratiques de la vie.

Cette puissance de raison, cette supériorité du bon sens sur les passions, servent à expliquer l'admirable sang-froid des Américains **. Inaccessible aux grandes joies, l'habitant des États-Unis n'est ébranlé par aucune infortune. Le coup le plus inattendu, le péril le plus imminent, le trouvent impassible. Étrange contraste! il poursuit la fortune avec une ardeur extrême, et supporte avec calme toutes les adversités. Rien ne l'arrête dans ses entreprises; rien ne décourage ses efforts; il ne dira jamais en face d'un obstacle, quelque grand qu'on le

suppose : Je ne puis. Il essaie, hardi, patient, infatigable. Ce peuple est jusqu'au bout fidèle à son origine ; car il est né de l'exil, et les hommes qui firent deux mille lieues sur mer à la poursuite d'une patrie avaient sans doute un fond d'énergie dans l'âme...

Ah ! nul plus que moi, je vous le jure, n'admire sous ce point de vue le peuple des États-Unis : c'est cette raison, c'est ce bon sens pratique et cette audace d'entreprises qui ont enfanté l'industrie américaine, dont les prodiges nous étonnent. Voyez-vous, émules des fleuves, ces canaux dont le destin est de réunir un jour la mer Pacifique à l'Océan ; ces chemins de fer, qui se glissent dans le flanc des montagnes, et sur lesquels la vapeur s'élance plus puissante et plus rapide que sur la surface unie des eaux ; ces manufactures qui surgissent de toutes parts ; ces comptoirs qu'enrichit le commerce de toutes les nations ; ces ports où se croisent mille vaisseaux ; partout la richesse et l'abondance : au lieu de forêts incultes, des champs fertiles ; à la place des déserts, de magnifiques cités et de riants villages, sortis du sol par je ne sais quelle magie, comme si la vieille terre d'Amérique, si longtemps barbare et sauvage, était grosse enfin d'un avenir civilisé, et que son sein fécond dût engendrer des moissons sans culture et des villes sans main-d'œuvre, comme il avait enfanté des forêts !

Témoin de cette prospérité, qui n'a point de rivales chez les autres peuples, je l'admirais et je l'admire encore ; mais tout en elle est matériel, et c'était un monde moral qu'il me fallait !

Ah ! pourquoi les Américains n'ont-ils pas autant de cœur que de tête ? pourquoi tant d'intelligence sans génie, tant de richesse sans éclat, tant de force sans grandeur, tant de merveilles sans poésie ?

Peut-être le caractère industriel, qui distingue cette société, tient-il à l'ordre même de la destinée des nations.... »

Ici Ludovic s'arrêta ; mais à l'instant où sa bouche devenait muette, son regard parut plus expressif. Il était aisé de voir que sa pensée silencieuse s'engageait dans une méditation profonde. Enfin, d'une voix qui annonçait quelque chose de poétique et d'inspiré, il laissa tomber ces mots dans le silence de la solitude :

CHAPITRE XII.

SUITE DE L'ÉPREUVE.

4.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

I.

« Quand on porte ses regards vers le passé, trois grandes époques apparaissent dans la vie des peuples * :

« La première est l'antiquité : l'âge de Sapho et d'Aspasie, d'Horace et de Lucullus, d'Alcibiade et de César : époque brillante, règne des sens.

« La seconde est le christianisme : le temps d'Augustin et d'Athanase, de saint Louis et de Guesclin, de Pascal et de Bossuet : époque morale, règne de l'âme.

« La troisième commence au siècle de Voltaire et d'Helvétius, de Condillac et de Smith, de Bentham et de Fulton ; époque utile, règne de l'intelligence.

« Au premier âge, les plaisirs ; au second, les sentiments ; au troisième, les intérêts.

II.

« La société païenne dut ses joies à l'éclat de ses amphithéâtres, aux chants divins de ses poëtes, aux chefs-d'œuvre de ses artistes, à ses fêtes triomphales, à ses débauches brillantes, à son luxe de dieux et d'esclaves.

« Le monde chrétien, grave et solennel comme les édifices religieux du moyen-âge, trouva ses voluptés dans la méditation, le recueillement, les sacrifices et les austérités de la vie.

« Aujourd'hui, la société n'a ni cirques ni cloîtres, ni gladiateurs ni anachorètes ; elle a des manufactures. Indifférente au charme des sensations et de l'enthousiasme, elle n'aspire qu'au bien-être matériel.

III.

« Les divinités païennes s'adressaient aux passions, non pour les combattre, mais pour les enhardir. Elles offraient à l'esprit de séduisantes images et aux sens des plaisirs sans remords.

« Le Christ est venu, qui a dit à l'homme : « Les grandeurs « de la terre sont misérables; car le pauvre est l'égal du « riche. Toutes les passions sont stériles : la charité seule « féconde les âmes. Le bonheur n'est point dans les richesses, « dans la gloire, dans les voluptés : on le mérite ici-bas par « la vertu, et l'on n'en jouit que dans le ciel. »

« De nos jours, les théories qui gouvernent l'homme le laissent sur la terre : tout est mis en œuvre pour offrir à son corps un séjour doux et commode.

IV.

« Quel triomphe pour l'artiste grec ou romain, quand ses lascives peintures ou ses sculptures impudiques avaient exalté les imaginations! Que la gloire du pontife chrétien était grande, lorsqu'il avait déposé dans les âmes quelques germes de croyance et de vertu!

« De notre temps, honneur à qui invente des machines! là est le besoin des peuples!

« Caton et Brutus se donnaient la mort pour s'épargner la douleur de voir mourir la patrie; le moyen âge nous montre des martyrs de la foi et de l'honneur : l'industriel des temps modernes se suicide après banqueroute.

V.

« La méditation et la foi s'étaient, durant l'âge intermédiaire, créé un monde tout moral, mélange de religion et de philosophie, d'idées et de sentiments; il se passait dans les consciences une vie intérieure, secrète, qui ne se révélait point au dehors : c'était la vie de l'âme avec toutes ses passions immatérielles, ses joies sublimes, ses douleurs pro-

fondes. Alors la main travaillait peu et le corps était pauvre à voir ; mais c'était l'âme qui était riche! aussi elle ne se reposait point. Cette spiritualité de la vie s'est retirée du cœur des hommes ; à présent leur existence est tout extérieure. Leur corps s'agite incessamment à la poursuite des choses matérielles ; le temps se dépense en travaux utiles, et, de peur que la pensée ne trouble la main dans ses œuvres, l'âme s'est faite inerte et stérile...

VI.

« *L'utilité matérielle* : tel est le but vers lequel tendent toutes les sociétés modernes... Mais cette tendance, en Europe, lutte avec des souvenirs, des habitudes et des mœurs. Le présent subit encore l'influence du passé.

« Nous ne sommes point religieux, mais nous avons des temples magnifiques ; quoique le positif des choses nous gagne, nous enfermons encore dans de splendides palais nos bibliothèques, nos musées, nos académies. Les esprits les plus vulgaires, les âmes les plus indolentes, rendent, chez nous, hommage au génie et à la vertu. L'homme qui a forfait à l'honneur s'incline encore, dans nos cités, devant la statue de Bayard.

« L'Amérique ne connaît point ces entraves : elle s'avance dans la voie des intérêts matériels, sans préjugés qui la gênent, sans passions qui la troublent.

VII.

« Ne cherchez, dans ce pays, ni poésie, ni littérature, ni beaux-arts. L'égalité universelle des conditions répand sur toute la société une teinte monotone. Nul n'est ignorant de toutes choses, et personne ne sait beaucoup ; quoi de plus terne que la médiocrité ! Il n'y a de poésie que dans les extrêmes : les grandes fortunes ou les grandes misères, les clartés célestes ou la nuit infernale, la vie des rois ou le convoi du pauvre.

VIII.

« Dans la société américaine, point d'ombre et point d'éclat,

ni sommités, ni profondeurs. C'est la preuve qu'elle est matérielle : partout où l'âme règne, on la voit s'élever ou descendre. Au-dessus des intelligences voilées s'élancent les brillants génies ; au-dessus des âmes engourdies, les cœurs enthousiastes. Le niveau ne se fait que sur la matière.

IX.

« Le monde moral est-il donc soumis aux mêmes lois que la nature physique ? faut-il, pour que les beaux esprits apparaissent, que l'ignorance des masses leur serve d'ombre ? Les grandes individualités sociales ne brillent-elles au-dessus du vulgaire qu'à la manière des hautes montagnes, dont la cime étincelante de neige et de lumière domine des précipices ténébreux ?

X.

« Il est de poétiques ignorances : au temps où le Dante s'immortalisait par un livre, apparut Guesclin *qui rien ne savait des lettres* *. Quand le connétable s'obligeait, il ne signait point, faute de le savoir ; mais il engageait son honneur, qui était tenu pour bon.

« Cette grossière ignorance ne se rencontre point aux États-Unis, dont les habitants, au nombre de douze millions, savent tous lire, écrire et compter.

XI.

« En Amérique, il manque aux caractères, pour être brillants, un théâtre et des spectateurs. Si les pays d'aristocratie sont féconds en personnages éclatants et poétiques, c'est que la classe supérieure fournit les acteurs et le théâtre : la pièce se joue devant le peuple, qui fait le parterre et ne voit la scène qu'à distance.

« L'aristocratie romaine jouait son rôle devant le monde ; Louis XIV, devant l'Europe. Que si les rangs se mêlent, les individus, vus de près, se rapetissent ; il y a encore des acteurs, mais plus de personnages ; une arène, mais plus de théâtre **.

XII.

« Toutes les sociétés renferment dans leur sein des vanités puériles, des orgueils énormes, des ambitions, des intrigues, des rivalités... mais ces passions s'élèvent ou descendent, sont grandes ou misérables, selon la condition et le génie des peuples. Turenne était presque aussi fier de sa naissance que de sa gloire; Ninon était galante; le grand Bossuet était jaloux de Fénelon...

« Les Américains convoitent l'argent, sont orgueilleux d'argent, jaloux d'argent... Et si quelque marchande de New-York se livre à des galanteries, qu'importe son nom au monde? quel reflet ses amours répandront-ils sur l'avenir?

XIII.

« Il existe, à la vérité, en Amérique quelque chose qui ressemble à l'aristocratie féodale.

« La fabrique, c'est le manoir; le manufacturier, le seigneur suzerain; les ouvriers sont les serfs; mais de quel éclat brille cette féodalité industrielle? Le château crénelé, ses fossés profonds, la dame châtelaine et le féal chevalier n'étaient pas sans poésie.

« Quelle harmonie le poëte moderne puisera-t-il dans les comptoirs, les alambics, les machines à vapeur et le papier-monnaie?

XIV.

« Aux États-Unis, les masses règnent partout et toujours, jalouses des supériorités qui se montrent, et promptes à briser celles qui se sont élevées; car les intelligences moyennes repoussent les esprits supérieurs, comme les yeux faibles, amis de l'ombre, ont horreur du grand jour. Aussi n'y cherchez pas des monuments élevés à la mémoire des hommes illustres. Je sais que ce peuple eut des héros; mais nulle part je n'ai vu leurs statues. Washington seul a des bustes, des inscriptions, une colonne; c'est que Washington, en Amérique, n'est pas un homme, c'est un dieu.

XV.

« Le peuple américain semble avoir été condamné, dès sa naissance, à manquer de poésie... Il y a, dans l'ombre attachée au berceau des nations, quelque chose de fabuleux qui encourage les hardiesses de l'imagination. Ces temps d'obscurité sont toujours les temps héroïques : dans l'antiquité, c'est la guerre de Troie ; au moyen âge, les croisades. Dès que les peuples s'éclairent, il n'y a plus de demi-dieux... Les Américains des États-Unis sont peut-être la seule de toutes les nations qui n'ait point eu d'enfance mystérieuse. Environnés, en naissant, des lumières de l'âge mûr, ils ont écrit eux-mêmes l'histoire de leurs premiers jours : et l'imprimerie, qui les avait précédés, s'est chargée d'enregistrer les moindres cris de l'enfant au maillot.

XVI.

« La poésie commença en France par les chants des trouvères et les amours des chevaliers.... Telle ne saurait être son origine aux États-Unis. Les hommes de ce pays, dont le respect pour les femmes est profond, méprisent les formes extérieures de la galanterie. Une femme seule au milieu de plusieurs hommes, égarée dans sa route ou abandonnée sur un vaisseau, n'a point d'insulte à redouter; mais elle ne sera l'objet d'aucun hommage. On sait en Amérique le mérite des femmes; on ne le chante point.

XVII.

« A peine le peuple américain était-il né, que la vie publique et industrielle s'est emparée de toute son énergie morale. Ses institutions, fécondes en libertés, reconnaissent des droits à tous. Les Américains ont trop d'intérêts politiques pour se préoccuper d'intérêts littéraires. Lorsque, vers la fin du siècle dernier, vingt-cinq millions de Français étaient gouvernés selon le bon plaisir d'une femme galante, ils pouvaient, tranquilles sur les affaires du pays, s'amuser de choses frivoles et

se dévouer corps et âme à la querelle de deux musiciens*!

« Peu confiants dans les hommes du pouvoir, les Américains se gouvernent eux-mêmes : la vie publique n'est point dans les salons et à l'Opéra; elle est à la tribune et dans les clubs.

XVIII.

« Quand la vie politique cesse, vient la vie commerciale : aux États-Unis tout le monde fait de l'industrie, parce qu'elle est nécessaire à tous. Dans une société d'égalité parfaite, le travail est la condition commune; chacun travaille pour vivre, nul ne vit pour penser. Là point de classes privilégiées qui, avec le monopole de la richesse, aient aussi le monopole des loisirs.

XIX.

« Tout le monde travaille!... Mais la vie du travailleur est essentiellement matérielle. Son âme sommeille pendant que son corps est à l'œuvre; et, lorsque son corps se repose, son esprit ne devient pas actif. Le travail pour lui, c'est la peine; l'oisiveté, la récompense; il ne connaît point le loisir. C'est toute une science que d'apprendre à jouir des choses morales. La nature ne nous donne point cette faculté qui naît de l'éducation seule et des habitudes d'une vie libérale. Il ne faut pas croire qu'après avoir amassé de l'argent et de l'or, on puisse se dire tout à coup : « Maintenant je vais vivre d'une vie intellectuelle. » Non, l'homme n'est point ainsi fait. Le reptile tient à la terre et l'aigle aux cieux. Les hommes d'esprit pensent, les hommes à argent ne pensent pas.

XX.

« Ce n'est pas qu'aux États-Unis on manque d'auteurs; mais les auteurs n'ont point de public.

« On trouverait encore des écrivains pour faire des livres, parce que c'est un travail que d'écrire : ce sont les lecteurs qui manquent, parce que lire est un loisir.

« Le public réagit sur l'auteur, et vous ne verrez point

celui-ci s'obstiner à produire des œuvres littéraires, quand le public n'en veut pas.

XXI.

« Supposez un poëte inspiré, que le hasard fait naître au sein de cette société d'hommes d'affaires : pensez-vous que son génie fournisse sa carrière? Non, le génie lui-même subit l'influence de l'atmosphère qui l'environne. Nul n'exprime bien l'enthousiasme devant des êtres qui ne le sentent point; on ne chante pas longtemps pour des sourds... La verve du poëte et l'inspiration de l'écrivain, qu'échauffent les sympathies, se glacent dans l'indifférence et la froideur.

XXII.

« Tout le monde étant industriel, la première parmi les professions est celle qui fait gagner le plus d'argent. Le métier d'auteur, étant le moins lucratif, est au-dessous de tous les autres. Dites à un Américain que l'illustration des lettres est plus belle à poursuivre que la fortune : il vous accordera ce sourire de pitié qu'on donne aux discours d'un insensé... Exaltez en sa présence la gloire d'Homère, celle du Tasse : il vous répondra qu'Homère et le Tasse moururent pauvres. Arrière le génie qui ne donne point la richesse!

XXIII.

« En Amérique, on n'estime des sciences que leur application. On étudie les arts utiles, mais non les beaux-arts.

« L'Allemagne, la France, inventent des théories; aux États-Unis on les met en pratique; ici on ne rêve point, on agit. Tout le monde aspire au même but, le bien-être matériel; et comme c'est l'argent qui en est la source, c'est l'argent seul qu'on poursuit.

XXIV.

« Lorsque dans ce pays on fait de la littérature, c'est en-

core de l'industrie. Il n'existe là ni école classique, ni romantique. On ne connaît que l'école commerciale, celle des écrivains qui rédigent des gazettes, des pamphlets, des annonces, et qui vendent des idées, comme un autre vend des étoffes. Leur cabinet est un comptoir, leur esprit une denrée; chaque article a son tarif; ils vous diront au juste ce que coûte un enthousiasme imprimé.

XXV.

« Ces marchands intellectuels vivent entre eux dans de fort bons rapports. L'un soutient les principes politiques de M. Clay; l'autre, ceux du général Jackson; le premier est unitaire, le second presbytérien; celui-ci est démocrate, celui-là fédéraliste; un troisième se montre l'ardent défenseur de la morale religieuse; un autre protége la morale philosophique de miss Wright.

XXVI.

« Tous sont amis entre eux, se querellant quelquefois pour les personnes, jamais pour les principes.

« Chacun ne doit-il pas librement exercer son industrie? la dernière loi du congrès vous semble sage: rien de mieux; moi, je la trouve insensée; vous soutenez que notre président est un profond politique: à merveille; je suis en train de démontrer qu'il ignore l'art de gouverner; vous poussez à la démocratie, moi je lutte contre elle. La société marche-t-elle à sa perfection? ou tend-elle à sa décadence?

XXVII.

« Allons, que chacun de nous prenne à sa convenance parmi ces textes différents. Ce sont des branches variées d'industrie; on peut même s'attacher à plusieurs en même temps: écrire pour dans un journal, et contre dans un autre; la contradiction n'importe point. Ne faut-il pas des idées qui aillent à toutes les intelligences? C'est dans l'un et dans l'autre cas un besoin social auquel on répond.

XXVIII.

« Il arrive parfois, dans les révolutions politiques, que, la vertu devenant crime et le crime vertu, on voit tour à tour condamnés au dernier supplice les hommes de principes les plus opposés. Est-ce que le bourreau et ses aides s'abstiennent de leur profession parce que les crimes sont douteux? non sans doute; ils continuent leur métier. Ainsi font les écrivains; ils ne travaillent point sur des corps, mais sur des idées, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Leur demander de se vouer à un système, c'est vouloir qu'ils aient des opinions, des croyances, des convictions exclusives: c'est restreindre dans de certaines limites leur industrie qui, de sa nature, est sans borne comme la pensée dont elle émane.

XXIX.

« L'industrie des idées étant la dernière de toutes, il s'ensuit que, pour écrire, il faut n'avoir rien de mieux à faire. Quiconque se sent du génie se fait marchand; les incapacités se réfugient dans le petit métier des lettres. On laisse volontiers aux femmes le soin de faire des vers et des livres, c'est une frivolité qu'on abandonne à leur sexe; on leur permet de perdre le temps en écrivant.

XXX.

« Vous trouverez dans toutes les villes d'Amérique un assez grand nombre de femmes savantes. Quelques-unes ont acquis par leurs ouvrages une réputation méritée *; mais la plupart sont froides et pédantes. Rien n'est moins poétique que ces muses d'outre-mer; ne les cherchez point dans la profondeur des sauvages solitudes, parmi les torrents et les cataractes, ou sur le sommet des monts: non, vous les verrez marchant dans la boue des villes, des socques aux pieds et des lunettes au visage.

XXXI.

« Quoiqu'il y ait peu d'auteurs en Amérique, dans aucun

pays du monde on n'imprime autant. Chaque comté a son journal ; les journaux sont, à vrai dire, toute la littérature du pays*. Il faut à des gens affairés, et dont la fortune est médiocre, une lecture qui se fasse vite et ne coûte pas cher. Il se fait d'ailleurs pour l'éducation primaire et pour la religion une énorme consommation de livres!..... C'est plutôt de la librairie que de la littérature. L'instruction donnée aux enfants est purement utile ; elle n'a point en vue le développement des hautes facultés de l'âme et de l'esprit : elle forme des hommes propres aux affaires de la vie sociale.

XXXII.

« La littérature américaine ignore entièrement ce bon goût, ce tact fin et subtil, ce sentiment délicat, mélange de passion et de jugement froid, d'enthousiasme et de raison, de nature et d'étude, qui président, en Europe, aux compositions littéraires. Pour avoir de l'élégance dans le goût, il en faut d'abord dans les mœurs.

XXXIII.

« Ni dans les journaux, ni à la tribune, le style n'est un art. Tout le monde écrit et parle, non sans prétention, mais sans talent **. Ceci n'est pas la faute seule des orateurs et des écrivains; ces derniers, quand ils font du style brillant et classique, mettent en péril leur popularité : le peuple ne demande à ses mandataires que tout juste ce qu'il faut de littérature pour comprendre ses affaires; le surplus, c'est de l'aristocratie.

XXXIV.

« C'est ainsi que les lettres et les arts, au lieu d'être invoqués par les passions, ne viennent en aide qu'à des besoins ; ou si quelque penchant pour les beaux-arts se révèle, on est sûr de le trouver entaché de trivialité : par exemple, il existe aux États-Unis, un genre de peinture qui prospère : ce sont les portraits ; ce n'est pas l'amour de l'art, c'est de l'amour-propre.

XXXV.

« Vous rencontrerez parfois, dans ce monde industriel et vulgaire, un cercle poli, brillant, au sein duquel les travaux de l'art sont appréciés avec goût, et les œuvres du génie admirées avec enthousiasme : c'est un oasis dans les sables brûlants d'Afrique. Vous trouvez çà et là une imagination ardente, un esprit rêveur ; mais un seul poëte dans un pays ne fait pas plus une nation poétique que l'accident d'un beau ciel sur les bords de la Tamise ne fait le climat d'Italie.

XXXVI.

« Quoiqu'il n'existe point de littérature proprement dite aux États-Unis, ne croyez pas que les Américains soient sans amour-propre littéraire. Il se passe à cet égard un phénomène assez étrange : vous n'apercevez point chez leurs auteurs de ces vanités monstrueuses, qu'on voit chez nous, compagnes de la médiocrité, quelquefois même du génie. Les écrivains ont la conscience qu'ils exercent une profession d'un ordre inférieur.

« En Amérique, ce ne sont pas les écrivains qui ont l'orgueil littéraire, c'est le pays.

« La littérature est une industrie dans laquelle les Américains prétendent exceller comme dans toutes les autres.

« Et ne croyez pas leur être agréable en leur disant que la conformité du langage rend communs aux États-Unis tous les beaux génies de l'Angleterre; ils vous répondront que la littérature anglaise ne fait point partie de la littérature américaine.

XXXVII.

« Le caractère anti-poétique des Américains tient à leurs mœurs par de profondes racines.

« Lorsque dans ce pays on poursuit l'argent, on ne recherche point le plaisir. La religion, et plus encore d'austères habitudes, interdisent les jeux, les amusements *, les spectacles.

« Les grandes cités ont chacune un théâtre **; mais les riches, qui sont toujours en avant de la corruption, s'efforcent vainement de le mettre en vogue. Le spectacle n'est point, en Amérique, un plaisir populaire; la tragédie, la comédie, la musique italienne, sont des divertissements aristocratiques de leur nature; ils demandent aux spectateurs du goût et de l'argent, deux choses qui manquent au plus grand nombre. Les cirques et les amphithéâtres veulent une multitude à passions; et c'est ce que l'Amérique du Nord ne saurait leur donner.

XXXVIII.

« Si les grands théâtres y sont rares, les petits y sont inconnus. Cette absence du goût dramatique est sans doute un élément de moralité pour la société américaine qui, n'ayant pas de théâtres, ne distribue point chaque soir des moqueries aux maris trompés, des applaudissements aux amants heureux, et de l'indulgence aux femmes adultères. Les Américains ont plus de moralité parce qu'ils n'ont pas de spectacles; et ils n'ont pas de spectacles à cause de leur moralité. Ceci est à la fois cause et effet.

XXXIX.

« Ce n'est pas seulement par amour pour la morale que les Américains fuient le théâtre, car beaucoup qui n'y vont pas se livrent chez eux à d'ignobles plaisirs. Le spectacle est un amusement dont naturellement ils n'ont pas le goût. Ils tiennent cette antipathie des Anglais, leurs aïeux, et subissent encore l'influence du puritanisme des premiers colons américains. Le théâtre n'a jamais été, en Angleterre, qu'une mode des hautes classes, ou une débauche du bas peuple; et ce sont les classes moyennes de ce pays qui ont peuplé l'Amérique. Quelle que soit la cause, l'effet est certain; le génie poétique est, aux États-Unis, dépouillé de son plus bel attribut; ôtez à la France son théâtre, et dites où sont ses poëtes.

XL.

« La religion, si féconde en poétiques harmonies, ne porte

au cœur des Américains ni inspiration ni enthousiasme. L'habitant des États-Unis aime, dans son culte, non ce qui parle à l'âme, mais seulement ce qui s'adresse à sa raison; il l'aime comme principe d'ordre, et non comme source de douces émotions. L'Italien est religieux en artiste; l'Américain l'est en homme rangé.

XLI.

« Les cultes chrétiens sont d'ailleurs trop divisés en Amérique, pour fournir aux beaux-arts des sujets d'un intérêt général : la secte des quakers, simple et modeste, ne se bâtira point des palais somptueux; qu'importent à l'église méthodiste les admirables sermons de M. Channings, ministre des unitaires? Si la communion baptiste élève quelque monument à sa croyance, de quel intérêt sera-ce pour les presbytériens?

« A la place de l'unité religieuse qui règne en France depuis quinze siècles, supposez mille sectes dissidentes, vous n'aurez à cette heure ni grandes églises, ni grands orateurs chrétiens, ni Notre-Dame, ni Bossuet.

XLII.

« Les congrégations protestantes n'ont point, pour se rassembler, des temples magnifiques, décorés de statues et de tableaux; elles s'enferment dans de simples maisons, bâties sans luxe et à peu de frais. Le plus splendide parmi leurs édifices religieux se montre soutenu par quelques colonnes de bois peint : c'est là leur Parthénon. Otez à l'Amérique son Capitole, expression poétique de son orgueil national, et la Banque des États-Unis, expression poétique de sa passion pour l'argent, il ne restera pas dans ce pays un seul édifice qui présente l'aspect d'un monument.

XLIII.

« Tout, aux États-Unis, procède de l'industrie, et tout y va... mais à la différence du sang qui s'échauffe en allant au cœur, tous les élans, en atteignant l'industrie, se refroidissent à ce cœur glacé de la société américaine.

XLIV.

« Laissez grandir cette société, disent quelques-uns, et vous en verrez sortir des hommes illustres dans les lettres et dans les arts. Rome naissante n'entendit point les chants d'Horace et de Virgile, et il a fallu quatorze siècles à la France pour enfanter Racine et Corneille.

« Ceux qui tiennent ce langage confondent deux choses bien distinctes : la société politique et la civilisation. La société américaine est jeune, elle n'a pas deux siècles. Sa civilisation, au contraire, est antique comme celle de l'Angleterre dont elle descend. La première est en progrès, la seconde en déclin. La société anglaise se régénère dans la démocratie américaine : la civilisation s'y perd.

XLV.

« L'esprit industriel matérialise la société, en réduisant tous les rapports des hommes entre eux à l'utilité.

« Il est de nobles passions qui fécondent l'âme : l'intérêt la souille et la flétrit. Il semble que la cupidité souffle sur l'Amérique un vent funeste qui, s'attachant à ce qu'il y a de moral dans l'homme, abat le génie, éteint l'enthousiasme, pénètre jusqu'au fond des cœurs pour y dessécher la source des nobles inspirations et des élans généreux.

XLVI.

« Voyez le paysan français, d'humeur gaie, le front serein, les lèvres riantes, chanter sous le chaume qui recèle sa misère, et sans soucis de la veille, sans prévoyance du lendemain, danser joyeux sur la place du village.

« On ne sait rien, en Amérique, de cette heureuse pauvreté. Absorbé par des calculs, l'habitant des campagnes, aux États-Unis, ne perd point de temps en plaisirs; les champs ne disent rien à son cœur; le soleil qui féconde ses coteaux n'échauffe point son âme. Il prend la terre comme une matière industrielle; il vit dans sa chaumière comme dans une fabrique.

XLVII.

« Personne ne connaît, en Amérique, cette vie tout intellectuelle qui s'établit en dehors du monde positif, et se nourrit de rêveries, de spéculations, d'idéalités ; cette existence immatérielle qui a horreur des affaires, pour laquelle la méditation est un besoin, la science un devoir, la création littéraire une jouissance délicieuse, et qui, s'emparant à la fois des richesses antiques et des trésors modernes, prenant une feuille au laurier de Milton, comme à celui de Virgile, fait servir à sa fortune les gloires et les génies de tous les âges.

XLVIII.

« On ignore dans ce pays l'existence du savant modeste qui, étranger aux mouvements du monde politique et au trouble des passions cupides, se donne tout entier à l'étude, l'aime pour elle-même, et jouit, dans le mystère, de ses nobles loisirs.

« L'Amérique ne connaît, ni ces brillantes arènes où l'imagination s'élance sur les ailes du génie et de la gloire ; ni ces cours d'amour où les grâces, l'esprit et la galanterie se jouaient ensemble ; ni cette harmonie presque céleste qui naît de l'accord des lettres avec les beaux-arts ; ni ce parfum de poésie, d'histoire et de souvenirs, qui s'exhale si doux d'une terre classique pour monter vers un beau ciel.

XLIX.

« L'Europe qui admire Cooper croit que l'Amérique lui dresse des autels ; il n'en est point ainsi. Le Walter Scott américain ne trouve dans son pays ni fortune ni renommée. Il gagne moins avec ses livres qu'un marchand d'étoffes ; donc celui-ci est au-dessus du marchand d'idées. Le raisonnement est sans réplique.

L.

« D'abord incrédule à ce phénomène, je supposais que

Cooper avait peint de fausses couleurs les mœurs des Indiens, et que les Américains, juges d'un tableau dont l'original est sous leurs yeux, le condamnaient comme dépourvu de vérité locale. Plus tard j'ai reconnu mon erreur : j'ai vu les Indiens, et me suis assuré que les portraits de Cooper sont d'une ressemblance frappante.

LI.

« Mais les Américains se demandent à quoi sert de connaître ce qu'ont fait les Indiens, ce qu'ils font encore; comment ils vivaient dans leurs forêts, comment ils y meurent. Les sauvages sont de pauvres gens desquels il n'y a rien à tirer, ni richesses, ni enseignements d'industrie. Il faut prendre leurs forêts, voilà tout, et s'en emparer, non pour faire de la poésie, mais pour les abattre et passer la charrue sur le tronc des vieux chênes.

LII.

« Ces belles forêts, ces magnifiques solitudes, ces splendides palais de la nature sauvage, il leur fallait pourtant un chantre divin ! Elles ne pouvaient tomber sous le fer de l'industriel sans avoir été célébrées sur la lyre du poëte... le poëte n'était pas chez les Américains... mais, franchissant l'Atlantique, l'ange de la poésie a, sur ses ailes de flamme, transporté l'Homère français sur les rives du Meschacébé.

LIII.

« Tous les mondes sont le domaine du génie ! et il est de larges poitrines qui, pour respirer à l'aise, n'ont pas trop de l'univers. Quelques années plus tard, l'hôte des sauvages allait, poëte inspiré, chanter des souvenirs sur les bords de l'Eurotas, et, pèlerin pieux, adorer Dieu sur les rives du Jourdain !

Atala, René, les Natchez sont nés en Amérique, enfants du désert. Le Nouveau-Monde les inspira ; la vieille Europe les a seule compris.

Les Américains, quand ils lisent Chateaubriand, disent, comme en voyant la merveille de Niagara :

« Qu'est-ce que cela prouve? »

Tel est le peuple sur lequel j'avais conçu l'espoir chimérique d'exercer une poétique influence!!

O cruel désenchantement! Ainsi se brisait dans mes mains le rameau secourable auquel j'avais, durant le naufrage, rattaché ma dernière chance de salut!!

CHAPITRE XIII.

L'ÉMEUTE.

« Ainsi s'évanouissait mon rêve d'illustration littéraire et l'avenir que j'y rattachais! Tout autre moyen de renommée m'était interdit. Si les États-Unis eussent été engagés dans quelque guerre, j'eusse tenté d'entrer dans les rangs de l'armée américaine; mais en temps de paix il n'y a point de gloire militaire. Les soldats de ce pays se réduisent à quelques milliers d'hommes cantonnés sur les frontières des États de l'Ouest, où leur seule mission est de tenir en respect des hordes d'Indiens sauvages *.

Comme j'étais tombé dans l'accablement profond qui succède au dernier rayon éteint de la dernière espérance, je reçus une lettre de Nelson qui m'annonçait son départ de Baltimore et sa prochaine arrivée à New-York avec Marie; il n'entrait dans aucun détail. « Vous saurez, me disait-il, la « cause de cette retraite et le nouveau coup qui vient de nous « frapper. » Il ne me disait rien de Georges.

Après un jour d'attente et de tourments, je vis arriver Nelson et Marie. La douleur se montrait grave et sévère sur le front du père, expansive et tendre dans les yeux de la jeune fille.

Mon inquiétude comprima les premiers élans de mon amour.

« Quels sont donc, m'écriai-je, les nouveaux malheurs dont « je vous vois accablés? »

Après quelques instants d'un morne silence, Nelson me dit: « Une semaine s'est écoulée depuis qu'à Baltimore s'est

« faite l'élection d'un membre du congrès. Georges et moi, « nous nous y sommes rendus selon notre coutume... Je suis « habitué à voir les intrigues s'agiter en pareille occasion; « mais je trouvai les passions politiques dans un état d'exalta- « tion que je n'avais pas vu jusqu'alors.

« La lutte s'engagea entre deux candidats; le premier, « remarquable par de grands talents, mais *fédéraliste*; le « second, moins distingué, mais *jacksoniste*[1]. Après une « multitudes de discours suivis les uns de huées, les autres « d'acclamations, tous accompagnés de querelles violentes « entre les électeurs des deux partis contraires, on recueillit « les votes, et le candidat auquel Georges et moi avions « donné notre suffrage l'emportait d'une voix, lorsque tout « à coup un grand tumulte éclate dans l'assemblée; d'abord « une exclamation, puis deux, puis mille se font entendre; « l'agitation, partie d'un point, gagne subitement toute la « salle, comme le trouble d'une abeille inquiétée dans sa case « se communique en un instant à toute la ruche. Enfin j'en- « tends les électeurs du parti vaincu s'écrier : Le scrutin est nul! « Georges Nelson est un homme de couleur; hurrah! hurrah! « qu'il sorte de la salle..... l'élection doit être recommen- « cée.....

« De vifs applaudissements suivirent ces paroles. Ceux de « notre parti gardaient un morne silence; enfin l'un d'eux « demanda à Georges si l'imputation était vraie. Oui, répon- « dit celui-ci. Alors nos amis eux-mêmes firent entendre de « violents murmures, et chacun s'éloigna de nous. J'éprouvai « dans ce moment moins de confusion que de crainte; car je « pressentais la fureur de Georges et les éclats terribles aux- « quels il allait se livrer. Je le vis pâlir de colère, mais, chose « étrange! il reprit tout à coup ses sens et demeura tranquille.

« L'observation de nos adversaires était fondée, la loi du « Maryland excluant du droit électoral tous les gens de cou- « leur, même ceux qui sont depuis longtemps en possession « de la liberté. Je ne réclamai point, et, entraînant Georges « hors de la salle, je bénis le ciel de trouver calme celui dont « je craignais tant les emportements. A l'instant où nous

1. Partisan du général Jackson, président actuel des États-Unis.

« sortions, nous avons remarqué un individu qui mettait un « grand zèle à provoquer l'attention publique sur l'humilia- « tion de notre retraite. Georges le regarda en face et recon- « nut en lui don Fernando d'Almanza, cet Américain qui, « par ses perfides révélations, fit mourir de douleur la mère « de mes enfants. Je ne doutai pas que le premier cri dénon- « ciateur ne fût sorti de sa bouche ; et Georges a supposé avec « raison que cet homme était le même qui, au théâtre de New- « York, avait excité contre vous et lui les haines de la multi- « tude.

« Le premier mouvement de Georges fut de se porter vers « l'auteur de l'affront, et de venger d'un seul coup l'ancienne « et la nouvelle injure ; mais je le vis presque aussitôt com- « primer son ressentiment. Il murmurait à voix basse des « phrases entrecoupées dont je ne comprenais pas bien le « sens : Le grand jour approche, disait-il ; la vengeance sera « plus belle !

« Persuadé qu'il cachait dans son âme un secret important, « je le pressai de m'en faire l'aveu. — C'est une lâcheté, me « dit-il, de se laisser écraser sans relever la tête. Je sais « qu'une insurrection se prépare dans le Sud ; les nègres de « la Virginie et des deux Carolines vont se joindre aux Indiens « de la Géorgie pour secouer le joug américain ; j'irai se- « conder leurs efforts.

« Effrayé de ce projet, je tentai, par tous les moyens, d'en « démontrer à Georges la folie et l'impuissance... Peut-être « je le fis dans des termes trop sévères..... mais un pareil « dessein me semblait si fécond en périls !... Marie joignit à « mes remontrances ses prières et ses larmes, toujours si puis- « santes sur son frère. Georges garda le silence. Alors je pensai « que la raison était entrée dans son cœur.

« Nous convînmes de quitter Baltimore, où nous ne pou- « vions demeurer plus longtemps ; mais où chercher un re- « fuge ? Je proposai à mes enfants de porter notre malheu- « reuse fortune à New-York, où un presbytérien respectable, « James Williams, que j'avais autrefois connu à Boston, nous « donnerait provisoirement un asile. Arrivés là, nous pour- « rions délibérer sur le choix d'une retraite. Tandis que je « parlais, Georges paraissait livré à une grande préoccupa-

« tion ; cependant il ne proféra pas un seul mot qui rappelât « son funeste projet. Le soir, quand l'heure de se séparer fut « venue, il nous comblait des plus touchantes caresses ; jamais « il ne s'était montré si affectueux pour moi, si tendre pour « sa sœur. Au milieu d'une rêverie, il s'interrompait pour « nous dire de douces paroles. Hélas! le lendemain il man- « quait à nos embrassements ; il avait quitté Baltimore, lais- « sant une lettre dans laquelle il nous conjurait de lui par- « donner son départ clandestin.

« Jamais, disait-il, je n'aurais pu résister à l'ascendant d'un « père, aux larmes d'une sœur ; un seul regard de Marie « m'aurait vaincu. Cependant mon devoir me commande de « secourir des frères malheureux... Mon père, ma chère sœur, « ajoutait-il, nous nous reverrons dans des temps plus for- « tunés... Si les hommes ne sont pas égaux sur la terre, ils « le sont du moins dans le ciel.

« Je ne vous dirai point quelle fut la douleur de Marie en « entendant ces dernières paroles d'un frère qu'elle chérit.

« Georges, dans sa lettre, nous engageait à suivre mon pre- « mier projet, celui de demander l'hospitalité à James Wil- « liams, auquel, disait-il, il s'adresserait plus tard pour « retrouver nos traces. »

Ainsi parla Nelson ; sa voix, en finissant, s'était faiblement émue. Il dit ensuite avec l'accent d'une résignation pieuse : « Plus le bras qui frappe est puissant, et plus on doit l'ado- « rer... Mon ami, ajouta-t-il, vous pouvez maintenant juger « si je vous trompais quand je vous peignais l'horrible condi- « tion des gens de couleur aux États-Unis. N'ayant pu dis- « siper vos illusions, j'imposai à votre amour un temps « d'épreuve. Le terme n'en est pas encore expiré, mais sans « doute votre opinion l'a devancé, et ce que vous savez de « notre fortune doit suffire pour vous éclairer. »

Comme je gardais le silence sous l'impression d'un chagrin profond et de l'inquiétude que m'inspirait le sort de Georges, Marie, prenant mon anxiété pour de l'embarras, me dit d'une voix entrecoupée de pleurs :

« Ludovic, mon cœur vous tient compte des efforts géné- « reux que vous faites pour aimer une infortunée ; mais, de « grâce, cessez de lutter contre l'inflexible destin. Vous le

« voyez, nos malheurs s'enchaînent comme nos jours. Mon
« sort est à jamais fixé : je traînerai de ville en ville ma misé-
« rable existence ; chassée d'un lieu par le mépris, de l'autre
« par la haine, partout réprouvée des hommes, parce que je
« fus maudite dans le sein de ma mère ! »

J'atteste le ciel qu'en présence d'une si touchante infortune, mon cœur ne chancela pas un seul instant ; pour être fidèle au malheur, je n'eus aucun combat intérieur à soutenir. Je sentis se resserrer plus fortement dans mon âme le lien qui m'unissait à Marie. Cet accroissement de tendresse et d'amour se mêlait d'une indignation si profonde contre les auteurs du mal dont la victime était sous mes yeux, que je ne pus contenir l'expression de ce dernier sentiment.

Voilà donc, m'écriai-je, le peuple objet de mes admirations et de mes sympathies ! fanatique de liberté et prodigue de servitude ! discourant sur l'égalité parmi trois millions d'esclaves ; proscrivant les distinctions, et fier de sa couleur blanche comme d'une noblesse ; esprit fort et philosophe pour condamner les priviléges de la naissance, et stupide observateur des priviléges de la peau ! Dans le Nord, orgueilleux de son travail ; dans le Sud, glorieux de son oisiveté ; réunissant en lui, par une monstrueuse alliance, les vertus et les vices les plus incompatibles, la pureté des mœurs et le vil intérêt, la religion et la soif de l'or, la morale et la banqueroute !

Peuple *homme d'affaires* qui se croit honnête parce qu'il est légal ; sage, parce qu'il est habile ; vertueux, parce qu'il est rangé ! Sa probité, c'est la ruse soutenue du droit, l'usurpation sans violence, l'indélicatesse sans crime. Vous ne le verrez point armé du poignard qui tue ; son arme à lui, c'est l'astuce, la fraude, la mauvaise foi, avec lesquelles on s'enrichit... Il parle d'honneur et de loyauté comme font les marchands ! mais voyez quelle hypocrisie jusque dans ses bienfaits ! il convie à l'indépendance toute une race malheureuse ; et ces nègres qu'il affranchit, il leur inflige, au sortir des fers, une persécution plus cruelle que l'esclavage.

Ainsi s'emportait ma colère ; j'en arrêtai les élans à l'aspect de Marie, dont l'abattement était extrême. Après avoir exhalé ses ressentiments, mon cœur ne contenait plus que de l'amour, et je ne crus pouvoir mieux l'exprimer qu'en adressant ce peu

de mots à Nelson : « Le temps d'épreuve n'est pas encore « écoulé, veuillez me faire grâce de ce qui reste et souffrir que « je devienne l'époux de Marie.

— « Dieu puissant! s'écria l'Américain non sans quelque « émotion, que ta bonté est grande puisque tu nous conserves « le cœur de ce digne jeune homme ! »

Mes paroles jetèrent Marie dans une situation impossible à décrire. L'expression de mes griefs contre la société américaine lui avait donné le change sur mes sentiments intérieurs; et, quand mes derniers accents lui eurent révélé le seul désir de mon cœur, je la vis passer subitement de l'extrême douleur à cet excès de joie qui s'annonce aussi par des larmes : tombant à genoux, elle rendit grâce à Dieu dans l'attitude du criminel qui, ayant reçu des hommes un pardon inespéré, joint ses deux mains en regardant le ciel.

Nelson ajouta : « Généreux ami, c'est le signe d'une âme « grande et forte d'être attiré par le malheur. Je ne combattrai « plus vos nobles élans; j'admire votre vertu, et ne me crois « point digne de la diriger. » En disant ainsi, il se jeta dans mes bras, et me serra étroitement contre son cœur; puis, prenant ma main et celle de Marie : « Ma fille, lui dit-il en fai« sant signe de nous unir, Ludovic sera votre époux. » — « O « mon Dieu! s'écria cette charmante fille, tant de bonheur « n'est-il pas un rêve? » Elle n'ajouta rien à ces paroles, se tint appuyée au bras de Nelson et parut recueillir ses sentiments dans une extase de félicité.

Cependant, impatient de voir s'accomplir le plus cher de mes vœux, j'obtins de Nelson qu'il fixât le jour de mon union avec sa fille. — « Dans quelques jours, me dit-il, je vous nom« merai mon fils. Il fut un temps, peu éloigné de nous, où, « selon les lois de l'État de New-York, le mariage d'un blanc « avec une personne de couleur était impossible; mais aujour« d'hui la prohibition n'existe plus : de semblables alliances se « font quelquefois.....

« Un ami de notre hôte, le révérend John Mulon, ministre « catholique, que sa philanthropie pour la race noire rend cher « aux presbytériens eux-mêmes, vous mariera d'abord selon « les rites de l'église romaine, à laquelle vous appartenez; « ensuite James Williams, ministre presbytérien, donnera à

« votre union la sanction du culte que ma fille professe.
« Naguère encore des mariages de cette sorte eussent excité
« dans la population américaine de vives rumeurs..... mais
« l'esprit public s'éclaire chaque jour, et les haines meurent
« avec les préjugés. Peut-être, mes enfants, ferons-nous sage-
« ment, quand votre union sera consacrée, de ne point quit-
« ter New-York. Il n'existe pas dans cette ville plus de bien-
« veillance que dans les autres pour les gens de couleur; mais,
« au moins, dans une grande cité, il est plus facile qu'ailleurs
« de vivre obscur et ignoré. »

Je ne songeai point en ce moment à rechercher si Nelson était le jouet de quelque illusion; le contentement de mon cœur était extrême; toutes mes inquiétudes s'évanouirent; j'oubliai mes ennuis passés, la cause même qui les avait fait naître; et, croyant à jamais tarie la source de mes infortunes, je ne vis plus dans l'avenir que des promesses de bonheur.

Cette impression ne fut point dissipée par les chagrins de Marie qui, peu d'instants après les joies de la première ivresse, était revenue à la mélancolie. « Mon ami, me disait-
« elle, c'est en vain que tu cherches à me tromper... Ton
« amour pour moi est devenu un sacrifice...

« Quand tu vois couler mes larmes, n'accuse point mon
« amour; je pleure parce que je vois quel sera ton sort, si
« notre union s'accomplit. Le mépris dont je serai l'objet
« rejaillira sur toi... Tu n'es point accoutumé à te passer d'es-
« time; et ce manque te fera souffrir d'affreux tourments.....
« il ne sera pas en ton pouvoir de me cacher les secrètes plaies
« de ton cœur. Ludovic, je mourrai de douleur de te savoir
« malheureux. »

Je méprisai la vanité de ses scrupules et la chimère de ses craintes.

Le jour tant désiré de notre hymen arriva. Je me sentais plein d'amour, jamais mon cœur ne s'était ouvert à tant d'espérance; j'éprouvais pourtant un secret déplaisir à voir le front de Marie couvert d'un voile de tristesse, qui ne tombait point devant ma joie; je ne savais pas alors qu'il est des âmes tendres et mystérieuses dont la douleur est un présage, et qui souffrent instinctivement, parce qu'elles ont deviné de grands maux dans l'avenir.

Cependant, dès le matin, elle parut ornée de la blanche couronne des épouses; sa grâce et sa beauté naturelle étaient pleines d'un secret enchantement, et je ne sais si sa parure n'était pas encore embellie par le deuil de son regard. Une joie religieuse et paisible se peignait sur la physionomie de Nelson; et, quand John Mulon et James Williams nous annoncèrent que l'heure était venue d'aller à l'église pour la cérémonie, je me sentis pénétré d'une sainte et douce émotion.

Cependant, à l'instant où nos âmes tranquilles se remplissaient des espérances du bonheur, de grands troubles se préparaient dans New-York, et un orage terrible était près de fondre sur nos têtes*.

Il existe à New-York, comme dans toutes les villes du Nord des États-Unis, deux partis bien distincts parmi les amis de la race noire.

Les uns, jugeant l'esclavage mauvais pour leur pays, et peut-être aussi le condamnant comme contraire à la religion chrétienne, demandent l'affranchissement de la population noire; mais, pleins des préjugés de leur race, ils ne considèrent point les nègres affranchis comme les égaux des blancs; ils voudraient donc qu'on déportât les gens de couleur, à mesure qu'on leur donne la liberté; et ils les tiennent dans un état d'abaissement et d'infériorité aussi longtemps que ceux-ci demeurent parmi les Américains. Un grand nombre de ces amis des nègres ne sont contraires à l'esclavage que par amour-propre national; il leur est pénible de recevoir sur ce point le blâme des étrangers, et d'entendre dire que l'esclavage est un reste de barbarie. Quelques-uns attaquent le mal par la seule raison qu'ils souffrent de le voir : ceux-là, en opérant l'affranchissement, font peu de chose : ils détruisent l'esclavage, et ne donnent pas la liberté; ils se délivrent d'un chagrin, d'une gêne, d'une souffrance de vanité, mais ils ne guérissent point la plaie d'autrui; ils ont travaillé pour eux, et non pour l'esclave. Chargé de ses fers, celui-ci est repoussé de la société libre.

Les autres partisans des nègres sont ceux qui les aiment sincèrement, comme un chrétien aime ses frères, qui non-seulement désirent l'abolition de l'esclavage, mais encore re-

çoivent dans leur sein les affranchis, et les traitent comme leurs égaux.

Ces amis zélés de la population noire sont rares ; mais leur ardeur est infatigable ; elle fut longtemps à peu près stérile ; cependant quelques préjugés s'évanouirent à leur voix, et on vit des blancs s'allier par le mariage à des femmes de couleur.

Tant que la philanthropie pour les nègres n'avait abouti qu'à d'inutiles déclamations, les Américains l'avaient tolérée sans peine : peu leur importait qu'on proclamât théoriquement l'égalité des noirs, pourvu que ceux-ci demeurassent, par le fait, inférieurs aux blancs. Mais le jour où un Américain épousa une femme de couleur, la tentative de mêler les deux races prit un caractère pratique. Ce fut une atteinte portée à la dignité des blancs ; l'orgueil américain se souleva tout entier.

Telle était, dans la ville de New-York, la disposition des esprits, à l'époque de mon hymen avec Marie.

Comme nous nous rendions à l'église catholique, j'aperçus dans la ville une agitation inaccoutumée. Ce n'était plus le mouvement régulier d'une population industrielle et commerçante : des hommes mal vêtus, de la classe ouvrière, parcouraient les rues à une heure où d'ordinaire ils remplissent les ateliers. On les voyait, au mépris de leurs habitudes calmes et froides, marcher vite, se heurter en se croisant, s'aborder d'un air mystérieux, former des groupes animés, et se séparer brusquement dans des directions contraires.

Plein d'un intérêt immense qui occupait toute ma pensée, je ne prêtai qu'une faible attention à ce trouble extérieur ; cependant, dès le moment, je fus surpris de ne voir dans les rues ni nègres ni mulâtres.

Nelson demanda à un Américain qui passait près de nous la cause de ce tumulte. — « Oh ! dit celui-ci, les Amalgamistes* font tout le mal ; ils veulent que les nègres soient « les égaux des blancs ; les blancs sont bien forcés de se ré« volter. »

Interrogé de même, un autre répondit : « Si on tue les « nègres, ce sera leur faute ; pourquoi ces misérables osent« ils s'élever jusqu'au rang des Américains ? »

Un troisième interlocuteur émit une opinion différente : « On va, dit-il, raser les maisons des noirs, et faire disparaître leurs hideuses figures ! Les blancs sont coupables « d'agir ainsi ; car ils ont eu le premier tort ; pourquoi ont-ils « donné la liberté aux nègres ? »

A l'instant où ces tristes discours frappaient notre oreille, un affreux spectacle s'offrit à nos yeux...

Nous étions dans Leonard-Street. Quelques pauvres mulâtres venant à passer en ce moment, nous entendons aussitôt mille voix furieuses crier : « Haine aux nègres ! à mort ! à « mort ! » Au même instant, une grêle de pierres, parties du sein de la multitude, tombe sur les gens de couleur ; des Américains, armés de bâtons, se précipitent sur ces malheureux, et les frappent sans pitié. Attérés par un traitement aussi cruel qu'inattendu, les mulâtres ne faisaient aucune résistance, et paraissaient accablés de stupeur à l'aspect de la foule irritée ; leur regard, élevé vers le ciel, semblait demander à Dieu d'où venait contre eux le courroux d'une société dont ils respectaient les lois.

Bientôt une scène plus désolante encore s'offrit à nos regards. Les infortunés, que poursuivait une aveugle vengeance, s'étaient réfugiés dans les maisons amies de quelques gens de couleur. Je les croyais échappés au péril ; mais quand il est soulevé, le flot populaire ne s'arrête pas ainsi. Les fenêtres volent en éclats, les portes sont brisées, les murs démolis... En ce moment, je cessai de voir le travail du peuple : Marie était glacée d'effroi. « Mes amis, nous dit Nelson sans « se troubler, retirons-nous ; ces violences barbares con« fondent ma raison ; elles prouvent une haine bien fatale « contre les gens de couleur. De grands dangers nous mena« ceraient si nous étions découverts. Hâtons-nous de gagner « le temple saint ; réfugiés dans l'édifice religieux, nous y « serons à couvert de toute injure : le peuple américain ces« serait plutôt d'exister que de perdre son respect pour les « choses saintes..... Mes enfants, nous disait encore Nelson « en nous entraînant vers l'église, dès que votre union sera « consommée, nous quitterons cette ville, où règnent de mau« vaises passions, que je croyais assoupies. »

En peu d'instants nous arrivâmes à l'église de John

Molon. Beaucoup de gens de couleur s'y étaient réfugiés.

En entrant dans le pieux asile, je sentis renaître ma force et mes espérances. Le tumulte de la sédition, les cris de la multitude, ses fureurs, et la voix des victimes, tous ces bruits de la terre cessèrent de frapper mon oreille, et les ressentiments sortirent de mon cœur. J'aimais la fille de Nelson, et je priais Dieu.

Bientôt la cérémonie fut commencée. J'étais agenouillé près de Marie, dont la pâleur était extrême. Pendant les scènes d'horreur dont nous avions été les témoins, elle n'avait pas laissé échapper une seule plainte ; seulement son regard douloureux semblait me dire : « Sont-ce donc là les pompes « de notre hymen ? » Depuis que nous étions entrés dans l'enceinte sacrée, je voyais renaître sur son front le calme et la sérénité : mais sa confiance en Dieu était plutôt de la résignation que de l'espérance.

Pour moi, je m'abandonnais sans réserve à mes impressions de joie. Après bien des orages, je touchais au port..... mes malheurs passés servaient d'ombre à mon bonheur... et je bénissais presque les persécutions de la fortune, sans lesquelles je n'eusse point été aussi heureux... Si le sort eût protégé mes premières ambitions de gloire et de puissance, je n'aurais point quitté l'Europe, et je ne serais point aujourd'hui l'époux de Marie ! Que me feront désormais les injustices du monde ; nous serons deux pour les supporter ; et les larmes d'une femme sont si douces, qu'elles mêlent un charme secret aux douleurs les plus amères.

Ainsi s'offraient à mon esprit mille pensées riantes d'avenir, tandis que, prosternés devant l'autel, Marie et moi nous recevions les bénédictions de l'église. Au moment où le ministre saint, après avoir tiré de son cœur des conseils touchants, prenait nos mains pour les unir, un grand tumulte éclate tout à coup à la porte du temple. « Les insurgés ! » crie une voix sinistre. Ce cri vole de bouche en bouche ; puis un silence morne se fait sous la voûte sacrée... Alors on entend au dehors le bruit d'une multitude en désordre, semblable aux grondements d'un orage qui s'approche. Poussé par un vent impétueux, le nuage qui porte le tonnerre s'avance rapidement, et déjà la foudre est sur nos têtes. « Mort aux gens de

« couleur! à l'église! à l'église! » Ces clameurs redoutables retentissent de toutes parts; la terreur saisit les fidèles assemblés; le prêtre pâlit, ses genoux fléchissent, l'anneau qui devait nous unir tombe de ses mains! Marie, glacée d'effroi, perd ses sens, chancelle, et je prête à la jeune fille défaillante l'appui du bras qui, un instant plus tard, eût soutenu mon épouse bien-aimée.

Quelques nègres intrépides s'étaient élancés vers les issues de l'église pour les défendre contre l'invasion; mais bientôt mille projectiles tombent avec fracas sur l'édifice sacré..... on entend les portes gémir sur leurs gonds... les assaillants s'encouragent mutuellement à la violence; chacun de leurs succès est salué par des applaudissements tumultueux; les coups redoublent, les murailles s'ébranlent, le sol a tremblé. Déjà le peuple, ce prodigieux ouvrier de destruction, a fait irruption dans le parvis; alors l'église présente un scène affreuse de désordre et de confusion: les enfants jettent des cris perçants; les femmes poussent des plaintes douloureuses. A l'idée d'un massacre populaire, l'horreur pénètre dans toutes les âmes; car la populace est la même dans tous pays, stupide, aveugle et cruelle. Des hommes, ou plutôt des monstres, sans respect pour la sainteté du lieu, sans pitié pour l'infirmité du sexe et de l'âge, se précipitent sur la pieuse assemblée, et se livrent aux actes de la plus brutale violence, sans épargner les femmes, les vieillards et les enfants.

Mon angoisse était extrême. Confondu par ce spectacle de vandalisme et d'impiété, Nelson était partagé entre sa sollicitude paternelle et son orgueil national. « O mon Dieu! « s'écriait-il; ô profanation! ô honte pour mon pays! »

Le péril était imminent et terrible; je dis à Nelson: « De « grâce, laissez à mon amour le soin de protéger Marie, » et en parlant ainsi, je la saisis dans mes bras. Oh! avec quelle énergie je m'emparai de ma bien-aimée! comme je me sentis fort en la portant sur mon cœur! mais à peine étais-je chargé d'un si précieux fardeau, que j'entends plusieurs voix crier: « John Mulon! John Mulon! mort au catholique qui marie « les femmes de couleur avec les blancs? » Et en même temps je vis tous les regards se porter sur nous; je compris que nous étions trahis, et que d'affreux dangers nous menaçaient.

Comment sauver Marie? comment traverser les rangs de nos ennemis, au milieu de tant de passions déchaînées?

Une lueur d'espérance vint briller à mes regards. « La mi-« lice! la milice! » crièrent quelques insurgés. — « Que nous « importe! répondirent les autres; la milice n'oserait pas « tirer sur le peuple américain! »

Un corps de miliciens arrivait en effet avec la mission de rétablir la paix publique; mais il était entièrement composé d'hommes blancs qui se souciaient peu des gens de couleur. Au lieu d'arrêter la fureur populaire, ils se mirent à contempler ses excès. Leur présence impassible ne fit qu'accroître la fureur des assaillants qui parcouraient l'intérieur du temple, brisant, saccageant tout, les meubles, les ornements du culte, la chaire sacrée, l'autel même. Toutes les issues étaient gardées, pour que nul ne pût se soustraire à leurs violences. Dans cette extrémité, recommandant au ciel la sainte cause de l'innocence et du malheur, je me précipite au milieu d'une multitude effrénée, à travers mille cris de douleur et de vengeance, élevant dans mes bras Marie, pâle et échevelée, et n'ayant pour me protéger d'autre secours que l'énergie de ma volonté, la force de mon amour, et ma foi dans la justice de Dieu. Ah! je fus intrépide et puissant! je ne sais si ce fut un effet de mon audace ou d'une céleste protection : mais un passage s'ouvrit devant moi. Marie était si belle dans son effroi, que j'attribuai d'abord à la fascination de ses charmes l'impuissance de nos ennemis; cependant quel respect la plus noble créature inspirerait elle à l'impie qui outrage Dieu dans son temple? Je n'avais plus à franchir que la dernière issue : c'était le passage le plus dangereux. Agité de mille terreurs, placé entre l'obstacle que je voyais devant moi et l'impossibilité de demeurer immobile, ne trouvant que périls autour de moi, je m'élance... En ce moment, je vois se lever les bras des meurtriers... Marie va tomber sous leurs coups... Alors il me semble que la voûte du ciel s'affaisse sur moi, en même temps que la terre entr'ouvre son sein pour m'engloutir. Cependant mon élan suit son cours; je ne puis plus le retenir, et, dans cet entraînement de mon corps, j'ai la conscience qu'en voulant sauver une tête chérie, je la livre à ses bourreaux!...

O mon Dieu! qu'en ce jour ta puissance et ta miséricorde furent grandes! A l'instant même où je précipitais dans l'abîme le trésor confié à mon amour, un jeune combattant se présente, se jette entre nous et nos ennemis, dont il brave les fureurs, nous fait un rempart de son corps, s'avance dans le terrible défilé, attaque les gardiens du passage, désarme, renverse, brise tout ce qui lui résiste..... Précédé de sa puissance tutélaire, je marche sans obstacle, je soustrais Marie aux outrages, je la protége contre toutes les violences, et ressens la plus douce joie qu'il soit donné à l'homme d'éprouver en dérobant à un affreux péril et en voyant renaître dans mes bras le charmant objet de mon amour.

Peu d'instants après nous fûmes rejoints par Nelson, James Williams et John Mulon, qui, malgré les luttes où ils avaient été contraints de s'engager, ne nous avaient pas perdus de vue.

« Ludovic! ô ciel! où sommes-nous? » s'écria Marie en rouvrant ses beaux yeux que la terreur avait fermés, et qui semblaient se réveiller d'un long sommeil; « où donc est le « temple, le ministre saint, mon père, la foule? » Et son regard parut s'égarer autour d'elle.

« Mon bien-aimé, reprit-elle, je ne sais rien, sinon que je « te dois la vie. »

Puis, voyant Nelson: « Mon père! Ah! je tremblais pour « vos jours... dites... que s'est-il donc passé depuis que l'an- « neau de notre hymen est tombé des mains du prêtre de « Dieu.., J'ai eu une terrible vision!... des images de sang!.. « des cris de mort!.,. Georges! Georges! où est-il? »

— « Il est là, » répliqua Nelson.

— « O mon Dieu! il a perdu la vie, » s'écria Marie.

— « Non, ma fille, il a sauvé la tienne. »

Nelson nous apprit en effet que Georges était ce jeune homme intrépide qui, à l'instant du plus grand péril, s'était montré soudain, et nous avait délivrés par des prodiges de valeur et d'audace.

« Mes amis, dit Nelson, le ciel nous éprouve par de cruelles « infortunes; cependant la Providence, qui, en permettant « un grand mal, nous a soustraits miraculeusement aux maux « plus grands dont nous étions menacés, n'est-elle pas encore « généreuse envers nous? »

— « D'où vient que Georges était ici? demanda Marie; et « pourquoi n'est-il pas avec nous?

— « Georges, répondit Nelson, nous est apparu comme « ces génies bienfaisants qui ne descendent sur la terre que « pour sécher les pleurs des hommes, et qui, après avoir con« solé, retournent dans leur céleste patrie. Je l'ai vu ardent, « impétueux, s'élancer à la défense de sa sœur et terrasser « ses ennemis. Bientôt il s'est approché de moi : — Suivez « Marie, m'a-t-il dit; veillez sur elle... hâtez-vous, ô mon « père, de fuir cette ville impie. Et comme je prenais son « bras pour l'attirer à nous : — Je ne suis pas libre, m'a-t-il « répondu avec énergie: mon devoir m'appelle ailleurs..... « J'aime ma sœur plus que la vie, mais non autant que l'hon« neur. Je m'éloigne de vous, je fuis ma chère sœur, pour « ne pas être faible..... Que Marie s'unissse à Ludovic, il est « digne d'elle... elle l'est de lui..... Adieu, James Williams; « a-t-il dit en s'éloignant; allez chez votre frère Lewis; « il vous faut à tous un autre asile, car votre maison n'existe « plus. »

Nous trouvâmes en effet un monceau de ruines à la place de l'habitation de notre hôte. Les portes en avaient été brisées, les murs démolis, les meubles saccagés; les débris de la destruction avaient été rassemblés en tas sur la place publique; on y avait mis le feu en signe de joie, et nous aperçûmes, à notre retour, les dernières lueurs de la flamme qui les avait consumés. Plusieurs maisons de gens de couleur et de blancs amis des nègres avaient éprouvé le même sort, et quatre églises appartenant à la population noire étaient tombées, comme celle de John Mulon, sous la violence et la profanation.

Vers le soir, l'insurrection était amortie; la société philanthropique, établie à New-York pour l'affranchissement des nègres, publia une déclaration dans laquelle elle s'efforça de calmer les passions des Américains contre les gens de couleur. « Jamais, dit-elle, nous n'avons conçu le projet insensé « de mêler les deux races; nous ne saurions méconnaître à « ce point la dignité des blancs; nous respectons les lois qui « établissent l'esclavage dans les États du Sud. »

O honte! quel est donc ce peuple libre devant lequel il

n'est pas permis de haïr l'esclavage ? Les nègres de New-York ne demandent pas la liberté pour eux, tous sont libres; ils invoquent la pitié américaine pour leurs frères esclaves..... et leur prière, celle de leurs amis, sont des crimes pour lesquels on demande grâce!...

Cependant il restait encore dans la ville un peu de cette agitation superficielle qui a coutume de succéder aux crises de la guerre civile. On voyait le père chercher les enfants; la sœur, le frère; l'épouse, le mari. On s'abordait en se questionnant et en se faisant mutuellement des récits exagérés : à l'aspect des édifices ruinés et des cendres encore fumantes, on s'arrêtait pour contempler l'œuvre populaire, comme on regarde, après l'ouragan, les chênes déracinés et les moissons flétries. Les héros du jour et les braves se reposaient et rentraient chez eux; les poltrons et les intrigants entraient en scène.

Tout le monde, après l'événement, condamnait les insurgés et leurs excès. La plupart, en déplorant la misère des noirs, en éprouvaient une secrète joie. Je vis pourtant quelques bons citoyens, amis sincères de leur pays, verser des larmes au souvenir de cette fatale journée ; ils voyaient dans cet acte de tyrannie, exercé par le plus grand nombre sur une minorité faible, l'abus le plus odieux de la force, et se demandaient si une population, dont les passions haineuses étaient plus fortes que les lois, pouvait longtemps demeurer libre.

A l'heure même où la sédition était apaisée, on nous apprit qu'il s'en préparait pour le lendemain une nouvelle, dont les symptômes étaient terribles.

Un seul moyen pouvait arrêter l'insurrection dès son principe : il eût fallu ordonner à la milice de faire feu sur le peuple ; mais cet ordre ne pouvait émaner que du maire de la cité. Les plus sages lui conseillaient cette mesure ; mais, magistrat né du peuple, il n'osait frapper son père. Vainement on lui disait que les insurgés étaient de la populace, et non le peuple. Dans les discordes civiles, il vient un moment où il est bien malaisé de distinguer l'un de l'autre. Le maire écouta l'avis des plus modérés, qui voulaient qu'on montrât seulement les baïonnettes à la multitude. Cet appareil de mi-

liciens sous les armes ne pouvait être, à la vérité, qu'une démonstration vaine, s'il ne leur était permis de briser par la force toutes les résistances; mais il y a des cas où la raison ne se fait point entendre, parce qu'elle est combattue par de secrets sentiments dont on ne saurait convenir, et qu'on s'avoue à peine à soi-même. « Après tout, disait aux Améri« cains la voix de cet instinct secret, le malheur serait-il si « grand, quand les gens de couleur et leurs amis périraient « dans un mouvement populaire ? »

Jugez enfin de la stupeur dans laquelle chacun de nous tomba, en apprenant que l'annonce de mon union avec Marie avait été, sinon la cause, du moins le prétexte de l'insurrection. A cette nouvelle, tous les ressentiments qu'avaient fait naître quelques mariages précédents entre des blancs et des femmes de couleur s'étaient réveillés. La partie éclairée de la population, sans éprouver des passions aussi violentes, sympathisait avec elles; elle n'eût point suscité la révolte, mais elle laissait faire les rebelles, et, je ne sais si elle eût jamais arrêté leurs excès, n'était la crainte qu'elle sentit pour elle-même d'une multitude effrénée, qu'elle vit enivrée de désordre et avide de destruction.

CHAPITRE XIV.

LE DÉPART DE L'AMÉRIQUE CIVILISÉE.

Nelson me dit : « Il vous manquait cette dernière épreuve...

— « De grâce, m'écriai-je, ne faites pas à mon cœur l'injure « de l'interroger.... Mais dites, quand serai-je uni à celle qui « m'est plus chère mille fois qu'elle ne le fut jamais?....

— « Hélas ! mon ami, répliqua Nelson après un long silence, « tout est obstacle, embarras et malheur autour de nous..... « Je ne vois de certain que la nécessité où nous sommes de « quitter New-York sans le moindre retard. »

Nous pensions tous comme lui. Mais où aller?.... Nelson voulait nous conduire dans l'Ohio, où la population améri-

caine, composée d'éléments tout nouveaux, ne tient aucun compte des antécédents de la vie et des traditions de famille. Il se sentait d'ailleurs attiré vers ce pays par la fécondité de son sol et le génie industriel de ses habitants. Mais comme nous allions nous arrêter à ce projet, notre nouvel hôte, Lewis Williams, chez lequel son frère nous avait conduits, nous apprit que la législature de l'Ohio venait de rendre un décret pour interdire l'entrée de l'État à tous les gens de couleur.

Ce nouvel acte de tyrannie, tant de malheurs accumulés sur nos têtes, réveillèrent dans mon âme les haines qu'une ivresse passagère y avait endormies.

Je dis à Marie : « Ma bien-aimée, fuyons une société qui « nous persécute ; le bonheur est trop difficile parmi les mé« chants ; mais tous les hommes sont méchants pour nous ; « crois-moi, renonçons à ce monde cruel..... voudrais-tu me « suivre au désert ? L'Ouest des États-Unis contient d'im« menses contrées, où les Européens n'ont jamais pénétré !.... « c'est là qu'est notre asile.... »

Quel est l'homme qui, sous le charme d'une douce atmosphère, traversant une belle solitude, au milieu d'une forêt sombre et sauvage, où l'eau vive court sous la feuillée tremblante ; où le soleil se joue sur les cimes que déplace le vent ; où tout est recueillement et mystère ; où la nature s'empare de l'âme par le calme, et des sens par une voluptueuse fraîcheur ; quel est celui, dis-je, qui, sous l'empire de ces impressions, n'a pas rêvé le bonheur dans un établissement éloigné du monde, et n'a, sur les ailes de son imagination, transporté tout à coup dans ce lieu solitaire une personne chérie, avec laquelle il oubliera le reste des hommes, au sein de toutes les délices de l'amour et de tous les enchantements de la nature ?

Ceux auxquels de riantes illusions n'ont pas inspiré ce beau rêve l'ont peut-être fait dans ces moments de triste réalité où l'ennui, le dégoût et la misère donnent au malheureux l'espoir de trouver le bonheur partout où le monde n'est pas.

L'idée du désert me vint de la mélancolie ; cependant elle offrit à mon âme l'image d'une douce félicité.

Je dis à Marie cette impression avec une abondance de sentiments et un excès de tendresse que j'essaierais vainement de

vous dépeindre : le cœur trouve, dans ses efforts d'espérance, des expressions qui ne sont point de l'homme ; mais le feu de ce divin langage s'éteint en lui, lorsque, de l'Éden céleste vers lequel elle s'était élancée, l'âme est retombée dans la vallée de larmes....

Pendant que je parlais, Marie semblait m'écouter avec ravissement ; nos cœurs étaient toujours de concert, et son imagination avait compris la mienne. Quand je lui dis ces mots : « Voudrais-tu me suivre au désert? » — « Oh ! mon ami, « s'écria-t-elle, comme la vie s'écoulerait pour moi douce et « tranquille, partout où je ne verrais que toi ! » — Et, comme si un remords fût entré dans son âme, elle reprit bientôt : « La solitude me convient, à moi, pauvre fille maudite des « hommes et de Dieu ; mais vous, Ludovic, n'est-ce pas trop « sacrifier que de quitter ce monde ? »

Alors j'essayai de convaincre Marie du peu que je perdais en m'éloignant des hommes. Passer mes jours avec elle seule, loin des sociétés que je haïssais, me semblait un bonheur au-delà duquel je ne concevais rien qui fût désirable. Pour apaiser ses scrupules, je ne lui fis aucune peinture exagérée de mon amour : je lui montrai mon cœur à découvert. « Tu « crois, lui dis-je, ô ma bien-aimée ! que je t'offre un sacri- « fice.... détrompe-toi. Cette retraite vers la forêt solitaire où « nous jouirons d'une si douce félicité, n'est pas seulement « selon mon cœur ; ma raison elle-même l'approuve. Je suis « dégoûté des hommes d'Europe et de leur civilisation. Dans « les contrées sauvages où nous irons, nous trouverons d'au- « tres hommes qui ne sont ni polis ni savants, mais aussi ne « connaissent rien aux arts de l'oppression et de la tyrannie. « Nous appelons ces Indiens des sauvages parce qu'ils n'ont « point nos talents ; mais quel nom nous donnent-ils, eux « qui ne possèdent point nos vices ? C'est au sein de leurs « forêts que nous admirerons l'homme dans sa dignité primi- « tive.

« La vie civilisée est une vie de force collective et de fai- « blesse individuelle : l'homme isolé marche seul dans sa force « et dans sa liberté.

« Dans nos pays de vieille civilisation, l'impotent dont le « corps languit, le lâche qui n'a point d'âme, l'imbécile qui

« n'en a pas plus qu'un reflet, sont les forts de la société, « pourvu qu'ils soient nés riches : ils brillent, ils commandent, ils gouvernent. Il n'est pas de poltron qui n'achète du « cœur avec de l'or : les honneurs, les distinctions, la gloire « même se vendent comme une denrée.

« J'ai vu des idiots que servaient cent hommes intelligents « appelés valets. S'ils fussent nés rois, ils eussent été servis « par des peuples.

« Chez l'Indien, au contraire, l'intelligence est au chef, « l'énergie à l'homme fort, la faiblesse à l'infirme ; et l'on « n'achète pas plus l'énergie musculaire que la puissance morale.

« Ainsi la raison elle-même nous chasse du pays que nous « haïssons, et nous pousse vers la nouvelle patrie qu'a choisie « notre cœur....

— « Oh ! oui, s'écria Marie cédant à la conviction dont elle « me voyait pénétré.... mais mon père ! !... »

Je répliquai : « Nelson nous aime tendrement : partout où « nous irons, ses bénédictions et ses vœux suivront nos « traces ... d'ailleurs, infortuné lui-même, ne sera-t-il pas « jaloux de partager notre retraite ? »

Nelson entendit sans le plus léger signe d'émotion la communication de mes projets ; il réfléchit profondément, et puis il me dit : « La résolution que vous proposez est extrême, « mais notre position l'est aussi ; je ne me séparerai point de « vous, mes enfants. Pendant qu'au désert vous serez occupés « de votre bonheur, j'aurai, moi, d'autres soins à remplir. « J'ai toujours compati à la misère des Indiens, dont l'ignorance fait la faiblesse ; un grand nombre parmi nous sont « durs et persécuteurs envers ces infortunés. Le Ciel, qui ne « me permet pas de jouir ici du bien-être et de la sécurité, « m'avertit sans doute que ma place est marquée ailleurs, et « je ferai encore une œuvre utile à mon pays en travaillant à « réparer ses injustices.... »

Il réfléchit de nouveau, et poursuivit ainsi : « Nous allons « marcher vers l'Ouest et traverser de vastes contrées. Le « désert est loin aujourd'hui ; la civilisation américaine grandit si vite et s'étend si rapidement.... Si nous ne cherchions « qu'un sol fertile et une admirable nature, nous choisirions

« notre asile dans la vallée du Mississipi, sur sa rive droite, « qui compte encore peu d'habitants ; mais les eaux du grand « fleuve qui, en se débordant, fécondent les terres environ- « nantes, sont aussi, par leur contact avec les matières végé- « tales, la source d'exhalaisons funestes à la vie de l'homme. « Nous ferons mieux de porter nos pas du côté des grands « lacs, où l'on respire un air toujours pur. Le Michigan est « renommé pour la salubrité de son climat ; il ne contient « qu'une seule ville (Détroit), d'immenses forêts, et la nation « des Indiens Ottawas. »

Le lendemain, le premier jour du mois de mai de l'année 1827, Nelson, Marie et moi, remontions l'Hudson pour nous rendre à Albany, et de là à Buffaloe, petite ville située sur le bord du lac Érié. Nelson eût voulu n'emmener aucun serviteur : je désirai moi-même de faire comme lui ; mais le fidèle Owasco nous demanda si instamment de nous suivre, et témoigna tant de chagrin à l'idée d'être séparé de sa bonne maîtresse, que nous cédâmes à sa prière.

Ainsi nous partîmes, chassés par la persécution et réduits à chercher un asile parmi les sauvages. Oh ! je n'accusai point alors la rigueur de mon destin. Ce départ avec l'objet aimé, les scènes ravissantes que nous offrit le fleuve du Nord sur ses deux rives, et qu'on admire si bien quand on est deux, ce voyage aventureux vers des pays inconnus ; l'opiniâtreté même du malheur attaché à nos pas ; tout réveillait en moi l'enthousiasme et l'énergie.

A peine avions-nous fait dix milles sur l'Hudson que, portant mes regards vers New-York, cette vaste cité, naguère objet de mes illusions, et maintenant quittée sans regrets, j'aperçus dans le lointain, sur plusieurs points différents, des flammes s'élever dans les airs. « Ce sont, dit un Américain, les églises « des noirs et leurs écoles publiques qu'on brûle. » Cette destruction avait été annoncée la veille. Ainsi nous voyions encore la haine de nos ennemis, quand nous étions à l'abri de leurs coups. Tel fut l'adieu que nous fit l'Amérique civilisée.

Bientôt nous ne vîmes plus que de vastes nappes d'eau, des montagnes et des forêts, et cependant nous n'étions pas encore dans l'Amérique sauvage. Ces contrées intermédiaires qui séparent la civilisation du désert devaient nous donner

de tristes impressions. Je ne saurais vous dire quel serrement de cœur j'éprouvai lorsqu'au sortir d'Albany, côtoyant les bords de la Mohawks, je rencontrai quelques Indiens vêtus en mendiants. Il y a moins d'un siècle, les sauvages habitants de ces contrées étaient une nation formidable; leurs tribus guerrières, leur puissance, leur gloire, remplissaient les forêts du Nouveau-Monde. Que reste-t-il de leur grandeur?.... Leur nom même a disparu de cette terre. Le peuple qui les remplace ne s'enquiert même pas si d'autres étaient là avant lui, et l'étranger qui passe en ces lieux les interroge, sans qu'aucun souvenir lui réponde. Peu soucieux d'avenir, l'Américain ne sait rien du passé..... Sans doute les États-Unis deviendront un grand peuple; mais ensuite, qui prendra leur place sur la terre? et leur nom tombera-t-il de même dans l'oubli de leurs successeurs?

Cependant ces régions qu'envahit la civilisation européenne conserveront longtemps encore leur aspect sauvage. On y rencontre çà et là des villages et des villes; mais c'est toujours une forêt. La coignée y retentit incessamment; l'incendie ne s'y repose point; mais à peine y apparaît-il quelques clairières*, faible conquête de l'homme sur une végétation puissante qui, en tombant sous le fer et la flamme, ne s'avoue point vaincue, et se relève avec énergie à la face de ses destructeurs.

C'est encore une étrange chose, au milieu de cet empire à peine ébranlé de la nature sauvage, de s'entendre étourdir du nom magnifique des villes qui rappellent la plus antique comme la plus brillante civilisation. Ici, Thèbes; là, Rome; plus loin, Athènes. Pourquoi ce vol fait à tous les peuples du monde de leurs gloires et de leurs souvenirs? Est-ce un parallèle ou un contraste? La ville aux cent portes est une bourgade; la cité reine du monde, un défrichement; le berceau de Sophocle et de Périclès, un comptoir.

Cependant d'autres émotions agitaient mon cœur. Chaque fois que j'apercevais une forêt bien sombre, un joli vallon, un lac et ses charmants rivages, j'éprouvais la tentation de m'y arrêter. « Ici, me disais-je, avec Marie, je vivrais heureux : « pourquoi donc aller plus loin? »

Un jour, passant auprès du lac Onéida, non loin de Syra-

cuse et de Cicero, je vis une petite île dont l'aspect fit tressaillir mon cœur. Elle occupe le milieu du lac : assez grande pour servir d'asile à une famille, elle n'en pourrait recevoir deux : on y trouverait ainsi un isolement assuré. Il me sembla que la nature ne m'avait jamais offert un spectacle plus ravissant. L'île enchantait mes regards par la fraîcheur de sa végétation, par la richesse et la variété de ses feuillages ; et les eaux qui l'entouraient reflétaient dans leur cristal argenté, sur un fond de ciel bleu, ses contours pleins de grâce, ses touffes d'arbres fleuris et ses massifs de verdure. « C'est, me « dit-on, l'île du Français *. » N'était-ce point la retraite que je cherchais ? Non : les bords du lac sont envahis par les Européens. Là, plus d'Indiens hospitaliers, mais des Américains aubergistes. Ces hôteliers ont pour domestiques des nègres ; et ces nègres, qui sont voués au mépris public parce que la domesticité est leur partage exclusif, se trouvent là comme pour attester, jusque sur les limites du désert, l'existence du préjugé dont ils sont les victimes, et l'éternelle barrière qui sépare les deux races.

Le voisinage des hommes nous repoussait ; il fallait aller plus loin.

En arrivant à Buffaloe, nous apprîmes un événement qui remplit de joie l'âme de Nelson. On nous dit que, sur le port, il y avait, prêts à s'embarquer pour le Michigan, six cents Indiens nouvellement arrivés de la Géorgie. Ils étaient de la tribu des Cherokis ; un agent du gouvernement central les accompagnait, chargé de les conduire à leur nouvelle destination. Nelson ne tarda pas à reconnaître en eux les infortunés pour lesquels il avait, peu de temps auparavant, donné sa liberté, et que la cupidité américaine condamnait à l'exil, à l'époque même où de cruels préjugés le contraignaient, lui et sa famille, de quitter Baltimore. Les principaux parmi les Indiens avaient vu Nelson en Géorgie, et tous se rappelèrent son généreux dévouement. Il y eut entre eux et lui une reconnaissance touchante, et ce fut une occasion de joie pour toute la tribu. Nelson vit dans cette rencontre une sorte d'arrangement providentiel, et il nous dit : « Le ciel a entendu « mes vœux ; il envoie au-devant de moi les infortunés vers « lesquels j'allais.... Ne dois-je pas à un témoignage éclatant

« de sa toute-puissance le bonheur de retrouver les malheu-
« reux dont une odieuse persécution m'avait séparé ? L'infor-
« tune nous réunit.... maintenant nous ne nous séparerons
« plus ... la communauté des misères fait naître un lien plus
« solide que celle des prospérités.,.. »

Cependant notre intérêt pour les pauvres exilés s'accrut lorsque nous entendîmes les réflexions que leur départ inspirait aux Américains.

« Enfin, disait l'un, ces misérables se retirent ! on ne les
« a que trop longtemps supportés parmi nous. Quel produit
« tiraient-ils des fertiles contrées qu'ils abandonnent ? Le plus
« habile d'entre eux n'a jamais travaillé dans une manufac-
« ture ; et tous aiment mieux une forêt qu'un champ de blé !!

— « Fort heureusement, reprit un autre, le bon sens amé-
« ricain triomphe des déclamations des philanthropes, des
« quakers et des presbytériens. »

Un troisième ajouta :

— « Ces sauvages ne sont-ils pas trop heureux ? ils vont
« trouver dans le Michigan une riche contrée, de grandes
« prairies, d'immenses forêts ; et tout cela leur est concédé à
« perpétuité ! »

Pendant que nous entendions ces discours attristants, nous étions témoins d'un spectacle plus affligeant encore : c'étaient les apprêts du départ. Le bord du lac Érié était couvert d'Indiens à moitié nus, de petits chevaux à longues crinières, de chiens chasseurs et demi-sauvages, de longues carabines, de vieilles hardes ; tout cela gisait pêle-mêle sur la plage.

Il y a quelque chose de profondément triste dans l'adieu d'un homme à sa patrie; mais un peuple entier qui part pour l'exil présente une scène tout à la fois douloureuse et solennelle.

La physionomie de ces malheureux était impassible; cependant on y pouvait deviner le sentiment d'une grande infortune.

Comme on donnait le signal du départ, nous remarquâmes un groupe d'Indiens qui s'avançaient vers le port ; ils étaient encore plus graves, plus recueillis que les autres, et marchaient d'un pas plus lent. L'un d'eux paraissait s'incliner

comme s'il eût plié sous un fardeau. A son approche, tous se rangeaient pour faciliter son passage. Enfin nous distinguâmes au milieu de la foule un vieillard décrépit, courbé sous la charge des années ; son front chauve, ses bras desséchés, son corps vacillant, le rendaient plus semblable à un spectre qu'à un être vivant. D'un côté, deux vieillards le soutenaient, dont les épaules affaissées et tremblantes semblaient moins destinées à prêter un appui qu'à le recevoir ; de l'autre, il se penchait sur deux femmes : la première, à cheveux blancs ; la seconde, plus jeune, portait un enfant suspendu à son sein. C'était le patriarche de la tribu ; il avait vécu cent vingt années. Étrange et cruel destin ! cet homme, si voisin du sépulcre, ne laisserait pas ses ossements parmi les ossements de ses pères, et, proscrit séculaire, il allait, dans l'âge de la mort, à la poursuite d'une patrie et d'un tombeau. Cinq générations l'entouraient et s'en allaient avec lui. L'infortune de tous n'égalait point la sienne. Qu'importe l'exil à l'enfant qui naît ? Pour qui a de l'avenir, c'est une patrie qu'un monde nouveau.

Il n'existait alors, entre Buffaloe et le Michigan, aucune communication régulière. C'était donc une rencontre doublement heureuse pour nous que celle des Indiens dont Nelson était l'ami, et l'occasion d'un bateau à vapeur prêt à partir pour le lieu même que nous avions indiqué d'avance comme terme de notre course.

Nous prîmes place sur le bâtiment parmi les Cherokis. Pendant la traversée de Buffaloe à Détroit, Nelson m'entretint longuement du sort de ces peuplades, jadis si puissantes, aujourd'hui si abaissées ; il en parlait sans l'enthousiasme des hommes d'Europe et sans préjugés américains. Parmi les paroles qu'il me fit entendre, je me suis toujours rappelé celles-ci : « On croit, me disait-il, que nous exterminons par le fer les tribus sauvages de l'Ouest : on se trompe ; nous nous servons d'un moyen de destruction aussi sûr et moins dangereux pour celui qui l'emploie. En échange de riches fourrures de martres et de castors, nous leur donnons de l'eau-de-vie de peu de valeur ; l'Indien grossier abuse tellement de cette boisson, qu'il en meurt. Ce commerce enrichit l'Américain et tue son ennemi. Des voix courageuses

« se sont élevées parmi nous pour flétrir cet infâme trafic, mais « en vain : l'intérêt sordide fascine les yeux du plus grand « nombre.

« Il en est qui, pour se justifier d'un attentat, accusent la « victime. Les Américains reprochent aux Indiens d'être vils « et dégradés. Peut-être le sont-ils ; mais l'étaient-ils avant « de nous connaître ? Quand nos pères abordèrent au milieu « d'eux, ces sauvages leur firent voir un caractère qui n'était « pas sans grandeur, une dignité naturelle et vraie, autant « d'énergie morale que de force musculaire. Ces vertus leur « manquent aujourd'hui : qui les en a dépouillés ? Alors ils « ignoraient l'ivrognerie, la débauche, la misère qui mendie, « les passions cupides qu'engendre le droit de propriété ; tous « ces vices ont pris possession de leur race : d'où leur sont-ils « venus ?

« Je sais, ajoutait Nelson, combien il est difficile de polir « leurs mœurs, de changer leurs coutumes barbares, de les « plier au double joug de la vie sédentaire et de la vie agri« cole, premiers éléments de toute civilisation. L'obstacle « vient de leur fol amour pour la liberté sauvage.

« Mais cet obstacle, qu'avons-nous fait pour le vaincre ? « travaillons-nous à les policer ou à les avilir ? et si leur dégra« dation est notre ouvrage, trouverons-nous dans cet abaisse« ment l'excuse de nos violences ?

« Les Indiens étaient puissants sur cette terre, quand une « poignée de proscrits vint demander un asile à leurs forêts : « ils furent hospitaliers et bons. Maintenant on leur dit : « Retirez-vous ; vous ne valez pas le sol qui vous porte et que « vous ne savez point féconder ; allez vivre ou mourir plus « loin. Ce langage n'est point selon l'esprit de Dieu. Si les « Indiens refusent d'apprendre les arts utiles qui font le bien« être de cette vie, enseignons-leur la religion, source de bon« heur dans l'autre ; nous ne serons plus troublés par nos « consciences, si nous en faisons des chrétiens. »

Ainsi disait Nelson, et j'écoutais ses paroles avec recueillement, parce que sa voix était celle d'un homme juste.

« Vous qui sympathisez avec leur malheur, hâtez-vous, me « disait-il encore, de les voir et de les plaindre ; car ils au« ront bientôt disparu de la terre. *Les forêts du Michigan*

leur seront livrées à perpétuité... Oui, ce sont les termes du traité : mais quelle dérision ! Les terres qu'ils occupaient jadis, et dont on vient de les chasser, leur avaient été concédées aussi pour *toujours*. Leur nouvel asile sera respecté tant qu'il n'excitera point l'envie de leurs ennemis ; mais le jour où la population américaine se trouvera trop serrée dans l'est, elle se rappellera que le nord du Michigan est une riche et belle contrée. Alors un nouveau traité sera conclu entre les États-Unis et les Indiens, et il sera démontré à ceux-ci que leur intérêt bien entendu est d'abandonner leur nouvelle retraite et d'en aller chercher une autre encore plus loin. Mais, à force de s'avancer vers l'Ouest, ils rencontreront l'Océan Pacifique : ce sera le terme de leur course ; là ils s'arrêteront comme on s'arrête au tombeau. Combien de jours de marche leur faudra-t-il pour atteindre le but fatal ? je ne sais : mais on les a déjà comptés. Chaque vaisseau d'émigrants, vomis par l'Europe engorgée de population, grossit la phalange ennemie qui s'avance, hâte sa course, précipite la fuite des vaincus et accélère l'heure de la catastrophe. Après avoir stationné dans le Michigan, ces Indiens seront rejetés par-delà les montagnes rocheuses : ce sera leur seconde étape ; et lorsque, grandissant toujours, le flot européen aura franchi cette dernière digue, l'Indien, placé entre la société civilisée et l'Océan, aura le choix entre deux destructions : l'une, de l'homme qui tue ; l'autre, de l'abîme qui engloutit. »

Tandis que Nelson et moi parlions théoriquement des Iniens et de leur misérable sort, Marie ne prenait à nos disurs qu'un faible intérêt ; mais à l'aspect de leur infortune le fut bien plus émue que nous. Nous raisonnions ; elle pleura. L'intérêt de ces entretiens détourna d'abord mon attention la nature toute nouvelle qui s'offrait à mes regards.

Cependant, lorsque, après avoir traversé le lac Érié nous trâmes dans la rivière du Détroit, ainsi nommée parce que s eaux qui la forment, écoulées des lacs supérieurs, sont roitement resserrées entre ses deux rives, alors une scène posante s'empara de mes sens et laissa dans mon âme une ve impression.

A mesure que nous remontions le fleuve, paraissait à l'entour de nous un plus grand nombre d'indigènes qu'attirait le bruit de la vapeur. Pour la première fois un bateau se montrait à leurs yeux sans voiles ni rames. Rien ne pourrait peindre l'admiration et la stupeur qu'éprouvait à cet aspect l'habitant du désert.

C'était pour lui et pour nous-mêmes un magnifique spectacle que cette maison flottante, marchant toute seule et s'avançant impétueusement au-devant d'un courant rapide sans le secours d'aucune force apparente, entre deux bords émaillés de prairies et si rapprochés l'un de l'autre qu'on semblait courir sur la verdure ; ce tonnerre sans cesse grondant de la vapeur qui portait le bruit des cités dans les profondes solitudes ; ce chef-d'œuvre de l'industrie humaine, cette merveille de la civilisation moderne, placée en face des beautés primitives de la nature sauvage.

Cependant on nous montra sur la rive gauche du fleuve une longue file de maisons en bois peint, de construction élégante et neuve et entièrement semblable aux édifices de toutes les petites villes d'Amérique. C'était la ville de Détroit : on ignore si elle tient son nom du fleuve, ou si le fleuve lui doit le sien ; elle fut fondée jadis par les Français canadiens, au temps où la France était puissante dans les Deux-Mondes. On trouve ainsi des noms de France semés çà et là sur les rives du Saint-Laurent, du Mississipi et jusqu'au fond du désert ; Pépin-le-Bref *, saint Louis **, Montmorency *** ; source féconde de souvenirs qui n'aurait que de la douleur, si, en retraçant la gloire de la conquête, ils ne rappelaient aussi le crime de son abandon ****.

Détroit est la dernière ville du nord-ouest ; après elle commence le désert. Elle forme ainsi l'anneau de jonction entre le monde civilisé et la nature sauvage ; c'est le point où finit la société américaine et où commence le monde indien.

Placé sur la limite de ces deux mondes, on les voit face à face ; ils se touchent et n'ont rien de semblable.

J'avais toujours pensé qu'en m'éloignant des grandes cités pour me rapprocher des forêts solitaires, je verrais la civilisation décroître insensiblement, et, s'affaiblissant peu à peu, se lier par un chaînon presque imperceptible à la vie sauvage

qui serait comme le point de départ d'un état social dont nos lumières et nos cœurs seraient le progrès ou le terme. Mais entre New-York et les grands lacs, j'ai vainement cherché dans la société américaine ces degrés intermédiaires. Partout les mêmes hommes, les mêmes passions, les mêmes mœurs; partout les mêmes lumières et les mêmes ombres *. Chose étrange! la nation américaine se recrute chez tous les peuples de la terre, et nul ne présente dans son ensemble une pareille uniformité de traits et de caractères **.

Jusqu'à ce moment, Marie avait supporté la route sans se plaindre d'aucune fatigue; mais comme nous arrivions à Détroit, son visage portait l'empreinte d'une altération qu'il lui était impossible de dissimuler; elle nous fit l'aveu qu'elle avait besoin de repos: nous descendîmes à terre.

Cependant le bateau à vapeur ne s'était approché du port que pour renouveler sa provision de vivres et de bois, et déjà la cloche du départ se faisait entendre. Nelson nous dit: « Mes « enfants, demeurez ici tout le temps qui sera nécessaire pour « rendre à Marie ses forces, gardez avec vous Ovasco, dont « les services vous seront utiles. Je vous précéderai de quel- « ques jours à Saginaw. Le pays qui porte ce nom est, dit-on, « riant et fertile; mais il est encore sauvage. J'y préparerai « votre asile, et le jour de votre arrivée sera celui de votre « hymen; moi-même je vous unirai, nos lois m'en donnent le « pouvoir ***. Là, du moins, mon cher Ludovic, vous pour- « rez aimer la pauvre fille de couleur sans craindre les révéla- « tions perfides, sans encourir les mépris et les haines. »

Ainsi parla Nelson; ces paroles étaient touchantes, et chacun de nous fut attendri; Nelson me dit encore en se séparant de nous: « Je confie à votre honneur Marie, ma fille bien- « aimée; elle n'osait prétendre à votre amour, elle a droit à « votre respect. Votre union fut bénie par un ministre de « votre culte; mais la religion catholique n'est point celle de « Marie; vous savez d'ailleurs quelle catastrophe affreuse est « venue, jusque dans le temple saint, troubler l'acte solennel « près de se consommer. Adieu, mon fils, soyez pour Marie « un père jusqu'au jour où je vous nommerai son époux. » Nelson put juger par mon émotion profonde que le souvenir de ses conseils ne sortirait point de mon cœur.

Un instant après, nous vîmes s'éloigner le bâtiment qui portait Nelson et les Indiens..... et nous demeurâmes seuls, Marie et moi, au milieu des grands lacs de l'Amérique, entre un monde quitté sans regrets et un désert plein d'espérance.

CHAPITRE XV.

LA FORÊT VIERGE ET LE DÉSERT.

Chose étrange! le départ de Nelson m'avait affligé vivement. Ses paroles sages, son adieu touchant, reposaient dans mon cœur. Cependant, l'avouerai-je? après son départ, demeuré seul avec Marie, je me trouvai plus heureux. J'atteste le ciel que mon âme était pure de toute coupable espérance. Mais, à partir de ce moment, Marie n'avait plus d'autre protecteur que moi, je serais auprès d'elle le seul être qu'elle aimât; mon cœur se réjouissait aussi de n'être plus distrait par aucune amitié. Tel est l'amour, le plus généreux et le plus égoïste de tous les sentiments.

L'état de Marie n'avait rien d'alarmant; aidé d'Ovasco, je l'entourai de mille soins qui n'étaient point nécessaires. C'était seulement du calme et du repos qu'il lui fallait. Une navigation de deux jours sur le lac Érié, dont les eaux se soulèvent comme les vagues de la mer, le bruit continu de la vapeur, qui tantôt gronde sourdement, tantôt s'échappe en cris perçants; ce mouvement et ce tumulte perpétuel de la vie de vaisseau avaient accablé Marie et porté à ses nerfs un ébranlement général. Quelques nuits de sommeil paisible lui rendirent toutes les forces perdues. Alors nous songeâmes à partir; mais il se présenta un obstacle que nous étions bien loin de prévoir.

Nous avions pensé qu'en prenant à Détroit une petite barque, il nous serait facile de gagner par eau Saginaw. Lors de notre arrivée, nous avions vu dans le port une foule de schooners, de sloops et de canots, qui, nous disait-on, étaient toujours prêts à remonter le fleuve pour aller à la baie Verte, à Sagi-

naw, au saut Sainte-Marie. Mais lorsque, notre départ étant résolu, je songeai à faire un choix parmi les embarcations, mon étonnement fut extrême de n'en pas voir une seule dans le port. Leur absence tenait à un événement qui me fut raconté de la manière suivante :

« Tous les ans, à la même époque, les Indiens arrivent des « contrées les plus lointaines, sur la frontière du Canada, « pour y recevoir des armes, des munitions, des vêtements « que leur donnent les Anglais. Cette distribution gratuite, « imaginée par une politique perfide *, se fait à une petite dis- « tance de Détroit**; les tribus sauvages qui vivent aux envi- « rons du lac Supérieur, de la baie Verte et de Saginaw, étaient « accourues cette année, selon leur coutume; elles venaient « de repartir, et un grand nombre, qui avaient descendu le « fleuve dans leurs canots d'écorce, avaient pris, pour en re- « monter le rapide courant, toutes les barques à voile qu'ils « avaient pu trouver. »

Cette circonstance nous jeta dans un grand embarras. Attendre le retour des bateliers, qui ne pouvaient être revenus qu'après plusieurs jours d'absence, dépassait notre courage ; dans notre impatience d'arriver au but tant désiré, tout retard nous était odieux. Nous étions plongés dans la perplexité la plus cruelle, lorsqu'on nous apprit qu'il existait un moyen d'aller par terre à Saginaw. « En prenant cette voie, « nous dit-on, vous aurez une distance deux fois moins longue « à parcourir. La route est, à la vérité, peu fréquentée... « Quelques obstacles pourront s'offrir, mais faciles à surmon- « ter. » Je crus ces paroles ; j'ignorais alors qu'il n'est pas d'entreprises si téméraires dont s'effraie un Américain ; je ne savais pas que son esprit hardi ne s'arrête que devant l'impossibilité absolue.

On nous dit que par terre nous pourrions, en trois journées, arriver sans fatigue à Saginaw, où les marchands de fourrures, qui commercent avec les Indiens, allaient quelquefois en un seul jour. Nous gagnerions d'abord Pontiac; le second jour nous verrions la rivière des Sables***, et le troisième nous serions à Saginaw.

Le quinzième jour du mois de mai, par un de ces temps embaumés comme en donne la saison des fleurs, Marie et moi,

accompagnés d'Ovasco, nous suivions la route de Détroit à Pontiac dans une petite voiture qui portait beaucoup d'amour et beaucoup d'espérance. Oh! qu'il est doux, dans l'âge des désirs impétueux, de s'élancer ainsi comme à l'aventure vers un monde inconnu, quand on presse la main de celle qu'on aime, et qu'on respire appuyé sur son cœur!!

Je ne pouvais concevoir le phénomène d'une route si belle, si large, si bien tracée au milieu d'une forêt sauvage*. Cette forêt n'est cependant pas tout à fait solitaire; on y rencontre çà et là quelques cabanes en bois**, habitées par les pionniers américains. Peu soucieux de la nature sauvage, ces défricheurs industriels ne viennent point chercher dans le silence de ces lieux une vie tranquille et retirée; ils arrivent au désert pour en saisir les avant-postes, servent d'aubergistes aux nouveaux arrivants, mettent en culture des terres qu'ils revendent avec profit; ensuite ils vont au-delà plus avant encore dans l'Ouest, où ils recommencent le même train d'existence et les mêmes industries. A Pontiac, la route cesse subitement. Alors de toutes parts s'offrit à nos yeux une épaisse forêt au travers de laquelle il était impossible de continuer notre voyage, comme nous l'avions commencé. Marie était accoutumée à l'exercice du cheval; nous pûmes donc, sans imprudence, recourir à ce moyen de transport.

J'appris à Pontiac que désormais nous aurions à suivre, au travers de la forêt, les détours d'un étroit sentier, connu d'un petit nombre d'Américains, et dont les Indiens seuls possédaient bien le secret. Un guide nous devenait nécessaire : je m'adressai, pour l'obtenir, à un marchand américain, qui était, me dit-on, en possession de rendre aux voyageurs les services de cette nature. Cet homme trouva tout aussitôt à sa disposition un Indien de la tribu des Ottawas... Il fut convenu que je donnerais deux dollars, l'un pour le guide, l'autre pour celui qui me l'avait procuré. Cet arrangement me paraissait équitable; mais le marchand, auquel je remis l'argent, garda le tout pour lui, et donna en compensation à l'Indien un lambeau d'étoffe usée, une espèce de haillon dont le sauvage parut fort satisfait. Après cela, contestez donc aux blancs leur supériorité sur les hommes rouges. Jusqu'à Pontiac quelques bruits du monde civilisé viennent encore de loin en loin trou-

bler le silence des solitudes; mais au-delà commence le pouvoir absolu de la forêt sauvage.

On n'entre point dans ce monde nouveau sans éprouver une secrète terreur. Plus de villages, plus de maisons, plus de cabanes, plus de routes, plus de voies frayées. La hache et la cognée n'ont jamais flétri cette végétation qui s'étend sur la terre en souveraine, et dérobe le ciel à tous les regards; l'industrie humaine n'a point souillé cette nature vierge. Vous heurtez à chaque pas des arbres renversés; mais ces ruines ne sont pas de l'homme; elles sont l'œuvre du temps. Dans nos forêts d'Europe les vieux arbres sont encore jeunes; on ne leur donne point le temps de mourir; on les tue dans l'âge de la vie. Leurs cadavres utiles à l'homme disparaissent aussitôt, et n'attristent point les regards. Telle n'est pas la forêt primitive de l'Amérique. On y trouve confondues les générations vivantes et celles qui ne sont plus; au-dessus de nos têtes se balançait la verdure emblème de vie; à nos pieds gisaient les rameaux brisés, les troncs vermoulus, débris de la mort. Ainsi s'avanceraient les hommes parmi des ossements, sans la pitié des tombeaux, qui rend la vie des enfants moins misérable en leur cachant le néant des aïeux.

Nous marchions à travers les arbres de la forêt sans distinguer les traces du sentier que nous suivions sur la foi d'un sauvage. Onitou (c'était le nom de notre guide) portait sur son visage une expression de dureté et un air farouche qui sont communs à sa race; il était maître de nos existences. Il pouvait nous trahir, exécuter quelque dessein funeste; pour nous perdre, c'était assez qu'il échappât à notre vue, et nous livrât à nous-mêmes.

Cependant ces impressions graves et sinistres ne furent point de longue durée. Après une course de quelques heures durant laquelle nos chevaux égalaient à peine la vitesse de l'Indien, celui-ci s'arrêta. Je lui offris un peu de cette liqueur de vie que les hommes de sa race, dans leur langage figuré, appellent *l'eau de feu*. Il en but, et sa physionomie prit tout à coup une expression si bienveillante, son regard naturellement sévère devint si doux, que je fus rassuré pour toujours. La forêt elle-même perdait de ses terreurs et s'offrait à nos yeux sous un riant aspect. A quelques milles au-delà de Pon-

tiac, commence une délicieuse contrée : mille collines s'y succèdent formant autant de vallons dans lesquels une multitude de lacs répandent une éternelle fraîcheur, et présentent à l'œil les plus charmants paysages.

En parcourant ces belles forêts, si pleines de vie, si imposantes de vieillesse et si voisines du monde civilisé, il me semblait entendre des échos mystérieux raconter leur grandeur passée, et prédire leur prochaine destruction.

Oh ! comment vous peindrai-je l'enthousiasme dont mon âme fut saisie ? Nous nous avancions, Marie et moi, dans le silence et le recueillement, attentifs aux beautés que la nature offrait en foule à nos regards, veillant sur toutes nos émotions pour jouir de chacune d'elles. J'étais assez près de Marie pour que ma main pressât la sienne; ainsi nous allions au désert, appuyés l'un à l'autre, elle sur ma force, moi sur son amour, partagés entre les sensations d'une scène sublime, et nos tendres sentiments encore accrus par les spectacles de la nature. Que d'images ravissantes offertes à nos yeux ! Quel trouble délicieux dans nos âmes ! Comme la douce impression du présent s'accordait bien avec nos charmants rêves d'avenir ! A peine arrivés à Saginaw, Marie serait mon épouse chérie ! Ainsi ma bien-aimée marchait, sous ma conduite, à l'autel nuptial, au travers de mille fleurs écloses sous nos pas, de mille feuillages suspendus sur nos têtes, sous une voûte de soleil, d'ombre et de verdure... Heureux, hélas ! que l'horizon nous fût caché ! car sans doute il contenait des orages !

Étranges mystères de notre nature ! le sommet imposant de la montagne abaisse l'orgueil de l'homme; le tumulte d'une mer grondante repose l'âme; et, dans le silence de la forêt solitaire, toutes nos passions se déchaînent ardentes et impétueuses ! !

Je redoutais pour Marie les fatigues de la route : mais elle combattait mes inquiétudes avec des paroles pleines d'un charme inexprimable.

— « Mon ami, me disait-elle, je me sens forte, car je mar-« che vers un bonheur inespéré... » Elle me disait encore :
— « Cette retraite solitaire, vers laquelle nous allons, était l'ob-« jet de mes plus ardents désirs, et le dernier terme de mon « ambition : mais toi, Ludovic, n'as-tu point de regrets ? »

Et moi je lui répondais : — « Ma bien-aimée, pendant « longtemps je n'ai pas su pourquoi j'existais, et j'ai souvent « reproché à Dieu les jours inutiles qu'il m'imposait; ton « amour seul m'a révélé le secret de la vie.

« Dans mon plus vif enthousiasme pour la gloire, j'étais « incertain si je ne poursuivais pas une chimère... La gloire ! ! « c'est la grandeur d'un homme avouée par ses semblables... « Mais cet aveu, qui le fait ? — la postérité seule.

« La gloire, c'est le soleil de l'âme ; il ne brille qu'après le « néant du corps.... sa divine lumière ne réjouit que des « ombres.....

« Mon amie, l'amour ne nous trompe point ainsi : ta douce « voix qui m'enchante n'est point un mensonge; ton regard « qui m'enivre de volupté n'est point une illusion ; ta main « enlacée dans la mienne n'est point une chimère. O Marie ! « l'amour aussi trompe nos cœurs, mais c'est pour leur don- « ner une félicité si grande qu'ils ne sauraient la contenir. »

Tels étaient nos entretiens sous les sombres portiques de la verdure, lorsque nos yeux sont frappés subitement d'une vive clarté ; à mesure que nous avançons, le jour augmente jusqu'à ce qu'enfin l'ombre disparaisse avec le dernier arbre de la forêt... Nous nous trouvons en face d'une vaste prairie où la nature la plus varié, la plus riche et la plus gracieuse, resplendit à nos yeux dans un torrent de lumière.

Ici l'Indien nous avertit par signes que c'était un lieu de halte. Nous avions devancé son avis. Saisis d'admiration à l'aspect de cette scène nouvelle, nous nous étions arrêtés, Marie et moi, sans nous prévenir l'un l'autre, et comme par un mouvement simultané d'enthousiasme sympathique.

Tandis qu'Onitou et Ovasco conduisaient nos chevaux à une fontaine voisine, bien connue de l'Indien, Marie s'assit près de moi sous les rameaux d'un alcée Nous étions adossés à la forêt, et la prairie qui s'étendait devant nous déroulait à nos yeux toute sa magnificence.

Qu'une belle femme, vive, ardente, passionnée, vous apparaisse tout à coup pendant une rêverie d'amour ; l'accord charmant de ses traits, la douce mélodie de sa voix, le concert plus doux encore des grâces dont elle est ornée, l'enchantement qui s'exhale de son souffle embaumé, de sa

chevelure flottante, de son brûlant regard ; tout en elle est harmonie, parfum, volupté.

Telle parut à mes yeux la prairie sauvage.

Sur un fond de verdure nuancé de mille couleurs, une multitude d'insectes aux ailes de pourpre et d'or, de papillons diaprés, d'oiseaux-mouches au corsage de rubis, de topaze et d'émeraude, se croisaient en tous sens, rasaient la prairie, s'entremêlaient aux fleurs, tantôt posés sur une faible tige, tantôt élancés d'un calice odorant; les uns, faibles créatures d'un jour; les autres comptant déjà des années de bonheur, tous pleins de vie et d'amour; ici fuyant pour mieux s'attirer; là volant entrelacés, et s'aimant encore au plus haut des cieux, comme pour porter à Dieu le témoignage de leurs joies; une atmosphère énervante par sa douceur, toute parsemée de corps étincelants qui figuraient aux yeux des myriades de fleurs et de pierreries voltigeant dans les airs.

Telle était la scène qui s'offrait aux regards. De tous côtés arrivaient les doux gazouillements, les tendres soupirs, les gémissements heureux. Il semblait que tout, dans ce lieu fortuné, prît une voix pour se réjouir. Le moindre vermisseau bruissait un plaisir; chaque rameau de la forêt rendait un écho de bonheur; chaque brise de l'air apportait un accent d'amour.

Au milieu de cette magie de la nature sauvage, enivré du souffle de Marie qui respirait sur mon cœur, et du parfum de sa chevelure sur laquelle j'étais penché ; saisi du charme irrésistible de cette solitude, où tout existait pour aimer, je m'inclinai vers Marie, et mes lèvres ayant rencontré ses douces lèvres, je demeurai attaché à cette coupe de miel et de délices. Bonheur silencieux ! ravissante extase ! volupté du ciel, et pourtant incomplète.... car un vent brûlant passait sur mon âme et y allumait d'impétueux désirs ! Confiante dans mon amour, la vierge pure ne pensait point à me résister.... Alors un combat terrible s'engagea dans le fond de mon cœur. Mille flammes ardentes le dévoraient, et mon sang se précipitait bouillant dans mes veines.... O ma bien-aimée ! ta beauté même qui m'inspirait ces transports, et ton innocence qui rendait ma victoire si facile, me sauvèrent d'une faiblesse et d'un remords Dans cet instant d'égarement et de fascination, au

milieu de cet éblouissement qui s'empara de tout mon être, tu m'apparus, vision charmante, dessinée dans mon imagination sur un ciel bleu parmi des nuages roses; tu m'apparus, créature enchantée, sous les traits immatériels qu'on prête aux génies célestes; c'était toujours toi, Marie; mais toi, plus belle encore, plus séduisante de grâce, de candeur et de pureté. Je te voyais à travers le voile transparent d'un avenir de quelques jours dans notre asile fortuné de Saginaw; au milieu d'une nature encore plus riche, dans une solitude encore plus aimante; devenue mon épouse chérie, tu reposais sur mon cœur, enlacée dans mes bras, me prodiguant sans trouble mille tendres caresses que je recevais sans remords..... et je frémis en songeant que j'allais tacher cette blanche fleur, lui ravir son parfum d'innocence, infecter de vices et d'amertume la source pure d'une délicieuse félicité! Je ne pensais point à Nelson, à ses conseils, à la honte de trahir sa confiance; ô mon amie! le ciel m'est témoin qu'en m'arrachant de tes bras où je mourais de bonheur, je ne cédai qu'à notre amour!

En ce moment, un bruit confus frappa mon oreille: des voix d'hommes, des hennissements de chevaux, des aboiements de chiens, se faisaient entendre. Bientôt nous aperçûmes une troupe d'Indiens qui venaient vers nous en suivant le sentier que nous avions parcouru. Mon premier mouvement fut un sentiment de crainte: quels étaient ces Indiens? d'où venaient-ils? comment se trouvaient-ils entre nous et le village que nous avions quitté le matin même! Notre guide était-il sincère? Cette halte qu'il nous avait engagés de faire n'était-elle point conseillée par la trahison? Si les Indiens nous attaquaient, quelle résistance pourrais-je leur opposer? Comment défendrais-je Marie? Placés entre ces sauvages et des espaces inconnus, toute fuite nous était impossible: les plus sinistres pensées remplissaient mon âme. Ma frayeur s'augmenta lorsque je vis Onitou s'entretenir familièrement avec ceux qui marchaient en tête de la troupe. Bientôt toute une tribu d'Indiens s'offrit à nos regards: hommes, femmes, enfants, bagage, fortune, foyer domestique, tout était là.

Ici s'avançait une jeune femme portant son enfant sur son dos; on en voyait une autre se séparer de la bande, et assise

au pied d'un vieux chêne, présenter sa mamelle à son nouveau-né ; çà et là des Indiens se glissaient, comme des bêtes fauves, parmi les lianes, à la recherche de quelques fruits sauvages ; d'autres s'arrêtèrent sous nos yeux, et prenant la prairie pour salle de festin, se rangèrent autour d'un feu allumé à la hâte, au-dessus duquel ils suspendirent les chairs encore palpitantes d'un chevreuil et d'un élan. A mesure qu'ils passaient près de Marie, je les regardais avec ce sourire forcé que prend la crainte quand elle affecte la confiance. Tous portaient sur leurs figures une expression farouche et sauvage. Le plus grand nombre feignait de ne pas nous voir. Quelques-uns nous jetaient un regard d'orgueil et de mépris. Un seul, en nous voyant, sourit gracieusement; mais ce fut un éclair passager. Son visage redevint tout à coup dur et sévère.

J'ai su depuis que ces Indiens, de la tribu des Ottawas, qui vit au nord du Michigan, étaient venus à Détroit pour se rendre au Canada ; et que là, ayant appris l'arrivée des Cherokis, et leur départ pour Saginaw, ils s'étaient remis subitement en route, afin de précéder ces nouveaux venus au lieu de leur débarquement, et d'observer leur invasion.

Nous continuâmes notre route sans encombre, et j'appris à voyager parmi les sauvages du Nouveau-Monde avec plus de sécurité que je ne faisais chez quelques peuples européens d'antique civilisation. Le jour approchait de son déclin ; nos ombres et celles de nos chevaux s'allongeaient à notre droite. A l'extrémité de la prairie, nous retrouvâmes la forêt. Peu de temps après, nous étions sur le bord méridional de la rivière des Sables ; c'était le bord opposé qui devait nous fournir un asile pour la nuit ; le lendemain nous partirions pour Saginaw. Conduits par Ovasco et par Onitou, nos chevaux passèrent la rivière à la nage ; je fis monter Marie dans un canot d'écorce que nous trouvâmes sur le rivage ; je me plaçai près d'elle, et je dirigeai de mon mieux la petite barque qui portait un être adoré, mes espérances et toute ma destinée. Je me rappellerai toujours avec délices ce court instant de bonheur : c'était l'heure où le jour cesse, et où la nuit n'est pas encore venue ; quand les oiseaux de lumière ont fini leurs concerts, et que ceux des ténèbres n'ont pas commencé leurs chants lugubres ; alors que, succédant aux ardeurs du soleil qui

réveille et vivifie tout, l'astre des nuits répand ses molles clartés sur la nature qui s'endort.

Admirable contraste ! à ces voix innombrables, à ces chants, à ces murmures, à toutes ces harmonies de la journée, avait succédé un silence profond ; tout se taisait autour de nous ; pas un bruit lointain ne frappait notre oreille ; des mouches aux ailes de feu * semaient dans l'air, en voltigeant, mille bluettes enflammées, qu'on eût prises pour les étincelles d'un vaste incendie, sans la délicieuse fraîcheur qui régnait autour d'elles. Tout pleins du calme que nous respirions, incapables de prononcer une parole, nous retenions notre souffle de peur de troubler le silence de la nature ; nous demeurions immobiles, et notre canot s'en allait au gré du courant. Déjà, dépassant la cime des grands pins, la lune projetait sur nous sa clarté mystérieuse, et reflétait ses rayons tremblants sur la surface de l'onde, légèrement agitée par notre frêle esquif ; la paix de l'atmosphère était entrée dans nos âmes ; nous ne pensions point, nous avions le cœur plein ; notre bonheur s'était modifié comme la nature elle-même, tout à l'heure si vive, si ardente, si animée, maintenant tranquille et muette. C'était le soir, tendre crépuscule du désert et du cœur, douce rosée qui venait rafraîchir nos âmes brûlées par les passions du jour.

Comme je prenais une rame pour diriger notre canot vers le rivage : — « Oh ! mon ami, quel malheur ! s'écria Marie « d'une faible voix ; arrivés déjà ! que ne suivons-nous ce cou- « rant qui nous entraîne si doucement ? comme on respire « bien ici ! comme il est pur l'air que n'a point souillé le « souffle des méchants ! Oh ! faut-il si tôt quitter ces lieux ? où « trouver plus de calme, plus d'émotions douces, plus de bon- « heur tranquille !... » Et la charmante fille se penchait vers moi, retenait mon bras et me disait encore : « Qu'il serait « doux, nous abandonnant au cours de cette rêverie presque « céleste, et suivant avec foi les eaux de ce fleuve qui nous « bercent si mollement ; qu'il serait doux, mon ami, de mou- « rir ensemble dans une extase du cœur, et de monter au ciel « par un élan de nos âmes vers Dieu ! Nous ne ferions que « changer de patrie... Le bonheur des anges peut-il surpasser

« celui que nous éprouvons? mais jouirons-nous encore ici-
« bas d'une pareille félicité? »

Je la guidais vers le rivage, et je lui disais : « Marie, je ne « sais si tu es une créature de la terre; car ta voix, ton lan-« gage, toute ta personne, sont pleins d'un charme divin... « Quand je vois couler tes larmes, je te prends pour l'ange de « la mélancolie aspirant à remonter au ciel où l'innocence ne « pleure plus; mais quand ta voix m'enchante et module des « sons de bonheur, je ne sais plus que penser de l'être surhu-« main qui a connu les félicités célestes, et ne méprise pas les « joies de la terre... Ma bien-aimée, aie foi dans mon cœur; « un air plus doux et plus pur, une contrée plus riante en-« core, une nature encore plus belle, nous attendent *au-delà*; « nous serons mieux qu'ici; car nous serons encore plus loin « du monde que nous haïssons.... Vois comme le bonheur se « révèle à nous par degrés à mesure que nous fuyons davan-« tage.... »

Sur quel rivage nous eût trouvés l'aurore du lendemain, si, cédant à la voix de Marie, et au sommeil qui s'emparait de toute la nature, j'eusse livré notre barque au hasard *du courant*? Je ne sais. L'asile que choisit notre raison vaut-il celui que nous désignent les caprices du vent, les détours de l'onde, les ombres de la nuit*?

Notre abri durant la nuit fut une petite cabane en bois, habitée par un Américain de la Nouvelle-Angleterre, qui s'est établi près des Indiens pour faire avec eux le commerce des pelleteries.

A notre arrivée, nos chevaux furent abandonnés dans une étroite enceinte voisine de l'habitation. Notre hôte s'empressa de faucher leur nourriture dans un champ d'avoine sur pied; puis, prenant une hache, il coupa dans la forêt un arbre, dont il nous fit du feu pour nous préserver des fraîcheurs de la nuit. Les pièces de bois dont la cabane était formée laissaient l'air extérieur pénétrer par mille ouvertures, et l'humidité du rivage se faisait déjà sentir. Bientôt une flamme pétillante, nourrie de pommes de pins, éclaira notre obscure demeure, et nous fit voir un réduit étroit, mais remarquable par sa propreté. Une femme, au visage pâle et maigre, parut:

c'était celle de notre hôte; autour d'elle étaient groupés plusieurs enfants en bas âge. Une image grossièrement peinte, représentant le général Washington, était suspendue au-dessus de la cheminée. Aux États-Unis, Washington est le dieu de la chaumière comme celui du Capitole!..... Sur une table placée au centre du logis, on voyait disséminées plusieurs feuilles d'un journal de New-York, de date assez récente. Tout, chez nos hôtes, annonçait plus de bien-être matériel que de bonheur; leurs manières polies sans élégance, leur langage correct sans ornement, leurs connaissances exactes, mais bornées, tout prouvait qu'ils n'étaient pas nés au désert, et qu'ils appartenaient à la classe moyenne d'une société civilisée. Leur seul but, leur idée fixe était de faire fortune; ils étaient comme tous les Américains.

La femme nous prépara un repas modeste, et le thé nous fut servi sous la cabane du désert. Cette situation singulière n'eût point été sans charmes pour moi, si Marie eût pu en jouir elle-même; mais elle était souffrante; une longue journée de route l'avait affaiblie; elle ne prit aucune part au repas qui devait réparer ses forces. Je donnai tous mes soins à lui préparer un lieu de repos; une peau de buffle lui servit de lit; je couvris ses pieds de mon manteau..... alors, accablée de sommeil, Marie prit une de mes mains en gage de sécurité; et, s'étant penchée sur moi, elle s'endormit. Bientôt tout le monde reposa en silence autour de moi; seul je veillais attentif au dedans, et épiant les moindres bruits du dehors; veille imposante au fond de la forêt sauvage, dans la cabane solitaire, où brillaient quelques flammes vacillantes, seul mouvement qui se fît autour de moi; veille silencieuse qui fit apparaître à mes yeux, comme des fantômes, les souvenirs de ma jeunesse, mes ambitions, mes vastes desseins, les grandeurs et les misères de ma vie, les illusions avec les désenchantements, les amours avec les espérances; veille presque fébrile, durant laquelle l'imagination va mille fois du passé à l'avenir, du désespoir au bonheur, de la sagesse à la folie, et ne s'arrête qu'à l'instant où, dominée par l'ascendant d'un pouvoir irrésistible, la pensée chancelle, fléchit par degrés, se relève avec effort, puis retombe et va mourir enfin dans la nuit du sommeil...

Avant que mes paupières se fussent affaissées, j'avais remarqué que le repos de Marie était troublé par des mouvements soudains, des tressaillements, des paroles entrecoupées. Le matin elle se réveilla en sursaut. Son premier mouvement fut de ressaisir ma main qu'elle avait abandonnée en dormant. Ce geste me tira moi-même de mon assoupissement, et, en revoyant Marie, que je n'avais pas eu la force de veiller une nuit entière, je compris toute l'impuissance de la volonté.

Marie était triste et pensive : « Mon ami, me dit-elle, si je « n'étais près de toi, je craindrais de grands malheurs... car « j'ai eu des songes terribles. »

Je remarquai avec chagrin que la nuit ne l'avait point reposée... et l'agitation extrême de son sang me fit penser que la fièvre l'avait saisie..... Que faire ? Demeurer dans cette cabane solitaire ! Nous arrêter si près du but ! il ne nous fallait plus qu'un jour de voyage. Le soir nous arriverions à Saginaw pour y rester toujours. Ne devions-nous pas, à tout prix, gagner ce lieu de repos, qui rendrait à Marie ses forces, et verrait commencer notre bonheur ? Je dis mes pensées à Marie. « Oui, me répondit-elle, oh ! oui, allons vite à Sa« ginaw..... c'est là que nous serons heureux ..., tu me l'as « promis... »

Nous partîmes à l'heure où la nature a coutume de retrouver la voix avec la lumière ;... mais une nouvelle scène nous réservait de nouvelles impressions.... Avant d'arriver à la rivière des Sables, nous avions parcouru de sauvages solitudes ; après l'avoir quittée, nous entrâmes véritablement dans le désert... Nous marchions sans entendre le chant d'un oiseau, le bourdonnement d'un insecte, le mouvement d'un seul être vivant... Ce n'était plus le silence de la nature qui se repose après les chants du jour, et qu'on entend encore respirer pendant qu'elle dort... c'était le silence morne du néant..... Le seul bruit qui frappât notre oreille était causé par les pas de notre guide et par ceux de nos chevaux ; bruit régulier qui ajoutait encore à la monotonie du lieu. Plus de vallons, plus d'échos, plus de prairies, plus de ciel ; partout la forêt, partout les mêmes arbres, partout un sol uniforme ; à chaque pas nouveau, nous retrouvons le site que nous venons de quitter.

Il semble que nous marchions sans avancer, jouet d'une puissance invisible, qui nous donne l'illusion du mouvement et paralyse nos efforts. Nous allons toujours.... toujours..... et la scène ne change pas!! Où sommes-nous donc? Suivons-nous notre route? Où est le Nord vers lequel nous devons aller? le Sud que nous devons fuir? je crois que nous retournons sur nos pas; que cette forêt est grande!... et si elle ne finissait pas!! elle devient de plus en plus épaisse; ses ombres plus solennelles.... ses voûtes muettes sont si pleines de silence, de terreurs et de mystères, qu'on se croit engagé dans des catacombes et perdu dans leurs détours.

Ces impressions étaient d'autant plus puissantes sur nous qu'elles contrastaient avec toutes les émotions de la veille, les unes si brûlantes, les autres si douces. Je sentais le froid pénétrer dans mon âme et comme une barre d'airain qui pesait sur mon cœur.

« Mon Dieu, me dit Marie en se rapprochant de moi et en « saisissant ma main, que cette solitude est profonde et ter- « rible!... » — Et comme son esprit était prompt à saisir les funestes présages: « Mon ami, me dit-elle, sois sûr que ce « jour sera un jour fatal... Je ne sais pourquoi le souvenir de « Georges ne me quitte point; sans doute quelque affreux « malheur... »

Elle n'acheva pas: une larme compléta sa pensée. Je m'efforçai de la rassurer et de lui donner plus de sécurité que je n'en avais moi-même... Cependant je fus vivement frappé de l'altération dont tous ses traits portaient l'empreinte. Je pensai qu'un peu de repos la soulagerait, et j'ordonnai à notre petite caravane de s'arrêter.

Durant cette halte, je demandai par signes à Onitou, si nous approchions de Saginaw. Il comprit très-bien ma question, et dessinant sur la terre deux points qui figuraient, l'un Saginaw, l'autre la rivière des Sables, il tira une ligne de l'un à l'autre, et marqua sur cette ligne un troisième point indiquant la place que nous occupions; ce point se trouvait au tiers de la ligne; nous n'étions donc qu'au tiers de notre route... Un instant après, et tandis que nous étions assis sous l'ombre d'un catalpa, nous voyons l'Indien se lever, prendre sa course devant nous, plus léger qu'un chevreuil, en criant: *Saginaw!*

Saginaw! et en nous montrant le soleil déjà parvenu au milieu de sa course.

Alors Marie fit un effort courageux pour se lever ; nous continuâmes notre route dans le désert... Je m'aperçus bientôt à la voix de Marie que ses forces allaient toujours en déclinant. Après de longues heures de marche, j'ordonnai de nouveau à notre guide de s'arrêter... mais, à ma voix, il redoubla de vitesse, en m'indiqnant, par un geste expressif, que le soleil était descendu dans le sein de la terre et qne la forêt allait bientôt se couvrir de ténèbres. Cependant le désert présentait à nos yeux un aspect de plus en plus effrayant. Le sentier que nous suivions était si étroit que Marie et moi ne pouvions plus aller de front ; il était à peine marqué ; sans cesse on le perdait de vue, et alors nous avions l'air de marcher à tout hasard au travers de la forêt. La nuit étant venue, le silence avait cessé, mais la solitude avait pris une voix terrible et lugubre. On n'entendait que le meuglement des ours et le chant sinistre des oiseaux nocturnes. La lune, qui mêle un charme aux nuits les plus funestes, comme l'amour d'une belle femme répand de secrets enchantements sur une vie malheureuse, ne se montrait point encore...

Alors, en pensant à Marie, à ses souffrances, que trahissaient quelques cris échappés à la douleur, je sentis mon sang se glacer dans mes veines et mes forces prêtes à défaillir... Dans cet état de faiblesse physique, ma raison elle-même fut troublée, et mon imagination me fit voir autour de Marie une foule de monstres fantastiques qui menaçaient son existence; je les voyais tantôt sous les traits d'une hyène dévorante, tantôt sous la forme d'un hideux reptile. Les uns, avides de meurtres et de sang, attendent leur proie au passage..... mon Dieu! s'ils allaient s'élancer sur Marie! Les autres se suspendent aux rameaux des arbres; ils tomberont comme la foudre sur celle que j'aime et prendront sa vie avant que je l'aie seulement défendue. Et j'inventais mille autres chimères si faciles à créer quand on a l'âme saisie d'une grande douleur et l'imagination engagée dans des régions inconnues. Les heures s'écoulent, la nuit s'avance, nos chevaux ralentissent leur marche, la fraîcheur s'élève de la terre... Marie gardait un silence profond qui redoublait mes angoisses. Je

rends sa main ; je la trouve brûlante : « Mon ami, me dit-elle d'une voix à demi éteinte, n'allons pas plus loin ; je me sens mourir. »

A ces mots, mon cœur se brisa ; je ne sais quelle résolution nsensée allait sortir de mon désespoir, lorsque notre guide 'arrête tout à coup et crie trois fois : *Saginaw!* Ce cri, jeté ans le désert, y trouve un long retentissement et nous reient répété par mille échos : le premier tumultueux, le seond moins fort, suivi de plus faibles encore. La forêt cesse out à coup ; nous entrons dans une prairie, nous y marchons uelque temps en descendant une pente presque insensible. Enfin nous voyons le bord d'une large rivière : cette rivière était la Saginaw, et le bord opposé, l'asile que nous cherchions.

CHAPITRE XVI.

LE DRAME.

« O mon Dieu ! quel bonheur ! » s'écria Marie en voyant le rivage. Son énergie morale eût été incapable d'un plus long effort. Je la saisis dans mes bras et la déposai dans une pirogue indienne ; je me plaçai près d'elle comme j'étais en passant la rivière des Sables. « Mon ami, me dit alors Marie avec ten-
« dresse, pardonne-moi..... je t'ai affligé..... j'ai cru, pendant
« toute cette journée, qu'un destin funeste s'opposait à notre
« arrivée dans ces lieux..... j'avais tort ; car tu es mon bon
« ange, et tu me guidais..... Oh ! je sentais mon corps dé-
« faillir et mon âme se briser... mais je ne souffre plus et je
« n'ai que des pensées de bonheur... »

Ces paroles versaient la joie dans mon cœur, et j'aspirais au rivage comme au terme de toutes nos douleurs.

« Vois, me disait Marie en me montrant notre futur em-
« pire, vois comme nous serons dans cette contrée lointaine...
« Oui, les eaux de la Saginaw sont encore plus pures, plus
« paisibles, que celles de la rivière des Sables ; l'air est ici plus

« doux; cette terre est plus embaumée; et voilà que l'astre « des nuits, notre bon génie du désert, se lève et brille de « tout son éclat... »

Et, disant ainsi, Marie portait ses regards vers le ciel. « Dieu! » s'écria-t-elle tout à coup d'une voix effrayée, et ses yeux, redescendus à terre, se cachèrent entre ses deux mains.

En ce moment, le disque rouge et enflammé de la lune sortait des ombres de la forêt et semblait en montant, s'appuyer sur la cime des arbres... On le voyait s'élever et grandir... il s'avançait sur nous semblable à un spectre de sang...

Cette image terrible avait frappé l'esprit de Marie, et le cri d'effroi qu'elle s'efforça vainement de contenir fut encore la voix d'un sinistre pressentiment.

En arrivant au but tant désiré, Marie avait senti renaître en elle une énergie surnaturelle qui ne fut point de longue durée. Je ne sais si sa force s'affaiblit en même temps que sa foi dans l'avenir; mais je la vis presque aussitôt tomber dans un grand abattement.

Je me trouvai alors livré à des embarras que l'imagination ne saurait concevoir.

Nelson n'était point à Saginaw. Le bateau qui le portait, lui et les Cherokis, n'avait pas encore paru, et les Indiens-Ottawas, naturels du pays, m'assurèrent qu'aucun étranger n'avait, depuis un temps très-long, abordé dans cette contrée.

Ce contre-temps fut pour Marie et pour moi une source de chagrins et d'inquiétude; il rendit aussi plus difficile notre situation. Nelson devait nous préparer un asile qui nous manqua. Je me mis à l'œuvre aussitôt. Mais je ne sais quel eût été notre sort si, en attendant que notre cabane fût élevée, nous n'eussions pas trouvé l'abri d'un toit hospitalier.

Saginaw, où vous voyez en ce moment deux habitations édifiées avec quelque soin, n'en possédait alors qu'une seule de grossière construction, et que nous trouvâmes occupée par un Américain Canadien d'origine. Cet homme parut joyeux de nous voir, et, me reconnaissant à cet air de famille qu'ont tous les Français: « Vous venez, me dit-il, de la vieille « France? » Il était né parmi les Indiens, dont il avait pris presque toutes les mœurs. La chasse et la pêche suffisaient à

ses besoins, et il trouvait un charme extrême dans une vie toute de liberté sauvage.

Comme nous arrivions, il était sur le point de partir; il se rendait aux environs du fort Gratiot pour la chasse du ramier; il nous offrit sa cabane et nous engagea d'y rester jusqu'à ce que j'en eusse construit une autre. Je lui proposai de l'acheter, laissant à sa bonne foi le soin d'en fixer le prix; mais il n'écouta point ma demande, et me dit pour toute réponse qu'il aimait ce lieu, qu'il y était né, et qu'il y passerait le reste de ses jours.

Ainsi se retrouve jusqu'au fond du désert le caractère des nations.

L'Américain de race anglaise ne subit d'autre penchant que celui de l'intérêt; rien ne l'enchaîne au lieu qu'il habite, ni liens de famille, ni tendres affections.... Toujours prêt à quitter sa demeure pour une autre, il la vend à qui lui donne un dollar de profit.

Non loin de là vous voyez l'homme de sang français s'attacher à sa terre natale, chérir le pays où ses pères ont vécu, aimer pour eux-mêmes les objets qui l'environnent, et préférer ces choses de valeur tout idéale aux froides jouissances de la richesse.

J'acceptai son offre, et ne pus le déterminer à recevoir le prix du service qu'il me rendait.

Nous avions un asile.... mais tout était encore obstacle et misère autour de nous.

Marie fut, dès le premier jour, saisie d'une fièvre particulière à ce pays, et qui manque rarement d'atteindre les étrangers nouvellement arrivés; il fallait que je me partageasse entre les soins nécessaires à mon amie et les travaux qu'exigeait la construction de notre demeure. La cabane du Canadien, toute précieuse qu'elle était dans notre détresse, ne nous offrait d'ailleurs qu'un imparfait asile; elle se composait de pièces de bois, mal jointes entre elles, à travers lesquelles l'humidité des nuits pénétrait comme la chaleur des jours. Une foule d'insectes s'y introduisaient: les uns, imperceptibles, nous révélaient leur présence par la douleur de leurs piqûres; les autres, voltigeant par essaims, montraient à nos yeux leur corps grêle, armé d'un long aiguillon, et fati-

guaient nos oreilles d'un perpétuel bourdonnement; tous nous livraient sans relâche une guerre impitoyable et troublaient cruellement le repos de Marie.

La nourriture grossière à laquelle nous étions réduits n'avait rien qui pût altérer une santé robuste; mais la faiblesse de Marie, sa maladie, ses habitudes, rendaient nécessaires des aliments délicats dont nous étions tout à fait dépourvus.

Tout nous manquait dans ce désert: le médecin le plus proche était à Détroit, et je voyais Marie languissante, sans pouvoir offrir le moindre soulagement à ses maux.

Nous ne pouvions cependant songer à quitter ce lieu; il eût fallu regagner Détroit pour trouver quelque secours; nous n'avions aucun moyen d'y retourner par eau, et c'eût été folie que de tenter une seconde fois le long voyage aux fatigues duquel Marie avait si difficilement résisté.

Je comptais les jours par mes tourments; car, au désert, toutes les divisions établies dans le temps disparaissent; plus de mois, plus de semaines, plus d'heures. Au bout d'un temps très-court, l'ordre des jours se perd entièrement; et alors il s'en fait un autre qui est celui des bons et des mauvais, des ciels purs et des orages.... et puis quand un affreux malheur a empoisonné la vie, ce n'est plus qu'un long temps de misère et d'ennui, une suite de gémissements, échos de la première douleur, qui se répètent à l'infini, et ne meurent que sous la pierre du sépulcre.

Quel que fût mon chagrin, mon cœur se refusait à concevoir de graves inquiétudes. Nelson arriverait bientôt; bientôt aussi Marie aurait un asile mieux défendu contre les injures du dehors. Tout son mal provenait sans doute d'une suite de jours écoulés sans repos ni sommeil, et céderait à quelques nuits de paix profonde.... et alors combien nous serions heureux?

Cependant c'était déjà un grand malheur que ce trouble des premiers jours qui nous enlevait le charme inestimabble des premières impressions.

Étrange aveuglement! ma plus grande peine n'était pas de prévoir des infortunes, mais d'avoir perdu des joies!

Je contemplai en face les obstacles que j'avais à vaincre, et

n'armai, pour les combattre, de cette énergie morale que donne seule la foi dans le succès.

Je travaillais à notre cabane pendant tout le temps que je ne passais pas auprès de Marie.

J'étais secondé dans ma tâche par Ovasco, dont le dévouement ne saurait se décrire. Ce fidèle serviteur semblait se multiplier lui-même pour faire face à toutes les difficultés.

Au milieu de ces rudes travaux et des sueurs qu'ils me coûtaient, je trouvais un charme secret à penser que tout, dans notre bonheur, serait mon ouvrage.

Cependant, quels que fussent mes efforts, l'œuvre que j'avais entreprise demandait plus de temps que je ne pensais. L'état de Marie devenait plus alarmant; son pouls annonçait une agitation croissante. Elle ne faisait pas entendre une seule plainte; mais, sous le voile du sourire errant sur ses lèvres, il était facile d'apercevoir un sentiment de tristesse profonde.

Elle me dit un jour avec tendresse: « Ludovic, tu prends « bien de la peine pour préparer notre demeure! »

Une autre fois: « Tu me quittes, me dit-elle, pour travailler « à la chaumière.... ah! je t'en conjure, reste près de moi.... « qui sait l'avenir? »

Je repoussai loin de moi l'affreuse pensée dont ces paroles contenaient le germe. Cependant le changement de saison vint aggraver mes inquiétudes et mes tourments.... Dix jours environ s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Saginaw, et les chaleurs du mois de juin commençaient à se faire sentir. Pénétrée par les rayons d'un soleil brûlant, assaillie par des nuées de moucherons dont une température embrasée semblait accroître le nombre et la malignité, notre petite cabane devint le théâtre d'une misère dont je ne pourrais vous tracer le tableau.... Je faisais de vains efforts pour éloigner de Marie les innombrables ennemis qui bruissaient autour d'elle; ils étaient plus prompts à renaître que moi à les anéantir; et je voyais le beau front de mon amie tout saignant de la morsure de ces vils insectes . . Je passais ainsi les jours et les nuits veillant auprès de ma bien-aimée, et m'efforçant de soulager par mes soins ses ennuis et sa douleur.

Pendant ce temps, Ovasco travaillait sans relâche à la cabane, qui était près de s'achever. Pour comble de malheur, il

fut lui-même attaqué de la fièvre du pays, et alors je me trouvai seul, sans appui, entouré de maux qu'il me fallait contempler sans cesse, et que je ne pouvais adoucir.

L'idée d'une affreuse catastrophe avait été longtemps sans pouvoir pénétrer dans mon âme. Chose étrange ! lorsqu'on possède un bien plus cher que la vie, et qu'on en jouit tranquillement, on est prompt à concevoir des craintes chimériques, et, si un grand péril de le perdre se présente, on fait autant d'efforts pour ne pas voir le danger réel, qu'on en faisait auparavant pour apercevoir des dangers imaginaires. Tel est l'ordre et la justice du ciel. L'heureux est troublé dans sa joie par la terreur de l'infortune, et le pauvre consolé dans sa misère par des illusions de félicité !

Cependant les paroles de Marie, dont le souvenir revenait à ma mémoire, l'aspect des souffrances qu'elle endurait sous mes yeux, et peut-être aussi l'opiniâtreté du sort à contrarier tous mes desseins, jetèrent le trouble dans mon âme.... Une lueur fatale m'apparut...... et tout mon corps se couvrit d'une sueur glacée.... Je fis un effort pour rappeler à moi ma raison, que je sentais s'égarer, et je dis à Marie :

« Ma bien-aimée, dans quelques jours notre nouvelle de-
« meure sera prête à te recevoir.... alors la présence de Nelson
« manquera seule à notre bonheur.... S'il s'était avancé sans
« guide dans ces contrées désertes, nous devrions concevoir
« de grandes inquiétudes : mais que pouvons-nous craindre,
« le sachant entouré d'Indiens qui l'aiment, le révèrent, et
« pour lesquels le plus beau pays est aussi le plus sauvage ?
« Espérons qu'il sera bientôt rendu à nos vœux.... Mais, mon
« amie, je demande encore au ciel une chose qui m'est plus
« chère que tous les biens de ce monde : c'est la fin de tes
« souffrances.... Nous ne savons point le remède qui peut te
« guérir ; le secours d'un médecin nous est nécessaire ; je vais
« aller le chercher à Détroit ; j'y arriverai dans deux jours, et,
« deux jours après, je serai de retour ici, ramenant avec moi
« l'homme dont la science te sauvera..... Pendant mon ab-
« sence, notre fidèle Ovasco demeurera près de toi ; quoique
« souffrant lui-même, il retrouvera des forces pour donner
« des soins à sa bonne maîtresse. »

Ovasco, qui était là, ne peut entendre ces paroles sans at-

tendrissement; Marie m'écoutait avec tous les signes d'une émotion profonde..... elle resta silencieuse, parut réfléchir beaucoup; enfin d'une voix altérée :

« Mon ami, me dit-elle, ne me quitte pas..... je t'en con-
« jure... quatre jours d'absence... c'est bien long!... non...
« Ludovic... non... il faut rester... »

Et son regard, fixé sur moi, prit une expression indicible de tendresse et de mélancolie.

Je tentai de lui faire comprendre combien il serait insensé de céder à un mouvement de faiblesse qui ruinerait notre avenir, tandis qu'un sacrifice de quelques jours assurerait notre bonheur.

Mais je trouvai en elle une résistance d'instinct contre laquelle ma raison était sans puissance.

« Mon bien-aimé, me disait-elle, je t'en supplie, ne m'aban-
« donne pas; tu sais combien est fragile la liane séparée du
« rameau qui la protége... Ludovic, loin de toi, je serai plus
« faible encore... ta présence seule me soutient... si tu t'éloi-
« gnes, je me briserai... »

L'accent dont elle prononça ces paroles était déchirant.

Troublé par ce langage d'autant plus désolant qu'il avait toute l'amertume du désespoir, sans la violence qui l'exagère, je tombai à genoux au chevet du lit de Marie..... incapable d'articuler un seul mot, je saisis la main de mon amie, et l'arrosai d'un torrent de larmes; jamais la douleur n'avait ainsi abondé dans mon âme.

Quand cet orage fut passé, je relevai mon front abattu.... mais je ne retrouvai la raison qui m'avait fui que pour comprendre toute l'horreur de ma situation et l'excès de ma misère.

Les illusions de l'infortune, qui abusent de l'espérance, m'avaient toujours voilé la véritable position de Marie. Elle-même s'était plu constamment à me tromper sur son état. Quand je lui parlais de notre bonheur à venir, elle versait des pleurs que je croyais sortis d'une source de joie. Si je l'entretenais de ses souffrances, elle était prompte à changer le sujet de notre conversation; oublieuse de ses maux, elle usait toutes ses forces à distraire ma peine, et, tandis qu'elle se consumait dans de cruelles douleurs, c'était elle encore qui me donnait des consolations.

Quelle fut ma stupeur, lorsque, arrêtant mes regards sur cette main chérie que je pressais dans un transport de désespoir et d'amour, je la vis desséchée par une affreuse maigreur.

La lumière qui m'apparut fut celle de l'éclair qui brille du même feu que la foudre qui tue. Le corps de mon amie était tout entier dévoré par le mal... sa figure seule n'avait point subi les mêmes ravages, et conservait, malgré son altération, tous les signes d'une force à peine ébranlée; soit que l'énergie de son âme se peignît toute dans son regard, soit que l'irritation de la fièvre fît refluer vers le visage le peu de sang et de vigueur qui restaient dans ce faible corps.

Ainsi s'offrait sans voile à mes regards la triste réalité. Tel était donc l'effet de ces longs jours passés sous un soleil brûlant; de ces nuits plus longues encore, écoulées parmi les douleurs, sans sommeil, sans repos, sans abri, et dans les angoisses toujours croissantes d'une veille qui ne finissait point!

Cependant, témoin de cette scène, Ovasco me dit :

« Mon bon maître, vous ne pouvez quitter ce lieu; laissez-« moi partir pour Détroit; j'en reviendrai bientôt avec l'homme « dont le secours nous est nécessaire. »

Comme il me voyait hésitant à accepter cette offre de son dévouement, que son état de maladie rendait imprudente : « Oh! ajouta-t-il, je me sens mieux; l'idée de sauver ma chère « maîtresse me rend toutes mes forces. — Fidèle serviteur, lui « répondis-je, c'est aussi ma vie que tu sauveras. »

J'ignore si un effort extraordinaire de l'âme ne peut pas assoupir les plus cruelles douleurs et ranimer subitement une vigueur éteinte; mais je vis Ovasco, après avoir reçu mes embrassements, passer le fleuve dans une barque, et tout aussitôt traverser, avec la vitesse de l'élan, la prairie qui couvre la rive opposée. »

Ici Ludovic s'interrompit; sa physionomie mélancolique se couvrit d'un nuage de tristesse encore plus sombre; et, après un instant de silence, il reprit en ces termes :

« Hélas! jusqu'à ce jour je vous ai dit des malheurs; maintenant j'ai à vous raconter des infortunes qui ne se décrivent point.

Le jour qui suivit le départ d'Ovasco, j'éprouvai toutes les émotions que donne une fausse joie : je vis arriver à Saginaw

une troupe considérable d'Indiens, dont le costume et l'aspect extérieur étaient en tous points semblables à ceux des Cherokis. Je ne doutai pas que ce ne fussent les compagnons de Nelson, et, persuadé que celui-ci était parmi eux, je m'empressai d'aller à sa rencontre. Cependant je ne reconnaissais aucun des visages que je voyais de près, et bientôt j'eus la certitude que ces Indiens, quoique appartenant à la tribu des Cherokis, n'étaient point ceux que nous attendions.

Tandis que je les observais, je fus témoin d'une scène qui devint pour moi l'occasion d'une révélation terrible...

L'arrivée des Cherokis avait mis en émoi toute la tribu des Ottawas qui occupe Saginaw et les environs... Ceux-ci comprenaient combien leur serait funeste la présence de ces nouveaux-venus sur un territoire qui déjà fournissait à peine des moyens d'existence à ses anciens habitants... Le plus grand nombre dissimula son ressentiment... Mais quelques-uns n'eurent point la prudence de le cacher...

— « Tu prends nos terres, dit un Indien Ottawa à un chef « des Cherokis...

— « Les forêts du Michigan, répond celui-ci, ne sont-elles « pas assez grandes pour nous contenir tous?

— « Non, répliqua le premier; nous sommes déjà serrés « dans cette contrée, et tu n'y dresseras pas ta hutte! »

Et, en disant ces mots, il fit un geste menaçant... « Misé« rable! s'écria son adversaire, tu ne connais donc pas Mo« hawtan?... » Et, au même instant, saisissant son tomahawk, il étendit à ses pieds l'Indien Ottawa.

Cet acte de violence excita une grande rumeur parmi les Ottawas... Je ne le vis point sans un sentiment d'horreur... Cependant les dernières paroles du Cherokis réveillèrent des souvenirs dans mon esprit, et je me rappelai que Georges, en me racontant les persécutions qu'avait souffertes Nelson dans la Géorgie, m'avait parlé d'un chef indien du nom de *Mohawtan*, renommé pour sa valeur, et qui, le premier, avait donné le signal de la résistance à l'oppression. Je lui adressai une question à ce sujet; j'ajoutai que j'étais un ami de Nelson, le ministre presbytérien, le défenseur des Indiens... Au nom de Nelson, la physionomie de l'Indien prit une expression mêlée

de bienveillance et d'admiration..... « Vous êtes l'ami de « Nelson, s'écria-t-il avec émotion !... »

— « Oui, repris-je, et bientôt vous le verrez lui-même en « ces lieux : je ne sais quel obstacle le retient loin de nous, « il devait me précéder ici... Sa fille Marie, que j'aime, est « là... dans cette cabane... Elle est faible, languissante, et je « meurs d'inquiétude. Je suis seul ici, sans amis, abandonné « à mes tourments, au milieu de deux tribus indiennes que « je vois prêtes à engager une lutte fatale. De grâce, ayez « pitié de mon triste sort. Nelson, le père de Marie, fut votre « protecteur... Son fils Georges n'était pas moins dévoué à « votre cause.

— « Georges ! répéta l'Indien en me regardant fixement... « Georges ! le plus courageux des hommes... et le plus infor- « tuné ! »

Ne comprenant point ces paroles mystérieuses, je pressai Mohawtan de m'en expliquer le sens. Après une pause de quelques instants, celui-ci me dit :

— « Depuis longtemps une insurrection de la population « noire se préparait dans les États du Sud..... Lorsque les « nègres de la Virginie et des deux Carolines apprirent que les « Américains de New-York avaient brûlé les églises des gens « de couleur, cette nouvelle fut pour la révolte une occasion « d'éclater.. Un vaste complot se forma, dont le point central « fut fixé à Raleigh, dans la Caroline du Nord [1].

« Un mois seulement s'était écoulé depuis la persécution « cruelle exercée par les Américains contre les Cherokis, et « qui avait porté un grand nombre de ceux-ci à s'exiler de la « Géorgie. Ceux de notre tribu qui n'avaient point émigré « n'hésitèrent pas à seconder le mouvement des nègres..... « J'étais de ce nombre, et l'un des chefs de la tribu. Les « Indiens se rendirent aux environs de Raleigh, afin de con- « certer leurs efforts avec les chefs de l'insurrection. Un con- « seil fut tenu, et l'extermination de nos ennemis communs « fut résolue.

« On convint qu'à un signal donné durant la nuit, les nègres

1. Ville de la Caroline du Nord, située entre la Géorgie, la Caroline du Sud et la Virginie.

des campagnes sortiraient de leurs cases et porteraient dans les habitations de leurs maîtres la terreur et la mort, tandis que les Indiens, rassemblés tous sur un seul point, se précipiteraient sur Raleigh et se rendraient ainsi maîtres de la ville et de la milice urbaine.

« Le jour fixé approchait, mais les chefs ne s'entendaient pas; chacun aspirait aux honneurs du commandement et trouvait indigne de lui le rôle obscur de l'obéissance. Hélas! le respect que montraient nos pères pour la parole des vieillards et pour la voix des sages est bien loin de nous. Sur ces entrefaites, Georges se présente : il arrivait de New-York, où il avait pris la défense des gens de couleur. Son nom nous rappelait les bienfaits de son père... Nous le reçûmes comme un ami : la noblesse de son maintien, l'élévation de ses sentiments, la supériorité de son esprit, nous frappèrent tous. Il écouta la communication de nos projets et consentit à se mettre à notre tête. — « Ma place naturelle, dit-il, serait parmi les hommes de couleur noire;... mais je suis trop fier de commander des guerriers tels que vous, pour décliner un pareil honneur : d'ailleurs nous combattons tous pour la même cause, celle de la liberté contre la tyrannie... Aussi bien, ajouta-t-il, quoique la vengeance exercée par mes frères, toute cruelle qu'elle paraît, soit légitime, j'aime mieux, pour me venger d'un ennemi, l'épée que le poignard. »

« A l'heure marquée, au milieu de la nuit, les flammes d'un incendie allumé sur le point le plus élevé du pays donnèrent le signal convenu... Mais, chose inouïe! les nègres, au profit desquels l'insurrection devait éclater, et qu'on avait vus la veille pleins d'une ardeur généreuse, demeurèrent inactifs. Soit stupidité, soit crainte, tous ces misérables, qui gémissent sous le poids de l'oppression la plus dure, ne firent pas un effort pour devenir libres : ils n'exécutèrent rien de ce qu'ils avaient promis, et pas un blanc ne fut massacré dans l'intérieur des terres.

« Cependant les Indiens furent fidèles à leurs engagements. A l'heure marquée, Georges donna à notre troupe l'ordre de marcher sur Raleigh... Mais sans doute nous avions été trahis; car à peine sortions-nous de la forêt qui borde la

« route, que nous rencontrâmes un corps de miliciens vingt
« fois plus nombreux que le nôtre... Malgré l'infériorité de
« nos forces, nous engageâmes la lutte. Ah! comment vous
« peindre la valeur de Georges?

« Hélas! tant d'héroïsme méritait-il une fin si funeste? »

Ici Mohawtan s'arrêta : son émotion était extrême, et je vis que l'œil d'un Indien peut pleurer; je compris le sens de cette larme et du silence qui la précédait. L'Indien me raconta les exploits de Georges, son intrépidité, son audace, ses efforts désespérés. « Le fils de Nelson, ajouta Mohawtan, voyant
« qu'il allait succomber sous le nombre : Ami, me dit-il d'une
« voix énergique, sauve ta vie; tiens, prends cet écrit, c'est
« pour mon père... Si jamais tu le revois, tu lui remettras
« l'adieu de Georges. » — Après avoir prononcé ces paroles, il
« s'anima d'une nouvelle ardeur; il avait reconnu dans la
« mêlée un ennemi mortel. Je l'entends s'écrier avec force
« Fernando, lâche assassin de ma mère, meurs! je suis vengé!...
« Hélas! un coup fatal le frappa bientôt lui-même... »

Ici encore l'Indien s'interrompit; pour moi, je l'écoutai dans cet état d'accablement où nous jette une nouvelle infortune, quand déjà la mesure de nos malheurs est comblée. Mohawtan continua ainsi : « J'essayai de venger la mort d'un
« ami si cher; mais j'étais seul contre une armée : il fallut
« fuir... A peine échappé au péril, je jetai un coup d'œil en
« arrière de moi; je regardai le lieu où j'avais vu Georges la
« dernière fois... mais je ne distinguai plus rien. En ce mo-
« ment, la lune montrait à l'horizon son disque d'un rouge de
« sang... je compris alors que c'était une nuit fatale...

« Le lendemain, je sus la honteuse inaction des nègres...
« Le gouverneur de la Caroline du Nord fit une proclamation
« pour annoncer le triomphe de la milice américaine sur les
« Indiens... il vantait en même temps la sagesse des nègres
» et prescrivait des mesures sévères contre nous... Alors ce
« qui restait de notre tribu prit le parti de s'expatrier...
« Instruit de nos projets, le gouvernement des États-Unis
« s'empressa de les seconder; car tout ce que ce pays voulait
« c'étaient nos terres. Il chargea même un agent de nous
« aider dans notre retraite. Suivant la même route que les
« premiers émigrants de notre tribu, nous nous sommes re-

« dus d'abord à Pittsburg, puis à Buffaloe; là on nous a dit « le séjour qu'avaient fait dans cette ville nos compatriotes, « leur rencontre avec Nelson, l'embarquement de celui-ci avec « eux pour le Michigan.

« A Détroit, nous avons appris leur départ pour Saginaw, « En remontant le cours du fleuve. Désirant arriver au même « but, nous voulions, pour y parvenir, suivre la même voie; « mais on nous a dit que la navigation dans ces parages peu « connus serait lente et difficile. Nous avons gagné Saginaw « par terre.

« Ami, dit encore Mohawtan en me prenant la main, ne « crains rien de ma tribu... La fille de Nelson est ici... quels « secours lui sont nécessaires? Parle, commande..... chacun « de nous t'obéira... »

Ce récit m'avait jeté dans un trouble que je ne pourrais exprimer. Georges, le frère de Marie, Georges, mon ami le plus cher, n'était plus!

« Tiens, me dit Mohawtan, voici ce que Georges m'a confié « à sa dernière heure. » L'Indien me remit un papier qui portait l'adresse de Nelson.

J'étais navré de douleur; cependant, acceptant l'offre généreuse du chef indien, je le priai de m'aider à finir notre cabane. En un instant, tous les bras des Cherokis furent mis à ma disposition; j'indiquai ce qu'il y avait à faire, et revins près de Marie, rapportant dans notre pauvre demeure un chagrin de plus.

Je m'appliquai de tous mes efforts à cacher le trouble de mon âme... Je dis à Marie le zèle obligeant des Indiens qui travaillaient pour nous... et je ne la quittai pas un seul instant. Trois jours se passèrent durant lesquels il me sembla qu'elle reprenait un peu de force... C'était le lendemain qu'Ovásco devait être de retour... nous allions donc recevoir le secours tant désiré... et Mohawtan était venu joyeux m'annoncer qu'un jour de plus suffirait pour achever les travaux de notre habitation.

Ainsi, au milieu de ma désolation, je m'acheminais encore vers l'espérance!

Cependant, vers le soir de ce bon jour, le ciel s'était chargé d'épaisses vapeurs; quoique aucun vent ne soufflât, la cime

des pins rendait des frémissements inaccoutumés; une atmosphère lourde pesait sur la forêt; on entendait dans les hautes régions de l'air des murmures étranges, tandis qu'un silence morne s'élevait de la terre : tout annonçait un orage.

J'étais assis auprès du chevet de Marie, m'efforçant d'adoucir ses souffrances par les témoignages de mon amour..... je lui parlais de notre bonheur à venir... Elle demeura longtemps silencieuse... mais tout à coup, me faisant signe de l'écouter, d'une voix calme et résignée elle dit : « Mon ami, « cesse de t'abuser... le mal dont je souffre est mortel... rap« pelle-toi le jour de notre arrivée en ce lieu ; à l'instant où « l'astre des nuits tout en feu m'apparut comme un sanglant « fantôme, je fus saisie d'une douleur qui ne m'a plus quittée... « C'est ce mal qui me consume... aucune puissance ne saurait « le combattre... tel est l'ordre de la destinée à laquelle c'est « folie de ne pas croire. Étrange égarement de ma raison! « moi, pauvre fille de couleur, méprisée de tous, avilie, dé« gradée, j'ai aspiré au plus grand bonheur qui jamais ait été « donné à une mortelle! comme si l'indignité de ma naissance « ne devait pas me suivre jusqu'au tombeau... hélas! l'expia« tion est bien rigoureuse!

« Mon ami, ajouta-t-elle, j'ai souffert cruellement durant « les jours qui viennent de se passer... tu me vois faible et « languissante!... c'est que je n'ai point de repos... Ah! quel « supplice de ne pouvoir dormir! quelquefois il me semble « qu'enfin le sommeil va s'emparer de moi! alors je m'aban« donne à lui, j'invoque sa puissance, je bénis sa main qui « s'étend sur moi... déjà la moitié de mon être lui appartient « et revient à la vie par un néant passager... l'autre est près « de m'échapper aussi; mais, à l'instant où je vais trouver le « calme en perdant la pensée, je ne sais quel aiguillon cruel « enfoncé dans mon corps me réveille subitement par la dou« leur, et, quand j'atteins le but, me replonge au fond de « l'abîme...

— « Mon Dieu! m'écriai-je en écoutant ce triste récit, je « voyais tes douleurs; mais, ô ma bien-aimée, que j'étais loin « de les croire aussi cruelles!... Pourquoi donc m'as-tu si « longtemps caché la vérité ?

— « Hélas! mon ami, me répondit Marie, fallait-il te jeter

« dans le désespoir en te demandant un secours que tu ne « pouvais me donner?... Oui, je sens la vie se retirer de moi... « mais je te jure, Ludovic, tous ces maux ne sont rien, com- « parés aux tortures que mon âme éprouve. . Mon supplice, « c'est d'avoir eu l'idée du bonheur qui m'échappe et que j'ai « vu si près de moi... c'est d'abandonner à jamais une espé- « rance si folle, mais si chère! et puis le chagrin qui, dans « mon cœur, surpasse tous les autres, c'est de voir à quel de- « gré de misère ma funeste fortune te réduit!

« Ludovic, pardonne-moi si je te parle ainsi : c'est que « bientôt... »

Elle s'interrompit : je vis son regard se troubler ; ses yeux, errant comme au hasard à l'entour d'elle, s'arrêtèrent tout à coup, puis une extrême agitation ayant succédé à cet instant de repos, sa pensée se réveilla pour s'égarer dans le délire...

Tandis que cette scène déchirante jetait dans mon âme la stupeur et le désespoir, j'entendais au dehors les premiers bruits de l'orage qui se déclarait dans les airs; des grondements lointains, d'abord faibles et croissant par degrés, annonçaient l'approche de la tempête; déjà les vents sifflaient avec violence, et les chênes de la forêt commençaient à murmurer sur leurs troncs immobiles.

Cependant Marie, ayant repris ses sens, se leva sur son séant : « Écoute, Ludovic, me dit-elle d'une voix plus ferme et « plus assurée... je viens d'avoir un songe... et c'est Dieu, sans « doute, qui me l'envoie... avant le retour d'Ovasco, je ne « serai plus.

« Le ciel me donne aussi pour un instant quelque force .. « Laisse-moi, je t'en conjure, te parler des êtres que j'aime et « qui sont loin de moi... Mon père! Georges ! ! Hélas ! je suis « bien malheureuse! Je ne recevrai point la bénédiction de « mon père... Le jour de son arrivée parmi nous devait être « celui de notre union... Et, quand il viendra, sa pauvre fille !... « Ah ! qu'il sache du moins qu'elle est demeurée pure et digne « de lui jusqu'à son dernier soupir ! !...

« Je voudrais aussi t'entretenir de Georges..... D'où vient, « Ludovic, que, depuis deux jours, tu ne me parles plus de « lui !... Nous ne savons pas quel est son sort... Hélas! je ne « le crois point heureux ! ! Son cœur est si bon, son âme si

« grande! Il est resté parmi les méchants qui nous haïssent!
« Mon ami, sois indulgent pour ma faiblesse; mais quand je « songe à lui, j'ai des visions de sang... Ce bon frère! il m'ai« mait d'une amitié si tendre!! C'est le seul être qui m'ait « aimée comme toi, Ludovic;... il savait bien la bonté de ton « cœur, mais, mon ami, laisse-moi une illusion qui m'est « chère; je crois que l'affection que tu lui inspirais eût été « moins vive s'il n'avait pas su ton amour pour moi... Hélas! « sera-t-il plus heureux que sa pauvre sœur?... Peut-être tu « le reverras... Moi, je vais mourir loin de lui... Quand il te « parlera de sa chère Marie, dis-lui que nous avons pleuré « ensemble en nous souvenant de lui... »

Et la charmante fille arrosait de larmes son lit de douleurs... Je pleurais aussi.

Elle ajouta : « Tu lui donneras ma Bible; nous avons lu « souvent ensemble le livre de Tobie, où il se trouve des con« solations et des espérances pour les infortunés... Ses feuil« lets contiennent quelques fleurs que j'ai cueillies dans la « prairie du désert, le jour où je fis un si charmant rêve de « bonheur. L'odeur voluptueuse dont elles étaient empreintes « s'est purifiée dans les parfums d'un livre religieux... En lui « remettant ce témoignage de mon souvenir, rappelle-lui que « la religion est le seul bien qu'on n'enlève point aux mal« heureux...

« Et toi, mon bien-aimé, me dit-elle en s'efforçant de se « tourner vers moi et me faisant signe d'approcher ma main « de la sienne, que te laisserai-je en mémoire de moi? Hélas! « rien que des douleurs..... Pourquoi t'imposerais-je des sou« venirs funestes?.... Notre attachement ne te rappelle que « des malheurs, hélas! sans compensation! Pour moi, tu as « sacrifié le monde, ses avantages, ses plaisirs. Si du moins « j'avais eu quelques années, quelques jours seulement pour « entourer ta vie de tendres soins, de dévouement, et mériter « ta pitié à force d'amour!! O mon ami!.... Mais non..... Je « ne t'ai donné que des chagrins amers, depuis le jour où, en « te découvrant ma naissance, j'ai fait retomber sur toi le reflet « de ma honte, jusqu'à ce moment suprême où je t'attriste « par le spectacle de mes dernières douleurs....

« Faut-il donc que mon infortune te suive après que je ne

« serai plus !.... Ah ! prends garde à l'influence de ma desti-
« née : ma mémoire te serait fatale encore..... pour être heu-
« reux, il te faut d'abord m'oublier.... »

Elle fit une pause de quelques instants.... puis, fixant sur moi un regard touchant :

« Mon ami, reprit-elle, tu vas me trouver bien faible devant
« ma dernière heure.... mais, je t'en supplie, dis-moi encore
« une fois que tu m'aimais tendrement et que tu me par-
« donnes. Je te demande comme une grâce ces assurances
« d'amour qu'autrefois je n'eusse point provoquées..... C'est
« que, vois-tu, je vais mourir, et dans quelques instants ma vie
« ne pèsera plus sur la tienne.... Mourir en entendant ta voix
« me dire ton amour ! oh ! cette pensée me donne des forces
« pour franchir le passage terrible de la vie au tombeau. Tu
« me vois faible, consumée, languissante ;..... mais sais-tu,
« Ludovic, que mon cœur n'a rien perdu de sa puissance
« d'aimer !....

« Tiens, me dit-elle, encore un peu d'indulgence pour ta
« pauvre amie.... Je t'en conjure, approche-toi près de moi....
« Mon Dieu, je te désole, dit-elle en voyant couler mes larmes ;
« mais aie pitié d'une infortunée qui n'a que peu de temps à
« t'affliger.... Laisse ma tête s'appuyer sur toi, pour que j'en-
« tende encore le battement de ton cœur..... Nous étions ainsi
« dans la prairie vierge ; n'est-ce pas qu'alors toi aussi tu étais
« heureux ? Oh ! c'est maintenant qu'il faut me dire que tu
« me pardonnes.... Grâce, mon ami, grâce pour la pauvre
« fille qui t'aimait.... Il faut que je te dise une chose que je
« t'avais toujours cachée, c'est que je t'aimai le premier jour
« où je te vis. Mon cœur a soutenu bien des combats.... Je
« fuyais ton regard, ta présence qui me charmaient, et, quand
« je reçus la révélation de ton amour, je me sentis enivrée de
« tant de bonheur, que ma raison faillit de s'égarer... Cepen-
« dant je pressentais nos malheurs, et je pleurai sur ma
« joie.... Mon ami, je te dis ces choses pour que tu me par-
« donnes en voyant que mon cœur était bon.... »

Navré de douleur, je pressai sur mon sein le visage de mon amie : « Te pardonner, m'écriai-je, ange d'innocence et de « bonté !.... » Et les sanglots étouffaient ma voix.

A l'instant où le mot *pardon* sortit de ma bouche, la figure

de Marie prit l'expression de la reconnaissance ; alors elle se laissa retomber sur sa couche comme si tous ses vœux eussent été accomplis. Je vis sa raison et ses forces décliner avec une effrayante rapidité.... Il était minuit.... la fièvre redoublait... Marie tomba dans un affreux délire.

En ce moment toutes les fureurs de la tempête étaient déchaînées au dehors... la foudre grondait dans le ciel ; un vent impétueux ébranlait la forêt ; les eaux de l'orage tombaient avec une violence contre laquelle notre faible réduit était impuissant à nous protéger.

O mon Dieu ! vous savez quelles furent mes angoisses durant cette nuit fatale, quand, dénué de tout secours, abandonné à ma misère et à mon désespoir, je me trouvai seul en face d'un être adoré, témoin de maux que je ne pouvais soulager, d'un délire qui troublait ma propre raison.... seul dans une forêt sauvage, au milieu d'une nuit ténébreuse, pleine de terreurs du ciel et de la terre ; placé entre l'être innocent dont je voyais l'agonie, et le Dieu vengeur dont j'entendais la colère ; l'orage sur la tête et dans le cœur !... brisé jusqu'au fond de l'âme par les accents douloureux de Marie ; anéanti par les grondements d'un tonnerre qui ne se reposait point ; ne sachant si toutes les puissances du ciel et de l'enfer étaient liguées contre un seul homme, je me jetai à genoux, les mains jointes, prosterné en face de mon amie ; et tour à tour portant mes yeux sur son visage pâle et livide, puis les élevant vers le ciel, je priai Dieu avec ferveur.... Les éclairs qui sortaient d'une nuit sombre illuminaient cette scène solennelle... J'étais dans une extase de terreur muette, de désespoir instinctif et d'espérance religieuse, lorsque les yeux de Marie venant à se porter sur moi :

« Mon ami, me dit-elle dans un moment lucide, dernier « rayon d'une intelligence prête à s'éteindre, tu pries pour « moi !... oh ! merci !... vois quel est le courroux du ciel... « mon Dieu ! je suis donc bien coupable ! ! ! »

A cet éclair passager de raison succéda une crise plus violente encore que la première ; une extrême agitation s'empara de ses sens.... elle prononçait des paroles incohérentes, des phrases entrecoupées de soupirs... ces mots : *Race maudite*, *infamie du sang*, *destin inexorable*, sortaient de sa bouche ;

enfin elle répéta mon nom deux fois, et quoiqu'en délire, elle pleura. Elle ne dit plus rien.

Je vis bien que les temps étaient accomplis pour la fille de Nelson ; la nature elle-même, dont les grandes crises révèlent quelquefois les mystères de l'avenir, semblait m'avertir que le sacrifice allait se consommer ; l'orage avait annoncé toutes les phases de l'agonie.... En cet instant la forêt fut pleine d'effroyables retentissements ; les éclats du tonnerre ne laissaient point de relâche aux échos dont les voix innombrables, éveillées au sein des profondes solitudes, multipliaient à l'infini les terreurs de la céleste vengeance ; les grands pins, les vieux chênes, craquaient, tombaient avec fracas, brisés, brûlés par la foudre, déracinés par les vents ; mille clartés éblouissantes, sorties d'un ciel ténébreux, répandaient sur toute la terre les lueurs épouvantables d'un embrasement universel ; tandis qu'à travers cette atmosphère de feu, les torrents tombés des nuages roulaient tumultueusement du haut des collines dans les vallées, mêlant ainsi les destructions du déluge aux horreurs de l'incendie.

A tous ces bruits de la foudre, des échos, des torrents, le silence succéda, silence plus affreux mille fois que toutes les voix de l'orage et de la douleur ; car il y a encore de l'espérance au fond de la douleur qui gémit... et de même qu'au dehors, tout était silence autour de moi....

Ici Ludovic manqua de voix. Depuis longtemps il se faisait violence pour retenir ses larmes qui, en ce moment, coulèrent avec abondance. Avec lui pleura le voyageur, que ce récit avait touché.

Ludovic reprit ainsi : Je n'essaierai point de vous dépeindre l'horreur de ma situation ; il existe des douleurs qui remplissent le cœur de l'homme, et pour lesquelles le langage n'a point de mots.

Aussi longtemps que dure une crise terrible, il semble que l'énergie morale de celui qui combat se soutienne par la violence même de l'agression. Au milieu de tous les tumultes d'un ciel menaçant, de tous les déchirements d'une nature troublée, au sein même de la confusion des éléments, l'homme, tout misérable qu'il est, ne disparaît point ; il demeure debout, grand par sa pensée, et fort par sa volonté. Une voix inté-

défaillance.... mais bientôt je compris que, pour consoler le malheur, ce n'est pas assez d'avoir le même sujet de peine, mais qu'il faut encore sentir de même la douleur.

Nelson fut frappé d'un coup terrible en voyant l'énormité de notre infortune; mais son stoïcisme l'emporta sur sa misère. Je ne croyais pas que la raison fût jamais si puissante sur le cœur, et qu'il pût se trouver tant de froideur dans un chagrin réel.... quelques larmes coulèrent de ses yeux... bientôt il me fallut pleurer seul....

Je n'ai point d'expression pour vous dire les scènes de deuil et de désolation dont ce désert fut le théâtre, lorsque le moment fut venu de rendre à la terre la dépouille mortelle de mon amie.

Vous voyez cette cabane peu éloignée de celle où je vous ai reçu.... l'autre jour vous alliez en franchir le seuil, lorsque j'ai retenu vos pas..... vous en admiriez la construction élégante et les proportions gracieuses, et vous me disiez que là on pourrait vivre heureux avec un objet aimé ; oh ! je croyais aussi à ce bonheur ! c'était la demeure préparée avec tant de soin ; l'asile de Marie; le toit qui couvrirait de son ombre nos joies pures et mystérieuses.... mais le ciel n'ayant point voulu que mes desseins s'accomplissent, et que cette habitation contînt notre félicité, j'en ai fait un tombeau....

Quand nous transportâmes dans ce lieu des restes chéris, il fallut passer par de nouvelles angoisses et par de nouveaux brisements.... j'ai bu tout entier le calice d'amertume.... j'ai vu la terre s'emparer peu à peu de sa proie, et, lorsque tout a été enlevé à mes regards, il m'a semblé que mon âme tombait dans une solitude encore plus profonde. O misère! une vie de passions et d'orages qui aboutit à un sépulcre! Est-ce donc là toute la destinée de l'homme?.... Je me précipitai la face contre terre, comme si mon cœur devait souffrir moins en se rapprochant de la tombe!!! et je songeai que cette tombe renfermait une créature céleste qui, la veille, respirait pour moi seul, et aujourd'hui n'était plus rien sur la terre... Alors, prosterné sur le néant, j'adorai Dieu!

Tel fut le commencement d'un culte que j'ai, depuis ce temps, renouvelé chaque jour dans la cabane consacrée à ma douleur. « O ma bien-aimée, m'écriai-je, en terminant la

« prière du tombeau, tu ne me devanceras que de peu de « jours dans le funèbre asile! je le sens au vide de mon cœur, « je n'ai plus les conditions de la vie; je vous rejoindrai bien-« tôt, âmes chéries, dont la mienne ne peut vivre détachée; « Marie, l'ange de mes jours, sans lequel il ne me reste plus « qu'à errer ici-bas de misère en misère; et toi, Georges, « mon ami le plus cher, Georges, le plus noble des hommes, « le plus tendre des frères, qui, fidèle, jusqu'à ta dernière « heure, aux devoirs d'une amitié touchante, as précédé ta « sœur dans le séjour des ombres, où maintenant vous êtes « réunis..... ah! ne pleurez point mon absence..... bientôt je « serai près de vous; la mort cruelle a pu séparer nos corps, « mais nos âmes s'uniront d'un lien qui ne se brisera jamais. »

Ainsi je disais : et je vis une nouvelle impression de douleur se peindre sur la figure de Nelson.... « Quel est donc ce « langage? s'écria-t-il..... Georges!..... mon fils bien-aimé!!! « grands dieux! le sacrifice serait-il complet?.... »

Ma douleur m'avait égaré : je révélai tout à Nelson, et ne regrettai point l'indiscrétion de mon désespoir; car le moment était opportun pour dire au père de Georges toute l'énormité de son malheur. La prière et la douleur avaient élevé son âme vers le ciel; et l'homme religieux est toujours fort. La pensée qui monte de la terre et arrive jusqu'à Dieu est comme une colonne puissante à laquelle le plus faible se retient....

Pendant un instant, le front du presbytérien sembla plier sous le coup, et, pour la première fois, je crus que ses forces morales seraient au-dessous de son infortune.... Mais il releva sa tête, et laissa voir deux larmes étonnées d'avoir coulé de ses yeux; alors je lui remis la lettre de Georges. Nelson en fit la lecture, et, depuis ce jour, je l'ai relue tant de fois, que je me rappelle exactement ses termes :

« Mon père, écrivait Georges, si cette lettre vous est re-« mise, elle vous annoncera que je n'existe plus. Ne vous af-« fligez point.... J'aurai souffert une mort digne de vous et « de moi-même. Je ne serai point assez lâche pour attenter à « ma vie... Mais il me sera doux de mourir en combattant nos « oppresseurs... Je sais, mon père, quel jugement les hommes « porteront sur moi, si toutefois mon nom me survit dans « leur pensée.... Je serai appelé par eux factieux et rebelle....

« ils m'ont persécuté durant ma vie, et flétriront ma mé-
« moire..... mais leur sentence n'atteint point mon âme.....
« J'ignore si mon sang contient des souillures.... mais je suis
« assuré de la pureté de mon cœur.... Je paraîtrai confiant
« devant Dieu.... J'ai pris une résolution fatale qui me ré-
« jouit : je vaincrai mes ennemis ou ne survivrai point à notre
« défaite. Hélas! j'espère peu de succès; la population noire
« est vouée à l'éternel mépris des blancs; la haine entre nos
« ennemis et nous est irréconciliable : une voix intérieure me
« dit que ces inimitiés ne finiront que par l'extermination de
« l'une des deux races; je ne sais quel pressentiment plus
« triste encore m'avertit que la lutte nous sera fatale....
« L'issue funeste que je prévois ne me trouble point. J'ignore
« les desseins de Dieu; mais je sais les devoirs dont la source
« est en moi-même; ma conscience m'apprend qu'il est tou-
« jours beau de donner sa vie pour le service d'une sainte
« cause.... Vous le dirai-je, cependant, ô mon père, j'ai une
« douleur dans l'âme; ma tristesse ne me vient point de moi;
« elle ne procède pas non plus de la crainte de vous affliger...
« car je sais votre vertu; et vous ne pourrez regretter long-
« temps les suites d'un dévouement qui me rend plus digne
« de votre estime. Mais ma sœur! ma chère Marie! qu'il est
« désolant de ne la plus revoir! et comme elle sera malheu-
« reuse en apprenant que son Georges n'est plus!.... Ah!
« tâchez qu'elle conserve longtemps des doutes sur mon sort!
« Le ciel m'est témoin que, dans l'extrémité où je suis, c'est
« elle seule dont le souvenir trouble ma raison.... Je ne puis
« croire qu'elle habite une terre où je ne serai plus.... Ah!
« qu'il me soit permis d'adresser quelques paroles au géné-
« reux Français dont elle était aimée.... Ludovic, ô mon ami,
« écoutez la voix sacrée de l'homme à sa dernière heure :
« Marie est de toutes les créatures la plus sensible, la plus
« pure, la plus digne d'amour.... Elle vous aime tendrement,
« Ludovic.... Ah! de grâce, ne brisez pas son cœur! Elle est
« bien faible!!! elle croit aisément au malheur, et ne résiste
« qu'à l'espérance; le souvenir du destin de sa mère ne quitte
« point sa pensée. Hélas! je n'en doute pas, un chagrin pro-
« fond abrégerait sa vie. »

Cette lettre ajouta un nouvel aiguillon à ma douleur, et

rendit encore plus abondante la source de mes larmes. Nelson contempla quelque temps la terre avec un regard immobile; puis, levant les yeux au ciel : « O mon Dieu! dit-il d'une « voix grave et pénétrée. Seigneur, qui, pour m'éprouver, « m'envoyez les plus cruels malheurs qui puissent déchirer « le cœur d'un père, je me soumets à vos décrets tout puis- « sants; je suis bien infortuné, mais je ne murmurerai point « contre votre providence, car vous êtes juste encore, alors que « vous êtes sévère. J'accepte vos rigueurs comme des expia- « tions, et, pour désarmer votre colère, je m'efforcerai d'avoir « de bonnes œuvres à vous offrir. »

En ce moment, quelque bruit se fit entendre hors de la cabane; je sortis : c'étaient des Indiens Cherokis ayant Mohawtan à leur tête. « Nous venons, me dit celui-ci, pour voir si « l'orage d'hier n'a fait aucun dégât dans la cabane, et nous « vous aiderons ensuite à y transporter la fille de Nelson.

— « La fille de Nelson! m'écriai-je avec désespoir!!! elle y « repose. » Il vit couler mes larmes. Bientôt Nelson parut. Mohawtan le reconnut sans peine; les deux amis s'embrassèrent. L'Indien, en pressant sa poitrine sur le cœur de Nelson, y sentit la douleur paternelle; il jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la cabane, et vit la tâche funèbre que nous venions de remplir.

Cependant une lutte terrible était prête à s'engager entre les Cherokis et les Ottawas. Le meurtre commis par Mohawtan criait vengeance, et c'était pour les Ottawas un bon prétexte de repousser de leur territoire une tribu dont la présence leur était importune. Mohawtan dit : « Voulez-vous prendre « parti pour nous? » — Je ne répondis pas, car j'étais indifférent à toutes choses. Mais Nelson, toujours plein de l'intérêt religieux qui l'avait amené dans ces lieux : « Non, dit-il, je « n'épouserai point une injuste querelle. Mohawtan, je suis « votre ami; mais pourquoi serais-je l'ennemi des Ottawas? « Est-ce parce qu'ils défendent leur patrie, ou parce qu'ils ont « horreur du sang répandu?.... Ma mission sur la terre est « plus noble et plus pure.... Si le ciel exauce ma prière et se- « conde mes efforts, ces menaces de guerre et d'extermination « ne s'accompliront pas....

« Un grand devoir m'est imposé, ajouta-t-il en se tournant

« vers moi ; je dois faire violence à ma douleur..... Mon ami,
« l'occasion de faire le bien est rare ; une bonne action est la
« plus sûre consolation du malheur.... Ma tâche sera facile à
« remplir, si je puis faire descendre dans l'âme de ces sauvages
« quelques paroles d'une religion de paix. »

Nelson suivit Mohawtan et les Indiens. Tous se dirigèrent vers un lieu éloigné d'environ trois milles, dans lequel les Cherokis étaient assemblés pour délibérer.

Je ne voulus point suivre Nelson... Je vis bien qu'il y avait dans son âme un instinct secret qui le portait à combattre les coups de la fortune, plutôt qu'à guérir les peines du cœur.

Ainsi, malgré l'arrivée du père de Marie, je fus bientôt seul.

En ce moment, je l'avoue, quand je réfléchis sur les malheurs accumulés sur ma tête et à l'entour de moi, je me pris à douter de tout, excepté de la misère de l'homme... j'accusai la vertu, la religion, Dieu lui-même. Je voyais la plus charmante des créatures, la fille la plus vertueuse et la plus innocente, victime d'un odieux préjugé, livrée par le sort de la naissance aux plus cruelles persécutions ; poursuivie de ville en ville ; couverte en tous lieux de honte et de mépris ; frappée sans pitié, elle, si bonne et si pure, par une société dénuée d'âme et de grandeur ; et contrainte enfin, pour échapper à ses barbares ennemis, de chercher un refuge dans un affreux désert, où elle meurt ! !.... Et Georges ! ! ! mon frère ! ! ! le seul ami que j'aie possédé ! Georges ! le plus généreux des hommes ! méritait-il le sort fatal qui m'avait privé de lui ? Fallait-il qu'il se soumît lâchement à la dégradation qu'on voulait lui imposer ? qu'il courbât son front sous une honteuse tyrannie ? Fallait-il, pour être heureux, qu'il commençât par être vil ?... Ah ! son âme était trop élevée pour descendre aux bassesses de la soumission ! il a repoussé l'humiliation et le mépris, qui pèsent plus sur une grande âme que les chaînes de la servitude ! il s'est révolté contre l'oppression !... Sa cause était celle de la liberté humaine ; c'était la cause de Dieu même, et cependant Dieu n'a point aidé son bras ! Son dévouement est demeuré stérile !

Georges, l'homme magnanime, n'est plus... et ses ignobles tyrans trafiquent tranquillement sur sa tombe..

Étrange destinée du frère et de la sœur! Celle-ci, faible femme, s'est dérobée aux coups de la tempête; elle s'est brisée en pliant; tandis que le premier, pareil au cèdre qui montre sa tête à l'orage, est tombé sous la foudre...

Qu'est-ce donc que cette providence céleste qui veille sur l'univers, et ne préside qu'à des iniquités?

Le sort même de ces Indiens exilés de leur vieille patrie, et que je voyais réduits à se déchirer entre eux pour se disputer quelques lambeaux du sol américain, fournissait à mon désespoir un nouveau sujet d'imprécation.

Pourquoi cette destruction impie d'une race infortunée? Les Indiens sont simples et faibles, les Américains habiles et forts. Mais la science ne fait pas l'honnêteté, ni la force le bon droit... D'où vient donc ce triomphe de la ruse sur la franchise, du fort sur le faible? Si le Dieu créateur de ce monde jette parfois un regard sur son œuvre, n'est-ce pas pour combattre en faveur du juste, et rétablir, par sa puissance, l'équilibre que la violence et la méchanceté rompent sans cesse? Cependant les bons succombent dans la lutte! Tel est le sort de ces malheureux Indiens, que la cupidité américaine refoule dans ce désert... dans ce désert, asile de tant d'infortunes imméritées, et qui, par un étrange assemblage, réunit dans son sein l'Européen exilé par ses passions, l'Africain que les préjugés de la société ont banni, l'Indien qui fuit devant une civilisation impitoyable?

Et moi-même, qu'ai-je donc fait pour être ainsi frappé par les foudres du ciel? J'étais bon! oh! j'étais plein d'amour pour mes semblables... et j'ai parcouru deux mondes sans pouvoir y trouver un peu de bonheur! partout j'ai vu des heureux qui me faisaient pitié, tant ils étaient pauvres de cœur! Et moi je n'ai trouvé qu'une fatale destinée, toujours prompte à me bercer de mille illusions, m'offrant tour à tour mille chimères, se riant de ma détresse, jusqu'au jour où, par un jeu plus cruel, après avoir guidé mes pas dans cette solitude, elle a disparu, me laissant seul sur un tombeau!!!

Le désespoir ayant ainsi pénétré dans mon âme, l'idée du suicide s'offrit à moi... et je l'acceptai comme le seul remède à ma misère... Je fis les préparatifs de ma mort avec une sorte d'exaltation morale, comme autrefois je faisais des rêves de

bonheur. Je laissai pour Nelson une lettre dans laquelle je le priai de placer mon corps dans le tombeau de Marie, et, la tête pleine d'une résolution fatale, je sortis de la cabane...

« Mon bon maître! » s'écria Ovasco en me sautant au cou.— C'était le soir du quatrième jour écoulé depuis son départ. Le fidèle serviteur arrivait en toute hâte. Un vieillard, affaissé par l'âge, et qu'à son costume je reconnus pour un prêtre, l'accompagnait.

La présence d'Ovasco et de cet étranger me fut importune; ils gênaient l'exécution du dessein que je venais de former; et l'âme ne saurait demeurer en suspens sur un pareil projet. Je dis à Ovasco : « Tout est fini; » et au prêtre : « Votre présence en ce lieu n'est plus nécessaire!... » Tous deux me comprirent; Ovasco se livra aux marques du plus violent chagrin; le vieillard me regarda d'un air pénétrant; sans doute il aperçut mon trouble, et devina mon désespoir jusqu'au fond de mon cœur, car il me dit avec bonté : « Mon ami, je suis bien loin de « la ville; veuillez me donner l'hospitalité pour aujourd'hui. » Il ajouta d'une voix basse, et comme s'il se fût parlé à lui-même : « Je ne quitterai point ce lieu, car il y a ici des pas-« sions... » En prononçant ces mots, il tomba à genoux et pria Dieu.

Cependant Ovasco, qui ne savait point que le terme de mes maux était fixé, se mit, pour distraire ma douleur, à me raconter les circonstances de son voyage. Arrivé à Détroit, il s'était présenté chez le seul médecin de cette ville; mais, lorsque celui-ci sut dans quelle contrée lointaine ses secours étaient demandés, il marchanda ses services, et les mit à un prix si élevé, en exigeant une caution préalable, qu'Ovasco ne put le satisfaire.

Il existait alors à Détroit un prêtre catholique du nom de Richard; c'était un Français banni en 1793, à l'époque où, pour sauver la civilisation, on proscrivait la religion et la vertu; arrivé jeune aux États-Unis, il avait vieilli sur la terre d'exil; tout le monde vantait sa sagesse, sa grande science, sa charité. Les sentiments d'estime et de vénération qu'il inspirait étaient universels; et la population du Michigan, dont les trois quarts sont protestants, l'avait nommé, quelques années auparavant, son représentant au congrès*. Guidé chez

lui par la voix publique, Ovasco se présente, invoque son appui comme on demande secours à une puissance supérieure... Le bon vieillard secoue sa tête chargée d'années, et dit : « Les infortunés! ils sont bien loin! allons vite à leur « secours!... Je sais, ajouta-t-il, un peu de médecine... on « me consulte souvent dans ce pays sauvage où les secrets de « l'art sont presque inconnus... et puis, quand je ne sais point « guérir le corps, je m'attache aux plaies de l'âme. »

A ce récit d'Ovasco je sentis quelque émotion pénétrer dans mon cœur... et je ne pus songer sans remords à l'indifférence que j'avais témoignée au bon vieillard.

« Pardonnez-moi, m'écriai-je en m'avançant vers lui, je « suis bien malheureux!... » et je me précipitai dans ses bras; j'éprouvai un frémissement de respect et d'admiration en touchant ces cheveux blancs que le désert rendait encore plus imposants. « Eh quoi! m'écriai-je, malgré le poids des années, « vous affrontez cette solitude!

— « Mon ami, me dit le prêtre avec un accent plein de sim« plicité, n'y êtes-vous pas venu vous-même avec joie? »

Je gardais un silence morne.

— « Une passion généreuse, reprit le vieillard, un amour « pur vous ont conduit dans cet asile solitaire... mon ami, « c'est aussi l'amour qui me guide près de vous, l'amour, « source de toute vertu et de tout bien. Oh! ajouta-t-il, je « comprends votre infortune, puisque vous avez perdu ce que « vous aimiez... Ces cheveux blancs vous tromperaient beau« coup, s'ils vous faisaient penser que j'ai plus de vertu que « vous... je serais bien faible aussi devant le malheur. Il me « semble que mon cœur se briserait, s'il m'était interdit d'ai« mer Dieu et de faire du bien à mes semblables..... Vous le « voyez, mon seul avantage sur vous, c'est d'avoir des affec« tions dont l'objet ne périt point... »

Il y avait dans l'accent du vieillard quelque chose de tendre et de pénétrant... Je crois que le langage du protestant et celui du catholique diffèrent, comme la raison diffère du cœur. Alors je lui ouvris mon âme; il m'écouta avec une attention mêlée de pitié. Mais quand il sut le projet que j'avais formé d'attenter à mes jours, je vis ses yeux se remplir d'une flamme soudaine. « Pourquoi, lui disais-je, prolonger une vie

« de misère et d'ennui? A quoi suis-je bon sur la terre?.....

— « Malheureux! s'écria-t-il dans un moment de vertueuse « colère, qui donc es-tu pour citer la Providence devant ton « tribunal?... » Et les regards de l'octogénaire lançaient les foudres autour de lui.

Il reprit avec douceur : « Mon ami, vous êtes mon frère. Je « vous vois bien malheureux et prêt à commettre un grand « crime : je ne vous quitterai point... »

Le saint vieillard fut habile à s'emparer de mon cœur. Je lui racontai l'histoire de mes malheurs. Je lui dis mes rêves d'enfance, mes chimères de jeunesse, mes illusions de tout âge. Le récit de mes infortunes le toucha vivement... Il m'écouta en silence et parut se livrer à de profondes méditations; un jour se passa durant lequel il ne cessa de me témoigner le plus tendre intérêt; il avait peu à peu calmé les orages de mon cœur; et quand il me vit capable d'écouter la voix de la raison, il m'adressa ces paroles :

« Vous avez, mon cher fils, commis de grandes fautes; et « votre infortune est l'expiation de vos erreurs. La société « vous a frappé sans pitié, parce que vous étiez pour elle le « plus dangereux de tous les ennemis.

« Tous vos malheurs vous sont venus de l'orgueil et de « l'ambition.

« Vous vous êtes cru appelé à de grandes choses... et, au « lieu d'attendre que la Providence vous choisît pour accom« plir ses desseins, vous vous êtes imprudemment précipité « dans un abîme de désirs immodérés... Je veux bien croire « que vous aspiriez à vous élever en servant votre pays... Mais « des ambitions comme la vôtre sont trop difficiles à contenter. « Ce n'est pas trop, pour en satisfaire une seule, de la misère « de tout un peuple. Faut-il donc que l'édifice social croule « chaque jour, pour fournir aux mains hardies et puissantes « qui relèveront ses ruines des occasions de gloire et d'éclat?...

« Il est bien rare que les maux réels des sociétés fournissent « aux passions ambitieuses de quoi se nourrir... Les grandes « gloires se rencontrent encore... ce sont les gloires pures qui « manquent.

« L'histoire répète les noms fameux de tous ceux qui, rois « ou despotes, guerriers ou législateurs, ont tour à tour, pen-

« dant cinquante siècles, remué le monde... mais combien de « noms transmet-elle, grands et purs comme le saint, l'immortel nom de Washington?

« Défiez-vous, mon cher fils, de ces mouvements inquiets... « ils ne sont point sans élévation, mais contiennent beaucoup « d'orgueil... Les hommes les plus utiles à la société ne sont « point ceux qui font de si grandes choses... les événements « graves s'accomplissent selon les vues de Dieu, bien plus que « par les soins des hommes... et les hommes qui s'y mêlent « sont quelquefois moins animés de l'amour de la patrie, « qu'ardents à poursuivre un peu de célébrité...

« La voie qu'ils suivent est pleine de périls...

« Le pauvre laboureur, dont toute l'ambition poursuit une « récolte, fait peu de bien, mais ne saurait faire de mal; son « horizon finit au bout du sillon qu'il trace.

« Quand les vastes passions de Mirabeau s'élancent dans « l'arène politique, quelle barrière les arrêtera? quelle gloire « assouvira cette puissance affamée de bruit et de renommée?

« Quant à l'illustration littéraire que vous avez recherchée, « combien peu de génies jouissent, dans les lettres, d'une « gloire désirable? Dites-moi lequel vaut mieux de mourir « ignoré du monde, ou d'avoir écrit ces pages impies où Byron se raille de Dieu et de l'humanité?

« C'est aussi l'orgueil qui nous égare, quand il nous pousse « à chercher dans ce monde un bonheur qui n'existe point; « nous prenons en pitié l'homme que nous voyons se contenter « d'un sort modeste; nous pensons que c'est assez pour lui, « mais nous avons pour nous-mêmes de plus vastes désirs....

« Cependant, mon fils, il y a bien peu de différence entre « le bonheur d'un homme et celui d'un autre homme!

« Quel être si indigent n'a pas trouvé durant sa vie un peu « de pain qui le nourrisse, une femme qui l'aime, un Dieu qui « écoute sa prière? C'est pourtant toute la vie de l'homme.

« Le mal ici-bas vient de ce qu'on veut placer beaucoup de « bonheur dans un cœur qui n'en tient que peu...

« Et c'est encore une excitation de l'orgueil qui, jetant « l'homme dans des chimères, lui fait mépriser les voies que « suit le plus grand nombre pour arriver au bonheur...

« Sans doute le monde contient bien des vices, et il est loin « encore de la perfection où le portera la loi du Christ!

« Je sais que, pour une âme ardente, impétueuse, tout, « dans la société, est embarras et obstacle; mais ne vous abusez « point, mon ami : ces entraves qui vous gênent, ces chaînes « qui vous pèsent, sont commodes et légères à la multitude... « la plupart des hommes ne sentent point ces nobles élans qui « vous animent, ces transports sublimes de l'enthousiasme; « la condition commune est la médiocrité, et la société fait « des lois pour se protéger contre des besoins de gloire qui « menacent son repos et des éclairs de génie qui fatiguent ses « regards...

« D'ailleurs, ces élans, ces transports, cet enthousiasme, « sont-ils durables chez ceux mêmes qui les éprouvent?.... « Permettez-moi de vous dire, mon cher enfant, que le bon-« heur immense dont vous espériez jouir dans cette solitude « avec le digne objet de votre amour, était encore une chi-« mère de votre imagination, et peut-être la plus cruelle de « toutes....

« Dans l'âge des passions brûlantes, la vie de deux êtres « qui s'aiment est toute amitié, tendresse, dévouement, « échange de sentiments généreux.... alors la seule richesse « qui se dépense entre eux est celle de l'âme.... Deux êtres « qui se donnent mutuellement ces trésors du cœur ne man-« quent d'aucun bien et n'ont besoin de personne; ils jouis-« sent d'une félicité dont la source est en eux-mêmes, et ne « doivent rien ni au monde ni à la fortune.

« Mais le temps de cette fièvre de l'âme, de cette spiritualité « de l'existence est passager. C'est une heure fugitive d'en-« chantement dans le long jour de la vie.... Et quand cette « heure est écoulée, les passions de l'homme, pareilles aux « eaux de l'Océan après l'orage, reprennent leur niveau.... « Les grandes pensées qui exaltaient son esprit, les nobles « sentiments qui faisaient bondir son cœur, ne se présentent « plus à lui que comme des images brillantes ou comme de « beaux souvenirs.... Il est retourné aux habitudes et aux « exigences de la vie positive.

« Hélas! faut-il le dire? on voit les êtres les plus aimants « perdre en vieillissant une partie de leur bonté. Il semble

« que l'âme se durcisse comme le corps, et que tout se des-
« sèche avec les années, même la source d'amour qui jaillit
« d'un bon cœur! L'union qui s'est formée dans les illusions
« repose sur une base bien fragile....

« Votre malheur est bien grand, mon cher fils, et vous me
« voyez tout plein de son immensité. Mais dites, quel eût été
« votre destin si, atteignant le but de vos efforts, vous eussiez
« vu le bonheur tant désiré s'évanouir comme une nouvelle
« chimère!

« Une catastrophe terrible a devancé l'épreuve.... et vous
« maudissez la société américaine, dont les préjugés, en exi-
« lant Marie, l'ont conduite au tombeau.... Votre plainte est
« légitime.... Il est vrai que les Américains persécutent sans
« pitié une race malheureuse. Oui, le préjugé qui voue à l'es-
« clavage ou à l'infamie trois millions d'hommes est indigne
« d'un peuple libre et éclairé. Mais faut-il prendre occasion
« de ces désordres pour envoyer au ciel des imprécations?
« Mon ami, l'iniquité des hommes suffirait seule pour me
« faire croire à la justice de Dieu.

« Les passions qui vous ont irrité contre l'état social ont en
« même temps fasciné vos yeux, en vous montrant dans la vie
« sauvage un état perfectionné.

« J'ai vécu longtemps parmi les Indiens; j'ignore quels
« étaient leurs pères; mais, déchus de leur état primitif qui,
« peut-être, avait quelque grandeur, les Indiens de nos jours
« ne possèdent ni les avantages de la vie sauvage, ni les bien-
« faits de la vie civilisée.

« Préservez-vous de cette fausse opinion que la valeur indi-
« viduelle de chaque homme est mieux appréciée chez les sau-
« vages que dans les pays policés.

« Si les peuples avancés dans la civilisation font une trop
« grande part d'influence à la richesse, les peuples sauvages
« accordent trop d'importance à la force physique.

« Sauf quelques exceptions rares dont s'emparent beaucoup
« d'esprits médiocres, toutes les sociétés d'Europe et d'Amé-
« rique sont gouvernées par les supériorités intellectuelles.
« Dans l'opinion des hommes civilisés, un corps robuste est
« peu de chose, s'il ne contient un grand cœur; chez l'In-
« dien, au contraire, la force morale n'est puissante que par

« son union à celle des muscles, et la plus grande âme dans « un faible corps n'est rien.

« La vie sauvage est d'ailleurs une vie d'égoïsme.... Dans « ces forêts où la nature est si belle, on étouffe ses cris les « plus touchants... Vainement l'infirme, le mutilé, celui dont « la raison s'est égarée, réclament le secours de leurs sem- « blables. Ceux-ci méprisent la voix d'infortunés qui, n'ayant « plus la force du corps, ne méritent pas d'exister.

« Dans les pays civilisés on ne secourt pas toutes les infor- « tunes; mais toutes espèrent d'être secourues.... et combien « de plaies sont fermées par la charité publique! Combien « de douleurs se taisent devant la religion et la bienfaisance!

« Enfin, mon ami, cette existence toute matérielle de l'*In-* « *dien*, dont le corps seul agit, est-elle selon la destinée *de* « l'homme? Ne croyez-vous pas que celui dont la pensée do- « mine le corps se rapproche davantage de la divine nature « dont il est émané, de l'intelligence suprême dont il est un « rayon?

« Mon cher fils, tout a été erreur et exagération dans les « jugements que vous avez portés.

« Vos premières impressions sur l'Amérique étaient beau- « coup trop favorables; et vous avez fini par la juger avec « une injuste sévérité.

« Ce peuple, qui ne séduit point par l'éclat, est cependant « un grand peuple; je ne sais s'il existera jamais une seule « nation dans laquelle il se rencontre un plus grand nombre « d'existences heureuses.... Rien ne vous y plaît, parce que « rien n'est saillant aux yeux, ni lumières, ni ombres, ni « sommets, ni abîmes...., c'est pour cela que le plus grand « nombre y est bien.

« Peut-être vous m'accuserez à votre tour de me complaire « dans une illusion; mais j'ai fondé sur ce peuple une espé- « rance qui fait le charme de ma vieillesse.... Lorsque je vois « la multitude des sectes protestantes aux États-Unis, les di- « visions qui chaque jour pénètrent dans leur sein; l'incon- « séquence, la frivolité des unes, l'absurdité des autres[1];

(1) Voyez, à la fin du volume, la deuxième partie de l'appendice intitulée : *Note sur le mouvement religieux aux États-Unis.*

« lorsque, d'un autre côté, je considère le catholicisme, tou-
« jours un et immuable au milieu des sociétés qui changent « et des sectes qui se multiplient, attirant à lui par son pro« sélytisme tandis que les autres communions les plus favori« sées demeurent stationnaires; se ranimant enfin d'une vi« gueur nouvelle sur cette terre de liberté, comme un vieillard « qui, après un long exil, retrouverait sa patrie.... je ne puis « m'empêcher de croire que la religion catholique est le culte « à venir de ce pays... et cette pensée répand une douce clarté « sur mes vieux jours. »

Quand le prêtre eut ainsi parlé, il se leva : « Mon ami, « ajouta-t-il, ne restez point dans ce lieu.... prenez garde aux « conseils funestes de la solitude et du malheur.

— « Mon père, m'écriai-je, vous m'avez préservé d'un « grand crime.... mais ne me demandez pas un sacrifice supé« rieur à mon courage. Tant que coulera dans mes veines une « goutte de sang, elle alimentera mon chagrin. Et qui donc, si « j'abandonnais le désert, veillerait sur cette cabane monu« ment sacré de ma douleur ? Ne voyez-vous pas l'Américain « avide passant la charrue sur des ossements pour féconder « sa terre ?.... Ah ! je ne laisserai point s'accomplir une pa« reille profanation ! »

Voyant ma résolution inébranlable, le vieillard me quitta en me disant :

« Souvenez-vous, mon enfant, que vous avez, non loin « d'ici, un ami bien tendre; puissiez-vous un jour venir vers « moi.... mais, mon cher fils, me dit-il en me montrant sa tête « blanchie par les hivers, n'attendez pas trop longtemps.... »

En disant ainsi, le vieillard s'éloigna, emportant mes bénédictions et laissant dans mon âme de profondes impressions.

J'étais toujours malheureux, mais je n'étais plus impie, car j'avais vu sur la terre l'image de la Divinité dans un vieillard vénérable. J'étais également moins seul depuis que la religion était descendue dans mon âme, et l'aspect de la vertu calme et résignée avait ranimé mon courage.

Le jour suivant fut un jour de grandes réjouissances parmi les deux tribus indiennes qui se trouvaient réunies dans ce lieu. Le bateau qui portait les Cherokis laissés par Nelson

au fort Gratiot venait d'arriver à Saginaw, et, grâce aux efforts généreux du père de Marie, les Ottawas avaient déposé les armes. Toute la nation des Cherokis se trouvait réunie; les Ottawas consentirent à lui donner asile sur leurs terres. Un traité d'alliance fut conclu, et le bon accord parut établi entre les deux tribus. Nelson se fixa au milieu de ces sauvages et redoubla de zèle pour maintenir l'union entre eux et leur enseigner les vérités du christianisme. Il s'efforça de m'attirer près de lui : mais je ne voulus point quitter ma solitude et la tombe de Marie.

ÉPILOGUE.

Ainsi parla Ludovic; plus d'une fois, pendant ce récit, le voyageur avait senti couler ses larmes. — Oh! combien votre malheur me touche! dit-il au solitaire; quoi! depuis tant d'années, vous viviez seul dans ce désert! — Je n'y suis pas resté toujours, répliqua Ludovic; j'ai tenté de l'abandonner, mais vainement!... il m'a fallu bientôt y revenir.

D'abord l'abondance de mes larmes et la violence de ma douleur me firent penser que ma vie serait promptement consumée, mais cette dernière espérance m'échappa, et je n'avais plus de force pour répandre des pleurs, qu'il m'en restait encore pour exister; je traînai alors dans ces lieux une vie misérable : j'étais accablé de la durée du temps dont rien pour moi ne hâtait le cours; j'errais à l'aventure dans les forêts environnantes; je cherchais de nouveaux lacs, des prairies vierges, des fleuves inconnus; je chassais des animaux sauvages qui me servaient de pâture; quelquefois, au milieu de mes excursions aventureuses, je m'arrêtais subitement; appuyé au tronc d'un arbre, je méditais durant de longues heures; tous les tristes souvenirs arrivaient dans la solitude. Cette rêverie de l'infortune finissait par troubler ma raison, et je tombais dans un profond accablement. Quand mon intelligence assoupie se réveillait, il me semblait, en me rappelant mes malheurs, que ma vie tout entière était un songe terrible;..... mais bientôt je me retrouvais en présence de l'affreuse réalité.

tel devait être le spectacle offert par une société composée d'hommes. Cependant cette vue choquait mes regards et blessait tous mes instincts.

Témoin du bonheur calme et paisible dont jouissait le vieillard qui m'avait épargné un crime, je résolus d'étudier sa vie. La sérénité de son âme, la tranquillité de son esprit, me paraissaient des biens inestimables. Ne pouvais-je pas, en l'imitant, devenir aussi heureux que lui? Cependant, en voyant de près cet homme devant la vertu duquel je m'étais incliné comme devant l'image de Dieu même, je crus apercevoir de la petitesse dans sa grandeur. Ce prêtre sublime dans sa charité, et qui passait la moitié de ses jours en bienfaisance, consacrait l'autre à des pratiques de dévotion qui me semblaient étroites, minutieuses, puériles. Sans doute j'avais tort. Je reconnaissais intérieurement mon erreur : quand l'œuvre est si grande, le moyen peut-il être infime? Cependant mes impressions étaient plus fortes que mes raisonnements.

Après avoir vu la vertu rapetissée par les infirmités de l'intelligence, je la trouvais ailleurs corrompue par des usages et des besoins sociaux.

Je vis un homme de mauvaises mœurs honoré du suffrage de ses concitoyens, parce qu'il possédait des talents politiques; un autre devint un personnage important dans l'état parce qu'il avait des vertus privées. Une jeune fille faisait la joie de parents dignes et vénérables; elle fut mariée par eux à un riche vieillard !...

Je reconnaissais bien qu'ainsi le veulent les misères de l'humanité. Tantôt le bien semble dépendre d'une vaine forme; une autre fois le vice se trouve mêlé à la vertu même; mais le mal ne me semblait pas moins triste, parce que j'en voyais la cause.

Je rencontrais partout les mêmes imperfections. Les sociétés de bienfaisance dont j'étais membre suivaient les inspirations de la charité la plus pure; mais pour une plaie que nous pouvions guérir, mille demeuraient sans remède... Est-ce donc là tout le pouvoir de l'homme? J'approuvais ceux qu'un aussi misérable résultat ne décourageait pas; mais je me sentais incapable de les imiter. Vainement je prenais toutes les habitudes de la vie pratique et m'efforçais de me créer dans la

société quelques intérêts : je n'y trouvai qu'ennui et dégoût.

Alors je jetai sur moi-même un regard ferme et tranquille; je n'accusai point la société d'injustice, ni ne déclamai contre la misère de l'homme; mais, en interrogeant le passé, les souvenirs de ma jeunesse, mes longues infortunes et mes impressions présentes, je reconnus une vérité, triste et dernier fruit des expériences de ma vie : c'est que, tout en voyant mes erreurs, j'en subissais encore le joug; que, dès l'âge le plus tendre, j'avais entretenu des illusions qui n'avaient pas cessé de m'être chères depuis que je les avais abandonnées. Les premiers égarements de mon esprit m'avaient entraîné dans un monde fantastique où j'avais longtemps rêvé mille chimères; et depuis que le voile qui couvrait mes yeux était tombé, je pouvais bien juger sainement le monde réel, mais non m'y plaire.

Je savais qu'il fallait s'attendre à trouver parmi les hommes beaucoup de mal, et ne pouvais supporter un monde où tout n'était pas bien. J'apercevais clairement l'impossibilité d'atteindre le but premier de mes ardents désirs, et j'avais renoncé à le poursuivre; mais le but raisonnable auquel il est sage de viser n'avait aucun attrait pour moi; en discernant le bonheur qu'on peut se procurer ici-bas, je me sentais incapable d'en jouir..... Pour avoir trop longtemps vécu en dehors de la société, j'y étais devenu impropre..... et mon imagination avait si longtemps nourri des rêves de perfection idéale, qu'elle ne pouvait plus rentrer dans les voies ordinaires de l'humanité..... Je subissais le joug de l'habitude, chose si méprisable et si puissante.

Ce dégoût que m'inspira le monde n'excitait en moi aucune haine, et je reconnaissais que d'autres pouvaient aimer cette société imparfaite dans laquelle je ne pouvais pas vivre.

Je comprenais le bonheur de la bienfaisance se résignant à voir des maux qu'elle ne peut guérir; le bonheur de la vertu souvent étroite dans ses vues, et impuissante dans ses actes, mais toujours heureuse de son intention pure; celui d'une intelligence supérieure gouvernant les hommes, et s'abaissant, quand il le faut, au niveau des esprits vulgaires et des petitesses de la vie. Mais, en admettant l'existence de ce bonheur, je n'en voulais pas, parce que j'avais conçu l'idée d'un bon-

heur plus grand, plus pur, plus complet : celui-ci me manquait, parce que je n'avais pu l'atteindre; je repoussais l'autre qui me paraissait méprisable.

Vainement je m'étais répété cent fois qu'ayant renoncé aux chimères, il fallait les oublier, et ne plus voir que les réalités au sein desquelles je voulais vivre... Il m'était impossible d'éloigner de ma vue les images brillantes dont j'avais reconnu le mensonge.

Un temps très-court suffit pour me démontrer que le mal que je portais en moi-même était sans remède; je ne m'obstinai point à le combattre : j'en reconnus la grandeur et je me soumis. Sans passions, sans désespoir, je revins dans ce désert, seul lieu qui convînt à l'état de mon âme; je ne pouvais plus demeurer parmi les hommes; et cette solitude offrait du moins à mon cœur l'intérêt du souvenir le plus désolant, mais aussi le plus cher de ma vie.

Maintenant, je présente l'étrange spectacle d'un homme qui a fui le monde sans le haïr, et qui, retiré au désert, ne cesse de penser à ses semblables qu'il aime, et loin desquels il est forcé de vivre. Il est bien triste de sentir à chaque instant le besoin de la société, et d'avoir acquis l'expérience qu'on ne peut plus demeurer dans son sein. La source première de toutes mes erreurs a été de croire l'homme plus grand qu'il n'est.

Si l'homme pouvait embrasser la généralité des choses, ramener à un seul principe tous les faits de l'humanité, et établir sur la terre, par un acte de sa puissance, l'empire de la justice et de la raison, il serait Dieu; il ne serait plus l'homme.

L'homme n'est pas satisfait de la part d'intelligence qui lui a été dévolue; il voulait que ses facultés morales fussent au moins plus hautes de quelques degrés..... Mais à quel point s'arrêterait-il? Si sa plainte était écoutée, à mesure qu'il s'élèverait, il voudrait monter davantage, jusqu'à ce qu'il arrivât à la perfection morale qui est Dieu; mais alors il ne serait plus l'homme.

Ma seconde erreur fut de croire indigne de l'homme le rôle secondaire que sa nature bornée lui assigne... Les plus nobles passions, les sentiments les plus généreux peuvent se mouvoir dans le cercle étroit où sa puissance est renfermée : le résul-

tat est petit, mais l'effort est grand. Sans arriver jamais à la perfection, l'homme y vise toujours : c'est là sa grandeur. Tel est le but de l'homme sur la terre. Je vois ce but plus clairement que qui que ce soit; cependant moins que personne je puis l'atteindre. — Malheur à celui qui, s'étant fait une orgueilleuse idée de la puissance de l'homme, s'est accoutumé à poursuivre des buts immenses, des projets sans limites, des résultats complets; tous ses efforts viendront se briser devant les facultés bornées de l'homme, comme devant une invincible fatalité. »

Ici Ludovic s'arrêta. « Ainsi, lui dit le voyageur, depuis votre retour au désert, vous y passez vos jours dans un perpétuel isolement?

Oui, répondit Ludovic..... Dans les premiers temps, le voisinage de Nelson et des Indiens qu'il instruisait fut pour moi l'occasion de quelques relations que j'acceptais sans les rechercher; mais bientôt ce dernier lien fut brisé.

La paix qui régnait entre les Ottawas et les Cherokis fut troublée. L'hiver qui suivit mon retour à Saginaw fut très-rigoureux. Les lacs se couvrirent de glaces épaisses qui firent mourir les habitants des eaux. Privés de ce moyen d'existence, les Indiens n'eurent pour vivre d'autre ressource que le gibier des forêts, qui fut bientôt lui-même presque entièrement détruit.

Alors les Ottawas se rappelèrent que leur tribu était jadis seule maîtresse de ces lieux, et ils virent avec raison, dans l'arrivée des Cherokis parmi eux, la cause principale de leur détresse... Leur misère exalta sans doute leur ressentiment... Nelson fit de vains efforts pour conjurer l'orage qu'il voyait près d'éclater .. Un jour, les Ottawas, réunis de toutes les parties du Michigan sur un seul point, peu distant de l'établissement des Cherokis, donnèrent le signal d'extermination, et, après une lutte terrible, Nelson vit massacrer jusqu'au dernier des malheureux compagnons de son exil.

Rien ne saurait peindre la perfidie et la cruauté, durant la guerre, de ces hommes si humains et si droits pendant la paix.....

Cet événement affreux porta le trouble dans l'âme de Nelson; car son vœu le plus cher était de mourir au milieu des

Indiens, après leur avoir enseigné les vérités de l'Évangile... Mais lorsque les infortunés pour lesquels il avait tout abandonné lui manquèrent, son stoïcisme fut ébranlé, et un jour il partit du désert, afin de retourner dans la Nouvelle-Angleterre, son pays natal, où il a repris, dit-on, les premières habitudes de sa vie. En quittant ces lieux, il fit de vains efforts pour m'entraîner avec lui. Je ne quitterai jamais Saginaw. Depuis ce jour, ma vie se passe uniforme et monotone..... J'y ai marqué ma tombe auprès de celle de Marie...

— Oh! combien je vous plains! dit le voyageur; que vous devez être malheureux!

— Oui, répondit Ludovic, mon infortune est cruelle, mais je la supporte avec courage.... Mon plus grand chagrin est de penser que nul ne peut comprendre mon malheur, et qu'ainsi je n'excite la pitié de personne.... Du reste, cette vie amère n'est point sans douceur : tous les jours je visite le monument, objet de mon culte. Chaque fois que je prie, incliné dans une religieuse extase, je crois entendre, au-dessus de ma tête, un concert joyeux de voix célestes, auxquelles répondent des accents tristes et mystérieux qui semblent sortir de la tombe : il y a beaucoup d'harmonie dans ces mélancolies de la terre et dans ces joies du ciel. Je ne doute pas, en les écoutant, que Marie ne soit déjà parmi les anges, et que son ombre chérie ne m'envoie ces douces illusions pour me convier au délicieux festin de l'immortalité.

Ces dernières paroles du solitaire jetèrent le voyageur dans une profonde rêverie....

Le lendemain, celui-ci prit congé de son hôte. On assure que, peu de temps après, il partit de New-York pour le Havre. En apercevant les côtes de France, qu'il devait ne plus revoir, il pleura de joie. Rendu à sa chère patrie, il ne la quitta jamais.

APPENDICE.

I.

NOTE

SUR LA CONDITION SOCIALE ET POLITIQUE DES NÈGRES ESCLAVES ET DES GENS DE COULEUR AFFRANCHIS.

L'existence de deux millions d'esclaves au sein d'un peuple chez lequel l'égalité sociale et politique a atteint son plus haut développement; l'influence de l'esclavage sur les mœurs des hommes libres; l'oppression qu'il fait peser sur les malheureux soumis à la servitude; ses dangers pour ceux même en faveur desquels il est établi; la couleur de la race qui fournit les esclaves; le phénomène de deux populations qui vivent ensemble, se touchent, sans jamais se confondre ni se mêler l'une à l'autre; les collisions graves que ce contact a déjà fait naître; les crises plus sérieuses qu'il peut enfanter dans l'avenir; toutes ces causes se réunissent pour faire sentir combien il importe de connaître le sort des esclaves et des gens de couleur libres des États-Unis. J'ai tâché, dans le cours de cet ouvrage, d'offrir le tableau des conséquences morales de l'esclavage sur des gens de couleur devenus libres; je voudrais maintenant présenter un aperçu de la condition sociale de ceux qui sont encore esclaves. Cet examen me conduira

19.

naturellement à rechercher quels sont les caractères de l'esclavage américain.

Après avoir exposé l'organisation de l'esclavage, je rechercherai si cette plaie sociale peut être guérie : quelle est sur ce point l'opinion publique aux États-Unis; quels moyens on propose pour l'affranchissement des noirs, et quelles objections s'y opposent; quel est enfin à cet égard l'avenir probable de la société américaine.

§ I.

Condition du nègre esclave aux États-Unis.

Il semble que rien ne soit plus facile que de définir la condition de l'esclave. Au lieu d'énumérer les droits dont il jouit, ne suffit-il pas de dire qu'il n'en possède aucun ? puisqu'il n'est rien dans la société, la loi n'a-t-elle pas tout fait en le déclarant esclave? Le sujet n'est cependant pas aussi simple qu'il le paraît au premier abord; de même que, dans toutes les sociétés, beaucoup de lois sont nécessaires pour assurer aux hommes libres l'exercice de leur indépendance, de même on voit que le législateur a beaucoup de dispositions à prendre pour créer des esclaves, c'est-à-dire pour destituer des hommes de leurs droits naturels et de leurs facultés morales, changer la condition que Dieu leur avait faite, substituer à leur nature perfectible un état qui les dégrade et tienne incessamment enchaînés un corps et une âme destinés à la liberté.

Les droits qui peuvent appartenir à l'homme dans toute société régulière sont de trois sortes, politiques, civils, naturels. Ce sont ces droits dont la législation s'efforce de garantir la jouissance aux hommes libres, et qu'elle met tout son art à interdire aux esclaves.

Quant aux droits politiques, le plus simple bon sens indique que l'esclave doit en être entièrement privé. On ne fera pas participer au gouvernement de la société et à la confection des lois celui que le gouvernement et ces lois sont chargés d'opprimer sans relâche. Sur ce point, la tâche du législateur est aussi facile que sa marche est clairement tracée; les droits

politiques, quelle que puisse être leur extension, constituent en tout pays une sorte de privilége. Tous les citoyens libres n'en jouissent pas; il est à plus forte raison facile d'en priver les esclaves : il suffit de ne pas les leur attribuer.

Aussi toutes les lois des États américains où l'esclavage est en vigueur se taisent sur ce point : leur silence est une exclusion suffisante.

Il n'est pas moins indispensable de dépouilller l'esclave de tous les droits civils.

Ainsi l'esclave appartenant au maître ne pourra se marier : comment la loi laisserait-elle se former un lien qu'il serait au pouvoir du maître de briser par un caprice de sa volonté? Les enfants de l'esclave appartiennent au maître, comme le croît des animaux : l'esclave ne peut donc être investi d'aucune puissance paternelle sur ses enfants. Il ne peut rien posséder à titre de propriétaire, puisqu'il est la chose d'autrui; il doit donc être incapable de vendre et d'acheter, et tous les contrats par lesquels s'acquiert et se conserve la propriété lui seront également interdits.

La loi américaine se borne, en général, à prononcer la nullité des contrats dans lesquels un esclave est partie; cependant il est des cas où elle donne à ses prohibitions l'appui d'une pénalité : c'est ainsi qu'en déclarant nuls la vente ou l'achat fait par un esclave, la loi de la Caroline du Sud prononce la confiscation des objets qui ont fait la matière du contrat [1]. Le code de la Louisiane contient une disposition analogue [2]. La loi du Tennessee condamne à la peine du fouet l'esclave coupable de ce fait, et à une amende l'homme libre qui a contracté avec lui [3].

Du reste, quelles que soient la rigueur et la généralité des interdictions qui frappent l'esclave de mort civile, on conçoit cependant que le législateur les établisse sans beaucoup de peine. Ici encore il s'agit de droits qui tous sont écrits dans les lois. A la vérité, le principe de ces droits est préexistant à

1. V. Brevard's Digest of South Carolina, v° Slaves, p. 238.

2. V. Digeste des lois de la Louisiane, 1828, v° Code noir, § 38.

3. V. Statute Laws of Tennessee, 1831, v° Slaves, p. 316 et 318 Lois de 1788 et de 1819.

la législation qui les consacre ; mais, sans les créer, la loi les proclame, et, en même temps qu'elle les reconnaît dans les hommes libres, il lui est facile de les contester à ceux qu'elle veut en dépouiller.

Jusque-là le législateur marche dans une voie où peu d'obstacles l'arrêtent. Il a sans doute fait beaucoup, puisque déjà il n'existe pour l'esclave ni patrie, ni société, ni famille ; mais son œuvre n'est pas encore achevée.

Après avoir enlevé au nègre ses droits d'Américain, de citoyen, de père et d'époux, il faut encore lui arracher les droits qu'il tient de la nature même ; et c'est ici que naissent les difficultés sérieuses.

L'esclave est enchaîné ; mais comment lui ôter l'amour de la liberté ? il n'emploiera pas son intelligence au service de l'État et de la cité ; mais comment anéantir cette intelligence dont il pourrait user pour rompre ses fers ? Il ne se mariera point ; mais quelque nom qu'on donne à ses rapports avec une femme, ces rapports existent, on ne saurait les briser ; ils forment une partie de la fortune du maître, puisque chaque enfant qui naît est un esclave de plus ; comment faire qu'il y ait une mère et des enfants, un père et des fils, des frères et des sœurs, sans des affections et des intérêts de famille ? en un mot, comment obtenir que l'esclave ne soit plus homme ?

Les difficultés du législateur croissent à mesure que, passant de l'interdiction des droits civils à celle des droits naturels, il quitte le domaine des fictions pour pénétrer plus avant dans la réalité. Son premier soin, en déclarant le nègre esclave, est de le classer parmi les choses matérielles : l'esclave est une propriété mobilière, selon les lois de la Caroline du Sud ; immobilière dans la Louisiane.

Cependant la loi a beau déclarer qu'un homme est un meuble, une denrée, une marchandise, c'est une chose pensante et intelligente ; vainement elle le matérialise, il renferme des éléments moraux que rien ne peut détruire : ce sont ces facultés dont il est essentiel d'arrêter le développement. Toutes les lois sur l'esclavage interdisent l'instruction aux esclaves ; non-seulement les écoles publiques leur sont fermées, mais il est défendu à leurs maîtres de leur procurer les connaissances les plus élémentaires. Une loi de la Caroline du Sud

prononce une amende de cent livres sterling contre le maître qui apprend à écrire à ses esclaves; la peine n'est pas plus grave quand il les tue [1]. Ainsi la perfectibilité, la plus noble des facultés humaines, est attaquée dans l'esclave, qui se trouve ainsi placé dans l'impuissance d'accomplir envers lui-même le devoir imposé à tout être intelligent de tendre sans cesse vers la perfection morale.

La loi s'efforce de dégrader l'esclave; cependant un instinct de dignité lui fait haïr la servitude; un instinct plus noble encore lui fait aimer la liberté. On l'a enchaîné; mais il brise ses fers, le voilà libre!..... c'est-à-dire en état de rébellion ouverte contre la société et les lois qui l'ont fait esclave.

Tous les États américains du Sud sont d'accord pour mettre hors la loi le nègre fugitif. La loi de la Caroline du Sud dit que toute personne peut le saisir, l'appréhender, et le fouetter sur-le-champ [2]. Celle de la Louisiane porte textuellement qu'il est permis de tirer sur les esclaves marrons qui ne s'arrêtent pas quand ils sont poursuivis [3]. Le code du Tennessee déclare que le meurtre de l'esclave sommé légalement de se représenter est une chose légitime (*it is lawfull*) [4]; cette loi ajoute que l'esclave, dans une telle position, peut être tué impunément par toute personne quelconque, et de la manière

1. And wheras the having of slaves taught to write, or suffering them to be employed in writing, may be attended with great inconveniencies; *be it inacted,* that all and every person and persons whatsoever, who shall hereatfer teach or cause any slave or slaves to be taught to vrite, every such person shall, for every offense, forfeit the sum of one hundred pounds current money. (V. Brevard's Digest, t. II, v° Slaves, § 53.)

And if any person shall, on a sudden heat and passion, or by undue correction *kill* his own slave or the slave of any other person, he shall forfeit the sum of three hundred and fifty pounds current money. And in case any person or persons shall wilfully cut out the tongue, put out the eye, castrate, or cruelly scald, burn or deprive any slave of any limb or member, or shall inflict any other cruel punishment, other than by whipping, or beating with a horse-whip, cowskin, switch, or small stick, or by puting irons on, or confining or imprisoning such slave; every such person shall for every such offence forfeit the sum of one hundred pounds current money. (V. ibid., § 45.)

2. V. Brevard's Digest, t. II, v° Slaves, § 12, p 231.

3. V. Digeste des lois de la Louisiane, Code noir, t. I, § 33.

4. V. Lois du Tennessee, 1831, t. I, p. 321.

qu'il plaira à celle-ci d'employer, sans qu'elle ait à craindre d'être pour ce fait recherchée en justice [1]. Ces mêmes lois accordent des récompenses aux citoyens qui arrêtent l'esclave en liberté [2]; elles encouragent les dénonciateurs, et leur paient le prix de la délation [3]. La loi de la Caroline du Sud va plus loin : elle porte un châtiment terrible contre l'esclave qui a fui et contre toute personne qui l'a aidé dans son évasion; en pareil cas, c'est toujours la peine de mort qu'elle prononce [4].

Toutes les forces sociales sont mises en jeu pour ressaisir le nègre échappé. Lorsque celui-ci, ayant franchi la limite des États à esclaves, touche du pied le sol d'un État qui ne contient que des hommes libres, il peut un instant se croire rentré en possession de ses droits naturels; mais son espérance est bientôt dissipée. Les États de l'Amérique du Nord, qui ont aboli la servitude, repoussent de leur sein les esclaves fugitifs, et les livrent au maître qui les réclame [5].

Ainsi la société s'arme de toutes ses rigueurs et de ses droits les plus exorbitants pour s'emparer de l'esclave et le punir du sentiment le plus naturel à l'homme et le plus inviolable, l'amour de la liberté.

Maintenant, voilà l'esclave rendu à ses chaînes; on l'a châtié d'un mouvement coupable d'indépendance; désormais il ne tentera plus de briser ses fers; il va travailler pour son maître,

1. For any person whastoever and by such ways and means as he or she shall think fit. (V. Lois du Tennessee, 1831, t. I, p. 321.)

2. V. Lois de la Louisiane, Code noir, art. 27 et 36, t. I, p. 229. — Lois du Tennessee, t. I, p. 321, § 28. — Lois de la Caroline du Sud, Brevard's Digest, t. II, p. 232, § 16.

3. Lois de la Caroline du Sud, ibid., p. 236, § 31.

4. V. Brevard's Digest, § 59, 60, 61 et 62, t. II, p. 245. Dans la Louisiane et dans le Tennessee, lorsqu'un esclave fugitif est arrêté, si son maître ne le réclame pas dans un délai fixé, on le met en vente sur la place publique; ou l'adjuge au plus offrant et dernier enchérisseur. Le prix de la vente sert à payer les frais de geôle et de justice. (Lois de la Louisiane, Code noir, § 29; et lois du Tennessee, t. I, p. 323.)

5. No person held to service or labour in one state under the laws thereof, escaping into another, shall in consequence of any lan or regulation therein, be discharged from suche service or labour may be due. (V. Constitution des États-Unis, art. 4, sect. 2, § 3. — V. aussi les statuts révisés de l'État de New-York, t. II, chap. 9, titre 1er, § 6. — Pensylvania, Purdon's Digest.)

qui est parvenu à le dompter. Mais ici vont abonder encore les obstacles et les embarras pour le législateur et pour le possesseur de nègres. On a étouffé dans l'esclave deux nobles facultés, la perfectibilité morale et l'amour de la liberté; mais on n'a pas détruit tout l'homme.

Vainement le maître interdit à son nègre tout contact avec la société civile; vainement il s'efforce de le dégrader et de l'abrutir; il est un point où toutes ces interdictions et ces tentatives ont leur terme, c'est celui où commence l'intérêt du maître. Or, le maître, après avoir lié les membres de son esclave, est obligé de les délier, pour que celui-ci travaille; tout en l'abrutissant, il a besoin de conserver un peu de l'intelligence du nègre, car c'est cette intelligence qui fait son prix; sans elle, l'esclave ne vaudrait pas plus que tout autre bétail; enfin, quoi qu'il ait déclaré le nègre une chose matérielle, il entretient avec lui des rapports personnels qui sont l'objet même de la servitude, et l'esclave, auquel toute vie sociale est interdite, se trouve pourtant forcé, afin de servir son maître, d'entrer en relation avec un monde dans lequel, à la liberté, il n'est rien, où il n'apparaît que pour autrui, mais où on lui fait cependant supporter la responsabilité morale qui appartient aux êtres intelligents.

Ici encore l'homme se retrouve, de l'aveu même de ceux qui ont tenté de l'anéantir. Ainsi, quelle que soit la dégradation de l'esclave, il lui faut de la liberté physique pour travailler, et de l'intelligence pour servir son maître, des rapports sociaux avec celui-ci et avec le monde, pour accomplir les devoirs de la servitude.

Mais, s'il ne travaille pas, s'il désobéit à son maître, s'il se révolte, et si, dans ses rapports avec les hommes libres, il commet des délits, que faire dans tous ces cas? — on le punira. — Comment? suivant quels principes? avec quels châtiments?

C'est surtout ici que les difficultés naissent en foule pour le législateur.

La loi, qui fait l'un maître et l'autre esclave, créant deux êtres de nature toute différente, on sent qu'il est impossible d'établir les rapports de l'esclave avec le maître, ou de l'esclave avec les hommes libres, sur la base de la réciprocité;

mais alors, en s'écartant de cette règle, seul fondement équitable des relations humaines, on tombe dans un arbitraire complet, et l'on arrive à la violation de tous les principes. Ainsi, le crime du maître tuant son esclave ne sera pas l'équivalent du crime de l'esclave tuant son maître; la même différence existera entre le meurtre de tout homme libre par un esclave, et celui de l'esclave par un homme libre.

Toutes les lois des États américains portent la peine de mort contre l'esclave qui tue son maître; mais plusieurs ne portent qu'une simple amende contre le maître qui tue son esclave [1].

Les voies de fait, la violence du maître sur le nègre, sont autorisées par les lois américaines [2]; mais le nègre qui frappe le maître est puni de mort. La loi de la Louisiane prononce la même peine contre l'esclave coupable d'une simple voie de fait envers l'enfant d'un blanc [3].

Les mêmes distinctions se retrouvent dans les rapports d'esclaves à personnes libres. Ainsi, dans la Caroline du Sud, le blanc qui fait une blessure grave à un nègre encourt une amende de quarante shillings [4]; mais le nègre esclave qui blesse un homme libre, est puni de mort [5]. Lorsque le nègre blesse un blanc en défendant son maître, il n'encourt aucune peine; mais il subit le châtiment, s'il fait cette blessure en se défendant lui-même [6].

Il n'existe aucune loi pour l'injure commise par un homme libre envers un esclave. On conçoit qu'un si mince délit ne mérite pas une répression; mais la loi du Tennessee prononce la peine du fouet contre tout esclave qui se permet la moindre injure verbale envers une personne de couleur blanche [7].

Ces différences ne sont pas des anomalies; elles sont la

1. V. Lois de la Caroline du Sud, Brevard's Digest, § 43 et 45, t. II, v° Slaves, p. 240.

2. V. ibid., § 45.

3. V. Digest des lois de la Louisiane, loi du 21 février 1814, t. I, p. 211.

4. Environ 50 fr.

5. Brevard's Digest, v° Slaves, § 13 et 28, p. 231 et 235. V. aussi lois de la Louisiane, v° Code noir, § 15.

6. V. 28, ibid.

7. V. Statute laws of Tennessee, v° Slaves, t. I, p. 315, loi de 1806.

onséquence logique du principe de l'esclavage. Chose étrange! n s'efforce de faire du nègre une brute, et on lui inflige des hâtiments plus sévères qu'à l'être le plus intelligent. Il est noins coupable puisqu'il est moins éclairé, et on le punit lavantage. Telle est cependant la nécessité : il est manifeste ue l'échelle des délits ne peut être la même pour l'esclave et pour l'homme libre.

L'échelle des peines n'est pas moins différente, et, sur ce point, la tâche du législateur est encore plus difficile à remplir.

Non-seulement les gradations pénales établies pour les hommes libres ne doivent point s'appliquer pour les esclaves, parce que la société a plus à craindre de ceux qu'elle opprime que de ceux qu'elle protége ; mais encore on va voir qu'il y a nécessité de changer, pour l'esclavage, la nature même des peines.

Les peines appliquées aux hommes libres par les lois américaines se réduisent à trois : l'amende, l'emprisonnement perpétuel ou temporaire, et la mort : la première, qui atteint l'homme dans sa propriété ; la seconde, dans sa liberté ; la troisième, dans sa vie.

On voit, tout d'abord, qu'aucune amende ne peut être prononcée contre l'esclave qui, ne possédant rien, ne peut souffrir aucun dommage dans sa propriété.

L'emprisonnement est aussi, de sa nature, une peine peu appropriée à la condition de l'esclave. Que signifie la privation de la liberté pour celui qui est en servitude ? Cependant il faut distinguer ici. S'agit-il d'un emprisonnement temporaire et d'une courte durée ? l'esclave redoutera peu ce châtiment ; il n'y verra qu'un changement matériel de position, toujours saisi comme une espérance par celui qui est malheureux : il préférera d'ailleurs l'oisiveté à un travail pénible dont il ne tire aucun profit. A vrai dire, la peine sera pour le maître seul, privé du travail de son esclave, et dont le préjudice sera d'autant plus grand que la peine sera plus longue.

S'agit-il d'un emprisonnement à vie ? on conçoit qu'une réclusion perpétuelle soit une peine grave, même pour l'esclave qui n'a point de liberté à perdre. Mais ici se présente

un autre obstacle : la détention perpétuelle prive le maître de son esclave : prononcer ce châtiment contre l'esclave, c'est ruiner le maître.

L'objection est encore plus grave contre la mort. Infliger cette peine à l'esclave, c'est anéantir la propriété du maître. Ainsi, toutes les peines dont la loi se sert pour châtier les hommes libres sont inapplicables aux esclaves ; la mort même, cet instrument à l'usage de toutes les tyrannies, fait ici défaut au possesseur de nègres.

Cependant on trouve souvent, dans les lois américaines relatives aux esclaves, des dispositions portant la mort et l'emprisonnement perpétuel ; quelquefois même ces peines sont appliquées par les cours de justice, mais les cas en sont très-rares ; c'est seulement lorsque l'esclave a commis un grave attentat contre la paix publique ; alors la société blessée exige une réparation ; elle s'empare du nègre, le condamne à mort ou à une réclusion perpétuelle ; et, comme par ce fait elle prive le maître de son esclave, elle lui en paie la valeur. « Tous « esclaves, porte la loi, condamnés à mort ou à un emprison- « nement perpétuel, seront payés par le trésor public. La « somme ne peut excéder trois cents dollars [1]. » Ici des intérêts d'une nature étrange entrent en lutte et exercent sur le cours de la justice une déplorable influence. Le maître, avant d'abandonner son nègre aux tribunaux, examine attentivement le délit, et ne le dénonce que s'il le croit capital ; car l'indemnité étant à cette condition, il n'a intérêt à livrer son esclave que si celui-ci doit être condamné à mort. D'un autre côté, la société, payant le droit de se faire justice, ne l'exerce qu'avec une extrême réserve ; elle épargne le sang, non par humanité, mais par économie ; et, tandis que l'intérêt du maître est qu'on se montre inflexible en châtiant son nègre, celui de la société le pousse à l'indulgence. On ne voit le maître prompt à livrer son esclave que dans un seul cas : c'est lorsque celui-ci est vieux et infirme ; il espère alors que la condamnation à mort du nègre invalide lui vaudra une indemnité équivalente au prix d'un bon nègre ; mais la société se tient

1. V. Digeste des lois de la Louisiane, vo Code noir, t. I, p. 218, et aussi Lois de la Caroline, Brevard's Digest, vo Slaves, t. II, § 23.

la garde contre la fraude, et, pour ne point payer l'indemnité, elle acquitte le nègre. L'esclave, dont le malheur ne touche ni la société ni le maître, ne trouve de protection que dans un calcul de cupidité.

Ce qui précède explique cette singulière loi de la Louisiane, qui porte que la peine d'emprisonnement infligée à un esclave ne peut excéder huit jours, à moins qu'elle ne soit perpétuelle. « A l'exception, dit-elle, des cas où les esclaves « doivent être condamnés à un emprisonnement perpétuel, « les jurys convoqués pour juger les crimes et délits des escla- « ves ne seront point autorisés à les emprisonner pour plus de « huit jours[1]. »

L'intérêt de cette disposition est facile à saisir. L'emprisonnement temporaire, privant le maître du travail de ses nègres, et lui causant un préjudice sans compensation, est à ses yeux le pire de tous les châtiments. L'emprisonnement perpétuel enlève, il est vrai, au maître la personne de son esclave; mais en même temps la société lui en paie le prix.

On conçoit maintenant l'impossibilité d'infliger souvent aux esclaves la mort ou un long emprisonnement; car ces châtiments répétés ruineraient le maître des nègres ou la société.

Il faut cependant des peines pour punir l'esclave..... des peines sévères, dont on puisse faire usage tous les jours, à chaque instant. Où les trouver?

Voilà comment la nécessité conduit à l'emploi des châtiments corporels, c'est-à-dire de ceux qui sont instantanés, qui s'appliquent sans aucune perte de temps, sans frais pour le maître ni pour la société, et qui, après avoir fait éprouver à l'esclave de cruelles souffrances, lui permettent de reprendre aussitôt son travail. Ces peines sont le fouet, la marque, le pilori et la mutilation d'un membre. Encore le législateur se trouve-t-il gêné dans ses dispositions relatives à ce dernier châtiment; car il faut laisser sains et intacts les bras de l'esclave.

Telles sont, à vrai dire, les peines propres à l'esclavage;

1. V. Digeste des lois de la Louisiane, loi du 19 mars 1816, § 6, t. I, p. 246.

elles en sont les auxiliaires indispensables, et sans elles il périrait. Les lois américaines ont été forcées d'y recourir. Dans le Tennessee, il n'existe, outre la peine de mort, que trois châtiments : le fouet, le pilori, la mutilation. La peine portée contre le faux témoin mérite d'être remarquée : le coupable est attaché au pilori, sur le poteau duquel on cloue d'abord une de ses oreilles ; après une heure d'exposition, on lui coupe cette oreille, ensuite on cloue l'autre de même, et, une heure après, celle-ci est coupée comme la première [1].

Du reste, le pilori, la mutilation, la marque, ne sont point les peines les plus usitées dans les États à esclaves ; elles exigent, pour leur application, des soins, font naître des embarras, et entraînent quelque perte de temps. Le fouet seul n'offre aucun de ces inconvénients ; il déchire le corps de l'esclave sans atteindre sa vie ; il punit le nègre sans nuire au maître : c'est véritablement la peine à l'usage de la servitude. Aussi les lois américaines sur l'esclavage invoquent-elles constamment son appui [2].

Tout à l'heure nous avons vu le législateur forcé d'attribuer à l'esclave une autre criminalité qu'à l'homme libre ; nous venons aussi de reconnaître qu'aucune des peines appliquées aux hommes libres ne convenait aux esclaves, et que, pour châtier ceux-ci, on est contraint de recourir aux rigueurs les plus cruelles.

Maintenant, le crime de l'esclave étant défini, et la nature des peines déterminée, qui appliquera ces peines ? selon quels principes le nègre sera-t-il jugé ? le verra-t-on, durant la procédure, environné des garanties dont toutes les législations des peuples civilisés entourent le malheureux accusé ?

Jetons un coup d'œil sur les lois américaines, et nous allons voir le législateur conduit de nécessités en nécessités à la violation successive de tous les principes. La première règle en matière criminelle, c'est que nul ne peut être jugé que par ses pairs. On sent l'impossibilité d'appliquer aux esclaves cette

1. V. Statute laws of Tennessee, t. I, vº Slaves, p. 315.

2. V. Brevard's Digest, vº Slaves. Lois de la Louisiane, vº Code noir. Lois du Tennessee, vº Slaves.

maxime d'équité ; car ce serait remettre entre les mains des esclaves le sort des maîtres : aussi, dans tous les cas, les hommes libres composent-ils le jury chargé de juger les esclaves [1] ; et ici le nègre accusé n'a pas seulement à redouter la partialité de l'homme libre contre l'esclave ; il a encore à craindre l'antipathie du blanc contre l'homme noir.

C'est un axiome de jurisprudence, que tout accusé est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable. Je trouve dans les lois de la Louisiane et de la Caroline des principes contraires :

« Si un esclave noir, dit la loi de la Louisiane, tire avec « une arme à feu sur quelque personne, ou la frappe, ou la « blesse avec une arme meurtrière, avec l'intention de la tuer, « ledit esclave, sur due conviction d'aucun desdits faits, sera « puni de mort, *pourvu que la présomption, quant à cette in-* « *tention, soit toujours contre l'esclave accusé, à moins qu'il* « *ne prouve le contraire* [2]. »

C'est encore un principe salutaire et consacré par toutes les législations sages, qu'en matière criminelle les peines doivent être fixées par la loi. Cependant les lois américaines abandonnent en général à la discrétion du juge le châtiment de l'esclave ; tantôt elles disent que, dans un cas déterminé, le juge fera distribuer le nombre de coups de fouet qu'il jugera convenable, sans fixer ni minimum ni maximum [3] ; une autre fois, elles laissent au juge chargé de punir le soin de choisir parmi les peines celle qui lui plaît, depuis le fouet jusqu'à la mort exclusivement [4]. Ainsi voilà l'esclave livré à l'arbitraire du juge.

1. V. Lois du Tennessee, t. I, v° Slaves, p. 346. — Brevard's Digest, v° Slaves. — Louisiane, Code noir.

2. Digeste de la Louisiane, acte du 19 mars 1806, sect. 3, t. I, p. 246. — Dans toute contestation entre un maître qui prétend droit sur un nègre et celui-ci qui se prétend libre, la présomption est contre le nègre, sauf à lui à prouver qu'il n'est pas esclave. — V. Caroline du Sud. Brevard's Digest, v° Slaves, § 7, p. 230, t. II.

3. V. Statute laws of Tennessee, v° Slaves, t. I, p. 385.

4. V. Lois de la Caroline du Sud, v° Slaves, t. II, § 28 et 34. — Voici l'expression générale de ces lois : « Shall suffer such corporal punishment not extending to life or limb as the justices of the peace or the free-holders shall, in their discretion, think fit. » V. aussi Digeste de la Louisiane, loi de 1807, t. I, p. 238.

Mais il est un principe encore plus sacré que les précédents : c'est que nul ne peut se faire justice à soi-même, et que quiconque a été lésé par un crime doit s'adresser aux magistrats chargés par la loi de prononcer entre le plaignant et l'accusé.

Cette règle est violée formellement par les lois de la Caroline du Sud et de la Louisiane relatives aux esclaves. On trouve dans les lois de ces deux États une disposition qui confère au maître le pouvoir discrétionnaire de punir ses esclaves, soit à coups de fouet, soit à coups de bâton, soit par l'emprisonnement [1] ; il apprécie le délit, condamne l'esclave et applique la peine : il est tout à la fois partie, juge et bourreau.

Telles sont et telles doivent être les lois de répression contre les esclaves. Ici les principes du droit commun seraient funestes, et les formes de la justice régulière impossibles. Faudra-t-il soumettre tous les méfaits du nègre à l'examen d'un juge ? mais la vie du maître se consommerait en procès ; d'ailleurs la sentence d'un tribunal est quelquefois incertaine et toujours lente. Ne faut-il pas qu'un châtiment terrible et inévitable soit incessamment suspendu sur la tête de l'esclave, et frappe dans l'ombre le coupable, au risque d'atteindre l'innocent !

La justice et les tribunaux sont donc presque toujours étrangers à la répression des délits de l'esclave ; tout se passe entre le maître et ses nègres. Quand ceux-ci sont dociles, le maître jouit en paix de leurs labeurs et de leur abrutissement. Si les esclaves ne travaillent pas avec zèle, il les fouette comme des bêtes de somme. Ces peines fugitives ne sont point enregistrées dans les greffes des cours ; elles ne valent pas les frais d'une enquête. Celui qui consulte les annales des tribunaux n'y trouve qu'un très-petit nombre de jugements relatifs à des nègres ; mais qu'il parcoure les campagnes, il entendra les cris de la douleur et de la misère : c'est la seule constatation des sentences rendues contre des esclaves.

Ainsi, pour établir la servitude, il faut non-seulement pri-

1. V. Lois de la Caroline, Brevard's Digest, v° Slaves, § 45. — Et Digeste de la Louisiane, v° Code noir, § crimes et délits, sect. 16, t. I.

ver l'homme de tous droits politiques et civils, mais encore le dépouiller de ses droits naturels et fouler aux pieds les principes les plus inviolables.

Un seul droit est conservé à l'esclave, l'exercice de son culte; c'est que la religion enseigne aux hommes le courage et la résignation. Cependant, même sur ce point, la loi de la Caroline du Sud se montre pleine de restrictions prudentes: ainsi les nègres ne peuvent prier Dieu qu'à des heures marquées, et ne sauraient assister aux réunions religieuses des blancs. L'esclave ne doit point entendre la prière des hommes libres [1].

Quel plus beau témoignagne peut-il exister en faveur de la liberté de l'homme que cette impossibilité d'organiser la servitude sans outrager toutes les saintes lois de la morale et de l'humanité?

§ II.

Caractères de l'esclavage aux États-Unis.

Je viens d'exposer les rigueurs mises en usage et les cruautés employées pour fonder et maintenir l'esclavage aux États-Unis. Je pense, du reste, que, dans ces rigueurs et dans ces cruautés, il n'y a rien qui soit spécial à l'esclavage américain. La servitude est partout la même, et entraîne, en quelque lieu qu'on l'établisse, les mêmes iniquités et les mêmes tyrannies.

Ceux qui, en admettant le principe de l'esclavage, prétendent qu'il faut en adoucir le joug, donner à l'esclave un peu de liberté, offrir quelque soulagement à son corps et quelque lumière à son esprit; ceux-là me paraissent doués de plus d'humanité que de logique. A mon sens, il faut abolir l'esclavage ou le maintenir dans toute sa dureté.

L'adoucissement qu'on apporte au sort de l'esclave ne fait que rendre plus cruelles à ses yeux les rigueurs qu'on ne supprime pas; le bienfait qu'il reçoit devient pour lui une

1. V. Lois de la Caroline du Sud, Brevard's Digest, v° Slaves, § 100.

sorte d'excitation à la révolte. A quoi bon l'instruire? est-ce pour qu'il sente mieux sa misère? ou afin que, son intelligence se développant, il fasse des efforts plus éclairés pour rompre ses fers? Quand l'esclavage existe dans un pays, ses liens ne sauraient se relâcher sans que la vie du maître et de l'esclave soit mise en péril : celle du maître, par la rébellion de l'esclave; celle de l'esclave, par le châtiment du maître.

Toutes les déclamations auxquelles on se livre sur la barbarie des possesseurs d'esclaves, aux États-Unis comme ailleurs, sont donc peu rationnelles. Il ne faut point blâmer les Américains des mauvais traitements qu'ils font subir à leurs esclaves, il faut leur reprocher l'esclavage même. Le principe étant admis, les conséquences qu'on déplore sont inévitables.

Il en est d'autres qui, voulant excuser la servitude et ses horreurs, vantent l'humanité des maîtres américains envers leurs nègres; ceux-ci manquent pareillement de logique et de vérité. Si le possesseur d'esclaves était humain et juste, il cesserait d'être maître; sa domination sur ces nègres est une violation continue et obligée de toutes les lois de la morale et de l'humanité.

L'esclavage américain, qui s'appuie sur la même base que toutes les servitudes de l'homme sur l'homme, a pourtant quelques traits particuliers qui lui sont propres.

Chez les peuples de l'antiquité, l'esclave était plutôt attaché à la personne du maître qu'à son domaine; il était un besoin du luxe, et une des marques extérieures de la puissance. L'esclave américain, au contraire, tient plutôt au domaine qu'à la personne du maître; il n'est jamais pour celui-ci un objet d'ostentation, mais seulement un instrument utile entre ses mains. Autrefois l'esclave travaillait aux plaisirs du maître autant qu'à sa fortune. Le nègre ne sert jamais qu'aux intérêts matériels de l'Américain.

Jefferson, qui d'ailleurs n'est pas partisan de l'esclavage, s'efforce de prouver l'heureux sort des nègres, comparé à la condition des esclaves romains; et, après avoir peint les mœurs douces des planteurs américains, il cite l'exemple de Vedius Pollion, qui condamna un de ses esclaves à servir de

pâture aux murènes de son vivier, pour le punir d'avoir cassé un verre de cristal [1].

Je ne sais si la preuve offerte par Jefferson est bonne. Il est vrai que l'habitant des États-Unis serait peu sévère envers l'esclave qui briserait un objet de luxe; mais aurait-il la même indulgence pour celui qui détruirait une chose utile? Je ne sais. Il est certain, du moins, que la loi de la Caroline du Sud prononce la peine de mort contre l'esclave qui fait un dégât dans un champ [2].

Je crois, du reste, qu'en effet la vie des nègres, en Amérique, n'est point sujette aux mêmes périls que celle des esclaves chez les anciens. A Rome, les riches faisaient bon marché de la vie de leurs esclaves; ils n'y étaient pas plus attachés qu'on ne tient à une superfluité de luxe ou à un objet de mode. Un caprice, un mouvement de colère, quelquefois un instinct dépravé de cruauté, suffisaient pour trancher le fil de plusieurs existences. Les mêmes passions ne se rencontrent point chez le maître américain, pour lequel un esclave a la valeur matérielle qu'on attache aux choses utiles, et qui, dépourvu d'ailleurs de passions violentes, n'éprouve à l'aspect de ses nègres, travaillant pour lui, que des instincts de conservation.

L'habitant des États-Unis, possesseur de nègres, ne mène point sur ses domaines une vie brillante et ne se montre jamais à la ville avec un cortége d'esclaves. L'exploitation de sa terre est une entreprise industrielle; ses esclaves sont des instruments de culture. Il a soin de chacun d'eux comme un fabricant a soin des machines qu'il emploie; il les nourrit et les soigne comme on conserve une usine en bon état; il calcule la force de chacun, fait mouvoir sans relâche les plus forts et laisse reposer ceux qu'un plus long usage briserait. Ce n'est pas là une tyrannie de sang et de supplices, c'est la tyrannie la plus froide et la plus intelligente qui jamais ait été exercée par le maître sur l'esclave.

Cependant, sous un autre point de vue, l'esclavage américain n'est-il pas plus rigoureux que ne l'était la servitude antique?

1 V. Notes sur la Virginie, Thomas Jefferson.

2. V. Brevard's Digest, t. II, p. 233, § 20.

L'esprit calculateur et positif du maître américain le pousse vers deux buts distincts : le premier, c'est d'obtenir de son esclave le plus de travail possible ; le second, de dépenser le moins possible pour le nourrir. Le problème à résoudre est de conserver la vie du nègre en le nourrissant peu et de le faire travailler avec ardeur sans l'épuiser. On conçoit ici l'alternative embarrassante dans laquelle est placé le maître qui voudrait que son nègre ne se reposât point et qui pourtant craint qu'un travail continu ne le tue. Souvent le possesseur d'esclaves, en Amérique, tombe dans la faute de l'industriel qui, pour avoir fatigué les ressorts d'une machine, les voit se briser. Comme ces calculs de la cupidité font périr des hommes, les lois américaines ont été dans la nécessité de prescrire le minimum de la ration quotidienne que doit recevoir l'esclave, et de porter des peines sévères contre les maîtres qui enfreindraient cette disposition [1]. Ces lois, du reste, prouvent le mal, sans y remédier : quel moyen peut avoir l'esclave d'obtenir justice du plus ou moins de tyrannie qu'il subit ? En général, la plainte qu'il fait entendre lui attire de nouvelles rigueurs ; et lorsque par hasard il arrive jusqu'à un tribunal, il trouve pour juges ses ennemis naturels, tous amis de son adversaire.

Ainsi il me paraît juste de dire qu'aux États-Unis l'esclave n'a point à redouter les violences meurtrières dont les esclaves des anciens étaient si souvent les victimes. Sa vie est protégée ; mais peut-être sa condition journalière est-elle plus malheureuse.

J'indiquerai encore ici une dissemblance : l'esclave, chez les anciens, servait souvent les vices du maître ; son intelligence s'exerçait à cette immoralité.

L'esclave américain n'a jamais de pareils offices à rendre ; il quitte rarement le sol, et son maître a des mœurs pures. Le nègre est stupide ; il est plus abruti que l'esclave romain, mais il est moins dépravé.

1. Lois de la Caroline, Brevard's Digest, v° Slaves, § 46, t. II, p. 241. — Lois de la Louisiane, Code noir, art. 1er, sect. 3, t. I, p. 220 — Lois du Tennessee, t. I, v° Slaves, p. 321.

§ III.

Peut-on abolir l'esclavage des noirs aux États-Unis?

On ne saurait parler de l'esclavage sans reconnaître en même temps que son institution chez un peuple est tout à la fois une tache et un malheur.

La plaie existe aux États-Unis, mais on ne saurait l'imputer aux Américains de nos jours, qui l'ont reçue de leurs aïeux. Déjà même une partie de l'Union est parvenue à s'affranchir de ce fléau. Tous les États de la Nouvelle-Angleterre, New-York, la Pensylvanie, n'ont plus d'esclaves [1]. Maintenant l'abolition de l'esclavage pourra-t-elle s'opérer dans le Sud, de même qu'elle a eu lieu dans le Nord?

Avant d'entrer dans l'examen de cette grande question, commençons par reconnaître qu'il existe aux États-Unis une tendance générale de l'opinion vers l'affranchissement de la race noire.

Plusieurs causes morales concourent pour produire cet effet.

D'abord, les croyances religieuses qui, aux États-Unis, sont universellement répandues.

Plusieurs sectes y montrent un zèle ardent pour la cause de la liberté humaine; ces efforts des hommes religieux sont continus et infatigables, et leur influence, presque inaperçue, se fait cependant sentir. A ce sujet, on se demande si l'esclavage peut avoir une très-longue durée au sein d'une société de chrétiens. Le christianisme, c'est l'égalité morale de l'homme. Ce principe admis, il est aussi difficile de ne pas arriver à l'égalité sociale, qu'il paraît impossible, l'égalité sociale existant, de n'être pas conduit à l'égalité politique. Les législateurs de la Caroline du Sud sentirent bien toute la portée du principe moral dont le christianisme renferme le germe; car, dans l'un des premiers articles du code qui organise l'esclavage, ils ont eu soin de déclarer, en termes formels, que l'es-

1. V. Table statistique à la suite de la note.

clave qui recevra le baptême ne deviendra pas libre par ce seul fait [1].

On ne peut pas non plus contester que le progrès de la civilisation ne nuise chaque jour à l'esclavage. A cet égard, l'Europe même influe sur l'Amérique. L'Américain, dont l'orgueil ne veut reconnaître aucune supériorité, souffre cruellement de la tache que l'esclavage imprime à son pays dans l'opinion des autres peuples.

Enfin, il est une cause morale plus puissante peut-être que toute autre sur la société américaine pour l'exciter à l'affranchissement des noirs, c'est l'opinion qui de plus en plus se répand que les États où l'esclavage a été aboli sont plus riches et plus prospères que ceux où il est encore en vigueur, et cette opinion a pour base un fait réel dont enfin on se rend compte; dans les États à esclaves, les hommes libres ne travaillent pas, parce que le travail, étant l'attribut de l'esclave, est avili à leurs yeux. Ainsi, dans ces États, les blancs sont oisifs à côté des noirs qui seuls travaillent. En d'autres termes, la portion de la population la plus intelligente, la plus énergique, la plus capable d'enrichir le pays, demeure inerte et improductive, tandis que le travail de production est l'œuvre d'une autre portion de la population grossière, ignorante, et qui fait son travail sans cœur, parce qu'elle n'y a point d'intérêt.

J'ai plus d'une fois entendu les habitants du Sud, possesseurs d'esclaves, déplorer eux-mêmes, par ce motif, l'existence de l'esclavage, et faire des vœux pour sa destruction.

On ne peut donc nier qu'aux États-Unis l'opinion publique ne tende vers l'abolition complète de l'esclavage.

Mais cette abolition est-elle possible? et comment pourrait-elle s'opérer? Ici je dois jeter un coup d'œil sur les diverses objections qui se présentent.

Première objection. — D'abord, il est des personnes qui font de l'esclavage des nègres une question de fait et non de principe. La race africaine, disent-ils, est inférieure à la race

1. Lois de la Caroline du Sud, Brevard's Digest, t. II, v° Slaves, § 3, p. 229.

européenne : les noirs sont donc par leur nature même destinés à servir les blancs.

Je ne discuterai pas ici la question de supériorité des blancs sur les nègres. C'est un point sur lequel beaucoup de bons esprits sont partagés ; il me faudrait, pour l'approfondir, plus de lumières que je n'en possède sur ce sujet. Je ne présenterai donc que de courtes observations à cet égard.

En général, on tranche la question de supériorité à l'aide d'un seul fait : on met en présence un blanc et un nègre, et l'on dit : « Le premier est plus intelligent que le second. » Mais il y a ici une première source d'erreur ; c'est la confusion qu'on fait de la race et de l'individu. Je suppose constant le fait de supériorité intellectuelle de l'Européen de nos jours : la difficulté ne sera pas résolue.

En effet, ne se peut-il pas qu'il y ait chez le nègre une intelligence égale dans son principe à celle du blanc, et qui ait dégénéré par des causes accidentelles ? Lorsque, par suite d'un certain état social, la population noire est soumise pendant plusieurs siècles à une condition dégradante transmise d'âge en âge, à une vie toute matérielle et destructive de l'intelligence humaine, ne doit-il pas résulter, pour les générations qui se succèdent, une altération progressive des facultés morales, qui, arrivée à un certain degré, prend le caractère d'une organisation spéciale, et est considérée comme l'état naturel du nègre. quoiqu'elle n'en soit qu'une déviation ? Cette question, que je ne fais qu'indiquer, est traitée avec de grands détails dans un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Natural and physical history of man*, *by Richard*.

Après avoir indiqué l'erreur dans laquelle on peut tomber en assimilant deux races qui marchent depuis une longue suite de siècles dans des voies opposées, l'une vers la perfection morale, l'autre vers l'abrutissement, j'ajouterai que la comparaison des individus entre eux n'est guère moins défectueuse. Comment, en effet, demander au nègre, dont rien, depuis qu'il existe, n'a éveillé l'intelligence, le même développement de facultés qui, chez le blanc, est le fruit d'une éducation libérale et précoce ?

Du reste, cette question recevra une grande lumière de l'expérience qui se fait en ce moment dans les États améri-

cains où l'esclavage est aboli. Il existe à Boston, à New-York et à Philadelphie, des écoles publiques pour les enfants des noirs, fondées sur les mêmes principes que celles des blancs; et j'ai trouvé partout cette opinion, que les enfants de couleur montrent une aptitude au travail et une capacité égales à celles des enfants blancs. On a cru longtemps, aux États-Unis, que les nègres n'avaient pas même l'esprit suffisant pour faire le négoce; cependant il existe en ce moment, dans les États libres du Nord, un grand nombre de gens de couleur qui ont fondé eux-mêmes de grandes fortunes commerciales. Longtemps même on pensa que le nègre était destiné par le Créateur à courber incessamment son front sur le sol, et on le croyait dépourvu de l'intelligence et de l'adresse qui sont nécessaires pour les arts mécaniques. Mais un riche industriel du Kentucki me disait un jour que c'était une erreur reconnue, et que les enfants nègres auxquels on apprend des métiers travaillent tout aussi bien que les blancs.

La question de supériorité des blancs sur les nègres n'est donc pas encore pure de tout nuage. Du reste, alors même que cette supériorité serait incontestable, en résulterait-il la conséquence qu'on en tire? Faudrait-il, parce qu'on reconnaîtrait à l'homme d'Europe un degré d'intelligence de plus qu'à l'Africain, en conclure que le second est destiné par la nature à servir le premier? mais où mènerait une pareille théorie?

Il y a aussi parmi les blancs des intelligences inégales : tout être moins éclairé sera-t-il l'esclave de celui qui aura plus de lumières? Et qui déterminera le degré des intelligences?..... Non, la valeur morale de l'homme n'est pas tout entière dans l'esprit; elle est surtout dans l'âme. Après avoir prouvé que le nègre comprend moins bien que le blanc, il faudrait encore établir qu'il sent moins vivement que celui-ci; qu'il est moins capable de générosité, de sacrifices, de vertu.

Une pareille théorie ne soutient pas l'examen. Si on l'applique aux blancs entre eux, elle semble ridicule; restreinte aux nègres, elle est plus odieuse, parce qu'elle comprend toute une race d'hommes qu'elle atteint en masse de la plus affreuse des misères.

Il faut donc écarter cette première objection.

SECONDE OBJECTION. — Mais d'autres disent : « Nous « avons besoin de nègres pour cultiver nos terres; les hommes « d'Afrique peuvent seuls, sous un soleil brûlant, se livrer, « sans péril, aux rudes travaux de la culture; puisque nous « ne pouvons nous passer d'esclaves, il faut bien conserver « l'esclavage. »

Ce langage est celui du planteur américain qui, comme on le voit, réduit la question à celle de son intérêt personnel. A cet intérêt se mêlerait, il est vrai, celui de la prospérité même du pays, s'il était exact de dire que les États du Sud ne peuvent être cultivés que par des nègres.

Sur ce point il existe, dans le Sud des États-Unis, une grande divergence d'opinion. Il est bien certain qu'à mesure que les blancs se rapprochent du tropique, les travaux exécutés par eux sous le soleil d'été deviennent dangereux. Mais quelle est l'étendue de ce péril? L'habitude le ferait-elle disparaître? A quel degré de latitude commence-t-il? est-ce à la Virginie ou à Louisiane? au 4e ou au 31e degré?

Telles sont les questions en litige qui reçoivent en Amérique bien des solutions contradictoires. En parcourant les États du Sud, j'ai souvent entendu dire que, si l'esclavage des noirs était aboli, c'en était fait de la richesse agricole des contrées méridionales.

Cependant il se passe aujourd'hui même dans le Maryland un fait qui est propre à ébranler la foi trop grande qu'on ajouterait à de pareilles assertions.

Le Maryland, État à esclaves, est situé entre les 38e et 39e degrés de latitude; il tient le milieu entre les États du Nord, où il n'existe que des hommes libres, et ceux du Sud, où l'esclavage est en vigueur. Or c'était, il y a peu d'années encore, une opinion universelle dans le Maryland que le travail des nègres y était indispensable à la culture du sol; et l'on eût étouffé la voix de quiconque eût exprimé un sentiment contraire. Cependant, à l'époque où je traversai ce pays (octobre 1831), l'opinion avait déjà entièrement changé sur ce point. Je ne puis mieux faire connaître cette révolution dans l'esprit public qu'en rapportant textuellement ce que me disait à Baltimore un homme d'un caractère élevé, et qui tient un rang distingué dans la société américaine.

« Il n'est, me disait-il, personne dans le Maryland qui ne « désire maintenant l'abolition de l'esclavage aussi franche- « ment qu'il en voulait jadis le maintien.

« Nous avons reconnu que les blancs peuvent se livrer sans « aucun inconvénient aux travaux agricoles, qu'on croyait ne « pouvoir être faits que par des nègres.

« Cette expérience ayant eu lieu, un grand nombre d'ou- « vriers libres et de cultivateurs de couleur blanche se sont « établis dans le Maryland, et alors nous sommes arrivés à « une autre démonstration non moins importante : c'est qu'aus- « sitôt qu'il y a concurrence de travaux entre des esclaves et « des hommes libres, la ruine de celui qui emploie des es- « claves est assurée. Le cultivateur qui travaille pour lui, ou « l'ouvrier libre qui travaille pour un autre, moyennant sa- « laire, produisent moitié plus que l'esclave travaillant pour « son maître sans intérêt personnel. Il en résulte que les va- « leurs créées par un travail libre se vendent moitié moins « cher. Ainsi telle denrée qui valait deux dollars lorsqu'il n'y « avait parmi nous d'autres travailleurs que des esclaves, ne « coûte actuellement qu'un seul dollar. Cependant celui qui « la produit avec des esclaves est obligé de la donner au même « prix, et alors il est en perte ; il gagne moitié moins que pré- « cédemment, et cependant ses frais sont toujours les mêmes ; « c'est-à-dire qu'il est toujours forcé de nourrir ses nègres, « leurs familles, de les entretenir dans leur enfance, dans leur « vieillesse, durant leurs maladies ; enfin, il a toujours des « esclaves travaillant moins que des hommes libres [1]. »

Je ne saurais non plus quitter ce sujet sans rappeler ici ce que me disait de l'esclavage des noirs un homme justement

1. Il n'existe dans le Maryland qu'une seule branche de culture pour laquelle on peut encore sans préjudice employer des esclaves, c'est celle du tabac. Cette culture, qui exige une infinité de soins minutieux, réclame un nombre immense de bras : des femmes, des enfants suffisent pour cet objet ; le point important, c'est d'en avoir un grand nombre, et les familles de nègres, en général si nombreuses, remplissent cette condition. Du reste, les nègres sont encore utiles pour cette culture, mais non indispensables ; la culture du tabac serait également bien faite par les blancs. On peut dire seulement que, faite par des esclaves, elle procure encore un bénéfice, tandis qu'elle a cessé d'être profitable appliquée aux autres industries agricoles.

célèbre en Amérique, Charles Caroll, celui des signataires de la déclaration d'indépendance qui a joui le plus longtemps de son œuvre glorieuse [1].

« C'est une idée fausse, me disait-il, de croire que les nè-
« gres sont nécessaires à la culture des terres pour certaines
« exploitations, telles que celles du sucre, du riz et du tabac.
« J'ai la conviction que les blancs s'y habitueraient facilement,
« s'ils l'entreprenaient. Peut-être, dans les premiers temps,
« souffriraient-ils du changement apporté à leurs habitudes;
« mais bientôt ils surmonteraient cet obstacle, et, une fois
« accoutumés au climat et aux travaux des noirs, ils en fe-
« raient deux fois plus que les esclaves. »

Lorsque M. Charles Caroll me tenait ce langage, il habitait une terre sur laquelle il y avait trois cents noirs.

Je ne conclurai point de tout ceci que l'objection élevée contre le travail des blancs dans le Sud soit entièrement dénuée de fondement; mais enfin n'est-il pas permis de penser que plusieurs États du Sud qui, jusqu'à ce jour, ont considéré l'esclavage comme une nécessité, viendront à reconnaître leur erreur, ainsi que le fait aujourd'hui le Maryland? Chaque jour les communications des États entre eux deviennent plus faciles et plus fréquentes. La révolution morale qui s'est faite à Baltimore ne s'étendra-t-elle point dans le Sud? Les États du Midi, autrefois purement agricoles, commencent à devenir industriels; les manufactures établies dans le Sud auront besoin de soutenir la concurrence avec celles du Nord, c'est-à-dire de produire à aussi bon marché que ces dernières; elles seront dès-lors dans l'impossibilité de se servir longtemps d'ouvriers esclaves, puisqu'il est démontré que ceux-ci ne sauraient concourir utilement avec des ouvriers libres. Partout où se montre l'ouvrier libre, l'esclavage tombe. Enfin, ce qui demeure bien prouvé, c'est que (économiquement parlant) l'esclavage est nuisible lorsqu'il n'est pas nécessaire, et qu'il a été jugé tel par ceux qui auparavant l'avaient cru indispensable. Mais il se présente contre l'abolition de l'esclavage des objections bien autrement graves que celles du

1. J'ai vu M. Charles Caroll à la fin de 1831, et l'année suivante il n'était plus. Il est mort le 10 novembre 1832, âgé de quatre-vingt-seize ans.

plus ou moins d'utilité dont le travail des nègres peut être pour les blancs.

TROISIÈME OBJECTION. — Supposez le principe de l'abolition admis, quel sera le moyen d'exécution ?

Ici deux systèmes se présentent : affranchir dès à présent tous les esclaves ; ou bien abolir seulement en principe l'esclavage, et déclarer libres les enfants à naître des nègres. Dans le premier cas, l'esclavage disparaît aussitôt, et, le jour où la loi est rendue, il n'y a plus dans la société américaine que des hommes libres. Dans le second, le présent est conservé ; ceux qui sont esclaves restent tels ; l'avenir seul est atteint ; on travaille pour les générations suivantes.

Ces deux systèmes, assez simples l'un et l'autre dans leur théorie, rencontrent dans l'exécution des difficultés qui leur sont communes.

D'abord, pour déclarer libres les esclaves ou leurs descendants, l'équité exige que le gouvernement en paie le prix à leurs possesseurs : l'indemnité est la première condition de l'affranchissement, puisque l'esclave est la propriété du maître.

Maintenant, comment opérer ce rachat ?

Le gouvernement américain se trouve, dit-on, pour l'effectuer, dans la situation la plus favorable ; car la dette publique des États-Unis est éteinte : or, les revenus du gouvernement fédéral sont annuellement de cent cinquante-neuf millions de francs. Sur cette somme, soixante-quatorze millions sont absorbés par les dépenses de l'administration fédérale ; restent donc quatre-vingt-cinq millions qui, précédemment, étaient consacrés à l'extinction de la dette publique, et qui, maintenant, pourraient être employés au rachat des nègres esclaves [1].

J'ai souvent entendu proposer ce moyen pour parvenir à l'affranchissement général ; mais ici combien d'obstacles se présentent ! D'abord le point de départ est vicieux ; en effet, les États-Unis n'ont, il est vrai, plus de dette publique à payer ; mais en même temps qu'ils se sont libérés, ils ont ré-

1. V. *National Calendar*, 1833, v° Public revenues and expenditures.

duit considérablement l'impôt qui était la source de leurs revenus. Il est donc inexact de dire que le gouvernement fédéral reçoive annuellement quatre-vingt-cinq millions, qu'il pourrait appliquer au rachat des nègres.

Mais supposons qu'en effet cette somme est à sa disposition, et voyons s'il est possible d'espérer qu'il en fera l'usage qu'on propose.

Il y avait aux États-Unis, lors du dernier recensement de la population, fait en 1830, deux millions neuf mille esclaves; or, en supposant qu'il faille réduire à cent dollars la valeur moyenne de chaque nègre, à raison des femmes, des enfants et des vieillards, le rachat fait à ce prix de deux millions neuf mille esclaves coûterait plus d'un milliard de francs [1]. A cette somme, il faut ajouter le prix de deux cent mille esclaves au moins nés depuis 1830 [2], dont le rachat ajouterait une somme de cent onze millions de francs au milliard précédent. En supposant que le gouvernement fédéral pût et voulût appliquer annuellement au rachat des nègres une somme annuelle de quatre-vingt-cinq millions, il ne pourrait, avec cette somme, racheter chaque année que cent soixante mille esclaves; il faudrait donc l'application de la même somme au même objet pendant quatorze années pour racheter la totalité des esclaves existants aujourd'hui. Mais ce n'est pas tout. Ces deux millions neuf mille esclaves existant en ce moment se multiplient chaque jour, et, en supposant que leur accroissement annuel soit proportionné dans l'avenir à ce qu'il a été jusqu'à ce jour, il augmentera annuellement d'environ soixante mille : quarante-sept millions de francs seront donc absorbés chaque année, non pas pour diminuer le nombre des esclaves, mais seulement pour empêcher leur augmentation; or ces quarante-sept millions font plus de la moitié de la somme destinée au rachat.

On voit que l'étendue et la durée du sacrifice pécuniaire que le gouvernement des États-Unis aurait à s'imposer ne peu-

1. 200,900,000 dollars ou 1,064,770,000 fr.

2. Je dis 200,000 au moins, car on peut voir à la table statistique que la population esclave dans toute l'Union s'accroît de 30 p. 100 tous les dix ans. Or, il s'est écoulé déjà quatre années depuis le recensement qui a constaté le nombre de 2,009,000 esclaves.

vent se comparer qu'à son peu d'efficacité. Croit-on que le gouvernement américain entreprenne jamais une semblable tâche à l'aide d'un pareil moyen?

Je ne sais si un peuple qui se gouverne lui-même fera jamais un sacrifice aussi énorme sans une nécessité urgente. Les masses, habiles et puissantes pour guérir les maux présents qu'elles sentent, ont peu de prévoyance pour les malheurs à venir. L'esclavage, qui peut, à la vérité, devenir un jour, pour toute l'Union, une cause de trouble et d'ébranlement, n'affecte actuellement et d'une manière sensible qu'une partie des États-Unis, le Sud; or, comment admettre que les pays du Nord qui, en ce moment ne souffrent point de l'esclavage, iront, dans l'intérêt des contrées méridionales, et par une vague prévision de périls incertains et à venir, consacrer au rachat des esclaves du Sud des sommes considérables dont l'emploi, fait au profit de tous, peut leur procurer des avantages actuels et immédiats. Je crois qu'espérer du gouvernement fédéral des États-Unis un pareil sacrifice, c'est méconnaître les règles de l'intérêt personnel, et ne tenir aucun compte ni du caractère américain, ni des principes d'après lesquels procède la démocratie.

Mais l'obstacle qui résulte du prix exorbitant du rachat n'est pas le seul.

Supposons que cette dificulté soit vaincue.

Quatrième objection. — Les nègres étant affranchis, que deviendront-ils? se bornera-t-on à briser leurs fers? les laissera-t-on libres à côté de leurs maîtres? Mais si les esclaves et les tyrans de la veille se trouvent face à face avec des forces à peu près égales, ne doit-on pas craindre de funestes collisions?

On voit que ce n'est pas assez de racheter les nègres, mais qu'il faut encore, après leur affranchissement, trouver un moyen de les faire disparaître de la société où ils étaient esclaves.

A cet égard deux systèmes ont été proposés.

Le premier est celui de Jefferson [1], qui voudrait qu'après

1. Notes sur la Virginie, p. 119.

avoir aboli l'esclavage on assignât aux nègres une portion du territoire américain, où ils vivraient séparés des blancs. On est frappé tout d'abord de ce qu'un pareil système renferme de vicieux et d'impolitique. Sa conséquence immédiate serait d'établir sur le sol des États-Unis deux sociétés distinctes, composées de deux races qui se haïssent secrètement et dont l'inimitié serait désormais avouée; ce serait créer une nation voisine et ennemie pour les États-Unis, qui ont le bonheur de n'avoir ni ennemis ni voisins.

Mais, depuis que Jefferson a indiqué ce mode étrange de séparer les nègres des blancs, un autre moyen a été trouvé, auquel on ne peut reprocher les mêmes inconvénients.

Une colonie de nègres affranchis a été fondée à Liberia sur la côte d'Afrique (6e degré de latitude nord [1]). Des sociétés philanthropiques se sont formées pour l'établissement, la surveillance et l'entretien de cette colonie qui déjà prospère. Au commencement de l'année 1834, elle contenait trois mille habitants, tous nègres libres et affranchis, émigrés des États-Unis.

Certes, si l'affranchissement universel des noirs était possible et qu'on pût les transporter tous à Liberia, ce serait un bien sans aucun mélange de mal. Mais le transport des affranchis, d'Amérique en Afrique, pourra-t-il jamais s'exécuter sur un vaste plan? Outre les frais de rachat que je suppose couverts, ceux de transport seraient seuls considérables; on a reconnu que, pour chaque nègre ainsi transporté, il en coûte 30 dollars (160 fr.), ce qui, pour 2 millions de nègres, fait une somme de 318 millions de francs à ajouter aux 1.200 millions précédents. Ainsi, à mesure qu'on pénètre dans la fond de la question; on marche d'obstacle en obstacle.

Maintenant je suppose encore résolues ces premières difficultés; j'admets que d'une part le gouvernement de l'Union serait prêt à faire, pour l'affranchissement des nègres du Sud, l'immense sacrifice que j'ai indiqué, sans que les États du Nord, peu intéressés, quant à présent, dans la question, s'y opposassent; j'admets encore qu'il existe un moyen pratique

1. Voyez, sur l'origine et les progrès de cette colonie, les rapports annuels de la société de colonisation.

de transporter la population affranchie hors du territoire américain; ces obstacles levés, il resterait encore à vaincre le plus grave de tous ; je veux parler de la volonté des États du Sud, au sein desquels sont les esclaves.

CINQUIÈME OBJECTION. — D'après la constitution américaine, l'abolition de l'esclavage dans les États du Sud ne pourrait se faire que par un acte émané de la souveraineté de ces États, ou du moins faudrait-il, si l'affranchissement des noirs était tenté par le gouvernement fédéral, que les États particuliers intéressés y consentissent [1]. Or, j'ignore ce que pourront penser un jour et faire les États du Sud ; mais il me paraît indubitable que, dans l'état actuel des esprits et des intérêts, tous seraient opposés à l'affranchissement des nègres, même avec la condition de l'indemnité préalable.

Il est certain d'abord que la transition subite de l'état de servitude des noirs à celui de liberté serait pour les possesseurs d'esclaves un moment de crise dangereuse.

Vainement on objecte que les nègres recevant la liberté n'ont plus de griefs contre la société ni contre leurs maîtres ; je réponds qu'ils ont des souvenirs de tyrannie, et que le sort commun des opprimés est de se soumettre pendant qu'ils sont faibles, et de se venger quand ils deviennent forts ; or, l'esclave n'est fort que le jour où il devient libre.

Il n'est pas vraisemblable que les Américains habitants des États à esclaves se soumettent de leur plein gré aux chances périlleuses qu'entraînerait l'affranchissement des nègres, dans la vue d'épargner à leurs arrière-neveux les dangers d'une lutte entre les deux races.

Ils le feront d'autant moins que, outre le péril attaché à cette mesure, leurs intérêts matériels en seraient lésés. Toutes

[1]. V. Constitution des États-Unis. Les pouvoirs du congrès sont limités aux cas énoncés dans la constitution. Parmi ces cas énumérés dans la section 8, ne se trouve point le droit d'abolir l'esclavage dans les États où il est établi ; plusieurs articles de la constitution reconnaissent même formellement la servitude, entre autres le § 3 de la section 2, art. 4. Enfin, l'art. 10 du supplément à la constitution dit que tous les pouvoirs qui ne sont pas expressément attribués au gouvernement général des États-Unis sont réservés aux États particuliers.

les richesses, toutes les fortunes des États du Sud, reposent, quant à présent, sur le travail des esclaves; une indemnité pécuniaire, quelque large qu'on la suppose, ne remplacerait point, pour le maître, les esclaves perdus; elle placerait entre ses mains un capital dont il ne saurait que faire. Plus tard sans doute de nouvelles entreprises, de nouveaux modes d'exploitation, se formeraient; mais la suppression des esclaves serait, pour la génération contemporaine, la source d'une immense perturbation dans les intérêts matériels.

On se demande s'il est croyable qu'une génération entière se soumette à une pareille ruine pour le plus grand bien des générations futures. — Non, il est douteux même qu'elle se l'imposât en présence de dangers actuels. Rien n'est plus difficile à concevoir que l'abandon fait par une grande masse d'hommes de leurs intérêts matériels dans la vue d'éviter un péril. Le péril présent n'est encore qu'un malheur à venir; le sacrifice serait un malheur présent.

Mais, dit-on, ces objections sont évitées en grande partie, si, en déclarant libres les enfants à naître des nègres, on maintient dans la servitude les esclaves nés avant l'acte d'abolition. Dans cette hypothèse, ceux qui abolissent l'esclavage conservent leurs esclaves, et la génération qui souffre de l'affranchissement n'a point connu un état meilleur.

Ce système affaiblit sans doute les objections, mais il ne les détruit pas entièrement. N'est-ce pas jeter parmi les esclaves un principe d'insurrection que de déclarer libres les enfants à naître, tout en maintenant les pères dans la servitude? On s'efforce à grand'peine de persuader au nègre esclave qu'il n'est pas l'égal du blanc, et que cette inégalité est la source de son esclavage; que deviendra cette fiction en présence d'une réalité contraire? comment le nègre esclave obéira-t-il à côté de son enfant, investi du droit de résister?

C'est d'ailleurs attribuer aux Américains du Sud un égoïsme exagéré, que de supposer qu'en conservant intacts leurs droits, ils anéantiront ceux de leurs enfants. Autant il serait surprenant qu'ils fissent un grand sacrifice dans l'intérêt de générations futures et éloignées, autant il faudrait s'étonner qu'ils sacrifiassent à leur propre intérêt celui de leurs descendants immédiats; car le sentiment paternel est presque de

l'égoïsme. On est donc sûr de trouver dans les pères autant de répugnance à prendre une mesure ruineuse pour les enfants, qu'à faire un acte qui les ruine eux-mêmes.

Ici cependant l'on m'oppose l'exemple des États du Nord de l'Union, qui ont aboli l'esclavage pour l'avenir, c'est-à-dire pour les enfants à naître, en laissant esclaves tous ceux qui l'étaient avant la loi ; et l'on demande pourquoi les États du Sud ne feraient pas de même.

A cet égard, la réponse semble facile. D'abord il est constant que l'esclavage n'a jamais été établi dans le Nord sur une grande échelle. Lorsque la Pensylvanie, New-York et les autres États du Nord, ont aboli l'esclavage, il n'y avait dans leur sein qu'un nombre minime d'esclaves. Pour ne citer qu'un exemple, New-York a aboli l'esclavage en 1799, et, à cette époque, il n'y avait que trois esclaves sur cent habitants : on pouvait affranchir les nègres, ou déclarer libres les enfants à naître, sans redouter aucune conséquence fâcheuse d'un principe de liberté jeté subitement parmi les esclaves. Les possesseurs de nègres ne formaient qu'une fraction imperceptible de la population ; alors l'intérêt presque universel était qu'il n'y eût plus d'esclaves, afin que rien ne déshonorât le travail, source de la richesse. En abolissant la servitude des noirs pour l'avenir, les États du Nord n'ont fait aucun sacrifice ; la majorité, qui trouvait son profit à cette abolition, a imposé la loi au petit nombre, dont l'intérêt était contraire.

Maintenant, comment comparer aux États du Nord ceux du Sud, où les esclaves sont égaux, quelquefois même supérieurs en nombre aux hommes libres [1], et où, d'un autre côté, la majorité, pour ne pas dire la totalité des habitants, est intéressée au maintien de l'esclavage?

On voit que la dissemblance est, quant à présent, complète; mais n'est-il pas permis d'espérer dans l'avenir quelque changement dans la situation des États du Sud, et ne peut-on pas admettre qu'intéressés aujourd'hui à conserver l'esclavage, ils aient un jour intérêt à l'abolir? J'ai la ferme persuasion que tôt ou tard cette abolition aura lieu, et j'ai dit plus haut les motifs de ma conviction ; mais je crois également que l'escla-

1. V. à la fin de la note la table statistique.

vage durera longtemps encore dans le Sud ; et, à cet égard, il me paraît utile de résumer les différences matérielles qui rendent impossible toute comparaison entre l'avenir du Sud et ce qui s'est passé dans le Nord.

Il est incontestable que le froid des États du Nord est contraire à la race africaine, tandis que la chaleur des pays du Sud lui est favorable; dans les premiers elle languit et décroît, tandis qu'elle prospère et multiplie dans les seconds.

Ainsi la population noire, qui tendait naturellement à diminuer dans les Etats où l'esclavage est aboli, trouve, au contraire, dans le climat des pays méridionaux ; où sont aujourd'hui les esclaves, une cause d'accroissement.

Dans le Nord, l'esclavage était évidemment nuisible au plus grand nombre; les habitants du Sud sont encore dans le doute s'il ne leur est pas nécessaire. L'esclavage dans le Nord n'a jamais été qu'une superfluité; il est, au moins juqu'à présent, pour le Sud, une utilité. Il était, pour les hommes du Nord, un accessoire; il se rattache, dans le Sud, aux mœurs, aux habitudes et à tous les intérêts. En le supprimant, les États libres n'ont eu qu'une loi à faire; pour l'abolir, les États à esclaves auraient à changer tout un état social.

L'activité, le goût des hommes du Nord pour le travail, le zèle religieux des presbytériens de la Nouvelle-Angleterre, le rigorisme des quakers de la Pensylvanie, et aussi une civilisation très-avancée, tout dans les États septentrionaux tendait à repousser l'esclavage. Il n'en est point de même dans le Sud; les États méridionaux ont des croyances, mais non des passions religieuses; plusieurs d'entre eux, tels qu'Alabama, Mississipi, la Géorgie, sont à demi barbares, et leurs habitants sont, comme tous les hommes du midi, portés par le climat à l'indolence et à l'oisiveté. Ainsi l'esclavage n'est, jusqu'à présent, combattu dans le Sud par aucune des causes qui, dans le Nord, ont amené sa ruine.

Les États du Sud sont donc loin encore de l'affranchissement des Nègres.

Cependant, tout en conservant le présent, ils sont effrayés de l'avenir. L'augmentation progressive du nombre des esclaves dans leur sein est un fait bien propre à les alarmer; déjà, dans la Caroline du Sud et dans la Louisiane, le nombre

22

des noirs est supérieur à celui des blancs[1], et la cause de l'augmentation est plus grave encore, peut-être, que le fait même; la traite des noirs avec les pays étrangers étant prohibée dans toute l'Union, non-seulement par le gouvernement fédéral, mais encore par tous les États particuliers, il s'ensuit que l'augmentation du nombre des esclaves ne peut résulter que des naissances; or, le nombre des blancs ne croissant point, dans les États du Sud, dans la même proportion que celui même des nègres, il est manifeste que, dans un temps donné, la population noire y sera de beaucoup supérieure en nombre à la population blanche[2].

Tout en voyant le péril qui se prépare, les États du Sud de l'Union américaine ne font rien pour le conjurer; chacun d'eux combat ou favorise l'accroissement du nombre des esclaves, selon qu'il est intéressé actuellement à en posséder plus ou moins. Dans le Maryland, dans le district de Colombie, dans la Virginie, où commence à pénétrer le travail des hommes libres, on affranchit beaucoup d'esclaves, et *on en* vend autant qu'on peut aux États les plus méridionaux. La Louisiane, la Caroline du Sud, le Mississipi, la Floride, qui trouvent, jusqu'à ce jour, un immense profit dans l'exploitation de leurs terres par les esclaves, n'en affranchissent point, et s'efforcent d'en acquérir sans cesse de nouveaux. Il arrive fréquemment que, effrayés de l'avenir, ces États font des lois pour défendre l'achat des nègres dans les autres pays de l'Union. Comme je traversais la Louisiane (1832), la législature venait de rendre un décret pour interdire tout achat de nègres dans les États limitrophes; mais, en général, ces lois ne sont point exécutées. Souvent les législateurs sont les premiers à y contrevenir; leur intérêt privé de propriétaire leur

1. Table statistique à la fin de l'Appendice.

2. A la vérité, les États du Sud, tels que la Louisiane, la Caroline du Sud, le Mississipi, où se fait remarquer le plus grand accroissement des noirs, achètent des esclaves dans les États voisins, Tennessee, Kentucky, Virginie, Maryland. C'est une cause d'augmentation indépendante de la multiplication résultant des naissances. Mais ce qui prouve que cette source d'accroissement n'est point la seule, c'est que, dans les États voisins, le nombre des esclaves augmente aussi; et ceux même où il diminue, tels que la Virginie, le Maryland, etc., ne le voient point décroître dans la proportion où il augmente ailleurs. V. Table statistique.

fait acheter des esclaves, dont ils ont défendu le commerce dans un intérêt général.

En résumé, quand on considère le mouvement intellectuel qui agite le monde; la réprobation qui flétrit l'esclavage dans l'opinion de tous les peuples; les conquêtes rapides qu'ont déjà faites, aux États-Unis, les idées de liberté sur la servitude des noirs; les progrès de l'affranchissement qui, sans cesse, gagne du Nord au Sud; la nécessité où seront tôt ou tard les États méridionaux de substituer le travail libre au travail des esclaves, sous peine d'être inférieurs aux États du Nord; en présence de tous ces faits, il est impossible de ne pas prévoir une époque plus ou moins rapprochée, à laquelle l'esclavage disparaîtra tout à fait de l'Amérique du Nord.

Mais comment s'opérera cet affranchissement? quels en seront les moyens et les conséquences? quel sera le sort des maîtres et des affranchis? c'est ce que personne n'ose déterminer à l'avance.

Il y a en Amérique un fait plus grave peut-être que l'esclavage; c'est la race même des esclaves. La société américaine avec ses nègres se trouve dans une situation toute différente des sociétés antiques qui eurent des esclaves. La couleur des esclaves américains change toutes les conséquences de l'affranchissement. L'affranchi blanc n'avait presque plus rien de l'esclave. L'affranchi noir n'a presque rien de l'homme libre; vainement les noirs reçoivent la liberté; ils demeurent esclaves dans l'opinion. Les mœurs sont plus puissantes que les lois; le nègre esclave passait pour un être inférieur ou dégradé; la dégradation de l'esclave reste à l'affranchi. La couleur noire perpétue le souvenir de la servitude et semble former un obstacle éternel au mélange des deux races.

Ces préjugés et ces répugnances sont tels que, dans les États du Nord les plus éclairés, l'antipathie qui sépare une race de l'autre demeure toujours la même, et, ce qui est digne de remarque, c'est que plusieurs de ces États consacrent dans leurs lois l'infériorité des noirs.

On conçoit aisément que, dans les États à esclaves, les nègres affranchis ne soient pas traités entièrement comme les hommes libres de couleur blanche; ainsi on lira sans étonnement cet article d'une loi de la Louisiane, qui porte :

« Les gens de couleur libres ne doivent jamais insulter ni « frapper les blancs, ni prétendre s'égaler à eux; au contraire, « ils doivent leur céder le pas partout, et ne leur parler ou leur « répondre qu'avec respect, sous peine d'être punis de prison, « suivant la gravité des cas[1]. »

On ne sera pas plus surpris de voir prohibé dans les États à esclaves tout mariage entre des personnes blanches et des gens de couleur libres ou esclaves[2].

Mais ce qui paraîtra peut-être plus extraordinaire, c'est que, même dans les États du Nord, le mariage entre blancs et personnes de couleur ait été pendant longtemps interdit par la loi même. Ainsi, la loi de Massachusetts déclarait nul un pareil mariage et prononçait une amende contre le magistrat qui passait l'acte[3]. Cette loi n'a été abolie qu'en 1830.

Du reste, lorsque la défense n'est pas dans la loi, elle est toujours la même dans les mœurs; une barrière d'airain est toujours interposée entre les blancs et les noirs.

Quoique vivant sur le même sol et dans les mêmes cités, les deux populations ont une existence civile distincte. Chacune a ses écoles, ses églises, ses cimetières. Dans tous les lieux publics où il est nécessaire que toutes deux soient présentes en même temps, elles ne se confondent point; des places distinctes leur sont assignées. Elles sont ainsi classées dans les salles des tribunaux, dans les hospices, dans les prisons. La liberté dont jouissent les nègres n'est pour eux la source d'aucun des bienfaits que la société procure. Le même préjugé qui les couvre de mépris leur interdit la plupart des professions. On ne saurait se faire une idée exacte des difficultés que doit vaincre un nègre pour faire sa fortune aux États-Unis; il rencontre partout des obstacles et nulle part des appuis. Aussi la domesticité est-elle la condition presque obligée du plus grand nombre des nègres libres.

Dans la vie politique, la séparation est encore plus profonde. Quoique admissibles en principe aux emplois publics, ils n'en possèdent aucun; il n'y a pas d'exemple d'un nègre ou d'un

1. V. Digeste des lois de la Louisiane, t. I, p. 231.
2. V. Statute laws of Tennessee, t. I, p. 220.
3. V. General laws of Massachusetts, t. I, p. 239.

mulâtre remplissant aux États-Unis une fonction publique. Les lois des États du Nord reconnaissent en général aux gens de couleur libres des droits politiques pareils à ceux des blancs; mais nulle part on ne leur permet d'en jouir. Les gens de couleur libres de Philadelphie ayant voulu, il y a quelque temps, exercer leurs droits politiques à l'occasion d'une élection, furent repoussés avec violence de la salle où ils venaient pour déposer leurs suffrages, et il leur fallut renoncer à l'exercice d'un droit dont le principe ne leur était pas contesté. Depuis ce temps, ils n'ont point renouvelé cette prétention si légitime. Il est triste de le dire, mais le seul parti qu'ait à prendre la population noire ainsi opprimée, c'est de se soumettre et de souffrir la tyrannie sans murmure. Dans ces derniers temps, des hommes animés de l'intention la plus pure et des sentiments les plus philanthropiques ont tenté d'arriver à la fusion des noirs avec les blancs, par le moyen des mariages mutuels. Mais ces essais ont soulevé toutes les susceptibilités de l'orgueil américain et abouti à deux insurrections dont New-York et Philadelphie furent le théâtre au mois de juillet 1834. Toutes les fois que les nègres affranchis manifestent l'intention directe ou indirecte de s'égaler aux blancs, ceux-ci se soulèvent aussitôt en masse pour réprimer une tentative aussi audacieuse. Ces faits se passent pourtant dans les États les plus éclairés, les plus religieux de l'Union, et où depuis longtemps l'esclavage est aboli. Qui douterait maintenant que la barrière qui sépare les deux races ne soit insurmontable ?

En général, les nègres libres du Nord supportent patiemment leur misère : mais croit-on qu'ils se soumissent à tant d'humiliations et à tant d'injustices s'ils étaient plus nombreux : ils ne forment dans les États du Nord qu'une minorité imperceptible. Qu'arriverait-il s'ils étaient, comme dans le Sud, en nombre égal ou supérieur aux blancs? Ce qui de nos jours se passe dans le Nord peut faire pressentir l'avenir du Sud. S'il est vrai que les tentatives généreuses faites pour transporter d'Amérique en Afrique les nègres affranchis ne puissent jamais conduire qu'à des résultats partiels, il est malheureusement trop certain qu'un jour les États du Sud de l'Union recéleront dans leur sein deux races ennemies, dis-

tinctes par la couleur, séparées par un préjugé invincible, et dont l'une rendra à l'autre la haine pour le mépris. C'est là, il faut le reconnaître, la grande plaie de la société américaine.

Comment se résoudra ce grand problème politique? Faut-il prévoir dans l'avenir une crise d'extermination? Dans quel temps? Quelles seront les victimes? Les blancs du Sud étant en possession des forces que donnent la civilisation et l'habitude de la puissance, et certains d'ailleurs de trouver un appui dans les États du Nord, où la race noire s'éteint, faut-il en conclure que les nègres succomberont dans la lutte, si une lutte s'engage? Personne ne peut répondre à ces questions. On voit se former l'orage, on l'entend gronder dans le lointain; mais nul ne peut dire sur qui tombera la foudre.

TABLEAUX COMPARATIFS

DE LA POPULATION LIBRE ET DE LA POPULATION ESCLAVE

AUX ÉTATS-UNIS,

DEPUIS 1790 JUSQU'EN 1830.

Nº I. — 1790.

NOMS DES ÉTATS.	POPULATION libre en 1790.	POPULATION esclave en 1790.	PROPORTION des esclaves à la population libre.
Maine	96,540	»	»
New-Hampshire.	181,885	158	1 ½ s. 1,000
Vermont	85,512	17	2 s. 10,000
Massachusetts	378,787	»	»
Rhode-Island.	67,825	952	13 1,000
Connecticut	235,187	2,759	12 1,000
New-York	318,796	21,324	7 100
New-Jersey	172,716	11,423	6 100
Pensylvanie	430,136	3,737	9 1,000
Delaware	50,207	8,887	15 100
Maryland	216,092	103,036	32 100
Virginie	454,183	293,427	38 100
Caroline du Nord	293,379	100,572	26 100
Caroline du Sud.	141,979	107,094	43 100
Géorgie	53,284	29,264	35 100
Alabama	»	»	»
Mississipi	»	»	»
Louisiane	»	»	»
Tennessee	»	»	»
Kentucki	61,847	11,830	26 100
Ohio	»	»	»
Indiana	»	»	»
Illinois	»	»	»
Missouri	»	»	»
Dist. de Colombie	»	»	»
Floride	»	»	»
Michigan	»	»	»
Arkansas	»	»	»
Total	3,231,429	697,807	
	Ce chiffre comprend les gens de couleur nés libres ou affranchis.		

OBSERVATIONS.

En 1790, les États qui ont le plus d'eslaves sont :

1. Caroline du S. 43 escl. s. 100 h.
2. Virginie..... 38 id.
3. Géorgie...... 35 id.
4. Maryland.... 32 id.
5. Caroline du N. 26 id.
6. Kentucki.... 26 id.

Déjà, en 1790, il n'y a plus d'esclaves dans le Massachusetts et dans le Maine ; l'on n'en compte plus que 7 sur 100 dans l'Etat de New-York, et 9 sur 1,000 dans la Pensylvanie. A l'égard des Etats du Sud, où l'on n'en voit point figurer, leur absence tient à deux causes : la première, pour quelques-uns, c'est le défaut de documents statistiques, par exemple, pour la Louisiane, qui alors ne faisait pas partie des Etats-Unis ; la seconde, pour certains autres, c'est le manque d'habitants, comme pour Missouri, Arkansas, etc.

C'est ici le lieu de faire observer qu'à cette époque, l'esclavage, qui s'éteint dans le Nord, n'est pas encore né dans quelques pays du Sud. On le verra bientôt paraître et se développer dans ces derniers, tandis qu'il a disparu dans les autres pour n'y plus revenir.

N° IV. — 1820.

NOMS DES ÉTATS.	POPULATION libre en 1820.	POPULATION esclave en 1820.	PROPORTION des esclaves à la population totale.	OBSERVATIONS.
Maine..........	298,335	»	»	*Classement des États qui ont le plus d'esclaves.* 1. Caroline du Sud. 51 escl. s. 100 h 2. Louisiane........ 45 id. 3. Géorgie.......... 44 id. 4. Virginie......... 39 id. 5. Alabama, Mississipi............ 37 id. 6. Caroline du N... 32 id. 7. Maryland....... 26 id. 8. Kentucki .... 22 id. 9. Tennessee, distr. de Colombie.. 17 id. 10. Missouri....... 15 id. 11. Arkansas....... 11 id. 12. Delaware...... 6 id. 13. New-Jersey.... 3 id. 14. Illinois......... 16 sur 1,00[illegible] La Caroline du Sud, de 1810 à 1820, a gagné .... 4 escl. s. 100 h La Géorgie et Kentucki .... 3 id. La Caroline du Nord et le Tennessee.. 2 id. Le nombre des esclaves est stationnaire dans la Louisiane, le Missouri et le Delaware. Il décroît dans les États suivants : Alabama et Mississipi en ont perdu 5 s. 100 h. Maryland et le district de Colombie....... 3 id. La Virginie et le New-Jersey............ 1 id. Il apparaît dans l'État naissant d'Arkansas.
New-Hampshire.	244,161	»	»	
Vermont.......	235,764	»	»	
Massachusetts...	528,287	»	»	
Rhode-Island ...	83,011	48	5 s. 10,000	
Connecticut.....	275,151	97	1 10,000	
New-York	1,362,724	10,088	7 1,000	
New-Jersey	270,018	7,557	3 100	
Pensylvanie.....	1,049,102	211	2 10,000	
Delaware	68,240	4,509	6 100	
Maryland.......	299,952	107,398	26 100	
Virginie........	640,213	425,153	39 100	
Caroline du Nord	433,812	205,017	32 100	
Caroline du Sud.	244,266	258,475	51 100	
Géorgie	201,333	149,656	44 100	
Alabama........ Mississipi.......	126,656	76,693	37 100	
Louisiane..	84,343	69,064	45 100	
Tennessee	340,696	80,107	19 100	
Kentucki	437,585	126,732	22 100	
Ohio	564,317	»	»	
Indiana.........	146,988	190	12 10,000	
Illinois	55,211	917	16 1,000	
Missouri........	56,464	10,222	15 100	
D. de Colombie..	26,662	6,377	19 100	
Floride.........	»	»	»	
Michigan	»	»	»	
Arkansas........	12,656	1,617	11 100	
Total	8,100,067	1,538,064		
De 1810 à 1820, la population libre a augmenté de 2,031,617, c.-à-dire de 33 p. 100 en 10 ans, ou un peu plus de 3 p. 100 par an.	Dans ce chiffre sont compris les gens de couleur nés libres ou affranchis.	De 1810 à 1820, la population esclave a augmenté de 346,700 c.-à-d. de 29 p. 100 en 10 ans, un peu moins de 3 p. 100 par an.		

N° V. — 1830.

NOMS DES ÉTATS.	POPULATION libre en 1830.	POPULATION esclave en 1830.	PROPORTION des esclaves à la population totale.
Maine..........	399,955	2	1 s. 200,000
New-Hampshire.	269,328	3	1 100,000
Vermont	280,652	»	»
Massachusetts...	610,408	1	1 600,000
Rhode-Island ...	97,199	17	1 10,000
Connecticut....	297,650	25	8 10,000
New-York.......	1,918,533	75	3 100,000
New-Jersey.....	318,569	2,254	7 1,000
Pensylvanie.....	1,347,830	403	3 10,000
Delaware	73,456	3,292	4 100
Maryland	334,046	102,046	23 100
Virginie	741,654	469,654	38 100
Caroline du Nord	492,386	245,601	33 100
Caroline du Sud.	265,784	315,401	54 100
Géorgie.........	299,292	217,531	42 100
Alabama........	191,978	117,549	37 100
Mississipi.......	70,062	65,659	48 100
Louisiane.......	106,151	109,588	51 100
Tennessee	540,301	141,603	20 100
Kentucki	522,704	165,213	24 100
Ohio	937,903	»	»
Indiana.........	343,031	»	»
Illinois	157,455	»	» (*)
Missouri........	115,364	25,081	17 100
Dist. de Colombie	33,715	6,119	15 100
Floride T.......	19,229	15,501	44 100
Michigan T	31,607	32	1 1,000
Arkansas T	25,812	4,576	14 100
Total....	10,856,988 (**)	2,009,031	

Nota. Sont compris dans le chiffre de 10.856,988 de la population libre 319,599 personnes de couleur affranchies, ou nées de parents affranchis.

De 1820 à 1830, le n. des esclaves a augmenté de 470.967; 29 p. o/o en 10 ans, près de 3 par an.

(*) Il y a dans Illinois 747 noirs en état de domesticité légale, c.-à-d. loués à vie, mais ils ne sont pas esclaves.

(**) De 1820 à 1830, la population libre a augmenté de 2,756,922, c'est-à-dire de 34 p. cent en 10 ans, ou 1 en plus que 3 pour cent par an.

OBSERVATIONS.

Classement des États qui ont le plus d'esclaves.

1. Caroline du Sud. 54 escl. s. 100 h.
2. Louisiane...... 51 id.
3. Mississipi ..... 48 id.
4. Floride......... 44 id.
5. Géorgie........ 42 id.
6. Virginie........ 38 id.
7. Alabama........ 37 id.
8. Carol. du Nord. 33 id.
9. Kentucki....... 24 id.
10. Maryland...... 23 id.
11. Tennessee ..... 20 id.
12. Missouri....... 17 id.
13. D. de Colombie. 15 id.
14. Arkansas Terr.. 14 id.
15. Delaware....... 4 id.
16. New-Jersey.... 7 1,000

De 1820 à 1830, Mississipi a gagné 11 escl. s. 100 h.
Louisiane.......... 6 id.
Car. du S., Arkansas. 3 id.
Kentucki, Missouri. 2 id.
Car. du N., Tennessee 1 id.

Le nombre des esclaves est stationnaire dans Alabama.

Il décroît dans les États suivents :

Le D. de Colomb. en a perdu 4 s. 100 h.
Le Maryland.. .... 3 id.
La Géorgie et le Delaware.. 2 id.
La Virginie.............. 1 id.

Pour la première fois, nous possédons sur la Floride un chiffre statistique qui donne 44 escl. s. 100 habitants.

En parcourant les divers tableaux qui précèdent, on voit l'esclavage faire d'inutiles efforts pour s'etabiir dans le N. Il décroît rapidem. dans tous les Etats situés au-dessus du 40e d. de lat. Dans les États situés entre le 40e et le 36e, il est presque stationnaire; cependant là encore il est en déclin. Il se développe au contraire rapidem. dans la plupart des États situés entre le 34e et le 30e d. Déjà, dans la Caroline du S. et dans la Louisiane, le nombre des esclaves surpasse celui des hommes libres.

II.

NOTE

SUR LE MOUVEMENT RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS.

J'ai souvent, dans le cours de cet ouvrage, parlé des différentes sectes religieuses qui existent aux États-Unis. Tantôt j'ai signalé les sentiments qui animent les congrégations entre elles, tantôt j'ai fait allusion à leur grand nombre; une autre fois, j'ai essayé de montrer l'influence des idées religieuses sur le maintien des institutions politiques.

Afin de mettre davantage en lumière les divers points de vue que j'ai présentés, je crois devoir placer sous les yeux du lecteur une esquisse fort abrégée du mouvement religieux aux États-Unis.

Les principales sectes religieuses établies dans l'Amérique du Nord sont celles des méthodistes, anabaptistes, catholiques, presbytériens, épiscopaux, quakers ou amis, universalistes, congrégationistes, unitaires, réformés hollandais, réformés allemands, moraves, luthériens évangélistes, etc. Les anabaptistes se divisent eux-mêmes en calvinistes ou associés, memnonites, émancipateurs, tunkers, etc. La congrégation protestante la plus nombreuse est celle des méthodistes; elle comptait cinq cent cinquante mille membres au commencement de l'année 1834. On ne possède point le chiffre exact des membres des autres communions.

J'examinerai d'abord les rapports des différents cultes entre

eux, et en second lieu les rapports de tous les cultes avec l'État.

§ Ier.

Rapport des cultes entre eux.

A cet égard, il faut d'abord, dans les sectes religieuses, distinguer les membres de la congrégation de ses ministres.

On voit en général régner parmi les membres des diverses communions une harmonie parfaite; la bienveillance mutuelle qu'ont les Américains entre eux n'est point altérée par la divergence des croyances religieuses. La prospérité d'une congrégation, l'éloquence d'un prédicateur, inspirent *bien* aux autres communautés qui sont moins heureuses, ou dont les orateurs sont moins brillants, quelques sentiments de jalousie; mais ces impressions sont éphémères, et ne laissent après elles aucune amertume : la rivalité ne va point jusqu'à la haine.

A l'égard des ministres de cultes opposés, ce serait trop que de dire qu'ils sont hostiles les uns aux autres; mais on peut avancer du moins qu'il existe entre eux des rapports peu bienveillants; la raison principale en est que le plus *ou le* moins de succès de leurs églises n'est pas seulement pour eux une question d'amour-propre, mais que c'est aussi une question d'intérêt. En général les émoluments du ministre sont plus ou moins considérables, selon l'importance de la société qu'il dirige. Je parle ici seulement des cultes protestants qui forment, en Amérique, la religion du plus grand nombre. Les ministres protestants ne constituent point un clergé *soumis* à des règles hiérarchiques et à la surveillance d'un pouvoir supérieur; la seule autorité dont ils dépendent est celle de la communauté qui les a élus; or rien ne gêne dans ses choix la congrégation qui cherche un ministre. Elle peut adopter qui il lui plaît. Le candidat n'a besoin de prendre aucun degré en théologie, ni de subir aucun examen, ni de se livrer à aucune étude spéciale pour acquérir l'aptitude aux *fonctions* ecclésiastiques : tel est le droit. En fait, on soumet à une sorte d'épreuve presque tous ceux qui prétendent à exercer le saint

ministère. Il existe dans toutes les grandes villes une réunion de personnes éclairées dont la mission est d'examiner les aspirants. Celui qui se présente prononce un sermon, et l'assemblée lui délivre un certificat analogue à son succès; en général, il obtient ce certificat dans les termes les plus favorables. Muni de cette pièce, il s'offre à une congrégation religieuse qui a besoin de ministre, et qui aussitôt l'admet en cette qualité; quelquefois même on ne lui demande aucune justification; il annonce une grande piété et un zèle ardent pour la religion, lève les yeux au ciel en se frappant la poitrine, et, sur ces démonstrations qui ne sont pas toujours sincères, la réunion des particuliers qui veulent avoir un prédicateur le déclare *ministre*.

Cette facilité d'arriver au sacerdoce parmi les Américains imprime au ministère protestant un cachet particulier; il en résulte que tout individu peut, sans aucune préparation ni étude préalable, se faire homme d'église. Le ministère religieux devient une carrière dans laquelle on entre à tout âge, dans toute position et selon les circonstances. Tel que vous voyez à la tête d'une congrégation respectable a commencé par être marchand; son commerce étant tombé, il s'est fait ministre; cet autre a débuté par le sacerdoce, mais dès qu'il a eu quelque somme d'argent à sa disposition, il a laissé la chaire pour le négoce. Aux yeux d'un grand nombre, le ministère religieux est une véritable carrière industrielle. Le ministre protestant n'offre aucun trait de ressemblance avec le curé catholique. En général, celui-ci se marie à sa paroisse; sa vie tout entière se passe au milieu des mêmes personnes, sur lesquelles il exerce non-seulement l'influence de son caractère sacré, mais encore l'ascendant de ses vertus; il ne fait point un métier : il accomplit un devoir. — L'existence du ministre protestant est au contraire essentiellement mobile; rien ne l'enchaîne dans une congrégation, dès que son intérêt l'appelle dans une autre; il appartient de droit à la communauté qui le paie le mieux. Comme je traversais le Canada, où la religion catholique est dominante, on me cita l'exemple d'un curé qui, ne voulant point se séparer de ses paroissiens, venait de refuser l'épiscopat; plus d'un ministre méthodiste ou anabaptiste abandonnerait bientôt son église,

s'il y avait cent dollars de plus à gagner dans une autre. Rien n'est plus rare que de voir un ministre protestant à cheveux blancs. Le but principal que poursuit l'Américain dans le sacerdoce, c'est son bien-être, celui de sa femme, de ses enfants : quand il a matériellement amélioré sa condition, le but est atteint ; il se retire des affaires. L'âge arrivant, il se repose.

La conséquence de ces faits est facile à déduire. Les rapports qu'ont entre eux les ministres des différentes sectes protestantes sont pareils aux relations qu'entretiennent des gens de professions semblables. Ils ne cherchent pas à se nuire mutuellement, parce que c'est un principe utile à tous, que chacun doit exercer librement son industrie ; mais ils soutiennent une véritable concurrence, et il en résulte des froissements d'intérêts privés qui, nécessairement, suscitent dans l'âme de ceux qui les éprouvent des sentiments peu chrétiens. Le lecteur comprendra facilement que je n'entends point appliquer à tous les ministres protestants d'Amérique le caractère industriel que je viens de peindre ici ; j'en ai rencontré plusieurs dont la foi sincère et le zèle ardent ne pouvaient se comparer qu'à leur charité et à leur désintéressement des choses temporelles ; mais je présente ici des traits applicables au plus grand nombre.

J'ai dit qu'on voit régner entre tous les membres des diverses congrégations religieuses une grande bienveillance, et que les petites passions que font naître le succès de l'une, la décadence de l'autre, se réduisent à quelques mouvements d'amour-propre satisfait ou mécontent, sans jamais s'élever jusqu'à la haine. Il existe cependant deux exceptions à ce fait général.

La première est le sentiment des protestants, et notamment des presbytériens, envers les catholiques.

Au milieu des sectes innombrables qui existent aux États-Unis, le catholicisme est le seul culte dont le principe soit contraire à celui des autres. Il prend son point de départ dans l'autorité ; les autres procèdent de la raison. Le catholicisme est le même en Amérique que partout ; il reconnaît entièrement la suprématie de la cour de Rome, non-seulement pour ce qui intéresse les dogmes de la foi, mais encore

pour tout ce qui concerne l'administration de l'Église. Les États-Unis sont divisés en onze diocèses, pour chacun desquels il y a un évêque[1]. Lorsqu'un évêché est vacant, le clergé se rassemble, choisit des candidats, et transmet leurs noms au pape, qui a la complète liberté d'élection. Il pourrait nommer le dernier sur la liste; en général, il choisit celui qu'on présente en premier ordre, mais il n'est pas sans exemple qu'il ait agi autrement. Ce sont les évêques qui nomment les curés; et la communauté des fidèles ne prend aucune part à ces élections.

L'État ne se mêlant en rien des affaires religieuses, tous les membres de la société catholique contribuent selon leur fortune au soutien du clergé et aux besoins du culte. Le moyen généralement employé pour subvenir à ces dépenses est de faire payer une rétribution assez considérable à tous ceux qui, dans l'enceinte de l'église, occupent les bancs[2]. De pareils frais ne pouvant être supportés que par les riches, les pauvres sont admis gratis dans l'église, où ils occupent des places qui leur sont réservées. Quand les fonds provenant de la location des bancs ne suffisent pas, on a recours à des taxes extraordinaires que la communauté catholique n'hésite jamais à s'imposer.

L'unité du catholicisme, le principe de l'autorité dont il procède, l'immobilité de ses doctrines au milieu des sectes protestantes qui se divisent, et de leurs théories qui sont contraires entre elles, quoique partant d'un principe commun, qui est le droit de discussion et d'examen; toutes ces causes tendent à exciter parmi les protestants quelques sentiments hostiles envers les catholiques.

La religion catholique a encore un caractère qui lui est

1. Les chefs-lieux de ces diocèses sont Boston, New-York, Philadelphie, Baltimore, Charleston, Mobile, la Nouvelle-Orléans, Bardstown, Cincinnati, Saint-Louis, Détroit.

2. Il y a dans la cathédrale de Baltimore des bancs qui se sont vendus jusqu'à 1,500 dollars (8,000 francs). Le prix le plus ordinaire d'un banc est de 500 à 1,000 francs. Outre le paiement primitif de cette somme, le propriétaire du banc paie annuellement une somme, soit de 20, soit de 30 ou de 40 dollars, pour la conservation de son droit. On considère dans la société la possession de ces bancs comme une distinction: on se les dispute, et les familles font de grands sacrifices pécuniaires pour les acheter.

propre, et qui vient aggraver ces dispositions ennemies; je veux parler du prosélytisme.

Dans le Maryland, les principaux colléges d'éducation sont entre les mains de prêtres ou de religieuses catholiques, et la plupart des élèves sont protestants. Les directeurs de ces établissements apportent sans doute une grande réserve dans leurs moyens d'influence sur l'esprit des élèves; mais cette influence est inévitable. Elle est encore plus sûrement exercée dans les institutions de jeunes filles.

Le clergé catholique ne s'oppose jamais au mariage des catholiques avec des protestants. On a remarqué en Amérique que les premiers n'abandonnent jamais leur religion pour prendre celle de leur femme protestante, et il n'est pas rare que les protestants mariés à des femmes catholiques adoptent la religion de celles-ci. Dans tous les cas, lorsque la femme est catholique, les enfants le sont aussi, parce que c'est la femme qui élève les enfants. Partout, aux États-Unis, le culte catholique fait les mêmes efforts pour se propager. Il se trouve par là en opposition directe de principes avec certaines sectes qui considèrent le prosélytisme comme affectant la liberté de conscience (par exemple les quakers), et il est l'adversaire de toutes.

Le catholicisme attire à lui des partisans, non-seulement par le zèle de ses ministres, mais encore par la nature même de sa doctrine. Il convient tout à la fois aux esprits supérieurs qui vont se reposer de leurs doutes au sein de l'autorité, et aux intelligences communes incapables de se choisir des croyances, et qui n'auront jamais de principes si on ne leur donne une religion toute faite. Le catholicisme semble, par cette seule raison, le meilleur culte du plus grand nombre. A la différence des congrégations protestantes, qui forment comme des sociétés choisies, et dont les membres sont en général de même rang et de même position sociale, les églises catholiques reçoivent indistinctement des personnes de toutes classes et de toutes conditions. Dans leur sein le pauvre est l'égal du riche, l'esclave du maître, le nègre du blanc; c'est la religion des masses.

On peut ajouter à toutes ces causes un fait qui doit nécessairement influer sur la destinée du catholicisme aux États-Unis : c'est la moralité du clergé catholique dans ce pays. Je

e puis m'empêcher, à ce sujet, de rapporter les propres aroles d'un écrivain anglais, que j'ai déjà eu l'occasion de ter. Voici dans quels termes le colonel Hamilton, qui est rotestant, parle du clergé catholique des États-Unis : « Tout ce que j'ai appris, dit-il, du zèle des prêtres catholiques dans ce pays est vraiment exemplaire. Jamais ces ministres saints n'oublient que l'être le plus hideux dans sa forme contient une âme qui l'ennoblit, aussi précieuse à leurs yeux que celle du souverain pontife auquel ils obéissent.... Se dépouillant de tout orgueil de caste, ils se mêlent aux esclaves, et comprennent mieux leurs devoirs envers les malheureux que tous les autres ministres chrétiens. Je ne suis pas catholique; mais aucun préjugé ne m'empêchera de rendre justice à des prêtres dont le zèle n'est excité par aucun intérêt temporel; qui passent leur vie dans l'humilité, sans autre souci que de répandre les vérités de la religion, et de consoler toutes les misères de l'humanité[1]. »

Il paraît bien constant qu'aux États-Unis le catholicisme est en progrès, et que sans cesse il grossit ses rangs, tandis que les autres communions tendent à se diviser. Aussi est-il vrai de dire que, si les sectes protestantes se jalousent entre elles, toutes haïssent le catholicisme, leur ennemi commun. Les presbytériens sont ceux dont l'inimitié est la plus profonde; ils ont des passions plus ardentes que tous les autres protestants, parce qu'ils ont une foi plus vive; et le prosélytisme des catholiques les irrite davantage, non qu'ils en blâment la théorie comme les quakers, mais parce qu'ils le pratiquent eux-mêmes.

Un événement grave, et dont le lecteur me pardonnera sans doute de lui rapporter ici les détails, est venu récemment constater la puissance des haines religieuses dont je viens de parler.

Il existe à une lieue de Boston, dans un village nommé Charlestown, un couvent de religieuses catholiques dites *Ursulines*. Cet établissement, consacré à l'éducation des jeunes personnes, jouit d'une grande réputation dans le Massachusetts, et la plupart des jeunes filles qui s'y font admettre sont

1. Hamilton, Men and Manners in America, p. 314.

protestantes. Les parents, chez lequels la voix du sang est souvent plus puissante que l'esprit de parti, font taire leurs passions religieuses, et placent leurs enfants dans une institution où ils croient trouver plus de garantie qu'en aucune autre pour l'instruction et les bonnes mœurs. Cependant la population du Massachusetts, foyer du puritanisme, est en masse hostile aux catholiques, et voit avec inquiétude et jalousie qu'on accorde à ceux-ci plus de confiance que n'obtiennent les institutions protestantes.

Au mois d'août dernier, des personnes malveillantes firent courir dans le public le bruit qu'une jeune religieuse s'était échappée du couvent dont il s'agit; que les supérieures de la maison, à l'aide de manœuvres frauduleuses, étaient parvenues à l'y faire rentrer; et qu'ensuite la jeune fille *avait disparu* sans qu'on sût ce qu'elle était devenue.

Ce récit était une pure fiction. Il était bien vrai que, quelques jours auparavant, l'une des pensionnaires de l'établissement l'avait abandonné furtivement; mais elle y avait été ramenée par l'évêque de Boston, sans qu'aucune contrainte ni physique ni morale lui fût imposée. On l'avait laissée entièrement libre de sortir du couvent si, après son retour, elle persistait dans son premier dessein; et, profitant de cette liberté, elle avait en effet quitté l'établissement.

Cependant le peuple accepte facilement les faits qui sont selon ses passions. Le 11 août 1834, vers onze heures du soir, à un signal convenu, une troupe d'hommes masqués, ou le visage teint de noir, fondent sur le couvent des Ursulines, forcent les portes, chassent violemment tous ses habitants, religieuses ou jeunes filles, les jettent nues hors de leur demeure, et mettent le feu à l'édifice, qui, en quelques heures, est complétement détruit par les flammes[1].

J'ai dit qu'il existe deux exceptions au principe de bienveillance mutuelle qu'entretiennent les membres des différentes sectes aux États-Unis. Je viens d'exposer la première, qui est l'hostilité des protestants contre les catholiques; la seconde est l'hostilité de toutes les sectes chrétiennes contre les unitaires.

1. V. tous les journaux américains d'août 1834.

Les unitaires sont les philosophes des États-Unis. Tout le monde, en Amérique, est forcé par l'opinion de tenir à un culte : l'unitairianisme est en général la religion de ceux qui n'en ont point. En France, la philosophie du XVIIIe siècle attaqua, masque levé, la religion et ses ministres. En Amérique, elle travaille au même œuvre, mais elle est obligée de cacher sa tendance sous un voile religieux. C'est la doctrine unitairienne qui lui sert de manteau. Voici quels sont les points principaux de cette doctrine aux États-Unis.

Les unitaires croient :

1° A un Dieu en une seule personne, et non en trois ;

2° Que la Bible n'est pas directement émanée de Dieu, mais l'œuvre d'un homme rendant compte de la révélation ;

3° Que Jésus-Christ n'est point un Dieu, mais l'agent d'un Dieu ;

4° Qu'il n'y a point de Saint-Esprit ;

5° Que Jésus-Christ est venu sur la terre, non pour expier par sa mort les péchés des hommes, mais pour donner à ceux-ci l'exemple de la vertu ;

6° Que l'homme n'a point de *tache originelle ;* que c'est un être né bon, n'ayant d'autre chose à faire que de se perfectionner ;

7° Que le méchant ne sera point éternellement malheureux ;

8° Que, pour parvenir à une vie perpétuellement heureuse, les hommes ne doivent fonder aucune espérance sur Jésus-Christ, mais compter seulement sur leurs bonnes œuvres ;

9° Que la célébration du dimanche n'est point nécessaire, etc., etc.

Cette doctrine, qui renverse de fond en comble le christianisme, n'est d'ailleurs qu'une conséquence du protestantisme, qui, repoussant le principe de l'autorité, veut que chaque croyance soit soumise à l'examen de la raison. Les presbytériens sont donc peu logiques lorsqu'ils reprochent aux unitaires de ne pas croire certaines choses, puisque eux-mêmes se sont attribué le droit de repousser certaines croyances. Les presbytériens voudraient soutenir l'édifice qu'ils ont ébranlé ; les unitaires pensent qu'il est plus rationnel que la chute suive la commotion. Toutes les sectes dissi-

dentes, qui contestent quelques dogmes, sont d'accord sur le plus grand nombre; mais l'église unitaire n'en reconnaît aucun. — A vrai dire, l'unitairianisme n'est point un culte, c'est une philosophie; il forme l'anneau de jonction entre le protestantisme et la religion naturelle. C'est le dernier point d'arrêt de la raison humaine qui, partie du catholicisme, placée à la base de la religion chrétienne, monte, par tous les degrés du protestantisme, jusqu'aux sommets de la philosophie, où, étant arrivée, elle se meut dans l'espace au risque de s'y perdre.

La secte des unitaires, connus en Europe sous le nom de *Sociniens*, ne s'est introduite aux États-Unis que depuis vingt ou vingt-cinq ans. Boston en a été le berceau, et c'est dans cette ville qu'elle se développe aujourd'hui sous l'influence du révérend docteur Channing, le prédicateur le plus éloquent, et l'un des écrivains les plus remarquables des États-Unis. — La doctrine unitaire fait chaque jour des progrès dans les grandes cités, où l'esprit philosophique pénètre d'abord. Mais elle s'étend peu jusqu'à ce jour dans les campagnes, dont les habitants montrent, en général, beaucoup de zèle religieux.

Les presbytériens sont les adversaires les plus ardents des unitaires. Voici comment s'exprime, sur le compte de ces derniers, un ouvrage périodique publié à Boston par les presbytériens. L'auteur signale les nombreuses différences qui distinguent les unitaires des autres protestants, et il ajoute : « Aussi longtemps que ces divergences subsisteront, il ne « saurait exister aucune union vraiment chrétienne entre leur « culte et le nôtre, et il n'est point à désirer qu'on fasse au- « cun effort pour amener entre eux et nous un rapprochement « qui ne serait qu'extérieur. Au fond, ce sont deux religions « séparées l'une de l'autre. Il est bon que la séparation de- « meure aussi dans la forme; elles ne sauraient marcher en- « semble : il vaut mieux que chacune procède dans sa voie. « Une scission complète, plus parfaite, s'il se peut, que celle « qui existe déjà, au lieu d'accroître les difficultés, servira, « dans l'état actuel des choses, à les prévenir, et, loin de « nuire à aucune des parties, tournera au profit des deux[1]. »

1. Spirit of the pilgrim, july 1831.

Voici comment un presbytérien m'expliquait un jour l'animosité de sa secte contre les unitaires : « Les différents cultes se tolèrent mutuellement, me disait-il, parce que, bien que divergents entre eux, ils ont une base commune, la divinité de Jésus-Christ.... mais les unitaires, niant la divinité du Christ et tous les dogmes généralement adoptés, ont fait du christianisme une philosophie : or, la religion et la philosophie ne peuvent s'accorder ensemble; celle-ci est ennemie de toutes les croyances; elle s'en prend, non à une partie du culte, mais au culte tout entier; c'est, entre elle et la religion, une question de vie et de mort. » On comprend maintenant le sentiment hostile dont sont animées toutes les sectes religieuses envers les unitaires. Les catholiques sont peut-être, de tous les chrétiens des États-Unis, ceux qui s'affligent le moins du progrès du socinianisme : ils pensent qu'on finira par ne voir en Amérique que deux religions, le catholicisme, c'est-à-dire le christianisme basé sur l'autorité, et le déisme, c'est-à-dire la religion naturelle fondée sur la raison. Ils croient en outre qu'un culte extérieur étant nécessaire, et la religion naturelle n'en comportant aucun, tous ceux qui seront sortis du christianisme pour entrer dans la philosophie, reviendront à la religion chrétienne par le catholicisme.

On voit que l'inimitié des sectes protestantes contre les unitaires, et leur haine contre les catholiques, ont des causes tout opposées : elles reprochent à ceux-ci de tout croire, à ceux-là de ne croire rien; aux uns de proscrire le droit d'examen, aux autres d'en abuser.

Entre ces deux points extrêmes, le catholicisme et l'unitairianisme, il existe un espace immense occupé par une multitude d'autres sectes : mille degrés intermédiaires se montrent entre l'autorité et la raison, entre la foi et le doute; mille tentatives de la pensée toujours élancée vers l'inconnu, mille essais de l'orgueil qui ne se résigne point à ignorer. Tous ces degrés, l'esprit humain les parcourt, poussé quelquefois par les plus nobles passions; tantôt précipité dans l'erreur par l'amour du vrai, tantôt dans la folie par les conseils de la raison.

Ce serait un spectacle plein d'enseignements philosophiques

que le tableau de tous ces égarements et de toutes ces infirmités de l'intelligence humaine, qui s'agite incessamment dans un cercle où elle ne trouve jamais le point d'arrêt qu'elle cherche. On ne verrait pas sans étonnement et sans pitié se dérouler les anneaux de la longue chaîne qui lie les unes aux autres toutes ces aberrations.

Quoiqu'il n'entre point dans mon plan de faire cette peinture, je ne puis m'empêcher de présenter ici les traits principaux d'une secte protestante, dont les doctrines m'ont paru les plus bizarres, pour ne pas dire les plus absurdes. Ces observations ne sortiront point de mon sujet ; car on conçoit aisément l'influence qu'ont les principes et les doctrines d'une secte sur ses rapports avec les autres congrégations.

Il existe aux États-Unis une communion de protestants appelés quakers *shakers*, c'est-à-dire trembleurs. Cette secte, fondée dans le siècle dernier par une femme nommée Anne Lee, se compose moitié d'hommes, moitié de femmes, vivant ensemble sous le même toit, on ne sait trop pour quelle raison, car les uns et les autres ont fait vœu de célibat.

Leur association est établie sur le principe de la communauté des biens : chacun travaille dans l'intérêt de tous. Les hommes cultivent des terres appartenant à l'établissement, et dont les produits font vivre les membres de la société ; les femmes se livrent aux soins que leur sexe comporte.

Ceux qui n'ont rien mis dans la communauté en retirent le même avantage que les sociétaires dont l'apport a été le plus considérable. Du reste, l'association semble profiter à tous. Chacun retire d'elle un grand bien-être matériel, la vie commune étant beaucoup moins chère que la vie individuelle.

Voici maintenant quelle est leur doctrine religieuse.

« L'examen attentif des livres saints prouve, disent-ils, que « la venue d'un second Messie a été annoncée, et que ce « second Messie a dû paraître dans l'année 1761. Ce Messie, « c'est Anne Lee (fondatrice de la secte) ; vous êtes obligé de « le reconnaître, car vous ne pouvez nier la vérité annoncée « par les livres sacrés. Or, nous disons que le Messie annoncé « pour l'an 1761 est Anne Lee. Prouvez-nous que c'est un « autre, autrement il faudra bien reconnaître que notre reli« gion est la seule vraie.

« Nous avons adopté le célibat des hommes et des femmes « parce que Anne Lee est venue annoncer à la terre que le « monde est si corrompu, qu'il doit finir, et c'est entrer dans « les vues de la Providence que de coopérer à ce résultat. »

Ayant souvent entendu tourner en dérision les cérémonies qui constituent le culte extérieur des quakers *trembleurs*, j'ai voulu les voir de mes propres yeux.

Non loin d'Albany, à Niskayuma, se trouve une congrégation de shakers, que j'ai visités un jour de fête religieuse.

L'établissement est isolé au milieu d'une forêt, et ses abords présentent l'aspect le plus sauvage ; cependant il est peu distant de la ville, et toutes les fois qu'une cérémonie des *trembleurs* est annoncée, le désert et ses environs se peuplent d'une foule de curieux américains ou étrangers, attirés par la renommée de ces singuliers solitaires.

Une portion de la salle où se célèbre leur culte est destinée au public ; l'autre partie, plus élevée, forme une espèce de théâtre sur lequel se passe la cérémonie. Je venais de prendre place parmi les spectateurs fort nombreux, lorsque je vois paraître sur la scène des femmes, les unes vieilles, les autres jeunes, et d'autres tout à fait enfants. Elles étaient vêtues de blanc et portaient un costume uniforme : un petit chapeau gris à bords échancrés couvrait leur tête. Elles s'avancent à pas comptés à la suite les unes des autres, s'asseyent à la droite des spectateurs, étendent un mouchoir blanc sur leurs genoux, et y posent leurs mains avec des mouvements d'une extrême précision : alors elles se tiennent immobiles.

En ce moment paraissent les hommes en uniforme violet et la tête couverte d'un grand chapeau à larges bords. Ils défilent gravement et vont s'asseoir en face des femmes. Après une pause silencieuse de quelques instants, hommes et femmes se lèvent et se regardent face à face pendant cinq minutes, sans rien dire : puis, l'un des shakers sort des rangs, prend la parole, et, s'adressant au public, il explique l'objet de la cérémonie, qui est, dit-il, de glorifier le Seigneur, et il termine en invitant les spectateurs à ne pas rire de ce qu'ils vont [illegible] entendre.

[illegible]ine a-t-il achevé de parler que tous entonnent un

hymne religieux avec des voix discordantes, et, tout en chantant, balancent leurs corps, secouent leurs mains, agitent leurs bras de la façon la plus étrange. Ces exercices durent environ une heure : pendant tout ce temps, ils se reproduisent sous la même forme avec quelques modifications.

Le lecteur sait que ces cris, ces balancements ont pour objet la gloire de Dieu, et que tous ces mouvements du corps sont excités par l'enthousiasme religieux. Or, en s'agitant, en chantant, les shakers s'échauffent de plus en plus ; leur exaltation s'accroît et se manifeste avec plus d'énergie... Alors on les voit danser pêle-mêle au milieu de clameurs *violentes* et de gestes désordonnés. Tantôt une douzaines d'hommes rangés en file et un même nombre de femmes *paraissent diriger* tous les autres : ils tiennent leurs mains *levées à hauteur* de la poitrine et les secouent sans relâche. Une autre fois on voit immobiles au milieu de la scène quinze ou vingt quakers autour desquels tous les autres dansent et chantent avec une incroyable ardeur ; c'est le plus haut degré de l'inspiration.

Tout cela se fait gravement et avec une bonne foi au moins apparente. Sur plusieurs de ces têtes si follement agitées se montrent des cheveux blancs. Rien dans cette cérémonie burlesque ne fait rire, parce que tout fait pitié.

Tout à coup les cris cessent, les mouvements s'arrêtent : au milieu d'un silence profond un vieillard paraît, et s'adressant aux spectateurs, il leur dit : « Un intérêt mondain, une « vaine curiosité vous ont attirés en ce lieu ; puissiez-vous en « rapporter de salutaires impressions ! Qui de vous peut se « dire aussi heureux que nous le sommes ? Le bonheur n'est « ni dans la richesse, ni dans les plaisirs des sens ; il consiste « surtout dans la raison. Tout le monde s'agite vainement à « la recherche de la vérité ; nous seuls l'avons trouvée sur la « terre. »

J'ai quelquefois entendu révoquer en doute la pureté des mœurs des *shakers* et soutenir qu'alors même que tous les hommes et toutes les femmes de l'univers se dévoueraient au *célibat* des *trembleurs*, le monde ne finirait pas ; mais le plus communément on n'attaque point les shakers sous ce rapport, on leur fait un autre reproche qui me paraît plus fondé : on

prétend que les chefs de la société manquent de bonne foi. Comme on entre dans l'association avec ou sans fortune, le grand profit est pour ceux qui n'apportent rien : les riches sont les dupes.

On ne voit pas, du reste, bien clairement la cause qui peut pousser dans cette congrégation une personne de bonne foi. Le quaker shaker n'abandonne point complétement le monde; il entretient avec ses semblables tous les rapports utiles à son bien-être.

Je comprends le trappiste, fuyant la société des hommes, se vouant à la solitude, et passant sa vie à creuser son tombeau. La récompense morale est dans la grandeur même du sacrifice; mais quel est le mérite du solitaire, prenant au monde une partie de ses avantages, et repoussant l'autre, on ne sait pourquoi?

S'il était possible de lire au fond des cœurs, on verrait peut-être que la vanité est le principal mobile des *trembleurs*. La bizarrerie même de leur culte n'est-elle pas précisément ce qui les y attache? La plupart des shakers sont d'assez médiocres gens; tous cependant ont une scène et un public : sans leur absurdité, qui parlerait d'eux? Les formes sous lesquelles se produit l'orgueil des hommes sont infinies.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher, en présence d'un pareil spectacle, de déplorer la misère de l'homme et la faiblesse de sa raison.

Il n'est pas rare que les autres sectes protestantes tournent en dérision le culte des shakers.

Mais la communauté des trembleurs est-elle donc la seule qui soit tombée dans de tristes écarts?

La secte des quakers proprement dite a mieux compris qu'aucune autre ce qu'il y a de moral dans l'homme. Nulle n'a poussé plus loin qu'elle la pratique de la liberté civile et religieuse et de l'égalité des hommes entre eux. La Pensylvanie lui doit l'austérité et la simplicité de ses mœurs, et, quoique la société des quakers y soit en décadence, ce pays en ressentira longtemps encore la salutaire influence. Cependant est-il rien de plus absurde et de plus contraire à la nature que l'un des principaux dogmes de cette communauté?

L'Évangile dit que celui qui reçoit un soufflet sur une joue

doit tendre l'autre ; le christianisme recommande la paix et la douceur; et les quakers concluent de là qu'on ne doit résister à aucune violence, même pour défendre sa vie. Je demandais une fois à un quaker s'il repousserait par la force un assassin qui en voudrait à ses jours, il ne m'a pas répondu : la théorie de sa secte est qu'il ne devrait pas opposer à une telle attaque une pareille résistance.

Ainsi, voilà toute une population éclairée et sage qu'une interprétation erronée de la parole de Dieu conduit à la violation de la première et de la plus sacrée de toutes les lois de la nature, qui est la conservation de soi-même.

N'est-il pas triste de voir s'égarer ainsi l'intelligence de l'homme, tantôt dans le doute des sociniens, tantôt *dans la* doctrine ridicule des trembleurs, une autre fois dans la *théorie* absurde des quakers? comme si l'homme ne pouvait user de sa raison qu'à la condition de faire en même temps acte d'impuissance ou de folie.

Je ne poursuivrai point l'examen des divergences que présentent les sectes protestantes; qu'il me suffise de faire observer, à ce sujet, que toutes ces sectes, dont les doctrines varient à l'infini, depuis la communauté des quakers, dont la théorie laisse mourir l'homme sans défense, jusqu'à la congrégation des shakers, dont les principes amèneraient la fin du monde, toutes ont un point commun, où elles se trouvent parfaitement unies. Ce point, c'est la pureté de la morale que chacune professe.

Le presbytérianisme, dont je viens de signaler les passions haineuses, est peut-être de toutes les communautés protestantes la plus féconde en bonnes œuvres. Le fanatisme qui fait les crimes engendre aussi les vertus.

On a souvent ridiculisé la congrégation des méthodistes, dont les prédicateurs ambulants font retentir les forêts américaines de leurs cris enthousiastes et de leurs hurlements inspirés; mais leur zèle, plus ardent qu'éclairé, est toujours sincère. Ne parcourent-ils pas, au risque de leur vie, les contrées les plus sauvages pour y porter la parole évangélique? Que deviendraient sans ces pieux pèlerins, les habitants des États de l'Ouest, dont les demeures éparses çà et là sont éloignées de toute église? Les méthodistes qui parcourent le dé-

sert sont encore les meilleurs messagers de civilisation, et les plus sûrs consolateurs de l'infortune.

Tous ces cultes sont fondés sur une morale pure, parce que tous sont chrétiens; ils sont divisés par des doctrines opposées, mais ils ont entre eux un lien puissant, c'est celui de la vertu.

§ II.

Rapport des cultes avec l'État.

Nulle part la séparation de l'Église et de l'Etat n'est mieux établie que dans l'Amérique du Nord. Jamais l'État n'intervient dans l'Église, ni l'Église dans l'État.

Toutes les constitutions américaines proclament la liberté de conscience, la liberté et l'égalité de tous les cultes.

« Tous les hommes, dit la loi de Pensylvanie, ont reçu de « la nature le droit imprescriptible d'adorer le Tout-Puissant « selon les inspirations de leur conscience, et nul ne peut léga- « lement être contraint de suivre, instituer ou soutenir contre « son gré aucun culte ou ministère religieux. Nulle autorité « humaine ne peut, dans aucun cas, intervenir dans les ques- « tions de conscience et contrôler les pouvoirs de l'âme [1]. »

« Au nombre des droits naturels, dit la loi d'un autre État, « quelques-uns sont inaliénables de leur nature, parce que « rien n'en peut être l'équivalent. De ce nombre sont les droits « de conscience [2]. »

Ainsi il n'existe aux États-Unis ni religion de l'État, ni religion déclarée celle de la majorité, ni prééminence d'un culte sur un autre. L'État est étranger à tous les cultes. Chaque congrégation religieuse se gouverne comme il lui plaît, nomme ses ministres, lève des taxes parmi ses membres, règle ses dépenses, sans rendre aucun compte à l'autorité politique, qui ne lui en demande point.

1. Constitution de Pensylvanie, art. 9, § 3.

2. V. Constitution de New-Hampshire, art. 5 et 6. V. aussi toutes les constitutions des autres États; celle du Maine, art. 1er, § 3; de New-York, art. 7, § 3; de l'Ohio, art. 8, § 3; du Vermont, art. 3; de Delaware, art. 1er; du Maryland, art. 33; du Missouri, art. 5, etc.

Dans un grand nombre d'États, les ministres des cultes, à quelque secte qu'ils appartiennent, sont déclarés incapables par la loi de remplir aucune fonction civile ou militaire. « Attendu, porte la constitution de New-York, que les ministres « de l'Évangile sont, par état, dévoués au service de Dieu et « au soin des âmes, et que rien ne doit les détourner des importants devoirs de leur ministère [1]. »

La vie politique est donc entièrement interdite aux ministres de l'Église. On conçoit dès-lors que le pouvoir ne trouve pas plus d'appui dans les ministres d'une secte que dans ceux d'une autre congrégation.

Je viens d'exposer les principes généraux ; il me faut maintenant indiquer ici quelques exceptions.

La constitution du Massachusetts proclame la liberté *des cultes*, en ce sens qu'elle n'en veut persécuter aucun; mais elle ne reconnaît dans l'État que des chrétiens, et ne protége que des protestants [2].

Aux termes de cette constitution, les communes qui ne pourvoient pas d'une manière convenable aux frais et à l'entretien de leur culte *protestant*, peuvent être contraintes de le faire par une injonction de la législature [3]. L'impôt recueilli en conséquence de cette mesure peut être appliqué par chacun au soutien de la secte à laquelle il appartient; mais nul ne pourrait se dispenser de le payer, sous le prétexte qu'il ne pratique aucun culte [4].

La constitution du Maryland déclare aussi que tous les cultes sont libres, et que nul n'est forcé de contribuer à l'entretien d'une église particulière. Cependant elle confère à la législature le droit d'établir, selon les circonstances, une taxe générale pour le soutien de la religion chrétienne [5].

La constitution du Vermont ne reconnaît que des cultes chrétiens, et porte textuellement que toute congrégation de chrétiens devra célébrer le sabbat ou jour du Seigneur, et

1. V. Constitution de New-York, art. 7, § 4.
2. V. Constitution du Massachusetts, art. 2 et 3, 1er, 2e et 4e alinéa.
3. V. ibid., art. 3, 1er et 2e alinéa.
4. V. ibid., art. 3, 4e alinéa.
5. V. Constitution du Maryland, art. 33.

bserver le culte religieux qui lui semblera le plus agréable la volonté de Dieu, manifestée par la révélation [1].

Quelquefois les constitutions américaines prêtent aux cultes eligieux une assistance indirecte : c'est ainsi que la loi du laryland déclare que, pour être admissible aux fonctions ubliques, il faut être chrétien [2]. Dans le Nouveau-Jersey, il aut être protestant [3]. La constitution de Pensylvanie exige u'on croie à l'existence de Dieu et à une vie future de châtiments ou de récompenses [4].

Les dispositions que je viens de signaler sont les seules protections légales qui, aux États-Unis, soient données par l'État à un culte religieux.

A part ces deux exceptions, il n'existe aucun contrat entre l'État et l'Église, si ce n'est que toute congrégation religieuse reçoit, à sa naissance, la sanction de la législature, qu'on appelle en anglais *l'incorporation*. Ce n'est pas là précisément une autorisation légale, car le pouvoir d'autoriser l'existence des associations et congrégations religieuses entraînerait le droit de les défendre, et ce droit n'appartient point aux législatures des États américains; à vrai dire, *l'incorporation* n'est point établie dans l'intérêt de l'État, mais bien dans celui de l'association qui se forme : elle a pour effet d'investir la congrégation du droit d'ester en justice, de posséder à titre de propriétaire, de donner et de recevoir, etc.; elle confère la vie civile à une société qui pourra agir comme individu, et qui, auparavant, n'avait d'action que par chacun de ses membres.

Quel que soit le plus ou le moins de faveur accordée par les lois de quelques États à telle ou telle secte religieuse, on peut dire du moins dans les termes les plus généraux et les plus absolus, que, dans l'Amérique du Nord, il n'existe point de clergé, formant un corps constitué politiquement, et reconnu tel par l'État ou par la puissance des mœurs.

1. V. Constitution du Vermont, art. 3.
2. Constitution du Maryland, art. 35.
3. Constitution du Nouveau-Jersey, art. 18. Cet article porte que tous *protestants*, de quelque dénomination que ce soit, sont admissibles aux emplois et fonctions publiques. Nommer les uns, c'est exclure les autres.
4. Constitution de Pensylvanie, art. 4.

Mais si les ministres du culte sont tout à fait étrangers au gouvernement de l'État, il n'en est point ainsi de la religion.

La religion, en Amérique, n'est pas seulement une institution morale, c'est aussi une institution politique. Toutes les constitutions américaines recommandent aux citoyens l'exercice d'un culte religieux comme la double sauvegarde des bonnes mœurs et des libertés publiques. Aux États-Unis, la loi n'est jamais athée. Voici comment s'exprime à ce sujet la constitution du Massachusetts : « C'est le droit et aussi le devoir « de tout homme en société d'adorer publiquement et à des « époques déterminées l'Être-Suprême, le créateur de toutes « choses, tout-puissant et souverainement bon... Comme le « bonheur d'un peuple, le bon ordre et le maintien *du pou-* « *voir civil* dans un pays dépendent essentiellement *de la piété*, « de la religion et de la morale, et comme la religion, la mo- « rale et la piété ne peuvent se répandre au sein d'un peuple « qu'au moyen de l'institution d'un culte extérieur adressé à « la Divinité, et à l'aide d'établissements publics moraux et « religieux ; par ces raisons, le peuple de cette république, « jaloux d'accroître la somme de son bien-être et d'assurer la « conservation de son gouvernement... » Suivent les dispositions en faveur de la religion[1]...

La constitution de New-Hampshire contient un préambule religieux de la même nature[2].

Celle de l'Ohio proclame la religion, la morale et l'instruction, indispensables à un bon gouverneur et au bien-être des hommes[3].

Ces principes religieux, écrits en tête des constitutions américaines, se retrouvent dans toutes les lois ; on les rencontre dans tous les actes du gouvernement, dans les proclamations des fonctionnaires publics, en un mot dans tous les rapports des gouvernants avec les gouvernés. Il n'est pas en Amérique une solennité politique qui ne commence par une pieuse invocation. J'ai vu une séance du sénat à Washington s'ouvrir par une prière ; et la fête anniversaire de la déclara-

1. Art. 2 et 3 de la Constitution de Massachusetts.
2. Constitution de New-Hampshire, art. 4, 5 et 6.
3. Constitution de l'Ohio, art. 8, § 3.

tion d'indépendance consiste, aux États-Unis, dans une cérémonie toute religieuse.

Je viens de montrer comment la loi, qui ne reconnaît ni l'empire, ni l'existence même d'un clergé, consacre le pouvoir de la religion.

J'ajouterai que les sectes religieuses, qui demeurent étrangères aux mouvements des partis, sont loin de se montrer indifférentes aux intérêts politiques et au gouvernement du pays ; toutes prennent un intérêt très-vif au maintien des institutions américaines ; elles protégent ces institutions par la voix de leurs ministres dans la chaire sacrée et au sein même des assemblées politiques. La religion chrétienne est toujours, en Amérique, au service de la liberté.

C'est un principe du législateur des États-Unis que, pour être bon citoyen, il faut être religieux ; et c'est une règle non moins bien établie que, pour remplir ses devoirs envers Dieu, il faut être bon citoyen. A cet égard toutes les sectes rivalisent de zèle et de dévouement ; le catholicisme, comme les communions protestantes, vit en très-bonne harmonie avec les institutions américaines ; il se développe et grandit sous ce régime d'égalité : il a le bonheur, dans ce pays, de n'être ni le protecteur du gouvernement, ni le protégé de l'État.

Il n'existe en Amérique qu'une seule congrégation qui soit hostile aux lois du pays, c'est celle des quakers.

Le même principe qui les empêche de résister individuellement à la violence d'un agresseur les conduit à penser que la société n'a pas le droit de repousser par la force les attaques d'un ennemi ; jamais théorie si insociale n'est sortie d'une secte si morale et si pure ! quoi qu'il en soit, les quakers refusent de faire partie de l'armée et même de la milice américaine. — « Ainsi, disais-je un jour à un quaker de Philadelphie, une nation attaquée par un autre peuple qui en veut à son existence n'a pas le droit de se défendre ! » — « Non, me répondit le quaker ; la guerre, la résistance, la violence, sont contraires à l'esprit de l'Évangile. Quand nous trouvons dans les livres saints un principe, nous ne nous bornons pas à l'admirer, nous le mettons en pratique. Le Christ commande aux hommes de vivre en paix, c'est donc désobéir à ses lois que de faire la guerre. Notre conviction à cet égard

est telle, que jamais nous ne porterons les armes, quelle que soit la puissance humaine qui veuille nous y contraindre. En 1812, lorsque l'Angleterre et les États-Unis entrèrent en guerre, un grand nombre de quakers de Philadelphie furent désignés pour marcher contre l'ennemi, mais tous refusèrent en se fondant sur les principes de leur religion. On les traduisit devant les tribunaux, qui les condamnèrent à de fortes amendes; ils ne les payèrent pas. Alors on saisit et on vendit leurs biens; ceux qui n'en avaient pas furent jetés en prison. Nous aurions à notre disposition tous les trésors de l'univers, que jamais nous ne voudrions acquitter l'amende portée contre nous en pareil cas. Le paiement serait une sorte d'acquiescement; quand on nous traîne en prison, c'est *une violence* à laquelle nous cédons, et qui n'entraîne de *notre part* aucune adhésion de nos volontés. » Je ne discuterai pas ce raisonnement, dont le vice est trop facile à saisir. Ainsi l'autorité demande aux citoyens de s'armer pour la défense du pays, et voilà toute une secte religieuse qui résiste au pouvoir, parce que l'Évangile a recommandé la paix et la douceur; de sorte qu'un précepte sublime, enseigné par Dieu, devient, entre les mains de l'homme, la source d'un crime, car il tue le patriotisme.

Ici, du reste, je dois faire observer que les quakers ne sont pas hostiles aux institutions américaines, au gouvernement républicain des États-Unis: nulle secte, au contraire, n'est plus démocratique que la leur; mais ils sont hostiles à toute société, parce que la première loi de tout être existant, individu ou corps social, est de se conserver, partant de se défendre.

Je viens d'exposer les rapports des cultes avec l'État selon les lois américaines..... Mais, sur cette matière, les lois sont bien moins puissantes que les mœurs.

Si, dans tous les États américains, la constitution n'impose pas les croyances religieuses et la pratique d'un culte comme condition des privilèges politiques, il n'en est pas un seul où l'opinion publique et les mœurs des habitants ne prescrivent impérieusement l'obligation de ces croyances. En général, quiconque tient à l'une des sectes religieuses, dont le nombre aux États-Unis est immense, jouit en paix de tous ses

droits sociaux et politiques. Mais l'homme qui dirait n'avoir ni culte ni croyance religieuse serait non-seulement exclu en fait de tous emplois civils et de toutes fonctions électives gratuites ou salariées, mais encore il serait l'objet d'une persécution morale de tous les instants; nul ne voudrait entretenir avec lui des rapports de société, encore moins contracter des liens de famille; on refuserait de lui vendre et de lui acheter : on ne croit pas, aux États-Unis, qu'un homme sans religion puisse être un honnête homme.

J'indiquais tout à l'heure les atteintes portées à la liberté religieuse par les lois de quelques États. Je dois ajouter, en finissant, que ces violations disparaissent chaque jour des lois et des mœurs américaines. Il ne faut pas oublier que la Nouvelle-Angleterre, foyer du puritanisme, fut longtemps religieuse jusqu'au fanatisme, et, si l'on songe que la loi politique de ce pays punissait jadis de mort les mécréants, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas presbytériens, on reconnaîtra quels progrès le Massachusetts et les autres États du Nord ont faits dans la tolérance et dans la liberté.

III.

NOTE

SUR L'ÉTAT ANCIEN ET SUR LA CONDITION PRÉSENTE DES TRIBUS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Les Européens ont soumis ou détruit la plupart des peuples du Nouveau-Monde. Mais, parmi ces nations sauvages ou à demi civilisées, il en est plusieurs qui ont échappé jusqu'à présent à l'asservissement ou à la mort; les blancs ne sont pas encore arrivés jusqu'à elles, ou elles ont reculé devant eux. Presque toutes les peuplades de l'Amérique du Nord sont dans ce cas.

Mais sur celles-là même l'influence des Européens s'est exercée; les blancs, qui n'ont pu encore les réduire à l'obéissance ou les faire disparaître, ont eu le pouvoir de changer leurs coutumes, d'altérer leurs mœurs et de bouleverser leur état politique tout entier.

Il y a longtemps qu'on a remarqué cet effet extraordinaire produit sur les tribus indiennes par le voisinage des Européens. Mais personne jusqu'à présent n'a essayé d'en connaître toute l'étendue, pas plus que d'en rechercher les causes cachées. Le but de cette note est de fournir des lumières sur ce point.

Les changements que subissent les nations s'opèrent graduellement à mesure que les générations se succèdent; il est donc très-difficile de suivre dans la vie d'un peuple, et année

par année, l'histoire de ses transformations successives. Mais si vous examinez ce même peuple à deux époques éloignées l'une de l'autre, les différences frappent aussitôt tous les regards. Partant de cette donnée, j'ai pensé qu'au lieu de m'abandonner au cours des temps, et de suivre pas à pas la trace de tous les changements qui se sont opérés peu à peu dans l'état social et politique des indigènes, j'arriverais par un procédé plus rapide à un résultat plus concluant, si je pouvais faire connaître ce qu'étaient les Indiens il y a deux cents ans et ce qu'ils sont de nos jours. Pour m'éclairer sur le premier point, j'ai consulté les auteurs anglais et français qui m'ont paru contenir le plus de lumières : le capitaine John Smith et Beverley pour la Virginie; John Lawson pour les Carolines; William Smith pour l'État de New-York; pour la Louisiane, Dupratz; Lahontan et Charlevoix pour le Canada.

Quant à l'état actuel, j'ai puisé mes notions dans des voyages faits par ordre du gouvernement américain, dans des rapports officiels présentés au congrès, dans des récits de témoins oculaires, dans mes propres observations enfin; car j'ai vu de près plusieurs des nations infortunées que je vais essayer de faire connaître, et j'ai pu m'assurer par moi-même de la vérité des couleurs dont on se sert pour les peindre.

§ Ier.

État ancien.

Je vais parler de nations qui, bien que peu nombreuses, occupaient un espace presque aussi grand que la moitié de l'Europe. On remarquait entre elles, à l'époque où je veux reporter l'attention du lecteur, des ressemblances et des différences qu'il faut signaler.

Tous les peuples qui habitaient les côtes orientales de l'Amérique du Nord au moment où les Européens entrèrent en contact avec elles avaient un état social analogue; toutes vivaient particulièrement de la chasse. L'agriculture ne leur était cependant point inconnue, mais aucun d'eux n'était encore arrivé à tirer des fruits de la terre son unique ni même son principal moyen de subsistance. Toutes les relations s'ac-

cordent sur ce point. Autour de la cabane du chef de famille se trouvaient quelques champs de maïs que cultivaient ses femmes et ses enfants. Chaque année le propriétaire quittait cette résidence et partait, soit seul, soit accompagné des siens, pour se rendre dans une région souvent éloignée, où il se livrait pendant plusieurs mois aux soins de la chasse.

« En mars et avril, dit le capitaine Smith[1], qui écrivait en 1606, parlant des Indiens de la Virginie, ils se nourrissent principalement de leur pêche. Ils mangent des dindons sauvages, des écureuils. En juin, ils plantent leur maïs, vivant principalement de glands, de noisettes et de poissons ; pour améliorer ce régime, ils ont soin de se diviser en petites troupes, se nourrissent de poissons, de bêtes sauvages, de crabes, d'huîtres, de tortues. A l'époque de leur chasse, ils quittent leurs habitations, et se forment en troupes comme les Tartares ; ils se rendent avec leur famille dans les lieux les plus déserts, à la source des rivières où le gibier est abondant. Ils sont en général au nombre de deux ou trois cents. »

Tous les auteurs qui ont parlé des Indiens du Nord tiennent un langage analogue.

Tous les peuples dont je parle étaient donc cultivateurs par hasard et par exception, mais, en examinant l'ensemble de leurs habitudes, on peut dire qu'ils formaient des nations de chasseurs ; toutes les remarques qu'on peut faire sur les peuples chasseurs leur étaient applicables.

Chez eux, l'esprit national avait pour objet bien plus les hommes que la terre. Le patriotisme s'attachait aux coutumes, aux traditions, peu au sol, ou plutôt il ne se liait au sol que par des souvenirs. Le sauvage tenait à la contrée qui l'avait vu naître, par la mémoire de ses pères qui y avaient vécu, par l'idée de leurs os vénérables qui y reposaient encore. Tant qu'une nation indienne habitait son territoire, elle environnait les ossements de ses aïeux de respects extraordinaires. Lorsqu'elle était obligée d'émigrer, elle ne manquait point de les recueillir avec soin ; elle les renfermait dans des peaux ; et, après les avoir chargés sur leurs épaules, les hommes s'é-

1. The general History of Virginia and New-England, by captain John Smith, imprimée à Londres en 1627.

loignaient sans regrets : ils emportaient avec eux toute la patrie. « Dans chaque village, dit Lawson[1], en parlant des Indiens, page 182, on rencontre une belle cabane qui est élevée aux dépens du public et entretenue avec un grand soin. Elle renferme les corps des principaux d'entre les Indiens qui sont morts depuis plusieurs siècles, et qu'on a revêtus de leurs plus beaux habits. Les Indiens révèrent et adorent ce monument, et ils aimeraient mieux tout perdre que de le voir profaner. »

Lorsqu'une tribu indienne quitte son pays pour aller vivre dans un autre, elle ne manque jamais d'emporter avec elle ces ossements. « De nos jours encore, où l'amour de la patrie s'éteint chez les Indiens comme tout le reste, la première réponse que fait un Indien aux demandes que lui font les blancs pour acheter ses terres, disent MM. Clark et Lewis dans leur rapport officiel au gouvernement fédéral, est celle-ci : — « Nous ne vendrons pas le lieu où repose la cendre de nos aïeux. »

L'esprit de propriété, qui fait que le cultivateur prend en quelque sorte racine dans les mêmes champs qui portent ses moissons, cet esprit n'existait chez aucune des nations de l'Amérique du Nord au moment de la découverte. Aussi les voit-on changer de lieu avec une facilité que nous ne pouvons concevoir.

Les Européens n'ont, pour ainsi dire, point rencontré de peuplade sauvage dans l'Amérique du Nord, qui se prétendît originaire du lieu qu'elle occupait au moment de la découverte. Les Natchez croyaient que leurs pères étaient venus du Mexique ; les Iroquois se souvenaient d'avoir jadis traversé le Mississipi. On voit, dans Lahontan et dans Charlevoix, que la plupart des tribus indiennes qui se trouvaient originairement placées aux environs du territoire occupé par la confédération iroquoise, avaient cru devoir transporter leur domicile au-delà vers le nord et l'ouest.

C'est à cette cause qu'il faut attribuer la facilité qu'ont trouvée et que trouvent encore les Européens à se fixer sur

1. The History of Carolina, by John Lawson, imprimée à Londres en 1718.

le territoire de ces sauvages. L'intérêt particulier n'en défend aucune partie, et le corps de la nation ne découvre pas du premier abord quel tort peut lui causer un petit nombre d'étrangers qui viennent s'établir au milieu de champs déserts, et qui parviennent à tirer de la terre une subsistance que les Indiens eux-mêmes ne cherchent pas à obtenir. C'est ce qui faisait dire à M. Bell, dans un rapport au congrès le 4 février 1830 (documents législatifs, n° 227) : « Avant l'arrivée des Européens, il ne paraît pas que les sauvages eussent conçu l'idée que la terre pouvait être l'objet d'un marché. » Et, si l'on parcourt l'histoire de nos premiers établissements, on découvre que les naturels n'ont, pour ainsi dire, jamais considéré les Européens comme des spoliateurs, quand ils s'étaient assurés que ces derniers ne venaient point avec des intentions hostiles.

Cet état social produisait chez toutes les nations sauvages qui l'avaient adopté des conséquences analogues. Les Indiens, ne connaissant point la richesse immobilière, ne tirant de la terre qu'une faible partie de leur subsistance, pouvaient abandonner le travail pénible de la culture aux femmes et aux enfants, et réserver aux hommes les travaux mêlés de plaisirs, qui sont le propre de la chasse.

« Les hommes, dit John Smith en parlant des Indiens de la Nouvelle - Angleterre, sont principalement occupés de la chasse » (pag. 240).

Le même auteur dit, en parlant des Indiens de la Virginie : « Les hommes consacrent leur temps à la pêche, la chasse, la guerre et autres exercices virils, regardant comme une honte d'être vus s'occupant des soins propres aux femmes ; d'où il arrive que les femmes sont souvent surchargées de travaux, et les hommes oisifs. Les femmes et les enfants sont exclusivement chargés de faire les nattes, les paniers, préparent les aliments, plantent le maïs, le récoltent. »

« Les femmes des Iroquois, dit William Smith, page 78, cultivent les champs, les hommes vont à la chasse. » — « Les Indiens ne travaillent jamais, » dit Lawson, à propos des indigènes de la Caroline (page 174). De là une liaison intime que le temps n'a pu détruire, entre les idées de travail sédentaire, et particulièrement de la culture de la terre, et les idées

de faiblesse, de dépendance, d'obéissance, d'infériorité. Aussi les premiers Européens qui abordèrent sur les côtes de l'Amérique du Nord trouvèrent-ils établie chez tous les sauvages cette opinion, que le travail de la terre doit être abandonné aux femmes, aux enfants, aux esclaves, et que la chasse et la guerre sont les seuls soins dignes d'un homme; opinion qui, se retrouvant en même temps chez un si grand nombre de nations diverses, ne pouvait prendre naissance que dans un état social commun à toutes. N'étant pas attaché à un lieu plus qu'à un autre par la possession et la culture de la terre, errant une partie de l'année à la suite des bêtes sauvages, dont il cherchait à faire sa proie, l'Indien de l'Amérique du Nord ne pouvait point recueillir tranquillement le résultat des expériences individuelles, lier entre elles les conséquences de faits analogues et en faire un corps de principes et d'idées générales, en un mot créer ce qu'on appelle les sciences. Son genre de vie ne permettait point à un même homme de donner à aucune entreprise un grand degré de réflexion et de suite : il s'opposait à plus forte raison à ce que plusieurs générations s'occupassent des mêmes objets, et se transmissent les unes aux autres le résultat de leurs recherches. L'humanité était déjà vieille, l'homme était toujours jeune, et la civilisation n'avait pas plus de domicile fixe que le chasseur. Toutes les nations indiennes devaient donc présenter le spectacle de peuples encore peu avancés dans la voie du progrès intellectuel; non parce qu'elles habitaient l'Amérique au lieu de l'Europe, ou parce qu'elles étaient rouges et non blanches; mais par la raison que toutes avaient adopté un état social qui ne permet à la civilisation que de certains développements. Aucune des nations du continent de l'Amérique du Nord n'avait inventé l'écriture, quoique plusieurs eussent des hiéroglyphes qui, jusqu'à un certain point, pouvaient en tenir lieu.

« Ces Indiens, dit Beverley [1] (ceux de la Virginie), n'ont aucune sorte de lettres; mais quand ils ont quelque chose à se communiquer, ils y emploient une espèce d'hiéroglyphes, ou de figures représentant des oiseaux, des bêtes ou autres

1. Histoire de la Virginie, par Beverley, de 1585 à 1700. V. p. 258,

choses propres à faire comprendre leurs différentes pensées. » Lahontan dit la même chose des Iroquois : il donne même le modèle du récit d'une expédition, exprimé de cette sorte. Voyez tome II, page 191.

Aucune de ces nations n'avait découvert les métaux, ni le secret de les travailler. « Avant l'arrivée des Anglais, dit Beverley en parlant des sauvages de la Virginie, les Indiens ne connaissaient ni le fer ni l'acier. »

La même remarque est applicable à tous les indigènes du continent. Les sciences les plus nécessaires, l'art d'élever des maisons, de faire des canots, de fabriquer des vêtements, n'avaient point dépassé parmi eux les limites que peuvent atteindre l'industrie et les efforts d'un homme isolé ou d'une génération.

« Les Indiens, dit en 1606 le capitaine John Smith, p. 30, ont pour vêtement des peaux de bêtes qu'ils portent avec le poil durant l'hiver, et dépouillées de poil pendant l'été : les principaux d'entre eux s'enveloppent de longs manteaux de peaux qui, pour la forme, ressemblent aux manteaux irlandais. Ces manteaux sont souvent brodés avec des grains de cuivre; plusieurs sont peints. Les maisons de ces sauvages sont bâties en manière de berceaux : elles sont composées de jeunes arbres pliés et attachés ensemble : on les recouvre si soigneusement avec des nattes et de l'écorce d'arbre, que ni le vent ni la pluie ne sauraient y entrer; mais il y règne une grande fumée. Leurs bâtiments publics étaient faits avec plus de grandeur et plus d'art. Le même Smith parle, page 37, d'une maison destinée à contenir le trésor du roi. La longueur de ce palais est de cinquante à soixante aunes (yards). De grossières statues occupent ses quatre coins. « Les maisons des Iroquois, dit William Smith, page 78, consistent en quelques pieux fichés en terre, et couverts d'écorce d'arbres, au haut desquels on laisse une ouverture pour donner passage à la fumée. Partout où il se trouve un nombre considérable de ces huttes, ils bâtissent un fort carré, sans bastions, et simplement entouré de palissades. »

Les sentiments n'ont pas besoin pour se développer du même travail successif que les idées. L'état social des chasseurs exerce cependant une influence, sinon pareille, du moins

aussi inévitable sur l'âme des hommes qui l'ont admis que sur leur esprit.

Il est certaines affections qui, pour recevoir tout leur développement, demandent de l'oisiveté, du temps, de la tranquillité, l'usage du superflu, l'habitude d'une vie intellectuelle. Celles-là étaient à peu près inconnues à des peuples chasseurs comme les Américains du Nord.

L'amour, cette passion exclusive, rêveuse, enthousiaste, sensuelle et immatérielle tout à la fois, cette passion qui joue un si grand rôle dans la vie des hommes policés, ne venait presque jamais troubler l'existence du sauvage. « Les Indiens, dit Lahontan, t. II, p. 131, n'ont jamais connu ce que nous appelons l'amour; ils aiment si tranquillement qu'on pourrait appeler leur amour une simple bienveillance. Ils ne sont point susceptibles de jalousie. » — « Les sauvages, dit-il encore, n'aiment que la guerre et la chasse, ils ne se marient qu'à trente ans parce qu'ils croient que le commerce des femmes les énerve de telle sorte qu'ils n'ont plus la même force pour faire de longues courses et courir après leurs ennemis. »

Il existe d'autres sentiments, au contraire, qui sont si naturels au cœur humain, qu'on les retrouve toujours quelle que soit la position que l'homme occupe. Ces derniers se montrent d'autant plus énergiques qu'ils sont en plus petit nombre; d'autant plus violents que l'esprit, moins rempli et plus inculte, ne paralyse pas par le doute les mouvements du cœur et l'action de la volonté. Ces sentiments avaient acquis chez les Américains du Nord un degré d'intensité inconnu aux nations civilisées de l'ancien monde. La colère, la vengeance, l'orgueil, le patriotisme, se montrent là sous des formes terribles qu'ils n'avaient point revêtues ailleurs.

L'état social faisait également naître chez les tribus indiennes un certain nombre de vices et de vertus qu'on retrouvait à un degré plus ou moins grand chez tous les peuples qui habitaient alors le littoral du continent.

Les Indiens de l'Amérique du Nord possédaient peu de biens, et, ce qui est remarquable, ne connaissaient aucun de ces biens précieux au moyen desquels on acquiert tous les autres. Il était donc rare de rencontrer chez eux ces passions

viles que fait naître la cupidité! Le vol y était presque inconnu. « Le vol, dit Lawson, p. 178, est chose extrêmement rare parmi les Indiens. » « Les sauvages, dit Lahontan, t. II, p. 133, n'ayant ni *tien* ni *mien*, ni supériorité ni subordination, les voleurs, les ennemis particuliers ne sont pas à craindre parmi eux, ce qui fait que leurs cabanes sont toujours ouvertes la nuit et le jour. »

C'était bien moins l'ambition qui allumait la guerre au sein des tribus indiennes que la colère et la vengeance. « Il est rare, dit John Smith, que les Indiens fassent la guerre pour obtenir des terres ou acquérir des biens. »

Les sauvages étaient prompts à se secourir mutuellement dans le besoin, parce qu'ils étaient tous égaux entre eux, exposés aux mêmes misères.

« Ces Indiens, dit Lawson, p. 235, sont meilleurs pour nous que nous pour eux : ils nous fournissent des vivres quand nous nous trouvons dans leurs pays, tandis que nous les laissons mourir de faim à notre porte. »

« Les Indiens, dit le même auteur, p. 178, sont très-charitables les uns envers les autres. Lorsque l'un d'eux a éprouvé quelque grande perte, on fait un festin, après lequel un des convives, prenant la parole, fait connaître à l'assemblée que, la maison d'un tel ayant pris feu, toutes ses propriétés ont été détruites. Quand ce discours est terminé, chacun des assistants se hâte d'offrir à celui qui a souffert un certain nombre de présents. La même assistance est accordée à celui qui a besoin de bâtir une cabane ou de fabriquer un canot. »

Parmi eux, l'hospitalité était en grand honneur, et ils ne manquaient point de l'exercer. « Les sauvages reçoivent volontiers les étrangers, » dit William Smith, p. 80, en parlant des Iroquois. « Lorsqu'un étranger s'approche d'un village, dit Beverley, p. 256, le chef va au-devant de lui et le prie de s'asseoir sur des nattes qu'on a soin d'apporter. On fume, on discourt quelque temps; on entre ensuite dans le village : là on lave les pieds à l'étranger et on lui donne un repas; si l'étranger est un homme de grande distinction, on choisit deux jeunes filles pour partager sa couche. Ces dernières croiraient manquer à l'hospitalité, si elles opposaient la moindre résis-

tance aux désirs de leur hôte, et elles ne se croient nullement déshonorées en y cédant. »

Aucune des peuplades de l'Amérique du Nord ne menant une existence sédentaire, toutes ignoraient l'art de donner par l'écriture une forme certaine et durable à la pensée. On ne connaissait point parmi elles ce que nous appelons la loi. Non-seulement elles n'avaient point de législation écrite, mais les rapports des hommes entre eux n'y étaient soumis à aucune règle uniforme et stable, émanée de la volonté législative de la société.

Ces sauvages n'étaient pourtant point aussi barbares qu'on le pourrait croire. Lorsque la souveraineté nationale ne s'exprime pas par les lois, elle s'exerce indirectement par les mœurs. Quand les mœurs sont bien établies, on voit se former une sorte de civilisation au milieu de la barbarie, et la société se fonder parmi des hommes chez lesquels, au premier abord, on eût dit que le lien social n'existait pas.

J'ai déjà indiqué le respect des Indiens pour les étrangers, leur hospitalité, leurs coutumes bienfaisantes. J'ai fait remarquer le culte patriotique qu'ils rendaient aux dépouilles de leurs aïeux. Ce n'était point le seul usage qui liât entre elles les générations en dépit des habitudes errantes et de l'ignorance de ces peuples.

« Les Indiens de la Virginie, dit John Smith, p. 35, ont coutume d'élever des espèces d'autels de pierre dans les lieux où quelque grand événement est survenu. Lorsque vous rencontrez quelqu'une de ces pierres, ils ne manquent point de vous raconter à quelle occasion elle a été placée en cet endroit, et ils ont soin de faire passer la connaissance de ces mêmes faits d'âge en âge.

« Lorsqu'un Indien des Carolines vient de mourir, dit Lawson, p. 180, après que l'enterrement a eu lieu, le médecin ou le prêtre commence à faire l'éloge du mort; ils disent combien il était brave, fort et adroit; ils racontent quel nombre d'ennemis il a tués ou ramenés captifs; ils assurent que c'était un grand chasseur, qu'il aimait avec ardeur son pays; ils passent ensuite à l'énumération de ses richesses; ils disent combien le mort avait de femmes et d'enfants, quelles étaient ses

armes.... Après avoir ainsi célébré les louanges de celui qui n'est plus, l'orateur s'adresse à l'assemblée : « C'est à vous, dit-il, de remplacer celui que nous avons perdu, en imitant ses exemples; en agissant ainsi, vous êtes assurés d'aller le rejoindre dans la patrie des âmes où vous trouverez des daims toujours en abondance, des compagnes toujours belles et jeunes, où la faim, le froid, la fatigue, ne vous atteindront jamais. » Ayant ainsi parlé, il raconte quelques histoires qui se conservent d'une manière traditionnelle dans la nation; il rappelle que, dans telle année, la guerre s'alluma et que ses compatriotes furent victorieux, il nomme les chefs qui se distinguèrent alors.

Si les pouvoirs politiques étaient souvent débiles parmi les Indiens, l'âge et les liens du sang exerçaient un salutaire contrôle sur les actions des hommes. Tous les anciens auteurs qui ont écrit sur l'Amérique du Nord nous parlent de l'influence qu'obtenait la vieillesse. Le père de famille jouissait alors d'une grande autorité.

Parlant de l'éducation des Indiens, Dupratz dit, t. II, p. 312 : « Comme dès leur plus tendre enfance, on les menace du vieillard, s'ils sont mutins ou s'ils font quelque malice, ce qui est rare, ils le craignent et respectent plus que tout autre. Ce vieillard est le plus vieux de la famille, assez souvent le bisaïeul ou trisaïeul, car ces naturels vivent longtemps, et, quoiqu'ils n'aient des cheveux gris que quand ils sont bisaïeuls, on en a vu qui étaient tout-à-fait gris se lasser de vivre, ne pouvant plus se tenir sur leurs jambes, sans avoir d'autre maladie ni infirmité que la vieillesse, en sorte qu'il fallait les porter hors de la cabane pour prendre l'air ou pour ce qui leur était d'autre nécessité, secours qui ne sont jamais refusés à ces vieillards. Le respect que l'on a pour eux est si grand dans leur famille, qu'ils sont regardés comme juges : leurs conseils sont des arrêts. Un vieillard, chef d'une famille, est appelé père par tous les enfants de la même cabane, soit par ses neveux et arrière-neveux. Les naturels disent souvent qu'un tel est leur père : c'est le chef de la famille; et, quand ils veulent parler de leur propre père, ils disent qu'un tel est leur vrai père. » Voir l'*Histoire de la Louisiane*, par Dupratz.

Les Indiens avaient encore plusieurs coutumes qui tempéraient les maux de la guerre, et resserraient le champ ouvert à la violence. On voit dans Beverley que les Indiens de la Virginie accompagnaient un traité d'un certain nombre de cérémonies propres à graver dans tous les esprits le souvenir de l'engagement mutuel qui était pris, et à le rendre plus sacré. Tous les écrivains que j'ai déjà cités parlent de ce symbole mystérieux de la concorde et de l'amitié, le calumet, qui, dans tous les déserts de l'Amérique du Nord, servait d'introduction à l'étranger et même de sauvegarde aux ennemis. Lahontan, faisant un voyage de découvertes chez les nations établies sur les confluents du Mississipi, avait attaché le calumet à la proue de son canot, et il voguait paisiblement parmi les peuples sauvages qui couvraient la rive de ces fleuves.

Chez tous les Indiens, le sort réservé aux femmes était à peu près le même. La femme était bien plus la servante que la compagne de l'homme. La société n'avait point donné au mariage le caractère durable et sacré dont la plupart des peuples policés et sédentaires l'ont revêtu. La polygamie était permise ou tolérée par les usages de presque tous les Indiens. Chez tous, la femme occupait la position d'un être inférieur. « Les femmes, dit John Smith, page 240, sont tenues en esclavage. Lorsque Powahatan, l'un des rois du Sud, est à table, ses femmes le servent : l'une lui apporte de l'eau pour laver ses mains, une autre les essuie avec un paquet de plumes, en guise de serviette (V. p. 38). Powahatan, ajoute le même auteur, a autant de femmes qu'il en désire. » « A la moindre querelle, dit Lawson, ces Indiens peuvent renvoyer leur femme, et en prendre une autre. » (V. p. 35.)

Quant aux mœurs proprement dites, il est difficile de se faire une idée exacte de ce qu'elles étaient chez ces peuples, à l'époque dont nous parlons.

Lawson prétend, page 35, que, de son temps (1700), il régnait une grande corruption parmi les femmes indiennes. Beverley, qui écrivait à la même époque, croit à la vertu de ces mêmes sauvages, et assure que, parmi elles, l'infidélité conjugale passait pour un crime irrémissible. (V. p. 235.) William Smith a entendu dire que les Iroquoises étaient fort dissolues; et Lahontan, tout en reconnaissant que ces Indiennes se livrent

facilement avant d'avoir pris un époux, assure qu'elles respectent avec le plus grand scrupule le lien du mariage, quand une fois elles l'ont formé. (V. p. 80.)

Au milieu de toutes les superstitions que pratiquaient ces sauvages, il est facile de reconnaître un certain nombre d'idées simples et vraies, qui se trouvaient chez les différentes peuplades du continent. Les Indiens reconnaissaient un Être suprême, immatériel, qu'ils appelaient le Grand-Esprit; ils le croyaient tout puissant, éternel, créateur de toutes choses, auteur de tout bien. A côté de ce Dieu, ils plaçaient un pouvoir malfaisant auquel une partie de la destinée des hommes était abandonnée, et ils lui adressaient des prières, qu'inspirait la peur et non l'amour.

« Il existe dans les cieux, disaient les Indiens de la Virginie à Beverley (p. 272), un Dieu bienfaisant, dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Son excellence est inconcevable; il possède tout le bonheur possible : sa durée est éternelle, ses perfections sans bornes; il jouit d'une tranquillité et d'une indolence éternelles. Je leur demandai alors, ajoute Beverley, pourquoi ils adoraient le diable, au lieu de s'adresser à ce Dieu. Ils répondirent qu'à la vérité Dieu était le dispensateur de tous les biens, mais qu'il les répandait indifféremment sur tous les hommes; que Dieu ne s'embarrasse point d'eux, et ne se met point en peine de ce qu'ils ont, mais qu'il les abandonne à leur libre arbitre, et leur permet de se procurer le plus qu'ils peuvent des biens qui découlent de sa libéralité; qu'il était par conséquent inutile de le craindre et de l'adorer; au lieu que, s'ils n'apaisaient pas le méchant esprit, il leur enlèverait tous ces biens que Dieu leur avait donnés, et leur enverrait la guerre, la peste, la famine; car ce méchant esprit est toujours occupé des affaires des hommes. »

Les mêmes notions confuses se trouvent plus ou moins chez tous les peuples du continent. Tous ces sauvages reconnaissaient l'immortalité de l'âme; tous admettaient le dogme *social* des peines et des récompenses dans l'autre monde; mais, chez aucun de ces peuples, l'imagination n'était allée au-delà d'un paradis et d'un enfer tout matériels.

« Les Indiens, dit Lawson, p. 180, croient que les hommes vertueux iront, après la mort, dans le pays des esprits; que

là ils n'éprouveront ni faim, ni froid, ni fatigue; qu'ils auront toujours à leur disposition de jeunes et belles vierges, et que le gibier y sera inépuisable : les méchants, au contraire, ceux qui pendant leur vie se sont montrés paresseux, voleurs, lâches, mauvais chasseurs, les hommes qui ont mené une existence inutile à la nation, ceux-là ne trouveront, dans l'autre monde, que la faim, l'inquiétude, le froid; ils ne rencontreront que de vieilles femmes et des serpents, et ne se nourriront que de mets infects. »

« Les Indiens, dit Beverley, page 274, ont un paradis et un enfer tout matériels : d'un côté, un beau climat, du gibier, de belles jeunes filles; de l'autre, des marais puants, des serpents et de vieilles femmes. »

Les remarques que je viens de faire sont applicables, comme on a pu l'apercevoir, à toutes les nations indiennes que rencontrèrent les Européens en arrivant sur les rivages de l'Amérique du Nord. Il existait cependant entre ces peuples des différences qu'il s'agit maintenant de signaler.

Les plus saillantes se rapportent à la forme du gouvernement : on voyait alors dans le Nouveau-Monde, et au sein d'un état social barbare, un spectacle analogue à celui qui s'était présenté dans l'autre hémisphère, chez des peuples dont l'état social était différent, et la civilisation avancée. Au nord du continent régnait la liberté; au sud, la servitude, si l'on doit appeler servitude l'espèce de sujétion incomplète à laquelle on peut soumettre un peuple chasseur. Au midi, on avait perfectionné l'art de gouverner des sujets; au nord, la science de se gouverner soi-même. Les Européens trouvèrent établis dans la Géorgie, la Caroline et la Virginie, au sein des petits peuples qui habitaient cette partie du continent, des monarchies héréditaires. Ils y trouvèrent des pouvoirs politiques qui, se combinant avec art à des autorités religieuses, formaient des théocraties absolues.

« Quoique ces Indiens, dit John Smith, page 37, en parlant des Virginiens, soient très-barbares, ils ont cependant un gouvernement; et ces peuples, par l'obéissance qu'ils témoignent à leurs magistrats, se montrent supérieurs à beaucoup de nations civilisées. La forme de leur société est monarchique : un seul commande. Sous lui se trouvent un grand nombre de

gouverneurs. Leur chef actuel se nomme Powahatan ; il tient une partie de ses domaines par succession. Toutes les nuits on pose des sentinelles autour de sa demeure. Il a un trésor composé de peaux, de grains de verre... Sa volonté fait loi et doit être obéie. Se sujets ne l'estiment pas seulement un roi, mais un demi-dieu. Les chefs inférieurs, qu'on nomme Werowances, sont tenus de gouverner d'après la coutume. Tous les Indiens paient à Powahatan un tribut de peaux, de dindons sauvages et de maïs. » Smith raconte en ces termes une audience solennelle qu'il reçut de Powahatan : « Le roi était assis, dit-il, sur un lit de nattes, ayant à côté de lui un coussin de cuir brodé d'une manière sauvage, avec des perles et des grains blancs. Il portait une robe de peau aussi large qu'un manteau irlandais. Près de lui, et à ses pieds, était assise une belle jeune femme. De chaque côté de la cabane étaient placées vingt de ses concubines; elles avaient la tête et les épaules peintes en rouge, et portaient des colliers autour du cou. Devant ces femmes étaient assis les principaux de la nation; quatre ou cinq cents personnes étaient derrière eux. Il avait été commandé, sous peine de mort, de nous traiter avec respect. » Du reste, ce même prince, qui disposait d'une manière si absolue de ses sujets, et qui aimait à se montrer entouré d'une grandeur si sauvage; ce même homme, dit John Smith, pourvoyait lui-même à ses besoins, faisait ses vêtements, fabriquait son arc et ses flèches, allait à la pêche et à la chasse comme le moindre de ses compatriotes. Ces contrastes se rencontreront toujours chez les peuples qui, sans avoir admis la propriété foncière, se seront soumis à l'autorité absolue d'un chef.

« Les Indiens, dit Beverley, page 239, forment des communautés entre eux. Cinquante et jusqu'à cinq cents familles se réunissent dans une ville, et chacune de ces villes est un royaume. Quelquefois un seul roi possède plusieurs villes; mais, en pareil cas, il y a toujours un vice-roi dans chacune d'elles. Ce dernier est en même temps le gouverneur, le juge et le chancelier. Il paie tribut au roi. »

« Ces Indiens ont deux titres d'honneur, dit le même Beverley; ils appellent *cocharouse* celui qui prend part aux affaires civiles, et *werowance* le chef militaire. »

J'ait dit que, parmi les Indiens du Sud, la religion se mêlait au pouvoir et l'appuyait. C'est là un fait qui se retrouve chez tous les peuples méridionaux, qu'ils soient civilisés ou barbares. Chez les sauvages dont je parle, les formes du culte étaient infiniment plus arrêtées qu'au Nord. Ils avaient des autels, des temples, des cérémonies annuelles, un corps de prêtres séparé du reste de la population. En étudiant les auteurs que j'ai déjà cités, on voit que, dans cette partie du continent, le pouvoir politique et la religion se mêlaient sans cesse et confondaient leurs intérêts. « Ils estiment ce lieu si saint, dit John Smith, page 35, en parlant d'un temple, que les rois et les prêtres osent seuls y entrer. »

« Les Indiens embaument leurs rois, dit Beverley, p. 396, et les conservent dans un temple où un prêtre doit se trouver jour et nuit. » « Ces sauvages, dit encore le même auteur, p. 288, ne font jamais une entreprise sans consulter leurs prêtres. »

Il paraît que le pouvoir politique de ce clergé sauvage s'établissait principalement au moyen d'une sorte d'initiation dont John Smith et Beverley parlent également, quoique en termes un peu différents. « Tous les quinze ou seize ans, dit ce dernier, page 284, le gouverneur de la ville fait choix d'un certain nombre de jeunes gens qui sont l'élite de la population. Les prêtres les conduisent dans les bois, où on les tient pendant plusieurs mois de suite. Là on leur impose un régime très-sévère, et on leur fait boire une décoction de plantes qui les prive pendant quelque temps de leur raison. Lorsqu'ils reviennent à leur état naturel, ils ont oublié ou feignent d'avoir oublié tout ce qu'ils avaient su précédemment, et il faut recommencer leur éducation. Beaucoup meurent dans cette épreuve. Les Indiens prétendent qu'ils emploient ce moyen violent pour délivrer la jeunesse des mauvaises impressions de l'enfance. Ils soutiennent qu'ensuite ils sont plus en état d'administrer équitablement la justice, sans avoir aucun égard à l'amitié et au parentage. »

Mais c'est au sein de la grande nation des Natchez que l'autorité civile et le pouvoir religieux s'étaient le mieux unis et avaient combiné le plus savamment leurs efforts.

Le gouvernement des Natchez était tout à la fois despotique et théocratique.

« Ces peuples, dit Dupratz, sont élevés dans une si parfaite soumission à leur souverain, que l'autorité qu'ils exercent sur eux est un véritable despotisme qui ne peut être comparé qu'à celui des premiers empereurs ottomans; il est, comme eux, maître absolu des biens et de la vie des sujets; il en dispose à son gré; sa volonté est sa raison. » (V. t. II, p. 352.)

Ce despotisme procédait, suivant la tradition des Natchez, d'une source toute divine. Je ne puis mieux faire que de rapporter les termes dans lesquels un chef de la nation des Natchez racontait à Dupratz cette origine : « Il y a un très-grand nombre d'années qu'il parut parmi nous un homme avec sa femme qui descendit du soleil. Ce n'est pas que nous crussions qu'il était fils du soleil, ni que le soleil eût une femme dont il naquit des enfants; mais lorsqu'on les vit l'un et l'autre, ils étaient encore si brillants que l'on n'eut point de peine à croire qu'ils venaient du soleil. Cet homme nous dit qu'ayant vu là-haut que nous ne nous gouvernions pas bien, que nous n'avions pas de maître, que chacun de nous se croyait assez d'esprit pour gouverner les autres dans le temps qu'il ne pouvait pas se conduire lui-même, il avait pris le parti de descendre pour nous apprendre à mieux vivre... Les vieillards s'assemblèrent et résolurent entre eux que, puisque cet homme avait tant d'esprit que de leur enseigner ce qui était bon à faire, il fallait le reconnaître pour souverain. » (V. Dupratz, p. 333.)

Cet homme supposé descendu du soleil, étant reconnu souverain, commença par établir dans sa famille l'hérédité de la puissance. (V. Dupratz, p. 334.) Il ordonna ensuite qu'on bâtît un temple dans lequel les seuls princes et princesses (c'est-à-dire les soleils et soleilles) auraient droit d'entrer pour parler à l'esprit; que dans ce temple on conservât éternellement un feu qu'il avait fait descendre du soleil; et que l'on choisît dans la nation huit hommes sages pour le garder et l'entretenir nuit et jour. La négligence dans l'accomplissement de ce devoir fut punie de mort. (V. *ibid*, p. 335.) On voit, dans le même auteur, que les fêtes de ces Indiens étaient tout à la fois politiques et religieuses, et que leurs chefs ou soleils y remplissaient une sorte de sacerdoce.

Tandis que les Indiens du Sud se soumettaient au pouvoir

divin et absolu du prince, il régnait au Nord une liberté presque sans limites. Les Européens rencontrèrent dans cette partie du continent des peuples qui avaient en tout ou en partie des formes républicaines. Chez eux la nation, ou du moins l'élite de ses membres, était consultée pour toutes les grandes entreprises. Le pouvoir des chefs y était borné et descendait rarement de père en fils. On peut dire que la société s'y gouvernait elle-même. Parmi les nations du Nord, je ne citerai que celle des Iroquois; c'était sans contredit le peuple le plus remarquable du continent. Les Iroquois étaient au septentrion ce que les Natchez étaient au Sud. Comme eux ils avaient perfectionné et complété le système politique admis et pratiqué imparfaitement par les tribus environnantes.

L'état social des Iroquois était le même que celui de toutes les nations du continent; comme celles-ci, ils formaient un peuple de chasseurs; comme elles, ils ignoraient les sciences et les arts; ainsi qu'elles, ils étaient gouvernés par les coutumes, par les mœurs, et non par les lois; ils présentaient donc les traits principaux de la civilisation indienne, mais ils lui avaient pris tout ce qu'elle peut présenter de remarquable; sans se rapprocher en rien des Européens, ils différaient des autres nations du continent américain; ils ne ressemblaient à aucun peuple du monde.

J'ai dit que les Iroquois formaient un peuple chasseur; cependant leur vie était moins nomade que celle des autres Indiens de l'Amérique du Nord; leurs villages se composaient de cabanes plus solides et mieux faites que celles que les Européens avaient rencontrées dans cette partie du Nouveau-Monde. « Les peuples auxquels nous avons donné le nom d'Iroquois, dit Charlevoix, p. 421, t. I, s'appellent, en langue indienne, *Agonnousionni*, c'est-à-dire *faiseurs de cabanes*, parce qu'ils les bâtissent beaucoup plus solides que la plupart des sauvages. » Le grand nombre des esclaves qu'ils avaient fait à la guerre leur permettait de mettre en culture plus de terre que leurs voisins; la fertilité de leur sol leur fournissait d'abondantes moissons; et ils apprirent bientôt des Européens l'art d'élever des troupeaux. « Arrivés dans le pays des Iroquois, dit Lahontan, p. 101, v. I, nous fûmes occupés pendant cinq ou six jours, autour des villages, à couper le blé

d'Inde dans le champ. Nous trouvâmes dans les villages des chevaux, des bœufs, de la volaille et quantité de cochons. »

Quoiqu'ils n'eussent pas renoncé à leurs habitudes de chasseurs, les Iroquois étaient donc les peuples les plus sédentaires du continent; aussi leurs coutumes étaient-elles plus fixes et leur théorie sociale plus savante.

Les peuples auxquels les Français donnèrent le nom d'Iroquois formaient une confédération de six nations distinctes; chacune de ces peuplades veillait à ses propres affaires; tous les ans, les députés nommés par chacune d'elles se réunissaient dans un même lieu et arrêtaient les entreprises communes. Chacune de ces petites républiques formait une démocratie à la tête de laquelle se trouvaient naturellement placés ceux que leur âge et leurs exploits distinguaient de leurs concitoyens.

« Les Iroquois, dit Lahontan, p. 50, v. I, composent cinq nations, à peu près comme les Suisses, sous des noms différents, quoique de même nation, et liées des mêmes intérêts. Ils appellent les cinq villages les cinq cabanes qui, tous les ans, s'envoient réciproquement des députés pour faire le festin d'union et fumer le grand calumet des Cinq Nations. » — C'est de ce même peuple que William Smith dit : « Quoiqu'on ne doive point attendre de police régulière pour le maintien de l'harmonie au dedans, et la défense de l'État contre les attaques du dehors, du peuple dont je parle, il y en a cependant peut-être plus qu'on ne pense..... Toutes leurs affaires, relatives tant à la paix qu'à la guerre, sont régies par leurs *sachems* ou chefs. Tout homme qui se signale par ses exploits et par son zèle pour le bien public est sûr d'être estimé de ses compatriotes, de primer dans les conseils, et d'exécuter le plan concerté pour l'avantage de sa patrie : quiconque possède ces qualités devient sachem sans autre cérémonie. Comme il n'y a pas d'autres voies pour parvenir à cette dignité, elle cesse dès qu'on ralentit son zèle et son activité pour le bien public. Quelques-uns l'ont crue héréditaire, mais sans aucun fondement : il est vrai qu'on respecte un fils en faveur des services de son père, mais s'il n'a aucun mérite personnel, il n'a jamais part au gouvernement, et il serait disgracié pour toujours s'il voulait s'en mêler. Les enfants de ceux qui se

sont distingués par leur patriotisme, excités par la considération de leur naissance et par les principes de vertu qu'on a soin de leur inspirer, imitent les exploits de leurs pères et parviennent aux mêmes honneurs, et c'est ce qui a donné lieu de croire que le titre et le pouvoir de sachem étaient héréditaires. Chacune de ces républiques a ses chefs particuliers qui écoutent et décident les différends qui s'élèvent en plein conseil, et, quoiqu'ils n'aient point d'officiers pour faire exécuter leurs ordres, on ne laisse pas que d'obéir à leurs décrets, de peur de s'attirer le mépris public..... La condition de ce peuple le met à l'abri des factions qui ne sont que trop ordinaires dans les gouvernements populaires. Comment un homme formerait-il un parti, puisqu'il n'a ni honneurs, ni richesses, ni autorité à accorder? Toutes les affaires qui concernent l'intérêt public sont réglées dans l'assemblée générale des chefs de chaque nation, laquelle se tient ordinairement à Onondaga, qui est le centre du pays. Ils peuvent agir séparément dans les cas improvisés; mais la ligue n'a lieu qu'autant que le peuple y consent.[1] »

L'organisation fédérative qu'avaient adoptée les Iroquois, le gouvernement régulier et libre auquel ils s'étaient soumis, leur assuraient de grands avantages sur leurs voisins. Leurs sauvages vertus, leurs vices même, leur donnaient une prépondérance plus grande encore.

Nous avons vu que les Indiens considéraient en général la chasse et la guerre comme les seuls travaux dignes d'un homme; les Iroquois étaient plus imbus qu'aucun autre peuple de cette opinion. « Il n'y a peut-être pas de nation au monde, dit William Smith, page 74, qui connaisse mieux que ces Indiens la vraie gloire militaire. Les Cinq-Nations, dit-il ailleurs, sont entièrement dévouées à la guerre : il n'y a rien qu'on ne mette en usage pour animer le courage du peuple. Nulle part les mœurs héroïques ne se montraient plus en relief que chez ces barbares. « Lorsqu'un parti revient de la guerre, dit Smith, page 82, un jour avant de rentrer au village, deux hérauts s'avancent, et, lorsqu'ils sont à portée de se faire entendre, ils jettent un cri dont la modulation an-

1. Histoire de la Nouvelle-York, par William Smith, 2e partie.

nonce que la nouvelle est bonne ou mauvaise : dans le premier cas, le village s'assemble et l'on prépare un festin aux conquérants, lesquels arrivent sur ces entrefaites : ils sont précédés d'un homme qui porte, au bout d'une longue perche, un arc sur lequel sont étendus les crânes des ennemis qu'ils ont tués. Les parents des vainqueurs, leurs femmes, leurs enfants, les entourent et leur témoignent toutes sortes de respects Les compliments finis, un des guerriers fait le récit de ce qui s'est passé : tous l'écoutent avec la plus grande attention, et ce récit est terminé par une danse sauvage. »

« Une troupe d'Iroquois descendait le Mississipi pour aller faire la guerre à l'un des peuples qui habitent le long des rives de ce fleuve, dit Lahontan, page 168, volume I[er] ; une troupe de Nadouessi, qui remontait le même fleuve pour aller à la chasse, rencontra ces Iroquois près d'une petite île qui a été nommée depuis, à cause de l'événement, l'Ile-aux-Rencontres. Les deux peuples ne s'étaient jamais vus. Qui êtes-vous ? crièrent les Iroquois. — Nadouessi, répondirent les autres. — Où allez-vous ? repartirent les Iroquois. — A la chasse aux bœufs, dirent les Nadouessi : mais, vous, quel est votre but ? — Nous, nous allons à la chasse des hommes, répondirent fièrement les Iroquois. — Eh bien ! reprirent les Nadouessi, nous sommes des hommes, n'allez pas plus loin. Sur ce défi les deux partis débarquèrent chacun d'un côté de l'île et donnèrent tête baissée l'un dans l'autre. »

Tous les peuples chasseurs puisent dans leurs habitudes de chaque jour un goût prononcé pour l'indépendance ; mais les Européens n'ont jamais rencontré dans le Nouveau-Monde un amour plus fier pour la liberté que n'en témoignèrent ces sauvages.

« Les Iroquois, dit Lahontan, page 31, volume I[er], se moquent des menaces de nos rois et de nos gouverneurs, ne connaissent en aucune manière le terme de *dépendance* : ils ne peuvent même pas supporter ce terrible mot. Ils se regardent comme des souverains qui ne relèvent d'autre maître que de Dieu seul, qu'ils nomment le Grand-Esprit. »

— En 1684, un envoyé du gouverneur de la province de New-York ayant dit, dans un discours aux Iroquois, qu'il représentait leur prince légitime ; leur orateur répondit : *Onon-*

thio (le Français) est mon père; *Corlar* (Anglais) est mon frère, et cela parce que je l'ai bien voulu : ni l'un ni l'autre n'est mon maître; celui qui a fait le monde m'a donné la terre que j'occupe; je suis libre. J'ai du respect pour tous deux; mais nul n'a le droit de me commander. (Charlevoix, vol. II, page 317.)

La même année, les Français ayant voulu empêcher les Iroquois de trafiquer avec les Anglais, les Indiens répondirent par l'organe de leur orateur : Nous sommes nés libres; nous ne dépendons ni d'*Ononthio* ni de *Corlar;* nous pouvons aller où bon nous semble, mener avec nous qui nous voulons, acheter et vendre ce qu'il nous plaît. Si vos alliés sont vos esclaves, traitez-les comme tels. (William Smith, page 170.)

Vivant au milieu d'un loisir aristocratique ou livré aux travaux mêlés de gloire qu'exigent la chasse et la guerre, le sauvage conçoit une idée superbe de lui-même; mais il ne montra jamais d'orgueil plus intraitable que ces Indiens demi-nus sous leur cabane d'écorce et dans la misère de leurs bois. « En 1682, le gouverneur-général du Canada ayant voulu traiter de la paix avec les Iroquois, dit Charlevoix, volume II, page 281, ceux-ci lui firent dire qu'ils exigeaient qu'il vînt en faire lui-même la négociation dans leur pays. »

L'amour de la vengeance est un vice qui semble inhérent à la nature sauvage; mais les Iroquois portèrent cette passion à des excès jusque-là inconnus dans l'histoire des hommes.

Presque toutes les nations indiennes de l'Amérique du Nord avaient l'habitude de brûler leurs prisonniers de guerre; mais les Indiens dont je parle poussèrent en ces occasions la barbarie jusqu'à des raffinements que l'imagination peut à peine concevoir.

En l'année 1689, les Iroquois, ayant appris que les Français s'étaient emparés de leurs ambassadeurs, et en avaient tué par trahison plusieurs, se rendirent, au nombre de douze cents, dans l'île de Mont-Réal, et s'y livrèrent à des cruautés effroyables : ils ouvrirent le sein des femmes enceintes pour en arracher le fruit qu'elles portaient; ils mirent des enfants tout vivants à la broche et contraignirent les mères de les

tourner pour les faire rôtir ; ils inventèrent quantité d'autres supplices inouïs, et deux cents personnes de tout âge et de tout sexe périrent ainsi, en moins d'une heure, dans les plus affreux tourments (Charlevoix, page 404.)

Lorsqu'un prisonnier est livré à une femme qui a perdu l'un des siens à la guerre, celle-ci, avant d'ordonner le supplice, commence par invoquer l'ombre de celui dont elle veut venger la mort : « Approche-toi, lui dit-elle, tu vas être apaisée ; je te prépare un festin : bois à longs traits de cette boisson qui va être versée pour toi ! reçois le sacrifice que je te fais en immolant ce guerrier ; il sera brûlé et mis dans la chaudière ; on lui appliquera les haches ardentes, on lui enlèvera la chevelure, on boira dans son crâne ; ne fais donc plus de plaintes, tu seras parfaitement satisfaite. » (Charlevoix, page 364.)

En même temps que la nature sauvage est soumise à ces horribles passions qui font descendre les hommes au dernier rang parmi les créatures, quelquefois elle est sujette à d'admirables retours qui semblent élever l'homme au-dessus de lui-même : ces mêmes Iroquois n'étaient pas moins extraordinaires par leur générosité, leur douceur, leur grandeur d'âme et leur courage, que par leurs fureurs ; ils outraient toutes les vertus de la nature sauvage comme ses vices.

En 1787, un certain nombre d'Iroquois furent pris par les Français, qui les traitèrent avec une grande inhumanité. Lahontan, qui raconte ce fait (volume I, page 94), ayant reconnu parmi les captifs un homme qui avait été son hôte, offrit à ce dernier d'apporter des adoucissements à son sort ; mais le sauvage répondit qu'il ne voulait recevoir de nourriture ni de traitement plus doux que ses camarades : Les Cinq Villages nous vengeront, dit-il, et conserveront à jamais un juste ressentiment de la tyrannie qu'on exerce sur nous.

En 1687, le gouverneur du Canada fit passer le père Lamberville dans le pays des Iroquois pour engager ces sauvages à envoyer leurs principaux chefs dans la colonie, afin qu'on pût traiter avec eux. A peine les Indiens furent-ils arrivés au lieu du rendez-vous qu'on les chargea de fers, et on les envoya servir en France sur les galères. Cependant le père

Lamberville, qui ignorait à quelle trahison on l'avait fait servir d'instrument, était resté parmi les Iroquois A la première nouvelle que ceux-ci reçurent de ce qui venait de se passer, les anciens le firent appeler, et, après lui avoir exposé le fait avec toute l'énergie dont on est capable dans le premier mouvement d'une juste indignation, lorsqu'il s'attendait à éprouver les plus funestes effets de la fureur qu'il voyait peinte sur tous les visages, un des anciens lui parla en ces termes, que nous avons appris de lui-même, dit Charlevoix : « Toutes sortes de raisons nous autorisent à te traiter en ennemi ; mais nous ne pouvons nous y résoudre. Nous te connaissons trop pour ne pas être persuadés que ton cœur n'a point de part à la trahison que tu nous as faite, et nous ne sommes pas assez injustes pour te punir d'un crime dont nous te croyons innocent, que tu détestes sans doute autant que nous, et dont nous sommes convaincus que tu es au désespoir d'avoir été l'instrument : il n'est pourtant pas à propos que tu restes ici; tout le monde ne t'y rendrait peut-être pas la même justice que nous ; et, quand une fois notre jeunesse aura chanté la guerre, elle ne verra plus en toi qu'un perfide qui a livré nos chefs à un rude et indigne esclavage, et elle n'écoutera que sa fureur, à laquelle nous ne serions plus les maîtres de te soustraire. » (Charlevoix, vol. II, page 345.)

Nous avons vu avec quelle inhumanité ces sauvages traitaient leurs prisonniers. Parmi ces prisonniers il en est cependant toujours un certain nombre qui sont épargnés, et que la nation adopte : ceux-là n'ont pas moins à se louer de la générosité de leurs vainqueurs que les autres à se plaindre de leur barbarie.

« Dès qu'un prisonnier est adopté, dit Charlevoix, volume I, page 363, on le conduit à la cabane où il doit demeurer, et on commence à lui ôter ses liens ; on fait ensuite chauffer de l'eau pour le laver ou panser ses plaies. On n'omet rien pour lui faire oublier les maux qu'il a soufferts : on lui donne à manger, on l'habille proprement ; en un mot, on ne ferait pas plus pour l'enfant de la maison, ni pour celui que le prisonnier *ressuscite*, c'est ainsi qu'on s'exprime. Quelques jours après on fait un festin pendant lequel on lui donne solennellement le nom de celui qu'il remplace, et dont

il acquiert dès-lors tous les droits et contracte toutes les obligations. »

Il se joignait même quelquefois aux horreurs des supplices des scènes d'une inconcevable douceur; mélange inouï que le cœur de ces sauvages extraordinaires pouvait seul comprendre. « Avant d'immoler les prisonniers, dit ce même Charlevoix, volume V, page 364, on leur fait faire la meilleure chère qu'il est possible; on ne leur parle qu'avec amitié; on leur donne les noms de fils, de frères ou de neveux, suivant la personne dont ils doivent par leur mort apaiser les mânes; on leur abandonne même quelquefois des filles pour leur servir de femmes pendant tout le temps qui leur reste à vivre. On passe ensuite des plus tendres caresses aux derniers excès de la fureur. »

Tous les peuples chasseurs et guerriers redoutent peu la mort et savent braver la douleur; mais les Iroquois poussèrent le mépris de la vie à un point, et apportèrent dans les tourments une tranquillité stoïque, une sorte d'insouciance héroïque dont l'antiquité elle-même ne nous a laissé aucun modèle. J'ai dit que les Iroquois faisaient souffrir à leurs prisonniers d'horribles tourments; mais je renonce à peindre ceux qu'on leur faisait endurer à eux-mêmes, et le courage presque surnaturel qu'ils faisaient paraître au milieu des feux allumés pour les consumer. Tous ceux qui ont parlé de ce peuple, Anglais ou Français, s'accordent sur ce point; tous citent des exemples nombreux à l'appui de leurs paroles.

« En 1696, les Français firent une excursion dans le pays des Iroquois. Les sauvages se retirèrent au fond des bois après avoir incendié leurs villages; on ne put s'emparer que d'un vieillard âgé, dit-on, de plus de cent ans, qui n'avait pu fuir ou ne l'avait pas voulu; car il paraît qu'il attendait la mort avec la même intrépidité que ces anciens Romains dans le temps de la prise de Rome par les Gaulois. On l'abandonna aux Indiens nos alliés. Jamais peut-être un homme ne fut traité avec plus de barbarie et ne témoigna plus de fermeté et de grandeur. Ce fut sans doute un spectacle bien singulier de voir plus de quatre cents hommes acharnés autour d'un vieillard décrépit, auquel ils ne purent arracher un soupir, et qui ne cessa, tant qu'il vécut, de reprocher aux Indiens de

s'être rendus les esclaves des Français, dont il affecta de parler avec le plus grand mépris. La seule plainte qui sortit de sa bouche fut lorsque, par compassion, quelqu'un lui donna deux ou trois coups de couteau pour l'achever. Tu aurais bien dû, dit-il, ne pas abréger ma vie; tu aurais eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme. » (Charlevoix, vol. III, p. 253.) William Smith raconte presque de la même manière le même événement, p. 201.

Lahontan raconte, vol. I, p. 234, qu'en 1692, deux Iroquois ayant été pris par les Français et conduits à Québec, on crut devoir par répresailles les condamner au feu. Quelques personnes charitables en ayant été instruites le firent savoir aux deux sauvages et firent jeter un couteau dans la prison. L'un des deux prisonniers se le plongea dans le sein et mourut aussitôt; quelques jeunes Hurons, étant venus chercher l'autre, le conduisirent près de la ville dans un endroit où on avait eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence, dit toujours Lahontan, témoin oculaire, que Socrate n'aurait fait s'il se fût trouvé en pareil cas. Pendant le supplice, il ne cessa de chanter qu'il était guerrier, brave et intrépide; que le genre de mort le plus cruel ne pourrait jamais ébranler son courage; qu'il n'y aurait pas de tourment capable de lui arracher un cri; que son camarade avait été un poltron de s'être tué par la crainte des tourments; et qu'enfin, s'il était brûlé, il avait la consolation d'avoir fait le même traitement à beaucoup de Français et de Hurons. Tout ce qu'il disait était vrai, poursuit Lahontan, surtout à l'égard de son courage, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jeta ni larmes ni soupirs; au contraire, pendant qu'il souffrait les plus terribles tourments qui durèrent l'espace de trois heures, il ne cessa pas un moment de chanter. »

Ce n'est pas seulement leur férocité et leur courage qui rendaient les Iroquois redoutables à leurs voisins; ils avaient d'autres causes encore de supériorité. De tous les Indiens qui habitaient l'Amérique du Nord, ces sauvages étaient ceux qui mettaient le plus de suite dans leurs desseins et le plus d'astuce dans leur politique. Nul autre peuple ne possédait au même degré l'esprit de conquête et l'éloquence guerrière.

Tous les auteurs que j'ai déjà cités parlent avec admiration

de cette éloquence sauvage : « Les Iroquois, dit William Smith, page 87, estiment beaucoup l'éloquence et en font leur principale étude. Rien ne leur plaît tant que la méthode et ne les choque plus qu'un discours irrégulier, parce qu'on a de la peine à s'en ressouvenir. Ils s'énoncent en peu de mots et font un grand usage des métaphores. » « Je ne crois point, dit Charlevoix, vol. I, p. 361, que ceux qui ont vu de près ces barbares m'accusent de leur avoir supposé dans leurs discours une élévation, un pathétique et une énergie qu'ils n'ont point... On rencontre encore souvent de nos jours, chez les Indiens, des traces de cette éloquence naturelle et sauvage qui caractérisait leurs pères. » On trouve dans l'ouvrage de M. Schoolcraft, page 245, le récit suivant : « Lorsqu'en 1811 un conseil d'Indiens et d'Américains se tint à Vincennes, dans Indiana (sur le Wabash), Tecumseh, fameux chef indien, après avoir prononcé un discours plein de feu, ne trouva auprès de lui aucun siége pour s'asseoir. Le général Harrison, qui représentait dans le conseil les États-Unis, s'apercevant de cette circonstance, s'empressa de lui faire porter une chaise en l'invitant à s'asseoir. — Votre père, lui dit l'interprète, vous prie de prendre cette chaise. — Mon père ! répliqua le fier Indien ; le soleil est mon père ; ma mère, c'est la terre, et c'est sur son sein que je me reposerai. — En prononçant ces mots, il s'assit par terre à la manière des Indiens. »

Avec tous ces avantages, il ne faut pas s'étonner de la prépondérance qu'exercèrent longtemps les Iroquois sur toutes les peuplades qui les environnaient. Ils formaient une république toujours en armes comme Sparte et Rome, dont la guerre était le seul plaisir et le seul soin ; qui sacrifiait chaque année, sur les champs de bataille, une partie de sa population, se recrutant sans cesse parmi les prisonniers qu'elle faisait et qu'elle adoptait. Luttant perpétuellement avec toutes les nations sauvages que la fortune avait placées sur leurs frontières, les Iroquois ne cessèrent, jusqu'à l'arrivée des Européens, de s'étendre en détruisant tout autour d'eux.

Je viens de peindre l'état politique et social dans lequel se trouvaient les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, au moment où les Européens les découvrirent, et pendant le demi-siècle qui suivit.

A l'époque dont je parle, aucune des tribus sauvages qui peuplaient le continent n'avait abandonné les habitudes de chasse, et toutes les remarques relatives aux peuples chasseurs leur étaient applicables. La civilisation n'avait fait chez aucune d'elles de très-grands pas; les arts y étaient demeurés très-imparfaits; la société y était toujours dans l'enfance : cependant elle existait déjà. Les traditions, les coutumes, les usages, les mœurs, pliaient au joug social des hommes que leur genre de vie rendait errants et désordonnés, et introduisaient une sorte d'état civilisé au milieu de la barbarie. Tous ces peuples trouvaient aisément à vivre; tous jouissaient d'une espèce d'abondance sauvage; nul ne se plaignait de son sort. J'ai montré qu'au sein de ces nations barbares apparaissaient les mêmes phénomènes qu'a présentés partout la race humaine. La plus complète égalité régnait parmi les Indiens. Leur état social était éminemment démocratique, c'est-à-dire qu'il se prêtait également au plus rude despotisme ou à l'entière liberté. Combiné dans le Sud avec une certaine mollesse de corps et d'esprit et une certaine ardeur d'imagination inhérentes au climat, il a donné naissance au gouvernement théocratique des Natchez. Uni dans le Nord à l'activité, à l'énergie inquiète qu'engendre la rigueur des saisons, il a créé la confédération des républiques iroquoises.

Je ferme maintenant le livre de l'histoire; je laisse cent cinquante ans s'écouler; et, reportant mes regards vers ces mêmes sauvages dont tout à l'heure je peignais le portrait, je cherche à discerner les changements que leur a fait subir la marche du temps.

§ II.

État actuel.

Beverley disait, en 1700, p. 315 : « Les naturels de la Virginie s'éteignent, quoiqu'il y ait encore plusieurs bourgs qui portent leurs noms. »

Aujourd'hui on ne retrouve plus la trace de ces sauvages; ils sont perdus jusqu'au dernier.

Les Français de la Louisiane ont entièrement détruit la grande nation des Natchez.

En 1831, traversant les cantons de l'État de New-York qui avoisinent le lac Ontario, je rencontrai quelques Indiens déguenillés qui, courant le long de la route, demandaient l'aumône aux voyageurs. Je voulus savoir à quelle race appartenaient ces sauvages; on me répondit que j'avais sous les yeux les derniers des Iroquois.

Le pays que je parcourais alors était en effet la patrie des Six-Nations : on retrouvait à chaque pas les vestiges des anciens maîtres du sol, mais eux-mêmes avaient disparu.

Il est facile d'indiquer en peu de mots les causes diverses auxquelles on doit attribuer cette grande destruction des nations sauvages.

« Ce furent les Anglais, dit Beverley, p. 310, qui apprirent aux sauvages à faire cas des peaux et à les échanger. Avant cette époque, ils estimaient les fourrures pour l'usage. » Beverley dit autre part, p. 230, qu'à l'époque où il écrivait (1700), les sauvages de la Virginie se servaient déjà de la plupart des étoffes d'Europe pour se couvrir pendant l'hiver. « Nous sommes déjà bien loin, disaient MM. Cass et Clark en 1829, dans un rapport officiel, p. 23 (documents législatifs, n° 117), du temps où les Indiens pouvaient pourvoir à leur nourriture et à leurs vêtements sans recourir à l'industrie des hommes civilisés. » Lawson, Beverley, Dupratz, Lahontan et Charlevoix s'accordent à dire que, dès le principe des colonies, il s'est fait un immense commerce d'eau-de-vie avec les Indiens.

Quiconque méditera sur le petit nombre des faits que je viens d'exposer, y trouvera les causes de ruine que nous cherchons. Avant l'arrivée des Européens, le sauvage se procure par lui-même tous les objets dont il a besoin; il n'estime la peau des bêtes que comme fourrure; ses bois lui suffisent; il y trouve ce qui est nécessaire à son existence; il ne désire rien au-delà, il y vit dans une sorte d'abondance, et s'y multiplie.

A partir de l'arrivée des blancs, l'Indien contracte des goûts nouveaux. Il apprend à couvrir sa nudité avec les étoffes d'Europe. Les liqueurs fermentées lui offrent une source de jouissances inconnues, singulièrement appropriées à sa nature grossière. On lui offre des armes meurtrières dont on lui enseigne

bientôt à se servir; et comme sa vie errante et ses habitudes de chasse, les préjugés qui en sont la suite, l'empêchent d'apprendre en même temps à fabriquer ces objets précieux qui lui sont devenus nécessaires, il tombe dans la dépendance des Européens et devient leur tributaire. Mais il est pauvre comme un chasseur : en échange des biens qu'il convoite, il n'a rien à offrir que la peau des bêtes sauvages. Dès lors il faut chasser, non-seulement pour se nourrir, mais pour se procurer ces objets d'un luxe barbare. Le gibier s'épuise, bientôt on ne saurait plus l'atteindre qu'avec des armes à feu; et il faut le tuer pour pouvoir se procurer ces armes. Le remède augmente le mal; le mal rend le remède plus difficile à trouver. « On ne peut plus s'emparer de l'ours, du chevreuil ou du castor, disent MM Clark et Cass, page 24, qu'avec des fusils. » Peu à peu les ressources du sauvage diminuent; ses besoins augmentent. Des misères inconnues à ses pères l'assiégent alors de toutes parts; pour s'y soustraire, il fuit ou meurt. Comme il n'a jamais tenu au sol, qu'il n'a laissé dans le pays qu'il habitait aucun monument durable de son existence, sa trace se perd en quelques années : à peine son nom lui survit-il; c'est comme s'il n'avait jamais été.

Cette destruction était inévitable du moment où les Indiens s'obstinaient à conserver l'état social de chasseurs.

Parmi toutes les tribus sauvages qui couvraient la surface de l'Amérique du Nord, on n'en connaît jusqu'à présent qu'un très-petit nombre qui aient essayé de plier leurs mœurs aux habitudes des peuples cultivateurs, de ceux qui produisent en même temps qu'ils consomment : ce sont les Chikasas, les Chartaws, les Creeks, et surtout les Cherokees. Ces quatre nations occupent le Sud des États-Unis; elles se trouvent placées entre les États de Géorgie, d'Alabama et de Mississipi. On évaluait, en 1830, leur population à 75,000 individus. A l'époque de la guerre de l'indépendance, un certain nombre d'Anglo-Américains du Sud, ayant pris parti pour la mère-patrie, fut obligé de s'expatrier et chercha une retraite chez les Indiens dont je parle. Ces Européens y acquirent bientôt une grande influence, s'y marièrent, et importèrent parmi ces sauvages nos idées et nos arts.

En 1830 (le 4 février), M. Bell, rapporteur du comité des

affaires indiennes à la chambre des représentants, peignait de cette manière, page 21, l'état dans lequel se trouvaient les Cherokees :

« La population de ce qu'on nomme la nation des Cherokees « à l'est du Mississipi, disait-il, peut être estimée à 12,000 âmes « à peu près. Sur ce nombre se trouvent environ 250 individus « appartenant à la race blanche (hommes ou femmes) qui sont « entrés dans des familles indiennes. On y rencontre 1,200 es- « claves noirs amenés par les Européens. Le reste se compose « d'une race mêlée, et d'Indiens dont le sang est pur. » Le rapporteur ajoute que l'intelligence et la richesse se trouvent concentrées dans la classe des métis. « Quant au reste de la « population, dit-il, ceux qui la composent se montrent en « tout semblables à leurs frères du désert; comme eux, ils ont « un penchant invincible pour l'indolence, ainsi qu'eux ils « sont imprévoyants et font voir la même passion désordonnée « pour les liqueurs fortes. »

En admettant que ce tableau soit correct, ce dont on a des raisons de douter, lorsqu'on voit avec quelle ardeur, dans tout le cours du rapport, M. Bell se prononce contre les droits de la race infortunée des indigènes; en admettant, dis-je, l'exactitude de ce tableau, on est amené à penser que, si cette civilisation imparfaite avait eu le temps de se développer, elle eût fini par porter tous ses fruits.

J'ai dit plus haut, en parlant de l'état ancien, que, bien que les Indiens de l'Amérique du Nord eussent tous adopté le même état social et vécussent en chasseurs, la société politique n'avait pas pris chez tous la même forme. Au Sud, l'autorité publique s'était concentrée dans peu de mains; au Nord, le peuple entier participait au gouvernement : ces différences se font remarquer encore de nos jours. Maintenant, comme alors, la plupart des nations du Sud obéissent à un seul chef ou à une oligarchie fort absolue; or, les hommes qui composent ce corps choisi chez les Cherokees et qui exercent cette autorité illimitée, étant civilisés et ayant intérêt à faire pénétrer la lumière dans le sein de la nation à la tête de laquelle ils se trouvent placés, il me paraît incontestable qu'ils y parviendraient tôt ou tard, si on leur laissait le loisir d'achever leur ouvrage; mais il n'en est point ainsi : les terres

sur lesquelles habitent ces malheureux Indiens sont situées dans les limites des États que j'ai cités plus haut; aujourd'hui ces États les réclament comme leur héritage; et l'Union favorise l'exécution de leur dessein, en offrant aux Indiens qui voudraient quitter le pays de les transporter à ses frais dans une vaste contrée située sur la rive droite du Mississipi (Arkansas), où ils pourront vivre à l'abri de la tyrannie des blancs. La portion la plus civilisée des Indiens refuse de se prêter à ce dessein; mais la masse de la nation, qui a conservé une partie des habitudes errantes des peuples chasseurs, s'y résout sans peine; et, conduite de nouveau dans d'immenses déserts, loin du foyer de la civilisation, elle redevient aussi sauvage qu'elle l'était jadis. Ainsi le gouvernement américain détruit chaque jour ce que le gouvernement des Cherokees s'efforçait d'exécuter; et, tandis que ce dernier attire les sauvages vers la civilisation, l'autre les pousse vers la barbarie. Le résultat de cette lutte n'est pas douteux; il est facile de prévoir qu'à une époque très-rapprochée ces Indiens, transportés sur la rive droite du Mississipi, auront quitté la charrue pour reprendre la hache et le mousquet, et chercheront de nouveau leur seule subsistance dans les travaux improductifs du chasseur.

Les tribus des Chikassas, des Chactaws, des Creeks et des Cherokees sont les seules qui aient manifesté quelque propension à embrasser la vie des peuples cultivateurs. Toutes les autres ont conservé avec une étrange ténacité les habitudes de leurs aïeux, et, sans avoir leur esprit et leurs ressources, s'obstinent encore à vivre comme eux.

Si l'on embrasse dans un seul point de vue tous les Indiens qui habitent de nos jours l'Amérique du Nord, on découvre donc sans peine que tous ont conservé l'état social qu'ils avaient il y a deux cents ans. Comme leurs pères, ils tirent presque toute leur subsistance de la chasse; ils mènent à peu de chose près le genre de vie dont, en 1606, le capitaine John Smith faisait le tableau; cependant d'immenses changements se sont opérés parmi eux. Quels sont ces changements? quelle en est la cause?

J'ai dit que les Indiens n'avaient point de lois, qu'ils n'étaient gouvernés que par les traditions, les coutumes, les sen-

timents, les mœurs; plus toutes ces choses étaient stables et réglées, plus la société était forte et tranquille.

C'est en changeant les opinions, en altérant les coutumes et en modifiant les mœurs, que les Européens ont produit la révolution dont je parle.

L'approche des Européens a exercé sur les Indiens une influence directe et une autre indirecte, toutes les deux également funestes.

L'Indien, malgré son orgueil, sent au fond de l'âme que la race blanche a acquis sur la sienne une prépondérance incontestable, et l'exemple des Européens, qu'il méprise, obtient cependant un grand pouvoir sur ses opinions et sur sa conduite : or, le malheur a voulu que les seuls Européens avec lesquels les sauvages entraient habituellement en contact fussent précisément les plus dépravés d'entre les blancs.

J'ai dit qu'il se faisait avec les indigènes un grand commerce de fourrures. Les Européens qui servent de courtiers à ce commerce sont, pour la plupart, des aventuriers sans lumières et sans ressources, qui trouvent dans la liberté désordonnée des bois la compensation des travaux pénibles auxquels ils se vouent. Ces étrangers ne font connaître à l'indigène de l'Amérique que les vices de l'Europe; et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, ils le mettent en contact avec ceux des vices de l'Europe qui, ayant le plus d'analogie avec les siens, peuvent le plus aisément se combiner avec eux. Ils ne lui apprennent point la dépravation polie de nos hautes classes; l'Indien ne la comprendrait pas, et elle serait sans danger pour lui : mais ils lui montrent les hommes civilisés plus violents, plus ennemis de la loi, plus impitoyables, en un mot plus sauvages que lui-même. Cependant, ces sauvages d'Europe lui paraissent instruits, riches, puissants. Il se fait alors dans la conscience de l'Indien un trouble incroyable; il ne sait si les vices qu'il ne comprend que trop bien, et qu'il méprise, ne sont pas les causes premières de cette supériorité qu'il admire, et s'ils ne la produisent pas, du moins ne lui semblent-ils pas un obstacle pour l'acquérir.

Quelque pernicieuse qu'ait été cette action directe des blancs sur le sort des sauvages, leur action indirecte a été plus funeste encore.

J'ai dit comment l'approche des Européens avait rendu les Indiens plus misérables qu'ils n'étaient avant cette époque, et, en diminuant leurs ressources, avaient accru leurs besoins; mais je n'ai pu donner une idée de l'étendue des maux auxquels, de nos jours, ces infortunés sont en proie.

« Parmi les Indiens du Nord-Ouest particulièrement, disent « MM. Clark et Cass dans leur rapport officiel, il n'y a « qu'un travail excessif qui puisse fournir à l'Indien de quoi « nourrir et vêtir sa famille. Des jours entiers sont employés « sans succès à la chasse; et pendant cet intervalle, la famille « du chasseur doit se nourrir de racines, d'écorces, ou périr. « *Beaucoup de ces Indiens meurent chaque hiver de faim* [1]. »

Mais ce sont les Mémoires de Tanner [2] qu'il faut lire, si l'on veut se former une idée des horribles misères auxquelles sont exposés ces sauvages. Les Indiens avec lesquels vit Tanner sont sans cesse sur le point de mourir de faim. Une succession de hasards soutient leur vie: chaque hiver quelques-uns d'entre eux succombent. « Le temps était excessivement froid, « dit il en un endroit, page 227, et nos souffrances s'en ac« crurent. Une jeune femme mourut d'abord de faim; bientôt « après son frère fut saisi du délire qui précède ce genre de « mort et succomba.

« Cet homme, dit-il plus loin, page 230, en parlant d'un « Ojibbeway, partagea le sort réservé à un si grand nombre « de ses compatriotes, il mourut de faim. »

Ce même Tanner nous apprend, page 288, qu'on enseigne, dès leur âge le plus tendre, aux jeunes garçons et aux jeunes filles, à supporter une abstinence rigoureuse. On les y encou-

1. Ces Indiens (les Chipeways), dit Mac-Kenney (Sketches of a Tour to the lakes) sont si imprévoyants, qu'ils passent les trois quarts de leur vie dans le besoin, et que, chaque année, beaucoup d'entre eux meurent de faim. P. 376.

2. Tanner est un Européen qui a été enlevé à l'âge de sept ans par les Indiens, et qui, après avoir passé trente ans au milieu d'eux, est rentré dans la vie civilisée et a écrit ses mémoires sous le titre de *Tanner's narrative*. On assure que M. Ernest de Blosseville, auteur de l'ouvrage remarquable intitulé : *Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie*, doit incessamment publier un autre ouvrage fort intéressant sur les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, et donner des extraits nombreux des Mémoires de Tanner.

rage, en intéressant leur amour-propre à s'y essayer. « Pouvoir « supporter un long jeûne, dit-il, est une distinction fort « enviée. » La religion elle-même consacre le jeûne; c'est dans les rêves d'un homme à jeun que se rencontre l'avenir. De tels usages, de semblables opinions, de pareilles mœurs, parlent d'elles-mêmes, et me dispensent d'ajouter rien de plus.

C'est dans ces affreuses misères qu'il faut chercher la cause presque unique des révolutions morales et politiques qui se sont opérées parmi les indigènes de l'Amérique du Nord. C'est en rendant l'Indien mille fois plus malheureux que ses pères que les Européens l'ont fait autre qu'il n'était.

J'ai montré que, si les sauvages ne tenaient point au sol comme le font les cultivateurs, l'amour de la patrie n'était point cependant inconnu à ces peuples barbares; mais seulement ils le dirigeaient sur moins d'objets. Ce sentiment, leur étant plus nécessaire encore qu'aux autres hommes, produisait chez eux, comme partout ailleurs, d'admirables effets.

Les habitudes de chasse tendent à isoler l'individu de ses semblables, à réduire la société à la famille, et, en arrêtant les communications des hommes, à détruire la civilisation dans son germe. L'attachement que les Indiens portaient à leurs tribus tendait au contraire à rapprocher un grand nombre d'entre eux les uns des autres, et leur permettait de mettre en concurrence le peu de lumières que leur genre de vie leur laissait acquérir. Cet instinct de la patrie ne tendait pas moins à développer le cœur de ces sauvages que leur intelligence; il substituait une sorte d'égoïsme plus large et plus noble à l'égoïsme étroit que l'intérêt privé fait naître. Nous avons vu de quelles sublimes vertus il a quelquefois été la source. Les Indiens ainsi réunis exerçaient d'ailleurs les uns sur les autres le contrôle de l'opinion publique; contrôle toujours salutaire, même au sein d'une société ignorante et corrompue; car la majorité des hommes, quels que soient ses éléments, a toujours le goût de ce qui est honnête et juste.

Aujourd'hui l'esprit national n'existe pour ainsi dire plus parmi les indigènes de l'Amérique; à peine si l'on en rencontre quelques faibles traces. Des Indiens qui habitaient le vaste espace compris aujourd'hui dans les limites des établis-

sements européens, les uns sont morts de faim et de misère, les autres ont reculé et se sont dispersés au loin, toujours suivis par la civilisation qui les presse. Parmi ces sauvages, restes mutilés d'un peuple autrefois puissant, plusieurs errent au hasard dans les déserts; réduits à l'individu ou à la famille, ils se croient libres de tous devoirs envers leurs semblables dont ils n'attendent aucun secours; d'autres se sont incorporés aux nations qu'ils ont trouvées sur leur passage, mais dont ils ne partagent ni les usages, ni les opinions, ni les souvenirs. Chez ces nations elles-mêmes, que le contact des Européens n'a pas encore détruites ou forcées à fuir, le lien social est relâché. La misère a déjà forcé les hommes qui les composent à s'écarter les uns des autres pour trouver plus facilement le moyen de soutenir leur vie; le besoin a affaibli dans leur cœur ce sentiment de la patrie qui, comme tous les autres sentiments, a besoin, pour se produire d'une manière durable, de se combiner avec une sorte de bien-être. Poursuivis chaque jour par la crainte de mourir de faim et de froid, comment ces infortunés pourraient-ils s'occuper des intérêts généraux de leur pays? Que devient l'orgueil national chez un misérable qui périt dans les angoisses de la pauvreté[1]?

La même cause, qui affaiblissait chez les Indiens l'amour de la patrie, a altéré les coutumes, dénaturé tous les sentiments, modifié toutes les opinions.

Nous avons vu quel culte touchant les sauvages qui vivaient il y a deux siècles rendaient aux morts, de quelle vénération superstitieuse ils environnaient leur cendre; il n'y a rien qui introduise plus de moralité parmi les hommes et prépare mieux à la civilisation que le respect des morts : le souvenir de ceux qui ne sont plus ne manque jamais d'exercer une grande et utile influence sur les actions de ceux qui vivent encore. Les aïeux forment comme une génération d'hommes plus parfaits, plus grands que celle qui nous environne, et en présence de laquelle on est en quelque sorte obligé de mieux vivre Il n'y a qu'au sein d'une société fixe et paisible que peut régner le respect pour les restes des morts. Les Indiens

1. On voit dans Tanner que les Indiens s'associent dans le but de chasser, bien plus que par l'effet d'un esprit national quelconque.

de nos jours y sont devenus presque étrangers ; beaucoup d'entre eux ont été contraints de fuir le pays qui contenait les os de leurs aïeux et de changer les coutumes que ces derniers leur avaient léguées. Concentrés dans la nécessité du présent et les craintes de l'avenir, le passé et ses souvenirs ont perdu sur eux toute leur puissance. La même cause agit sur les peuplades qui n'ont pas encore quitté leur pays. L'Indien n'a d'ordinaire pour témoin de ses derniers moments que sa famille ; souvent il meurt seul, il succombe loin du village, au milieu des déserts où il lui a fallu s'enfoncer pour rencontrer sa proie. On jette à la hâte quelque peu de terre sur sa dépouille, et chacun s'éloigne sans perdre de temps, afin de trouver les moyens de soutenir une vie toujours précaire.

On a pu voir, dans les citations que j'ai faites précédemment de John Smith, de Lawson et de Beverley, avec quelle bienveillance les Indiens, il y a deux cents ans, recevaient les étrangers, avec quelle charité ils se secouraient les uns les autres. Ces usages hospitaliers, ces douces vertus tenaient au genre de vie que menaient les sauvages, et on en retrouve encore la trace de nos jours : il est rare qu'un Indien ferme l'entrée de sa hutte à celui qui demande un abri, et refuse de partager ses faibles ressources avec un plus misérable que lui. Tanner raconte, page 45, qu'étant près de périr de besoin, lui et sa famille, il rencontra un Indien qu'il ne connaissait pas et qui appartenait à une race étrangère. Celui-ci reçut Tanner dans sa cabane et lui fournit tout ce dont il avait besoin. Telle est encore, ajoute Tanner, la coutume des Indiens qui vivent éloignés des blancs. Dans une autre circonstance, une famille ayant perdu son chef, tous les Indiens s'offrirent à aller à la chasse afin de pourvoir à ses besoins. Plus loin, Tanner raconte encore qu'étant parvenu à une très-grande distance des Européens, il fit un dépôt de ses fourrures et le laissa dans un lieu où il comptait revenir. « Si les Indiens qui vivent dans « cette région éloignée, dit-il, avaient vu ce dépôt, ils ne s'en « seraient pas emparés ; les peaux n'ont pas encore assez de « prix à leurs yeux pour qu'ils se rendent coupables d'un lar- « cin. » (V. p. 65 et 89.)

Cependant il n'en est pas toujours ainsi ; on rencontre sou-

vent, dans les déserts de l'Amérique comme dans nos pays civilisés, un accueil inhospitalier que jadis on n'aurait pas eu à y craindre. Les vols s'y multiplient; l'excès des besoins enlève peu à peu aux indigènes jusqu'à ces simples et sauvages vertus qui découlaient naturellement de leur état social.

La religion forme le plus grand lien social qu'aient encore découvert les hommes. Les sauvages de nos jours ont conservé, sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme, quelques-unes des notions qu'avaient leurs pères; mais ces notions deviennent de plus en plus confuses[1]. Ceci s'explique sans peine : chez tous les peuples, mais particulièrement chez les peuples incivilisés, le culte forme comme la portion la plus substantielle et la plus durable de la religion. Les Indiens qui vivaient il y a deux siècles avaient des temples, des autels, des cérémonies, un corps de prêtres. Les sauvages de nos jours n'ont ni le loisir ni le pouvoir de fonder des monuments, ni de créer des institutions permanentes; ils ne vivent pas assez longtemps dans le même lieu, ni en assez grand nombre, pour adopter le retour périodique de certaines cérémonies, ni faire le choix de certaines prières. L'homme, d'ailleurs, pour s'occuper des choses de l'autre monde, a besoin de jouir dans celui-ci d'une certaine tranquillité de corps et d'esprit; or, de nos jours cette tranquillité de corps et d'esprit manque absolument aux sauvages : sous ce rapport comme sous tous les autres, les Indiens sont devenus beaucoup plus barbares que ne l'étaient leurs pères.

1. Les Dacotas croient qu'après leur mort leurs âmes vont au Tébé, séjour des morts. Pour y arriver, elles ont à passer sur un rocher dont le tranchant est aussi fin que celui d'un couteau. Ceux qui ne peuvent y marcher droit et tombent vont dans la région du mauvais esprit, où ils sont constamment occupés à ramasser du bois et à porter de l'eau, recevant les plus durs traitements d'un maître cruel.

Au contraire, ceux qui passent le rocher sans encombre font un long voyage durant lequel ils parcourent tous les lieux habités par les âmes de ceux qui les ont précédés; ils y rencontrent des feux près desquels ils se reposent; enfin ils arrivent à la demeure du grand esprit. Là sont les villages des morts; là se trouvent des esprits qui leur indiquent la résidence de leurs amis et de leurs parents, auxquels on les réunit. Leur vie se passe doucement et dans le plaisir; ils chassent le buffle, plantent et recueillent le maïs.

La trace de la religion ne se reconnaît plus guère chez eux qu'à des superstitions incohérentes suscitées par le sentiment présent, le besoin du moment. Un Indien est-il malade, il s'imagine qu'on lui a jeté un sort, et il envoie des présents au prétendu sorcier pour obtenir qu'il le laisse vivre [1]. Un Indien a faim, et il prie le grand esprit de lui montrer en songe le lieu où se trouve le gibier. Il compose une image de l'animal qu'il veut tuer, et, après avoir fait des conjurations, il la perce d'un instrument aigu. Ces peuples n'ont plus de prêtres, mais des devins, et ils ne s'en servent guère qu'en cas de maladie ou de famine [2].

J'ai dit que le genre de vie que menaient les indigènes de l'Amérique du Nord devait nécessairement les empêcher de faire des progrès considérables dans les arts. Les Indiens dont je parlais dans la première partie de cette note étaient cependant parvenus à élever d'assez grands édifices. Il régnait quelquefois parmi eux un luxe barbare qui attestait de l'aisance et du loisir ; il n'en est plus de même aujourd'hui. « Il « n'y a pas bien longtemps encore, disent MM. Clark et Cass, « on voyait quelquefois des Indiens porter des robes de cas- « tor, mais pareille chose est maintenant inconnue. La valeur « échangeable d'un pareil vêtement procurerait au sauvage « qui en serait possesseur de quoi habiller toute sa famille. » En voyant les Indiens de nos jours revêtus d'étoffes de laine et pourvus de nos armes, on est tenté de croire au premier abord que la civilisation commence à pénétrer parmi ces barbares ; c'est une erreur : tous ces objets sont de fabrique européenne, ils attestent la perfection de nos arts sans rien apprendre sur les arts des Indiens. Ceux-ci, dans ce qu'ils produisent eux-mêmes, sont inférieurs à leurs aïeux ; en devenant plus nomades et plus pauvres, ils ont perdu le goût des constructions étendues et durables. Le sauvage établit à la hâte une sorte de tanière, et pourvu qu'elle lui fournisse un asile passager contre la rigueur des saisons, il est content. Je dirai de la culture quelque chose d'analogue : sans domicile fixe, l'Indien ne sait aujourd'hui où établir son champ

1. V. Tanner, p. 165.
2. V. ibid., p. 285.

de maïs, et il ignore s'il aura le temps d'en récolter les produits. Il se concentre donc de plus en plus dans les habitudes de chasse, et, à mesure que le gibier devient plus rare, il le considère de plus en plus comme son unique ressource. C'est ainsi que l'approche d'un peuple cultivateur a rendu les indigènes de l'Amérique du Nord moins cultivateurs qu'ils ne l'étaient avant. Tous les hommes qui mènent une existence agitée et précaire sont portés à l'imprévoyance : le hasard joue forcément un si grand rôle dans leur vie, qu'ils sont tentés de lui abandonner volontairement la conduite de tout; mais jamais cette imprévoyance des Indiens, fruit naturel de leur état social, ne se montra sous un caractère plus sauvage que de notre temps. Chez eux on aperçoit chaque jour un effet extraordinaire qui se produit de loin en loin parmi les hommes civilisés auxquels la direction de leur propre sort vient à échapper tout à coup. On a vu dans toutes les marines d'Europe des équipages, prêts à couler au fond de l'abîme, employer en orgie et en folle gaîté les derniers moments qui leur restaient; ainsi arrive-t-il aux Indiens : l'excès de leurs maux les y rend insensibles ; sans avenir, sans sécurité même du lendemain, ils s'abandonnent avec un emportement sauvage aux jouissances du présent, laissant à la fortune le soin de les sauver d'eux-mêmes, si elle veut faire un effort de plus. Le goût pour les liqueurs fortes va toujours croissant parmi les sauvages, dit M. Schoolcraft, p. 387.

On a remarqué avec quelle difficulté les Indiens parvenaient à soutenir leur vie pendant l'hiver. Quand l'été commence, ils se rendent dans les endroits où se tiennent les commerçants européens, et, au lieu d'échanger leurs pelleteries contre des objets utiles, ils les emploient presque toujours à acheter de l'eau-de-vie, se consolant des privations et des maux soufferts par d'affreuses orgies. « Ici, dit Tanner, p. 57, les Indiens dépensèrent en très-peu de temps toutes les pelleteries qu'ils s'étaient procurées dans une chasse longue et heureuse. Nous vendîmes en un jour cent peaux de castor pour avoir de l'eau-de-vie. » Il dit dans un autre endroit, p. 70 : « Dans un seul jour nous vendîmes cent vingt peaux de castor et une grande quantité de peaux de buffle pour du rhum. » Les maladies, les vols, les meurtres, ne manquent

point de suivre ces excès. Un jour, deux sauvages se déchirent la figure avec leurs ongles, et se coupent le nez avec les dents[1]; une autre fois, un Indien[2], égorge sans le savoir un de ses hôtes.

Les misères, qui sont la suite de semblables désordres, au lieu de retenir les Indiens, les poussent avec plus de force vers l'abîme. Jusque-là, dit Tanner, ma mère adoptive s'était abstenue de boire des liqueurs fortes; mais accablée par ses chagrins et ses malheurs, elle finit par contracter cette funeste habitude.

J'ai montré, en parlant du gouvernement chez les Indiens des temps antérieurs, que, parmi toutes les nations du continent, il existait des pouvoirs politiques et réguliers. On voyait des monarchies au Sud, des républiques au Nord; partout se montrait une puissance publique plus ou moins bien organisée; et c'était avec justice que John Smith disait: « Ces Indiens sont barbares; cependant, ils témoignent souvent à leurs magistrats plus d'obéissance que les peuples civilisés. »

Aujourd'hui les choses ont bien changé; la plupart des nations du Sud sont encore soumises à un chef unique[3], mais son autorité est souvent méconnue. La chaîne des traditions sur lesquelles elle se fondait étant interrompue, les coutumes qui lui servaient d'appui ayant été modifiées, les hommes sur lesquels elle s'exerçait étant plus épars et plus nomades que jadis, à une servile obéissance a succédé un esprit d'indépendance sauvage qui ne saurait rien fonder que le désordre. Au Nord, le mal est plus grand encore; les monarchies absolues ont une force qui leur est propre; l'autorité s'y soutient elle-même longtemps encore après que son prestige a disparu. Mais quand le désordre commence à s'introduire au sein d'une république démocratique, la société semble disparaître tout entière; son lien est comme brisé; l'individualité repa-

1. V. Tanner, p. 164.

2. V. ibid., p. 242.

3. V. Voyages du major Long, to the rocky Mountains, première expédition, t. I, p. 223 et 228. L'organisation des tribus du Sud et du Nord diffère entièrement, disent MM. Lewis et Clarke. Chez les premières, l'autorité est dans les mains du petit nombre; chez les secondes, de la majorité.

raît de toutes parts; ainsi arrive-t-il aux peuples nomades du Nord. Lorsqu'on se reporte aux récits que William Smith, Lahontan et Charlevoix nous ont faits des Iroquois, des Hurons et de tous les hommes parlant la langue algonquine, on découvre qu'à l'époque où ces auteurs écrivaient, dans chaque tribu sauvage, un certain nombre d'hommes choisis et le corps des vieillards exerçaient un puissant contrôle sur toutes les actions des indigènes, et fournissaient à la faiblesse individuelle l'appui tutélaire de la société. Les traces de cette espèce de gouvernement sont à peine reconnaissables de nos jours.

Cette influence, qui atteste un reste de mœurs chez les peuples barbares, s'est presque entièrement évanouie. Dans les conseils nationaux, c'est la force et non la raison qui fait la loi: les conseils de l'expérience y sont méprisés, et la jeunesse y domine. « De nos jours, disent MM. Clark et Cass, on peut affirmer qu'il n'existe point de gouvernement parmi les tribus du Nord et de l'Ouest. La coutume et l'opinion y maintiennent seules une sorte d'état de société barbare. Autrefois les vieillards ou chefs civils possédaient une autorité réelle; mais il y a longtemps qu'il n'en est plus ainsi : à peine trouve-t-on des traces de ce même ordre de choses. Lorsque les Indiens s'assemblent pour délibérer sur les affaires communes, ils forment des démocraties pures, dans lesquelles chacun réclame un droit égal à opiner et à voter; en général cependant ces délibérations sont conduites par les anciens; mais les jeunes gens et les guerriers exercent le véritable contrôle. On ne peut avec sûreté adopter aucune mesure sans leur concours. Dans un pareil état de société où les passions gouvernent, le tomahawk mettrait bientôt un terme à toute tentative qui aurait pour objet de diriger ou de contraindre l'opinion publique. L'expérience, ajoutent les mêmes auteurs, nous a donc fait connaître l'utilité de faire signer les traités à tous les jeunes guerriers présents. Il faut, avant tout, s'assurer le consentement de la majorité des Indiens. » (Voy. Rapports au congrès.)

Il n'est pas rare cependant que, parmi les tribus sauvages dont je viens de parler, certains individus parviennent à exercer plus d'influence que les autres sur leurs semblables. Mais

cette influence n'a aucun fondement durable ; elle s'acquiert, pour ainsi dire, par hasard , s'exerce par occasion, et ne s'étend jamais qu'à un petit nombre d'objets.

— « L'Indien, dit Tanner, page 125, qui commande une troupe de guerre, n'a aucun contrôle sur ceux qui l'accompagnent ; il n'exerce sur eux qu'une influence personnelle : dans cette circonstance, dit-il ailleurs, page 172, on me choisit pour chef; comme nous n'avions en vue que de trouver à vivre, et qu'on me connaissait bon chasseur, on avait raison d'agir ainsi. »

Les hommes qui composent ces nations sauvages sont trop dispersés pour pouvoir contracter l'habitude d'une obéissance commune. Ils échappent à tout contrôle par le fait même de leur misère. On n'a rien à attendre d'eux, et ils n'ont rien à perdre : il est donc difficile de découvrir parmi ces nations indiennes du Nord quelque chose qui ressemble à une société. L'individu n'y trouve de protection qu'en lui même, comme dans l'état de nature. Le livre tout entier de Tanner est aussi rempli de récits d'actes de violence et de brigandage que de maux et de misère. Nulle part on n'aperçoit d'autorité prête à servir de médiatrice entre le fort et le faible, entre l'offenseur et l'offensé. Les Indiens ont perdu jusqu'à l'idée de ce pouvoir tutélaire. Quand un Indien du Nord est victime d'un crime, il se venge s'il est le plus fort, et fuit s'il est le plus faible : dans aucun des deux cas la pensée d'un pouvoir social ne se présente à son esprit. En ceci, comme en tout le reste, les opinions mettent sur la trace des coutumes et des lois.

« Un Indien, dit Tanner, page 208, s'attend toujours à ce que l'outrage qu'il fait sera vengé par celui qui en a souffert ; et un homme qui omettrait de tirer vengeance d'une injure n'inspirerait aucune estime. »

Les deux parties du tableau sont sous les yeux du lecteur, qui maintenant peut juger.

Il y a deux cents ans, les indigènes de l'Amérique du Nord formaient des tribus de chasseurs ; un domicile fixe, des coutumes anciennes, des traditions respectées, des moyens de subsistance assurés, la tranquillité de corps et d'esprit qui était la suite de l'aisance, leur avaient permis de tirer de l'état

social des chasseurs toutes les conditions de bonheur et de grandeur que cet état social peut offrir.

Aujourd'hui rien n'est changé en apparence. Ces mêmes tribus vivent encore de la chasse et ont conservé toutes les habitudes inhérentes à ce genre de vie. Cependant les Indiens de nos jours ne ressemblent point à leurs pères.

Les Européens, en dispersant les Indiens dans des déserts nouveaux pour eux, en interrompant leurs traditions, en troublant leurs souvenirs, en brisant leurs coutumes, en altérant leurs mœurs, les ont poussés aux conséquences les plus funestes de la vie de chasseurs. C'est ainsi que le contact d'hommes civilisés, éclairés et cultivateurs a rendu les Indiens plus errants et plus sauvages qu'ils n'étaient autrefois.

NOTES.

NOTES.

Nota. L'auteur a, dans le cours des années 1831 et 1832, parcouru tous les lieux qui sont décrits dans ce livre, et notamment les contrées sauvages qui avoisinent les grands lacs de l'Amérique du Nord ; il a vu le lac Supérieur et la Baie-Verte (Green-Bay) située à l'ouest du lac Michigan, Québec et la Nouvelle-Orléans, et tous les États américains sur lesquels des observations de mœurs sont présentées.

Page 7. — * Les migrations d'Europe en Amérique prennent chaque année un nouvel accroissement; dans les trois mois de mai, juin et juillet 1834, Baltimore a reçu 4,209 émigrants, presque tous Allemands; New-York en a vu débarquer 35,000 depuis le commencement de la belle saison jusqu'en août de la même année ; à Québec, 19 vaisseaux sont arrivés dans l'espace de deux jours, avec 2,194 Irlandais; enfin l'on évalue à 100,000 le nombre des Européens qui, durant l'année 1834, auront traversé l'Atlantique pour aller s'établir dans le Nouveau-Monde. (V. les journaux américains et anglais d'août et septembre 1834.)

Page 8. — * *Le Détroit.* Rivière qui porte les eaux du lac Huron et du lac Saint-Clair dans le lac Erié.

Page 15. — * et ** Le trait le plus frappant dans les femmes d'Amérique, c'est leur supériorité sur les hommes du même pays.

L'Américain, dès l'âge le plus tendre, est livré aux affaires : à peine sait-il lire et écrire qu'il devient commerçant; le premier son qui frappe son oreille est celui de l'argent; la première voix qu'il entend, c'est celle de l'intérêt; il respire en naissant une atmosphère industrielle, et toutes ses premières impressions lui

persuadent que la vie des affaires est la seule qui convienne à l'homme.

Le sort de la jeune fille n'est point le même ; son éducation morale dure jusqu'au jour où elle se marie. Elle acquiert des connaissances en histoire, en littérature ; elle apprend, en général, une langue étrangère (ordinairement le français) ; elle sait un peu de musique. Sa vie est intellectuelle.

Ce jeune homme et cette jeune fille si dissemblables s'unissent un jour par le mariage. Le premier, suivant le cours de ses habitudes, passe son temps à la banque ou dans son magasin ; la seconde, qui tombe dans l'isolement le jour où elle prend un époux, compare la vie réelle qui lui est échue à l'existence qu'elle avait rêvée. Comme rien dans ce monde nouveau qui s'offre à elle ne parle à son cœur, elle se nourrit de chimères, et lit des romans. Ayant peu de bonheur, elle est très-religieuse, et lit des sermons. Quand elle a des enfants, elle vit près d'eux, les soigne et les caresse. Ainsi se passent ses jours. Le soir, l'Américain rentre chez lui, soucieux, inquiet, accablé de fatigue ; il apporte à sa femme le fruit de son travail, et rêve déjà aux spéculations du lendemain. Il demande le dîner, et ne profère plus une seule parole ; sa femme ne sait rien des affaires qui le préoccupent ; en présence de son mari, elle ne cesse pas d'être isolée. L'aspect de sa femme et de ses enfants n'arrache point l'Américain au monde positif, et il est si rare qu'il leur donne une marque de tendresse et d'affection, qu'on donne un *sobriquet* aux ménages dans lesquels le mari, après une absence, embrasse sa femme et ses enfants ; on les appelle *the kissing families*. Aux yeux de l'Américain, la femme n'est pas une compagne, c'est une associée qui l'aide à dépenser, pour son bien-être et son *comfort*, l'argent gagné par lui dans le commerce.

La vie sédentaire et retirée des femmes, aux États-Unis, explique, avec les rigueurs du climat, la faiblesse de leur complexion ; elles ne sortent point du logis, ne prennent aucun exercice, vivent d'une nourriture légère ; presque toutes ont un grand nombre d'enfants ; il ne faut pas s'étonner si elles vieillissent si vite et meurent si jeunes.

Telle est cette vie de contraste, agitée, aventureuse, presque fébrile pour l'homme, triste et monotone pour la femme ; elle s'écoule ainsi uniforme jusqu'au jour où le mari annonce à sa femme qu'ils ont fait banqueroute ; alors il faut partir, et l'on va recommencer ailleurs la même existence.

Toute famille américaine contient donc deux mondes distincts :

l'un, tout matériel ; l'autre, tout moral. Quelle que soit l'intimité du lien qui unit les époux, on voit toujours entre eux la barrière qui sépare le corps de l'âme, la matière de l'intelligence.

PAGE 15. — ** *Destruction cruelle et prématurée...*

Aux États-Unis, on ne saurait calculer le nombre des jeunes femmes qui sont atteintes et périssent victimes de la phthisie pulmonaire.

PAGE 16. — * *Pour être innocente...*

« Un enfant sans innocence est une fleur sans parfum. » (Chateaubriand, *Mélanges litt.*)

PAGE 18. — * *C'est elle qui fixe son choix...*

Il est rare que ses parents la contrarient sur ce point ; s'ils font une objection, la jeune fille en triomphe d'ordinaire par un peu de constance. La société blâmerait un père qui résisterait longtemps au vœu de ses enfants. Ce n'est pas que, dans ce pays de liberté, l'autorité paternelle soit désarmée ; la loi donne aux parents le droit d'exhérédation dans toute son étendue ; mais ils n'en font pas usage dans cette circonstance, parce que les mœurs, toujours plus puissantes que les lois, protégent la liberté dans le mariage.

PAGE 21. — * *En naissant, de grandes richesses...*

Il se rencontre bien par accident quelques jeunes gens que le hasard d'une fortune héréditaire et d'une éducation polie rend propres aux intrigues de société et aux galanteries ; mais ils sont en trop petit nombre pour nuire, et, s'ils font seulement signe de troubler la paix d'un ménage, ils trouvent le monde américain ligué tout entier contre eux pour les combattre et pour écraser l'ennemi commun. Ceci explique pourquoi les Américains célibataires, qui ont de la fortune et des loisirs, ne restent point aux États-Unis et viennent vivre en Europe, où ils trouvent des hommes intellectuels et des femmes corrompues.

PAGE 21. — ** *Point de différence de rang...*

Aussi, quiconque séduit une jeune fille contracte, par le fait même, l'obligation de l'épouser; s'il ne le faisait pas, il encourrait la réprobation du monde et serait repoussé de toutes les sociétés.

Qu'en Angleterre un jeune homme appartenant à l'aristocratie séduise une jeune fille de la classe moyenne, son aventure fait peu de scandale : et le grand monde où il vit lui pardonne aisément le dommage qu'il a causé dans des rangs inférieurs. Il n'en peut être ainsi dans une société où les conditions sont égales et où les rangs ne sont point marqués.

PAGE 32. — * *Ne jamais parler des choses qu'il ne savait pas.*

V. la note de la page 112, relative à la sociabilité des Américains.

PAGE 32. — ** *Il détestait les Anglais.*

Dire que les Américains haïssent les Anglais, c'est rendre imparfaitement leurs sentiments. Les habitants des États-Unis furent soumis à la domination anglaise, et au souvenir de leur indépendance conquise se mêle celui des guerres dont elle a été le prix. Ces luttes rappellent des temps d'une inimitié profonde contre les Anglais.

La civilisation avancée de l'Angleterre inspire aussi des sentiments de jalousie très-prononcés à tous les Américains. Cependant, lorsque la pensée d'une rivalité sort un instant de leur esprit, on les voit fiers de descendre d'une nation aussi grande que l'Angleterre ; et l'on retrouve dans leur âme ce sentiment de piété filiale qui rattache les colonies à la mère-patrie, longtemps après qu'elles sont devenues libres.

Le souvenir des anciennes querelles s'efface chaque jour ; mais la jalousie s'accroît. La prospérité matérielle des États-Unis a pris un essor merveilleux, que l'Angleterre regarde d'un œil inquiet ; et l'Amérique ne peut se dissimuler, malgré la rapidité de ses progrès, qu'elle est encore inférieure à l'Angleterre. Ce sentiment des deux peuples n'a rien que de légitime dans son principe ; mais l'orgueil national, que la presse de Londres comme celle de New-York excite à l'envi, vient envenimer cette disposition.

Les journaux anglais sont pleins de mépris pour les États-Unis, qu'ils représentent comme un pays entièrement sauvage. « Com-« parez donc, dit un *magazine* anglais publié à Londres, la moralité « de l'Angleterre et de l'Amérique, comme si aucun parallèle pou-« vait s'établir entre un pays surchargé de population, où six mil-« lions d'individus sont de race commerçante et manufacturière, « et dans lequel les yeux sont assaillis d'objets qui invitent au lar-« cin ; et l'Amérique où il n'y a rien à voler, si ce n'est de l'herbe

« et de l'eau; où la terre est la seule chose sur laquelle on puisse « vivre ; où il faut que chacun soit son propre tailleur, charpen- « tier, etc.; où tout le savoir-faire de la vie consiste à planter du « maïs et des pommes de terre, et où l'excès du luxe est d'en faire « un pudding; où la vue d'un miroir est chose si rare qu'elle met « en mouvement la population d'une province, etc. » Suivent beaucoup d'autres observations du même genre. (V. *Daily commercial gazette*, Boston, 28 septembre 1831.) Tous les jours on lit de semblables invectives dans les feuilles anglaises; l'irritation qu'elles excitent dans l'esprit des Américains est assez naturelle, et leur ressentiment est en proportion exacte de l'injustice des Anglais à leur égard.

Une autre cause amène encore un effet semblable. Les Anglais qui voyagent en Amérique y sont parfaitement accueillis par trois raisons : la première est que les Américains sont naturellement hospitaliers pour des étrangers qui parlent leur langue ; 2° quoique jaloux de l'Angleterre, ils éprouvent un véritable plaisir à recevoir individuellement chaque Anglais qui vient les visiter, et dans lequel ils ne voient plus qu'un membre de la nation dont ils sont descendus ; 3° enfin ils désirent être jugés favorablement, eux et leur pays, par les Anglais, précisément parce qu'ils sont leurs rivaux ; ils s'efforcent donc d'être polis, pour leur prouver que l'Amérique n'est pas sauvage ; et comme ils croient de très-bonne foi avoir dans leur pays de fort belles choses à montrer, ils se mettent en devoir d'étaler aux yeux de l'insulaire britannique toutes les richesses morales et matérielles des États-Unis.

Cependant, plein de ses préjugés nationaux et pouvant d'ailleurs, sans partialité, trouver l'Amérique inférieure à son pays, l'Anglais, de retour dans sa patrie, écrit son voyage *transatlantique*, lequel n'est autre qu'une satire continue en un ou deux volumes; quelquefois il ne respecte pas même les noms propres, et livre à la risée de ses concitoyens les dignes étrangers dont il a reçu l'hospitalité. Les plus réservés dans leur style sont encore injustes et blessants. L'ouvrage publié en Angleterre arrive bientôt aux États-Unis, où son apparition est un coup de foudre pour les vanités américaines.

La rivalité qui existe entre les Américains et les Anglais n'est pas seulement industrielle et commerciale. Ces deux peuples ont une langue qui leur est commune, et chacun a la prétention de la mieux parler que l'autre. Je crois que tous les deux ont raison. En Angleterre, la classe supérieure possède une délicatesse de langage qui est inconnue en Amérique, si ce n'est dans un petit

nombre de salons qui font tout à fait exception ; et aux États-Unis, où il n'existe ni classe supérieure ni basse classe, la population entière parle l'anglais moins bien, il est vrai, que l'aristocratie d'Angleterre, mais aussi bien que la classe moyenne, et infiniment mieux que la classe inférieure de ce pays.

PAGE 32. — *** *Où tout le monde a des esclaves.*

Les États où l'esclavage existe encore sont le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, la Géorgie, Alabama, Mississipi, Tennessee, Kentucky, New-Jersey, Delaware, Missouri, la Louisiane, les territoires d'Arkansas et de la Floride, et le district de Colombie. V. du reste les tableaux statistiques qui suivent l'appendice sur la condition sociale et politique des esclaves.

PAGE 33. — * « *De la société biblique.* »

Il existe aux États-Unis une multitude d'associations religieuses dont l'objet principal est de répandre la Bible. On en compte à New-York seul plus de dix ; l'une sous le titre d'*American Bible Society*, l'autre, sous celui d'*American Tract Society*, etc. En 1830, cette dernière société a distribué 242,183 Bibles [1].

C'est en répandant la Bible que les protestants, et notamment les presbytériens, qui sont les plus zélés de tous, espèrent christianiser et civiliser le monde. Cependant ce livre n'est point à la portée de toutes les intelligences, il renferme plus d'un passage obscur et propre à recevoir des interprétations diverses. Comme j'exprimais cette pensée en demandant quel était l'inconvénient d'épurer le texte des Bibles remises entre les mains du peuple, un presbytérien me répondit avec un accent plein de conviction : « La Bible est un livre sacré qui vient de Dieu ; il est bon tout « entier ; le peuple sait de quelle source divine il provient, et il a « foi en lui. Tout extrait de la Bible serait l'œuvre de l'homme et « ne mériterait aucune confiance ; on ne doit rien retrancher à la « parole de Dieu. »

PAGE 33. — ** « *Société de tempérance.* »

Une association se forma à Boston en 1813, sous le nom de Société du Massachusetts pour la suppression de l'intempérance ; son objet était de diminuer l'usage, si commun aux États-Unis, des liqueurs fortes. D'abord ses efforts furent peu efficaces ; cepen-

1. V. Daily national Intelligencer, 18 mai 1831.

dant l'association s'étendit chaque jour davantage; en 1826 la société américaine de tempérance fut organisée; de cette époque datent des réformes salutaires dans les mœurs des Américains. Le sixième rapport de la société de tempérance établit que, depuis 1826, plus de deux mille personnes ont cessé de fabriquer des liqueurs fortes, et que plus de six mille ont discontinué d'en vendre, qu'il y a sept cents vaisseaux américains sur lesquels on n'en fait plus usage, et que plus de cinq mille personnes adonnées à l'ivrognerie sont devenues sobres.

V. American almanach, 1834, p. 89.

PAGE 33. — *** « *La société de colonisation.* »

Fondée à Washington en 1816, par les soins du révérend Robert Finley du New-Jersey, dans le but de coloniser les gens de couleur devenus libres. V. à ce sujet l'appendice à la fin de ce volume.

PAGE 33. — **** « *Anti-maçon.* »

Ce mot indique qu'il existe aux États-Unis des *maçons*, c'est-à-dire des sociétés de franc-maçonnerie. Dans un pays de liberté universelle et illimitée, ces sociétés ne peuvent être ni utiles aux citoyens pour la conquête ou la conservation de leurs droits, ni dangereuses pour le gouvernement, contre lequel on a mille moyens d'attaque légaux et patents. Aussi jusqu'à présent la maçonnerie n'est-elle le symbole d'aucun parti politique. Le général Jackson, président des États-Unis et représentant du parti républicain, est franc-maçon, de même que M. Clay, son antagoniste aux dernières élections, dont les opinions sont considérées comme moins démocratiques.

La création d'une franc-maçonnerie aux États-Unis ne s'explique guère que par le penchant qu'ont les Américains à imiter l'Europe dans tout ce qui est compatible avec la nature de leur gouvernement; les rapports de philantrophie et de fraternité qui s'établissent entre tous les membres de la franc-maçonnerie ont pu cependant inspirer aux Américains le désir de voir cette institution transportée chez eux.

Quoi qu'il en soit, ils y attachent eux-mêmes peu d'importance : « Il n'y a qu'une chose plus absurde que les *maçons*, me disait un « homme fort spirituel de Boston, ce sont les *anti-maçons*. »

Cependant, vers l'année 1827, un événement déplorable est venu provoquer l'attention publique sur la franc-maçonnerie, et a

rendu moins indifférente dans l'opinion la participation à cette société. Un nommé Morgan, de l'État de New-York, affilié aux francs-maçons, se sépara d'eux subitement et devint anti-maçon; il paraît même qu'il annonça l'intention de divulguer les statuts et les secrets de l'association; quelques jours après il disparut de son domicile, et, pendant un certain temps, on ignora ce qu'il était devenu; mais bientôt après on trouva son cadavre flottant sur le lac Érié, où tout porte à penser que des meurtriers l'avaient précipité. Des poursuites judiciaires furent commencées, des indices recueillis; mais les témoins, dont on aurait pu tirer quelques lumières, étaient frappés d'une telle terreur, qu'ils ne voulurent rien dire à la charge des inculpés.

Cette affaire a été, pour le parti anti-maçonique, un signal de recrudescence. Beaucoup de personnes désintéressées ont de très-bonne foi repoussé une association qui avait été la cause ou tout au moins l'occasion d'un odieux forfait. D'autres se sont empressés d'exploiter au profit de leur ambition particulière ce mouvement des esprits, et ont tâché d'organiser le parti anti-maçonique, dans un intérêt apparent de morale, et en réalité dans le but unique de se placer à la tête d'une opinion. Dans un pays où il n'existe point de partis politiques, les ambitions ont une peine infinie à se produire; à la place d'intérêts réels, elles sont obligées d'en créer de factices; alors un fait, une idée, sont des accidents heureux dont elles s'emparent; c'est un costume pour jouer leur rôle.

Toutes les questions politiques relatives à l'existence et à la nature des partis aux États-Unis sont traitées dans l'ouvrage que va publier M. de Tocqueville sur la démocratie en Amérique. (V. tome II, chap. 2.)

PAGE 33. — ***** *Austérité des puritains de la Nouvelle-Angleterre.*

Cette austérité ne se montre pas seulement dans les mœurs; on la voit également paraître dans les lois: l'ivresse, les jeux de hasard, la fornication, le blasphème, l'inobservation du dimanche, sont, dans le Massachusetts, des délits passibles d'un emprisonnement ou d'une amende. Le puritanisme dominant dans la Nouvelle-Angleterre exerce encore son influence sur presque tous les États de l'Union; c'est ainsi que le code pénal de l'Ohio punit de l'emprisonnement les rapports entre hommes et femmes non mariés. J'ai vu à Cincinnati des individus condamnés pour ce délit, et

renfermés dans un cachot infect, où l'air extérieur ne pénètre jamais.

A New-York, tous les jeux de hasard, tels que les cartes, les dés, le billard, sont défendus dans tous les lieux publics, auberges, tavernes, paquebots, etc., sous peine de 10 dollars d'amende (53 f.) contre les aubergistes et les maîtres de paquebots. Toute personne qui gagne une somme d'argent à un jeu de hasard est passible d'une amende quintuple de la somme gagnée; quiconque perd ou gagne, en jouant ou en pariant, une somme de 24 dollars (132 fr.), est déclaré coupable d'un délit (*misdemeanor*), et passible d'une amende qui ne peut être moindre du quintuple de la somme gagnée ou perdue [1]. La loi du même État punit les jurements et les blasphèmes [2]; elle défend la vente des liqueurs fortes dans le voisinage d'une assemblée religieuse, à moins que ce ne soit à une distance de deux milles au moins [3]. Les lois de la Pensylvanie contiennent des dispositions analogues [4]; elles portent tantôt l'amende, tantôt l'emprisonnement contre l'ivresse, et privent de leur patente les aubergistes chez lesquels l'infraction a eu lieu. Lorsqu'un individu est connu pour un ivrogne d'habitude, on lui nomme un curateur ou conseil judiciaire, comme s'il était en démence, et quiconque, aubergiste, distillateur ou épicier, lui vend des liqueurs fortes ou du vin, est passible d'une amende de 10 dollars (53 fr.) [5].

PAGE 33. — ****** *Quand venait le dimanche...*

La célébration du dimanche ne se borne pas en Amérique, comme chez nous, à une cérémonie; elle dure tout le jour. Chacun, après l'office, rentre chez soi, et bientôt on ne voit dans les rues ni voitures, ni hommes, ni femmes, ni enfants. Pour que les voitures ne puissent passer, les rues qui avoisinent les églises sont barrées à l'aide de chaînes suspendues en travers, à deux pieds au-dessus du sol. On dirait, au silence qui se fait partout, une cité abandonnée par laquelle l'ennemi aurait passé la veille, et où il n'aurait laissé que des morts. La loi de l'État de New-York porte que, le jour du dimanche, tous amusements, tels que la chasse à

1. V. Statuts révisés de l'État de New-York, t. I, 1re partie, titre 8, chap. 20, art. 2 et 3, p. 661 et 662.
2. V. ibid., art. 6, p. 673.
3. V. ibid., art. 7, p. 674.
4. V. Purdon's digest, v° Gamings and lotteries, p. 344 et suiv.
5. V. Purdon's digest, v° Drunkards, p. 223, 6e sect.

courre et à tir, le jeu, les courses de chevaux, etc., etc, sont interdits. Il est défendu à tout aubergiste ou distillateur de débiter aucune liqueur spiritueuse, et à tout négociant de vendre aucune marchandise. (V. Statuts révisés de New-York, t. I, p. 675 et 676.)

Il paraît bien certain qu'un grand nombre d'Américains, renfermés chez eux le dimanche, s'occupent fort peu de la Bible, et profitent de l'ombre qui les cache pour faire des œuvres qui n'ont rien de pieux : les uns s'abandonnent sans frein à la passion du jeu, d'autant plus funeste en Amérique que, les jeux publics les plus innocents étant prohibés, le joueur se livre clandestiment aux plus dangereux ; d'autres s'enivrent de liqueurs spiritueuses ; un grand nombre, parmi ceux qui appartiennent à la classe ouvrière, se couche aussitôt après l'office. Le même fait s'observe en Angleterre, conséquence de la même cause. Le protestantisme, qui recommande pendant le dimanche le silence, le recueillement, et exclut toutes sortes de réjouissances, n'a considéré que la condition des hautes classes de la société. Cette observation tout intellectuelle du saint jour convient à des esprits cultivés, et est propre à élever singulièrement des âmes capables de méditation; mais elle ne sied point aux classes inférieures. Vous n'obtiendrez jamais que l'homme, dont le corps seul travaille toute la semaine, passe toute la journée du dimanche à penser. Vous lui refusez des amusements publics; retiré dans l'ombre, il s'abandonne sans frein aux plus grossiers plaisirs.

PAGE 34. — * *Qui voyagent le dimanche....*

Il y a une loi, dans le Massachusetts (Nouvelle-Angleterre), d'après laquelle on peut arrêter les gens qui voyagent le dimanche, et les condamner, pour ce fait, à une amende. Celui qui a une cause urgente de déplacement doit demander une autorisation de voyager pendant le saint jour. Le conducteur de voiture publique qui se met en route sans avoir obtenu cette permission perd sa patente pour trois ans. (V. general laws of Massachusetts, t. I, p. 535, et t. II, p. 403, 1815, chap. 135.) La loi de New-York contient une disposition analogue, mais moins sévère. (V. Revised statutes, t. I, p. 676.)

PAGE 34. — ** *La malle-poste....*

Autrefois le service de la poste était entièrement suspendu pendant le dimanche; la malle aux lettres était elle-même arrêtée; mais, depuis plusieurs années, on s'est relâché de cette rigueur de principe. Le plus grand nombre approuve ce changement; mais

les presbytériens le censurent amèrement, et y trouvent le texte d'une accusation d'impiété contre le siècle.

PAGE 34. — *** *La France sera religieuse quand elle sera protestante.*

C'est une opinion très-répandue parmi les presbytériens des États-Unis, que l'irréligion en France est due au catholicisme, et que le protestantisme lui rendrait le zèle religieux qu'elle a perdu.

La société biblique américaine, qui travaille avec beaucoup de zèle à christianiser l'univers sous la *forme protestante,* songe souvent à la France ; et l'un de ses membres conçut, en 1831, un plan qui me paraît assez curieux pour que j'en donne ici une brève analyse :

« Nous devons, dit-il, porter sur la France nos premiers regards, pour plusieurs raisons :

« 1° Sa langue est parlée dans le monde entier ;

« 2° Sa situation géographique et politique fait que le principe adopté par elle pénètre vite chez tous les autres peuples de l'Europe, et, maître d'elle, le protestantisme détrônera bientôt le papisme qui règne en Espagne et en Italie ;

« 3° Depuis sa conquête d'Alger, la France tient dans ses mains la clef de l'Afrique ;

« 4° Les Français sont économes, polis dans leurs formes, entreprenants, enthousiastes, et habiles à communiquer les croyances qu'ils ont dans l'âme ;

« 5° La seule cause qui rend les Français irréligieux est leur haine contre le clergé. »

L'auteur conclut donc en demandant que la société biblique américaine envoie en France des commissaires chargés de distribuer une Bible à chaque habitant des campagnes. (*Western recorder*, Utica, 12 juillet 1831.)

Ce plan, accompagné de développements assez ingénieux, avait fait une telle impression sur quelques jeunes adeptes de la communion presbytérienne, que l'un d'eux, résolu de partir pour la France, vint un jour me demander quelques renseignements nécessaires au voyage. Je ne pus m'empêcher, en rendant justice à son zèle, de lui signaler le côté faible de son entreprise :

« Je crois, lui dis-je, que vous ne connaissez pas bien la France ;
« elle est moins irréligieuse qu'indifférente. Pour aller du catho-

« licisme au protestantisme, il faut un travail de l'intelligence et « un besoin de croyances que l'indifférence exclut. Le clergé catho- « lique a été attaqué comme corps politique utile au pouvoir, qui « s'en faisait un appui ; mais comme corps religieux, il n'est pas « haï. Il faut des convictions à la haine, et la France en a peu en « morale et en religion. Du reste, généralement parlant, on est « catholique en France, ou l'on n'est rien ; et beaucoup ne sont « catholiques que de nom, qui ne se soucient point de devenir « autre chose. »

Je ne sais si mes paroles ont produit sur son esprit quelque impression ; mais je n'ai point appris que le projet de la société biblique américaine ait reçu son exécution.

PAGE 36. — * *Parce qu'il n'y a point de partis.*

Il n'existe point de partis politiques aux États-Unis, en ce sens que tout le monde est d'accord sur le principe fondamental du gouvernement, qui est la souveraineté populaire, et sur sa forme qui est la république. On ne voit donc en Amérique rien qui ressemble à ce que nous apercevons en Europe, où les uns veulent le despotisme, les autres la monarchie constitutionnelle, d'autres encore la république. Cependant il se forme aux États-Unis des partis sur les conséquences du principe reconnu par tous, et sur ses applications. Ce sont, au fond, des querelles de personnes, mais il faut bien que l'intérêt privé se cache sous le manteau de l'intérêt général. Cette question *des partis politiques en Amérique* est traitée dans l'ouvrage que va publier M. de Tocqueville sur la démocratie en Amérique. (V. t. II, ch. 2.)

PAGE 38. — * *Ces exagérations....*

Je blâme cet aveuglement de l'orgueil national des Américains, qui leur fait admirer tout ce qui se passe dans leur pays, mais j'aime encore moins la disposition des habitants de certaines contrées, qui, chez eux, trouvent toujours tout mal. Ces deux tendances contraires, également exagérées, s'expliquent, du reste, par la nature des institutions politiques : aux États-Unis, le peuple, faisant tout par lui-même, ne croit jamais pouvoir assez louer son ouvrage ; dans les pays d'Europe, où, au contraire, il ne fait rien, il n'a jamais assez de satire pour censurer les actes de la minorité qui gouverne.

Les écrivains qui, aux États-Unis, veulent trouver des lecteurs, sont obligés de vanter tout ce qui appartient aux Américains, même

leur climat rigoureux, auquel assurément ils ne peuvent rien changer. C'est ainsi que Washington Irving, malgré tout son esprit, se croit forcé d'admirer la chaleur tempérée des étés et la douceur des hivers dans l'Amérique du Nord.

PAGE 44. — * « *Dans la Nouvelle-Angleterre.* »

La taxe des pauvres n'a point encore produit, aux États-Unis, les mêmes maux qu'en Angleterre. L'Amérique ayant un très-petit nombre de pauvres, la charge du paupérisme y est jusqu'à présent supportée sans peine. Il y a cependant des vices si graves inhérents à cette institution, que, malgré le bien-être général de ses habitants, malgré l'élévation du prix de la main-d'œuvre, l'État de New-York a eu, pendant la seule année 1830, quinze mille cinq cents pauvres à nourrir, dont l'entretien lui a coûté 216,533 dollars (1,147,635 fr.). La taxe relative aux pauvres s'est en conséquence montée, pendant l'année 1830, à 69 centimes par habitant dans l'État de New-York. (V. Rapport du surintendant des pauvres dans l'État de New-York.)

Je ne connais que l'État du Maryland dans lequel on ait adopté un principe différent de bienfaisance publique. On n'y reconnaît au pauvre aucun droit à un secours, et c'est en cela que le système de charité suivi dans cet État est conforme au nôtre. Mais, sous plusieurs rapports, les deux régimes sont bien différents. Il existe dans le Maryland des établissements institués pour donner asile aux pauvres qui n'ont pas de travail; à la vérité, les agents de l'autorité en peuvent refuser l'entrée selon leur bon plaisir, mais ils en admettent un grand nombre; tandis que chez nous, non-seulement on n'admet pas le principe que la société est obligée de donner du secours aux indigents, mais encore il n'existe pas de maisons de charité où l'on reçoive ceux qui pourraient être jugés nécessiteux. Il n'y a, en France, d'assistance donnée qu'aux malades et aux insensés.

PAGE 61. — * *Indulgence pour une banqueroute.. . sans pitié pour une mésalliance.*

Je ne sais s'il peut exister dans aucun pays une plus grande prospérité commerciale qu'aux États-Unis; cependant chez nul peuple de la terre il n'y a autant de banqueroutiers. Ce phénomène a deux causes principales : d'une part le commerce des États-Unis est placé dans les conditions les plus favorables qui se puissent

imaginer : un sol immense et fertile, des fleuves gigantesques qui fournissent des moyens naturels de communication, des ports nombreux et bien placés ; un peuple dont le caractère est entreprenant, l'esprit calculateur et le génie maritime ; toutes ces circonstances se réunissent pour faire des Américains une nation commerçante. Voilà la cause de richesse ; mais, par la raison même que le succès est probable, on le poursuit avec une ardeur effrénée ; le spectacle des fortunes rapides enivre les spéculateurs, et on court en aveugle vers le but : c'est là la cause de ruine. Ainsi tous les Américains sont commerçants, parce que tous voient dans le négoce un moyen de s'enrichir ; tous font banqueroute, parce qu'ils veulent s'enrichir trop vite.

Peu de temps après mon arrivée en Amérique, comme j'entrais dans un salon où se trouvait réunie l'élite de la société de l'une des plus grandes villes de l'Union, un Français, fixé depuis longtemps dans ce pays, me dit : « Surtout n'allez pas mal parler des banqueroutiers. » Je suivis son avis et fis bien ; car, parmi tous les riches personnages auxquels je fus présenté, il n'en était pas un seul qui n'eût failli une ou deux fois dans sa vie avant de faire fortune.

Tous les Américains faisant le commerce, et tous ayant failli plus ou moins souvent, il suit de là qu'aux États-Unis ce n'est rien que de faire banqueroute. Dans une société où tout le monde commet le même délit, ce délit n'en est plus un. L'indulgence pour les banqueroutiers vient d'abord de ce que c'est le malheur commun ; mais elle a surtout pour cause l'extrême facilité que trouve le failli à se relever. Si le failli était perdu à jamais, on l'abandonnerait à sa misère ; on est bien plus indulgent pour celui qui est malheureux quand on sait qu'il ne le sera pas toujours. Ce sentiment, qui n'est pas généreux, est pourtant dans la nature de l'homme.

On comprend maintenant pourquoi il n'existe aux États-Unis aucune loi qui punisse la banqueroute. Électeurs et législateurs, tout le monde est marchand et sujet aux faillites ; on ne veut point porter de châtiment contre le péché universel. La loi, fût-elle faite, demeurerait presque toujours sans application. Le peuple, qui fait des lois par ses mandataires, les exécute ou refuse de les exécuter dans les tribunaux, où il est représenté par le jury. Dans cet état de choses, rien ne protége le commerce américain contre la fraude et la mauvaise foi. Tout le monde peut faire le commerce sans tenir aucun livre ni registre. Il n'existe aucune distinction légale entre le commerçant qui n'est que malheureux

et le banqueroutier imprudent, dissipateur et frauduleux. Les commerçants sont en tout soumis au droit commun.

De ce que les Américains sont indulgents pour la banqueroute, il ne s'ensuit pas qu'ils l'approuvent : « L'intérêt est le grand vice « des Musulmans, et la libéralité est cependant la vertu qu'ils « estiment davantage [1]. » De même ces marchands, qui violent sans cesse leurs engagements, vantent et honorent la bonne foi.

Lorsque je dis que les Américains, *indulgents pour une banqueroute, sont sans pitié pour une mésalliance*, je n'entends parler que des *mésalliances* résultant de l'union des blancs avec des personnes de couleur.

PAGE 65. — * « *Il meurt moitié plus d'affranchis que d'esclaves.* »

Ce fait est constant. Ainsi, durant les années 1828, 1829 et 1830, il est mort à Baltimore un nègre libre sur vingt-huit nègres libres, et un esclave sur quarante-cinq nègres esclaves [2].

PAGE 76. — * « *Mœurs des femmes en France....* »

C'est une opinion fort répandue aux États-Unis que les mœurs sont encore, en France, ce qu'elles étaient dans le XVII[e] siècle : un grand nombre croient que le vice y est toujours à la mode, et que le temps s'y passe en galanteries, en intrigues de salons et en frivolités. Cette opinion des Américains est due surtout à l'influence de quelques romanciers anglais fort lus aux États-Unis, et qui, ne connaissant eux-mêmes la France que par les livres, sont en retard d'un demi-siècle. C'est ainsi qu'un écrivain anglais très-distingué, l'auteur de Pelham, mettant en scène deux Français de nos jours, les fait parler comme avant la révolution ; ils ne se disent pas un mot sans s'appeler : « *Cher baron, cher marquis.* »

PAGE 86. — * Les catholiques sont aussi soumis au Saint-Père à deux mille lieues de Rome que dans Rome même.

PAGE 87. — * *Emprisonnement pour dette.*

Dans le plus grand nombre des États américains, l'emprisonne-

1 Chateaubriand, *Itinéraire*, t. II, p. 38.
2. V. Emerson, Medical statistic, p. 28, Reports of the health office of Baltimore.

ment est autorisé par la loi pour des dettes minimes. Quelques-uns l'ont récemment aboli, tels que New-York et Ohio; d'autres, par exemple le Maryland, ont fixé un minimum assez élevé au-dessus duquel le débiteur ne pourrait être contraint par corps. Mais dans les États même où cette modification a eu lieu, on continue d'appliquer l'emprisonnement aux dettes les plus frivoles. Je me rappelle avoir vu dans la maison d'arrêt (County Jail) de Baltimore plusieurs détenus que leurs créanciers avaient fait mettre en prison pour des sommes de 10 et 20 cents (10 ou 20 sous). A la vérité, la loi leur donne le droit de se faire libérer, en faisant prononcer par les tribunaux leur insolvabilité; mais pour entreprendre une pareille procédure, il faudrait de l'argent; et comment celui qui, faute de 10 sous, est entré en prison, trouvera-t-il une somme beaucoup plus forte pour en sortir? La loi nouvelle du Maryland défend de condamner à l'emprisonnement pour une dette moindre de 20 dollars (106 fr.). Afin d'éluder la loi, les juges condamnent le débiteur, non pour *dette*, mais pour *dommages et intérêts* : c'est une misérable subtilité. Ce qui, du reste, dans l'emprisonnement pour dette, tel qu'il existe aux États-Unis, surprend plus encore que la modicité de la somme pour laquelle on l'applique, c'est qu'on le prononce avant le jugement du procès. Je disais un jour à un Américain : Comment concevoir l'emprisonnement pour une dette qui peut-être n'existe pas? Il faudrait au moins que l'obligation du débiteur fût d'abord constatée; car il dépend de celui qui se prétend créancier de supposer une créance, et d'en demander le paiement à un débiteur imaginaire. — Il faut bien, me répondit l'Américain, choisir entre deux inconvénients; sans doute il est fâcheux de mettre en prison un homme qui ne doit rien; mais n'est-il pas plus triste encore de voir un homme privé de ce qui lui est légitimement dû par la disparition furtive de son débiteur?

PAGE 93. — * *Guerre des Géorgiens aux Cherokis.*

Les Géorgiens ayant fait mille tentatives pour s'emparer des terres des Cherokis, ceux-ci réclamèrent l'intervention du pouvoir fédéral. Le gouvernement des États-Unis leur prêta d'abord son appui, et s'efforça de les maintenir dans les limites tracées par les traités; mais comme les contestations se renouvelaient sans cesse et devenaient plus violentes, le président finit par déclarer aux Cherokis qu'il ne voulait point se mêler de leurs querelles avec la Géorgie, et qu'ils eussent à s'arranger comme ils le pourraient avec le gouvernement de ce pays. Il ajouta que, pour faciliter l'arran-

gement, il offrait de les transporter aux frais du gouvernement central sur la rive droite du Mississipi. Après cette déclaration, les Géorgiens redoublèrent de vexations et de persécutions contre les Indiens, afin que ceux-ci eussent intérêt à accepter la proposition du président. Ils avaient remarqué que la résistance des Indiens était particulièrement due aux conseils qu'ils recevaient des missionnaires qui venaient chez eux pour les christianiser, et qui pensaient avec raison que la civilisation des sauvages serait une chimère tant qu'on ne serait pas parvenu à les fixer au sol. En conséquence, le gouvernement de la Géorgie fit une loi qui interdisait à tous les blancs, *quels qu'ils fussent*, de venir s'établir d'une manière permanente sur le territoire des Cherokis ; et pour assurer l'exécution de cette loi, ils menacèrent de l'amende et de la prison ceux qui y contreviendraient. Nonobstant ces menaces légales, deux missionnaires s'étant obstinés à rester au milieu des Indiens, le gouvernement de la Géorgie les fit arrêter. Ils furent traduits devant une cour de justice et condamnés à l'emprisonnement. Ils firent appel à la cour suprême des États-Unis. Ce tribunal se trouva alors dans un véritable embarras, craignant de compromettre l'Union vis-à-vis de la Géorgie en prononçant en faveur des condamnés. On sortit de part et d'autre de cette difficulté par une sorte de compromis. La cour des États-Unis différa quelque temps de prononcer son arrêt ; et, dans cet intervalle, le gouverneur de la Géorgie ayant gracié les deux condamnés, on ne donna pas de suite à leur appel.

Telle est l'analyse fort abrégée de la querelle des Cherokis avec la Géorgie. Tout ce qui, dans le cours du livre, ne s'accorde pas avec ces faits, n'a été modifié que pour l'intérêt du récit. Du reste, l'émigration d'une partie des Indiens à la suite de ces querelles, et l'assistance officieuse prêtée à leur exil par le gouvernement fédéral, sont des faits également certains.

PAGE 98. — * *Démocratie qui ne reconnaît point la supériorité des richesses.*

Aux États-Unis, il n'y a pas un individu arrêté pour crime qui ne puisse obtenir sa mise en liberté sous caution, excepté dans le cas d'assassinat.

Ce principe, emprunté aux lois anglaises, est la source de grands abus. Il en résulte que tout homme qui a de l'argent, ou qui en trouve à emprunter, peut toujours se tirer d'affaire. Il donne une caution, disparaît et échappe à la justice. Dès qu'il est absent, la procédure en reste là ; on ne fait point, en Amérique, de procès

par contumace. La facilité des cautions est d'ailleurs poussée à un excès incroyable ; le juge n'est tenu, d'après la loi, à aucune forme, et il peut se dispenser d'exiger aucune justification de la part des cautions qui sont offertes. Un individu est arrêté : il présente un acte signé de telle ou telle personne qui s'oblige à payer 2 ou 3 ou 4,000 dollars, en cas que le prévenu ne s'évade. Ici se présentent plusieurs questions. Celui qui se porte caution possède-t-il réellement des propriétés valant 3 ou 4,000 dollars ? qu'est-ce qui le prouve ? lui fera-t-on représenter ses titres de propriété ? — Mais il faudrait encore qu'il prouvât que ses biens ne sont pas grevés d'hypothèques. Toutes ces questions devraient être pesées mûrement par le magistrat auquel la caution est présentée. Cependant il est certain que, dans la presque totalité des cas, il ne les examine seulement pas, et, pour s'en épargner la peine, il reçoit la caution. La loi ne l'assujettissant à aucune formalité, il est assailli de sollicitations, auxquelles il finit toujours par céder ; on sait que sa volonté est sa seule règle ; toutes les fois donc qu'on lui présente un simulacre de caution, il la trouve bonne. Il suit de là qu'il n'y a qu'un bien petit nombre d'individus qui ne soient pas capables de fournir caution. Une personne très-digne de foi m'a assuré qu'à Philadelphie la facilité des cautions est l'objet d'un singulier trafic, et si cette personne m'a bien informé, il y a des voleurs qui ont toujours en réserve une certaine somme d'argent, et qui, quand on les arrête, s'adressent à des *entrepreneurs de cautions*. Ceux-ci, pour lesquels la caution judiciaire en matière criminelle est devenue l'objet d'une industrie, reçoivent du voleur emprisonné 100 ou 200 dollars, et lui donnent en retour une caution de 3 ou 4,000 dollars ; en faisant cela, ils se compromettent peu, parce qu'ils ne possèdent rien. J'ai vu dans les prisons de Philadelphie une femme qui, me dit-on, avait fourni dans sa vie à des prévenus plus de 100,000 dollars de caution (530,000 fr.). Cette femme n'avait cependant jamais joui d'aucune fortune ; elle était de mauvaises mœurs, et avait fini par se faire condamner pour vol. On me citait aussi à Philadelphie l'exemple d'un jeune homme qui s'était rendu coupable d'un vol considérable, accompagné des circonstances les plus aggravantes, et qui, après avoir obtenu sans peine une caution et sa liberté, s'était évadé.

Ces abus ne tiennent pas seulement au principe ; si j'en crois des témoignages qui m'ont paru dignes de confiance, les juges de paix, auxquels appartient l'exercice du droit de mise en liberté sous caution, ne sont pas toujours à l'abri de la corruption ; et la caution est d'autant plus facilement admise par eux, que celui qui

la présente a pris plus de soin de les *intéresser*. Celui-ci craint peu qu'on découvre la concussion ; le prévenu, obtenant sa liberté provisoire, disparaît, et la seule preuve à la charge du juge prévaricateur s'évanouit. Le mal provient de ce que ces juges inférieurs n'ont point de traitement fixe ; ils n'ont que des épices (*fees*) ; ils sont ainsi fort âpres sur le casuel ; plusieurs, ne tirant de leurs fonctions légales qu'un très-modique revenu, sont portés à des exactions qui l'accroissent.

Du reste, indépendamment de ces causes particulières qui contribuent à augmenter le mal, il y a une cause générale qui me paraît dominer toutes les autres.

Le vice capital est, selon moi, dans le fait même d'une institution aristocratique établie chez un peuple où règne la démocratie. La loi qui reconnaît à tout prévenu le droit d'être mis en liberté moyennant caution a été faite au profit des riches. Elle concède ainsi aux classes supérieures de la société un privilége exorbitant dont les classes pauvres sont exclues. Cet état de choses se conçoit en Angleterre, mais d'où vient qu'il se rencontre aux États-Unis ? En voici la raison. Cette loi se trouve en Amérique parce qu'elle existait en Angleterre lorsque les émigrés de ce pays sont venus s'établir sur le sol américain. Cependant, depuis cette émigration, de nouvelles institutions ont été fondées aux États-Unis, de nouvelles mœurs se sont formées ; une loi tout aristocratique se rencontre au sein d'une démocratie pure ; c'est une anomalie frappante.

Cette contradiction sert à expliquer les abus qui viennent d'être signalés. L'extrême facilité avec laquelle le pauvre trouve des cautions le fait jouir d'un privilége qui, dans l'esprit de la loi, était réservé au riche seul ; les mœurs démocratiques des Américains dépouillent ainsi l'institution de son premier caractère. L'harmonie est ainsi rétablie entre la loi civile et les institutions politiques ; mais il reste toujours un grand mal. C'est un vice incontestable, dans une législation criminelle, que le droit de mise en liberté sous caution applicable aux prévenus de quelques crimes que ce soit. Exercé rigoureusement, c'est-à-dire en faveur de ceux seulement qui donnent réellement caution, il fait naître des abus graves, mais en petite quantité, parce que le nombre des riches est toujours restreint. Si on l'applique à tous, l'inégalité entre les riches et les pauvres disparaît, mais les violations de la loi s'accroissent à l'infini.

V. General Laws of Massachusetts, t. I, année 1784, chap. 12 ; et t. II, année 1812, ch. 30.

30.

V. Lois de la Pensylvanie, Purdon's digest, p. 820.

PAGE 99. — * *Proposer un duel. Celui qui a donné le soufflet aura un procès.*

Dans l'état sauvage, l'homme ne connaît d'autre justice que celle qu'il se fait lui-même. De son côté, la société civilisée n'admet pour l'injure d'autre satisfaction que le recours aux tribunaux institués par elle. Le duel est une sorte de compromis entre la réparation légale et la vengeance individuelle, entre le bourreau et l'assassin.

Dans les États du Nord de l'Amérique, le duel a perdu tout empire; la loi y règne souverainement. On peut également dire qu'il n'existe pas dans les États de l'Ouest et dans quelques nouveaux États du Sud; mais c'est par une autre raison. La loi y est impuissante, et les mœurs y sont presque barbares. On ne le rencontre plus que dans les États du Sud qui ont une vieille civilisation, et où cependant les habitudes et les mœurs sont encore plus puissantes que les lois.

Dans toute la Nouvelle-Angleterre, à New-York, en Pensylvanie, la loi punit le duel comme le meurtre [1] toutes les fois qu'il est suivi de mort. Elle porte en outre des peines sévères contre l'envoi ou la réception d'un cartel non suivi de combat, et contre les témoins et tous ceux qui, par leur aide ou assistance dans le duel, peuvent être considérés comme complices. Cette complicité est punie, dans l'État de New-York, d'un emprisonnement dont le maximum est de sept années. Un châtiment sévère est également appliqué à celui qui reproche publiquement à une autre personne de n'avoir pas accepté un duel. « Quiconque, dit la loi « de Pensylvanie, publiera dans les journaux ou par lettres mis« sives écrites ou imprimées qu'un tel est un poltron, un misé« rable, un homme sans foi, ou autres imputations injurieuses de « ce genre, pour avoir refusé un duel, sera puni d'une amende « de 500 dollars et d'un an de travaux forcés (hard labour); l'édi« teur ou imprimeur des pamphlets sera, dans tous les procès de « ce genre, cité comme témoin, et admis comme tel par les cours « de justice contre l'auteur de l'écrit; et si lesdits imprimeur ou « éditeur, appelés devant la justice, refusent de déclarer le nom

1. V. General Laws of Massachusetts, t. II, p 121, chap. 123, sect. 5 et 6, etc.; chap. 124, sect. 1, 2 et 3, p. 501. — Statuts révisés de New-York, 4e partie, titre 5, art. 1, §1 et 2; t. II, p. 686.—Purdon's digest, v° Duelling.

« de l'auteur, la cour devra les considérer comme auteurs du « libelle, et les condamner en conséquence [1]. »

Dans ce pays, la loi sur le duel n'est pas une vaine menace, bravée par l'opinion publique : elle est entièrement d'accord avec les mœurs; là on ne se bat plus en duel.

Il est certain que, dans la Nouvelle-Angleterre, aucune injure, pas même un soufflet reçu ou donné, n'entraîne pour conséquence un combat singulier, et, ce qu'il y a de plus remarquable, ce n'est pas le fait, mais bien l'opinion qui s'y rattache; là, le sentiment public approuve hautement celui qui refuse un duel, comme elle le blâmerait chez nous. Je pourrais à ce sujet citer les exemples de plusieurs personnes fort honorables de Boston, dont la considération s'est accrue par des refus de duel qui, en Europe les eussent déshonorées. Cette rigueur des lois, sanctionnée par l'opinion générale dans la Nouvelle-Angleterre, me paraît tenir à plusieurs causes que je ne ferai qu'indiquer : la teinte religieuse imprimée aux mœurs par le puritanisme des premiers colons; des habitudes sérieuses; une vie régulière, toute consacrée aux affaires; l'absence de divertissements, de jeux, de plaisirs bruyants, de galanteries; et enfin l'esprit d'obéissance aux lois qui domine dans une république bien réglée, esprit d'obéissance dont le duel est une violation.

Si l'on se bornait à consulter les lois sur la question du duel, on pourrait penser que le Sud des États-Unis est à cet égard, en tous points, semblable au Nord. En effet, nous trouvons, dans le code de la Caroline du Sud et celui de la Louisiane, les mêmes dispositions contre le duel que dans les lois de la Nouvelle-Angleterre [2].

Mais le duel, dont la coutume tient aux préjugés de l'honneur, est peut-être de toutes les actions de l'homme celle sur laquelle la

1. V. Purdon's digest, v° Duelling.

2. V. Digeste des lois de la Louisiane, t. I, p. 47?. Le duel suivi de mort est puni de la peine capitale. L'envoi ou l'acceptation d'un cartel, le duel non suivi de mort, l'assistance donnée au duel comme témoin, sont punis d'un emprisonnement dont le maximum est de deux années, et d'une amende de 200 piastres.

V. aussi Brevard's digest of south Carolina, v° Duelling, t. I, p. 27?. Celui qui tue un autre en duel et ses témoins sont punis comme meurtriers (murderers). Le duel non suivi de mort, l'envoi ou l'acceptation d'un cartel, l'assistance des témoins, sont punis d'un an d'emprisonnement et de 2,000 dollars d'amende (10,600 francs).

loi a le moins de puissance. On a toujours vu les lois les plus sévères inefficaces contre le duel, lorsque ce genre de combat était protégé par les mœurs; et il est exact de dire qu'en cette matière la loi n'est respectée que le jour où elle n'est plus nécessaire.

Dans les États du Sud, tels que la Virginie, le Maryland et les deux Carolines, des peines sévères sont portées contre le duel; cependant l'on s'y bat sans cesse en duel et avec impunité. La justice n'interviendrait que s'il y avait dans le fait du duel des circonstances qui le rendissent semblable à un assassinat; mais toutes les fois que le combat s'est passé loyalement, c'est-à-dire qu'il y a eu *fair duel*, comme on dit en Amérique, les auteurs du duel ne sont jamais inquiétés. L'éditeur des lois de la Caroline du Sud ne peut s'empêcher à cette occasion de mettre en note l'observation suivante : « La sévérité de la loi, dont l'objet était « de prévenir les fatales conséquences de ce triste préjugé, semble « avoir entièrement manqué son but, car on sait qu'il n'y a pas « d'exemple (dans ce pays du moins) d'un duelliste condamné « comme coupable de meurtre [1]. »

D'où vient cette différence de mœurs entre le Sud et le Nord? Les causes principales dont je ne présente ici qu'un aperçu, sont:

1° La civilisation moins avancée des États du Sud;

2° Le climat, qui rend les habitants du Sud plus prompts aux mouvements violents, et excite leurs passions;

3° L'indolence des hommes du Sud, qui, ayant des esclaves, ne travaillent pas. Les jeux, les amusements, les débauches, tous les plaisirs des sens, y sont beaucoup plus fréquents que dans le Nord; il n'est pas une de ces choses qui ne soit une source de querelles, et conséquemment de duel. L'oisiveté, le désordre qu'elle engendre, le trouble qu'elle jette dans les idées et dans les actions favorisent le duel, comme le travail et les habitudes régulières qui en découlent le combattent;

4° L'existence dans le Sud de la population esclave, c'est-à-dire d'une classe inférieure. Les rangs établis dans une société favorisent le duel. Il se forme, parmi les membres d'une classe privilégiée, des traditions d'honneur et de bienséance, des préjugés de caste, des besoins de distinction, qui doivent rendre le duel plus fréquent que dans une société d'égalité parfaite.

Du reste, même dans les États du Sud, le duel repose plutôt sur des idées de justice que d'honneur.

Chez nous l'outrage qui rend un duel nécessaire est bien moins

1. Brevard's digest, v° Duelling, t. 1, p. 272.

dans le fait que dans l'intention. Aussi voyons-nous les causes les plus frivoles servir d'occasion à de graves querelles.

L'injure étant tout idéale et de convention, elle n'a point d'équivalent possible : le duel seul peut la réparer.

Dans le Sud des États-Unis, au contraire, c'est le fait matériel qu'on venge par le duel, bien plus que l'intention ; et ce fait est appréciable comme tout dommage ordinaire.

Un exemple va rendre sensible cette différence.

En Amérique, dans plusieurs États du Sud, si celui qui a reçu un soufflet en rend un autre, on estime que les parties sont quittes, et la querelle en reste là. Pourquoi ? C'est qu'en partant du point rationnel, un fait est l'équivalent de l'autre ; il y a deux injures parfaitement pareilles qui se compensent ; chaque bassin de la balance est chargé d'un poids égal ; il y a réparation logique. Celui qui fait ce raisonnement pèche, il est vrai, contre la société, qui défend à ses membres de se faire justice eux-mêmes ; mais c'est là son seul tort ; car du reste il est dans les principes du droit.

Chez nous, au contraire, comme on procède d'un autre principe, qui est le préjugé de l'honneur blessé, on arrive à une tout autre conclusion. Nous disons : « Celui qui a reçu l'offense d'un « soufflet est couvert d'infamie s'il ne lave son injure dans le sang « de l'offenseur. En a-t-il rendu un autre ; l'agresseur qui l'a « reçu se trouve dans une position identique, et sera frappé du « même déshonneur s'il n'obtient pas la même réparation que « son adversaire est forcé de lui demander ; de sorte qu'au lieu « d'une personne qui a besoin du duel pour se réhabiliter, il y en « a deux. »

J'ai dit en commençant que, dans les nouveaux États de l'Ouest et dans quelques États nouveaux du Sud, le duel n'existe pas ; là, comme dans le reste de l'Union, le duel est sévèrement puni par la loi (V. Statute laws of Tennessee) ; mais ce n'est pas la loi qui, dans ces États, l'empêche ; c'est la barbarie des mœurs. Là on se bat et l'on se tue plus qu'ailleurs ; mais le duel s'y montre avec des formes tellement sauvages, qu'il perd son nom pour prendre celui d'assassinat. Il n'est pas sans doute sans exemple que, dans le Kentucky, le Tennessee, le Mississipi, la Géorgie, Alabama et dans une partie de la Louisiane, des duels véritables n'aient eu lieu et se soient passés loyalement ; mais le plus souvent les combats que se livrent deux individus sont des attaques imprévues, instantanées ou des guet-apens. Dès qu'une discussion s'élève entre deux hommes, pour peu qu'elle devienne vive et qu'un mot injurieux soit prononcé, vous les voyez aussitôt se placer dans

[illegible] de deux combattants : armés d'un poignard et d'un co-[illegible] est [illegible]. Ils se frappent [illegible] celui qui tarderait à se [illegible] de sa hésitation. Il arrive sou-[illegible] querelles qu'il croit éteintes depuis long-[illegible] ans, et leur [illegible] ou de l'offense.

Les [illegible] sont nombreuses ; j'indiquerai [illegible] la société est [illegible] à ses propres forces pour [illegible] dans sa demeure [illegible] rarement en contact avec la société [illegible] à lui-même, de [illegible] à la [illegible] est de placer [illegible] physique et d'attri-buer une plus grande [illegible] à la société. Ce même [illegible] que leurs mœurs [illegible].

Les [illegible] au milieu d'hommes [illegible] que de rares com-munications [illegible] esclaves et par consé-quent [illegible] classe [illegible] sans la chevalerie, sans la galan-terie [illegible] avec leurs esclaves leur donnent des habitudes de [illegible] et de violence qui sont en [illegible]. Il faut ajouter à ces faits que l'instruction est beaucoup moins répandue dans ces États que dans le Nord, et que la religion n'y est point aussi [illegible].

Le plus souvent, lorsque des meurtres sont commis avec les circonstances [illegible], aucune poursuite [illegible] ; quelquefois une [illegible], ceux-ci conduisent les [illegible] qui ne manque jamais de les acquitter. Le jury ne [illegible] parce qu'il est com-posé [illegible] demi sauvages ; et chacun se [illegible] à ces sortes de violences, parce que le jury les [illegible].

Pour ces peuples [illegible], le duel avec ses formes polies, [illegible] un bienfait.

[illegible] que la loi est, dans l'Ouest, plus puis-

sente que les mœurs, que le duel ne s'y trouve pas, mais bien parce qu'un reste de barbarie y entretient des habitudes sauvages que la loi ne corrige pas et qui ne sont point adoucies par les mœurs.

Du reste, on peut dire en général que le duel a plus ou moins de force dans un pays, selon que l'esprit d'obéissance à la loi y est plus ou moins puissant sur les mœurs.

Il faut ajouter que, partout où le sentiment de l'honneur est fortement établi, le duel se maintient en dépit des lois et du progrès des mœurs. C'est ainsi qu'il se perpétue dans l'armée et dans la marine américaines, parce que là il trouve un appui permanent dans l'honneur, principal mobile de tous les corps armés.

PAGE 106. — ¹ *Usage où sont les Indiens de prendre plusieurs femmes.*

Le fond de l'épisode d'Onéda est entièrement vrai. (V. Voyage du major Long aux sources de la rivière Saint-Pierre, au lac Winnepek, au lac des Bois, etc., etc., t. I, p. 300 et 280.)

La polygamie existe parmi toutes les tribus sauvages de l'Amérique du Nord; chaque Indien a autant de femmes qu'il en peut trouver. Ces femmes sont réellement en état de servitude; elles préparent la nourriture de l'Indien, ont soin de ses vêtements, et ne quittent point sa hutte tandis qu'il chasse ou fait la guerre. Les rapports de l'Indien et de ses femmes sont tout matériels; il ne s'y mêle rien de moral ni d'intellectuel. Il n'est pas rare de voir les trois sœurs servir de femmes au même homme. La condition des femmes indiennes est la plus misérable qu'on puisse imaginer; elles n'ont aucune des prérogatives que reconnaissent aux femmes les sociétés civilisées, ni aucun des plaisirs sensuels que leur donnent les mœurs de l'Orient, où elles sont esclaves.

J'ai dit que l'Indien a autant de femmes qu'il en peut trouver; il serait peut-être plus juste de dire qu'il en trouve autant qu'il en peut nourrir; car le sort des familles indiennes est si malheureux que les parents donnent sans peine leur fille à qui peut la faire vivre. A cet égard, tout dépend de l'habileté de l'homme à la chasse; un chasseur fameux a ordinairement un grand nombre de femmes, parce qu'il peut fournir à toutes des moyens d'existence.

Le mariage de l'Indien avec ses femmes se fait sans aucune cérémonie, et quelquefois il se dissout peu de jours après sa formation. Ceci toutefois arrive assez rarement; l'Indien qui briserait aussi facilement un pareil lien se nuirait dans l'esprit de sa tribu, et ne trouverait plus aucune famille disposée à s'allier à lui.

On conçoit que cette vie de fatigue, de misère et d'opprobre, décourage et dégoûte beaucoup d'Indiennes; aussi le suicide est-il très-fréquent parmi elles. (V. les relations du major Long, p. 394, t. II, 2e voyage, et Tanner's Narrative, New-York, 1830.) L'anecdote que j'ai introduite dans le texte de l'ouvrage m'a paru un des exemples les plus frappants du désespoir où le malheur de ces pauvres créatures peut les plonger. Je fais suivre la catastrophe de cérémonies funéraires qui ne sont point une pure création de mon imagination. Il est certain qu'à la mort d'un ami, l'Indien manifeste un très-grand chagrin; il noircit son visage, il jeûne, cesse de se peindre la figure avec du vermillon et s'abstient de tout ornement dans sa toilette; il se fait des incisions dans les bras et dans les jambes et sur tout le corps; souvent les signes extérieurs de son chagrin durent très-longtemps. Le major Long dit avoir rencontré un Indien qui, depuis quinze ans, ne se mettait plus de vermillon au visage, en commémoration de la perte d'un ami précieux, et annonçait l'intention de s'imposer la même privation pendant dix années. L'Indien mesure les témoignages de sa douleur sur le degré d'affection que le défunt lui inspirait. (V. Long's Expedition to the rocky Mountains, tome I, p. 281. V. aussi Tanner's Narrative, p. 288.)

Voici dans quels termes Tanner raconte *la fête des morts* ou *jebi-naw-ka-win* : « This feast is eaten at the graves of the de-« ceased friends. They kindle a fire, and each person, before he « begins to eat, cutts of a small piece of meat, which he casts into « the fire. The smoke and smell of this, they say, attract the *jebi* « to come and eat with them. »

PAGE 112. — * *Sociabilité des Américains.*

Je pourrais citer mille exemples de l'extrême sociabilité des Américains, je me bornerai à un seul. Lorsque, dans le cours de l'année 1832, M. de Tocqueville et moi nous quittâmes la Nouvelle-Orléans afin de nous rendre, par terre, à Washington, nous traversâmes le lac Pontchartrain sur un bateau à vapeur. Arrivés à Pascaloula, où nous venions pour prendre le *stage*, nous trouvâmes toutes les places occupées, ce qui nous causa un grand désappointement, à raison de l'intérêt que nous avions de ne point ajourner notre départ; deux Américains qui ne nous connaissaient nullement, voyant notre embarras, descendirent de la voiture et nous proposèrent leurs places dans des termes si simples et si obligeants, qu'on voyait bien qu'ils offraient avec le désir d'être acceptés. Dans une foule de circonstances, mon compagnon de voyage

et moi avons trouvé les mêmes procédés chez les Américains. Celui qui juge les hommes de ce pays par la première impression, risque de se tromper étrangement. Vous adressez une question à un Américain; il vous répond, sans vous regarder, par le monosyllabe *oui* ou *non;* ou bien même il ne vous fait aucune réponse. Vous en concluez qu'il n'est pas sociable; vous avez tort. Il garde le silence, mais il pense à la question que vous lui avez faite; il y réfléchit mûrement; si ses souvenirs le servent mal, il consulte ceux d'un autre, et, une demi-heure après votre demande, que vous avez peut-être oubliée, il vous apporte la réponse, non pas une réponse hasardée comme on en fait dans le monde, mais une véritable consultation, en plusieurs points, divisée en chapitres et paragraphes. Certes, l'homme qui agit de la sorte est, si l'on veut, fort peu poli, mais il est certainement sociable, car la bienveillance mutuelle est la première condition de la sociabilité. Combien d'Européens qui, en pareille occasion, tranchent subitement la question, ou répondent tout d'abord, avec la plus grande urbanité, qu'il leur est impossible de la résoudre.

La sociabilité des Américains tient surtout à leurs mœurs commerciales; ils ont sans cesse besoin les uns des autres, les affaires les obligent à des communications perpétuelles; aussi est-il passé en principe, chez eux, qu'on doit en toutes choses se rendre mutuellement service. Elle est également favorisée par l'égalité des conditions; tous les Américains ont les uns pour les autres la même bienveillance que chez nous les membres d'une même classe ont entre eux. Cette sociabilité, dont l'Européen sent vivement le prix, perd quelquefois une partie de son charme. L'habitant de la Nouvelle-Angleterre ne voit, dit-on, dans les rapports sociaux, qu'une occasion de commerce et de trafic. Quand il aperçoit un nouveau-venu, il se fait d'abord cette question : « N'y aurait-il pas quelque « affaire à traiter avec cet homme? »

Il ne faut pas confondre la sociabilité des Américains avec l'hospitalité. *En général*, les Américains sont peu hospitaliers; l'hospitalité demande des loisirs que l'homme d'affaires ne possède pas. Je dis *en général*, parce qu'il existe des exceptions nombreuses à cette règle; j'en ai fait personnellement l'expérience; mais ici je présente des aperçus qui ne s'appliquent qu'au plus grand nombre.

Sur ce point, il faut distinguer les États du Sud de ceux du Nord. Tous les États du Sud ont des esclaves; ce fait exerce une immense influence sur les mœurs des méridionaux. Les esclaves travaillant, les hommes libres sont oisifs. Les habitants du Sud ont ainsi des loisirs qui manquent aux hommes du Nord; ils peuvent recevoir

les hôtes qui leur arrivent sans abandonner leurs affaires. Presque tous vivent dans des habitations éloignées les unes des autres et distantes des villes; la visite d'un ami, le passage d'un étranger, sont pour la demeure solitaire un accident heureux qui, loin de troubler l'habitant des champs, le réjouit vivement. Pour des gens inoccupés, tout passe-temps est précieux. On peut dire aussi, en termes généraux, qu'à la ville on se *voit* et qu'à la campagne on se *reçoit*. De ces faits découlent plusieurs conséquences; les relations des hommes du Sud, étant moins intéressées, sont plus agréables que celles des habitants du Nord; ceux-ci, espérant tirer profit de leurs moindres rapports sociaux, ont une bienveillance universelle; les premiers, qui mettent moins de calcul dans leurs procédés, sont plus sincères; les uns apportent dans leurs manières une régularité qui a quelque chose de légal; les autres, moins compassés, ont plus de franchise et d'abandon. Comme l'existence d'une population esclave établit une classe inférieure, tous les blancs du Sud se considèrent comme formant une classe privilégiée; ils se croient tous supérieurs à d'autres hommes (les nègres). L'exercice de leurs droits de maîtres sur les esclaves les entretient encore dans ces idées de supériorité et développe en eux des sentiments d'orgueil; la couleur blanche est regardée, dans le Sud, comme une véritable noblesse. Les blancs se traitent donc entre eux avec d'autant plus d'égards et de bienveillance, qu'il se trouve à côté d'eux des hommes auxquels ils n'accordent que des mépris. Il s'introduit ainsi dans les mœurs du Sud quelque chose d'aristocratique, et il en résulte des formes moins communes et une sociabilité plus distinguée que dans celles des États du Nord.

PAGE 112. — " *La grossièreté des Américains.*

Il ne faut point accepter les exagérations que les Anglais débitent à ce sujet; mistress Trollope dit, t. I, p. 27 : « Je déclare « avec sincérité que j'aimerais mieux partager le toit d'une troupe « de cochons bien soignés, que d'être renfermée dans une de ces « cabanes. » (Elle parle des bateaux à vapeur sur le Mississipi.) Ce sont là de *grossières* injures. Il est certain qu'avec leur habitude de mâcher du tabac, qui entraîne le besoin de cracher, les Américains choquent quiconque est accoutumé à des mœurs polies; il n'est pas moins certain que leur défaut complet de galanterie déplaît aux femmes; enfin il y a désappointement complet pour qui cherche chez eux l'élégance des manières et l'urbanité des formes... Mais ici doit s'arrêter la critique.

Les Américains ne font point la cour aux femmes, mais ils les

respectent, et ce sentiment de respect, qui ne se montre point au dehors, est bien plus profond chez eux qu'il ne l'est dans nos pays de civilisation et de galanterie.

Dans les bateaux à vapeur dont parle mistress Trolloppe on trouve une société peu polie, à la vérité : ce sont des marchands qui vont de l'Ohio ou du Kentucky dans la Louisiane ou dans les contrées de la rive droite du Mississipi; mais ils ne présentent point le spectacle dégoûtant que suppose l'auteur anglais. En général, ces bateaux à vapeur sont vastes, propres, élégants; on en compte plus de deux cents qui remontent et descendent sans cesse le grand fleuve. La nourriture y est abondante et saine et le prix du passage est incroyablement bon marché : on va de Louisville à la Nouvelle-Orléans pour 120 francs, y compris la nourriture; le trajet est de 500 à 600 lieues. Ayant fait ainsi le voyage, j'en puis parler sciemment; on est si commodément dans la cabine des voyageurs, qu'on y peut travailler, écrire et lire comme on le ferait chez soi.

Du reste, la rudesse américaine a aussi son bon côté; nos manières polies, nos délicatesses de langage, ne sont, le plus souvent, que les dehors agréables sous lesquels se cache l'égoïsme. L'intérêt personnel existe sans doute tout autant chez les Américains que chez nous; mais, aux États-Unis, il y a de moins l'hypocrisie des formes.

PAGE 113. — * *L'égalité universelle...*

Un grand nombre d'écrivains, notamment des auteurs anglais, ont dit que les lois des États-Unis consacrent une grande égalité qui ne se trouve pas dans les mœurs; que là, comme dans plusieurs pays d'Europe, il existe une aristocratie pleine de morgue et de mépris pour les classes placées au-dessous d'elle; et que les Américains, qui ont perfectionné la théorie de l'égalité, ne la pratiquent point. J'avoue qu'en parcourant les États-Unis j'ai reçu une toute autre impression. Non-seulement j'ai trouvé l'égalité politique mise en action par le concours de tous les citoyens aux affaires du pays, mais l'égalité sociale s'est aussi offerte à moi de toutes parts, dans les fortunes, dans les professions, dans toutes les habitudes.

Il existe peu de grandes fortunes; les chances du commerce, qui les élèvent, les renversent quelquefois; et, dans tous les cas, elles ne survivent point à l'égalité des partages établie par la loi des successions.

Les professions, dont la diversité est si grande, ne font naître, entre ceux qui les exercent, aucune dissemblance de position. Je ne parle pas seulement ici de la Pensylvanie, où l'influence des

quakers a fait considérer l'égalité des professions comme un dogme religieux, mais de tous les États de l'Union américaine. Partout les professions, les emplois, les métiers, sont considérés comme des industries; le commerce, la littérature, le barreau, les fonctions publiques, le ministère religieux, sont des carrières industrielles; ceux qui les suivent sont plus ou moins heureux, plus ou moins riches, mais ils sont égaux entre eux; ils ne font pas des choses pareilles, mais de même nature. Depuis le domestique, qui sert son maître, jusqu'au président des États-Unis, qui sert l'État; depuis l'ouvrier-machine, dont la force brutale fait tourner une roue, jusqu'à l'homme de génie, qui crée de sublimes idées, tous remplissent une tâche et un devoir analogues (they make their duty). Ceci explique pourquoi les domestiques blancs, en Amérique, *assistent* leurs maîtres et ne les *servent pas*, dans l'acception de la domesticité ordinaire. C'est aussi une des raisons de la manière dont on fait le commerce aux États-Unis : le marchand américain gagne certainement le plus qu'il peut; je crois même qu'il trompe souvent l'acheteur; mais, en aucun cas, il ne voudrait recevoir un denier de plus qu'il ne demande, fût-il le plus misérable de tous les aubergistes. Ainsi font l'ouvrier qu'on occupe, le commissionnaire qu'on emploie, le domestique par lequel on est servi dans un hôtel; tous demandent leur salaire *légitime*, le prix de leur travail, et rien au-delà. Accepter plus qu'il n'est dû, c'est recevoir l'aumône, et conséquemment faire acte d'inférieur. On comprend maintenant pourquoi le président des États-Unis reçoit à Washington sur le pied de l'égalité la plus parfaite; le premier venu qui se présente pour lui parler commence par lui donner une poignée de main; il agit de même avec tous ses concitoyens lorsqu'il parcourt les différents États de l'Union. J'ai souvent entendu des hommes placés dans des postes éminents, tels que ceux de chancelier, gouverneur, secrétaire d'État, parler, comme d'une chose toute naturelle, de leur frère *épicier*, de leur cousin le *marchand*, etc.

Pour achever de prouver à quel point l'égalité pratique existe aux États-Unis, je ne citerai que deux faits.

Un jour, comme j'allais visiter la prison d'un comté de l'État de New-York, accompagné du *district attorney* (c'est le magistrat qui remplit les fonctions du ministère public), celui-ci, chemin faisant, me raconta les circonstances fort graves d'un crime dont, me dit-il, j'allais voir l'auteur; il me peignit l'attentat sous les couleurs les plus sombres, ajoutant que c'était lui-même qui avait fait condamner le coupable. J'arrivai à la prison plein des plus

sinistres impressions, et, à l'aspect du criminel, j'éprouvais une sorte d'horreur, quand je vis le *district attorney* s'approcher du condamné et lui donner une poignée de main.

Une autre fois, dans un salon brillant où se trouvait réunie la meilleure compagnie de l'une des plus grandes villes de l'Union, je fus présenté à un monsieur fort bien mis, avec lequel je m'entretins quelques instants; bientôt après je demandai quel était ce personnage : C'est, me dit-on, un fort galant homme, le shériff du comté. Je voulus savoir ce que c'était que le shériff, et j'appris que c'était le bourreau [1].

D'où vient qu'en présence de faits semblables qui chaque jour se renouvellent et se reproduisent sans cesse sous mille formes différentes, il se rencontre encore des personnes qui contestent aux Américans la pratique de l'égalité?

La raison en est dans quelques faits mal appréciés et dans quelques apparences qu'une observation superficielle prend pour des réalités.

Chez ce même peuple, où les fortunes et les conditions sont uniformes, vous voyez sans cesse les hommes mesurer leur estime sur la richesse et attacher un très-grand prix à la naissance. On ne dit pas : Cet homme est digne de respect parce qu'il honnête et juste; cet autre est distingué par son esprit et par son éloquence. On dit : Un tel vaut 10,000 dollars (is worth); tel autre n'en vaut que la moitié.

Au sein de cette démocratie, maîtresse de la société, on voit quelquefois se révéler des instincts tout aristocratiques de leur nature. D'après la loi, les enfants partagent également la succession de leurs auteurs; mais ceux-ci peuvent disposer de leurs biens selon leur bon plaisir; donner tout à un seul et déshériter les autres. Il arrive très-fréquemment qu'usant de son droit, l'Américain accorde une dot très-considérable à son enfant premier-né, non pour le récompenser d'une conduite meilleure que celle de ses frères, mais pour faire un aîné et lui donner une position qui flatte l'orgueil du père de famille.

Ces mêmes Américains que vous voyez se mêler aux hommes de

1. A la vérité, les fonctions d'exécuteur des hautes-œuvres n'entraînent point, aux états-Unis, la même infamie que chez nous : comme on y respecte plus les lois, on y est plus indulgent pour celui qui les met en action; on s'efforce d'ailleurs de relever son ministère, en lui attribuant d'autres fonctions importantes et qui n'ont rien d'ignoble : le shériff est le premier agent de la force publique.

tous les états attachent souvent une valeur puérile à l'antiquité de leur origine et à la noblesse de leur extraction. Il y en a qui vous racontent longuement leur généalogie ; quelquefois ils fausseront la vérité pour vous prouver une descendance illustre. Il n'est pas sans exemple que celui qui véritablement appartient à une famille aristocratique affecte une sorte de mépris pour ceux qui montrent des prétentions du même genre sans les justifier. « Voyez, me disait « une fois un habitant de ***, ce gentleman si fier de sa grande « fortune, ce n'est qu'un parvenu : son père était cordonnier. »

Les Américains, dont les mœurs, d'accord avec leur foi fondamentale [1], ne reconnaissent aucune noblesse, accordent cependant une grande considération aux titres nobiliaires. Un étranger est sûr d'être accueilli avec enthousiasme, très-bien, seulement bien, ou froidement, selon qu'il est duc, marquis, comte, ou qu'il n'est rien. Un titre excite tout d'abord l'attention des Américains, attire leurs hommages; la question de savoir si celui qui le porte vaut la moindre chose n'est que secondaire. Les institutions politiques et leur état social ne leur permettant pas de prendre des titres nobiliaires, on les voit se rattacher par tous les moyens possibles à de petites distinctions aristocratiques. Je ne parle pas ici de la qualité de *gentleman* que prend le moindre conducteur de diligence et le dernier aubergiste : mais quiconque arrive soit par le commerce, soit par le barreau, ou par toute autre profession, à une position de fortune un peu supérieure à celle du plus grand nombre, ne manque pas d'ajouter à son nom le titre d'esquire (écuyer). Beaucoup prennent des armes qu'ils portent sur leurs cachets et sur leurs voitures; dans le Maryland, qui est un des États les plus démocratiques, on voit d'ardents démocrates ajouter un *de* à leur nom, et y joindre un nom de terre.

Que conclure de tous ces faits? Qu'il n'existe pas d'égalité réelle aux États-Unis, et qu'il y a dans les mœurs une tendance aristocratique? Non assurément. Ce qui se passe à cet égard n'est point un progrès du présent vers l'avenir, c'est une réminiscence du passé.

Lorsqu'on étudie, soit les institutions, soit les mœurs des Américains, il ne faut jamais oublier que leurs aïeux étaient Anglais. Ce point de départ exerce sur leurs lois et sur toutes leurs habitudes une influence qui sans doute tend continuellement à s'affaiblir, mais qui ne disparaît jamais entièrement. Or, il y a deux choses qui en Angleterre occupent le premier rang dans l'opinion des

1. V. art. 7 de la section 9 de la Constitution des États-Unis.

hommes : la naissance et la fortune. Voilà la vraie source du respect qu'ont les Américains pour la fortune et la naissance. C'est une tradition transmise d'âge en âge, un vieux souvenir, un préjugé antique, et qui lutte seul contre toute la puissance des lois et des mœurs. Du reste, cette lutte n'est pas sérieuse ; cet amour des titres, ce goût des armoiries, ces prétentions de familles, sont des jeux et des essais de la vanité ; partout où il y a des hommes, leur orgueil cherche des distinctions ; mais la meilleure preuve que ces distinctions chez les Américains n'ont rien de réel, c'est qu'elles ne blessent même pas la susceptibilité populaire. Toute puissance, aux États-Unis, vient du peuple, et tout y doit retourner ; là, il faut être démocrate, sous peine d'être traité comme un paria. Les mœurs de la démocratie ne plaisent pas à tous, mais tous sont forcés de les accepter ; plusieurs seraient tentés de se faire des habitudes plus nobles, de prendre des mœurs moins triviales, et de créer une classe supérieure à la classe unique qui existe ; il en est qui souffrent de serrer la main de leur cordonnier ; pour d'autres il est pénible de ne pouvoir trouver un laquais qui consente à monter derrière leur voiture, n'importe à quel prix [1] ; ceux-ci voient avec douleur les affaires publiques conduites par des masses peu éclairées ; ceux-là s'indignent de ce que les emplois politiques sont le plus souvent confiés aux hommes médiocres ; mais il leur faut étouffer ces chagrins et ces passions ; ceux qui manifestent de pareils sentiments encourent aussitôt la réprobation populaire, et il leur faut à tout jamais renoncer au moindre avenir politique dans leur pays. Quand vient le jour des élections, seul chemin pour arriver au pouvoir, la voix des masses se fait entendre et brise tous ces petits instincts de résistance et d'hostilité contre la puissance populaire.

J'ai été surpris de voir un auteur anglais qui a écrit avec talent sur les mœurs des États-Unis (Hamilton), tomber dans les erreurs que je viens de combattre, et prétendre qu'il n'y a pas plus d'égalité pratique aux États-Unis qu'en Angleterre. Entre autres arguments à l'appui de son opinion, il rapporte une soirée passée par lui dans un salon de New-York, où se trouvaient réunies des personnes de professions diverses. « Or, dit-il, une dame près de laquelle j'étais placé était tout aussi choquée que moi de voir dans « un salon brillant des femmes d'une condition vulgaire. Cette « jeune personne, me faisait-elle observer, est certainement jolie,

1. Il n'est pas un domestique blanc qui voulût se soumettre à un pareil service.

« mais c'est la fille d'un marchand de tabac; cette autre danse bien, « mais elle n'a reçu aucune éducation, etc. » M. Hamilton conclut de là que les conditions, aux États-Unis, ne sont point égales; cependant il aurait pu répondre à la dame qui lui faisait de telles observations : « Ces femmes communes et vulgaires sont vos égales; « car vous êtes ensemble dans le même salon [1]. »

L'égalité sociale et politique aux États-Unis ne reçoit d'atteinte véritable qu'en ce qui concerne la race noire; mais alors l'Américain ne croit pas violer le principe de l'égalité, parce qu'il considère le nègre comme appartenant à une race inférieure à la sienne; et il faut à ce sujet remarquer que, dans les pays à esclaves, où l'inégalité entre les noirs et les blancs est plus marquée, l'égalité entre les blancs est peut-être encore plus parfaite. Ainsi que je l'ai dit plus haut, la couleur blanche est pour eux une noblesse, et ils se traitent les uns les autres avec les égards et la distinction qu'apportent entre eux les membres d'une *classe privilégiée*.

PAGE 114. — * *Point de préjugés invétérés.*

Dans beaucoup de pays d'Europe, on part de ce point, qu'il y a pour toutes les sciences morales et politiques, et même pour les arts, un degré de perfection qui a été atteint, et au-delà duquel il n'existe plus rien à découvrir. C'est la raison pour laquelle toutes les créations de l'art et de l'industrie y sont empreintes d'un caractère bien marqué de splendeur et de durée. Tout s'y fait, lois, constitutions et monuments, dans des vues d'éternité. C'est tout le contraire aux États-Unis. Il n'est rien qu'on y croie fixé définitivement. Les plus belles sciences, les lois les plus sages, les inventions les plus merveilleuses, n'y sont considérées que comme des essais. Aussi tout ce qu'on y fait porte le caractère du provisoire.

On y bâtit un édifice qui durera vingt ans; qui sait si dans vingt ans on n'aura pas trouvé un meilleur mode de construction? La loi qu'on adopte est obscure, mal rédigée; à quoi bon l'élaborer? Peut-être l'année suivante on en aura reconnu le vice.

PAGE 114. — ** *Sang-froid des Américains.*

J'ai eu, durant mon séjour en Amérique, mille occasions de juger le sang-froid des Américains. Je n'en citerai qu'un exemple. Comme je descendais l'Ohio sur un bateau à vapeur où se trou-

1. V. Hamilton, p. 65 et 66.

vaient plusieurs marchands avec leurs marchandises, notre bâtiment, nommé le *Fourth of July* (le Quatre Juillet[1]), toucha un écueil appelé *Burlington-Bar*, à trois milles au-dessus de Wheeling, et se brisa. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les circonstances de cet accident, et ses dangers qu'on supposerait toujours accrus par l'imagination ou les souvenirs du voyageur. Je me bornerai à dire que le navire ayant été submergé, tous les objets de commerce qu'il contenait furent détruits ou avariés, et qu'en présence de ce fait, qui était pour les uns une perte considérable, pour les autres une ruine complète, les marchands américains ne firent pas entendre un seul cri de désolation ou de désespoir.

PAGE 116. — * *Trois époques dans la vie des peuples.*

L'ordre d'idées développé dans le commencement de ce chapitre pourrait être, à lui seul, l'objet de tout un livre. La nature de l'ouvrage ne comportait point un plus long développement Ce n'est pas un tableau, c'est seulement une esquisse indiquée par quelques traits.

PAGE 119. — * « Qui rien ne savait des lettres, ne oncques n'avoit « trouvé maistres de qui il se laissast doctriner; mais les vouloit « toujours férir et frapper. » (V. *Anciens mémoires sur Duguesclin*, tome I, p. 194.) Lorsque le Captal de Buc mit Duguesclin en liberté sur sa parole, celui-ci dit : « Pour Dieu, j'aurois plus « chéri être mort que mon serment eusse faussé ne rompu. » (*Id.*, t. I, p. 423.)

PAGE 119. — ** Le gouvernement des États-Unis, l'état social et politique de ce pays, ne sont nullement favorables au développement des grands talents. Un Américain de beaucoup d'esprit me disait à ce sujet : « Comment voulez-vous qu'un médecin se « montre habile, si vous mettez entre ses mains un homme bien « portant? »

PAGE 122. — * *Deux musiciens.*

Gluck et Piccini.

« Pour moi, disait alors un Français, je ne salue pas un homme « qui n'aime pas Gluck. »

1. Jour de la déclaration de l'indépendance américaine.

PAGE 125. — ¹ *Quelques-unes ont acquis une réputation méritée.*

Entre autres miss Sedgwich, auteur de plusieurs romans fort jolis.

PAGE 126. — ² *Journaux, seule littérature.*

On estime à plus de 1,200 le nombre des journaux existant actuellement aux États-Unis, indépendamment des autres publications périodiques. Dans le seul État de New-York, il y avait, au commencement de l'année 1833, 263 journaux (pour deux millions d'habitants). Tous les comtés, à l'exception de deux, Putnam et Rockland, avaient leur journal publié dans leur sein.

New-York seul a 65 journaux, y compris les *magazines*. Sur ce nombre, 13 sont quotidiens, 30 hebdomadaires, 9 mensuels, 10 sont publiés deux fois par semaine, et 3 deux fois par mois.

Le prix de l'abonnement annuel aux journaux quotidiens de New-York est de 10 dollars (53 fr.). Le montant de tous les abonnements aux différents journaux de l'État de New-York est estimé 750,000 dollars (3,975,000 fr.). Cette somme ne comprend pas le prix des annonces. A la même époque, on comptait à Boston 43 journaux et 38 publications périodiques faites à intervalles moindres d'une année.

Voy. American Almanach, 1834, p. 9 et 96, et Williams Register, 1833, p. 124.

PAGE 126. — ³ ..... *Tout le monde écrit ou parle, non sans prétention, mais sans talent.*

Le lecteur croira facilement que je n'accepte point ici la solidarité du langage tenu par le personnage qui est en scène.

Dirai-je que nul n'écrit avec talent dans un pays qui nous montre Washington Irving, dont les ouvrages réunissent la grâce du style, la délicatesse des idées, la finesse des aperçus; Cooper, dont l'Europe admire le génie; Edward Livingston, tout à la fois homme d'État et philosophe profond; Robert Walsh, qui joint à une prodigieuse facilité de style les charmes d'une conversation étincelante de traits et de saillies; Jared-Sparks, auteur de l'ouvrage remarquable publié sous le titre de *Vie du gouverneur Moris;* et beaucoup d'autres que je ne cite pas. Dirai-je que tout le monde parle sans talent aux États-Unis, où je rencontre Daniel Webster, dont les discours parlementaires, modèles de style et de logique, annoncent en même temps une âme noble, élevée et pleine de l'amour de la patrie; Henry Clay, remarquable à la tribune par une élocu-

tion brillante et un talent extraordinaire d'improvisation; Edward Everett, dont les discours à la chambre des représentants rappellent l'école romaine et la manière antique; Cannings, dans les sermons duquel on trouve beaucoup du style et de l'âme de Fénelon, etc., etc.?

Enfin dirai-je qu'en Amérique on ne saurait être homme politique avec du talent littéraire ou oratoire, quand je vois John-Quincy Adams, plus versé peut-être dans la littérature ancienne et moderne qu'aucun Européen, et qui n'en est pas moins devenu président des États-Unis; Albert Gallatin, que son esprit orné et sa haute capacité n'ont pas empêché d'être chargé par son pays de fonctions diplomatiques de l'ordre le plus élevé, etc., etc.?

Du reste, il ne faut pas oublier que celui qui parle exprime des idées qui, prises en général, peuvent être vraies, sans préjudice des exceptions. Il est certain qu'en général, aux États-Unis, on ne trouve pas d'orateurs, mais seulement des avocats; des journalistes, et non des écrivains.

PAGE 127. — * *Les amusements interdits.*

J'ai dit plus haut (*Voy.* notes**** et***** de la p. 33) quelle est l'austérité des mœurs puritaines, et comment se passe le dimanche. Les amusements qui sont perdus pour ce jour-là ne se retrouvent point un autre jour de la semaine. Dans certains États on ne s'en rapporte pas à l'éloignement naturel des habitants pour les divertissements et les jeux, la loi les prohibe en termes formels. La loi du Connecticut défend absolument les spectacles comme contraires aux bonnes mœurs, sans aucune exception pour les grandes villes telles que Hartford, New-Haven. Dans le nouveau Jersey, on ne permet point les courses de chevaux; c'est, dit-on, une occasion de rassemblements, de jeux, de paris, de luxe, de désordre et de dérangement dans les habitudes, toutes conséquences immorales. A Boston, il est défendu de jouer de l'orgue dans les rues; cela, dit-on, fait peur aux chevaux. A New-York, la loi interdit tous les divertissements publics du genre de ceux qu'on voit à Paris aux Champs-Élysées, tels que balançoires, ballons, jeux de bague, etc.; toutes ces choses font perdre du temps et dérangent le peuple.

PAGE 128. — * *Théâtre.*

Il existe trois théâtres à Philadelphie, deux d'un ordre élevé et sur lesquels on joue la tragédie et la comédie; le troisième, tout à fait inférieur, est consacré aux bouffonneries grossières.

Les deux grands théâtres ne sont ouverts que pendant l'hiver, au temps des longues soirées ; le troisième ne ferme jamais. Même pendant l'hiver, les deux premiers sont peu fréquentés. Le public qui assiste aux spectacles est en général ainsi composé : d'abord les étrangers qui viennent au théâtre parce qu'ils ne savent où passer leur soirée ; des femmes publiques que la présence des étrangers y attire ; des jeunes gens américains de mœurs dissipées, et enfin quelques familles de marchands auxquelles leur fréquentation du théâtre donne un assez mauvais renom dans la société américaine. Les personnes un peu distinguées par leur fortune et leur position ne vont point habituellement au théâtre ; il faut quelque chose d'extraordinaire pour les attirer ; par exemple, la présence momentanée d'un acteur célèbre ; alors tout le monde se rend au spectacle, non par goût, mais par mode. A vrai dire, personne aux États-Unis n'aime le théâtre, et presque tous ceux qu'on y voit y viennent par désœuvrement. Ils ne prêtent au spectacle aucune attention. Les Américains qui assistent, en France, à une représentation, sont étonnés du silence qui règne parmi les spectateurs et des émotions que reçoit le public. En Amérique, l'assemblée ignore ce qu'on joue ; on cause, on discute, on remue, on prend occasion du spectacle pour boire ensemble ; l'intérêt de la pièce est entièrement perdu de vue.

La doctrine des quakers, fondateurs de la Pensylvanie, interdit formellement le théâtre ; les quakers n'étant plus en majorité ne font plus la loi ; mais une partie de leurs mœurs reste. On peut en dire autant des presbytériens de la Nouvelle-Angleterre ; on s'est écarté, à Boston, de la rigidité de leurs principes en établissant des théâtres ; mais la population n'a ni le goût ni l'habitude du spectacle. Je ne parle point ici de New-York, dont les habitants américains ne paraissent pas plus jaloux que dans les autres cités des plaisirs du théâtre. Les spectacles y sont, à la vérité, plus fréquentés ; mais il y a toujours à New-York vingt mille étrangers pour lesquels le théâtre est presque un besoin. Plusieurs théâtres pourraient prospérer à New-York sans qu'on pût en conclure que les Américains de cette ville aiment le spectacle.

Page 133. — * *Tenir en respect des hordes d'Indiens sauvages.*

L'armée des États-Unis se compose de six mille hommes, elle se recrute d'enrôlés volontaires, qui suffisent à son maintien. La population américaine y trouve l'avantage de ne point subir le recrutement forcé. Mais l'inconvénient pour le pays est d'avoir une armée composée d'hommes sans moralité, qui prennent la carrière

des armes, non par patriotisme, mais par intérêt; non comme moyen de gloire, mais comme moyen d'existence.

Ce fait, qui en lui-même est un mal, engendre, aux États-Unis, peu de fâcheuses conséquences. Comme les États-Unis n'ont point de guerres à soutenir, il n'y a dans l'armée que peu de désertions; car l'enrôlé volontaire, qui prend le métier des armes comme moyen d'existence, ne déserte qu'en face du péril. En cas de lutte avec des partis d'Indiens, les désertions deviennent assez nombreuses : mais il n'en résulte aucun danger pour le pays, le sort de ces combats ne pouvant être douteux entre ennemis de forces tellement inégales. A l'intérieur, l'inconvénient est peut-être moindre encore.

Six mille hommes dispersés sur un territoire à moitié grand comme l'Europe sont imperceptibles, et encore les tient-on constamment éloignés de la population civilisée. Ils occupent des forts dans le nord et dans l'ouest de l'Amérique, et s'avancent dans les forêts indiennes à mesure que la population américaine s'en approche. Il n'est pas une ville d'Amérique dans laquelle un régiment américain tienne garnison. Une telle armée ne menace donc à l'intérieur, ni les bonnes mœurs, ni la liberté. Il existe une école militaire (Westpoint) qui sert de pépinière pour les officiers. C'est là qu'on les prend tous. Jamais les soldats ou sous-officiers ne deviennent officiers. On entre à Wespoint par faveur : mais, pour en sortir officier, il faut subir un examen. Un capitaine a un traitement fixe de 1,200 dollars (6,260 fr.), qui, à raison des indemnités de logement, de fourrages, etc., se monte à 1,800 dollars (9,540 fr.).

Les militaires qui cessent de l'être ne reçoivent aucune retraite, quelle que soit la durée de leurs services. Mais quand ils ont des congés, on ne leur fait aucune retenue de solde.

Page 140. — * *De grands troubles se préparaient à New-York.*

Les événements arrivés à New-York au mois de juillet 1834 ont fourni le texte du chapitre XIII de cet ouvrage, intitulé l'*Emeute*. A côté de la fable dont le fond est entièrement vrai, je crois devoir placer le récit exact de tout ce qui s'est passé.

Le principe de l'esclavage a été aboli dans l'État de New-York en 1799; mais les nègres qui ont cessé d'être esclaves ne sont pas devenus les égaux des blancs. La couleur des affranchis rappelle sans cesse leur origine. Cependant la population noire, qui est en possession de la liberté, aspire aussi à l'égalité. C'est là le grand sujet de querelle entre les deux races dans le nord des États-Unis.

Tant que les nègres affranchis se montrent soumis et respectueux

envers les blancs, aussi longtemps qu'ils se tiennent vis-à-vis de ceux-ci dans une position d'infériorité, ils sont sûrs de trouver appui et protection. L'Américain ne voit alors en eux que des infortunés que la religion et l'humanité lui commandent de secourir. Mais dès qu'ils annoncent des prétentions d'égalité, l'orgueil des blancs se révolte, et la pitié qu'inspirait le malheur fait place à la haine et au mépris.

Les nègres, étant en très-petit nombre dans les États du Nord, se soumettent en général sans aucune résistance à toutes les exigences de l'orgueil américain. Il ne s'engage point de lutte, parce que les opprimés acceptent l'injure et la tyrannie. La collision grave dont New-York a été le théâtre au mois de juillet dernier ne s'explique que par le concours de circonstances tout à fait extraordinaires. Il n'existe dans l'État de New-York que 44,870 personnes de couleur sur 1,913,000 blancs, et dans la ville même 13,000 personnes de couleur sur 200,000 blancs; ni les nègres ni les Américains de New-York ne peuvent donc avoir la pensée de lutter ensemble; les premiers, parce qu'ils sont trop faibles; les seconds, parce qu'ils sont trop forts. A la vérité il existe au sein même de la population blanche un parti qui travaille à établir l'entière égalité des noirs. Ce parti, composé de philanthropes sincères, d'hommes religieux, de méthodistes et de presbytériens ardents, attaque avec un zèle infatigable le préjugé qui sépare les nègres des blancs. On les appelle les *abolitionistes*, parce qu'ils essaient d'abolir d'esclavage partout où il existe, et *amalgamistes*, parce qu'au moyen de mariages mutuels, ils voudraient parvenir au mélange des deux races. Ils ont organisé une société sous le titre de *anti-slavery Society* (Société contre l'esclavage), et fondé un journal qui soutient les doctrines de la société. Ce parti a la force que donnent une conviction profonde, un but honnête et des passions généreuses, mais il est peu nombreux.

Pendant longtemps les réclamations qu'il éleva en faveur des malheureux dont il s'était établi le patron, excitèrent peu d'irritation parmi les Américains du parti contraire; mais vers le commencement de l'année 1834, elles cessèrent d'être entendues avec indifférence.

D'abord on ne peut nier que le contre-coup de l'affranchissement des noirs dans les colonies anglaises ne se soit fait sentir en Amérique, même au sein des États où les nègres sont libres. On conçoit que les gens de couleur, qui n'ont encore conquis que la moitié des droits auxquels ils aspirent, aient été fortement émus d'une révolution sociale, arrivée près d'eux, et faite au profit d'êtres qui

leur sont semblables en tous points. Cette impression a été ressentie non-seulement par les nègres, mais encore par leurs partisans de couleur blanche. Ceux-ci, au lieu de contenir l'élan de la population noire, l'ont encouragé, et n'ont pas compris que leurs efforts en faveur de la race noire, supportés par les Américains quand ils se réduisaient à de vaines paroles, exciteraient les passions les plus violentes, dès qu'ils prendraient un caractère de réalisation possible. Témoins de ce mouvement, qui n'était encore que moral et intellectuel, les Américains ont senti la nécessité de l'étouffer à sa naissance; et un grand nombre qui jusqu'alors avaient entendu patiemment les théories des *abolitionistes* sur l'égalité des noirs, ont passé tout à coup de la tolérance à l'hostilité.

Quelques succès des nègres et de leurs partisans sont venus envenimer encore cette disposition ennemie.

Les mariages communs sont à coup sûr le meilleur, sinon l'unique moyen de fusion entre la race blanche et la race noire. Ils sont aussi l'indice le plus manifeste d'égalité; par cette double raison, les unions de cette sorte irritent plus que toute autre chose la susceptibilité des Américains.

Vers le commencement de l'année 1834, un ministre du culte, le révérend docteur Beriah-Green, ayant célébré à Utica le mariage d'un nègre avec une jeune fille de couleur blanche, il y eut dans la ville une sorte de soulèvement populaire, à la suite duquel le révérend fut pendu par effigie sur la voie publique [1].

Peu de temps après, des ministres presbytériens et méthodistes marièrent, à New-York même, des blancs avec des gens de couleur. Cette victoire remportée sur les préjugés encourage les nègres, et irrite vivement leurs ennemis.

Le mois de juillet 1834 arrive : les Américains célèbrent l'anniversaire de la déclaration de leur indépendance. C'est toujours pour eux l'occasion de longs discours sur la liberté et sur les droits imprescriptibles de l'homme. Les nègres entendent quelque chose de ces déclamations, et leurs partisans ne manquent pas, dans cette circonstance, de leur rappeler que les gens de la race noire ont une liberté aussi sacrée, et des droits aussi inviolables que les hommes blancs.

Le 7 juillet, un Américain, ami des nègres, publie dans un journal une lettre où il annonce, qu'en dépit d'un préjugé qu'il méprise, il se propose d'épouser une jeune fille de couleur [2]. Le

1. V. National Intelligencer, du 4 février 1834.
2. New-York, Commercial advertiser, 7 juillet 1834.

même jour une réunion de gens de couleur se tient dans *Chatam-Chapel*, et l'on y prononce des discours dont l'égalité des blancs et des nègres, et l'abolition de l'esclavage dans toute l'Union, forment le texte. Par un hasard malheureux, les membres de la société de musique sacrée, qui avaient coutume de se réunir dans le même local, veulent l'occuper à l'instant où l'assemblée africaine était en séance. De là naît un conflit fâcheux qui se termine promptement, mais ajoute encore à l'irritation des deux partis. En même temps, on fait circuler dans le public un pamphlet contre l'esclavage; et en tête de ce pamphlet se voit une petite gravure représentant un marchand de nègres qui arrache un esclave à sa femme et à ses enfants, et le fait marcher devant lui à coups de fouet: rien n'est négligé pour exciter l'indignation des nègres et le zèle de leurs amis. Une nouvelle réunion dans *Chatam-Chapel* est annoncée pour le surlendemain, 9 juillet; on doit y plaider la cause de la race noire; les blancs partisans des nègres sont engagés à s'y rendre.

Alors commence à se manifester un sentiment très-vif d'irritation dans l'opinion publique. La presse se montre unanimement hostile envers les gens de couleur, et raille amèrement les blancs qui méconnaissent leur dignité au point de se commettre dans la société de misérables nègres. Les journaux appellent les nègres *the coloured gentlemen*, et les négresses *the ladies of colour*; ils accablent de leurs sarcasmes le blanc philanthrope qui a publié son projet de mariage avec une femme de couleur. Tandis que la réunion de *Chatam-Chapel* se prépare, une opposition puissante s'organise, et tout annonce qu'à l'occasion de cette assemblée, une collision fâcheuse s'engagera. Il est à remarquer qu'au moment où ces faits se passaient, la chaleur était excessive à New-York. Les 9, 10 et 11 juillet ont été, en Amérique, les jours les plus chauds de l'année 1834. Les degrés de la température ne sont pas étrangers aux mouvements populaires [1]. Au jour marqué (le 9 juillet) une grande foule environne la chapelle de *Chatam*; mais la police, prévoyant une lutte, avait défendu la réunion, qui n'a pas lieu. Cependant il se trouvait dans cette foule un certain nombre d'individus que l'espoir d'un désordre avait seul attirés, et qui ne pouvaient se retirer sans avoir rien fait de mal. C'était l'heure du spectacle : on apprend en ce moment qu'il y a au théâtre de Bowery un acteur anglais, nommé Farren, accusé d'avoir mal parlé du peuple américain. *A Bowery! à Bowery!*

1. Un journal américain rapporte les noms d'une multitude de personnes mortes de chaleur durant la journée du 10 juillet.

crient plusieurs voix ; aussitôt la foule se porte en masse vers le théâtre qui, un instant après, ne présente qu'une scène de trouble et de confusion. Quand cette œuvre est terminée, les perturbateurs se ravisent, et reviennent à la première pensée qui les avait mis en mouvement.

Au nombre des plus ardents amis des nègres se trouvait un Américain, nommé Arthur Tappan [1]. On savait qu'il admettait dans sa maison des gens de couleur, et il avait même osé quelquefois se montrer publiquement dans leur compagnie. Une voix fait entendre ces mots : « *A la maison d'Arthur Tappan!* » Et la multitude s'y porte aussitôt; arrivés là, les factieux brisent les fenêtres, enfoncent les portes; ne trouvant personne dans la maison, ils prennent les meubles, les jettent dans la rue et y mettent le feu; la police arrive sur ces entrefaites, une lutte s'engage dans laquelle le peuple est tour à tour vainqueur et vaincu; à deux heures du matin le combat avait cessé: telle fut la journée du 9. Le lendemain la sédition prend un caractère encore plus grave. On apprend que le peuple a formé le projet de détruire les magasins d'Arthur Tappan, dans Pear-Street, et d'attaquer la demeure du révérend docteur Cox, ministre presbytérien, attaché aux nègres et à leur cause. En effet, le 10 au soir, la foule se porte vers l'église du docteur Cox, lance contre les fenêtres et les portes des projectiles, et se retire; de là elle se rend à la maison du ministre presbytérien; mais le docteur Cox et sa famille avaient quitté New-York, sur l'avis des dangers qui les menaçaient; alors les factieux entreprennent de démolir la maison, et ils étaient déjà à l'œuvre lorsqu'un détachement de miliciens, envoyé par l'autorité, arrive : les séditieux, retranchés derrière des barricades, faites à l'aide des charrettes et tombereaux renversés, essaient de résister ; mais, après un combat un peu opiniâtre, ils cèdent la place. Le même jour, une autre église, appartenant à des gens de couleur et située dans le voisinage de Laight-Street, avait été l'objet des mêmes attaques et des mêmes violences. Les insurgés avaient entrepris sa démolition; une grande foule s'était également réunie aux environs de la chapelle de Chatam ; mais elle s'était dispersée tranquillement sur l'assurance donnée par les propriétaires de cet édifice,

1. Je ne sais si M. Arthur Tappan de New-York est de la même famille que M. John Tappan et *** Tappan de Boston. J'ai connu ces derniers pendant mon séjour dans la Nouvelle-Angleterre, et je déclare que je n'ai jamais rencontré personne dont le caractère et les vertus m'aient inspiré un respect plus profond.

que jamais on n'y admettrait de réunions ayant pour objet l'abolition de l'esclavage. A minuit tout était rentré dans l'ordre : mais des troubles plus graves étaient annoncés pour le lendemain, 11 juillet.

Il paraît bien constant que si, pendant la journée du 10 et le 11 au matin, l'autorité eût pris des mesures énergiques, le mouvement séditieux qui se manifestait n'aurait point eu de suite. Il suffisait d'ordonner à la milice de repousser la force et de faire usage contre les insurgés de toutes ses armes, *sans aucune exception.*

Un journal, qui paraissait être en ce moment l'organe du parti de l'ordre, écrivait le 10 au soir :

« Il est nécessaire qu'un tel état de choses cesse. On ne saurait « tolérer qu'une société policée comme la nôtre soit chaque nuit « troublée par des rassemblements illégaux et séditieux, quelle « que soit d'ailleurs la cause qui les provoque. Si l'autorité civile « est impuissante pour réprimer de pareils excès, il faut recourir « à la force militaire ; et si la force armée est mise en réquisition, « il faut qu'elle *agisse*. Le vain simulacre de soldats en parade, « qui se montrent sans rien faire, ne sert qu'à aggraver le mal. « Nous le déclarons donc sans hésiter ; si la nécessite exige qu'on « requière la force militaire, et que, sur les sommations de l'auto- « rité civile, la populace ne se disperse pas à l'instant même, *il « faut tirer sur elle (they should be fired upon)* [1]. »

Cependant le parti de ceux qui réclamaient l'emploi de ces moyens énergiques de répression n'était pas le plus fort ni le plus nombreux. S'il s'était agi d'un mouvement purement politique, on aurait vu aussitôt la majorité s'armer de toute sa puissance pour écraser les attaques ou les résistances de la minorité. Mais, dans cette circonstance, les habitants de New-York étaient partagés entre deux impressions contraires. Des habitudes régulières, des idées de légalité et des besoins de paix leur faisaient sentir la nécessité d'arrêter la sédition. Et cependant le sort des victimes n'excitait pas leur intérêt. A vrai dire, la majorité s'associait du fond de l'âme aux violences du petit nombre ; et cependant par respect pour les principes, par amour de l'ordre et aussi par pudeur, elle était forcée de les combattre. Cette situation étrange explique la mollesse des mesures prises par l'autorité civile contre l'insurrection.

Dès la matinée du 11 de nombreux corps de miliciens furent mis

1 New-York American, 11 juillet 1834.

en mouvement ; mais on savait qu'ils n'avaient point reçu l'ordre de faire feu sur le peuple, en cas de nouvelle émeute. Ce n'est pas, comme on l'a dit, l'absence du gouverneur qui rendait impossible l'emploi des armes à feu contre les rebelles. Le maire de New-York avait le droit de prescrire cette mesure : c'est un point incontestable ; mais il ne crut pas devoir le faire.

Les premières violences des insurgés se portèrent sur les magasins d'Arthur Tappan. Ils lancèrent des volées de pierres dans les vitres de la maison, et se disposaient à des voies de fait plus graves, lorsque l'arrivée des miliciens leur fit prendre la fuite. Le soir, vers neuf heures, l'église du docteur Cox, qui la veille avait été attaquée, est assaillie de nouveau par une multitude furieuse; mille projectiles sont lancés contre ses murs; les hommes de la police arrivent, mais ils sont repoussés par le peuple. Dans le même moment, un autre rassemblement d'insurgés se livre ailleurs à des violences plus criminelles et plus impies ; dans Spring-Street, l'église du révérend docteur Ludlow, que son dévouement à la cause des nègres recommandait à la haine des factieux, est envahie ; les fenêtres sont brisées, les portes enfoncées, les murs démolis ; les ruines et les décombres de l'édifice religieux servent à faire des barricades derrière lesquelles les rebelles se retranchent ; un combat grave s'engage entre le peuple et la milice ; on sonne le tocsin, l'alarme est dans toute la cité : après plusieurs alternatives de succès et de revers, la victoire reste aux miliciens. Les insurgés se retirent, mais c'est pour aller tenter ailleurs d'autres œuvres de destruction : ils se rendent au domicile du révérend docteur Ludlow, brisent les portes et les fenêtres de sa maison, entrent et se livrent à toutes sortes de violences. Au même instant l'église appartenant aux noirs, et située dans *Centre-Street*, était livrée à la fureur populaire. On avait répandu le bruit que, peu de jours auparavant, le ministre de cette église, le révérend Peter Williams, aussi recommandable par ses vertus que par son caractère religieux, avait marié un homme de couleur à une femme blanche [1] ; dès lors l'exaspération de la multitude était arrivée à son comble. Les portes et les fenêtres sont arrachées, brisées, démolies, aux applaudissements des spectateurs ; tout ce qui se trouve dans l'intérieur de l'église est saisi et jeté dans la rue. Bientôt les maisons adjacentes et occupées par des gens de couleur sont attaquées ; on en brise les fenêtres, on en force les portes, on en démolit les murs ; les meubles sont saccagés, pillés, brûlés ;

1. Mercantile Advertiser and New-York Advocate, 12 juillet 1834.

dans plusieurs quartiers de la ville, les mêmes actes de violences se reproduisent. D'autres églises sont profanées ; tout ce qui appartient aux gens de couleur est frappé d'anathème. Leurs personnes ne sont pas plus respectées que leurs propriétés : partout où un homme de couleur paraît, il est aussitôt assailli. Cependant comme tous étaient frappés de terreur, tous se cachaient. Alors la populace, ingénieuse dans sa stupide fureur, exige de tous les habitants qu'ils illuminent leurs maisons. Ceux-ci sont donc forcés de se montrer. Obéissant à l'injonction du peuple, une négresse paraît à sa fenêtre, afin d'éclairer sa demeure. Alors une grêle de pierres tombe sur elle. Plusieurs familles de couleur, craignant le même sort, n'illuminent pas ; mais le peuple en conclut qu'il y a là des nègres : il attaque les maisons et les démolit [1].

Il est juste de le dire, en présence de ce vandalisme impie, l'immense majorité des Américains, et ceux même qui la veille sympathisaient avec les destructeurs, furent saisis de dégoût et d'horreur. Tous ceux qui dans la cité ont des intérêts à conserver éprouvèrent un sentiment d'effroi. Il se fit dans l'esprit public une réaction générale, non en faveur des nègres, mais contre leurs oppresseurs. Chacun comprit le danger de laisser plus longtemps maîtresse de la ville une populace factieuse et sacrilége. On savait que les insurgés se proposaient de continuer le jour suivant leurs actes de violence et de détruire de fond en comble les églises et les écoles publiques des noirs. Le maire de la ville donna les ordres les plus rigoureux à la milice. La presse fit entendre aux rebelles un langage impitoyable : « Que ceux qui montreront le moindre penchant à la sédi« tion soient tués *comme des chiens*, » disait un journal le 11 juillet (*the Evening-Post*). La milice marcha pleine d'ardeur contre les insurgés. Aussitôt la sédition fut vaincue pour ne plus relever sa tête. Le jour suivant, le maire de la ville rendit compte de ses actes au conseil de la cité. Il avoua que, jusqu'au dernier jour de l'émeute, il avait jugés suffisants pour la réprimer des moyens que l'événement avait fait reconnaître inefficaces ; cet aveu naïf d'une erreur dont les conséquences avaient été si déplorables, parut tout à fait satisfaisant. Le maire n'avait fait que suivre les mouvements de l'opinion publique. Quand la sédition éclata, on se plaisait à penser que des mesures rigoureuses ne seraient point indispensables pour la combattre ; elle n'atteignait que des gens de couleur. On conserva cette espérance le plus longtemps possible. Tous ont su gré aux magistrats d'avoir partagé l'illusion commune.

1. V. New-York American, 12 juillet 1834.

La lutte étant terminée, chacun des partis s'efforça d'en éluder la responsabilité. La majorité de la population s'était levée pour comprimer les factieux : à l'instant où la sédition prit un caractère alarmant pour la cité, le plus grand nombre s'efforça de mettre l'insurrection et ses conséquences morales à la charge des victimes. Les insurgés étaient sans doute coupables de s'être placés au-dessus des lois ; mais les nègres et leurs partisans ne les avaient-ils pas provoqués ? Un journal poussa l'égarement de la passion jusqu'à demander qu'on mît en accusation, comme coupables d'attentat à la paix publique, MM. Tappan et le docteur Cox, dont l'insurrection avait causé la ruine.

Ceux qui n'étaient pas aussi sévères envers les partisans de la race noire, étaient au moins très-indulgents pour ses ennemis. La presse vint seconder admirablement ces dispositions et fournir des arguments à ceux qui n'avaient que des passions.

La véritable cause de l'hostilité contre les nègres est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil des blancs blessés par les prétentions d'égalité que montrent les gens de couleur. Or, un sentiment d'orgueil ne justifie pas la haine et la vengeance. Les Américains n'étaient point fondés à dire : Nous avons laissé frapper les nègres dans nos cités, nous avons souffert qu'on renversât leurs demeures privées, qu'on profanât et qu'on abattît leurs temples sacrés, parce qu'ils avaient eu l'audace de vouloir s'égaler à nous. Ce langage, qui eût été celui de la vérité, eût annoncé trop de cynisme.

— Voici comment la presse a tiré d'embarras les Américains :

« Les partisans des nègres, a-t-elle dit, qui veulent que les gens « de couleur soient les égaux des blancs, demandent l'abolition de « l'esclavage dans toute l'Union ; or, c'est demander une chose « contraire à la constitution des États-Unis ; en effet, cette consti- « tution garantit aux États à esclaves la conservation de l'esclavage « tant qu'il leur plaira de le garder : le Nord et le Sud ont des inté- « rêts distincts. Ceux du Sud reposent sur l'esclavage. Si le Nord « travaille à détruire l'esclavage dans le Sud, il fait une chose « hostile et contraire à l'Union des États entre eux. Il faut donc « être un ennemi de l'Union pour être partisan de l'affranchisse- « ment des nègres. »

La conséquence naturelle de ce raisonnement est que tout bon citoyen doit, aux États-Unis, protéger la servitude des Noirs, et que les véritables ennemis du pays sont ceux qui la combattent. Les factieux, qui se livrèrent pendant trois jours aux violences les plus iniques et les plus impies, étaient au fond animés d'un bon sentiment, tandis que ceux qui, par leur philanthropie pour une

race malheureuse, avaient excité la juste indignation des blancs, étaient traîtres à la patrie. Telles sont les conséquences d'un sophisme.

Sans doute les États du Sud peuvent seuls abolir chez eux l'esclavage; mais depuis quand les Américains du Nord ont-ils perdu le droit de signaler le vice d'une loi mauvaise? Ils ont détruit l'esclavage dans leur sein; et il leur serait interdit de désirer sa destruction dans une contrée voisine! Ce n'est pas une loi qu'ils font, c'est un vœu qu'ils expriment; si ce vœu est criminel, que devient le droit de discussion, la liberté de penser et d'écrire? Ce droit cessera-t-il parce qu'on s'en servira pour attaquer la plus monstrueuse des institutions? Les Américains permettent au plus vil pamphlétaire d'écrire publiquement que leur président est un misérable, un escroc, un assassin; et un homme honorable, plein d'une profonde conviction, ne pourra dire à ses concitoyens *qu'il* est triste de voir toute une race d'hommes vouée à la servitude; que la nature se révolte en voyant l'enfant arraché au sein de sa mère, l'époux séparé de l'épouse, l'homme frappé et déchiré par l'homme, et tout cela au nom des lois!! Enfin, parce qu'il y a encore des esclaves dans le Sud, faut-il écraser sans pitié ce nègre affranchi, qui, dans le Nord, aspire aux droits de l'homme libre? — Le 12 juillet, le lendemain de l'insurrection, la société anti-slavery publia la déclaration suivante :

1° Nous désavouons toute intention d'encourager ou d'exciter les mariages entre les blancs et les personnes de couleur;

2° Nous désavouons et désapprouvons entièrement le langage d'un pamphlet qu'on a fait récemment circuler dans la ville, et dont la tendance serait d'exciter à la désobéissance aux lois;

3° Notre principe est qu'il faut obéir aux lois les plus dures tant qu'on n'est pas parvenu à en obtenir la réformation par des moyens paisibles;

4° Nous désavouons, comme nous l'avons déjà fait, toute intention de dissoudre l'Union, de violer la constitution et les lois du pays, ou de solliciter du congrès aucun acte excédant ses pouvoirs constitutionnels, tel que serait celui par lequel il abolirait l'esclavage dans tous les États de l'Union [1].

Tout cela prouve qu'aux États-Unis il y a, sous l'empire de la souveraineté populaire, une majorité dont les mouvements sont irrésistibles, et qui écrase, broie, anéantit tout ce qui contrarie sa puissance et gêne ses passions.

1. V. New-York American, 14 juillet 1834.

Les événements qui viennent d'être racontés trouvèrent, quelques jours après, un triste écho dans la ville de Philadelphie. Le 11 août 1834, sans aucune cause ni prétexte, les blancs attaquèrent les nègres; une lutte très-vive s'engagea et dura une demi-journée; l'autorité et ses agents déployèrent une grande énergie contre la sédition qui fut vaincue; mais elle jeta le découragement dans la population noire. Le surlendemain on lisait dans un journal : « Du-« rant les deux derniers jours qui viennent de s'écouler, les bateaux « à vapeur qui vont de Philadelphie au New-Jersey n'ont cessé de « porter une grande quantité de gens de couleur qui, craignant « pour leur existence dans cette ville, se déterminent à chercher « ailleurs un refuge. On voit sur les côtes du New-Jersey des tentes « où les nègres trouvent un abri temporaire, en attendant qu'ils « puissent louer leurs services dans un lieu où leur vie et leur « liberté soient assurées [1]. »

Ainsi, les nègres que le Nord affranchit sont refoulés par la tyrannie dans les États du Sud, et ne trouvent d'asile qu'au sein de l'esclavage.

PAGE 141. — * *Amalgamistes.*

V. Pour le sens de ce mot la note ci-dessus de la page 140.

PAGE 154. — * Les Américains considèrent *la forêt* comme le type de la *nature sauvage* (wilderness), et partant de la barbarie, aussi c'est contre le bois que se dirigent toutes leurs attaques. Chez nous, on le coupe pour s'en servir; en Amérique, pour le détruire. L'habitant des campagnes passe la moitié de sa vie à combattre son ennemi naturel, la *forêt*; il le poursuit sans relâche; ses enfants en bas âge apprennent déjà l'usage de la serpe et de la hache. Aussi l'Européen, admirateur des belles forêts, est-il tout surpris de trouver chez les Américains une haine profonde contre la végétation des arbres. Ceux-ci poussent si loin ce sentiment, que, pour embellir leurs maisons de campagne, ils anéantissent les arbres et la verdure dont elles sont environnées, et n'imaginent rien de plus beau qu'une habitation située dans une plaine rase, où pas un arbre ne se montre. Il importe peu qu'on y soit brûlé par le soleil, sans asile contre ses rayons : l'absence de bois est, à leurs yeux, le *signe* de la civilisation, comme les arbres sont l'annonce de la *barbarie*. Rien ne leur semble moins beau qu'une forêt; en revanche, ils n'admirent rien plus qu'un champ de blé.

1. Philadelphie Gazette, 14 août 1834.

PAGE 155. — * L'île du Français. Tel est en effet le nom de cette île, et la description qu'en donne l'auteur dans le texte est parfaitement exacte. J'ai eu la curiosité de la visiter, et je l'ai parcourue dans toute son étendue. Le nom qu'elle porte lui vient du séjour assez long qu'y a fait une famille française, réfugiée aux États-Unis après la révolution de 1789. A cette époque, les bords du lac étaient entièrement sauvages, et habités par une tribu d'Indiens *Oneidas* dont le lac tient son nom. La tradition du pays rapporte que cette famille infortunée, qui fuyait la société des hommes, eut à souffrir de grandes misères au sein de sa retraite solitaire. J'ai retrouvé l'emplacement qu'occupait l'habitation dans la partie Est de l'île. On le reconnaît à quelques mouvements de terrain, et à la présence d'arbres fruitiers qui ne sont pas de nature sauvage.

Dois-je me justifier d'avoir pris plaisir à parcourir une île déserte, d'en avoir exploré les moindres parties, et de rendre compte ici de mon excursion? — Malgré sa beauté naturelle, cette île ne m'offrait par elle-même qu'un faible intérêt; mais un homme y a vécu, et cet homme était Français, malheureux et proscrit!

PAGE 160. — * *Pépin-le-Bref...*

Le lac *Pépin*, que traverse le Mississipi, a reçu son nom des premiers Français qui ont exploré cette contrée à peine connue de nos jours. Ce n'est point au hasard et par un pur caprice qu'ils l'ont appelé de la sorte; il paraît, d'après ce que rapportent les voyageurs, que ce lac est de fort peu d'étendue, et cependant très-dangereux; la réunion de ces deux circonstances lui a valu le nom du roi qui, malgré sa petite taille, était cependant un athlète redoutable.

« *Il est petit*, *mais il est malin* », disaient en parlant de ce lac les Canadiens qui l'avaient baptisé. Les rares habitants de ce pays sauvage, Indiens, Anglais ou Canadiens, ont conservé ce vieux dicton français que rapporte le major Long. (V. Première expédition, Voyage au lac Winnipeck, au lac des bois, etc., etc.)

PAGE 160. — ** *Saint-Louis...*

C'était le nom que les Français avaient donné au Mississipi; et, maintenant encore, il y a, sur le bord de ce fleuve, la ville Saint-Louis, dans l'état d'Illinois.

PAGE 160. — *** *Montmorency...*

La chute de Montmorency, à deux lieues de Québec.

PAGE 160. — **** Cession du Canada, 1763, Louis XV.

PAGE 161. — * *Partout les mêmes hommes...*

En 1830, un ours égaré dans son chemin traversa la grande rue de Détroit dans toute sa longueur. L'habitant de cette ville du désert est cependant en tous points semblable à celui de New-York.

PAGE 161. — ** Une des principales causes de l'uniformité de mœurs chez les Américains vient de l'esprit entreprenant des habitants de la Nouvelle-Angleterre, qui, se répandant dans toutes les parties de l'Union, sont les pionniers les plus intrépides et les plus infatigables, et portent ainsi partout le même type de civilisation.

Quand on songe aux diverses peuplades qui couvrent l'Afrique et l'Asie; isolées quoique se touchant; séparées par une montagne, par un vallon, par un ruisseau; conservant chacune ses mœurs différentes et son caractère particulier, on est frappé du contraste d'un peuple de 12 millions d'hommes répandus sur une surface qui peut en contenir 150 millions, et qui tous présentent un aspect uniforme, sont perpétuellement mêlés les uns les autres, et, par la similitude parfaite de leurs goûts, de leurs passions, de toutes leurs habitudes, semblent ne former qu'une seule famille : tant est puissant sur les mœurs et sur la destinée des hommes le lien d'une origine commune, d'un langage pareil, d'un même culte religieux, et d'institutions politiques semblables.

PAGE 161. — *** « *Nos lois m'en donnent le pouvoir...* »

D'après les lois américaines, tous les ministres du culte, à quelque secte qu'ils appartiennent, ont le pouvoir de célébrer les mariages; l'acte dressé par eux a la même valeur légale que s'il émanait d'un juge de paix ou d'un alderman.

PAGE 163. — * Les Anglais distribuent tous les ans aux Indiens un certain nombre de fusils, de carabines et de munitions de poudre et de plomb. Leur but apparent est de conserver la bonne amitié des tribus sauvages et voisines du Canada. Leur raison secrète et réelle est de fournir des armes aux Indiens ennemis naturels des Américains, et de les mettre à même de seconder l'Angleterre en cas de guerre avec les États-Unis. A une époque déterminée de l'année, vers le mois de juillet, on voit les Indiens arriver de tous côtés pour venir prendre part à cette distribution qui se fait sur la frontière du Haut-Canada.

Page 162. — ** La ville de Détroit est située sur la rive droite du fleuve qui porte son nom; c'est le côté des États-Unis; la rive opposée est canadienne, c'est-à-dire anglaise; c'est là que se font les distributions d'armes dont il s'agit.

Pages 163 et 172. — * Je compris, en traversant cette rivière sauvage, tout le charme des impressions dont la nature seule est la source.

Les fleuves, les montagnes, les vallées de l'ancien monde sont tout par leurs souvenirs. Que seraient le Jourdain, large de cinquante pas, et Sion, monticule imperceptible, si l'un n'avait été le fleuve sacré, et l'autre le tombeau de David? Qui remarquerait la petite rivière qui coule auprès de Sparte, si elle ne s'appelait l'*Eurotas?* Les fleuves du désert n'ont point de nom; ils ne rappellent pas un seul homme, pas un seul événement; on admire la majesté de leurs ondes, l'aspect sauvage de leurs rives : tels on les voit, tels ils ont passé toujours, sans autres témoins que la forêt muette qui couvre les rivages : leur beauté, leur grandeur, sont en eux-mêmes; ils ne donnent à l'esprit que peu de pensées; mais ils remplissent l'âme d'impressions.

Page 164. — * *Route dans une forêt sauvage.* Les Américains n'attendent pas qu'il y ait des habitants dans un pays pour y faire des routes. Ils commencent par établir des routes; celles-ci font venir les habitants.

Page 204. — * J'ai emprunté le nom et le caractère du prêtre Richard à un digne ecclésiastique, Français d'origine, que j'ai vu à Détroit. Il était alors plus qu'octogénaire et commandait le respect moins par son grand âge que par ses vertus. Son élection comme représentant du Michigan au congrès des États-Unis est un fait exact.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.







